This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

7L28.1.2

Harvard College Library

FROM THE

MARY OSGOOD LEGACY.

"To purchase such books as shall be most needed for the College Library, so as best to promote the objects of the College."

Received JUN 5 1888

REVUE DE BRETAGNE

ET DE VENDÉE

REVUE
DE BRETAGNE
ET DE VENDÉE.

DIRECTEUR : **Arthur de la Borderie.**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **Emile Grimaud.**

HUITIÈME ANNÉE.

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VI.

(TOME XVI DE LA COLLECTION.)

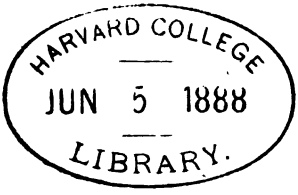
ANNÉE 1864. — DEUXIÈME SEMESTRE.

NANTES

BUREAUX DE RÉDACTION ET D'ABONNEMENT, PLACE DU COMMERCE, 1.

1864.

Fr 28.1.2
~~VII. 2.124.~~



Mary Osgood fund.

NANTES, IMP. DE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD, PLACE DU COMMERCE.

LES

ARTISTES BRETONS ET VENDÉENS

AU SALON DE 1864.

I.

Vous n'êtes pas sans avoir ouï parler de la grande querelle qui s'éleva naguère entre la Direction et l'Académie des Beaux-Arts. Journaux, revues et brochures ont retenti de ces bruyants débats. Des flots d'encre ont coulé des palettes transformées en écritoires, et les pinceaux, momentanément abaissés au modeste emploi de vulgaires plumes d'oie, se sont aiguisés pour mieux piquer l'épiderme. On a échangé force raisons, et je crois même un peu d'injures, à l'instar des guerriers d'Homère (un souvenir cher à tout artiste classique qui se respecte). Les échos étonnés du paisible temple des Arts ont redit les cris et les sifflets des combattants. Je ne suis pas même bien sûr que la majestueuse et placide théorie qui se déroule dans l'*Hémicycle* de Paul Delaroche, n'ait pas vu voler dans l'air quelques pierres lancées par des mains trop promptes.

— Vous êtes des révolutionnaires, disaient les Polynices du pinceau et de l'ébauchoir : avec vos règlements nouveaux vous allez ruiner notre belle école française, sous prétexte de la régénérer.

— Vous êtes des réactionnaires et des rétrogades, répondaient leurs frères Etéocles (car ici nous retrouvons, dans les mots, sinon

dans les faits, les deux éternelles tendances, les deux pôles de toute querelle politique ou autre, la révolution et la réaction, le mouvement et la résistance). Vous vous immobilisez et vous voulez que le monde fasse comme vous. Arrière les bornes, et vive le progrès!

Et la dispute s'envenimait, et l'on vit le Nestor de l'art français descendre dans l'arène, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, encourageant du geste et de la voix la jeune phalange dont il est le chef révéré.

De quel côté se trouve la saine appréciation des choses? Spectateur prudent et désintéressé, je dirai volontiers aux uns qu'ils ont raison, à condition qu'ils me permettent de ne pas donner tort aux autres. Je n'ai plus le choix de mon opinion, d'ailleurs : le Neptune officiel a prononcé son *Quos ego,* le grave *Moniteur* a parlé, et tout bon citoyen, ami du repos et de la loi, a le devoir de s'incliner devant ses arrêts souverains. Les flots émus se sont apaisés à la surface, tout en continuant à gronder dans leurs profondeurs; les plumes sont rentrées au fourreau, l'encre a reflué vers les écritoires, et, comme de raison, force est restée à l'autorité.

Et voilà comment il se fait, amis lecteurs, que je viens aujourd'hui essayer encore une fois de causer avec vous peinture, sculpture et le reste, à l'occasion du nouveau Salon.

Nos olympiades, en effet, au lieu d'être de quatre années, comme celles des Grecs, ne sont plus même de deux, comme autrefois. Tous les ans désormais (jusqu'à promulgation d'un règlement contraire, ce qui n'est pas impossible par les temps instables qui courent), les champions de l'art seront invités à descendre dans le stade et à se disputer le prix. Confiants dans la fécondité de nos artistes, la Direction des Beaux-Arts a diminué de moitié le temps jugé nécessaire pour se préparer à la lutte. Premier grief, aux yeux des adversaires du nouveau système : — Cette multiplicité des expositions, disent-ils, n'est-elle pas une prime dangereuse offerte à la prestesse du vulgaire savoir-faire, à l'habile rapidité de la main? L'art y perdra en qualité ce qu'il gagnera en quantité. Nos expositions, au lieu d'être des fêtes nationales où l'art couronne ceux qui

se montrent les plus fervents dans son culte désintéressé, ne seront plus qu'une façon de *turf* artistique où la palme sera le prix de la vitesse, une sorte de marché où s'étaleront aux regards des chalands les hâtifs produits d'une veine surmenée.

— Erreur ! répondent les apôtres du progrès : rendre les expositions plus fréquentes, c'est répondre tout à la fois aux besoins de l'art et aux vœux des artistes.

Et il faut bien avouer que les tendances de notre siècle leur donnent raison. Produire vite et beaucoup est désormais un besoin de l'époque présente. C'est désormais un indiscutable axiome économique et industriel, auquel l'art, qui par ses visibles penchants tend de plus en plus à se rapprocher de l'industrie, ne peut rester étranger. Par ce temps de locomotives rapides comme le vent et de télégraphe électrique rapide comme la pensée, allez donc vous isoler et vous cloîtrer pendant des années, méditant, réfléchissant, étudiant, « invoquant la muse, » comme disaient nos naïfs aïeux, pour arriver à écrire laborieusement un livre, ou à peindre un tableau à grand renfort de retouches ! Pendant la durée de votre ingrat et solitaire labeur, la politique aura vu s'accomplir une demi-douzaine de révolutions, une forêt séculaire aura poussé sous vos fenêtres, pour peu que le ciel vous fasse vivre dans une ville « qu'on embellit » ; le photographe du coin aura produit, avec l'aide de son collaborateur le soleil, assez d'images pour recouvrir une surface de plusieurs kilomètres carrés ; la machine à coton aura filé de quoi faire mille fois le tour du globe, et la plume à vapeur d'un Dumas aura noirci cent rames de papier. Les nobles et antiques filles de Jupiter et de Mnémosyne sont mortes ; nos Clio, nos Euterpe, nos Uranie, nos Calliope s'appellent Chimie, Physique, Vapeur, Electricité. Notre monde moderne est emporté dans un tourbillon qui jette les âmes dans le désarroi et donne aux esprits le vertige. L'art ne peut échapper à cette influence. On l'a vu de reste au Salon de cette année, auquel j'arrive enfin après ce trop long préambule.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'absence d'écoles. Chaque artiste suit sa voie, ou, le plus souvent, la cherche. Du classique

au réalisme à tous crins, de l'*Œdipe* de M. G. Moreau, qu'on dirait emprunté à quelque galerie du XVIe siècle, aux *Rétameurs* de M. Ribot et aux *Toréadors* de M. Manet et à ses *Anges au tombeau du Christ,* — étrange essai de peinture religieuse par le procédé Courbet, aggravé encore, — c'est une longue série de systèmes, de tendances et souvent de partis-pris. Le nom de chaque artiste est bien accompagné de celui de son maître, mais, sauf quelques exceptions, l'élève s'est hâté de conquérir l'indépendance à son pinceau et de secouer les leçons de l'atelier où naquit son talent. Ici, comme ailleurs, le prestige de l'autorité est rompu, et la démocratie est en train de s'emparer du domaine de l'art comme du terrain politique et social. La libre pensée a déchiré le symbole des écoles artistiques comme elle essaie de déchirer d'autres symboles, sans se demander assez si, en détruisant les symboles, elle ne tue pas la foi dont ils sont l'expression, — la foi, seule vraie source de tout enthousiasme, de tout idéal, de toute œuvre élevée, morale ou artistique. En art, comme en religion et en philosophie, le rationalisme est une muse froide, pédante et inféconde. Avoir confiance en soi, c'est bien ; n'avoir confiance qu'en soi et en sa raison, c'est trop.

Cette liberté d'allures, pour ne pas dire cette anarchie, compense-t-elle du moins ses inconvénients par l'originalité des œuvres ? Le présent ne répond pas encore bien clairement à cette question. L'avenir sera peut-être moins discret.

II.

Arrivons enfin à la partie du Salon qui intéresse plus spécialement les lecteurs de ce recueil, à la catégorie des artistes bretons et vendéens. La liste en est longue ; elle ne comprend pas moins d'une soixantaine de noms, ce qui donne environ cent cinquante œuvres diverses. Ces chiffres sont éloquents, ce nous semble, et démontrent que la Bretagne et la Vendée, si riches en héroïsmes

et en gloires, voient aussi germer par surcroît sur leur sol fécond toute une pléiade de talents artistiques. De ces talents, quelques-uns seulement, il est vrai, sont parvenus à un solide renom; d'autres arrivent déjà à une notoriété relative; le reste, espérons-le, aura son tour.

Nous ne pouvons, vu le peu d'espace dont nous disposons, que passer une revue rapide de nos artistes et de leurs œuvres. Encore le ferons-nous, comme les précédentes années, en narrateur plutôt qu'en critique, titre majestueux auquel nous confessons humblement ne nous reconnaître aucun droit. La critique est une magistrature ayant son code, ses maximes, ses sentences, sa langue (jallais dire son jargon), comme l'autre. Mais, à côté du juge, maître expert dans la science des Pandectes, du Digeste et du Code criminel, siége l'humble juré, un illettré souvent, qui ignore jusqu'aux noms de Papinien, de Pothier et de Cujas, mais dont l'opinion inculte et dictée par le seul sens commun, n'en est pas moins souvent un arrêt de vie ou de mort pour l'accusé.

Nos expositions ne sont-elles pas comme de grandes assises artistiques, où tableaux et statues sont soumis au verdict des critiques d'abord (les magistrats) et ensuite de la foule (les jurés)? C'est uniquement à titre de membre du grand jury populaire, que, l'un des derniers venus, nous prenons la parole dans le procès qui se plaide depuis deux mois à propos du Salon.

Le premier que je rencontre, par ordre alphabétique, c'est l'*accusé* Baader (de Lannion), accompagné de sa *Dalila*, une criminelle à qui sa lâche trahison mériterait la peine capitale, si le remords dont l'artiste a prudemment peint l'expression sur son séduisant visage, ne plaidait pour elle les circonstances atténuantes. — Un autre peintre dont nous signalions également l'an passé les louables tendances vers l'art sérieux, M. Douillard (de Nantes), expose cette année une *Mort de S. Thomas d'Aquin*, bien étudiée et peinte dans une gamme un peu sourde qui va bien au sujet. Le saint moribond, à demi couché, va recevoir le céleste viatique : l'air de son visage, ses bras étendus, respirent la foi, tout ensemble naïve et profonde, du chrétien et de l'homme de génie. — D'autres

bons essais de peinture religieuse sont ceux de MM. Jobbé-Duval et Loyer, qui, par une fortuite coïncidence, se sont rencontrés narrant avec leur pieux pinceau divers épisodes de l'aimable vie de S. François de Sales.

Dans un genre tout autre est la *Bethsabée* de M. Dubois (de Nantes), une de ces études du nu si communes au Salon. Du nu, ai-je dit; j'aurais dû dire plutôt du *déshabillé*. Le nu, quand il s'appelle la *Vénus de Milo* ou *de Médicis*, est chaste ; l'idéal dont il est l'expression le vêt d'un voile subtil et diaphane, plus pudique que ne le serait une enveloppe de laine ou de soie, et qui charme les yeux sans blesser la pudeur.

Autre est le déshabillé, provoquant et lascif, dont le dernier Salon nous a offert tant de spécimens. MM. Baudry et Cabanel doivent être flattés : ils ont trouvé de nombreux imitateurs ; leurs *Vénus* de l'an dernier ont donné naissance à toute une postérité de filles, moins habilement faites peut-être, mais tout aussi peu vêtues. Sans parler des autres, il y avait bien une douzaine de *Lédas* jouant avec leur cygne classique. La Bible a ses Eve, ses Suzanne, ses Bethsabée, ses Madeleine, qui s'offrent tout naturellement aussi pour donner une étiquette, à une *académie* quelconque, lors même que le morceau n'offre qu'un lointain rapport avec le personnage dont il porte le titre. Désormais la peinture n'aura rien à envier à la littérature d'un certain ordre : elle a ses Flaubert et ses Feydeau. Faut-il s'en étonner ? Nullement. Tout se tient, et la société est un être logique. Quand le rationalisme et son frère le matérialisme règnent dans les idées, ils sont bien près de se traduire dans les faits de l'ordre moral et de l'ordre imaginatif. La littérature et les beaux-arts sont, à leur manière, le reflet des maximes régnantes, la résultante de l'état social, auquel, en échange, ils renvoient leur propre influence moralisatrice ou dissolvante.

Mais voilà de bien graves réflexions pour une simple causerie. Hâtons-nous de nous dérider un peu. Sera-ce avec ce rébus épigrammatique auquel M. de Beaumont (de Lannion) a donné ce titre plein de plus de malices qu'il n'est gros : *Les femmes chassent la Vérité*? Je redoute trop de blesser les yeux et la juste suscep-

tibilité de mes lectrices (dont pas une, d'ailleurs, j'en suis sûr, ne se reconnaîtrait dans la peinture de M. de Beaumont), pour suivre le téméraire artiste sur ce terrain brûlant, et décrire sa composition, spirituelle du reste en plus d'un trait, mais un peu compliquée. Est-ce bien là, d'ailleurs, un sujet de tableau? De pareilles épigrammes, bonnes tout au plus pour le léger crayon d'un Daumier ou d'un Cham, ne sont plus, traduites par le pinceau, que prétentieuses et obscures. — Ah! si les femmes savaient peindre! pourrait répondre à M. de Beaumont l'une de ses victimes, empruntant un mot à Lafontaine, ce millionnaire de mots. Et, de fait, plusieurs femmes savent peindre, et très-bien. Que dirait M. de Beaumont si l'une de ces dames, Mme H. Browne ou Mme O'Connell, par exemple, lui retournant sa satire, peignait *Les hommes chassant la Vérité*, — chose qui, hélas! arrive aussi quelquefois?

Le troupier de M. Fortin, qui, *Entre deux étapes*, s'est introduit dans une chaumière et allume sans façon sa pipe au foyer, pendant que son lourd fusil repose entre les mains débiles d'une enfant naïve et rieuse, — n'a pas ces prétentions alambiquées : petite toile de genre peinte avec cette solidité et cette franchise qui appartiennent à cet habile artiste. *Une partie sous les cloches*, représentant deux enfants de chœur jouant aux boules, entre messe et vêpres (nos deux espiègles auraient pu mieux choisir l'endroit), est aussi une agréable petite composition de M. Gouezou. — Dans le *Rêve d'un croyant*, M. Leray (de Couëron) a représenté un vieil Osmanli ravi dans les airs sur les ailes de quelque malin djinn et qui, à travers les ombres du sommeil et la fumée de son chibouk à peine éteint, entrevoit la félicité un peu matérielle du paradis de Mahomet : *plafond de fumoir*, dit le livret, en harmonie avec sa destination.

L'*Aurore* de M. Hamon n'est point cette divinité si majestueuse dans sa grâce matinale, et qui, frayant la voie au char enflammé du Soleil, « ouvre, de ses doigts de rose, les portes du Levant » : M. Hamon ne voit ni ne fait si grand; entre Homère et lui la ressemblance est lointaine. Son *Aurore* est une enfant rose et blanche, comme le sont toutes les blondes filles de son pinceau

coquet. Appuyant la pointe de ses pieds mignons sur une large feuille, laquelle d'ailleurs, par un prodige qui eût dérouté Newton, ploie à peine sous un tel poids, elle se guinde de toute la hauteur de son jeune corps, et, abaissant de ses doigts en fuseau la fleur d'un liseron, boit dans son bleu calice les larmes de la rosée, dont les perles irisées ruissellent le long de sa chevelure dénouée. Le paysage est à l'avenant : ciel rose, nature riante ; c'est le frais et pur matin d'un beau jour de printemps. Le tout forme, somme toute, un ensemble fort joli, l'un des plus jolis même qu'ait signés le peintre néo-grec. — Je n'en puis dire autant de son pendant, l'*Imitateur un jour de fiançailles*, puéril logogriphe dont le mot ne vaut pas la peine d'être cherché et dont l'exécution, d'ailleurs, laisse fort à désirer. Et c'est de Rome que M. Hamon nous envoie ces mièvreries! Espérons que le voisinage des chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange exercera sur son talent sa fortifiante influence, et l'empêchera à temps encore de n'être qu'un charmant peintre de décadence.

Nous pourrions renvoyer à la même école son *alter ego*, M. Picou, autre talent distingué qui s'attarde et s'amuse à habiller à la grecque (et plus souvent encore à déshabiller) la même poupée blonde et rose, comme si nous étions toujours aux beaux temps de Pompeï et que le Vésuve et le Christianisme n'eussent pas passé par là.

LUCIEN DUBOIS.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE DU R. P. LACORDAIRE

AVEC Mme SWETCHINE.*

J'ai déjà consacré trois articles, dans cette *Revue*, à la mémoire et aux lettres du R. P. Lacordaire [1], et il ne peut que m'être agréable de revenir sur un sujet qui touche à mes plus jeunes admirations et à mes plus vivants souvenirs. La *Correspondance* que vient de publier M. de Falloux en est une occasion toute naturelle. Rien d'aussi complet n'avait, en effet, paru jusqu'à ce jour, sur le P. Lacordaire. C'est la confidence de toutes ses pensées et de toute sa vie, faite, jour par jour, à une femme éminente qui avait plus que personne *aidé* en lui *les directions de la Providence* [2], et à qui il écrivait : « Avec vous comme avec Dieu je puis tout dire [3]. » La franchise de ces aveux, la fermeté du crayon avec lequel l'énergique religieux se dessine lui-même, et ce que j'appellerai la plénitude de son style, c'est-à-dire une élévation sans emphase, une habituelle grandeur d'idées à laquelle se prête d'elle-même la grandeur de l'expression, nulle recherche d'esprit et moins de recherche de mots que dans quelques-uns de ses discours, telles sont les qualités qui distinguent ces lettres, et qui, jointes aux événements si divers

* Un vol. in-8°. Librairie Auguste Vaton, rue du Bac, 50. Paris.

1 *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1re série, t. x, p. 489, et 2e série, t. iv, pp. 305 et 360.

2 Page 457.

3 Page 405.

qu'elles rappellent, les rendent du plus constant et du plus haut intérêt.

Je ne vois pas d'ailleurs que j'aie rien à réformer dans l'idée que je me suis faite jusqu'à présent du P. Lacordaire. On se rappelle peut-être qu'en analysant les causes diverses de l'influence qu'il a exercée, j'y voyais d'abord l'entraînement de la voix, une certaine nouveauté d'éloquence, puis aussi, de la part du public, la fatigue qui s'attache vite à l'incrédulité, le besoin que la France a de Dieu. Chaque page du nouveau volume constate ce besoin et cette fatigue. Ainsi nous y lisons, à la date de 1837 : « La jeunesse n'apprend nulle part sa religion et elle a néanmoins un désir immense de la connaître, » et, plus tard, à l'occasion des succès de M. de Montalembert : « Il est impossible que le gouvernement n'ait pas senti *à quel point la France est sourdement travaillée par le besoin de Dieu*; » et en 1845 : « Le son que me rend la France est le son d'un peuple qui marche vers Dieu. » Mme Swetchine exprimait-elle quelque doute sur cette marche en avant, sur ce travail intérieur, il lui reprochait d'être *peureuse :* « Vous avez, lui disait-il, une peine épouvantable à croire en Dieu. [1] »

Suivant le P. Lacordaire, l'abbé Frayssinous ne possédait pas la *véritable idée* de l'enseignement qui convient à notre époque [2]. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Qu'il me suffise aujourd'hui de rappeler que l'abbé Frayssinous, moins éloquent que Lacordaire, n'en exerça pas moins, lui aussi, une influence considérable sur les esprits les plus prévenus [3]; tant il est vrai que ce qui fait la force de

1 *Correspondance*, pp. 152, 391, 415.

2 *Correspondance*, p. 152.

3 Les premières paroles de l'abbé Frayssinous, dans son discours d'ouverture, nous indiquent assez quelle était la composition de son auditoire : « En jetant mes regards sur cette assemblée *si différente de celle qu'on voit ordinairement se former dans nos temples....* » L'abbé Frayssinous n'a point d'ailleurs de méthode qui lui soit propre. Il suit simplement la méthode traditionnelle de l'Apologétique chrétienne, c'est-à-dire qu'il prouve les miracles de Jésus-Christ et son Évangile par toutes les données de la logique et du bon sens, puis l'Église par l'Évangile, les dogmes par l'Eglise, etc. Le P. Lacordaire, avec des divisions, des formules et des développements à lui, s'éloigne en définitive très-peu de ce plan. Il eût pu sans doute envisager son sujet du point de vue philosophique, comme l'a fait depuis, avec un rare

l'orateur chrétien, ce ne sont pas ses opinions, mais ses dogmes ; ce ne sont pas certaines convenances du moment, mais les éternelles convenances de la foi. Le P. Lacordaire le sentait, au reste, très-bien lui-même, lorsqu'il écrivait : « Je ne crois pas qu'en aucun lieu du monde, on puisse annoncer la parole de Dieu avec foi sans quelque profit pour l'auditoire. Même quand on ne voit pas le bien il existe encore, et c'est par défaut de foi qu'on accuse la prédication de ne rien produire [1]. »

Le P. Lacordaire avait la foi, il avait l'éloquence ; telles furent ses deux grandes forces ; le reste fut pour lui, je crois, une source de difficultés plus que de succès.

Je tiens maintenant à constater de nouveau que nulle part l'éloquent orateur ne trouva plus d'appui et un appui plus constant que dans le clergé, malgré ce qu'il appelait lui-même ses *poussées de jeunesse*. A peine s'est-il séparé de La Mennais, que Mgr de Quélen « se décide, *malgré l'avis de ses plus sages conseillers*, — je cite M. de Broglie, — à ouvrir la première chaire de Paris à ce pénitent de génie dont la pénitence ne semblait pas encore certaine [2]. » Le P. Lacordaire, bien qu'il n'ait pas toujours été juste pour l'archevêque, convenait lui-même qu'il avait eu pour lui des *moments sublimes* [3]. La bienveillance de Mgr Affre ne fut pas moindre. Ce fut cet illustre prélat qui rappela le jeune prédicateur à Paris, qui lui ouvrit de nouveau les portes de Notre-Dame. Et cependant MM. de Quélen et Affre représentaient l'ancienne Eglise de France. Ils tenaient à

succès, un homme éminent, M. Auguste Nicolas ; mais il a très-bien compris que dans la chaire c'est le point de vue religieux qui doit dominer. Etablir donc l'autorité sur une base inébranlable, tel est le but ; tout s'ensuit. C'est la marche qui va le plus droit, le raisonnement qui conclut le plus vite et qui convient dès lors le mieux à tous les temps et à tous les esprits. C'était aussi le raisonnement de l'abbé Frayssinous, et personne ne l'a poussé plus loin que le P. Lacordaire, en faisant tout reposer sur l'Église, la vérité et même la certitude.

1 *Correspondance*, p. 426.

2 *Discours de réception à l'Académie*, p. 22.

3 Page 105. — Le P. Lacordaire fut toujours reconnaissant envers Mgr de Quélen ; mais ses appréciations n'en sont pas moins sévères et quelquefois blessantes. Je citerai particulièrement la lettre en date du 17 janvier 1837, qui est très-regrettable.

toutes ses traditions même gallicanes, et ils n'ignoraient pas, d'une part, que l'abbé Lacordaire professait fort peu de respect pour le gallicanisme, et, d'autre part, qu'il *croyait à beaucoup de nouveautés* [1].

Le portrait que Lacordaire traçait de lui à cette époque n'est pas sans intérêt, surtout venant de lui. Était-il ressemblant de tout point? Je ne sais; mais ce qui est évident, c'est que Lacordaire n'y tergiverse pas avec lui-même. Il porte son ardeur et sa fougue jusque dans la confession. Son esprit, dit-il, *était encore mal formé, enthousiaste, hardi, aventureux, quelquefois bizarre* [2].... « Avec tout ce qu'il y avait en moi de faux, d'incomplet, d'outré, de mauvais et même de bon, écrit-il encore, *il y avait de quoi perdre dix mille hommes:* la bonté divine me sauva, je ne sais pourquoi. J'ai trente-quatre ans, et il est vrai de dire que mon éducation n'est achevée sous aucun rapport.... Né dans un siècle troublé jusqu'au fond par l'erreur, j'avais reçu de Dieu une grâce abondante dont j'ai ressenti, dès l'enfance la plus tendre, des mouvements ineffables; mais le siècle prévalut contre ce don d'en-haut, et *toutes ses illusions me devinrent personnelles à un degré que je ne puis dire*, comme si la nature jalouse de la grâce avait voulu la surpasser. Quand la grâce vainquit, contre toute apparence, il y a dix ans, elle me jeta au séminaire, sans avoir pris le temps de me désabuser de mille fausses notions, de *mille sentiments sans rapport avec le christianisme*, et je me trouvai *tout ensemble vivant du siècle et vivant de la foi, homme de deux mondes*, avec *le même enthousiasme pour l'un et pour l'autre*, mélange incompréhensible d'une nature aussi forte que la grâce et d'une grâce aussi forte que la nature [3]. » — Ne dirait-on pas une page de saint Augustin?

« Puis-je me dissimuler, écrivait-il un autre jour, que j'aurai toujours dans la chaire quelque chose qui déplaise à une foule de gens et qui sera l'objet d'attaques d'autant plus passionnées qu'elles peuvent être consciencieuses? Est-il sage de rester toujours sous

1 *Correspondance*, p. 126.
2 Page 17.
3 Page 69.

les yeux du public et des fidèles, comme un problème [1] ? » — Et lorsqu'il se décida à quitter la chaire : « J'ai la certitude que, demeuré à une place trop visible, je prêterai toujours le flanc aux attaques de mes ennemis, par la naïveté de mes impressions et la hardiesse de mon discours. La nature même de mon auditoire, composé d'âmes jeunes, entraîne la mienne; je me rajeunis sans cesse au feu de leur contact, et toute préparation arrêtée m'étant impossible, je ne puis jamais répondre de m'asservir à une prudence qui me glacerait. Être ou n'être pas, c'est là la question. Pourquoi refuserais-je aux jours qui me restent cette ineffable consolation d'écrire en paix pour Dieu? L'écriture n'est jamais un orage, etc. [2] »

On se laisse aller involontairement à suivre jusqu'au bout cette confidence intime et énergique. Lorsqu'on parvient à se saisir ainsi soi-même, à se scruter à la loupe, si je puis dire, on est certainement doué d'une grande puissance d'action sur les autres et de réaction sur soi. Mais si l'on excite l'enthousiasme, il ne faut pas s'étonner qu'on éveille aussi des inquiétudes. Nulle part plus que dans la chaire la prudence n'est de rigueur; et si l'on ne peut *jamais répondre de s'y asservir*, si on laisse trop voir l'*homme de deux mondes, vivant du siècle et vivant de la foi, trop oui ou trop non*, comme il le disait avec une franchise touchante [3], n'est-il pas naturel qu'on soit contrôlé, discuté, qu'on trouve sur son chemin

1 Page 101.

2 Page 512.

3 « Il y a en moi quelque chose que je ne puis pas nommer qui cause de la peine à ceux que j'aime. Ce n'est pas de l'âpreté, je suis doux; ce n'est pas de la froideur, je suis *passionné;* c'est quelque chose d'entier qui est *trop oui ou trop non*, une certaine difficulté de découvrir ce dont le cœur d'un ami a besoin, une habitude du silence qui me suit quelquefois sans que je m'en doute. Combien j'ai de la peine à parler..... » p. 75.)

Dans l'éloge du P. Lacordaire par M. le prince de Broglie, j'ai été frappé de ce mot : *des appels du cœur plus perçants que tendres.* Sans nier qu'il y eût là quelque chose de vrai, il m'était cependant impossible d'admettre que l'éloquence du P. Lacordaire ne fût pas une éloquence émue. Nous voyons qu'il se dit *passionné.* Ailleurs il se représente *peu tendre dans l'expression* de ses sentiments, parce qu'il ne serait *jamais tendre qu'avec passion* (p. 55). Voilà, si je ne me trompe, le mot juste.

des oppositions et des obstacles? Lacordaire, tout jeune qu'il fût, était le premier à le comprendre; il se rendait même très-bien compte, nous l'avons vu, que les attaques dont il était l'objet pouvaient être consciencieuses; et certes il suffit de nommer le R. P. Rauzan et Mgr Parisis, les seuls *adversaires* qui soient cités dans les lettres, pour être très-sûr qu'elles l'étaient. Mais alors pourquoi parler d'ennemis, de haines, de persécutions? Pourquoi écrire : *On veut ma perte, je le sens bien, et moi je ne veux pas leur porter ma tête!* tel est l'inconvénient des lettres confidentielles. On laisse aller sa plume et sa mauvaise humeur du moment, sans prendre garde que, lorsqu'on est arrivé à une certaine hauteur, on est trop vu et trop écouté pour se permettre des confidences.

Le fait est que le P. Lacordaire éprouva des contradictions, mais rien de plus, et qu'il fut protégé au milieu même de ces contradictions, non-seulement par la faveur populaire, mais par la bienveillance persévérante des évêques qui le mirent en contact avec le peuple, en lui ouvrant leurs cathédrales. J'ai nommé MM. de Quélen et Affre; mais il faudrait en nommer vingt : on le poursuit, on l'assiége de demandes pour l'Avent, pour le Carême, et il n'a que l'ennui du choix avec le petit plaisir de se faire prier. On va le chercher jusqu'à Rome, où il s'est retiré pour *laisser le temps mûrir l'œuvre de la Providence.* « Je voudrais, écrivait-il, me cacher cinq à six ans, amasser des matériaux et prouver que je ne suis pas un animal de bruit[1]. »

A Rome, même empressement à l'accueillir et à lui faire fête. « Tout le monde m'y fait un accueil parfait, écrit-il, le cardinal vicaire, le cardinal secrétaire d'état, les pères Jésuites, les Français qui sont ici, et enfin, par dessus tout, le Saint-Père..... lorsque je suis entré dans son cabinet, il a ouvert ses deux bras, en disant d'un air tout joyeux : *Ah! l'abbate Lacordaire!* et, pendant que je baisais ses pieds, il m'a pris la tête dans ses mains, me la pressant avec affection et me disant tout de suite après : *Je sais que l'Eglise a fait en lui une grande acquisition*[2]. »

A peine a-t-il revêtu l'habit de *frère prêcheur* qu'il revient avec

1 *Correspondance*, p. 7.
2 *Correspondance*, p. 63.

ses disciples, du couvent de la *Quercia* à Rome, « où je ne saurais vous dire, écrit-il, quel cordial accueil nous reçûmes. » L'ambassadeur de France lui demande de prêcher, le jour de Pâques, à Saint-Louis. L'éloquent religieux y consent et se laisse aller à ses hardiesses habituelles. Chacun alors d'émettre son avis, comme à Paris et à Metz. Qui peut s'en étonner! Les uns approuvent, les autres condamnent; pendant quinze jours il n'est question que du discours de Saint-Louis. Mais le Pape, mais les cardinaux sont-ils au nombre des *furieux?* Pas le moins du monde. Le cardinal Lambruschini reçoit *parfaitement* le prédicateur et lui parle de son discours, *sans aucun reproche.* Il en est de même de *tous ceux* que le P. Lacordaire rencontre *dans les rangs supérieurs*, du général des Jésuites, du cardinal Brignole; partout il sent un *redoublement d'amitié et d'estime*, et le Pape le traite, comme à l'ordinaire, *avec la plus parfaite bonté* [1].

Je tenais à préciser la nature des rapports qui ont existé entre le clergé et le P. Lacordaire; or on voit que l'illustre dominicain n'a pas eu à se plaindre. Mme Swetchine lui écrivait un jour : « Comme Rachel, j'ai pu vous nommer l'enfant de ma douleur, et vous savez que souffrir ne décourage pas les pauvres mères [2]. » Telle est aussi l'Eglise! elle connaît toutes les émotions de la maternité, mais elle en a aussi toutes les indulgences. Elle fait comme Lacordaire lui-même lorsqu'il disait : « Je veux mourir avec la gloire intérieure de n'avoir jamais mis un grain de sablé sur la route d'aucun homme dévoué à l'Eglise [3]. »

Voilà ce qui explique l'empressement qu'il trouva là même où la froideur était le plus à craindre : l'*inexplicable bienveillance* de Mgr de Janson, la *manière si généreuse* de Mgr Affre, l'*extrême cordialité* du cardinal Donnet, les *bras ouverts* de Mgr de Langres, l'un *des plus chauds adversaires* de la veille cependant, et les sollicitations qui le *prennent à la gorge*, qui lui font mener *une vie de gladiateur*, etc., etc. [4]. Partout c'est un *accueil incroyable*, un

1 *Correspondance*, pp. 232 et 233.
2 *Correspondance*, p. 122.
3 *Correspondance*, p. 227.
4 *Correspondance*, pp. 395, 65, 301, 392, 40.

enthousiasme fabuleux, « tout le monde devient bon pour moi, écrit-il, tout m'a réussi, même mes fautes [1] ! »

Le P. Lacordaire justifia, de son côté, la faveur dont il était l'objet, par le frein qu'il sut s'imposer à lui-même. C'est certainement un grand et très-grand honneur pour une âme aussi *impétueuse* que la sienne, de n'avoir jamais mérité une censure ; et, si quelque chose en lui pouvait être mis au-dessus de son talent, ce serait assurément cette force de résistance qui le fit s'arrêter tant de fois sur les pentes les plus glissantes pour un caractère tel que le sien. Je disais, il y a deux ans, que ses fuites compteraient parmi ses plus beaux titres de gloire. Sa correspondance avec Mme Swetchine me prouve qu'il était assez de mon avis. « Il me semble, écrivait-il, que j'ai toujours été averti par Dieu des bonnes heures. En 1832, j'ai quitté le premier et à temps ce pauvre M. de La Mennais ; en 1836, je suis descendu de la chaire de Notre-Dame, quand il le fallait, pour la reprendre un jour avec plus d'autorité ; en 1848, j'ai dit adieu à mon banc de législateur, le lendemain de l'émeute qui avait brisé la République en la déshonorant.... Maintenant je me retire devant d'autres écueils, non par égoïsme, par lâcheté, pour vivre dans l'insouciance de Dieu et des hommes, mais pour les servir avec plus d'à-propos dans la mesure où je le puis encore. C'est ainsi que j'ai surmonté jusqu'à présent *les périls de ma nature et de ma situation*. D'autres auraient mieux fait. Je fais comme je sens et comme je puis [2]. » Impossible de voir plus juste et de mieux dire.

Assurément, si MM. de Montalembert, de Falloux et leurs amis avaient suivi l'exemple du P. Lacordaire, en 1848, nous nous en fussions fort mal trouvés. Mais s'il fut noble à eux de rester sur la brèche, il fut très-noble et très-courageux au P. Lacordaire de se soustraire à un tumulte où sa *fougue naïve*, comme il le dit très-bien, aurait pu gravement le compromettre. Le P. Lacordaire n'était pas et ne pouvait pas être un homme politique. Les tendances de son enfance et de sa jeunesse auxquelles il tenait toujours d'affection, l'entraînaient involontairement et à son insu.

[1] *Correspondance*, pp. 169, 212, 386, 251.
[2] *Correspondance*, p. 514.

Il se faisait illusion sur les révolutionnaires et leur pardonnait aisément de ruiner le pouvoir, comme d'autres ont pu se faire illusion sur le pouvoir et lui pardonner aisément ses entreprises sur la liberté. Ainsi le P. Lacordaire se séparait de M. de Montalembert dans la question du Sunderbund ; il se plaçait à la suite des républicains de la veille sur les bancs du Palais Bourbon ; en un mot, il se trouvait presque toujours, aux moments critiques, beaucoup plus rapproché de ses ennemis que de ses amis. Quand on s'engage ainsi, il arrive trop souvent qu'on fléchit jusqu'au bout, qu'on trahit pour ne pas se démentir. Le P. Lacordaire brisait au contraire énergiquement les liens qui menaçaient alors de l'enlacer, et, pour reconquérir son indépendance, il fuyait dans la solitude.

« L'essai que j'ai fait de la vie politique, écrivait-il le 15 septembre 1848, me suffira bien pour mille ans et un jour [1]. » Déjà, en 1842, il disait : « Je viens à douter s'il n'y a pas en moi quelque défaut capital qui me rend impropre à la vie publique [2]. » Mais aujourd'hui il va plus loin : « J'ai la certitude, écrit-il, qu'aucun parti ne me soutiendra jamais, parce que jamais je ne donnerai de gages à un parti humain [3]. » — On ne doit sans doute donner de gages qu'à bon escient; mais le plus souvent, ces gages n'ont pas besoin d'être donnés, ils résultent de votre vie entière.

Politiquement donc, le P. Lacordaire s'entendait difficilement avec qui que ce soit. Il disait un jour : « Un salon est ce qui m'a paru toujours approcher le plus près du purgatoire [4]. » Et plus tard, il en donnait la raison à Mme Swetchine : « C'est comme si je ne vous voyais pas quand je viens à l'heure de vos réceptions; on ne peut se rien dire, et presque toujours les gens de salon m'exposent à la taciturnité ou à donner des coups de boutoir dans le ventre des opinions, deux choses fort peu agréables de soi [5]. »

1 *Correspondance*, p. 474.
2 *Correspondance*, p. 311.
Correspondance, p. 512.
4 *Correspondance*, p. 201.
5 *Correspondance*, p. 490. — Ces *coups de boutoir* expliquent les mots amers qu'on trouve parfois dans la correspondance du P. Lacordaire, à l'adresse même des hommes qu'il estimait le plus, de ses amis les plus intimes, du moment que

Ce qu'il lui fallait, c'était Chalais ou Sorrèze, c'était la paix du cloître ou la jouissance de jeunes amitiés. Là, il n'apercevait plus de la politique qu'une chose, la grandeur de l'édifice chrétien. — « Dieu a diminué tout le reste, écrivait-il, et nous sommes comme une cathédrale debout et vivante dans une solitude dévastée. » — Puis il ajoutait : — « Une de mes douleurs à Paris, c'était que la mort me surprendrait loin de mes frères, sous l'habit de journaliste; mais ici, sous ce vieux toit consacré depuis des siècles, à mon poste, entre les bras des nôtres, la tempête, si elle doit monter jusqu'à nous, notre ruine, notre exil ou notre mort sera la suite ou la fin d'un bon pèlerinage [1]. »

Je voudrais maintenant, après avoir réuni, aussi fidèlement que possible, les traits épars que le P. Lacordaire nous a laissés de sa physionomie, expliquer l'influence heureuse que Mme Swetchine exerça sur un esprit aussi indépendant et aussi fier. Cette influence est certaine. Lacordaire en convient souvent, dans les termes les plus émus : — « On ne croyait pas à Saint-Sulpice, écrit-il dès 1833, que je fusse capable d'écrire avec tant de modération, mais *on ne savait pas le bon génie qui m'inspirait,* » — et, un an après : — « Vous êtes la première qui m'ayez guidé. Vous m'avez pris au moment où mes catastrophes m'avaient averti de la difficulté de la vie et de l'orgueil de mon temps passé. Cela est *inoubliable.* » — Il comparait ses relations avec son illustre amie, à celles de saint Jérôme et de sainte Paule, et, intervertissant les rôles, il lui disait : *Soyez mon saint Jérôme* [2] !

Une femme à qui un tel homme a dit cela se trouve placée, par ce seul mot, à une hauteur que ses œuvres, toutes remarquables qu'elles soient, n'ont certainement pas dépassée. Autant qu'on peut en juger par le petit nombre de lettres de Mme Swetchine qu'avait conservées le P. Lacordaire, Mme Swetchine contredisait peu, elle modérait, elle encourageait, elle louait avec effusion de cœur : —

leurs opinions s'écartaient des siennes. Il était sans doute le plus doux des hommes dans l'habitude de la vie; il l'était même avec les incrédules, dans la crainte sans doute de les éloigner de Dieu; mais avec les autres, pas toujours.

1 *Correspondance*, p. 475.

2 *Correspondance*, pp. 6, 17, 20.

« Vous avez un démon tout particulier pour cette flatterie *qui est la sauvegarde de la vérité*[1], » lui écrivait Lacordaire. Le *démon*, en définitive, faisait son effet. Rarement Mme Swetchine traçait une ligne de conduite; elle se contentait de discuter les partis à prendre, puis laissait la décision en blanc, si je puis dire, précaution toujours prudente lorsqu'on veut être écouté. Lacordaire ne s'y trompait pas; il riait seulement de cette absence de *résolution* dans le conseil, et il appelait son intelligente amie *le doute le plus aimable et le plus aimant que Dieu ait fait*[2]. C'est ainsi que l'esprit le plus tempéré, le plus craintif même de toute hardiesse obtint une influence marquée sur le caractère le plus ardent et le plus hardi; c'est ainsi que Mme Swetchine se fit le *lest*[3] du navire le plus agité par les flots. Mme Swetchine ne disait qu'une chose bien nettement : « Ne songez qu'à Dieu, qu'au ciel, » mais c'était tout en deux mots, et les conséquences se présentaient d'elles-mêmes à celui qu'elle appelait avec la plus tendre affection, *mon bien-aimé père, frère et fils*[4].

Quelquefois cependant le P. Lacordaire résistait à l'influence. Je rappellerai à cet égard un souvenir qui lui fait grand honneur, sans faire aucun tort à Mme Swetchine. Tout le monde sait que le gouvernement issu de la Révolution de Juillet était un gouvernement à hautes prétentions libérales, ce qui ne veut pas dire du tout qu'il fût ami très-chaud de la liberté. Sans doute il ne faisait pas du despotisme à grand orchestre, mais il en faisait le plus qu'il pouvait, sans bruit. Il confisquait sournoisement la liberté d'enseignement qu'il avait jurée, et, s'il apercevait une robe de moine, il écrivait à droite, à gauche, non pas précisément pour qu'on courût sus au moine, il était trop bon prince pour cela, mais pour qu'on courût discrètement sus à l'habit. Ce fut surtout lorsque le P. Lacordaire dut venir à Paris que l'émotion du Pouvoir fut au comble. On alla trouver Mgr Affre, esprit élevé, cœur généreux, mais caractère timide, et on lui fit partager jusqu'à un certain point

1 *Correspondance*, p. 316.
2 *Correspondance*, p. 296.
3 *Correspondance*, p. 122.
4 *Correspondance*, pp. 283 et 347.

l'effroi qu'on éprouvait. Il ne s'agissait de rien moins que d'une *levée de boucliers* contre les Dominicains et même contre le P. Lacordaire, levée de boucliers dont un article du *Journal des Débats* avait, disait-on, donné le signal. Les *rapports les plus inquiétants*, affirmait-on, venaient de tous côtés. On disait donc au P. Lacordaire : « Ma main tremble en vous écrivant ces mots, » lui mandait Mme Swetchine ; on lui disait : « Pour faire triompher Dieu, il faudrait quitter votre habit. » Suivaient de longues observations sur la responsabilité qui pèserait sur lui, s'il compromettait les Ordres religieux et l'Eglise dans *une des plus lamentables crises* où on l'eût vue. « Il n'y a d'imprescriptible que les choses de la conscience, disait en terminant Mme Swetchine qui se faisait l'interprète de l'archevêque ; ici c'est au plus raisonnable à fléchir, et ce n'est plus devant un Pouvoir qu'on estime, ce n'est plus même devant la force, car il n'y a dans tout cela que la faiblesse d'un siècle orgueilleux, la faiblesse d'un enfant malade auquel on compatit [1]. »

Je regrette de ne pouvoir transcrire toute la réponse du P. Lacordaire. « Il était impossible, chère amie, disait-il, que vous me donnassiez une plus grande preuve d'attachement que celle dont votre lettre du 6 novembre est la vivante et sainte expression ; et, si je ne consultais que mon désir de vous en témoigner ma reconnaissance, je vous obéirais à l'instant même, sans réflexion ni réserve. Mais vous ne m'approuveriez pas, dans une occasion aussi grave, de me livrer au seul sentiment de l'amitié ; il s'agit d'intérêts qui, à vos yeux comme aux miens, sont au-dessus de tout et nous commandent à tous deux l'oubli de nous-mêmes. Je ne craindrai donc point, chère amie, de vous faire de la peine, et vous exposerai, avec la plus grande sincérité, les motifs qui ne me permettent pas de vous laisser, ni à vous ni à Mgr l'Archevêque, l'espoir d'une condescendance qui, plus que jamais, m'est interdite.

» Je ne reviens point sur le passé ; je n'examine point si, en me couvrant publiquement de l'habit religieux, j'ai ajouté aux obstacles

1 *Correspondance* p. 379.

qui s'opposent au rétablissement de mon ordre en France, je l'ai fait ; j'ai porté cet habit dans les chaires de Paris, de Bordeaux, de Nancy ; j'ai traversé la France six fois sous ce costume ; je lui ai obtenu partout le respect ; je l'ai gardé malgré les poursuites officielles du ministère. C'est un fait acquis. Et à qui le sacrifierais-je aujourd'hui ? Aux clameurs de la presse irréligieuse ? Aux craintes du Gouvernement ? Aux esprits irrités contre nous par trois mois d'une guerre implacable ? J'irais donner dans Notre-Dame, à nos ennemis, le spectacle d'un religieux qui a peur après avoir affiché le courage, qui se cache après s'être montré, qui demande grâce et merci en considération de son déguisement volontaire ? Cela n'est pas possible. Plus la situation est grande, plus les Catholiques attendent de ma parole une éclatante consolation, moins je dois leur préparer une si douloureuse surprise. Ils ont besoin de prouver à la France que leur cœur n'a point faibli, et que leur parole a conservé toute sa liberté. Il vaut mieux cent fois se taire que de trahir leurs espérances. La religion n'a pas besoin de triomphes ; elle peut se passer de ma parole à Notre-Dame, Dieu est là pour la soutenir et l'honorer dans l'opprobre ; mais elle a besoin que ses enfants ne l'humilient pas eux-mêmes et ne déshonorent pas ses épreuves. Tout ce qui lui vient de ses ennemis est bon pour elle ; la honte qui lui vient des siens est la seule chose qui puisse lui inspirer du découragement.

» Quant à Mgr l'Archevêque..... il sait bien que nul ne m'insultera dans la chaire de Notre-Dame ; il sait bien qu'un immense auditoire me couvrira contre tout désir isolé et honteux.... la France a un instinct de l'honneur qui la charme partout où elle en trouve l'ombre.... Sans doute le Gouvernement n'a pas la même confiance ; mais que nous importe ? l'événement le rassurera. Il faut avoir du courage et de la présence d'esprit pour ceux qui n'en ont pas....

» ..... Je puis bien aussi m'occuper de la question en ce qui m'est personnel. Le caractère est ce qu'il faut sauver toujours avant tout, car c'est le caractère qui fait la puissance morale de l'homme. Eh bien ! ne voyez-vous pas, chère amie, vous dont l'esprit et l'amitié ont le coup d'œil si sûr, ne voyez-vous pas à quel

point j'avilirais mon caractère en me dépouillant de l'habit religieux pour monter dans la chaire de Notre-Dame? Qui douterait qu'après l'avoir pris par vanité, je l'ai quitté pour la gloriole de prêcher dans la cathédrale de Paris? Qui verrait en moi autre chose qu'un esprit faible, léger, inconstant, dominé avant tout par le besoin du bruit? Ah! sachons montrer que je n'accepte point la parole et la gloire au prix du déshonneur.... Plus je vieillis, plus je sens que la grâce opère en moi le détachement de ce monde; je ne me soucie plus que de faire la volonté de Dieu. S'il lui plaît que je prêche à Notre-Dame, j'y prêcherai; s'il m'en ferme les portes, je prêcherai ailleurs; si toutes les chaires de France me sont successivement interdites, comme c'est peut-être le dessein du Gouvernement, j'attendrai et je ferai le bien quelconque qui me restera possible. Je n'en ferai même aucun si aucun ne m'est possible. Le présent est peu de chose, l'avenir est tout [1]. »

Voilà certes une noble page dans un livre et dans une vie. Est-il besoin d'ajouter que Mgr Affre montra dans cette circonstance tout ce qu'on peut attendre d'une *conscience incorruptible*. Malgré ses craintes et malgré les menaces, il ouvrit la chaire de Notre-Dame à la robe du Dominicain, et celle-ci, au lieu des clameurs de l'insulte, n'y rencontra que sympathies et que respect. Ce jour-là il y eut une grande cause de gagnée.

La *Correspondance du P. Lacordaire et de Mme Swetchine* est précédée d'une *Introduction* due à la plume de M. de Falloux. L'illustre homme d'Etat ne s'est pas borné à remplir avec dévouement ses devoirs d'éditeur; il s'est plu, en outre, à embrasser, d'un coup d'œil, les dix dernières années de la politique française et il les a fait passer au crible d'une discussion vive et serrée. Ce n'est pas sans émotion, on le comprendra, que nous avons reconnu cette voix puissante qui, aux jours les plus périlleux, fut notre honneur et notre force.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

1 *Correspondance* p. 381.

LA MARIÉE DE LA MORT

NOUVELLE BRETONNE.

Les scènes se succédaient dans l'intérieur de la famille ; Mme Royer ne gardait plus aucun ménagement et calomniait Léonce avec rage; Auguste s'abîmait dans un désespoir qu'il avait soin de ne pas dissimuler devant la jeune fille, et un véritable martyre commença pour elle. Ballottée entre toutes ces passions qui s'agitaient autour d'elle, intérieurement désolée de ne plus pouvoir, par une bonne parole, prévenir chez son fiancé les découragements, les défaillances qu'elle craignait; obligée de cacher au monde ses souffrances intimes, de les dérober à ceux mêmes avec lesquels elle vivait, elle tomba bientôt dans une sorte de marasme qui dégénéra tout à coup en une maladie de langueur. Elle souffrait depuis longtemps sans se plaindre, mais enfin ses forces la trahirent. Il y avait deux mois que Léonce ne l'avait vue, deux mois qu'il la savait atteinte d'une indisposition qu'on disait sans gravité, mais qui se prolongeait d'une manière inquiétante. Depuis plusieurs jours, les craintes de la famille Royer étaient devenues très-sérieuses, et, comme cela arrive quelquefois, les passions s'en trouvèrent calmées. Auguste sembla soudain guéri de son ridicule amour, M. Royer, qui au fond n'était point un méchant homme, parla carrément de faire venir Léonce en lui donnant son titre de fiancé. Mme Royer elle-même

* Voir la livraison de juin, pp. 442-456.

n'osa protester ouvertement, et, quand le matin de ce jour, Valérie, à la suite d'une crise affreuse, demanda Léonce, elle ne s'opposa pas à ce que son fils suivît le généreux mouvement qui le poussait à aller le chercher lui-même. Tout cela était de fort mauvais augure et témoignait éloquemment du danger réel dans lequel se trouvait la jeune fille.

Dans le tumulte des pensées qui assiégeaient le cerveau de Léonce pendant qu'il se rendait à l'appel de Valérie, ce qui dominait c'était une sorte de trop-plein de fureur qui ne demandait qu'à déborder. Valérie souffrait, c'était beaucoup pour lui, mais comme il ne se rendait pas bien compte de son état, il se laissait absorber par la colère et la haine qu'il portait à ceux qu'il accusait d'être la cause de ses souffrances.

Il entra dans la maison de Mme Royer comme un ouragan; il demanda à une servante le chemin de l'appartement de Valérie et s'élança dans l'escalier. Sur le palier, il se trouva face à face avec Mme Royer. Leur regard se croisa, regard craintif, timide chez l'ambitieuse femme, regard brûlant de haine, écrasant de mépris chez l'homme sacrifié. Ce fut tout, aucune parole ne fut prononcée. Elle ouvrit une porte, il passa devant elle sans se découvrir et entra dans la chambre. Valérie, qui l'attendait, avait voulu se lever. Elle était assise près de la fenêtre ouverte, et la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, elle regardait le ciel. En l'apercevant, Léonce s'arrêta foudroyé. Ce cadavre vivant, était-ce bien elle? Il pouvait se le demander.

La taille ployée par la faiblesse, les traits amincis, noyés dans ses grands cheveux, le visage revêtu de cette teinte bilieuse qui est un des caractères de la maladie dont elle était atteinte, Valérie n'était que l'ombre d'elle-même. Dans sa figure horriblement amaigrie, jaunie, creusée, il n'y avait plus de vivants que deux grands yeux expressifs, aimants, qui lui conservaient je ne sais quelle indéfinissable beauté d'expression que la souffrance n'avait pu détruire. La maladie d'ailleurs triomphe difficilement de la jeunesse, son ennemie naturelle. La jeunesse lutte et reste belle sous ses griffes perfides.

Léonce, dominant enfin la poignante impression qu'il éprouvait, fit en chancelant quelques pas vers elle; un voile de larmes s'étendait sur ses yeux. Valérie lui tendit ses deux mains diaphanes et lui sourit doucement.

Il la regardait, muet encore; de grosses larmes roulaient sur ses joues et tombaient sur leurs mains entrelacées.

— Cher Léonce, dit-elle enfin, du courage, vous le voyez! Dieu me rappelle à lui; il faut nous résigner à sa volonté.

— Oh! c'est affreux, impossible! murmura Léonce; Valérie, de grâce, laissez-moi espérer.

Elle secoua tristement la tête.

— Je le sens, dit-elle, la vie s'en va. Vous viendrez me voir un peu tous les jours, n'est-ce pas. Votre vue me ferait du bien.

— Asseyez-vous, monsieur Léonce, dit humblement M. Royer en lui approchant un fauteuil.

Léonce s'assit, et les deux fiancés commencèrent à s'entretenir à demi-voix. — Valérie voulait enseigner la résignation à Léonce, et Léonce résistait.

L'arrivée du médecin interrompit leur conversation. Léonce se leva, promit de revenir le lendemain et sortit de la chambre en proie à un chagrin violent, désespéré. Il ne trouva personne sur son passage et franchit le seuil, mais ne s'éloigna pas.

Léonce se refusait à croire à la fatale vérité; il murmurait en lui-même ce mot qui, en face d'un malheur suprême, germe de lui-même sur les lèvres des malheureux : c'est impossible, et il attendait le médecin, c'était de sa bouche qu'il voulait entendre son arrêt. Quand il sortit, il alla à lui et lui demanda compte de cette chère vie confiée à sa science médicale, espérant encore contre l'espérance. Le médecin était un vieillard brusque, peu fait aux ménagements. Il lui dit crûment ce qu'il croyait être la vérité, et lui fit en quelques mots l'historique de cette maladie qui paraissait plus subite qu'elle ne l'était réellement.

Valérie souffrait depuis longtemps sans se plaindre; c'était un tempérament affaibli, une organisation ébranlée sur laquelle on n'avait plus de prise. Elle pouvait mourir le lendemain ou traîner

jusqu'à l'automne, mais de guérison il ne pouvait être question. Léonce écouta en silence cet arrêt de mort, et reprit le chemin de chez lui le cœur navré.

Il monta dans son appartement, s'assit auprès de sa table, et, appuyant son front dans ses mains crispées, il s'abîma dans l'amertume de ses réflexions. De véritables tempêtes de désespoir grondaient en son cœur, de rauques soupirs s'échappaient de sa gorge, il se pressait violemment le front en poussant des gémissements d'enfant. Hélas! il s'était fait un oreiller d'une poitrine humaine, comme le disait si éloquemment cette jeune morte sur la tombe de laquelle la gloire s'épanouit comme une fleur, et l'oreiller se dérobait sous lui.

Il était tellement absorbé dans sa douleur qu'il n'entendit pas plusieurs coups légers frappés discrètement à sa porte.

— Monsieur Daumont, c'est le jour des pauvres, dit tout à coup une voix de femme.

Et la porte s'entrouvrit, et une figure calme, sereine, encadrée dans la vaste coiffe des filles de saint Vincent de Paul parut dans l'entrebâillement.

— Entrez, ma sœur, murmura Léonce, mais fermez la porte, je ne veux voir personne.

La religieuse entra et s'approcha de lui.

On se demande souvent d'où la charité tire l'argent qui sert à secourir le nombre infini de misérables qui pullulent dans les villes. Ce secret, il faudrait en demander la révélation à ces admirables servantes de Dieu, qui se chargent de ramasser pour les pauvres les miettes tombées des tables des riches.

Elles sont là, les saintes quêteuses, guettant l'homme distrait, la femme du monde oublieuse, les ingrats, les heureux, les égoïstes. Et, à leur voix, toutes ces mains laissent tomber leur obole, et de ce tribut prélevé sur l'indifférence réelle ou machinale, elles vont vêtir les orphelins et nourrir les affamés. La sœur Marthe était la sœur Rosalie de Brest. Quand, parmi les pauvres qu'elle visitait, elle rencontrait des misères exceptionnelles, quand ses ressources étaient insuffisantes, elle se faisait mendiante au nom de Jésus-

Christ et s'adressait sans crainte aux officiers de marine, qui la connaissaient, la respectaient et qui lui ouvraient toujours généreusement leur bourse. — Je prierai Dieu qu'il vous le rende, disait-elle avec son suave sourire. Et les moins dévots ne dédaignaient pas ce pieux remercîment. Léonce était une de ses meilleures pratiques, comme elle les appelait. Tous les mois elle lui tendait sa bourse de quêteuse, et le jeune homme lui donnait régulièrement son aumône.

En le voyant ce jour-là triste, accablé, le visage empreint d'une douleur sans mesure, la quêteuse souriante fit soudain place à la compatissante sœur de charité ; elle alla à lui et lui dit doucement :

— Vous souffrez, mon enfant ?

Et il y avait dans son seul accent une pitié si tendre et si vraie que Léonce se laissa aller à lui raconter ses souffrances, à lui peindre dans toute son horreur l'événement qui allait briser à jamais ses rêves de bonheur et d'avenir.

Sœur Marthe l'écouta patiemment, attentivement, avec le plus sympathique intérêt.

— Et il n'y a vraiment plus d'espoir ? demanda-t-elle.

— Le médecin l'a dit.

— Ah ! les médecins ! Ne savez-vous pas, pauvre enfant, qu'il y a un médecin plus puissant qu'eux, qui guérit souvent alors même qu'ils condamnent ?

Léonce la regarda et laissant tomber son front dans ses deux mains :

— Ah ! si Dieu voulait me la rendre ! s'écria-t-il.

— Que feriez-vous ?

— Ce que je ferais, ma sœur ! ai-je besoin de vous le dire ?

— Voilà comme vous êtes tous. De bons enfants, mais de mauvais chrétiens, des hommes ingrats. Il faut que le bon Dieu vous frappe pour que vous pensiez à lui. Croyez-moi, commencez par vous adresser à celui qui peut tout, faites ce que vous feriez si la guérison de votre fiancée vous était promise.

Léonce, pensif, garda un moment le silence, et puis il dit ;

— Sur mon honneur, ma sœur, je le ferai.

— Bien, je vais aussi faire prier nos sœurs et nos orphelines, et nous parviendrons peut-être à faire violence au ciel; et puis, comme il ne faut pas négliger les moyens humains, je vais de ce pas chez le docteur Desgrés. Le connaissez-vous ?

— De nom seulement, et je croyais qu'il avait quitté Brest.

— Il part demain, et c'est déjà une permission de la Providence que vous m'ayez confié à temps votre chagrin. M. Desgrés est un médecin des plus distingués, comme vous savez, et il s'est occupé spécialement des maladies du foie. Il a fait des cures merveilleuses, ou plutôt il les a commencées. Mais je ne veux pas non plus vous donner trop d'espoir à l'avance. Croyez-vous que mademoiselle Brizeau veuille recevoir M. Desgrés ?

— Si je le lui demande, oui.

— Et sa tante ?

— Sa tante l'a tuée, je ne lui reconnais aucune autorité.

— Enfin, mademoiselle Valérie est chez elle ? pensez-vous qu'elle ne s'oppose pas à cette visite d'un médecin qui n'est pas le sien ?

— Ma sœur, elle ne s'opposera plus à rien, vous dis-je.

— Eh bien ! alors, voici ce que je vous propose de faire. Vous allez vous rendre chez Mme Royer et m'y attendre. J'ai mes entrées libres chez le docteur Desgrés, que j'ai soigné quand il n'était qu'élève en médecine, et je suis à peu près sûre de le trouver à cette heure. Je l'emmène avec moi et nous allons vous rejoindre chez Mme Royer. Je vous le répète, s'il y a l'ombre d'un moyen de salut, il saura le faire employer; son coup d'œil a une terrible justesse; mais que de fois ne l'ai-je pas vu se saisir de cas abandonnés par ses confrères et opérer des guérisons qui paraissaient miraculeuses.

— Ma sœur, assez, assez, dit Léonce, je ne veux encore rien espérer. Ah ! si vous la voyiez !

La sœur secoua la tête, mais ne répondit rien. La prudence, en effet, lui commandait de ne pas trop aviver une espérance qui pouvait bien être déçue.

— Dans un quart d'heure je serai chez Mme Royer, dit-elle en se levant, et j'espère bien y amener le docteur. Un peu d'air vous fera du bien, monsieur Léonce; si vous voulez, nous allons sortir ensemble.

Léonce prit sa casquette et ils sortirent. Au bout de la rue ils se séparèrent.

— Je vais préparer Valérie à vous recevoir, dit le jeune homme. Ma sœur, songez au martyre que j'endure, ne soyez pas trop longtemps.

Elle sourit de son bon sourire et s'éloigna d'un pas rapide, tandis qu'il se dirigeait à pas lents chez Mme Royer. Quand il y arriva, il apprit que Valérie était couchée. Il y avait bientôt deux mois qu'en réalité et sans qu'il le sût elle gardait le lit. Il lui fit annoncer la visite de la sœur Marthe par son oncle. Elle répondit que tous ceux qui seraient envoyés par lui seraient les bienvenus près d'elle, et, sur cette réponse, il alla attendre dans l'appartement où il avait eu avec Mme Royer sa première entrevue. Il attendit une heure. Au bout de ce temps, la tante de Valérie introduisit dans le petit salon sœur Marthe et le médecin qu'elle avait amené, et se retira discrètement. Ainsi que nous l'avons dit, elle commençait à sentir l'aiguillon du remords et elle n'osait affronter la présence de Léonce.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.
(Anna Edianez.)

(La fin au prochain numéro.)

NOTRE-DAME-DES-DONS.

On s'occupait de marier de nouveau le duc, lorsque cette mort arriva; chacun s'y était mis, et c'est par suite d'un projet arrêté et déjà assez avancé, qu'Antoinette s'était retirée à Cholet. La princesse Marguerite de Foix avait réuni tous les suffrages. C'est le cardinal son frère, fort connu de la bienheureuse Françoise d'Amboise, auteur principal de ce dessein, qui avait, dit-on, le premier indiqué ce choix; Lescun, l'un des favoris, Gascon lui-même, voyant dans l'arrivée d'une princesse du Midi une assurance de fortune y donna les mains; Landais n'y trouvant rien qui pût balancer son crédit, puisque ses amis restaient au pouvoir, y applaudit. Les scandales cessant, le peuple était satisfait. Ce mariage s'annonçait donc sous les plus heureux auspices. Il se fit à Clisson, le 27 juin 1471, dans la chapelle de Saint-Antoine. — L'année suivante (1472) François et Marguerite vinrent en pèlerinage aux Dons, et l'objet de cette visite est spécifié. On lit dans les archives de la chapelle, dit M. le curé Rigaud, que le but de ce pèlerinage fut d'obtenir par l'intercession de Marie le *don* d'une postérité. — Ce vœu ne fut exaucé que quelques années plus tard, et le *don* fut Anne de Bretagne, deux fois reine de France.

Si l'ordre était rentré dans le ménage ducal, il n'était pas rétabli dans le conseil, les influences rivales continuèrent à se livrer bataille, d'un côté les bâtards et à leur tête Landais faisant

* Voir la livraison de mai, pp. 337-344.

alliance avec l'Angleterre et la Bourgogne, de l'autre Chauvin et les grands seigneurs qui comprenaient fort bien l'imprudence qu'il y avait à intriguer sans cesse contre la France, vers laquelle, en définitive, la Bretagne était beaucoup plus attirée que vers sa rivale. Bientôt les appuis du duc ou plutôt de Landais lui manquèrent, les ducs de Normandie et de Bourgogne moururent. Lescun passa du côté des Français. Loin de s'arrêter, le Trésorier poussa son maître dans les bras de l'Angleterre, la guerre s'en suivit et le duc y perdit son comté d'Etampes. Chauvin alors fut député vers le roi, et conclut le traité de Luxeul, 21 juillet 1477, qui nous valut deux années de paix, après lesquelles de nouvelles intrigues de Landais firent pencher le duc vers Maximilien d'Autriche alors en guerre avec la France. Louis XI répondit à ces hostilités par un coup de maître, il acquit de Nicole de Bretagne les droits de la maison de Penthièvre au trône ducal, assez triste résultat, on en conviendra, de cette politique qui amène sans cesse de nouveaux démembrements. Néanmoins Landais s'entête et précipite son maître dans cette voie ruineuse. François II, à son instigation, répond par le don de la baronnie d'Avaugour, membre de Penthièvre, à son bâtard François déjà sire de Clisson. Les bâtards et Landais dominent la cour, on va jusqu'à proposer le mariage d'Anne de Bretagne, enfant de quatre ans, avec le prince de Galles, fils d'Edouard V, afin d'avoir l'alliance anglaise! Ce projet honteux livrait la Bretagne aux insulaires. En même temps Landais fait arrêter Chauvin, et l'on sait la suite de cet inique procès. Chauvin mourut de misère dans la prison d'Auray, dont Landais avait le gouvernement, et le bâtard de Bretagne fut pouillé dans les biens confisqués de la victime.

Landais pendant ce temps (1482) venait à son tour faire un pèlerinage aux Dons. Dans quel but? à quel propos? Etait-ce comme précédemment Antoinette pour tromper les peuples par un étalage d'hypocrite dévotion? était-ce, par hasard, en suite de quelque visite faite à ce Lespervier qui était alors seigneur de Treillières, et qui était au moins son allié sinon son gendre? Les conjectures sont permises; toujours est-il qu'il ne parut pas avoir recueilli beaucoup de fruits de cette visite, car loin de renoncer à ses exactions ou de

mettre quelque moralité dans ses desseins, il continua de telle sorte que les seigneurs bretons se retirèrent en France. L'indignation contre le favori et sa politique tout anglaise s'accrurent; on s'irrite de voir le duc toujours au pouvoir des étrangers, dominé par eux, faisant bien plus leurs affaires que celles du pays; on se ligue, on accuse tout haut le Trésorier. Triste, bien triste spectacle! Les mauvais exemples venus de haut produisent en bas leurs conséquences mauvaises; le désordre appelle le désordre, les fautes du prince celles des sujets; tout s'explique et rien ne se justifie. Après des péripéties qu'il est inutile de rappeler, Landais arrêté au château, est jugé, condamné et pendu le 19 juillet 1485, ne laissant qu'une fille mariée au seigneur de la Bouvardière, de la famille Lespervier, et des neveux, comme lui, gens fort habiles. Mais il laissa aussi des souvenirs funestes, et des préjugés dans l'esprit d'Anne, la future duchesse. Ces préjugés et les restes du parti de Landais puissants à la cour, eurent une influence déplorable dans la suite, car Anne, élevée au milieu de ces luttes, envisagea toujours un peu la France comme un pays ennemi. Destinée à la couronne des lys, elle se fit conquérir et contraindre à l'accepter, tandis qu'abandonnée à elle-même sa haute intelligence lui eût fait comprendre que là était non-seulement sa gloire, mais encore la paix de ses peuples et la fin naturelle de sa dynastie toute française.

Anne vint à son tour à la chapelle des Dons; mais quand? Dans une de ses lettres du 9 septembre 1841, M. le curé Rigaud me dit : « Notre bonne duchesse Anne vint, en 1491, à cette chapelle, » demander le succès de ses armes avant d'engager la dernière » lutte de la Bretagne contre la France. Le mauvais succès de » cette guerre fit perdre à la vérité aux Bretons leur nationalité, » mais éleva notre princesse sur le plus beau trône du monde par » son mariage avec le roi de France Charles VIII. » Ailleurs le même a écrit : « Notre bonne duchesse Anne devenue reine de » France par son mariage avec Charles VIII, y vint pendant son » veuvage. » Et il a eu soin précédemment d'indiquer que : « Les » légendes de la chapelle des Dons sont la source où *il* a puisé. » Voici un fait affirmé, mais par deux assertions qui au premier abord

semblent se détruire et qui en réalité n'ont rien de contradictoire. Il en résulterait seulement qu'Anne est venue aux Dons à deux fois différentes; et s'il y a erreur c'est uniquement dans la date de son premier pèlerinage. Je dis dans la date et non dans le fait, car les circonstances mêmes me permettent de découvrir et de réparer l'erreur. Anne n'a pu venir aux Dons en 1491, car cette année n'est pas celle où commença la lutte, ce fut au contraire l'époque qui en vit la fin. Anne passa tout ce temps enfermée à Rennes; elle n'en sortit que pour aller à Langeais où le mariage eut lieu, le 6 décembre, et de là faire son entrée à Paris. Mais, si nous nous reportons à deux ans plus tôt, nous voyons tout coïncider avec les énonciations de M. l'abbé Rigaud.

En effet, vers le milieu de 1489, Anne se trouvait à Redon, ville ouverte et sans défense, lorsqu'elle eut peur qu'un parti de Français qui tenait Montfort, ne tentât de l'enlever. Elle résolut de se réfugier à Nantes, et pour cela, le fit savoir au maréchal de Rieux, lui mandant de la venir joindre, puis accompagnée de Dunois elle vint coucher à Blain. Là, elle apprit qu'au lieu d'obéir, le maréchal cherchait à soulever la ville. Nonobstant ces nouvelles, l'intrépide jeune fille poursuivit sa route, la vieille route gallo-romaine de Nantes à Blain, qui passe à quelques pas au nord de la chapelle des Dons, et s'arrêta à la Pasquelais, en Vigneux, sur les confins de Treillières. Elle y séjourna plusieurs jours, jours d'angoisses, de difficultés sans cesse renaissantes, de pourparlers avec de Rieux et ses complices, d'ingratitudes à subir, de graves décisions à prendre. On avait grand besoin de conseils et l'on était bien près de Notre-Dame-des-Dons! On était si près qu'on dut y aller demander aide et secours et qu'on y alla. C'est ce que dit positivement M. l'abbé Rigaud, qui en analysant très-bien les archives qu'il a lues a mal rapporté la date.

Quant au second voyage d'Anne aux Dons, il ne put avoir lieu que de la fin de novembre 1498 aux premiers jours de janvier suivant, époque à laquelle la duchesse-reine se remaria. On comprend qu'en cette circonstance, près d'engager une seconde fois sa liberté et de quitter son cher pays, Anne ait voulu faire ses adieux au petit

sanctuaire où son père et sa mère avaient prié, l'avaient obtenue de Dieu et où sans doute elle était venue plus d'une fois avec eux dans son enfance.

Pour en finir avec les pèlerinages, mon curé ajoute ces lignes dont je regrette la brièveté : « Dans des temps plus rapprochés du nôtre nous lisons, dans les archives de cette chapelle, le catalogue des personnes illustres qui y vinrent en pèlerinage. » J'exprime ici le regret de n'avoir pu parcourir ces archives et connaître ces noms; ils eussent fourni plus d'un indice intéressant; espérons que d'autres seront plus heureux.

II.

Telle fut Notre-Dame-des-Dons dans le passé; elle eut, on le voit, sa splendeur et ses fêtes. Cette gloire continua-t-elle? qu'est-elle aujourd'hui? Hélas ! il faut bien le dire, Notre-Dame-des-Dons fut fort négligée depuis l'union de la Bretagne à la France et le départ de la cour. Seuls les habitants du pays continuèrent à venir honorer la Sainte-Vierge dans son oratoire et les populations voisines à chômer la fête du lieu, le mardi de Pâques. Il y avait en ce jour grand concours de pèlerins, *un pardon* célèbre par tout le pays nantais; on y recevait de nombreuses offrandes dont le montant était partagé entre la fabrique de Treillières, les bénéficiers et l'évêque de Nantes. Ogée a eu soin de le noter dans son dictionnaire.

A cette chapelle était attaché un petit bénéfice, je ne sais au juste à quelle nomination, probablement à l'Ordinaire, ce qui indiquerait que ce n'était pas une fondation particulière. Je trouve dans les archives de la paroisse, avec le relevé des ornements spécialement affectés à Notre-Dame-des-Dons, fait par les évêques ou leurs délégués dans les visites pastorales, la preuve qu'au commencement du siècle dernier la chapelle était abandonnée par les titulaires; cela résulte de deux délibérations inscrites sur les registres de la paroisse.

La première est de l'an mil sept cent huit, le 2 septembre; il y est dit : « Qu'ayant connaissance certaine que les titres et fondations, inventaires et procès-verbaux de la chapelle des Dons se dissipent et se perdent, par le peu de soin et mauvais gouvernement qu'en font MM. les chapelains de ladite chapelle, dont la perte est la cause que les fondateurs et titulaires sont frustrés du fruit de leurs vœux, et lesdits fidèles notamment refroidis dans leur dévotion envers la Sainte-Vierge, les chapelains de ladite chapelle seront obligés de remettre ces titres aux archives de l'église de Treillières et pareillement les inventaires et procès-verbaux desdits ornements, qui seront mis dans le coffre des archives pour y avoir recours en tant que besoin sera.

» Signé : AMÔCÉ, recteur.
» JACOB, etc. »

Le 24 février 1715 le mal existant toujours, les notables se réunirent de nouveau et prirent les résolutions suivantes :

« Le vingt-quatrième février, mil sept cent quinze, à l'issue de la messe paroissiale de Treillières, en la conséquence du chapitre assigné dimanche dernier par monsieur le Recteur de cette paroisse, qui, en vertu de ses droits et du plein pouvoir que nous, paroissiens de Treillières, lui avons donné en mil sept cent huit par chapitre, pour les ligements des titres, fondations, inventaires, procès-verbaux des ornements et appartenances de la chapelle de Notre-Dame-des-Dons de notre paroisse, après plusieurs propositions, les présentes instances par devant messieurs les juges de l'Officialité de Nantes, pour les ligements et recouvrements desdits titres et ornements, a reconnu et nous a fait connaître, par l'aveu du Sr Bêzeau, prêtre de chœur de Saint-Vincent de Nantes, et par les inventaires que le sieur Recteur lui a demandé et forcé de lui apparaistre, que la meilleure partie desdits ornements ont été dissipés et divertis, partie par le feu sieur Bonnet, partie par le dit sieur Bêzeau, qui est condamné en privé nom d'en répondre, se disant chapelain de ladite chapelle des Dons. Entre autres ornemens dissipés et divertis, un soleil d'argent servant à exposer le

Très-Saint-Sacrement, un ciboire aussi d'argent avec son pavillon de velours rouge orné de dentelles d'or et d'argent, une lampe d'argent, deux petits orceaux d'argent, une couronne d'argent ciselé servant à mettre sur la tête de l'image de la Vierge, une petite Nostre-Dame d'argent, une autre petite couronne d'argent servant à mettre sur la tête de l'Enfant-Jésus, un messel, une aube, une chasuble noire, des nappes et devant-d'autel, plusieurs autres ornements marqués dans les inventaires, qui ne se trouvent, que nous trouvons estimés valoir la somme de cinq cents livres ou plus. Pour ces causes et plusieurs autres à nous connues, nous nous sommes assemblés capitulairement au son de la cloche, lesdits jour et an, M. le recteur, Me François Jacob, avocat à la cour, etc., faisant la plus saine partie des paroissiens, où nous avons délibéré et arrêté, sauf le jugement qui interviendra par l'Officialité de Nantes, que, au cas que lesdites choses défaillantes ne se trouvent pas en espèces existantes, l'équivalant soit appliqué aux plus urgentes réparations de ladite chapelle et de ses appartenances, par M. le recteur, les frais déduits, et sauf, si bon semble, le recours vers les héritiers dudit feu sieur Bonnet. »

« Arrêté ledit jour et an, etc. »

Je ne sais au juste quelles suites eurent ces délibérations ; mais il y en eut, puisque la chapelle fut quelque peu restaurée ; le rétable de mauvais goût qui surmonte encore l'autel et bouche tout le bas de la belle fenêtre ogivale du fond, accuse à la fois et l'époque de décadence qui l'a plaqué là et le peu de ressources dont on disposait. Du moins avait-on toujours de la bonne volonté et un amour constant pour Notre-Dame-des-Dons.

Vte Édouard de Kersabiec.

(La fin à la prochaine livraison).

UNE BONNE NOUVELLE.

—

Publication des Œuvres poétiques de M. Hippolyte de la Morvonnais.

—

Il ne suffit pas à un pays d'être riche, s'il ne connaît ses richesses à temps d'en jouir dans leur primeur et d'en encourager la production, double avantage refusé nécessairement au possesseur de trésors posthumes. C'est un malheur, et la Bretagne a eu la mauvaise chance de l'éprouver quelquefois. Ainsi, au temps encore voisin de nous, où elle s'honorait elle-même en fleurissant, d'une manière digne d'elle et de lui, la tombe du poète national qui avait popularisé notre province en rendant à ses mœurs partriarcales et à ses antiques pardons la physionomie primitive et la belle couleur poétique qu'ils garderont, elle ignorait, ou mieux, elle n'avait jamais su que, sur sa frontière opposée, non loin de la ville riche de souvenirs à laquelle notre marine doit René Duguay-Trouin et notre littérature René de Châteaubriand, avait vécu longtemps au milieu d'une famille de jeunes poètes groupés autour de lui comme l'essaim autour d'une mère-abeille, un véritable frère de Brizeux, au jet non moins riche, à la manière non moins tranchée, à l'âme plus harmonieuse encore et plus chrétienne, qui avait reçu de la Muse le privilége d'une forme et d'un langage tout à lui avec une puissance de sentiment si délicate et si profonde que, satisfait des jouissances qu'il trouvait dans le commerce de l'âme et de la nature, il ne songea jamais sérieusement à la gloire qu'il ne tenait

qu'à lui d'y ajouter. Ceci explique pourquoi la Bretagne, toujours si bienveillante pour ses talents, même de second ordre, ignora jusqu'à la fin qu'elle avait un poète au Val-de-l'Arguenon, où naissaient, comme des fleurs du terroir, et ces chants de pêcheurs et ces ballades émouvantes des *Tableaux d'une Ville de Mer,* recueil demeuré toujours inédit, et ce drame champêtre du *Vieux Paysan,* et ces églogues chrétiennes de la *Thébaïde des Grèves,* faite pour devenir quelque jour l'un des fleurons de sa couronne, comme elle était déjà l'une des productions les plus aromatiques et les plus exquises de son excellent crû poétique.

Ce n'est pas que M. de la Morvonnais, qui, sous des apparences de simplicité rustique et de bonhomie charmante, cachait une inimitié instinctive contre ce qui est médiocre et vulgaire, ne fût doué d'une finesse de goût plus que suffisante pour le rendre excellent appréciateur des dons qu'il tenait de la nature et de l'étude. Il avait, au contraire, plus que tout autre, le sentiment de sa propre valeur, à tel point qu'en présence d'une critique inintelligente ou sans courtoisie, sa sensibilité devenait de la susceptibilité et sa délicatesse d'âme une souffrance. Mais parce qu'il habitait moralement une région tenant à la fois de l'idéal et de la réalité, parce qu'il saisissait avec une rare pénétration ce qu'il y a de plus élevé dans les âmes, de plus profond dans ce qu'il appelait *l'esprit des choses* et de plus charmant dans les merveilles de la campagne aussi bien que de plus naïf dans les mœurs des populations agricoles, parce qu'il s'arrêtait peu aux intermédiaires, parce qu'il regardait, avec raison, non pas la poésie en général, mais la poésie pratique et de vocation comme un privilége qui, s'il confère des droits réels, impose aussi des devoirs sérieux, parce que sa poésie avait un but déterminé comme sa forme avait un cachet personnel, il avait aussi une manière d'en comprendre l'honneur, qui n'était pas non plus celle de tout le monde.

Il était sensible à la gloire ; — quel homme, quel poète surtout ne l'est pas ? — mais il la voulait sincère, pure de frelaterie et d'alliage ; il la rêvait utile, de bon aloi, comme le fruit de la poésie grave qu'il pratiquait ; la gloire qui avait du prix à ses yeux consis-

tait dans la réprocité du bien que produit une bonne action ou dans la douceur qui suit une bonne parole ; elle devait avoir pour lui non pas la voix seulement belle qui applaudit et est sonore, mais encore, mais surtout, la voix qui est vraie et qui est charmante parce qu'elle soulage et bénit.

Sorti des écoles d'humanité et de droit avec un goût prononcé pour la profession des lettres, Hippolyte de la Morvonnais consacra à leur culte les douze premières années de sa liberté. Mais il ne prit pied sur son véritable terrain qu'à l'âge d'environ trente ans, époque qui fut pour lui caractéristique et décisive. Jusque-là il avait tenté et préludé ; à ce moment il se sentit chez lui et il chanta. C'est qu'alors il se vit l'objet de faveurs providentielles qui fixèrent sa vie et assurément ses belles facultés. Grâce à des amitiés pieuses qui exercèrent une influence marquée sur la tournure de ses idées et sur son avenir tout entier, grâce aussi, j'aime à le dire, à l'autorité, encore puissante, d'un homme, encore prêtre et chrétien, dont il fut la dernière conquête [1], la foi, dont il n'avait jamais entrevu

1 A l'appui de cette remarque, je transcris sur l'original une lettre non moins remarquable par sa date que par les sentiments dont elle est l'expression et qui prouve que M. de La Mennais, à la veille de sa propre chute, ne fut pas sans avoir une part réelle à la conversion de notre ami :

« La Chesnaye, 24 janvier 1833.

» Vous ne vous êtes point trompé, mon cher Hippolyte, en croyant à mon affec-
» tion pour vous. Je désire qu'elle vous soit aussi douce que me l'est celle que
» vous me promettez. Il y a aussi dans le cœur une force qui se communique, et
» qui aide à gravir le sentier si rude de la vie. Vous avez raison de penser qu'il est
» temps de donner à la vôtre un but fixe. Comme moi et comme tant d'autres, vous
» avez cherché pendant de longues années, et ce que nous cherchions était tout
» près de nous. Dieu qui ne répand pas ses bienfaits selon les lois que rêve notre
» orgueil, a mis la vérité comme le bonheur à la portée de tous. Il n'a pas fait de
» distinction entre le savant et l'ignorant, entre l'homme de génie et le simple
» d'esprit, si ce n'est pour nous apprendre que le dernier est plus près du salut.
» Notre malheur est que nous voulons trop savoir, tandis qu'il faudrait seulement
» aimer. L'amour enseigne toutes choses, parce que l'amour croit naturellement.
» Si l'on entre une fois dans les difficultés de la raison ténébreuse, sans que le
» flambeau de la foi précède, si l'on s'obstine à tout comprendre, à tout pénétrer,
» ou l'on ne s'entend pas, ou de ce dur labeur on ne recueille que le doute. Or le
» doute, c'est la mort. *Quantum Deus dilexit mundum?* Cette parole dit tout ; que
» voulez-vous de plus ? Le monde dira-t-il à Dieu : Mais je ne comprends rien à

que l'idéal, entra dans sa vie comme élément pratique et actif, au moment où le bonheur y pénétrait sous la forme de la paternité. Le jour où il se vit père, où il se sentit chrétien, il fut poète. N'avait-il pas le droit du cantique dans un intérieur de famille et d'intimité qui mettait à sa portée toutes les conditions de jouissances. Car à ce même moment tout semblait tourner à son bénéfice, même ce qui était pour d'autres et pour lui un même sujet d'affliction. C'est ainsi que la dispersion de la colonie philosophique de la Chesnaye enrichissait la colonie poétique du Val-de-l'Arguenon si bien posée près de la mer pour donner asile aux naufragés. Ce fut à ce désastre que notre solitaire dut la bonne fortune de sa cohabitation fraternelle avec Maurice de Guérin, dans l'âme souvent agitée duquel il versa durant plusieurs mois et les pures lumières d'un esprit familier aux hautes questions et le baume souverain de sa poésie calmante et heureuse. Hippolyte de la Morvonnais eut alors une heure de véritable sérénité, une heure charmante et complète ; — hélas ! ce ne fut qu'une heure.

Trop peu de temps après, en effet, un irréparable malheur brisa cette existence, prédestinée, nous semblait-il, à un avenir de joie qui devint une carrière de deuil et de mérites. Frappé soudainement, à l'âge de moins de trente-trois ans, dans le trésor de ses

» votre amour, je ne comprends rien à la vie ; faites-moi la grâce de me l'expli-
» quer ; autrement je ne saurais raisonnablement consentir à vivre.

» Voilà en effet ce que disent quelques-uns et Dieu leur répond : Vivez d'abord et
» puis vous comprendrez la vie, autant que votre esprit, si faible et si borné, peut
» comprendre quelque chose. — Nous recauserons de tout cela au printemps, quand
» j'aurai le plaisir de vous revoir à la Chesnaye. L'abbé Gerbet me charge de vous
» dire combien il sera heureux de s'y trouver avec vous. Veuillez, je vous prie,
» offrir mes hommages bien affectueux à Madame de la Morvonnais. Je fais des
» vœux pour sa santé, pour celle de son petit enfant, et pour la vôtre, mon cher
» Hippolyte.

» F. DE LA MENNAIS. »

Ajoutons que, peu de mois après, l'auteur de cette lettre ne put, sans une vive émotion, voir au milieu de ses jeunes disciples, agenouillé dans sa chapelle, M. H. de la Morvonnais, sur les lèvres duquel il déposa la divine hostie, le matin de la fête du 7 avril 1833, qui fut l'une des premières Pâques de notre ami, hélas ! et la dernière de la Chesnaye.

Voir sur ce souvenir le *Journal de Guérin*, page 26, édition in-8°.

affections, il connut la grande épreuve du veuvage. C'était le nom même de la croix pour une organisstion telle que la sienne qui alliait aux délicates inclinations d'une nature essentiellement faite pour aimer et être aimée, la force non moins exquise d'une âme incapable de se sentir à l'aise au sein de jouissances retrouvées, mais qui, bien que permises, lui eussent apparu peut-être comme la profanation d'un incomparable souvenir. Tout en doutant probablement de lui-même, il ne douta point de la Providence et il le prouva en faisant honneur à la croix qu'il recevait de sa main. Dans le parcours d'une voie douloureuse de dix-huit années, il donna, sans la moindre défaillance, le perpétuel et admirable exemple d'un esprit droit et chrétien gouvernant une chair faible et un cœur insatiable d'affections.

Ajoutons néanmoins qu'en le condamnant au supplice de l'isolement, Dieu laissait pourtant à notre poète deux biens inestimables encore. A côté de la tombe qui cachait aujourd'hui la relique et le souvenir, vivait et souriait toujours l'espérance qui en était le lendemain, et, au-dessus du *berceau-nacelle* qui la contenait, on reconnaissait l'auréole de la jeune et angélique femme qui, avant de partir pour le ciel, avait déposé sur ce berceau sa plus douce couronne et sa plus gracieuse image. C'était Elle encore, Elle vivant toujours au milieu des siens sons le nom et le visage de Marie, Elle restée charmante sous la figure de cette enfant, pendant que l'autre partie d'elle-même, devenue céleste, se transfigurait, sans changer de nom, sous le regard de Dieu, et continuait de protéger le coin de terre où la mère avait laissé son trésor et l'abeille son parfum.

L'ami inconsolable retrouva des forces et un avenir en présence de cette perle échappée du naufrage. Ce qui lui restait de son bonheur de la veille l'éclaira merveilleusement sur ses devoirs et sa mission du lendemain. Il comprit que l'époux devait renaître dans les saintes fonctions du père qui lui-même allait vivre, soutenu par le chrétien et enchanté par le poète, complet désormais, grâce au précieux auxiliaire de la souffrance. Car le bonheur d'ici-bas, même embelli par le profond sentiment des choses de la nature qui le rattache à un monde de merveilles, même agrandi par l'horizon

de la foi qui y mêle les pressentiments et les perspectives d'un lendemain, ne fournit pourtant que des lueurs de passage, et, comme lui, insuffisantes, à la Muse de l'homme, moins faite, hélas ! pour chanter que pour gémir. Ici donc l'époux en deuil et le croyant, radieux encore sous les pleurs, vinrent en aide au poète en le fixant à jamais dans le culte d'un souvenir et en lui ouvrant l'unique source d'inspirations que l'on n'épuise pas sur la terre, celle des larmes.

A partir de ce moment sa ligne fut tracée ; il n'en dévia plus. Dieu l'avait traité comme il traite ses préférés, quand il mit en présence d'une épreuve terrible celui qu'il avait voulu douer d'une âme sensible jusqu'à l'excès. Notre poète sut y répondre de manière à prouver qu'il était digne de ce glorieux et douloureux privilége. Des séjours à Paris, distancés toutefois à de trop longs intervalles, lui conservaient une ouverture sur le monde. Au retour, enfermé dans sa retraite, souvent réjoui par des visites d'amis ou des correspondances précieuses, celles, par exemple, qui étaient signées Eugénie de Guérin, il communiquait sans trouble avec le ciel par l'intermédiaire de la nature, qui en a le rayon et de l'autel qui en garde la flamme. C'était dans cet harmonieux et fructueux commerce qu'il puisait tout ce qui console en vue de le partager avec tout ce qui avait souffert. De ces contemplations jaillit, avec une abondance qui n'en altérait ni le caractère ni la suavité, une poésie tout imprégnée des aromes du beau et riche paysage qui servait de cadre naturel à ses tableaux. Elle devint à la longue comme la respiration de l'âme qui la créait à son image en la répandant, plaintive quelquefois et toujours éminemment sympathique et consolatrice.

Toutefois, comme ce n'est ici le lieu ni d'une critique, ni d'une étude proprement dite, mais bien de quelque chose comme un avant-goût et une simple annonce, bornons-nous au strict nécessaire en nous contentant d'indiquer brièvement les causes qui ont arrêté jusqu'ici la divulgation que méritaient si bien plusieurs des ouvrages d'Hippolyte de la Morvonnais.

Et d'abord l'idée délicate, mais d'une réalisation difficile, qu'il

s'était faite de la gloire dont il ne voulait qu'à la condition de trouver réellement en elle l'auréole de ce qui est la beauté et le parfum si reconnaissable de ce qui est le bien, nuisit toujours de son vivant à l'épanouissement extérieur du poète. La perfection, peut-être idéale, qu'il cherchait dans ce qui n'est que la récompense humaine du travail consciencieux et de la fidélité du talent à ses pures et saintes fonctions, eut pour lui les inconvénients de toute qualité exagérée. Elle fit naître dans son esprit quantité de préventions défavorables, et, heureusement, illusoires, contre ce qui porte le nom vague de *public* vers lequel il ne pouvait tourner les yeux sans y apercevoir la foule de papillons qui ne connaissent pas le miel des fleurs, ou sans se figurer y entendre le bourdonnement des frelons qui mettent en fuite les vraies abeilles.

Attachant du prix à la possession d'un crédit littéraire sérieux et justifié, il l'attendait patiemment de ses travaux, comme le laboureur qui a le droit de compter sur le produit d'une bonne semence destiné surtout à l'enrichissement d'autrui. Mais la récolte tardant à venir, plus d'une fois il en souffrit sans, peut-être, s'apercevoir qu'un excès de délicatesse dans sa manière de comprendre le rôle du poète et son honneur avait pour résultat de prolonger pour lui, sans profit pour personne, les jours de l'attente et de l'obscurité. Sa corde dominante était la corde sympathique, et sa vraie richesse le baume qu'il avait dans l'âme pour toutes les douleurs. Mais là, peut-être, il manqua parfois du tact nécessaire pour établir entre toutes une balance proportionnellement égale et sagement mesurée et il eut le tort de laisser percer trop de préférences de nature à lui aliéner l'esprit du grand nombre, peu apte à bien saisir le secret de ses prédilections, souvent exclusives, pour le genre de souffrances morales qui affectent plus spécialement les âmes d'élite et les natures de choix. Ces dernières, d'une autre part, étant aussi peu communes que l'exception et le privilége, la Muse inspirée par elles aurait-elle la chance d'arriver toujours jusqu'à la retraite de ses sœurs inconnues? De là les anxiétés, de là les agitations intérieures de notre poète à la pensée de se produire.

Car le public honnête et choisi qu'il invoquait de tous ses vœux

existait sans doute; mais à ses yeux il avait l'inconvénient grave d'être mêlé à la foule, d'être confondu dans le *vulgaire* qu'il redoutait comme un ennemi. Ce *profanum vulgus*, déjà chargé des malédictions du vieux lyrique latin, se dressait nuit et jour devant lui comme un spectre au front duquel il avait attaché ce nom qu'il ne pouvait prononcer ni écrire sans éprouver une crispation nerveuse : le Bourgeois !

Sachant qu'il avait en mains des perles, ce gardien, trop inquiet de son trésor, redoutait pour elles l'honneur du grand jour qui les exposait au danger de la profanation. Alors il rêvait le chimérique et tentait l'impossible. Il s'imaginait qu'il pourrait faire lui-même un triage, un choix des abeilles convenables pour ses fleurs, et, oubliant la loi que Dieu lui-même s'est imposée de *répandre sa pluie sur les bons et sur les méchants*, notre poète, en se montrant avare à l'égard de ces derniers, s'exposait à ne se montrer généreux pour personne.

En 1838, il parut se décider enfin à ouvrir la volière de ses hirondelles ; mais ce ne fut point pour leur donner le grand air et la liberté complète des ailes. Il ne voulut encore qu'une demi et incertaine publicité qui, tout en éveillant un nombre, relativement considérable, d'échos sympathiques à sa voix, et en lui créant, en des lieux inconnus pour lui jusqu'alors, quelques-unes de ces *stations d'âme* qui étaient le rêve de sa vie, ne fit pourtant qu'élargir pour lui l'horizon du cercle intime. La *Thébaïde des Grèves*, qui contenait plus d'un diamant de prix, parut donc alors et circula comme furtivement entre des mains amies, mais sous l'apparence la plus modeste, sous la forme d'un petit volume aux caractères serrés et microscopiques rappelant la bienfaitrice légèrement inquiète qui s'efface et se dérobe en portant le bienfait. Les vers du poète ressemblaient à des oiseaux lancés à courte distance et retenus par un fil d'or, à des messagers dont on attend le retour pour avoir la réponse des amis souffrants et, peut-être, consolés.

Quelques fragments ne laissèrent pas d'être reproduits avec honneur par les revues et journaux de l'époque, et les juges clairvoyants qui remarquèrent cette clarté nouvellement apparue au

firmament breton, y reconnurent assez de rayons pour deviner que le nuage cachait une étoile.

Les rayons suffirent à l'étoile qui continua de rester dans l'ombre.

Ce demi-succès toutefois ne fut pas sans profit pour l'auteur de la *Thébaïde*. Des sympathies profondes lui furent acquises. Non-seulement en Bretagne, mais à Paris, mais dans les provinces les plus éloignées, au bord du Tarn et de la source de Vaucluse, en Angleterre même et sur les lacs du Westmoreland, bien des lèvres redirent avec émotion les *canzónes* du poète breton, et cette harmonie calma plus d'une âme, épurée, comme la sienne, par la souffrance. Une chose, d'ailleurs, prouva la réalité de cette impression; c'est que, partout où elle s'établit, elle dura. La Muse bretonne, qui avait eu le tort de se dérober aux lecteurs, n'en eut pas moins le secret précieux de se faire des amis qu'elle garda. Car, à côté du talent remarquable de cachet et de physionomie, ils avaient reconnu dans cette œuvre, à l'extérieur si modeste, le penseur éminent et le chrétien sincère qui faisait le bien, comme il le chantait, avec cette droiture d'âme et cette naïveté de cœur dont ses cantiques portent la touchante expression. Il n'en fallait pas davantage au pieux solitaire qui ne désirait être connu que pour être aimé et se voir à même de partager son trésor et son âme avec un plus grand nombre de ses frères. Car pour lui le mot *gloire* était synonyme du mot *amour*, résumé par ces deux verbes tout chrétiens : *Pati et compati*.

Le 4 juillet prochain, jour également marqué par le souvenir de la disparition du plus illustre concitoyen de notre poète qui eut l'honneur de lui assurer la possession de sa tombe du *Grand-Bé* et de l'y conduire, amènera le onzième anniversaire du décès de l'auteur de la *Thébaïde*. La mort l'avait surpris prématurément à l'âge de cinquante et un ans, lorsqu'il écrivait sa dernière *Églogue de pêcheurs* au murmure des flots de son fleuve natal de la Rance qu'il avait souvent écoutés en compagnie de Maurice et dont il avait pris ses premières leçons de poésie.

Les ossements du poète, longtemps inspiré par les beautés et les mœurs patriarcales d'une campagne dont il fut en même temps la Providence, furent rapportés au Val de l'Arguenon par une popula-

tion reconnaissante et émue qui les déposa dans un sépulcre digne de lui, à l'ombre du sanctuaire qu'il avait construit pour elle. Dès lors elle jouissait de ce beau legs du chrétien. La première pierre de ce temple avait été posée et bénite au milieu d'une tempête, le dimanche 21 février 1848, à l'heure où se levait une série de mauvais jours qui n'arrêtèrent pas le dévouement de son fondateur. Depuis plus de dix années, il y repose sous les bénédictions du bon peuple qui lui doit une paroisse et sa gracieuse église de *Notre-Dame de l'Arguenon* ou *du Guildo*. Mais il n'y repose pas dans l'isolement; il n'y habite pas une demeure vide d'affections et de souvenirs. Car, en prenant terre pour jamais sous les fleurs du riant paysage qui leur appartenait si bien par le droit de la poésie et de la vertu, les restes d'Hippolyte de la Morvonnais durent se sentir à l'aise près des reliques de l'incomparable femme que la piété du même peuple y avait aussi rapportées la veille, comme pour ménager une surprise à l'époux qui allait y rentrer, et réunir les dépouilles terrestres du couple privilégié qui, à cette même heure, entrait avec sa vraie couronne dans la salle du banquet de noces des cieux.

La religion populaire a rendu ce qu'elle devait à l'homme de bien; il convenait que le poète eût son tour. Il n'était pas juste de laisser seulement aux oiseaux du ciel, ses chers musiciens, et à la mer, sa grande amie, le soin de charmer l'ombre et de dire le nom de celui qui comprit et parla si bien leur langage. Quelque chose manquait à la tombe du barde; c'était un bouquet des fleurs qu'il avait lui-même cultivées; c'était le lever définitif de l'étoile entrevue; c'était l'ouvrage de sa pensée sauvé de l'oubli et déposé religieusement à côté de l'ouvrage de sa foi.

Grâce à Dieu, la réalisation de ce vœu n'est plus seulement un désir et une espérance; c'est une certitude. La Bretagne ne perdra pas l'un de ses meilleurs poètes contemporains. *La Thébaïde* et quantité d'autres poèmes de la même plume vont nous être rendus ou, plutôt, donnés cette fois sérieusement. — Nous n'avions rien à craindre, il est vrai, sur le sort réservé aux manuscrits d'Hippolyte de la Morvonnais confiés à la garde d'une héritière dont

l'âme poétique trahissait la filiation et dont le sourire conservait le rayon de la mélancolie paternelle. Mme de la Blanchardière a compris que le poète devait se survivre, comme le père, et qu'elle devait la restitution de ce qui n'appartenait pas à elle seule dans l'héritage de tous les deux. Secondée par le goût épuré des deux plus anciens habitués du *Val de l'Arguenon*, MM. Amédée Duquesnel et Paul Quemper, elle a donc réuni, sous le premier titre de *Thébaïde des Grèves*, les principales productions poétiques de son père, en y ajoutant l'heureuse idée de les confier à l'éditeur des œuvres de *Maurice et d'Eugénie*, société qui ne peut leur porter malheur. Rien donc ne manquera désormais à la couronne de notre poète, puisqu'il devra son auréole définitive à la piété intelligente d'une fille qui méritait de devenir l'ange de sa mémoire, après avoir été la consolatrice de son veuvage.

DU BREIL DE PONTBRIAND, de Marzan.

Château de Marzan, 14 juin 1864.

LE BARDE DU MÉNÉ-BRÉ.

(M. L'ABBÉ CARIS.)

La poésie bretonne vient de faire une perte qui sera vivement sentie par tous ceux qui s'intéressent à la culture de notre langue nationale : un des écrivains du pays de Tréguier les plus recommandables, M. l'abbé Caris, curé de Plougraz, est mort à Plestin, le 2 juin dernier, à la suite d'une longue maladie. Passionné pour le progrès de l'inspiration poétique en Basse-Bretagne, il avait pris part à la renaissance contemporaine, avec cette ardeur que ses compatriotes trégorrois poussent jusqu'à l'enthousiasme, quand une noble cause les excite. Son coup de maître, son « coup de cloche » comme il le qualifiait gaiement, avait été l'écho de l'appel patriotique fait par Brizeux *aux prêtres de Bretagne*. Il eut un grand retentissement et réveilla dans le clergé des Côtes-du-Nord l'esprit breton qui s'endormait : de toutes parts on lui écrivit ce que M. le recteur de Taulé écrivait en si pur langage à l'un des promoteurs du même mouvement dans les autres évêchés : *C'houi oc'h euz hon diorfilet; ne welemp ket e voamp kaoz, ni dreist holl beleien, m'az ea hor iez koz da goll*[1].

Colporté d'abord manuscrit de presbytère en presbytère, l'appel de M. Caris finit par être imprimé et parut, au mois de juin 1852, dans le journal *la Bretagne* de Saint-Brieuc sous le titre : D'AR VREIZIZ DIWAR-BENN HO IEZ, — (Aux Bretons au sujet de leur langue ;) puis il fut réédité à plusieurs milliers d'exemplaires avec

1 Brizeux aurait été touché de ce loyal aveu.

un succès croissant. Bon nombre de vers sont réstés populaires, entre autres ceux qui rendent hommage au zèle de M. l'abbé Quémar pour la réforme du breton de Tréguier.

Le ton énergique du poème fit donner à l'auteur le nom de *Barde du Méné-Bré,* en souvenir du vieux poète fameux établi sur cette montagne.

Mais si le prêtre catholique avait à sa harpe la corde d'airain de Gwenc'hlan, il en avait d'autres moins rudes : ses KANAOUENNO AR GWIR GRISTEN [1], (Chants du vrai chrétien), son MIZ KAER MARI [2], (Le beau mois de Marie), offrent un choix des plus doux cantiques à Jésus et à la Sainte Vierge. Composés et notés pour l'édification de ses paroissiens et l'honneur du dialecte de Tréguier, ils descendent chaque printemps en Cornouaille, où on les accueille avec joie comme d'aimables oiseaux de passage.

Un jour, l'auteur voulut les suivre, et il nous a conservé le souvenir de son voyage, dans des vers pleins de sentiment :

« Notre Saint Père, Pie IX avait entendu dire qu'il existe dans l'évêché de Kemper une terre bénite, où la mère de Dieu, la Vierge toute puissante, aime à recevoir le peuple de la Basse-Bretagne, pays des hommes de cœur.

» A cette vierge de Rumengol, que les Bretons appellent *la Dame de tous remèdes,* le Pape envoya deux couronnes d'or pur ornées de pierres précieuses, l'une pour elle, l'autre pour son petit enfant Jésus;

» Le trente du mois de Marie a lieu le pardon de Rumengol; il fut choisi et annoncé partout comme le jour où l'évêque de Kemper, debout devant un autel, poserait sur leurs têtes les deux belles couronnes.

» En apprenant cette nouvelle, mon cœur tressaillit: j'étais fait depuis peu recteur de la bonne paroisse de Plougraz; je fis vœu d'aller ce jour-là à l'église de Rumengol pour demander que ma chère paroisse ne devînt point mauvaise. »

Après avoir décrit ce pardon « où il faut aller, dit-il, pour

1 A Guingamp, chez Tanguy.
2 A Lannion, chez Le Goffic.

voir la Bretagne d'autrefois, » le recueillement, la piété, les larmes de quarante mille pèlerins de tout costume, de tout dialecte, de toute condition, le poète arrive au couronnement de Jésus et de Marie sur un autel dressé en plein air, et sa poésie s'élève à une hauteur vraiment remarquable :

« Quand ma langue serait d'or, et mes paroles des perles, elles ne pourraient dire ce qui remua tous les cœurs : les quarante mille hommes n'avaient que deux yeux ; toutes les bouches restaient muettes ; Rumengol était dans le silence.

» Le soleil brûlant, ce roi du jour, second père de toute chose créée, était assis sur son trône le plus élevé, éclairant la nature ; son front rouge comme du feu pétillait, son œil bouillait, son haleine dorait les bois, la lande, les champs et les prés.

» En voyant le diadème posé sur la tête de sa Reine, il fit éclater sa joie devant l'univers ; de mille beaux rayons il forma un cercle pour elle, une couronne plus belle que l'arc-en-ciel.

» Ainsi par le ciel et la terre fut couronnée Marie.....

» On eût dit qu'elle était vivante, qu'elle venait du Paradis, qu'elle donnait aux Bretons, de la part de son Fils, une bénédiction ! »

La fête terminée, le barde s'éloigne, mais non sans se retourner de temps en temps, avec un soupir, vers le clocher de Rumengol :

« Lorsque je fus loin de Rumengol, je m'arrêtai pour écouter les voix des pèlerins : ils chantaient de beaux *gwerz* achetés à des aveugles qui les avaient répétés le long du jour, dans les cimetières et aux alentours.

» Chantez-les, Bretons, car ce sont des poèmes remplis de talent et de verve et des meilleures expressions ; des poèmes composés en pur breton, et non en breton corrompu comme ceux dont il n'y a que trop dans les bouches franco-bretonnes. »

Kanit anezho, Breiziz, rag beza int gwerzou
Great gant skiant ha kalon, ha gant gwell-vad komzou ;
Great int e brezonek mad, nann e koz vrezonek
Evel ar re zo kalz re e brezonek-gallek.

Et finissant par un salut cordial aux auteurs patriotes et intelligents dont il a admiré les vers :

« Bardes, qui avez fait en l'honneur de la Vierge ces poèmes si remplis de douceur, mille louanges à vous! »

Parmi les poètes auxquels il offre des remerciements, il en distingue deux, l'un connu précisément sous le nom de *Barde de Notre-Dame de Rumengol*, que sa dévotion à la sainte Vierge rend bien digne de porter; l'autre dont les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier dernièrement le talent gracieux et original, en lisant son hommage *au mois de Marie.*

Ce dernier ne devait pas tarder à rendre hommage aussi, mais, hélas! un hommage funèbre au bon prêtre qui aima tant la Mère de Dieu. Voici la touchante élégie que M. Le Jean nous adresse : elle est accompagnée d'une prière délicate qui expliquera ce préambule :

Mad a rafec'h, Aotrou, oc'h ober eunn tammig hent araog va gwerzik; Barz-Menez-Bre *a drido he galon ouz omp hon daou, ma lez Doue anezhan da c'houzout petra a reomp evit-han.*

« Vous feriez bien, Monsieur, de préparer un peu la voie à mon petit poème; *le Barde du Méné-Bré* sentira son cœur tressaillir de reconnaissance envers nous, si Dieu lui permet de savoir ce que nous faisons pour lui. »

Klemvan ann Aotrou Keris.

Eur boulc'h nevez hirio ann deiz
Zo great, siouaz! e BREURIEZ-BREIZ :
Barz Menez-Bre a zo maro;
Eur c'holl braz eo da iez hor bro!

Hor bro, breur ker, n'az klevo ken :
Diskennet oud enn douar ien;
Hogen beva a ri bepred
Gand ann traou kaer ec'h euz savet.

Breman, e baradoz Doue,
Krog enn da delen adarre,

Ha kan war-n-hi kalz a werzou
D'hor Salver Jezuz, hon Aotrou.

Kan ivez d'ar Werc'hez-Vari
Ar c'hantikou rezoud d'ezhi;
Kan da Batrounez da vro ger
Heb divez meuleudiou kaer.

Lavar d'Ezhi derc'hel ar Feiz
E kalounou bugale Breiz;
Lavar d'ezhi derc'hel ho iez
Beo ha glan ato enn ho zouez.

Lavar ivez d'ar varzed koz
A zo gan-ez er baradoz
Ez euz barzed e Breiz-Izel
Hag a zalc'h huel ho baniel.

Barz ker, kousk e peoc'h er vered
Ebarz er vro ma oez ganed;
D'id e vezo skanv ann douar,
Douar ar vro n'eoked digar!

Beleg Doue war ar bed-man,
Ez oud enn env euruz gant-han,
Ha tost da iliz sant Jestin
Ec'h asavi kaer ha lirzin.

Diwar ar c'houmoul, gra eur zell
War da vro gez, war Breiz-Izel;
War da genvreudeur ar varzed,
A ra da ganvou holl kevret.

Ma mignoun Karis, kenavo;
Er baradoz ni nemgavo;
Pa vo ma c'horf e deeun ma bez,
E kanimp serz gand ann elez.

Élégie de M. Caris.

« Une nouvelle brèche aujourd'hui est faite, hélas! à la CONFRÉRIE BRETONNE : le barde du Méné-Bré est mort; c'est une grande perte pour la langue de notre pays!

» Notre pays, cher frère, ne t'entendra plus; on t'a descendu dans la terre froide; mais tu vivras toujours, grâce aux belles œuvres dont tu es l'auteur.

» Maintenant, dans le paradis de Dieu, reprends ta harpe, et fais entendre des chants nombreux en l'honneur de notre Sauveur, de Notre Seigneur Jésus.

» Chante aussi à la Vierge Marie les cantiques que tu composas pour elle; chante à la Patronne de ton cher pays de belles louanges sans fin.

» Prie-la qu'elle conserve la foi dans le cœur des enfants de la Bretagne; prie-la qu'elle conserve leur langue toujours vivante et pure parmi eux.

» Dis aussi aux vieux bardes que tu as trouvés dans le paradis, qu'il y a encore des bardes en Bretagne qui savent tenir haut leur bannière.

» Dors en paix, cher poète, dans le cimetière de la paroisse où tu es né; à toi sera légère la terre; la terre du pays n'est pas ingrate.

» Prêtre de Dieu en ce monde, tu es heureux dans le ciel avec Lui; et près de l'église de Saint-Gestin tu ressusciteras beau et brillant.

» Du haut des nues jette un regard sur ton pauvre pays, sur la Basse-Bretagne, sur tes confrères les bardes, qui tous portent ton deuil.

» Mon ami Caris, adieu! nous nous retrouverons dans le paradis : quand mon corps sera au fond de la tombe, nous chanterons avec les anges. »

Puisse Dieu exaucer les vœux de l'auteur de cette élégie! puisse le saint prêtre qui l'a inspirée en recevoir, là-haut, un surcroît de félicité! Ici-bas, ses parents, ses amis, ses confrères, sa chère paroisse *qui ne deviendra point mauvaise*, son Évêque lui-même, dont le grand esprit regarde « les services littéraires rendus au pays breton comme la chose qui honore le plus un diocèse; » tous ceux enfin pour lesquels il prie, seront réjouis et consolés.

H. DE LA VILLEMARQUÉ,
Membre de l'Institut.

LUTTE

DES BRETONS INSULAIRES

CONTRE LES ANGLO-SAXONS,

DU Ve AU VIIe SIÈCLE.

IV *.

Lutte contre Cerdic (suite).

SOMMAIRE. — IV. Résistance bretonne sous la direction d'Arthur; bataille de Basas (520-525); — Ghérent, chef breton de la Domnonée; bataille de Longport. — V. Bataille de Chardsley (527); — défaite des Saxons dans le pays de Gwent (vers 527); — conquête de l'île de Wight par Cerdic (530). — VI. Fondation du royaume d'Essex (vers 530); — bandes anglo-saxonnes dans les pays de Mercie et d'Estanglie.

IV. — Jusqu'ici, remarquons-le, l'invasion saxonne, partie de la pointe sud-est de l'île de Bretagne, s'était constamment dirigée vers l'ouest en suivant la côte méridionale. Telle avait été successivement la direction d'Hengist, d'Ella, et enfin celle de Cerdic. Ce dernier, après sa grande victoire de Charford, ne put donc faire autrement que de suivre l'impulsion donnée, et de tendre à développer sa conquête en s'avançant de plus en plus vers cette pointe occidentale de l'île comprise entre la mer

* Voir la livraison de juin, pp. 417-441.

britannique et le golfe de la Saverne. Mais il n'y réussit pas selon son attente. Les tribus bretonnes de cette région, tant de fois déjà ravagées par les courses terribles des Saxons, avaient compris que le péril devenait plus sérieux que jamais, et formé entre elles une ligue compacte, dont le chef suprême était un de leurs petits rois, qui se trouva un héros. Ce roi n'est autre, en effet, que le fameux Arthur, dont nous ne parlerons ici qu'en passant, mais pour y revenir bientôt avec détail. On dit, entre autres, qu'Arthur battit les Saxons en un lieu appelé Basas, qui doit répondre à la petite ville actuelle de Basing ou Basingstoke, dans le Hampshire, au nord-ouest de Charford [1]. Si cette situation était certaine, Arthur aurait eu la gloire, non-seulement de contenir Cerdic, mais encore de le refouler vers l'est.

Il est sûr du moins qu'il l'empêcha de faire aucun progrès sérieux à l'ouest de l'Avon, et qu'il fut énergiquement secondé dans cette tâche ardue par tous les petits rois bretons du sud de la Saverne, entre lesquels les bardes du VIe siècle distinguent particulièrement le vaillant Ghérent, fils d'Erbin, chef d'une des tribus domnonéennes [2].

« Quand Ghérent naquit » — dit l'un, — « les portes du ciel » s'ouvrirent ; le Christ accorda ce qu'on lui demandait : temps » heureux, gloire à la Bretagne! — Que chacun célèbre le rouge » Ghérent, le chef d'armée, l'ennemi des Saxons, l'ami des » Saints ! [3] »

Et un autre, s'adressant à Ghérent même, après sa mort : « Oui, s'écrie-t-il, tu étais un généreux prince ! Sans cesse ta » renommée grandit ; tu étais une ancre de salut dans le » conflit, un aigle indomptable, la sauvegarde de tes guerriers, » leur soutien dans la plus grande chaleur de la bataille. Tu

1 Nennius *Hist. Brit.* § 56 édit. St., LXIV G. et P. Voir dans l'édition de Stevenson, p. 48, note 7.

2 Les Domnonéens *(Dumnonii, Damnonii)* formaient, dès l'époque romaine, une vaste peuplade bretonne, mentionnée par Solin et par Ptolémée, occupant le territoire des comtés actuels de Cornwall, de Devon, et partie de celui de Somerset.

3 Liwarch-Hen, *Chant de mort de Ghérent*, dans M. de la Villemarqué, *Bardes bretons du VIe siècle*, p. 4-5.

» étais beau ; tu devançais les chevaux les plus rapides dans la
» carrière ; et tu avais bu sobrement le vin de la coupe [1]. »

Ghérent périt en combattant les Saxons, en un lieu appelé Longport, aujourd'hui la petite ville de Langport sur la rivière de Parret, Somersetshire. Là fut livrée l'une des plus sanglantes batailles de cette guerre, et qui n'eut d'ailleurs, ce semble, qu'un résultat douteux. Voici ce qu'en dit le célèbre barde Liwarch-Hen, contemporain, peut être même témoin oculaire :

« Devant Ghérent, fléau de l'ennemi, j'ai vu les chevaux
» blancs d'écume, et, après le cri de guerre, un furieux torrent
» de guerriers.....

» A Longport, j'ai vu le carnage, et des cadavres en grand
» nombre, et des hommes rouges de sang devant l'assaut de
» Ghérent. — A Longport, j'ai vu les éperons d'hommes qui ne
» reculaient point devant la peur des lances, et qui avaient bu
» du vin dans des verres brillants. — A Longport, j'ai vu une
» épaisse vapeur,.... sur les rochers les corbeaux faisaient
» festin, et, sur le sourcil du général en chef, une tache rouge.
» —A Longport, j'ai vu un conflit tumultueux d'hommes réunis,
» du sang jusqu'aux deux genoux, devant l'assaut du grand
» fils d'Erbin. — A Longport a été tué Ghérent, le vaillant
» guerrier du pays boisé de la Domnonée, mais en tuant lui-
» même ceux-là qui le tuèrent. — A Longport furent tués
» à Arthur de vaillants soldats qui tranchaient avec l'acier,
» à Arthur le généralissime (*amperoder*), le conducteur des
» travaux de la guerre [2]. »

On ne me reprochera pas sans doute l'étendue de cette citation ; elle peint à la fois le génie de l'époque et la nature de cette guerre. Aussi ne me ferai-je point scrupule, dans le cours de ce récit, de mettre à contribution plus d'une fois encore nos bardes du VIe siècle.

V. — Rebuté par la résistance qu'il trouvait du côté de l'ouest, Cerdic se dirigea vers le nord et paraît y avoir fait des progrès

[1] *Bardes bretons*, p. 370-373.
[2] *Bardes bretons*, p. 7-11.

rapides. En 527, nous le voyons parvenu au nord de la Tamise, à Chardsley — primitivement *Cerdices-Leag*, ou Champ de Cerdic, — lieu sis dans le comté actuel de Buckingham, sur la petite rivière de Tame, un peu au nord de la ligne qui marqua la frontière définitive du royaume de Wessex. Là les Bretons lui livrèrent une grande bataille, extrêmement sanglante de part et d'autre, où la victoire longtemps disputée demeura indécise, mais qui, ayant fort affaibli Cerdic, le contraignit de s'arrêter [1].

Dans le même temps, ou à peu près, des bandes détachées de son armée s'efforçaient de pénétrer dans cette région reculée de l'île de Bretagne abritée par la Saverne, qui formait pour les Romains la province appelée Bretagne deuxième, et qui aujourd'hui, sous le nom de Cambrie ou pays de Galles, est précisément le dernier asile de la race bretonne en Angleterre. Le petit royaume de Gwent — répondant au Monmouthshire actuel — était par sa situation le premier exposé aux coups des envahisseurs. C'est aussi à lui qu'ils s'adressèrent, et voici, selon les chartes antiques de l'église épiscopale de Landaff, comment ils y furent reçus.

« Pendant que le roi Idon gouvernait le pays de Gwent, » les Saxons étant venus dévaster cette terre, ce prince marcha » lui-même contre eux à la tête de son armée. En chemin il » rencontra saint Télo, évêque de Landaff, qui demeurait alors » avec ses clercs au manoir de Lanngarth; il le conjura, lui et » ses prêtres, de prier Dieu pour le succès de son expédition. » Saint Télo vint donc avec le roi jusqu'à une colline qui se » trouve au centre du canton de Cressinic, près la rivière de » Trodi, et là, s'étant arrêté, il supplia le Tout-Puissant de » secourir son peuple opprimé. Dieu exauça ses prières. Le roi » Idon se couvrit de gloire, mit en fuite les Saxons, revint » chargé de butin, et donna à saint Télo trois mesures de terre » sises autour de la colline où il avait prié [2]. »

1 *Chron. Sax.*, A. 527; H. de Hunt, l. II dans *M. H. B.* p. 712. Il écrit par erreur en ce lieu *Certicesford* au lieu de *Certicesleag*.

2 *Liber Landavensis*, p. 116 et 361.

Ainsi l'Eglise s'associait énergiquement à l'œuvre de la résistance nationale. Les guerriers combattaient avec le glaive, les prêtres avec la prière. En face d'ennemis sauvages, loin de fuir ou de se cacher, ils levaient les mains au ciel pour le salut de la nation, offrant sans peur leur poitrine au feu saxon, et prêts à tomber avec leurs frères plutôt que de vivre sans eux. D'autres faits et d'autres exemples plus éclatants confirmeront ce noble rôle de l'Eglise bretonne au milieu de cette lutte fatale ; j'ai voulu citer celui-ci, parce que — dans l'ordre des documents écrits — c'est le premier qui s'offre.

L'échec des Saxons dans le pays de Gwent, joint aux pertes qu'ils avaient faites à Chardsley, contreignit Cerdic à s'arrêter. Il rebroussa chemin et redescendit vers le sud, où il s'occupa d'affermir ses premières conquêtes. On ne voit point d'ailleurs qu'il ait tenté de les étendre, si ce n'est qu'en 530 il s'empara de l'île de Wight, restée jusqu'à ce moment aux mains des Bretons, bien qu'elle ferme, en quelque sorte, cette baie de Southampton, où Cerdic était venu aborder en 495. Cette conquête fut le prix d'une rude bataille, très-meurtrière pour les Bretons. Cerdic donna l'île à ses deux neveux, Stuf et Wihtgar, en récompense des services qu'il en avait reçus ; et dans le lieu même où s'était livrée la bataille, le second de ces chefs fonda une ville, appelée de son nom Wihtgarabyrig, c'est-à-dire château de Wihtgar; c'est aujourd'hui Caresbrook [1].

Ce fut là le dernier exploit de Cerdic, qui mourut quatre ans après, en 534 [2].

VI. — Cependant, environ l'an 530, un nouveau royaume saxon, mais beaucoup moins étendu et moins important que Wessex, s'était fondé au nord de celui de Kent, entre la Tamise et le Stoure. On l'appela royaume d'Est-Sex, c'est-à-dire des Saxons de l'Est, et son premier roi fut Erkenwin : son territoire répondait aux comtés actuels d'Essex et de Midlesex. On ignore

1 *Chron. Sax.*, A. 530 ; — H. de Hunt., *Ibid.*
2 *Chron. Sax.*, A. 534.

d'ailleurs les événements qui amenèrent la création de ce nouveau royaume [1].

Entre la bataille de Chardsley et la conquête de l'île de Wight, c'est-à-dire de 527 à 530, les anciens chroniqueurs placent l'arrivée de nombreuses bandes d'Angles ou Anglo-Saxons dans les contrées de la Bretagne qui formèrent plus tard les deux royaumes de Mercie et d'Estanglie [2], — celui-ci compris entre le Stoure et le golfe profond qui sépare les comtés actuels de Lincoln et de Norfolk, — celui-là, vaste région purement méditerranée, s'étendant de la Tamise à l'Humber.

La résistance opposée par les Bretons à ces dernières hordes fut aussi longue qu'énergique ; plus d'un demi-siècle passa avant que les envahisseurs pussent accomplir la conquête de ces régions, et l'assurer définitivement par la fondation de ces deux royaumes. Celui d'Estanglie ne fut fondé que vers 575 [3] et celui de Mercie de 584 à 591. Mais il faut le dire tout de suite, les circonstances de cette lutte si opiniâtre sont restées presque entièrement inconnues. L'histoire éclaire encore d'une lumière sinon complète, du moins assez caractéristique, les guerres des Bretons contre les Anglo-Saxons dans le sud, l'ouest, et même, comme nous le verrons plus loin, dans le nord de la Bretagne. Mais sur tous les événements de cette lutte accomplis dans la région comprise entre l'Humber, la Tamise, la Saverne, la mer du Nord, elle est à peu de chose près complétement muette. C'est une lacune importante à signaler mais irremédiable, dont il faut par conséquent, quoique à regret, prendre son parti.

1 H. de Hunt. l. II, dans *M. H. B.* p. 712.
2 Id. *Ibid.*
3 De 571 à 577, selon Henri de Huntingdon, *M. H. B.* p. 714.

V.

Le roi Arthur.

SOMMAIRE. — I. Lacune de vingt-deux ans (530 à 552) dans les chroniques saxonnes, et sa cause; — le roi Arthur, sa renommée éclatante, son existence contestée et cependant certaine. — II. Double courant de la tradition au sujet d'Arthur. — III. Caractère du roi Arthur d'après les traditions primitives. — IV. Arthur, roi d'une petite tribu domnonéenne, est choisi (vers 520) pour chef de la confédération bretonne du sud de la Saverne; — les Bretons de la Cambrie entrent (vers 525-527) dans la confédération bretonne, dont Arthur reste le chef. — V. Après une lutte fort vive contre Arthur, les Bretons du nord entrent à leur tour (vers 530) dans la confédération bretonne, et Arthur est roi suprême de tous les Bretons. — VI. Les douze grandes batailles d'Arthur. — VII. Gwenn, fils de Liwarch-Hen, l'un des compagnons d'Arthur. — VIII. Mort d'Arthur vers l'an 545.

I. — Du reste, à l'époque où nous sommes arrivés, nous trouvons dans les chroniques anglo-saxonnes un vide absolu de plus de vingt ans. De 530 à 552, elles ne mentionnent pas, dans toute l'île, un seul combat entre les envahisseurs et les indigènes. On pourrait croire, à les lire, que la guerre resta pendant tout ce temps entièrement suspendue, ce qui assurément tiendrait du prodige, car, en 530, la lutte avait pris trop de développements et un caractère trop acharné pour pouvoir ainsi soudain s'apaiser et sommeiller si longtemps. Quand même, par impossible, les Saxons auraient alors interrompu leur attaque, ils eussent eu sans aucun doute à soutenir celle des Bretons. Ainsi une telle suspension d'armes est de tout point inadmissible. Mais — nous l'avons déjà dit plus haut et le fait est incontestable — les vieux chroniqueurs anglo-saxons se souciaient médiocrement d'enregistrer les défaites de leurs compatriotes. Si donc ils se taisent pendant vingt ans, ce n'est point que la guerre ait

cessé; c'est que la victoire a cessé de favoriser les envahisseurs et constamment couronné, durant cette période, la résistance des Bretons. Le silence des chroniques saxonnes a sur ce point la valeur d'un aveu décisif.

Quelle fut l'heureuse influence qui amena cet heureux changement ? Quel héros et quel génie sut ainsi, pendant plus de vingt années, relever, soutenir, affermir la fortune de la Bretagne? Car on avouera que cette tâche exigeait un héros plus qu'ordinaire.

Ce héros fut précisément le fameux roi Arthur, dont j'ai déjà dit un mot plus haut.

Mais, on l'avouera, Arthur occupe dans les traditions bretonnes et dans l'imagination du monde entier, une place trop considérable pour pouvoir être abordé incidemment. Il faut s'arrêter un peu devant lui, ne fût-ce que pour démontrer son existence. Car il a eu cette fortune : une gloire éclatante, incomparable, supérieure, pendant des siècles, à celle même de Charlemagne et de César, — et une existence douteuse, obscure, incertaine, éternellement contestée. Aujourd'hui même, plus que jamais, la science se demande si le héros de tant d'épopées, de tant de romans héroïques et de récits chevaleresques qui ont enchanté nos pères, répond à quelque réalité historique, ou n'est en définitive qu'un pur produit de la double imagination des poètes et des peuples. Disons-le, le doute est permis; et c'est la gloire même d'Arthur qui met en péril son existence.

Non-seulement dans les romans et les épopées du moyen-âge, mais aussi dans la prétendue *Histoire des rois bretons* de Geoffroi de Monmouth et dans le *Brut er Brenined* d'où elle est tirée, Arthur est un héros colossal. Non content de délivrer la Bretagne et d'en chasser jusqu'au dernier des Saxons, il s'élance de son île pour conquérir au pas de course la Gaule, la Germanie, la Scandinavie, l'Europe entière, et pour s'asseoir en vainqueur sur le trône de l'ancien monde. — Or, quand du haut de cette légende hyperbolique on redescend à l'histoire du VIe siècle pour chercher, dans les annales de la Grande-Bretagne, la place

réelle qu'a pu tenir ce fameux héros, la première difficulté qu'on éprouve ce n'est pas de déterminer le rôle du personnage, c'est de découvrir son nom. On ne le trouve ni dans Gildas, ni dans Bède, ni dans la *Chronique Saxonne*. Il est vrai que cette chronique n'est point faite pour célébrer les héros bretons; que Gildas, dans son *Histoire*, a véritablement l'horreur des noms propres, et que Bède, pour cette période, se borne à copier Gildas. Mais il n'en est pas moins vrai que la déception produite par cette inutile recherche a pour effet nécessaire de nous dégoûter de suite du héros; et c'est elle qui a conduit beaucoup d'historiens sérieux à le rejeter dédaigneusement dans le royaume des fables.

Cependant Arthur est nommé deux fois dans les poèmes authentiques de Liwarch-Hen, célèbre barde breton du VIe siècle [1], qui lui donne explicitement le titre de généralissime des Bretons. Ainsi le fait de son existence, de son nom et de son titre est attesté par des documents écrits de date contemporaine, dont la critique ne peut méconnaître l'autorité.

II. — Pour le reste, c'est à la tradition qu'on doit le demander. Mais qu'on y prenne garde, il y a au sujet d'Arthur, dans la tradition bretonne, deux courants distincts et même fort opposés : d'une part, cette tradition menteuse, glorieuse, hyperbolique, qui commence dans le *Brut er Brenined*, se développe dans Geoffroi, et finit par aboutir au cycle romanesque de la Table-Ronde ; celle-là est la plus connue, on pourrait presque dire la seule connue jusqu'ici. D'autre part il existe aussi un autre courant traditionnel, qui nous montre Arthur sous un aspect bien plus simple, plus humble, plus grossier, et par cela même plus vraisemblable.

Cette tradition, qui nous rapproche de la vérité autant que possible, a pour organe les légendes de plusieurs saints bretons, entre autres, celles de saint Padarn (le Patern des Gallois), de

1 Dans le *Chant de mort de Ghérent*, cité plus haut, et dans le chant de Liwarch-Hen *Sur la mort de ses fils* ; v. *Bardes bretons du VIe siècle*, p. 10-11 et 146-147.

saint Carantec, de saint Cado, surtout celle de saint Gildas publiée en Angleterre. Dans l'*Historia Britonum*, compilation très-informe du IXe siècle, attribuée à Nennius, le chapitre des douze victoires d'Arthur [1] émane encore, pour la plupart, du courant traditionnel primitif que nous indiquons ici; mais il renferme déjà plusieurs détails merveilleux où l'on a le droit de voir le germe de cette seconde tradition, hâbleuse et vantarde, dont le *Brut er Brenined* (composé au Xe siècle) fut le premier organe. Enfin, quoique les contes gallois connus sous le nom de *Mabinogion* [2], et qui semblent du XIe siècle, appartiennent très-certainement au courant de cette tradition plus récente, on y reconnaît encore, en plus d'un lieu, la trace du courant primitif; Arthur est loin d'y garder cette attitude héroïque et monumentale, que lui imposent constamment et le *Brut* et Geoffroi [3].

III.— Je vais essayer de reconstruire l'histoire de ce chef illustre d'après les monuments de la tradition que je nomme primitive. Pour comprendre à quel degré elle diffère de l'autre, il faut se rappeler que celle-ci prétend faire d'Arthur non-seulement le maître du monde mais encore le parangon de toutes les vertus chevaleresques.

C'est sous de tout autres couleurs que le peignent les légendes de saint Cado, de saint Carantec et de saint Padarn. La première nous le montre prêt à enlever brutalement, pour satisfaire sa passion, une jeune fille en détresse, et ne renonçant à ce crime que sur le blâme énergique de deux de ses guerriers [4]. Plus loin, ayant été insulté, il exige une rançon exorbitante, hors de proportion avec l'offense, et pour punir son

1 Nennius, *Hist. Brit.* § 56 éd. St., LXIV éd. G. et P.

2 Ce nom signifie à la lettre *Contes d'enfants* ou *Contes pour les enfants*; c'est là le sens littéral, mais les critiques discutent sur la valeur réelle de ce mot dans la circonstance.

3 V. La Villemarqué, *Romans de la Table-Ronde et Contes des anciens Bretons* (3e édit.), pp. 180, 181, 182, 190.

4 Rees, *Lives of the Cambro-British saints*, p. 24.

avidité, saint Cado change en paquets de fougères les trois cents vaches qu'on lui livre [1]. Dans la vie de saint Carantec, il veut de l'autel de ce saint se faire une table à manger ; mais, en punition de ce sacrilége, tous les mets qu'on y pose sont rejetés au loin [2]. Dans la vie de saint Padarn, c'est mieux encore; on l'appelle sans plus d'égards *quidam tyrannus,* « un certain tyran. » Ce tyran, un jour courant le pays, entre dans le monastère de Padarn. Mais pendant que l'évêque lui parle, au lieu d'écouter ses pieux discours, il lorgne d'un œil d'envie une riche tunique dont le saint usait dans les cérémonies religieuses ; il la demande impérieusement à Padarn et, sur le refus de celui-ci, il se dispose à la prendre de force, en proférant force injures et frappant du pied la terre avec courroux. Alors, sur un mot de Padarn, la terre s'ouvre, et le roi Arthur s'y enfonce jusqu'au menton. Il n'en put sortir qu'après avoir humblement reconnu sa faute et imploré son pardon [3].

Voilà certes un singulier supplément aux récits épiques du *Brut* et aux scènes chevaleresques de la Table-Ronde. Puisque j'ai nommé plus haut les *Mabinogion,* on me permettra d'en tirer une curieuse description de la cour d'Arthur.

« L'empereur Arthur était à Caerléon-sur-Osk. »

Liwarch intitule aussi Arthur *amperoder ;* mais chez lui ce mot répond mieux, comme l'*imperator* des latins, au titre de généralissime qu'à celui d'empereur. Quoi qu'il en soit, le conte poursuit :

« Un jour, Arthur était assis dans sa chambre. Avec lui se » trouvaient Owen et Kénon et Kai, et Guennivar [4] et ses » femmes travaillant à l'aiguille près de la fenêtre. — Or, » l'empereur Arthur était assis au milieu de la chambre dans » un fauteuil de joncs verts, sur un tapis de drap aurore, et il

1 *Ibid.* p. 48.
2 *Ibid.* p. 99.
3 *Ibid.* p. 193.
4 Femme d'Arthur.

» s'accoudait sur un coussin de satin rouge. Et il parla ainsi :
» Ne vous déplaise, seigneurs, je vais faire un somme en
» attendant l'heure du dîner ; pour vous, vous pouvez vous
» amuser à raconter des histoires et vous faire servir par Kai
» (l'échanson) une cruche d'hydromel et quelques viandes. » —
« Là-dessus l'empereur s'endormit.... — Kai se rendit donc à
» la cuisine, puis revint avec une cruche d'hydromel et quel-
» ques viandes rôties. Et il se mirent à manger les viandes et à
» boire l'hydromel. » Puis l'un des guerriers conte une histoire ; à propos de son récit une petite altercation s'élève. —
« Et là-dessus Arthur s'éveilla en demandant s'il avait dormi
» longtemps : — « Oui, sire, un peu, répondit Owen. — Est-il
» temps de dîner ? — Il en est temps, sire. » — Alors le son du
» cor se fit entendre ; et, après s'être lavé les mains, Arthur et
» sa cour se mirent à table [1] »

Impossible, assurément, de trouver rien de moins *impérial* que cette cour. Je ne dis pas que ce soit là exactement les mœurs du VIe siècle ; mais c'est la physionomie et tout le personnage d'un petit chef breton, nullement la grandiose figure de l'empereur du monde. Les légendes citées plus haut ne nous montrent non plus dans Arthur qu'un prince d'une puissance bornée et de mœurs fort grossières.

IV. — Tel est donc là le point de départ du héros. Toutes les traditions s'accordent à le faire naître dans la Domnonée insulaire ; c'est là sans doute qu'il régnait obscurément sur quelque petite tribu bretonne, quand sa bravoure et son génie militaire le portèrent (vers 520) au commandement supérieur de la ligue formée contre les Saxons de Cerdic par les Bretons du sud. Nennius avoue que beaucoup d'autres rois bretons l'emportaient sur lui par la noblesse [2] et sans doute aussi par la puissance ;

1 Conte d'*Owen ou la Dame de la fontaine*, dans M. de la Villemarqué, *Romans de la Table-Ronde*, 3e édit., pp. 180, 181, 182, 190.

2 *In illo tempore Saxones invalescebant in multitudine et crescebant in Britannia..... Tunc Arthur pugnabat contra illos cum regibus Britonum, et, licet multi ipso*

mais il l'emporta par la vaillance, l'habileté, le bonheur, et la victoire le sacra généralissime.

Néanmoins, même après cette élévation dans les destinées d'Arthur, la légende insulaire de saint Gildas — dont le fond est des plus anciens [1] — ne nous donne pas de sa puissance une très-haute idée. Un petit roi breton, appelé Melvas, lui prend sa femme Guennivar, se cache avec elle dans la ville d'Ynisgutrin (aujourd'hui Glastonbury), et Arthur passe une année à les chercher sans pouvoir les découvrir. A la vérité, dès qu'il y est parvenu, il vient assiéger Melvas, nous dit la légende, « avec » toutes les forces militaires de la Domnonée et de la Cor- » nouaille [2] : » ce qui indique assez bien l'étendue de la confédération commandée par Arthur. Ces forces, toutefois, ne suffirent point à intimider Melvas, qui sortit hardiment pour les combattre. Mais, au moment du combat, l'intervention de saint Gildas et de l'abbé d'Ynisgutrin persuade aux deux ennemis de faire la paix. Melvas se décide à rendre Guennivar à Arthur, qui la reprend et la remmène, sans tirer de cet outrage autre vengeance.

Cependant (vers 525-527) la puissance d'Arthur s'accrut. Les Bretons de la Cambrie, menacés à leur tour par Cerdic, s'unirent à la ligue bretonne du sud de la Saverne, et Arthur demeura le chef de cette vaste confédération, dont le territoire s'étendait au nord jusqu'à la Dee [3].

V. — Au-dessus de la Dee il existait encore des Bretons; tout le

nobiliores essent, ipse tamen dux belli fuit. » *Historia Britonum*, § 56, éd. St., LXIV éd. G. et P.

1 La rédaction elle-même semble remonter au Xe siècle, et je ne sais pourquoi M. de la Villemarqué persiste (dans les *Romans de la Table-Ronde*) à l'attribuer au moine Caradoc de Lancarvan, écrivain du XIIe siècle, alors que l'éditeur Stevenson a prouvé péremptoirement l'erreur de cette opinion.

2 « *Illico commovit (rex Arthurus) exercitus totius Cornubiæ et Dibneniæ* » dans le Gildas de Stevenson, p. XL de la préface. — Il faut remarquer toutefois que le nom de *Cornubia*, désignant le comté actuel de Cornwall, n'était pas encore connu au VIe siècle, et ne semble avoir été tout au plus tôt usité que dans le VIIIe.

3 Sur cette rivière est Chester, capitale du comté du même nom.

côté occidental de l'île, entre cette rivière et la Clyde, était encore à cette époque occupé par des tribus indigènes, divisées en un grand nombre de petits royaumes. Arthur, sentant mieux que personne combien il était indispensable — pour avoir sur les Saxons un avantage décisif — d'unir en un seul faisceau toutes les forces bretonnes, travailla énergiquement à faire entrer dans la ligue qu'il commandait tous les royaumes des Bretons du nord. Il n'y réussit pas sans obstacle. Peut-être ces Bretons du nord formaient-ils déjà entre eux une confédération particulière. Ce qui est sûr, c'est qu'un grand nombre refusèrent de s'allier aux Bretons du sud, ou du moins de se soumettre à leur chef. A la tête de ces récalcitrants était Hueil ou Howel, prince du royaume de Strat-Cluyd, le plus septentrional de tous les états Bretons du nord : il occupait en effet la vallée de la Clyde, sur l'extrême limite des Scots, et avait pour capitale la ville d'Arcluyd, devenue plus tard Dunbritton, maintenant Dumbarton.

Cet Howel avait, dit-on, vingt-trois frères, dont l'un était l'illustre abbé saint Gildas. Sauf Gildas, voué par état au culte de la paix, tous ces frères furent pour Arthur de terribles adversaires. Ils voyaient en lui l'usurpateur de leur indépendance et refusaient énergiquement de se soumettre à son autorité [1]. La légende de saint Gildas nous rend un écho de cette lutte, dans laquelle plus d'une fois Arthur fut battu et contraint de fuir. Howel surtout, l'aîné des vingt-quatre, le plus vaillant et le plus fameux, lui fit éprouver de sanglantes défaites. De la frontière du pays des Scots on le voyait fondre tout-à-coup sur la Cambrie, y promener l'incendie et le ravage, disperser les troupes d'Arthur, et revenir chargé de butin. Les Bretons du nord, charmés de sa gloire, se plaisaient à voir en lui le futur chef de la confédération générale et le roi suprême des Bretons.

1 *Confratres tamen* XXIII *(sancti Gildæ) resistebant regi rebelli prædicto (i. e. Arthuro), nolentes pati dominium* » *Vit. S. Gildæ*, dans le Gildas de Stevenson, p. XXXIV de la préface.

Mais un jour qu'il était dans l'île de Môn (aujourd'hui Anglesey), où il avait dirigé une de ses expéditions ordinaires, Arthur le surprit, le vainquit et le tua. Il paraît que cette victoire ne fut pas de tout point pure et loyale; car peu de temps après, saint Gildas étant revenu d'Irlande en Grande-Bretagne, Arthur lui demanda pardon de la mort de son frère, s'en accusa avec larmes dans une assemblée d'évêques et d'abbés, et ne cessa, nous dit-on, d'en faire pénitence jusqu'à la fin de ses jours [1].

Quoi qu'il en soit, le but d'Arthur fut atteint par cette victoire; tous les royaumes du Nord entrèrent sans exception et sans résistance dans la grande confédération bretonne, et de ce moment, que je place environ l'an 530, commença pour les Saxons cette désastreuse période, accusée éloquemment par le silence même de leurs chroniques.

C'est aussi à partir de ce moment que se développa complétement le grand rôle d'Arthur. Ayant aisément réduit à l'impuissance les Saxons de Cerdic, il se tourna contre les Angles (c'était le nom d'une des principales tribus de la nation saxonne), dont de grosses troupes couraient déjà ou même étaient établies à demeure non-seulement dans la Mercie, de la Tamise à l'Humber, mais aussi au nord de ce dernier fleuve, jusqu'aux murs de Sévère et d'Antonin.

VI. — Il est remarquable, en effet, que sur les douze batailles, dans lesquelles la tradition résumait au IXe siècle toute la gloire d'Arthur et dont Nennius donne le catalogue, dix furent gagnées dans le nord de la Grande-Bretagne, prenant ce mot, bien entendu, comme synonyme de l'ancienne Bretagne romaine. Voici l'énumération de ces douze victoires dans l'ordre où Nennius les nomme [2]; mais à peine est-il besoin de remarquer que cet ordre est complétement arbitraire.

1 *Vit. S. Gildæ.*, Stevenson a imprimé cette légende en tête de son édition de Gildas, voy. les pp. XXXIV, XXXV et XXXVI.

2 Nennius, *Hist. Brit.*, § 56 éd. St., éd. LXIV éd. G. et P. — Remarquer, dans l'édition de Stevenson, les notes topologiques pp. 48 et 49.

La première fut remportée à l'embouchure de la rivière de Glen, affluent de la Tweed, qui donne son nom à la vallée de Glendale dans le comté actuel de Northumberland.

Les quatre suivantes sur les bords du fleuve Douglas, qui coule dans le sud du comté de Lancastre.

La sixième, près de la rivière et de la ville de Bassas ou Basas, aujourd'hui (comme je l'ai déjà dit) Basing ou Basingstoke dans le Hampshire, à l'ouest de Winchester.

La septième eut pour théâtre la forêt de Kelydon, qui alors protégeait (selon Usher) la ville bretonne de Cair-Lindcoit, aujourd'hui Lincoln.

La huitième, l'une des plus désastreuses pour les Anglo-Saxons, fut gagnée sous les murs d'une ancienne forteresse romaine, le *Vinnovium* de Ptolémée, *Vinovia* de l'Itinéraire d'Antonin, que Nennius appelle Guinniou, et que représente aujourd'hui le bourg de Binchester dans l'évêché de Durham, au sud-ouest de cette ville.

La neuvième, dans le voisinage de Cairlion, aujourd'hui Chester, *Urbs Legionis* [1].

La dixième sur les bords d'un petit fleuve appelé Trahturoit, qu'on croit être l'Esk qui se jette dans le golfe de Solway, non loin d'une bourgade appelée Arturet.

La onzième, près d'Edimbourg, appelée dans Nennius *Agned,* qui est l'ancien nom breton.

La douzième, enfin, n'est autre que la bataille du mont Badon, où Arthur ne fut pour rien en réalité, puisqu'elle lui est de beaucoup antérieure. Mais comme cette journée était l'une des plus grandes victoires de la race bretonne, la tradition populaire ne tarda point de l'associer, dans ses souvenirs, au nom du plus grand héros breton. On eût cru faire injure à Arthur de ne la lui point attribuer.

1 Ne pas confondre cette ville avec une autre Caïrlion ou Caërléon, sur la rivièr d'Osk, dans le pays de Gwent, aujourd'hui comté de Monmouth.

VII. — A toutes ces batailles d'Arthur, — abstraction faite de celle du mont Badon, — le barde Liwarch-Hen en ajoute deux : l'une, dont j'ai déjà parlé, livrée à Longport, dans le comté actuel de Somerset, l'autre qui eut pour théâtre les rives du Lawen ou Leven, petit fleuve du comté de Cumberland, qui tombe dans le golfe de Solway. L'un des fils de Liwarch-Hen, appelé Gwenn, combattait en cette dernière rencontre sous les ordres d'Arthur. Son père l'a célébré dans un chant où on lit les strophes suivantes :

« Gwenn a veillé hier soir au bord du Lawen, là où Arthur » n'a point lâché pied ; il s'est élancé, à travers le carnage, sur » la verte rive. — Gwenn veillait hier au soir au bord du » Lawen, son bouclier sur l'épaule et comme il était mon fils, » il fut plein de vigilance. — Gwenn veilla hier soir au bord du » Lawen, le bouclier en mouvement, et comme il était mon » fils, il ne prit point la fuite.... »

Peu de temps après, Gwenn périt accablé par le nombre, en défendant, contre les Angles de Mercie, le passage du Morlas, petite rivière du Shropshire actuel, qui prend sa source près d'Oswestre et se jette dans la Saverne un peu au-dessus de Shrewsbury :

« Gwenn, un grand trou à la cuisse, a veillé hier au soir sur » la rive, au passage de la rivière de Morlas, et comme il était » mon fils, il n'a pas fui. — O Gwenn ! je connais ta race ; tu » étais l'aigle qui s'abat à l'embouchure des fleuves ; si j'avais » été heureux, tu aurais échappé à la mort !.... — C'était un » homme que mon fils ! C'était un héros, un généreux guerrier; » il a été tué au gué de la rivière de Morlas. — Voici la bière » qu'a faite à son fier ennemi vaincu, après l'avoir environné » de toutes parts, l'armée des Logriens [1] ; voici la tombe de » Gwenn, fils du vieux Liwarch. — Doucement chantait un » oiseau sur un poirier, au-dessus de la tête de Gwenn, avant

[1] Nom donné par les Bretons indépendants aux Angles et à ceux des indigènes qui avaient accepté leur domination.

» qu'on le couvrît de gazon ; il brisa le cœur du vieux Liwarch!
» — J'avais vingt-quatre fils décorés du collier d'or et chefs
» d'armée ; Gwenn était le plus brave d'entre eux [1] !.... »

VIII. — La mort d'Arthur est enveloppée de doutes et d'incertitudes. Le *Brut er Brenined* le fait périr à Camlan en Domnonée, dans une bataille contre son neveu, le traître Médraud[2]. Mais cette histoire de Médraud, dans l'ensemble et le détail, sent terriblement la fable. Tout au plus peut-on conclure de cette tradition fort altérée qu'Arthur, après tant d'exploits, succomba obscurément dans une guerre civile, peut-être sous les coups d'un traître. Telle fut la récompense de ce haut génie, de cette bravoure héroïque, de cette longue carrière, enfin, de fatigues incessantes, uniquement vouée à la délivrance de la patrie.

On place d'ordinaire la mort d'Arthur de 540 à 545, et je suis porté, pour ma part, à la rapprocher le plus possible de cette dernière date.

L'admiration de la postérité pour la vaillance sans égale du héros breton est restée inépuisable ; je suis tenté, je l'avoue, de réserver la mienne pour la force de son génie politique, qui, dans la confusion de cet âge désastreux, conçut et réalisa, malgré mille obstacles, l'union de tous les Bretons en une vaste et unique confédération, assez compacte pour permettre de porter au même instant toutes les forces de la nation sur les points les plus menacés par les envahisseurs. Aussi est-ce cette union qui donna pendant vingt ans à la race bretonne la longue série de victoires dont l'éclat illustre encore le nom d'Arthur ; et si cette heureuse union avait pu durer, elle eût amené sans nul doute l'expulsion définitive des Saxons. Mais il en fut autrement, et la fatale destinée s'accomplit.

1 *Chant* de Liwarch-Hen *sur la mort de ses fils*, dans la Villemarqué, *Bardes bretons du VIe siècle*, pp. 146-153.

2 Ou Mordred. On croit que Camlan est aujourd'hui Camelford, petite ville du comté de Cornwall.

VI.

Lutte contre les successeurs de Cerdic.

SOMMAIRE. — I. Maëlgoun, roi des Bretons (545-550); — les Saxons, vainqueurs à Salisbury (en 552), se jettent sur la Cambrie, et sont vaincus dans le pays d'Ergyng (vers 553-554). — II. Les Saxons attaquent le pays de Powys (vers 554-555); résistance de Kendelann, roi de Powys. — III. Kendelann succombe (vers 554), mais son fils Keranmaël bat les Saxons (vers 555). — IV. Bataille indécise de Banbury (556); — victoire des Anglo-Saxons à Bedford (571); — fondation du royaume d'Estanglie (571 ou 572). — V. Nouveaux ravages des Saxons dans la Cambrie; résistance des Bretons du Glamorgan (571-575). — VI. Teudric, roi de Glamorgan, bat les Saxons à Tindern (vers 575). — VII. Victoires des Saxons dans le comté de Glocester, à Durham (en 577), et à Frethern (en 584); — fondation du royaume de Mercie (585). — VIII. Grande victoire des Bretons à Wodnesburg (591).

I. — A peine la main puissante qui l'avait fondée fut-elle glacée par la mort, la grande confédération bretonne se brisa en deux tronçons. Il y eut la ligue des Bretons du Nord, de la Dee à la Clyde, et celle des Bretons du Sud, comprenant tout à la fois les tribus indigènes de la Cambrie et celles qui se maintenaient encore indépendantes au midi de la Saverne.

Nous reviendrons plus loin, avec détail, aux Bretons du Nord. Quant à ceux du Sud, ils élurent pour chef suprême, en place d'Arthur, un prince appelé Maëlgoun, qui régnait sur la Vénédotie ou pays de Gwéned [1], répondant à la partie septentrionale du pays de Galles actuel.

Maëlgoun n'avait pas le génie d'Arthur, mais il avait sa bravoure. Telle était d'ailleurs la détresse où le grand héros breton avait réduit les Saxons, surtout dans le sud de l'île, qu'ils ne

1 Les Gallois écrivent *Gwynedd* ou *Gwynedh*, mais ils prononcent *Guêned*.

pouvaient de sitôt reprendre l'avantage. Aussi Maëlgoun sut-il repousser victorieusement leurs attaques pendant tout son règne, qui d'ailleurs ne fut pas long; car ce prince mourut vers 550, sous les coups d'une maladie épidémique, appelée la *peste jaune*, qui désola la Bretagne pendant sept ans, et dont les vieux chroniqueurs nous ont laissé une description effroyable, mais encore plus fantastique [1].

On ne connaît point le successeur de Maëlgoun. Peut-être même, après sa mort, la ligue des Bretons du Sud se brisa-t-elle, en ce sens du moins que les tribus de la Domnonée et du midi de la Saverne auraient séparé leur cause de celle des Cambriens. Ce qui me porterait à le croire, c'est que, en 552, Cynric, roi de Wessex, fils et héritier de Cerdic, remporta une grande victoire sur les Bretons à Searobyrig, aujourd'hui Salisbury [2]. Le lieu même de cette bataille prouve que l'invasion saxonne n'avait pas fait de ce côté un seul pas en avant depuis Cerdic : Salisbury touche Charford.

Mais cette victoire ouvrit de nouveau le champ aux barbares, qui marchant immédiatement vers le nord-ouest, vinrent de nouveau attaquer les Bretons de la Cambrie. Le passage de la Saverne ne paraît pas leur avoir été disputé. Ils ravagèrent sans obstacle le pays de Gwent et pénétrèrent dans le petit royaume d'Ergyng [3], situé au nord du premier, et dont le territoire répond au doyenné d'Archenfield dans le sud-ouest du comté actuel d'Hereford. Là, les Bretons, commandés par Gourvodu, roi d'Ergyng, firent éprouver aux Saxons une sanglante défaite sur les rives de la Wye, gros affluent de la Saverne. Le clergé, cette fois encore, seconda énergiquement la résistance nationale, et le vainqueur, en récompense, donna à

1 Gildas, *De excidio Brit.*, *Epistola*, § 33 éd. St., et dans *M. H. B.* (éd. P.) p. 18; — *Annales Cambriæ*, A. 547 et *Annales Tigernacences*, A. 550, dans *M. H. B.* p. 831 et note *b*; — *Geneal. Saxon.*, à la fin de Nennius, *Hist. Brit.* § 62 éd. St., et dans *M. H. B.* (éd. P.) p. 75; — *Vita S. Teliavi* dans le *Liber Landavensis*, p. 101.

2 *Chron Sax.*, A. 552; — H. de Hunt. l. II, dans *M. H. B.* p. 713.

3 Prononcez *Guënt* et *Erghing*.

l'église de Landaff le domaine de Bolgros (aujourd'hui Preston, sur la rive droite de la Wye), qui devait être dans le voisinage du champ de bataille [1].

II. — Ainsi repoussés, les Anglo-Saxons remontèrent vers le nord en suivant la rive droite de la Saverne, et vinrent attaquer la région centrale de la Cambrie appelée pays de Powys, dont le territoire répondait à celui des comtés actuels de Shropshire, Montgomeryshire et Radnorshire. Penguern, dite aujourd'hui Shrewsbury, en était la capitale; Kendelann en était le roi. Malgré sa bravoure il fut vaincu. Les Saxons brûlèrent Penguern, et mirent ensuite le siége devant Trenn, forte citadelle située au confluent de la rivière de Trenn (aujourd'hui Tern) avec la Saverne, tout près de l'ancienne ville romaine d'Uriconium (aujourd'hui Wroxeter). Kendelann s'y était enfermé et s'y défendit longtemps ; mais enfin le nombre l'emporta, la forteresse fut prise, Kendelann tué. Toutefois, malgré leur triomphe, les Saxons se virent bientôt inquiétés. Keranmaël, fils de Kendelann, réorganisa la résistance, ramena ses compatriotes au combat et parvint à délivrer le pays de ses féroces envahisseurs (vers 554-555.)

Le barde Liwarch-Hen nous a conservé le souvenir de ces événements dans une longue élégie, par lui consacrée au souvenir de Kendelann, et dont on nous permettra de citer quelques fragments.

« Levez-vous, jeunes filles, s'écrie le barde, et regardez le » pays de Kendelann! Le palais de Penguern n'est-il pas en » feu ?...

» Kendelann! le sanglier t'a transpercé la tête, à toi qui pro- » diguais la cervoise de Trenn. — Kendelann! ton cœur était

1 « *Sciendum est sane omnibus in dextera parte Britanniæ habitantibus quod Gurvodius, rex Ercycg, habita sibi victoria in die belli super Saxonicam gentem, et gratias agens Deo* et precibus Ubelwi episcopi et clericorum illius, *dedit sibi in elemosyna... agrum nomine Bolgros super ripam Guy, eminus Mochros, id est, mensuram trium unciarum.* » Liber Landavensis, p. 152. L'éditeur Rees ajoute (p. 406) que la situation de Bolgros répond à celle de Preston, village situé sur la Wye *(Guy)* à 8 milles, ouest, d'Hereford,

» un feu de broussailles du printemps, quand tu te conjurais
» avec les hommes de la langue commune, quand tu défendais
» Trenn, ville maintenant détruite. — Kendelann ! colonne écla-
» tante de la commune patrie, tu portais le collier d'honneur ;
» tu étais le chef le plus obstiné dans le combat; tu défendis
» Trenn, la cité de ton père;..... tu défendis Trenn tant qu'elle
» exista ! — Kendelann, cœur de limier ! Quand tu descendais
» dans la mêlée, tu entassais les cadavres. — Kendelann, cœur
» de faucon ! Tu étais en vérité un chef indomptable, ô enfant
» de Kendrouen l'obstiné. — Kendelann, cœur de sanglier !
» Quand tu descendais le premier dans la mêlée du combat, de
» deux coups tu faisais des cadavres ! — Kendelann, tant que
» le cœur allait à toi, il était en grande fête; il allait comme à
» l'attaque dans le combat ! — Kendelann, tu étais la pourpre
» de Powys, le refuge des exilés ; ah ! qu'il vive immortel le fils
» de Kendrouen que l'on pleure !.....

» Kendelann, fortifie-toi sur le rocher ; les Logriens[1] vont y
» venir aujourd'hui; mais la crainte n'est point faite pour un
» homme. — Kendelann, fortifie-toi sur tes hauteurs : les Lo-
» griens vont y venir par Trenn; mais un arbre ne fait pas une
» forêt[2] ! »

III. — Les envahisseurs arrivent en effet ; la catastrophe approche, les présages sinistres s'accumulent.

« L'aigle de Penguern, au bec gris, pousse ses gémissements
» les plus perçants, avide de la chair de Kendelann.... — L'aigle
» de Penguern a appelé au loin cette nuit ; on le voit dans le
» sang des hommes. Trenn est trop bien nommée la cité déserte !
» Trenn est trop bien nommée la cité incendiée[3] ! »

Trenn ne tombera point pourtant sans coûter cher aux Saxons:
« J'ai vu, dit Liwarch, j'ai vu sur le sol du champ de bataille

1 Les Anglo-Saxons, qui occupaient la partie orientale de la Grande-Bretagne, appelée *Logres* ou *Loegyr* par les indigènes.

2 Villemarqué, *Bardes bretons*, pp. 70-77.

3 *Ibid.*, pp. 84-87.

» de Togoui des guerriers aux prises, et j'ai entendu de grands
» cris : Kendelann était leur soutien[1]. »

Mais le succès ne couronne pas cette énergique résistance. Voici Hélez, sœur de Kendelann, que le barde évoque dans ses vers. Elle gémit, elle se lamente, elle s'écrie :

« Ils ont tous été tués en une fois, mes frères, Kénan, Ken-
» delann, Kenvrez, en défendant Trenn, la cité déserte !.... —
» La très-merveilleuse forteresse, couchée sur le sol, n'est plus !
» Pour nous désormais plus d'autre refuge que l'asile des bois
» épais, où le sanglier affamé déterre des racines sauvages. —
» Mais (ajoute Hélez) la violence du brouillard se dissipera
» comme une fumée; ils marcheront de nouveau, les guerriers,
» à la défense commune : dans la prairie se prépare un combat
» terrible[2]. »

C'est que, malgré la mort de Kendelann, les Bretons ne se sont pas découragés. Au sein des bois leur dernière retraite, ils ont construit une nouvelle place forte, que la couleur de ses murs a fait baptiser du nom de *Trev-Guenn* ou Ville-Blanche. De cet asile ils s'élancent à chaque minute pour harceler les envahisseurs.

« La Ville-Blanche, au sein des bois, depuis qu'on l'élevait,
» toujours a vu du sang sur ses herbes. — La Ville-Blanche,
» depuis le temps qu'on l'élevait, a vu sa verte enceinte dans le
» sang sous le pied de ses guerriers. — La Ville-Blanche de la
» vallée serait joyeuse à la suite d'un heureux combat; mais ses
» habitants sont-ils revenus ? — La Ville-Blanche, entre Trenn
» et Trodouez, était plus habituée à voir le bouclier brisé reve-
» nant du combat que le bœuf au repos. — La Ville-Blanche,
» entre Trenn et Traval, était plus habituée à voir du sang sur
» ses herbes que ses jachères labourées[3]. »

Cette résistance opiniâtre, organisée par Keranmaël, fils de

1 *Ibid.*, pp. 112-113.
2 *Ibid.*, pp. 100-101 et 104-105.
3 *Ibid.*, pp. 88-91.

Kendelann, mérita à la Ville-Blanche le surnom de *Cité des Forts*, et finit par triompher de la férocité saxonne. Liwarch nous l'apprend lui-même dans les vers suivants :

« J'ai entendu le bruit du combat livré dans la prairie. Elle » n'a point été opprimée par le bouclier la cité des Forts (*dinas* » *ë Kedern*) : Keranmaël est le plus brave des hommes ! — Keran- » maël, bonheur à toi ! Qu'il soit doux ton repos après le combat ! » La balafre sied bien à la joue de celui qui a combattu. — Au » combat elle était rapide la main généreuse du fils de Kende- » lann, la glorieuse main du dernier rejeton de Kendrouen, la » main de Keranmaël ! — Keranmaël, à l'attaque rapide, le fils » de Kendelann à la main glorieuse ! Ses coups n'étaient pas » ceux d'un vieillard. — Lorsque Keranmaël avait revêtu l'habit » de combat de Kendelann et qu'il brandissait sa lance de frêne, » le Saxon [1] n'en obtenait point de quartier ! »

IV. — Les Saxons, déconcertés par cette force de résistance que les indigènes semblaient puiser dans leurs défaites mêmes, reculèrent vers le sud. Les Bretons les suivirent dans leur retraite, et, en 556, une grande bataille se livra à Beranbyrig aujourd'hui Banburye, petite ville de l'Oxfordshire. L'armée bretonne montra en cette circonstance une habileté stratégique qui lui faisait trop souvent défaut. On rapporte qu'elle se partagea en trois corps — avant-garde, corps de bataille et réserve — composés chacun de trois escadrons et protégés sur leurs ailes par des troupes d'archers, de gens de trait et de cavaliers, disposés selon la méthode romaine. Quant aux Saxons, ils ne formaient qu'une seule masse, en tête de laquelle marchaient leurs chefs, Cynric, roi de Wessex, et Céaulin son fils. Cette masse se rua avec furie sur les lignes bretonnes. La mêlée devint générale et les Saxons firent appel à leurs formidables glaives. Mais la bonne ordonnance des Bretons leur permit de résister avec avantage. La bataille dura

[1] Le texte breton porte *Frank*, le Franc, nom générique des guerriers de race germanique. *Ibid.*, pp. 104-107.

tout le jour, et quand la nuit vint enfin séparer les deux armées, la victoire était encore indécise[1].

Mais les Saxons sentirent bien qu'une telle issue était pour eux un échec. Quand on n'a pour droit que la force, quand on attente violemment à l'existence d'une nation, quand on se pose en conquérant, il faut vaincre, et même vaincre avec éclat; sans quoi le prestige s'évanouit, le peuple opprimé se relève, et le vainqueur ne tarde pas d'être vaincu. Les Saxons, pour éviter cette fortune, rentrèrent dans le territoire conquis par Cerdic, et y restèrent tranquilles pendant une quinzaine d'années sans inquiéter les Bretons.

Ceux-ci, en repos de ce côté, tournèrent tous leurs efforts contre les Angles de Mercie. On ignore le détail de la lutte; mais le résultat fut tel que, pour échapper à la destruction, les Angles durent implorer le secours des Saxons de Wessex. Céaulin, roi de ce pays depuis la mort de Cynric en 560, leur expédia une armée conduite par son frère Cutha[2]. Les forces combinées des Angles et des Saxons rencontrèrent les Bretons à Bedicanford, qui est la ville actuelle de Bedford. Par la situation de ce lieu, l'on peut juger combien les envahisseurs se trouvaient alors encore refoulés vers l'est. Les Bretons acceptèrent bravement le combat, mais ils furent vaincus, et leur armée dispersée laissa le vainqueur occuper en maître tout un vaste territoire, dont l'étendue est marquée par les quatre villes de Lygeanburh, Ægelesbury, Bennington et Egonesham, qui tombèrent immédiatement après cette victoire aux mains des Anglo-Saxons[3].

Cette grande victoire affermit définitivement l'établissement des Angles sur la côte orientale de la Bretagne, où ils fondèrent

1 *Chron. Sax.*, A. 556; — H. de Hunt, l. II, dans *M. H. B.*, p. 713.

2 On l'appelle aussi Cuthwin et Cuthwulf.

3 *Chron. Sax.*, an. 571. — Ces quatre villes sont aujourd'hui Leighton dans le Bedforshire, Ailesbury (Buckingamshire), Bensington et Enesham (Oxfordshire). Cf. H. de Hunt, liv. II, dans *M. H. B.*, p. 714.

en ce temps le royaume d'Estanglie[1], dont Uffa fut le premier roi.

v. -- Quant aux Saxons, se retournant vers l'ouest, ils se jetèrent plus furieux que jamais sur la Cambrie, dont ils ravagèrent horriblement les frontières, surtout les pays d'Ergyng, de Gwent, et même une partie du Glamorgan.[2] Le roi de Glamorgan, Mouric, le plus puissant des petits chefs qui régnaient sur ces contrées, essaya d'organiser la résistance. Ses efforts n'aboutirent qu'à des défaites, et il dut laisser le champ libre aux courses des Saxons qui, après de cruels ravages, rentrèrent un moment chez eux, mettre leur butin en sûreté, mais pour reparaître bientôt en plus grand nombre.

Déjà ils avaient franchi la Saverne, ils étaient presque rendus aux bords de la Wye, grosse rivière qui forme de ce côté la seconde défense de la Cambrie et couvre immédiatement le pays de Gwent[3]. Cette nouvelle incursion s'annonçait comme plus terrible encore que la précédente; on craignait même qu'elle n'eût pour résultat, d'une part la spoliation complète des indigènes, de l'autre l'établissement définitif des Saxons dans ces parages. Aussi Mouric avait fait un dernier effort, et à la tête d'une nouvelle armée il marchait de son côté vers la Wye, pour en disputer le passage aux envahisseurs. Mais ce n'est pas à lui que Dieu gardait la victoire.

Sur les bords même de la Wye, parmi des rochers sauvages et solitaires, vivait le vieux roi Teudric, père de Mouric, qui, quelques années plus tôt ayant remis sa couronne à son fils, était venu en ce désert se préparer à la mort par toutes les austérités de la pénitence. Ce Teudric avait le renom d'invincible, et il paraît en effet que, dans tous les combats livrés par lui pendant la durée de son règne, il était toujours resté vainqueur, si bien qu'à la fin ses ennemis, attérés par sa constante fortune,

1 Répondant aux comtés actuels de Norfolk, Suffolk et Cambridge. — Voyez H. de Hunt, l. II, dans *M. H. B.*, p. 714.

2 *Lib. Landav.*, p. 126.

3 La Wye sépare aujourd'hui le Monmouthshire du Glocestershire.

avaient pris le parti de fuir sitôt qu'ils venaient à le reconnaître. Or, comme Mouric s'approchait de la Wye avec ses troupes, ce cliquetis belliqueux d'une armée en marche, roulant d'écho en écho par les campagnes, vint troubler la pénitence de l'ermite-roi. Sous le cilice du pénitent le sang du héros frémit. La nuit suivante, pendant son sommeil, il crut voir paraître un ange qui lui dit :

— « Demain tu iras prêter aide au peuple de Dieu contre les » ennemis du Christ, et refouler les barbares jusqu'à Poull » Brochwail[1]. Pour cela il te suffira de rester sur le champ de » bataille en costume de guerre : dès que les Saxons verront ton » visage, qui ne leur est que trop connu, ils s'enfuiront, selon » leur usage, et n'oseront d'ici trente ans revenir attaquer le » royaume de ton fils. Ainsi tes compatriotes goûteront trente » années d'une paix profonde. Quant à toi, tu seras blessé au » gué de Tindern pendant la bataille, et tu mourras tranquille- » ment trois jours après[2]. »

VI. — Teudric s'en fut donc, la joie au cœur, dès le lendemain matin, rejoindre l'armée de Mouric, qui alla précisément se poster sur la rive droite de la Wye en face du gué de Tindern [3], par où les Saxons devaient venir tenter le passage du fleuve. — Ceux-ci arrivent en effet, et traversant la rivière, tombent sur les Bretons avec l'audacieuse confiance de gens qui tiennent pour certaine l'infériorité de leurs ennemis. Mais tout à coup, en tête de l'armée bretonne apparaît le vieux roi, armé de toutes pièces, monté sur son cheval de guerre, et dardant sur les Saxons ce regard héroïque, dont l'éclair tant de fois déjà les a foudroyés. Cette apparition inattendue produit un effet plus prompt encore que de coutume, et ces grands vainqueurs, saisis de panique, tournent le dos. Mouric à son tour se jette sur eux, les pour-

1 Lieu inconnu.

2 *Liber Landavensis*, pp. 133-134.

3 Tindern ou Tintern est un village à 4 milles 1/2 (anglais) au nord de Chepstow (Monmouthshire) où l'on voit encore les ruines d'une célèbre abbaye. V. *Liber Landavensis*, p. 383.

suit, les taille en pièces, et revient chargé de butin. A son retour, il trouve son père baigné de son sang. Un Saxon, tout en fuyant, avait lancé son javelot sur les rangs de l'armée bretonne, et le trait s'était enfoncé dans le flanc de Teudric. Mais le héros n'eût pas donné sa blessure pour toutes les richesses enlevées aux Saxons. La mort, à ce vieux chrétien, semblait une délivrance; il l'attendait, la désirait depuis longtemps, et par comble de bonheur, il avait la joie de tomber pour le salut de son pays. Il mourut effectivement trois jours plus tard, dans une grande prairie où il s'était fait porter, située à deux lieues du champ de bataille, au confluent de la Saverne et de la Wye, là où s'élève aujourd'hui le village de Mathern[1].

VII. — Cette victoire de Tindern, remportée environ l'an 575, rendit courage aux Bretons. La confédération cambrienne resserra ses liens trop détendus, et pour éviter de nouvelles insultes à son territoire, elle porta résolûment le théâtre de la guerre sur la rive gauche de la Saverne. En 577, une grande armée bretonne livra bataille aux Saxons à Deorham, qui est aujourd'hui Durham, bourgade du Glocestershire, à l'extrémité sud de ce comté, vers le point où la limite rencontre à la fois celle du Wiltshire et celle du Somersetshire. L'armée saxonne, fort nombreuse aussi, était commandée par Céaulin, roi de Wessex, et son frère Cutha. Les Bretons furent battus; trois de leurs rois, — Conmaël, Condidan, Farinmaël, — restèrent sur le champ de bataille, et trois de leurs places les plus importantes — Glocester, Cirencester et Bath — tombèrent en la possession des vainqueurs[2].

Les Bretons ne se découragèrent pas; ils mirent promptement sur pied une nouvelle armée; et sept ans plus tard nous les voyons, dans le même comté de Glocester, mais plus au nord et tout contre la Saverne, livrer de nouveau à Cutha et à Céaulin une grande bataille, en un lieu appelé Fethanleag, ou Frethen-

1 J'ai tiré tout cet épisode presque textuellement des vieilles chartes de l'église de Landaff; voy. *Liber Landavensis*, pp. 133-134. — Mathern est à une très-petite distance et à l'ouest de Chepstow, Monmouthshire. Cf. *Lib. Landav.*, p. 384.

2 *Chron. Sax.*, A. 577; — H. de Hunt, l. II. dans *M. H. B.*, p. 714.

leag, qui est aujourd'hui le village de Frethern. Cette affaire fut des plus sanglantes. Les Bretons se battirent avec un acharnement extraordinaire; ils parvinrent à tuer Cutha et tailler en pièces son corps d'armée. Mais Céaulin rétablit le combat et finit par mettre ses ennemis en pleine déroute[1]. il prit quantité de villes et de butin, dévasta même de nouveau les frontières de la Cambrie du côté d'Ergyng[2]. Toutefois après tant de succès, on le vit enfin rentrer dans son ancien territoire, ne se croyant pas assez fort pour conserver ses nouvelles conquêtes.

Il est vrai que, peu de temps après cette bataille de Frethern, et par une conséquence naturelle de la défaite des Bretons, les Angles qui occupaient déjà depuis longtemps, mais non pas sans résistance, un grand nombre de cantons de la région centrale de l'île entre la Tamise et l'Humber, crurent désormais leur établissement assez solide pour décerner à leur chef le titre royal; et ainsi commença, en 584 ou 585, le royaume anglais de Mercie, dont Crida fut le premier roi[3].

VIII.— Cependant, malgré tant de revers, l'énergie des indigènes était loin d'être brisée. Ils se relevaient au contraire après chaque défaite, plus résolus que jamais à soutenir leur résistance jusqu'au bout. Il semble qu'après la journée de Frethern les Bretons de la Cambrie et ceux de la Domnonée aient renoué plus solidement le lien de leur confédération patriotique, ce qui les mit en état de reprendre la lutte assez promptement.

En 591, ils envahirent à leur tour le territoire de Wessex et vinrent livrer bataille au roi Céaulin en un lieu que les Saxons avaient nommé Wodnesbeorge, et qui est maintenant Wodnesburg dans le Wiltshire. Les Bretons avaient à leur tête des chefs habiles, qui retenaient encore quelques principes de la stratégie romaine et s'efforçaient d'en user pour contenir, diriger, sauver de ses propres excès, la fougue indisciplinée

1 H. de Hunt., *ibid.*
2 *Chron. Sax.*, A. 584; — H. de Hunt., *ibid.*
3 *Lib. Landav.*, pp. 182-183.

de leurs compatriotes. Les Saxons, tout au contraire, devenus présomptueux, imprévoyants, par l'habitude même de la victoire, chargèrent les Bretons avec l'audace qui leur était habituelle, mais sans aucun ordre. Les Bretons, que leur excellente ordonnance mettait à lieu de profiter de toutes les fautes de leurs ennemis, ne laissèrent point échapper une telle occasion et firent des Anglo-Saxons un carnage horrible. L'armée de Céaulin resta presque tout entière sur le champ de bataille; et ce désastre amena même, peu de temps après, l'expulsion de ce roi, que ses sujets remplacèrent par Céobric[1].

La victoire de Wodnesburg mit pour longtemps les Bretons à l'abri des attaques des Saxons de Wessex. Quand la Cambrie fut menacée de nouveau, le péril lui vint du nord. C'est du nord que nous allons nous occuper.

ARTHUR DE LA BORDERIE.

(La suite à la prochaine livraison.)

1 *Chron. Sax.*, A. 591 ; H. de Hunt., *ibid.*

CHRONIQUE.

LE CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE à Fontenay-le-Comte (Vendée).

Le 12 juin dernier, s'ouvrait, à Fontenay-le-Comte, dans la grande salle du Palais-de-Justice, la XXIe session du Congrès archéologique de France, sous la présidence de M. de Caumont, fondateur de ces réunions scientifiques.

Organisé par MM. Fillon et de Rochebrune, qui ont le rare avantage d'être aussi artistes que savants, n'était-il pas facile de prévoir que le Congrès de Fontenay serait une des plus brillantes assises tenues par la Société Française d'Archéologie? — Cette espérance s'est réalisée et, pour en convaincre nos lecteurs, il nous suffira d'esquisser en traits rapides les faits saillants de cette réunion.

Mgr l'Évêque de Luçon et M. le Préfet de la Vendée s'étaient rendus à Fontenay et ont occupé tour à tour le fauteuil de la présidence, conjointement avec MM. le maire de Fontenay, le président du Tribunal, l'abbé Le Petit, M. de Longuemar et l'abbé Auber, de Poitiers. Le nombre des adhérents au Congrès s'élevait à plus de 200 et, sauf de très-rares abstentions, pareil nombre se retrouvait à toutes les séances.

Le programme était divisé en cinq parties. — 1° *Temps primitifs et période gauloise;* 2° *Période romaine;* 3° *Périodes mérovingienne et carlovingienne;* 4° *Période féodale;* 5° *Ère moderne.* — Les périodes antéhistorique et gauloise ne pouvaient comprendre que des questions d'enquête; elles n'imposaient aux membres du Congrès que la présentation de nouveaux faits, pour combattre ou fortifier les divers systèmes qui se produisent de nos jours sur les caractères et les origines des races pri-

mitives, et particulièrement sur celles qui occupèrent le pays compris entre la Loire et la Sèvre niortaise.

M. l'abbé Baudry, curé du Bernard, a présenté l'énumération, par cantons, des monuments druidiques du département de la Vendée. Le nombre en est considérable. Malgré la sécheresse d'une longue nomenclature, M. l'abbé Baudry a vivement intéressé l'assemblée. Son mémoire était écrit en grande partie d'après nature, et, par suite, empreint du charme qui accompagne tout récit sincère.

MM. Fillon, de Rochebrune et de Longuemar ont fourni des indications sur les sépultures gauloises et sur les puits sépulcraux trouvés dans le Bas-Poitou. Ils ont aussi exposé les diverses traditions fantastiques qui se rattachent à certaines fontaines, à certains carrefours, et à l'origine des Martrais et des Folies.

« Le Poitou, dit M. Fillon, possède des centaines *de lieux dits* de ce genre; ils se trouvent sans exception sur un coteau regardant l'ouest ou le nord-ouest, et non loin de monuments druidiques. » Il en conclut que ces dénominations indiquent le « séjour de tribus gauloises ou de lieux consacrés au culte druidique auxquels les Romains d'abord, puis les chrétiens, attachèrent des qualifications injurieuses, afin de faire perdre au peuple l'habitude de s'y réunir. »

— Grâce aux découvertes de l'archéologie et de la numismatique, des points nombreux du territoire des Pictons ont été reconnus comme présentant des vestiges de constructions romano-gauloises, et les nombreuses découvertes de monnaies et de médailles prouvent que le pays fut promptement acquis à la civilisation romaine.

MM. Ledain, de Parthenay, Fillon, l'abbé Auber et M. de Longuemar, de Poitiers, M. Marionneau, de Nantes, M. Segretain, de Niort, et M. l'abbé Baudry ont nominativement désigné les localités où se rencontrent des débris importants de constructions antiques. M. Dugast-Matifeux a donné verbalement l'analyse de son Mémoire sur les voies romaines qui convergent à Saint-Georges de Montaigu. Cette lecture et les observations de MM. Ledain et Fillon ont démontré le vif intérêt que présente l'étude de la géographie ancienne du Bas-Poitou; et c'est afin de constater si l'existence des ruines d'un ancien port gallo-romain au lieu de Saint-Gilles est un fait probable, qu'une commission a été déléguée pour rédiger *de visu,* s'il y a lieu, l'acte authentique de cette découverte. Le rapport de la commission sera publié dans le Bulletin du Congrès de Fontenay.

Le Congrès a écouté avec intérêt la lecture d'une note rédigée par M. Parenteau, conservateur du musée archéologique de Nantes, sur un atelier de fondeur trouvé à Rezé. Dans cette communication était mentionnée la découverte d'un laraire de Rezé, l'objet le plus intéressant des antiquités gallo-romaines du musée de la Loire-Inférieure.

Si je passe rapidement sur l'une des questions les plus importantes du programme, je veux parler de l'état des arts dans la Gaule au IIIe siècle et du tombeau de la femme artiste, trouvé à Saint-Médard-des-Prés, à un kilomètre de Fontenay, c'est que, peu après cette découverte, qui intéressa si vivement le monde savant, M. Fillon publia le compte rendu de ces précieuses fouilles; publication qu'il vient de reproduire dans son grand ouvrage de *Poitou et Vendée.* — Ce tombeau est donc nouvellement décrit avec des rectifications au premier mémoire et des développements du plus haut intérêt. Ce travail est accompagné d'excellentes gravures par M. O. de Rochebrune et des observations de deux illustres savants, MM. Letrone et Chevreul. Il résulte de la découverte de Saint-Médard qu'au IIIe siècle, les villas du Bas-Poitou étaient décorées à l'imitation des villas de Pompéï et de Rome.

Les questions se rapportant aux périodes mérovingienne et carlovingienne ont été traitées dans la séance tenue à l'abbaye de Maillezais, au milieu de ces ruines imposantes et des grands souvenirs que faisait renaître l'aspect de ces murs démantelés et recouverts d'une végétation pittoresque. — Plusieurs monuments épigraphiques du Haut et du Bas-Poitou ont été l'objet de communications de M. de Longuemar. M. l'abbé Baudry a longtemps entretenu l'assemblée du résultat de ses fouilles dans la commune du Bernard, et le vénérable M. Cardin, philologue distingué, a traité la question des origines des lieux appelés Tiffauges, Mortagne, Romagne, etc. — Comme débris de monuments mérovingiens et carlovingiens, divers membres ont cités les briques historiées trouvées à Rezé et à Vertou, et M de Longuemar a donné de longs détails sur le Baptistaire de Saint-Jean de Poitiers, l'un des plus anciens édifices chrétiens du sud-ouest de la France.

A l'égard de certains types de bijoux qui paraissent s'être perpétués jusqu'à nos jours, M. le secrétaire-général a exprimé ses regrets de l'absence de M. Parenteau, qui a fait une étude toute particulière des divers types de bijoux trouvés dans le Bas-Poitou : de ces découvertes il résulterait que les formes les plus anciennes se remarquent encore dans les bijoux des paysans vendéens.

A ce sujet M. Fillon a soumis à l'examen des membres du Congrès la bague en or dite de sainte Radegonde, trouvée sur le champ de bataille de Moncontour. La forme du monogramme est semblable à celle des monogrammes royaux; on lit RADEGODIS.

L'étude des monnaies poitevines a fourni à M. Fillon les éléments d'un important mémoire que les annales du Congrès reproduiront en entier. La période féodale a servi de thème à d'importants travaux; je dois citer les études de M. l'abbé Aillery sur l'ancien état ecclésiastique du diocèse de Luçon, le plan proposé par M. l'abbé Auber, pour la rédaction des

archives paroissiales, et particulièrement de très-bonnes descriptions des églises de Fontenay et du Bocage par M. de Rochebrune ; on ne pouvait pas moins attendre d'un archéologue qui étudie l'architecture le crayon à la main. — Les statues équestres et les peintures murales du XIe au XVe siècle ont été l'objet d'une savante exposition sur l'art au moyen âge, par M. de Longuemar.

La dernière séance, relative aux monuments du moyen-âge, a été, je dois le dire, une séance très-orageuse. Un vif débat s'est engagé entre M. l'abbé Auber, d'une part, et de l'autre, MM. Segretain, de Niort, Catois, de Paris, et Fillon. Le premier orateur soutenait que l'élément laïque n'avait réellement dirigé la construction de nos églises qu'à partir du XIVe siècle. Les adversaires de M. Auber répliquaient que toutes les grandes cathédrales de France, élevées du XIIe au XIIIe siècle, étaient l'œuvre d'architectes laïques. La Sainte-Chapelle, édifiée par les ordres du plus saint de nos rois, n'est-elle pas due au génie de Pierre de Montereau? — « Mais vous ne me citez que quelques noms, répondait M. l'abbé Auber, et si je ne puis vous en opposer un plus grand nombre, c'est que les moines artistes ne signaient pas leurs ouvrages. »

Cette question était bien loin d'être résolue, lorsqu'une seconde a tout naturellement surgi, et, loin de calmer les esprits, n'a fait, au contraire, que fournir de nouveaux éléments de discussion : — Doit-on perpétuer le style du XIIIe siècle dans la construction de nos églises? L'art catholique doit-il se croiser les bras devant les magnifiques porches d'Amiens et de Chartres et n'aspirer qu'à la reproduction de ces types?

Sans vouloir soutenir une proposition si franchement formulée, M. l'abbé Auber prétendait que l'esthétique chrétienne, ayant eu sa plus haute expression dans les monuments du XIIIe siècle, ces édifices devaient servir de modèles.

— « Qu'entendez-vous par esthétique chrétienne? répliquait M. Catois; je n'accepte pas votre définition, en présence des monuments religieux de l'Espagne et de l'Italie; monuments élevés par des peuples qui prétendent avoir tout aussi bien que nous le sentiment de l'art chrétien. En perpétuant le style du XIIIe siècle, vous ne faites que de l'esthétique religieuse à la française. »

Ces débats ont été longs et d'un grand attrait. Aux puissantes raisons liturgiques, exposées avec un rare bonheur d'expression par M. l'abbé Auber, M. Catois répondait par la citation brutale des faits que le savant docteur a recueillis dans ses nombreux voyages. — Je doute que le procès-verbal de la séance puisse rendre la physionomie de cette chaude et brillante conférence, où les orateurs ont mérité et obtenu les sympathies de l'assemblée par la dignité de leur langage, les preuves qu'ils ont données

de leur profond savoir, et surtout par les formes élégantes et courtoises dont ils ne se sont jamais départis.

Enfin l'ère moderne a fourni à MM. Fillon et de Rochebrune les éléments d'une remarquable improvisation sur les origines de la Renaissance en Poitou. Cette revue de toutes les constructions de chapelles ou de manoirs de plaisance, élevés au milieu des campagnes si pittoresques du Bocage, ou sur le versant des collines qui bordent le marais, était accompagnée d'anecdotes curieuses et de menus détails que ne négligent pas les travailleurs sérieux; car il est bien avéré que des causes en apparence futiles amènent des effets surprenants, et que d'une école ignorée surgissent parfois les bases d'un grand système.

Je dois encore signaler une heureuse innovation qui s'est produite au Congrès de Fontenay : à toutes les séances une large vitrine, placée en avant du bureau présidentiel, recevait tous les objets curieux, se rattachant aux questions qui allaient être traitées; ou, pour mieux dire, les observations et les communications étaient faites avec pièces à l'appui.

Deux excursions ont eu lieu : la première à la curieuse église romane de Nieuil-sur-l'Autise, qui possède un cloître du XIIe siècle, pavé de dalles tumulaires du XIIIe et du XIVe siècle, et à l'abbaye de Maillezais, qui exigerait un volume si l'on voulait rendre compte de son intérêt historique et monumental Après un déjeuner des plus somptueux, servi dans l'ancien réfectoire des moines, par les soins de M. Poëy-d'Avant, qu'une subite et douloureuse maladie privait du plaisir de recevoir lui-même ses collègues [1], M. l'abbé Baudry a terminé cette agape archéologique par un adieu à tous les souvenirs de Maillezais; adieu qui a été vivement applaudi et que nous sommes heureux de placer sous les yeux de nos lecteurs.

Avant de faire nos adieux à l'abbaye de Maillezais, dont nous visitions tout à l'heure, avec un si vif intérêt, les ruines imposantes, et de nous arracher à l'hospitalité si gracieuse que nous offre M. Poëy-d'Avant, notre vénéré collègue, me sera-t-il permis de jeter un coup d'œil sur le passé, et de dire un mot à l'adresse de ceux dont nous foulons les cendres sous nos pieds?

Aux saints personnages, aux grands hommes et aux ouvriers infatigables qui remplirent cette solitude de l'éclat de leurs vertus, de leur érudition profonde et de leurs gigantesques travaux.

Les Normands, pendant près d'un siècle, avaient fait de l'île un de leurs principaux repaires.

Aux abbés, qui, aux actes de brigandage et de piraterie sauvage des

[1] Nous avons le regret d'annoncer que M. Poëy-d'Avant est mort, le 3 juillet, à Fontenay, âgé de 72 ans. Il était ancien receveur de l'enregistrement et des domaines. La science perd en lui un numismate des plus distingués.

hommes du Nord, firent succéder une ère de prospérité et de bonheur, depuis l'an 987, jusqu'à l'an 1317.

A Gambert et à Théodelin, qui, grâce à la munificence de Guillaume IV, duc d'Aquitaine, et d'Emma son épouse, élevèrent leur monastère d'abord à Saint-Pierre-le-Vieux, et peu après à Maillezais.

A Goderan, illustre par son savoir et sa sainteté, tour à tour chapelain de saint Hugues de Cluny, abbé de Maillezais, et évêque de Saintes. Un jour, renonçant aux grandeurs de l'épiscopat et abandonnant son siége, il reprit le chemin de sa chère abbaye, avec sa crosse de bois, n'ayant pour ornement qu'un cercle d'argent; elle l'accompagna dans sa dernière demeure, en 1073, et fut trouvée dans la grande nef de l'église abbatiale, lors des fouilles de 1835, avec l'anneau pastoral en or, précieuse relique qui fait aujourd'hui partie de la collection de M. Poëy-d'Avant, notre aimable amphitryon.

A l'abbé Pierre, ami des lettres et de la littérature ancienne, grand admirateur de Cicéron. Il fonda à Maillezais une bibliothèque choisie. Il composa les chroniques de son monastère, et suivit à la croisade Guillaume IX, duc d'Aquitaine, troubadour aussi gai qu'il était guerrier redoutable.

Aux abbés Gaudin, Guillaume et Renaud, qui, se constituant les défenseurs des faibles contre la tyrannie des forts, résistèrent successivement aux prétentions iniques des sires de Vouvant, Sebran, Chabot et Geoffroi Grand'-Dent, et opposèrent victorieusement à la brutalité des faits la justice impérissable du droit.

A cet abbé, homme de progrès, qui, dans le premier quart du XIIIe siècle, fit creuser par ses moines et les pauvres qu'il nourrissait le canal dit des *Cinq abbés*, parce que les abbés de Saint-Michel-en-l'Herm, de l'Absie, de Saint-Maixent et de Nieuil y coopérèrent avec lui. Il changea d'immenses nappes d'eau en des prairies verdoyantes et en des vergers d'une richesse inouïe.

A ces moines si décriés quelquefois, qui, dans les temps d'ignorance et de barbarie, aidèrent à sauver la littérature et les arts d'un naufrage certain.

Aux évêques de Maillezais qui occupèrent ce siége depuis 1317, époque de son érection par Jean XXII, jusqu'à sa translation à La Rochelle, en 1666.

Quatre furent les conseillers de nos rois. Trois furent revêtus de la pourpre romaine, et se trouvèrent mêlés à toutes les affaires importantes de notre époque.

Au cardinal Pierre de Thury, en particulier. Il contribua beaucoup, à son éternelle gloire, à l'extinction du grand schisme d'Occident.

A Geoffroi d'Estissac, nommé évêque par Francois Ier. Il se plaisait à cultiver les lettres, les jardins et les fleurs. Il fut l'ami de Rabelais, l'un des trente-trois moines qui composaient alors le personnel de l'abbaye. Ce moine libre-penseur versé dans toutes les sciences, mais aux allures inconstantes et frivoles, n'avait pas, en ce moment, terni l'éclat de son talent par le cynisme de ses écrits. Ennemi d'un ordre de choses qu'il devait respecter, malgré les abus qui s'y étaient glissés, il n'avait pas encore tenté de l'écraser sous une montagne de fange et d'ordure ramassée à grands frais par un génie dévoyé.

Aux moines fidèles à leurs vœux qui, jusqu'à la fulmination des bulles qui sécularisèrent le monastère épiscopal, le seul de l'ordre de Saint-Be-

noît que le malheur des temps avait épargné, s'attachèrent aux ruines de leur abbaye et de leur église dévastée par les Huguenots, pendant les guerres de religion. Grâce à eux, la Réforme patronée par d'Aubigné, le gouverneur de Maillezais, ne put prendre racine parmi le peuple. Ils lui distribuèrent jusqu'à la dernière heure le double pain qui nourrit l'âme et le corps.

Au moine Michel Bauldry (ou Baudry), le plus renommé de tous. Grand prieur, d'abord de Lagny, ensuite de Maillezais, il s'acquit une juste réputation tant en France qu'à l'étranger par son *Manuel des Cérémonies sacrées* qui, de 1646 à 1784, a eu douze éditions dans la seule ville de Venise.

Il rédigea aussi le cérémonial de la Congrégation de Saint-Maur, à la prière des supérieurs de ce corps savant.

A l'abbé Lacurie qui, dans son *Histoire de Maillezais*, a jugé ses moines et ses évêques avec une judicieuse impartialité.

A notre collègue M. Poëy-d'Avant dont l'absence est si vivement sentie, qui a acheté de ses deniers les ruines que nous voyons pour les conserver à la science.

A M. Benjamin Fillon, notre secrétaire général, et l'intelligent organisateur de cette fête !

La deuxième excursion a eu pour but les églises de Vouvant et de Foussay, et les ruines du château de Mervent. — L'église de Vouvant appartient au Xe et au XIe siècle; sur sa façade latérale nord se trouve un magnifique porche. Dans cette église reposent les cendres de Geoffroy de Lusignan. On voit encore à Vouvant les ruines d'une enceinte fortifiée et d'un vieux donjon. — L'église de Foussay, qui présente une belle façade romane décorée de sculptures dues au ciseau d'un moine de Saint-Jean d'Angély, et Mervent, au milieu de la forêt de ce nom, avec les ruines d'un château dominant une profonde vallée, ont terminé les promenades archéologiques du Congrès de Fontenay.

Mais une des particularités les plus saillantes de ce Congrès c'était de trouver, au sein de cette petite cité, dépourvue de tous les grands éléments d'études, deux hommes qui ont réuni de nombreuses et curieuses épaves des siècles écoulés, et qui, après en avoir enrichi et décoré somptueusement leurs demeures, se sont unis dans une même pensée, mettant en commun le fruit de leurs longues et laborieuses recherches, pour léguer aux générations futures le livre d'or de toutes les gloires fontenaisiennes, et rédiger les annales de cette belle et poétique Vendée.

LOUIS DE KERJEAN.

Voici les noms des lauréats de notre pays couronnés par le Congrès :

Médailles de première classe : MM. Poëy-d'Avant, pour son grand ouvrage sur la *Numismatique féodale ;* — M. l'abbé Auguste Aillery, pour

son *Pouillé du diocèse de Luçon* remontant à 1327; MM. Fillon et de Rochebrune, pour leurs grands travaux sur les monuments de la Vendée.

Médailles de bronze : M. l'abbé Baudry, curé du Bernard, pour ses recherches archéologiques et historiques; — M. Piet, pour ses recherches sur l'histoire de Noirmoutier; — M. Robuchon, pour ses photographies des monuments historiques du pays.

L'Exposition industrielle, agricole et artistique d'Angers a été close, le dimanche 10 juillet, par la distribution des récompenses. — Dans la section des beaux-arts, on a décerné à M. de Wismes un rappel de médaille d'argent; à MM. Bournichon et Marionneau, peintres à Nantes, une médaille d'argent, et à MM. Palvadeau, peintre à Nantes, Louineau, peintre aux Sables-d'Olonne, Gourdel, de Rennes, sculpteur, une médaille de bronze. — Dans la section d'histoire naturelle, M. Caillaud, de Nantes, a obtenu une médaille de vermeil, pour sa carte géologique de la Loire-Inférieure.

Par un décret du mois de juin, le Gouvernement a autorisé l'érection à Saint-Malo d'une statue de Châteaubriand.

— Dans sa séance du jeudi 16 juin, l'Académie Française a décerné le prix d'éloquence de 1864, dont le sujet proposé était l'*Éloge de Châteaubriand*.

Le prix a été partagé entre le discours inscrit sous le nº 17, dont l'auteur est M. Ch. Benoît, doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, et le discours inscrit sous le nº 38, dont l'auteur est M. le vicomte Henri de Bornier, sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal.

L'Académie a décerné une mention honorable au discours inscrit sous le nº 37.

Le chemin de fer de Rennes à Saint-Malo a été inauguré, le lundi 27 juin. Le train d'honneur se composait de douze wagons, emportant les membres du conseil d'administration, les ingénieurs, les notabilités du département, et une centaine d'invités, parmi lesquels on remarquait M. Lanjuinais, député de Nantes, M. Gustave de Beaumont, M. le vicomte de Châteaubriand, etc. — Le trajet de Rennes à Saint-Malo est charmant : par malheur, on passe à une assez grande distance du château de Combourg, dont le sommet des tours se montre seul dans le lointain. En revanche, Dol se laisse voir parfaitement sur sa hauteur, et l'on peut admirer la vieille cathédrale de saint Samson, avec ses contre-forts en arcades, ses fenêtres ogivales du XIIIe siècle et ses tours tronquées. — M. l'abbé Huchet, curé de Saint-Malo et vicaire-général archiprêtre, assisté de M. le curé de Saint-Servan, a prononcé une allocution et béni les locomotives.

Nous rappellerons, à ce propos, que notre collaborateur et ami, M. Pol de Courcy, a écrit un Guide, *De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, publié par Hachette et qui est le meilleur compagnon de route que l'on puisse se donner en visitant la nouvelle voie.

NÉCROLOGIE.

M. LE COLONEL DE L'AUBÉPIN.

M. le colonel Le Lieurre de l'Aubépin, auteur des *Pensées et Souvenirs*, dont nous parlions naguère à nos lecteurs, succombait, le 29 juin, à l'âge de soixante-quatorze ans. Sa mort a inspiré à un de ses plus intimes amis, M. de Générès-Sourvillé, un sonnet que nous publions comme un juste hommage à sa mémoire :

Ici-bas, il brillait par le cœur, par les armes,
Par toutes les vertus d'un chevalier français.
Devons-nous sur sa tombe aller verser des larmes?
Ou faut-il, dans sa mort, voir un dernier succès?

En héros, en chrétien, sans trouble, sans alarmes,
Il a vu de son mal les funestes progrès,
Et ses yeux conservant leur douceur et leurs charmes,
Saluèrent la mort et ses amers regrets.

Maintenant de la vie il connaît le mystère!
Nous ne le verrons plus, hélas! sur cette terre
Où par tant de vertus à nos yeux il brilla.

Mais du ciel devenu sa nouvelle patrie,
Il nous voit, nous entend, nous console et nous crie :
Mors! ô Mors! ubi est tua victoria?

M. DE CAQUERAY.

Le lundi 4 juillet, la ville de Rennes tout entière a été consternée par la nouvelle de la mort inattendue de M. Gaston de Caqueray, professeur à la Faculté de Droit, avocat à la Cour, ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation. « Enlevé ainsi, dans la force de l'âge, dit le *Journal de Rennes*, dans l'actif exercice d'une carrière laborieuse, qui ne fut pas sans éclat, M. de Caqueray laisse un vide dont on s'apercevra longtemps.... Le trait principal de sa vie, c'est l'énergie de sa foi.... M. de Caqueray était un chrétien fervent et pratique, forte et saine intelligence qui savait allier la science à la piété. »

Un touchant discours a été prononcé sur sa tombe par M. Bidard, doyen de la Faculté de Droit.

EVARISTE BOULAY-PATY.

Évariste-Félix-Cyprien Boulay-Paty est né à Donges (Loire-Inférieure), le 19 octobre 1804.

Son père, jurisconsulte et magistrat renommé, auteur de savants ouvrages relatifs aux lois commerciales, avait été, sous la Terreur, à vingt-neuf ans, l'un des administrateurs du département de la Loire-Inférieure, et avait énergiquement combattu les mesures sanguinaires de Carrier. Un jour que le proconsul avait ordonné un massacre général des prisonniers, sous prétexte de conspiration, Boulay-Paty osa lui tenir tête et le força à retirer son ordre barbare. C'est l'acte auquel fait allusion le sonnet de son fils, intitulé *la Préfecture à Nantes* :

Je ne passe jamais devant ce monument
Sans songer à mon père, esprit haut qu'on renomme,
Citoyen comme en eut autrefois Sparte, Rome.
Je crois le voir ici s'avancer hardiment.

Il arrache sa proie à Carrier écumant;
Puis, arrêté par lui, face à face il le nomme
« Un monstre ! » Alors le tigre a peur sous l'œil d'un homme,
Et devant son captif recule lâchement.

O mon père, héritier des dévoûments antiques,
J'entends encor ta voix tonner sous ces portiques,
Et l'éclair de l'orgueil dans mon regard a lui.

Je marche riche et fier ! je pense à l'héritage
De l'honneur, bien qui reste entier dans son partage,
Et qui fait que le pauvre a son or aussi lui.

M. Boulay-Paty s'était toujours fait remarquer par la générosité de ses sentiments. A Paimbœuf, dont il avait été sénéchal, puis commissaire national, il eut l'honneur de cacher quelques jours dans sa maison l'infortuné Bailly.

Évariste Boulay-Paty fit ses classes au collége de Rennes. Il les finit à seize ans. « Il fallut songer à une profession, dit-il dans la préface d'*Elie Mariaker*, — héros qui n'est autre que lui-même — son père le décida à étudier le droit. Bientôt il fut pris d'un amer dégoût.... Depuis qu'il allait travailler la procédure chez un avoué, il sentait cette étude, comme une paralysie qui gagne, resserrer son esprit, glacer son cœur et enchaîner sa pensée. Son âme se fanait sous la poussière véreuse des papiers de chicane. Il livrait de longues luttes à son imagination, et quand il l'avait fatiguée, terrassée, il s'en voulait de sa triste victoire. Chaque matin, en entrant dans cette chambre de procureur, il éprouvait ce qu'on éprouverait l'hiver à s'asseoir dans un bain glacé. »

Néanmoins, triomphant de sa répugnance pour le droit, il se fit recevoir avocat au bout de trois ans et il plaida plusieurs fois. Mais le culte de la poésie l'absorbait entièrement. Il recherchait de préférence les jeunes gens — et ils n'étaient pas rares à Rennes en ce temps-là, — qui sacrifiaient à la muse. L'un d'eux, Émile Souvestre, rendant compte, en 1830, d'un des premiers volumes de vers de Boulay-Paty, les *Odes nationales*, repassait ses souvenirs, et s'écriait : « Comme ils sont loin déjà les jours où je connus l'auteur de ces poésies ! Nous faisions alors notre droit. Nos goûts ne semblaient pas devoir nous rapprocher. Lui, beau jeune homme, élégant, jeté dans les tourbillons du monde ; moi, pauvre, étudiant, ignoré, rêvant des élégies dans une mansarde ; mais il y avait dans la nature de nos âmes d'autres points de contacts. Tous deux nous

nous plaisions à nous promener seuls vers le soleil couchant, sur les feuilles mortes du *Mail*.... Je me rappelle encore ces longues promenades que nous faisions vers minuit dans les rues désertes de la vieille ville. Il me répétait d'une voix exaltée quelque ode nouvelle sur les événements politiques. Je lui murmurais timidement une élégie confidente de mes chagrins de la veille, puis il me parlait de ses projets d'avenir, de ses espérances de gloire.[1] »

Pour que ces projets et ces espérances poétiques se réalisassent, le jeune avocat jeta sa robe aux orties, et, à peine âgé de vingt-deux ans, abandonna Rennes pour Paris, où il lançait, en 1825, ses premières inspirations. C'était le temps où toutes les lyres résonnaient en faveur de la Grèce opprimée. Il suivit l'exemple de ses frères en Apollon et publia sous ce titre : *les Grecs*, des dithyrambes qu'il offrait en tribut aux mânes de lord Byron.

L'année suivante (1826), il se présentait pour la première fois dans l'arène des concours poétiques, où il devait reparaître si souvent, et avec une constance qui ne se démentit pas jusqu'aux dernières années de sa vie. Il avait donc, pour débuter, soumis au jugement d'une académie bretonne, à la Société académique de la Loire-Inférieure, une ode, *le Combat des Trente*, à laquelle ses compatriotes n'accordèrent qu'une mention honorable. Trois ans après (1829), ils accueillaient plus favorablement une autre ode, *la Chute des Empires*, qui remporta la médaille d'or.

Le jeune poète, recommandé au duc d'Orléans par MM. Casimir Delavigne et Dupin aîné, venait d'être attaché au secrétariat de ce prince, lorsque la Révolution de Juillet éclata. Comme elle avait eu toutes ses sympathies, il en célébra les héros dans un volume d'*Odes nationales*, consacré à chanter les événements politiques importants qui se sont accomplis entre la révolution de 1789 et celle de 1830. Ainsi, le poète fait passer tour à tour sous nos yeux *les Victoires de la République, le Dix-huit Brumaire, l'Empire, l'Ile d'Elbe, Sainte-Hélène, la Mort du général Foy*, etc., etc., puis enfin, *la Révolution de 1830*, qui clôt le recueil. Nous ne savons si Boulay-Paty le publia avant ou après les *Iambes*, mais

[1] *Lycée armoricain*, 16e vol., p. 514-515.

nous devons avouer qu'il ne soutient pas un seul instant la comparaison avec l'œuvre immortelle de Barbier. Les *Odes nationales* nous font, près des *Iambes*, l'effet d'une sonnette tintant près d'un bourdon lancé à toute volée, ou d'un coup de pistolet tiré près d'un canon qui gronde. Le petit bruit de l'un est éteint, absorbé, par le mugissement de l'autre.

Une particularité curieuse à noter, c'est que les poètes qui ont fait des vers en l'honneur de la Révolution de Juillet, ont unanimement salué *la canaille*, mais crûment et sans périphrase. Ainsi, Népomucène Lemercier a dit : *la canaille héroïque ;* Auguste Barbier, *la sainte canaille ;* et Boulay-Paty :

Oh ! les beaux ouvriers ! oh! *la noble canaille !*

Tresser des couronnes au vainqueur que l'on aime, c'est fort bien, et l'on n'y saurait trouver à redire ; mais profiter de l'occasion pour frapper sur le vaincu terrassé, n'est-ce pas oublier un peu trop que l'on est enfant de ce pays de générosité, qui, loin de pousser le *væ victis*, et de le mettre en pratique, se fait gloire de respecter, d'honorer le malheur ? Nous regrettons d'avoir, à ce sujet, un blâme à infliger au poète breton qui poursuivait de ses sarcasmes, d'un goût douteux, le monarque abattu, exilé, et ses partisans dans l'infortune. L'auteur des *Odes nationales* a vu, depuis lors, que *les destins et les flots sont changeants*, et il aura certainement regretté d'avoir, dans l'ivresse du triomphe, laissé sa plume exprimer de pareils sentiments. — Malgré toute leur véhémence, les *Iambes* sont à l'abri de ce reproche, et Victor Hugo, traitant le même sujet au début des *Chants du crépuscule*, *dictait*, suivant son expression, au mois d'août 1830, ces strophes si émues et si françaises :

Oh ! laissez-moi pleurer sur cette race morte
Que rapporta l'exil et que l'exil remporte,
Vent fatal qui trois fois déjà les enleva !
Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères.
Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va !

Je ne leur dirai point de mot qui les déchire.
Qu'ils ne se plaignent pas des adieux de la lyre !

Pas d'outrage au vieillard qui s'exile à pas lents !
C'est une piété d'épargner les ruines.
Je n'enfoncerai pas la couronne d'épines
Que la main du malheur met sur des cheveux blancs.

L'effervescence politique se calma peu à peu; Boulay-Paty cessa de chercher au dehors, sur les champs de bataille ou dans la rue, ses sujets d'inspiration. Recueilli dans la bibliothèque du Palais-Royal, où il avait remplacé Alexandre Dumas, démissionnaire, son activité se tourna tout entière vers lui-même et il composa des élégies, qui paraissaient, en 1835, sous le titre d'*Elie Mariaker*.

C'est, croyons-nous, la propre histoire de sa jeunesse et de son cœur. Certes, le talent a laissé son empreinte sur plus d'une page de ce recueil, mais tout honnête homme le tiendra pour une des erreurs du poète qui a eu le tort grave d'y fouler aux pieds les plus saintes lois de la religion et de la morale. Heureusement, il sortit de cette voie mauvaise pour n'y plus rentrer. Il a regretté depuis cet écart, et il avait sans doute en vue *Elie Mariaker*, lorsque, peu de semaines avant sa mort, il formulait la déclaration suivante : « Je » rétracte tout ce que j'ai pu écrire, publier contre la religion et » contre les mœurs, et je désire que ce qui en reste soit brûlé. »

Deux ans après *Elie Mariaker*, Boulay-Paty remportait (1837) le prix de l'Académie française, pour son ode de l'*Arc de triomphe*, dont nous reparlerons tout à l'heure.

Il se tut pendant sept années, jusqu'en 1844, où il donna un volume d'*Odes nouvelles*, lequel s'ouvre par la pièce couronnée de 1837 et se ferme sur un poème, *le Monument de Molière*, qui, l'année précédente, avait obtenu une mention honorable au concours de l'Académie.

Les *Odes nouvelles*, sans renfermer des morceaux d'une éclatante beauté, se lisent avec agrément. On sent que l'âme du poète est pleine d'admiration pour la grandeur nationale, pour la grandeur bretonne, comme dans le *Combat des Trente*, *Saint-Malo* et l'*Héroïsme de Bisson*. Il a de l'enthousiasme pour l'honneur et des colères pour la bassesse, la cupidité, l'intrigue et l'amour de l'or.

L'Académie des arts et belles-lettres de Paris décerna une médaille d'or aux *Odes nouvelles*.

Sept ans encore, Boulay-Paty demeura silencieux ; son nom n'était prononcé, de temps à autre, que dans les concours de l'Académie de Toulouse, où il aimait, chaque printemps, à cueillir la violette, le souci ou le lys d'argent. — Comme une abeille qui pétrit son miel dans l'ombre, il travaillait à élever ce qu'il regardait comme son monument, le livre sur lequel il fondait ses plus grandes espérances d'immortalité, les *Sonnets de la Vie humaine.* Il les faisait imprimer quand survint la Révolution de Février. La parole, comme on le disait alors, était aux événements ; il les laissa parler tant qu'ils voulurent ; et, père prudent, il ne produisit son œuvre au grand jour qu'en 1851.

Boileau, en écrivant sur le sonnet les vers que chacun sait[1], en déclarant qu'Apollon l'inventa *pour pousser à bout tous les rimeurs françois*, et que, *du reste, il l'enrichit d'une beauté suprême*, a suspendu, pour ainsi dire, à l'arbre de la poésie, un fruit d'or qui, nouveau supplice de Tantale, attirera éternellement la main des *rimeurs.* N'essaya-t-il pas de le cueillir lui-même, cherchant à se donner ainsi la gloire de placer le modèle à côté du précepte ? Le grave législateur du Parnasse a commis deux sonnets, qui sont loin de réaliser l'idéal qu'il nous propose.

Corneille, Molière, Racine, en firent comme Boileau ; mais, il faut bien l'avouer, tous sont médiocres. Le XVIIIe siècle ne s'y est guère essayé et ce n'est que sous la Restauration qu'il fut remis en honneur. Sainte-Beuve y contribua. Tandis que Lamartine et Victor Hugo — chose remarquable — s'abstenaient absolument de ce genre de poésie, Alfred de Musset, Auguste Barbier, Ulric Guttinguer, Emile et Antony Deschamps et bien d'autres, cultivaient

[1] Dans un rapport qu'il faisait à la Société académique de Nantes (8e vol., 2e série, p. 358), sur les *Sonnets* de Boulay-Paty, M. E. Halgan, recherchant l'origine de ce petit poème, disait ingénieusement : — « Il est de singulières analogies : en songeant à cette forme poétique si amoureusement cultivée dans le moyen âge, je ne » puis m'empêcher de songer aux travaux des alchimistes mystiques de ce temps » qui poursuivaient la recherche de la pierre philosophale par l'alliance du ternaire » et du quaternaire, et surtout à ces grandes œuvres des architectes leurs contemporains, qui, après avoir aligné dans les nefs de leurs vastes cathédrales quatre » rangs de piliers doublés, terminaient l'édifice par ces deux flèches hardies et dentelées qui s'élèvent jusque dans les nues. »

volontiers le sonnet, mais à leurs heures et quand ce cadre s'adaptait mieux à leur pensée. Il était réservé à Évariste Boulay-Paty de s'y livrer tout entier et d'en faire, pendant des années, l'unique souci de ses jours et peut-être de ses nuits.

Elie Mariaker contenait déjà un nombre assez respectable de sonnets, soixante-dix-sept; mais la publication de 1851 devait dépasser, pour la quantité, tout ce qui avait paru en ce genre dans la langue française. Les cinq divisions du livre, *amour, art, famille, nature, philosophie,* forment un total de trois cent trente-huit, lesquels, ajoutés à ceux d'*Elie Mariaker,* donnent, à l'actif poétique de M. Boulay-Paty, la somme de quatre cent quinze sonnets [1], — toute une armée, comme on voit, sans compter les recrues, les inconnus, qui sortiront peut-être un jour du portefeuille où ils dorment. N'est-ce pas le cas de dire :

Aimez-vous *le sonnet, il* en a mis partout.

Oui, partout, jusque sur la tombe de son père, dans le cimetière de Donges !

Repose en paix, mon père....

« M. Boulay-Paty, a dit un spirituel critique [2], c'est le sonnet fait homme. Il s'y est dévoué corps et âme. Il en a fait, on pourrait le croire à l'immensité de son labeur, son unique occupation, sa passion exclusive, le but et le couronnement de sa vie. M. Boulay-Paty a le sonnet chevillé au cœur, si l'on peut dire. Ses idées, ses sentiments, ses amours, ses études, son érudition (elle est très-sérieuse), ses souvenirs de famille (ils sont nobles et touchants), sa camaraderie, sa philosophie, sa morale, tout tourne au sonnet, tout chez

[1] M. Ancelot se plaisait à cultiver l'épigramme, et c'est peut-être le genre où il a le mieux réussi. Le jour où Boulay-Paty vint lui offrir son volume *monumental* des *Sonnets de la vie humaine,* le spirituel académicien ne put se retenir, et il aiguisa ce quatrain, que nous croyons inédit :

A tour de bras chez moi ce matin tu sonnais,
Ébranlant à ce bruit toute ma maisonnette.
Tu peux bien m'apporter quatre ou cinq *cents sonnets;*
Mais tu n'as pas le droit de casser ma sonnette !

[2] *Etudes historiques et littéraires,* t. I, par M. Cavillier-Fleury, pp. 331-332.

lui se formule en sonnet. C'est le moule par où son esprit s'écoule, puis se condense insensiblement, se modèle et se façonne.... Le sonnet le possède, le charme et le tyrannise...; dans l'art des vers, *il* choisit le genre le plus difficile et le plus ingrat, comme ces braves qui, sur le champ de bataille, ne sont à leur aise qu'au poste le plus exposé et le plus périlleux. »

Du moins, dans les *Sonnets de la vie humaine* la qualité est-elle en rapport avec la quantité, et le poète, ayant eu enfin la bonne fortune de produire le *sonnet sans défauts,* a-t-il le droit de faire effacer de l'*Art poétique* le vers qui l'a tant aiguillonné :

Et cet heureux phénix est encore à trouver ?

Pour notre part, nous n'oserions l'affirmer. M. Boulay-Paty a déployé là, comme toujours, un réel talent, mais il ne nous semble pas avoir atteint la *suprême beauté.* Prenez un à un tous ces petits *vases sculptés et travaillés,* une à une toutes *ces fleurs sveltes et lisses,* et toujours quelque défaut, grave parfois et parfois à peine visible, vous empêchera d'accorder au laborieux auteur la palme du genre. Laborieux est bien le mot, car tous ces petits poèmes sont le produit d'un patient effort, et sont cherchés, plutôt que venus; ils sentent l'huile. J'ai veillé, nous avoue le joaillier,

J'ai veillé bien souvent dans la nuit avancée,
Poursuivant, grave et seul, *la tâche commencée,*
Ciselant mes sonnets....

Est-ce à dire qu'il n'y en ait pas de très-remarquables ? Nous serions injuste de le prétendre, et, pour couper court à nos critiques, nous nous plaisons à en citer un fort bien réussi :

Les Vieillards.

La face des vieillards est pleine de beauté;
Leur voix sur l'existence a des secrets intimes;
On dirait des plongeurs qui sortent des abîmes :
Le blanc flocon d'écume à leur tête est resté.

Un reflet du ciel luit dans leur sérénité ;
Les rayons du soleil brillent mieux sur les cimes,
Sous les rayons divins leurs grands fronts sont sublimes :
L'homme, quand il est vieux, a plus de majesté.

Qui n'a vu, dans ses jours, des vieillards vénérables,
Répandant autour d'eux des pensers admirables
Qui pénétraient le cœur ? J'en ai connu plus d'un.

Ce n'est pas quand elle est un bouton frais et rose,
Ce n'est pas au matin qu'embaume mieux la rose :
Le soir, en s'effeuillant, elle a plus de parfum.

Écoutons encore le bel hommage rendu par le poète breton à son immortel compatriote :

Châteaubriand.

Parfois dans la Bretagne un chêne respecté,
Par dessus le bocage, où pourtant l'oiseau chante,
S'élargit dans les airs, enorgueillit, enchante,
Et, superbe au regard, règne avec majesté.

Dans nos ports un vaisseau, colosse de beauté,
Par dessus les esquifs à la voile penchante,
Haut et droit, fend les flots de sa quille tranchante,
Et perce de ses mâts la nue avec fierté.

Châteaubriand, c'est vous ce chêne au vaste ombrage,
Nous dominant de haut, ce chêne que l'orage
A laissé là le roi des arbres à venir !

Vous êtes ce vaisseau qui, touchant aux étoiles,
Sur nous, frêles esquifs, ouvre ses larges toiles,
Et, pavoisé, fendra les mers de l'avenir !

Les *Sonnets de la vie humaine*, présentés au concours des prix Monthyon, en 1852, furent jugés par M. Villemain comme un recueil de poésies trop peu varié de forme, mais d'une inspiration élevée, souvent inégal, mais où l'auteur a mis une précieuse empreinte de sentiment moral et d'amour de l'art, d'émotion naturelle et d'expression savante. L'Académie lui décerna une médaille de deux mille francs.

Selon nous, ce n'est pas dans ce livre qu'il faut chercher l'inspiration la plus parfaite de Boulay-Paty; l'Académie l'a couronnée, non pas en 1852, mais au concours de poésie de 1837 : son ode sur l'*Arc de triomphe de l'Étoile* est, à notre avis, son chef-d'œuvre.

Au mois de février de la même année, Hugo chantait l'*Arc de triomphe*, et toutes les mémoires ont encore présentes ces admirables strophes des *Voix intérieures*, aussi monumentales que le monument lui-même :

O vaste entassement ciselé par l'histoire !
Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire !
Édifice inouï !

Le grand poète reproche à l'arc d'être trop jeune, et se transportant par la pensée à trois mille ans dans l'avenir, il évoque le tableau que présenteront ses ruines et les impressions qu'en leur présence éprouveront le roi, le sage et le poète. Puis, en finissant, il s'écrie :

Quand ma pensée ainsi, vieillissant ton attique,
Te fait de l'avenir un passé magnifique,
Alors sous ta grandeur je me courbe effrayé,
J'admire, et, fils pieux, passant que l'art anime,
Je ne regrette rien devant ton mur sublime
Que Phidias absent et mon père oublié[1].

Certes c'est là une superbe inspiration ; sous le rapport de la grandeur des idées et de la perfection de la forme, elle est au-dessus de tout; eh! bien, nous ne craignons pas d'en convenir, nous lui préférons l'ode d'Évariste Boulay-Paty, dont les accents fiers et patriotiques vous saisissent aux entrailles, vous remuent jusqu'au fond du cœur. C'est là ce qu'éprouvèrent tous ceux qui, dans la séance du 9 août 1837, entendirent le jeune poète réciter d'une voix énergique son hymne national, interrompu à chaque strophe par les plus vifs applaudissements et suivi d'une triple salve enthousiaste.

[1] On connaît la dédicace des *Voix intérieures* : — *A Joseph-Léopold-Sigisbert, comte Hugo, lieutenant-général des armées du roi.* NON INSCRIT SUR L'ARC DE L'ÉTOILE.

Après la séance, M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, écrivit au lauréat les nobles lignes que voici :

Paris, le mercredi 9 août 1837.

Monsieur,

Je double le prix que l'Académie française vient de vous décerner. Il me souvient que c'est moi qui, dans l'Académie, proposai le sujet qui vous a si bien inspiré. Je vous devinais.

Je regrette de ne pouvoir mieux vous prouver l'estime que m'ont inspirée vos patriotiques vers. Eux aussi semblent sculptés en granit. Ils feront désormais partie du monument qui est pour la France une gloire de plus à ajouter à celles qu'il célèbre.

C'était la première fois que le prix de poésie était doublé.

Sans contredit, cette journée est restée la plus belle de la carrière de Boulay-Paty.

Nous le répétons, il se plaisait, chaque année, à concourir à l'Académie de Toulouse, sans doute parce qu'il sentait que là seulement, par le temps de prose où nous vivons, ses vers seraient accueillis et salués[1]. Jusqu'à l'âge de cinquante-sept ans, il se ménagea ce plaisir, se gardant bien, j'imagine, de remporter le prix de l'ode, l'amarante, qui, avec deux autres fleurs, suffit pour vous ranger au nombre des maîtres ès-jeux et, partant, pour vous fermer la lice. Cependant il eut ce malheur ou ce bonheur, le 3 février 1860, et, comme tel, le 3 mai 1864, *à la fête des fleurs*, on lisait des vers de lui, l'éloge de Clémence Isaure. Ce chant a été son chant du cygne : peu de jours après, le poète succombait, dans la soixantième année de son âge et, nous sommes heureux de le dire, dans les sentiments d'un vrai catholique, d'un vrai Breton.

EMILE GRIMAUD.

[1] Voici la liste de ses succès aux Jeux Floraux :

1827, *le Charme*, élégie, un lys.

1853, *le Coursier et le Cavalier*, ballade, un œillet d'argent.

1855, un sonnet à la Vierge, un lys.

1857, *la Maison abandonnée*, élégie, un souci.

1858, *le Câble transatlantique*, ode, une violette.

Outre ces pièces couronnées, Boulay-Paty avait présenté au concours, en 1832, une élégie, *la Vieillesse et l'Enfance*; en 1841, une élégie, *le Jeune mourant*, en 1845, une idylle, *les Fleurs*, et un Sonnet à la Vierge.

LA MARIÉE DE LA MORT

NOUVELLE BRETONNE.*

M. Desgrés était un homme encore jeune, au large front, au regard intelligent; il marcha vers Léonce, qui s'était levé à son approche.

— Monsieur, dit-il de ce ton bref particulier aux médecins que la science a conduits à la renommée et que l'affluence des clients oblige à une grande concision, mademoiselle Brizeau est très-malade, mais sa maladie n'a rien d'incurable; si elle pouvait prendre les eaux de Vichy elle serait sauvée.

Et interrompant par un geste brusque le cri de joie qui sortait des lèvres du jeune homme :

— Mais, je ne vous le cache pas, reprit-il, le difficile sera de l'y transporter. Je ne m'étonne pas de l'arrêt porté par mon confrère. Elle se meurt de faiblesse dans ce lit. J'ai écrit là-haut une ordonnance que l'on devra suivre rigoureusement. Il s'agit de ranimer ses forces éteintes, de la forcer à vivre. Les tourments d'esprit ont commencé le mal, il faut les détruire; soyez joyeux devant elle, rappelez son énergie, qu'elle sorte au plus vite de cette chambre où elle agonise. Cette maison doit avoir un jardin, qu'on l'y porte, si elle ne peut y aller, et sitôt qu'un mieux se fera sentir, sitôt que le transport sera possible, qu'elle parte sans crainte pour Vichy, elle guérira là, elle ne peut guérir que là.

* Voir la livraison de juillet, pp. 27-33.

Cela dit, sans attendre de remercîment, il tendit la main à Léonce, salua sœur Marthe et sortit.

— Oh ! ma sœur, nous la sauverons ! s'écria Léonce avec feu.

— Je l'espère bien, répondit doucement sœur Marthe. La pauvre enfant, d'ailleurs, ne demande qu'à vivre; si vous aviez vu le regard qu'elle m'a jeté quand M. Desgrés lui a dit : — Que parlez-vous de mourir, mademoiselle, c'est de votre guérison qu'il faut parler. — Elle va y croire maintenant elle-même à sa guérison, et c'est déjà beaucoup, m'a dit le docteur.

— Monsieur Daumont, Valérie est levée et elle vous demande, dit madame Royer en entr'ouvrant la porte.

Léonce s'élança vers elle.

— Eh bien ! demanda-t-elle timidement, il y a donc vraiment de l'espoir?

— Oui, madame, répondit-il; grâce à Dieu, il y en a encore. Nous la sauverons.

— Et vous me pardonnerez? murmura-t-elle faiblement.

Léonce la regarda fixement, durement, mais sans haine.

— Si elle revit, j'essaierai, madame, dit-il gravement.

Et, saluant la sœur, il monta chez Valérie.

Les jours suivants, on le vit s'acheminer à la même heure vers la rue de la Rampe. C'était à lui qu'il appartenait de provoquer chez la jeune fille ce retour momentané à la vie sans lequel on ne pouvait espérer la guérison radicale. Il fallait aller chercher, là où la nature l'a placé le remède puissant préparé dans ses mystérieux laboratoires, car la nature n'a point établi de succursales dans les officines pharmaceutiques. Or, c'était précisément ce voyage sauveur que certaines personnes déclaraient impossible à tenter. Léonce, lui, s'était pris à espérer et ne doutait plus de rien. Sa confiance se communiquait à Valérie, dont les forces augmentaient d'ailleurs sensiblement. Délivrée de toute inquiétude, de tout souci, voyant l'harmonie la plus parfaite régner entre son fiancé et ses parents, n'entendant plus que des paroles d'espoir, des protestations de dévouement, sa nature aimante, longtemps comprimée, retrouvait ses épanchements et le bien-être moral réagissait sur le physique. Un jour Léonce, en arrivant, la vit se promenant dans le

jardin sans l'appui d'un bras, et il y avait une heure qu'elle allait et venait ainsi.

Il se rappela l'ordre du médecin, et, en lui pressant la main, il dit :

— Valérie, vous partirez cette semaine.

Il y avait des moments où cette pensée de départ causait à la jeune fille une insurmontable tristesse. Elle s'essayait à l'étourdissement, elle voulait espérer, mais enfin elle se sentait malade, et l'idée de mourir loin de son pays, loin de Léonce, la saisissait.

En entendant ces paroles prononcées avec une fermeté d'accent qui ne laissait pas supposer que le projet dont il parlait pût être remis, Valérie s'assit et se couvrit la figure de ses deux mains pour cacher les larmes qu'elle ne pouvait retenir.

Autour d'elle les figures s'étaient soudain assombries. En la regardant on pouvait bien encore penser que c'était une proie pour la mort, cette cruelle qui semble ne laisser échapper à demi ses plus pures, ses plus charmantes victimes que pour les ressaisir et les jeter toutes palpitantes d'espoir dans la tombe, depuis si longtemps entr'ouverte sous leurs pas.

Quand elle releva la tête et qu'elle vit l'effet produit par ses larmes, elle essaya de sourire.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je suis folle et coupable envers Dieu, mais je ne puis surmonter cette crainte affreuse qui me tourmente de mourir loin de vous.

Et son regard humide s'arrêta sur Léonce. Le jeune homme avait souvent été lui-même tourmenté par la pensée de cet éloignement qui, on ne devait pas l'oublier, pouvait être éternel. Quelle que soit la science médicale d'un homme, il ne saurait en certains cas répondre de l'effet du remède qu'il a lui-même indiqué. A Vichy était probablement la guérison, elle ne pouvait être que là, restait l'incertitude inhérente à tous les jugements prononcés sur l'avenir par des lèvres humaines.

Se séparer dans ce moment critique, vivre éloignés l'un de l'autre quand la vie de l'un d'eux n'était plus qu'une lampe vacillante qui pouvait se rallumer, mais aussi s'éteindre, était pour ces deux êtres, unis par une affection forte et pure, le plus douloureux sacrifice.

Tout à coup le visage sombre de Léonce s'éclaira, une idée bizarre, mais dont la réalisation, il le sentait, anéantissait l'angoisse de Valérie et sa propre angoisse, lui était venue.

Il lui prit la main, et regardant alternativement M. et Mme Royer.

— J'ai un projet, dit-il; me promettez-vous de me laisser une fois toute liberté d'action?

M. et Mme Royer inclinèrent la tête en signe d'assentiment, leur conduite passée leur ôtait tout droit d'opposition. A l'avance, ils se soumettaient à tout.

— Vous le savez bien, Léonce, je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre, répondit la jeune fille avec cette soumission qui était dans sa douce nature.

— Alors écoutez-moi. Nous sommes au 12; le 23 nous partirons d'ici, mariés.

Et comme, à cette incroyable proposition, tous le regardaient pour voir s'il parlait sérieusement.

— Oui, mariés, répéta-t-il. Valérie, je ne veux pas vous quitter, je veux avoir le droit de vous accompagner à Vichy, et vous n'avez pas une objection sérieuse à me faire. Laissez-moi assister heure par heure à votre résurrection.

Ce projet, étrange au premier abord, satisfaisait complètement au fond les désirs de Valérie. Ce qu'elle craignait, c'était de mourir sans le revoir; ce qui la peinait, c'était de le laisser après elle.

— Et si je meurs? murmura-t-elle.

— Eh bien! vous mourrez ma femme et je pourrai porter sur mes vêtements le deuil qui remplira mon cœur, répondit-il d'une voix qni tremblait d'émotion.

— Ah! Léonce, vous m'aimez trop pour que Dieu ne me laisse pas vivre pour vous aimer, s'écria Valérie en fondant en larmes, faites ce que vous voudrez, votre volonté sera la mienne.

Grand fut l'étonnement des Brestois quand la nouvelle de cet étrange mariage se répandit. On ne sait pas ce que renferme de dévouement l'amour vrai, l'amour chrétien. Épouser une mourante, c'est-à-dire acquérir le droit d'être un infirmier, un garde-malade, cela passait toute permission, cela devenait tout de bon

héroïque. On ne voulait pas y croire, mais il fallut bien se rendre à l'évidence. On était à la veille du départ, une voiture fermée avait conduit à la mairie les mariés et leurs témoins. La cérémonie avait été aussi raccourcie que possible, et cependant la mariée avait été ramenée évanouie chez elle. Le lendemain, de très-grand matin devait avoir lieu le mariage religieux, et bien des gens, plus curieux que délicats, se promettaient bien de ne pas manquer ce spectacle unique. Mais quelques vrais amis des deux familles avaient eu soin de déjouer les tentatives indiscrètes en indiquant au public une fausse heure.

Tandis que la foule avide commençait à s'échelonner dans la rue, Valérie gagnait par les jardins la petite chapelle d'un établissement religieux où, par une permission spéciale, devait être béni son mariage. Il faisait une riante matinée d'été ; le soleil inondait de clarté les allées que traversait le petit cortége ; il y avait des rumeurs dans les herbes, des chants dans les branches, de la vie partout, et cet épanouissement de la nature vivifiait en quelque sorte la pâle fiancée elle-même. Valérie, ce jour-là, s'était comme revêtue de son ancienne beauté. Elle marchait lentement, un long burnous de cachemire blanc faisait valoir l'élégance de sa taille et en dissimulait l'affreuse maigreur; sous son voile de tulle et sous sa blanche couronne, ses beaux cheveux noirs baignés de soleil avaient le brillant du jais ; une sorte de coloris teignait ses lèvres et ses joues, ce qui rendait moins saillante la teinte jaunie de sa peau ; sous ses longues paupières, ses yeux de velours avaient repris leur éclat, l'émotion la faisait revivre pour une heure et lui donnait la force de jouer jusqu'au bout son rôle dans cette circonstance solennelle.

Aussitôt revenue de l'église, elle dépouilla sa blanche parure pour revêtir un costume de voyage, et, une heure plus tard, elle arrivait au bureau de la diligence entre son tuteur, qui l'accompagnait aussi à Vichy, et son mari, sur lequel elle s'appuyait. Les curieux, dépités, s'étaient en grande partie donné rendez-vous près de la diligence.

Quand elle parut, cette mariée du matin, ployée au bras de son mari, un murmure de pitié courut dans la foule.

— Pauvre fou, pensaient les uns, en le voyant, lui, si fort et si beau, lié à cette femme mourante d'aspect.

— Il la ramènera dans son cercueil, disaient les autres.

— La mariée? où est la mariée? demanda une voix au moment où la portière du coupé se refermait sur les trois voyageurs.

Une femme du peuple se retourna vers l'arrivant.

— Vous êtes arrivé trop tard, dit-elle, mais ne la regrettez pas ; cela fend le cœur de la voir, cette pauvre jeune femme, cette Mariée de la Mort.

III

Un orage grondait sur Vichy ; la pluie tombait en gouttes lourdes sur le feuillage légèrement jauni des platanes et des tilleuls du parc, et la foule assise à leur ombre fuyait dans toutes les directions. Les uns regagnaient leur hôtels, les autres, prévoyant que l'ondée serait courte, se rendaient à l'établissement thermal, où ils trouvaient une salle de lecture et des galeries, vastes promenoirs garnis de siéges. La galerie des tableaux, celle qui traverse l'établissement dans sa largeur, offrait maintenant toute l'animation d'une rue, et les curieux assis s'amusaient à regarder aller et venir la foule des buveurs d'eau.

Deux personnes venaient de saisir des places vides.

— Enchanté de vous avoir rencontré à Vichy, docteur, disait l'une d'elles, une femme d'un âge mûr, de l'aspect le plus distingué; pourquoi vous êtes-vous décidé si tard à y venir ? Il eût été si agréable pour moi et mon mari de vous voir.

— Vous le savez, madame, un médecin c'est un esclave, répondit son interlocuteur avec une certaine amertume. Il y a deux mois que j'envoie des malades à Vichy sans pouvoir y venir moi-même.

— Et nous en avez-vous envoyé de bien malades ?

Le médecin sourit.

— Comme toujours, dit-il, il y a ceux qui le sont et ceux qui

croient l'être. Les eaux, dans ces deux cas, ne peuvent qu'être salutaires. Seulement aux imaginations malades on les prescrit à plus petites doses.

— Ah ! messieurs, comme vous vous moquez de ces pauvres clients qui naïvement vous regardent comme des providences, comme vous vous en moquez !

— Pas toujours, madame ; tenez, j'ai très-vivement regretté de ne pouvoir venir plus tôt à Vichy, parce que j'avais le désir d'y rencontrer une jeune fille à laquelle j'ai donné par hasard une consultation. Si je savais raconter, madame, je vous redirais son histoire, une histoire touchante, parole d'honneur, qui m'avait intéressé. Depuis avant-hier je la cherche des yeux inutilement, je voudrais avoir la certitude que les espérances que j'avais conçues se réaliseront complétement.

— Quelle était sa maladie ? demanda la dame.

— Une maladie de foie.

— Alors soyez sans crainte, cette année encore les eaux font merveille, et je puis sur l'heure vous en montrer un exemple frappant. Voyez-vous, arrêtés devant le tableau qui porte le numéro 123, ce jeune homme et cette jeune femme ? 123, vous dis-je, là, devant nous, un peu à gauche, cette femme grande, svelte, en jaune, coiffée d'un chapeau frondeur garni de plumes noires.

— Je la vois parfaitement ; elle est, ma foi, très-jolie, cette femme ! de l'élégance, de la distinction, des yeux superbes, une physionomie animée.

— Eh bien, docteur, il y a deux mois, — elle finit sa seconde saison, — c'était un squelette, un cadavre, une mourante, enfin. A la grande grille, où elle buvait, on s'écartait avec compassion sur son passage quand elle arrivait en se traînant, appuyée sur le bras de son mari. Et puis de jour en jour on l'a vue déjaunir, se fortifier. Après la première saison elle marchait bien, elle devenait rieuse. Elle est allée se délasser huit jours à Clermont ; elle est revenue, a recommencé son traitement, et elle retournera dans son pays presque radicalement guérie.

— Ah ! si ma jeune malade de Brest avait pu supporter ainsi le

traitement, doubler sa saison et s'en aller forte et fraîche épouser celui qu'elle aime, dit le médecin en suivant d'un œil d'envie le jeune couple qui s'était remis en marche. Ils allaient pour la dixième fois peut-être repasser devant eux, car ils marchaient vite, de ce pas léger particulier à la jeunesse. Et tout en marchant ils causaient, ils riaient, ils avaient l'air de se trouver seuls dans cette foule, si pressée d'ailleurs, si mêlée, si étrangère, que malgré soi on finit par s'y isoler.

Comme ils arrivaient vis-à-vis le banc occupé par le docteur et sa compagne, le jeune homme rencontra par hasard ce double regard attaché sur eux. Il s'arrêta et, se penchant vers sa femme, il lui murmura quelques paroles à l'oreille. Elle tressaillit, leva vivement son loup de dentelle noire et dit presque haut : C'est lui.

Une seconde après ils s'arrêtaient devant le docteur, qui, tout surpris, s'était levé et découvert.

— Monsieur, je vous demande pardon, dit le jeune homme, mais dans cette masse d'individus on trouve parfois d'étranges ressemblances. Vous ressemblez d'une manière saisissante à un homme qui a droit à toute notre reconnaissance, au docteur Desgrés de Paris.

— Je dois en effet lui ressembler, monsieur, répondit le médecin en souriant et en échangeant un regard avec sa voisine, comme on se ressemble à soi-même.

La jeune femme se rapprocha vivement de lui.

— Vous ne nous reconnaissez pas, monsieur ? dit-elle.

— Non, madame; j'ai bien entendu quelque part la voix de monsieur. Où ? je ne saurais vous le dire.

— A Brest, monsieur, il y aura bientôt trois mois, reprit-elle. Ah ! nous n'avons pu vous oublier, nous.

Le docteur se frotta les yeux, et la regardant fixement :

— C'est impossible ! s'écria-t-il.

— Ah ! monsieur, dit Valérie en le regardant avec des yeux brillants de reconnaissance, j'ai bien dit à sœur Marthe qu'elle ne me reconnaîtrait pas. Nous ne nous sommes vues qu'une fois, mais je vous ai, moi, tout de suite reconnu. C'est vous, c'est bien vous qui m'avez sauvée.

Il fallut bien se rendre à l'évidence. Le docteur Desgrés n'avait vu Léonce qu'en uniforme et ne pouvait supposer qu'il eût pu accompagner sa fiancée à Vichy ; il était tout simple qn'il ne pensât pas à lui. Quant à Valérie, il y avait entre la femme usée, vieille, énervée, qu'il avait vue à Brest et la femme vivante et jeune qu'il avait devant les yeux, une telle différence, que sa surprise était encore plus naturelle.

Cette surprise fut partagée par tous les Brestois le jour où celle qu'on avait continué d'appeler la Mariée de la Mort fit sa réapparition. On criait au miracle, à la résurrection. La résurrection, elle était complète. Aujourd'hui Léonce commande un petit garde-côte, et sa femme s'est arrangé un nid dans les environs de Brest. Ils y vivent heureux et tranquilles, d'autant plus heureux et d'autant plus tranquilles que les épreuves surmontées ont été longues et cruelles.

Nous sommes ainsi faits, que nous n'évaluons guère à leur valeur que les bonheurs que nous avons été sur le point de perdre, j'allais dire que nous avons perdus.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.
(Anna Edianez.)

LES

ARTISTES BRETONS ET VENDÉENS

AU SALON DE 1864.*

Laissons à leurs peintures efféminées ces revenants du paganisme, et arrivons à des talents plus mâles, à M. Yan'Dargent, par exemple. En voilà un qui ne fréquenta jamais les boudoirs grecs où s'oublient ses compatriotes dégénérés, comme Renaud dans les jardins d'Armide; leurs fades parfums seuls lui donneraient des nausées. Il serait inhabile, et je l'en loue, à présider à la toilette d'une Aspasie ou d'une Phryné, comme le font nos *modistes* renouvelées du temps d'Alcibiade. Son rude pinceau, au lieu de les draper en plis savants, risquerait de déchirer les diaphanes tissus que les caméristes de ces dames savent disposer avec un art si délicat.

Les lieux sauvages auxquels la civilisation n'a pas encore imprimé son cachet banal; la lande immense, à l'heure indécise du crépuscule ou à la lueur blafarde d'une lune d'hiver; les dunes désertes, ou les abrupts rochers battus par la vague, les vallées marécageuses d'où s'élèvent la nuit de blanches vapeurs comme des fantômes roulés dans leur linceul : voilà les boudoirs que hante le plus volontiers le peintre des légendes bretonnes. La voix aigrelette des gnômes et des korrigans est la musique qu'il aime; les parfums qu'il préfère sont les âcres senteurs que semble exhaler l'Océan dans sa bruyante respiration. — Cependant, cette

* Voir la livraison de juillet, pp. 5-12.

fois, M. Yan'Dargent nous préparait une agréable surprise. Un doux rayon est venu égayer un moment son imagination assombrie ; son pinceau, s'enrubanant comme un biniou un jour de *Pardon*, s'est mis à nous conter une *Idylle bretonne*, qui est tout simplement charmante : *pennérès* au lavoir, échangeant de doux propos avec un jeune berger qui l'écoute appuyé au tronc d'un arbre ; gai soleil, nature printanière, — rien n'y manque, et l'on dirait d'un épisode du *Daphnis et Chloé* de Longus, avec l'innocence et la vraie naïveté en plus.

Une autre espérance de notre jeune école, M. Alf. de Curzon, nous arrive avec deux excellentes toiles, dont l'une (*Ruines d'un pont romain*) est un beau paysage, mi-parti moderne et à l'antique, qui fait songer au Poussin, et dont l'autre (*La vendange à Procida*) lutte de grâce et de charme avec l'éclatante prose du chantre de Graziella. Il y a là toute une grappe de têtes blondes et brunes, qui le dispute en fraîcheur et en coloris aux grappes vermeilles du raisin mûr. Les fanatiques de réalisme, ceux qui ne voient que le côté laid des choses et qui se pâment d'admiration devant le *Veau* majestueusement porté sur une civière, de M. Millet, — se voilent la face et s'indignent de voir la nature (la leur) ainsi profanée par de mesquins embellissements. Moi qui ne me pique point de ne voir dans un paysage que du fumier, et pour qui un paysan n'est pas nécessairement une façon de Hottentot abruti, j'aime assez, je l'avoue, (dussé-je m'attirer de la part des Courbets du *prolétariat* l'insultante épithète de *bourgeois*) que le peintre, pour me les présenter, fasse à la nature un petit bout de toilette et habille ses personnages, décrassés au préalable, de leurs vêtements du dimanche, encore qu'à l'occcasion de pittoresques haillons aient leur charme..... sur le corps d'autrui, bien entendu, n'est-ce pas, M. Millet ? — En somme, M. de Curzon nous paraît en progrès — (qu'il prenne garde pourtant de tomber dans le *joli !*)

Nous regrettons de ne pouvoir en dire autant de M. Blin. Son *Souvenir du cap Fréhel* reflète bien la sevère physionomie des côtes armoricaines, mais sa colossale *Châtaigneraie* n'est qu'une erreur d'égale dimension. Revanche à prendre.

Les premiers feux de l'aube rougissent déjà l'Orient; encore quelques instants et ils auront achevé de dissiper à la fois les ténèbres et les nuées, dont les ombres conjurées obscurcissent un pan du ciel. La mer, éveillée par la brise matinale, rompt l'universel silence du bruit de sa respiration monotone. Que font ces barques groupées çà et là et qui, voiles carguées et rames inactives, semblent dormir bercées par la vague clapotante, comme de noirs oiseaux marins? Devançant l'aurore, les pêcheurs de la côte prochaine sont-ils venus surprendre le poisson s'éveillant dans les profondeurs de l'Océan? Quel est cet homme qui, debout sur la proue de la barque principale, élève vers le ciel ses yeux et ses mains, et dont la tête vénérable, sur laquelle une torche projette comme un nimbe lumineux, brille seule dans l'ombre, et profile sa douce et grave silhouette sur le ciel obscurci? Tous les yeux sont tournés vers lui, tous les fronts s'inclinent; dans le pieux élan de sa foi, une mère lui tend son enfant pour qu'il fasse descendre sur sa jeune tête les bénédictions divines. Car cet homme qui, de ses mains levées, tient la blanche hostie suspendue entre la double immensité du ciel et des eaux, c'est un prêtre; ces pauvres pêcheurs groupés autour de lui dans l'attitude de la prière, sont les descendants par la foi de ces premiers chrétiens qui, fuyant la persécution des Néron et des Dioclétien, s'enfonçaient sous la terre comme des bêtes fauves. Les modernes persécutés viennent demander aux solitudes de l'Océan un refuge contre l'homicide *fraternité* et l'intolérante *liberté* des Nérons de la Terreur. La terre est semée de piéges et noyée dans le sang; la mer du moins offrira-t-elle aux fugitifs une plus sûre retraite? Regardez ces deux hommes qui, de la proue de l'une des barques, interrogent anxieusement l'horizon : ce qu'ils se montrent dans le lointain, n'est-ce pas un espion, une barque suspecte? Peut-être demain la prison et l'échafaud viendront-ils punir les rebelles de cet acte de fidélité à la foi de leurs pères.

Une messe en mer, en 1793, dont nous venons de tracer un crayon insuffisant, est une des perles du Salon de cette année, et la médaille qu'à obtenue M. Duveau (de Saint-Malo) n'est que la juste

récompense du talent et des efforts qu'il a déployés : composition simple et une, malgré la complexité des détails, dessin précis, peinture solide, habile entente de la scène, religieuse poésie du sujet, tout se réunit pour rendre cette toile digne de fixer l'attention du public et de commander sa sympathique estime. M. Duveau, qui n'en est pas d'ailleurs à son premier succès, doit à la Bretagne catholique qui inspire si heureusement son filial et religieux pinceau, de la chanter encore dans ses gloires ou dans ses revers.

Les lauriers de Leys n'empêchent plus, paraît-il, de dormir M. J. Tissot (de Nantes), qui a renoncé cette année (et il a bien fait) à son moyen-âge de convention, à son archaïsme outré, à son systématique pastiche des Van Eyck et d'Albert Dürer. Du XIVe siècle le jeune artiste a sauté d'un bond jusqu'au nôtre, mais sans renoncer encore au besoin qui semble le posséder de viser à l'originalité (ce qui est bien) et d'attirer l'œil, au risque de le blesser par des témérités de coloris (ce qui est moins bien, peut-être). Ses *Portraits*, d'un dessin plus distingué que solide, sont encadrés de paysages ou d'accessoires aux tons heurtés et quelque peu en dehors des lois de la perspective.

Un paysagiste de la bonne école c'est M. F. Thomas (de Nantes), soit qu'il reporte sur la toile les *Bords du Tibre* et les mélancoliques splendeurs de la campagne romaine, soit que, oubliant un moment les paysages ninivites et babyloniens avec leurs ruines exhumées d'hier, son pinceau patriote s'inspire tout bonnement d'un simple recoin de l'île de Noirmoutier.

Le *Forum* de M. F. Lionnet (de la Châtaigneraie) nous paraît également une fort bonne composition, d'un dessin ferme, serré et précis sans sécheresse, d'un coloris juste et sain. C'est bien là cette place fameuse, au sol profondément accidenté, comme si le temps eût pris plaisir à le labourer de sa faulx ; aux ruines amoncelées, aux colonnades s'élevant isolées çà et là, veuves de leurs chapiteaux. Un ciel pur, mais sans éclat exagéré, enveloppe le tout. — Ce début, car c'en est un, si je ne me trompe, est plein de promesses.

La *Récolte du varech*, par M. Luminais (de Nantes), nous représente deux pauvres femmes *attelées* à un gros paquet d'herbes

marines qu'elles tirent sur la grève. Le ciel est lourd et bas, le paysage est aride et désolé. Ce simple épisode du drame obscur de la vie du pauvre est d'une poésie navrante. Tout autre est l'impression que nous laissent *Les deux gardiens*, du même. Ces deux gardiens sont deux chiens, aux poils hérissés, à la mine rébarbative, qui veillent tout à la fois sur la jeune bergère qui dort et sur le troupeau qui pâture là bas dans le creux du vallon. Un paysage doux et serein sert de cadre à cette petite scène champêtre, sur laquelle l'œil se repose charmé et à demi-souriant.

De l'aveu universel, le côté le plus brillant de l'école de peinture contemporaine, c'est le paysage. Si nos lecteurs ont bien voulu nous suivre jusqu'ici, ils ont pu voir que la Bretagne et la Vendée apportent à l'école française un riche contingent de paysagistes distingués. Et pourtant nous avons omis encore bien des noms, dont chacun mériterait une mention spéciale. Citons au hasard MM. Auger (de Brest), *Rochers près de Kelerne;* Bournichon, *Paysages aux environs de Nantes;* Chaumouillé (de Nantes), *Paysage breton au clair de lune;* Deshays (de Saint-Malo), *la Marc aux fées;* Landrin (de Nantes), *Vue prise à Bois-le-Roi;* Lansyer (de l'île Bouin), *Pins maritimes*, deux paysages bien ordonnés et solidement peints; Palvadeau (de Noirmoutier), Villard (de Ploaré)... J'en passe, et non des pires. — N'oublions pas non plus les marines de MM. Noël et Mayer, deux maîtres du genre pour lesquels depuis longtemps la mer n'a plus de secrets.

Toutefois, parmi les paysagistes, il en est un qui a une physionomie particulière et dont les œuvres originales méritent que nous nous arrêtions un instant à les étudier : c'est M. Michel Bouquet (de Lorient), un infatigable chercheur, qui a trouvé. Donnez à M. Bouquet un plat en faïence brute, et il vous rendra un tableau rivalisant de tout point avec la toile : même fini d'exécution, même transparence, même aisance de facture, avec une fraîche crudité de tons qui est, à certains égards, un charme de plus. Le tout est peint sur émail crû et cuit à grand feu. Le vent est d'ailleurs à la résurrection de l'art complexe des Della Robbia, des Bernard Palissy et des Limosin. Les célèbres faïences de

Rouen et de Nevers, sont près de laisser deviner leur secret depuis si longtemps perdu. Voici même que la peinture, cet art fragile, va pouvoir, comme la sculpture, sa sœur jusqu'ici plus heureuse, braver les mortels outrages du temps. Les visiteurs du dernier Salon ont pu voir une copie agrandie de la *Vision d'Ézéchiel* de Raphaël, peinte sur briques émaillées et qui, exposée en plein air, verra les intempéries et les siècles attaquer vainement la fraîcheur de son indestructible coloris. Que M. Balze ne naissait-il quelques vingt siècles plus tôt! Grâce à son invention, aussi simple qu'ingénieuse, quelqu'un de ces innombrables chefs-d'œuvre des Apollodore, des Zeuxis, des Pamphile, des Mélanthe, des Parrhasius, des Apelle, etc., que nous sommes réduits à admirer sur leur seul renom[1], aurait sans doute triomphé des siècles et serait arrivé jusqu'à nous. Depuis longtemps le tableau de Raphaël aura succombé au lent travail des âges (car, hélas! il en sera des modernes comme des anciens), qu'il revivra encore dans sa copie.

Mentionnons encore les *miniatures* de Mlle Chevalier (de Nantes), un beau pastel de Mme Le Riverend, remarquable par la vigueur du coloris, les *Aquarelles* de M. Grandsire, un talent justement apprécié en Bretagne, et de M. Kerjean (de Plabennec), un amateur distingué; — les *Émaux* de Mme Marcelle (de Nantes); — les *Dessins* de M. Léofantie (de Rennes); — en architecture, une étude archéologique de M. Morin (de Vitré) et le *Projet d'un marché couvert pour la ville de Napoléon-Vendée* qui a valu à son auteur, M. Loué, l'une des rares médailles de cette catégorie.

Le côté des aqua-fortistes nous offre MM. Abraham (de Vitré), Coué (de Molac), et ces deux noms si bien connus et si justement

1 Attale, roi de Pergame, paya un de ces chefs-d'œuvre une somme équivalant à *trois millions* de notre monnaie! Cependant l'art de la céramique polychrôme et de la mosaïque émaillée ne fut pas inconnu de l'antiquité. Entre autres objets curieux retrouvés dans les ruines ninivites de Khorsabad, M. Place a découvert un mur entièrement revêtu de briques peintes et émaillées, d'une belle conservation. M. Fulgence Fresnel a également rencontré des briques émaillées à Babylone, dans les ruines du *Qasr* de Nabuchodonosor, — mosaïques que l'on suppose être celles mêmes décrites par le médecin grec Ctésias, dont le récit avait soulevé un problème archéologique ainsi résolu aujourd'hui.

estimés de nos lecteurs, M. O. de Rochebrune (*Façade orientale du château de Chambord* et *Maison du XVIe siècle à La Rochelle*) — deux morceaux exécutés avec la plus charmante légèreté de touche; et M. le baron de Wismes qui nous a opporté deux belles et vigoureuses eaux-fortes, un *Intérieur de hangar à Saint-Étienne-de-Mont-Luc*, et *Claude Lorrain enfant*, rêvant devant un paysage que l'artiste a fait digne d'inspirer le talent naissant du roi des paysagistes.

Un mot, en finissant, sur la sculpture.

L'anacréontique *Amour de cire* (lisez *Marchand d'amour*) de M. Gaston-Guitton (de Napoléon-Vendée), est un gracieux éphèbe aux contours un peu féminins, mais finement modelés. — L'*Homéride* de M. Lebourg (de Nantes), est aussi un bel adolescent, mais d'une plus mâle tournure et d'un modelé plus accentué : le dos couvert d'une ample draperie qui retombe en plis moelleux, le jeune rhapsode (peut-être Cinéthas, de Chio) déroule un papyrus, sur lequel ses yeux attentifs étudient sans doute des vers du poète immortel dont il prétend descendre. La cour du Louvre attend ce beau morceau, qui ne sera point déplacé dans ce cadre magnifique.

Un vétéran de l'art, M. Lanno (de Rennes), un prix de Rome de 1823, a exposé un excellent buste en bronze de Montaigne et un *Noé* qui, prenant dans ses doigts la première grappe de raisin, en recueille précieusement, dans une coupe, le jus qui tout à l'heure va l'enivrer.

Quand à ces noms nous aurons ajouté ceux de M. Durand, de Saint-Brieuc (*Buste de Mgr Pavy, évêque d'Alger*, où respire bien la vive et spirituelle physionomie du modèle), et celui de M. Mélin, de Lorient (*statue de l'Armorique*), nous aurons achevé le court chapitre des sculpteurs bretons et vendéens.

III.

Au total, dans cette exposition, comme dans les précédentes, c'est le *genre*, le petit art qui domine et règne presque exclusive-

ment. Le grand art religieux et historique est absent, ou ne s'accuse que par sa décadence. Les cadres ont beau affecter des dimensions étendues et s'attifer coquettement de moulures dorées; ce ne sont, pour le plus grand nombre, que comme de vastes et riches palais édifiés pour loger un nain. L'œuvre la plus vraiment grande du Salon est sans doute le *1814* de Meissonier, un *tableautin* à peine haut d'un demi-pied. Il est vrai qu'il est signé du nom de l'un des rares maîtres qui aient pris part à l'exposition. Depuis longtemps déjà la plupart de nos illustrations artistiques, obéissant à un sentiment qu'il ne nous est pas permis d'interroger, ont pris l'habitude de s'abstenir. Si leur gloire ne perd rien à cette abstention plus ou moins systématique, il n'en est pas de même de nos Salons, auxquels leur présence imprimerait une portée tout autre. La mort d'ailleurs, frappant à coups redoublés, éclaircit de plus en plus les rangs des maîtres. Que de vides en quelques années! Paul Delaroche, le talent consciencieux et élevé; Ary Scheffer, le peintre mystique; Horace Vernet, le zouave du pinceau; Eugène Delacroix, le Victor Hugo de la palette, et enfin, tout récemment, notre cher et grand Hippolyte Flandrin, qui a retrouvé en plein XIXe siècle, âge sceptique et frondeur, la foi candide et la manière suave et inspirée du séraphique Angelico.....

A ce propos, ne vous est-il jamais arrivé, en jetant un coup d'œil sur notre monde artistique et littéraire, de sentir vos regrets se doubler de craintes sérieuses? Ne vous semble-t-il pas que le niveau baisse sensiblement? La vaillante génération qui illustra de ses œuvres la première moitié de ce siècle et dont les derniers descendants marchent encore à notre tête dans les diverses voies, est périodiquement décimée par la mort, et bientôt il n'en restera plus que ses œuvres et son souvenir. Les générations plus jeunes ne semblent pas devoir continuer sa gloire, et la seconde moitié du XIXe siècle menace d'être, en littérature comme en art, aussi peu féconde que la première fut brillante. Chaque illustration qui disparaît ou fait silence, ne laisse après elle que ses doublures, sa menue monnaie.

De toute l'immense cohorte qui manie aujourd'hui la plume ou

le pinceau, quels sont les talents qui, depuis trente ans, ont surgi et se sont élevés à la hauteur de leurs devanciers? En poésie, où sont nos Lamartine, nos Hugo, nos Musset nouveaux? Est-ce un Baudelaire, le chantre malsain des *Fleurs du mal?* Est-ce un Banville, le frivole fantaisiste des *Odes funambulesques,* qui jongle avec des rimes brillantes et creuses comme les boules de cuivre du prestidigitateur, son émule? — En critique, en philosophie, nos Villemain, nos Cousin, nos Jouffroy, nos Maine de Biran, s'appellent E. About, un Voltaire vu par le gros bout de la lorgnette, — Taine, un matérialiste, un hégélien allemand, esprit original et vigoureux, mais systématique et maladif. — J'allais oublier M. Renan qui, pour peu que ses adversaires trop complaisants continuent à l'y aider, va décidément remplir le monde de sa bruyante personnalité : intelligence ingénieuse et fine, mais sans vigueur, oscillant constamment entre la négation et l'affirmation, sans pouvoir se fixer; tour à tour et parfois dans la même page, matérialiste et spiritualiste, croyant jusqu'au mysticisme et sceptique jusqu'à l'athéisme; caméléon aux variations incessantes et insaisissables; esprit brillant et étendu, mais inconsistant et dissolvant; écrivain élégant, habile, fluide et disert, mais fade parfois, ondoyant toujours et trop souvent sans clarté et sans précision; enchanteur dangereux; trop poète pour un savant, trop savant pour un poète; romancier philologue abusant de l'hypothèse et du procédé inductif, et abritant ses paradoxes et ses témérités sous le pavillon de la méthode positiviste de la science moderne, méthode dont il n'est, quoi qu'il en dise, qu'un représentant faux et inconséquent; pour tout dire enfin, un sophiste alexandrin ressuscité à point pour une époque de doute et de dissolution comme la nôtre.

Si des belles-lettres nous passons à leurs frères les beaux-arts, même phénomène d'amoindrissement et de décadence. Est-ce faire acte de pessimisme que de chercher dans les rangs de nos jeunes artistes les émules ou les successeurs des maîtres disparus que nous venons de nommer et de ceux qui disparaîtront demain? Sans doute notre jeune école compte de très-nombreux talents moyens et estimables, mais où trouver un nouveau maître à saluer? La foi,

la foi en quelque chose, voilà ce dont se nourrit l'art comme la poésie, et voilà ce qui devient plus rare de jour en jour chez nos artistes et chez nos poètes. Le réalisme envahit de plus en plus les uns et les autres et coupe les ailes à leur inspiration. Le réalisme dans l'art et dans la littérature répond au matérialisme en philosophie, comme l'écho répond à la voix. L'un et l'autre s'appellent décadence, impuissance, barbarie.

Disons-le cependant, l'école artistique française n'en continue pas moins, et sans conteste, à marcher à la tête de ses sœurs d'Europe. L'art russe et l'art scandinave naissent à peine. L'art anglais, né d'hier, cherche encore sa voie, et, pour la trouver, ne craint pas de rétrograder jusque par-delà Raphaël. L'art allemand, comme la science allemande, se perd trop souvent dans de nuageuses et obscures abstractions. L'art hollando-flamand, l'art espagnol, et surtout l'art italien, après avoir brillé d'un incomparable, mais éphémère éclat, ont vu les procédés de leurs grands maîtres, outrés par des imitateurs sans génie, aboutir bientôt à une décadence dont les deux derniers semblent ne pouvoir se relever. Le génie français, s'il est moins éclatant à certains égards, et s'il s'est montré plus sobre de ces chefs-d'œuvre éblouissants qui étonnent le monde, n'a pas non plus de ces longues et soudaines défaillances. Le bon sens, la précision, la clarté qui en font la base, le préservent de ces chutes éclatantes, et le maintiennent depuis plusieurs siècles à un niveau égal ou supérieur. L'histoire de l'art français ne présente nulle lacune. Depuis les miniaturistes et les verriers contemporains de saint Louis jusqu'à M. Ingres, depuis le peintre inconnu des fresques de Saint-Savin (XIe siècle), jusqu'à l'auteur si regretté de la frise de Saint-Vincent-de-Paul, c'est une suite non interrompue d'œuvres et de noms estimables ou glorieux.

LUCIEN DUBOIS.

NOTRE-DAME-DES-DONS.*

On arriva ainsi aux jours de 1789, et à la mise à exécution des fameux principes de liberté religieuse proclamés par les philosophes devenus législateurs. Après avoir fait élire au scrutin un évêque pour un siége qui n'était pas vacant, le Département résolut d'envoyer dans les paroisses des curés de la même provenance. Treillières eut le sien, non qu'elle l'eût demandé, mais on lui en fit besoin, et pour mieux persuader les paroissiens qu'ainsi l'exigeait la liberté, on envoya, le 12 juin 1791, un détachement de cent hommes armés pour aider au prêtre constitutionnel à chanter sa messe dans l'église vide [1]. On ne dit pas s'il en chanta plusieurs à la suite ; ce qui est certain, c'est que l'intrusion ne prit pas racine dans ce pays de la Sainte-Vierge, mais la Sainte-Vierge, par contre, y perdit ses biens, sinon son autel. Voici ce qu'on lit aux Archives de la Préfecture de la Loire-Inférieure, *Registre des ventes des biens appartenant aux églises :*

N° 168. — *Maison et jardin, paroisse de Treillières. — M. Huguet, 600 liv.*

« Séance du mercredi quatre juillet mil sept cent quatre vingt douze sur les midi, tenue par Noël François Coiquaud président, Jean Alexandre Bazille, Pierre Jean Marie Sotin, Jean Joseph-Anne

* Voir la livraison de juillet, pp. 34-40.

[1] Voir Mellinet, *Commune et Milice de Nantes*.

Lecomte, et François Chaillou, administrateurs formant le directoire.

» En présence de Julien Le Febvre, procureur syndic, l'administration, après avoir entendu le procureur syndic en ses conclusions, pour le procureur général syndic du département, a fait annoncer à son de trompe que les dernières enchères étaient ouvertes, pour parvenir à l'adjudication d'une petite maison et jardin situés paroisse de Treillières, dépendant ci-devant de la chapellenie des Dons, dont est fermier le nommé Choismet, ainsi qu'il est porté par les bannies qui ont été publiées et affichées, et aux charges et conditions du *sumptum* arrêté en tête du présent registre.

» Lecture faite à haute voix par le secrétaire d'une desdites bannies et du *sumptum* ci-dessus, M. le président a fait allumer un premier feu, et procédant à la réception des enchères au-dessus de la somme de cinq cent vingt huit livres portée par les premiers, à l'instant a été offert par le sieur Debruyn la somme de cinq cent quarante livres ; — par le sieur Marquès la somme de cinq cent soixante livres ; — par le sieur Huguet la somme de six cents livres. Ce feu éteint sans qu'il ait été mis d'autre enchère, l'adjudication provisoire est demeurée audit sieur Huguet.

» M. le président ayant fait allumer un second feu et annoncé au public qu'au cas qu'il ne fût porté aucune enchère pendant la durée d'icelui, l'adjudication ci-dessus demeurerait pure et simple ; ce feu a brûlé et s'est éteint sans que personne ait voulu enchérir. En conséquence l'Administration a adjugé et adjuge définitivement, au nom de la Nation, audit sieur Joseph Huguet, ci-devant trompette de cette ville, tant pour lui que pour autres qu'il pourra nommer dans le temps accordé par les décrets, les biens dont il s'agit, moyennant la somme de six cents livres, payables entre les mains du trésorier de ce district, savoir, dans le délai de quinzaine, la somme de soixante-douze livres pour l'à-compte de douze pour cent du prix de la présente adjudication, et le surplus dans les termes et de la manière exprimée au *sumptum ;* si mieux n'aime ledit sieur Huguet accélérer sa libération par des paiements plus considérables et plus rapprochés, ou même se libérer entièrement

à quelqu'échéance que ce soit, auquel cas il lui sera fait déduction des intérêts compris les annuités restantes suivant les proportions requises, et remise de ses obligations du montant desdites annuités au cas qu'il en ait fourni.

» Arrêté, sous les signatures du président, des membres du directoire, du procureur syndic, et dudit sieur Huguet, adjudicataire, les jour et an ci-dessus. » *Suivent les signatures.*

Ainsi donc, la petite maison et le jardin dépendant de la chapellenie des Dons furent adjugés à un spéculateur de bas étage ; quant à la chapelle entourée par ce jardin sur trois côtés, mais indépendante et ouvrant directement sur un placis joignant un chemin public, la chapelle a été réservée et n'a jamais été vendue [1] ; elle est donc demeurée dans le domaine public, et si une discussion pouvait s'élever pour savoir à qui incombe le soin d'une restauration que tout le monde désire, ce ne serait jamais qu'entre la commune de Treillières et la fabrique. Cette dernière, en effet, quand vint l'Empire et le décret qui remettait aux fabriques leurs biens non aliénés, négligea la formalité de la demande de l'envoi en possession. Il est vrai qu'elle la possédait en réalité et que personne n'annonçait vouloir la troubler dans la jouissance de ce droit incontestable, et qu'aujourd'hui encore la commune ne conteste pas. La fabrique use de son droit, toutes les fois que bon lui semble ; elle a mission et devoir de procéder à cette restauration.

Quand les biens furent vendus, la chapelle fut pillée, mais non pas par l'acquéreur de la maison et du jardin ; les traditions ont conservé le souvenir de ceux qui commirent cet acte sacrilége ; ils n'étaient pas de la paroisse, néanmoins la répulsion les a suivis et les suit au-delà. C'est qu'en Treillières tous les cœurs sont attachés à ces pierres consacrées ; c'est que la population garde un

[1] Les biens vendus nationalement furent achetés par M. Renaud, ancien procureur fiscal des biens de Gesvres, sous M. de Talhouët de la Grationnays, et alors intendant de M. Drouet, nouveau propriétaire de cette terre, pour ce dernier, moyennant la somme de six cents francs, ce qu'ils avaient coûté primitivement au sieur Huguet. Quant à la chapelle, Huguet ne l'ayant pas achetée, n'a pu la vendre.

long souvenir de ceux qui honorent ou dédaignent Notre-Dame-des-Dons, et cela est bon et doit être encouragé, puisque cela repose sur le respect dû à Dieu et aux ancêtres.

Il me reste à décrire ce qui nous demeure après tant de vicissitudes. La chapelle est située à trois kilomètres au sud du bourg, tout près de la route de Rennes, derrière le village de la *Chédorgère*. Il faut être dessus pour l'apercevoir, tant ses murs couverts de lierre se confondent avec les châtaigniers et les ifs qui l'environnent. La toiture et les chevrons ont été enlevés, le carrelage a été emporté pour être placé dans l'église paroissiale, acte de propriété assurément regrettable; heureusement la nature pieuse a reparé ce mal en faisant pousser un moelleux tapis de mousses et de graminées. L'autel seul subsiste, sur sa base en maçonnerie; il est formé d'une belle pierre blanche; c'est l'autel du XVe siècle qui vit nos ducs prier à ses pieds.

La chapelle, qui n'est plus ainsi qu'une ruine ouverte, est orientée du sud-ouest au sud-est; on y entre par une grande porte ogivale en granit percée dans la façade sévèrement ornementée et surmontée d'un petit clocher, tout couvert à présent d'une touffe de lierre qui le dissimule. Il y avait une porte latérale au côté nord-ouest, en grande partie démolie maintenant, mais à laquelle on arrive encore par un couloir indépendant du jardin vendu nationalement. La chapelle a ainsi toutes ses issues. Sur le côté opposé à cette petite porte, on a peine à distinguer, cachées dans les lierres, deux fenêtres ogivales sans meneaux dont la pointe est trilobée[1]. Ce qu'il y a sans contredit de plus remarquable, c'est la très-belle fenêtre du chevet dans le style du XVe siècle, peut-être même du XIVe, tant les contours des colonnettes et des rosaces sont purs et bien profilés; elle est à un meneau et a 3 mètres 10 de hauteur sur 2 mètres 15 de largeur. — Malheureusement, ainsi que je l'ai dit, on l'a gâtée en la maçonnant par le bas pour y accoler, au siècle dernier, le rétable misérable dont j'ai parlé, et qu'il serait à la fois facile et bon de faire disparaître, en cas de restauration. Dans la

[1] Hauteur : 1m85, largeur : 1m18.

sacristie[1], qui est au nord-ouest, se trouve une autre fenêtre ogivale également bien appareillée. A ce même côté gauche, est une petite chapelle carrée ayant son autel, et communiquant avec la grande au moyen d'une large baie en anse de panier pratiquée dans le mur, ce qui annonce une construction plus récente.

Des paysans âgés ont dit à M. l'abbé Gaignard qui les interrogeait et qui a relaté ces souvenirs dans des notes que je consulte, que cette petite chapelle était sous le vocable de sainte Marguerite; c'est là encore une trace nouvelle, un souvenir toujours vivant du pèlerinage de nos duchesses. Ogée et M. le curé Rigaud ne se seraient donc pas absolument trompés lorsqu'ils ont attribué au duc François II, successivement époux de Marguerite de Bretagne et de Marguerite de Foix, la fondation de la chapelle des Dons. François aurait réparé la chapelle primitive et lui en aurait accolé une autre petite, qui est bien, elle, dans le style de la décadence ogivale, et qui a conservé le nom de la patronne des femmes de ce prince. — Cette petite chapelle a 2 mètres 96 dans un sens et 3 mètres 70 dans l'autre. C'était un véritable oratoire, réservé sans doute, dans la pensée du fondateur, au duc, à la duchesse et à leur famille.

La chapelle principale a 15 mètres 65 de longueur sur 5 mètres 50 de largeur. La hauteur des murs latéraux est de 5 mètres 30, celle de la façade de 8 mètres 75; celle du pignon du chevet, un peu dégradé au sommet, est de 6 mètres 68. Sans doute cet édifice était loin d'être magnifique, la maçonnerie en est commune; néanmoins les ouvertures sont soignées et en matériaux choisis, le style en est bon; sous le rapport de l'art, il est plus remarquable que les chapelles de Notre-Dame-de-Bon-Garant en Sautron, et l'ancienne Notre-Dame-des-Anges en Orvault.

Pour en finir avec le monument tel que le pillage l'a laissé, je dirai qu'on ne voit plus parmi les débris de son ancienne ornementation intérieure, qu'une crédence et une piscine en pierre blanche dans le mur à droite, faisant face à la porte de la sacristie; deux

[1] La sacristie a 3 mètres sur 1 m 63; la fenêtre ogivale qui l'éclaire, 2 m 10 sur 1 m 73. Elle a deux portes : une ogivale intérieure a 0 m 80 c. de large, une extérieure plus récente, ronde, sans caractère, qui a 1 m 50 de haut sur 0 m 60 de largeur.

supports de statues bien travaillés, à droite et à gauche de l'autel, dont l'un composé de feuilles de chou frisé, porte encore des traces de peinture et peut-être de dorure, les tronçons d'une grande croix en pierre d'ardoise, et deux statues mutilées, dans l'une desquelles M. l'abbé Gaignard croit découvrir saint François d'Assise, le patron du duc, avec sa barbe et sa corde autour des reins; c'est au moins sûrement un solitaire; l'autre serait sainte Marguerite avec une couronne fleurdelysée. Pour cette dernière, que je crois me rappeler en effet, je l'ai vainement cherchée à une visite récente que j'ai faite aux Dons; je ne l'ai plus retrouvée. Près de la porte, une maçonnerie grossière supporte un informe bénitier en granit.

Je n'ai pas encore parlé de l'objet principal, je veux dire de la statue de la Sainte-Vierge honorée en ce lieu. Ce n'est pas qu'elle ne soit curieuse, mais elle a été tellement mutilée par des réparations successives qu'il est vraiment impossible de s'en faire une juste idée; c'est un assemblage de granit, de marbre et de plâtre, recouvert de peintures et de dorures auquel nul caractère artistique n'est demeuré, mais qui a conservé tout son pieux empire sur nos braves et fidèles paysans. La Vierge-mère est assise sur un exèdre en granit, sans dossier; elle a le sein découvert et allaite son divin enfant, qui se détourne et sourit à ses adorateurs. Le sein de la mère et tout l'enfant sont en marbre. La tête de la Vierge, très-informe et beaucoup plus moderne, est en plâtre. Qu'y a-t-il sous ce plâtre? et comment toutes ces matières diverses sont-elles soudées ensemble? Voilà ce qu'il serait curieux d'étudier; mais c'est à y renoncer. On ne pourrait toucher à la statue de Notre-Dame. Déjà, vers 1815, M. Chesnard, ancien curé, trouvant que la chapelle n'était plus convenablement entretenue et ayant voulu transporter l'image en son église paroissiale, ne put effectuer son projet que la nuit et en secret. Il y eut une grande rumeur dans toute sa paroisse quand cette nouvelle se répandit. Depuis cependant on s'est habitué à la voir à cette place; mais permettrait-on une restauration aussi radicale que celle qu'il faudrait entreprendre pour enlever cette tête affreuse, récente et sans caractère? Il est permis d'en douter. C'est que, telle qu'elle est, cette statue est un

témoin des mauvais jours écoulés et de la piété éprouvée des habitants de Treillières. A l'époque de la Révolution et à l'approche des détrousseurs d'églises, des mains pieuses cachèrent cette statue dans le creux d'un des deux ifs énormes[1] qui ornent le placis au devant de la chapelle, et c'est là, dans cette retraite préparée par la nature, qu'elle attendit des temps plus heureux, en recevant les hommages constants de ses fidèles. Aujourd'hui les murs dépouillés de l'édifice et les ifs séculaires voient encore des pèlerins pieusement attardés présenter à Dieu leurs prières et s'en retourner un rameau vert au chapeau.

Une nouvelle statue provisoire a été posée sur l'autel nu; les personnes des environs y récitent le chapelet; on y fait rustiquement les exercices du mois de Marie; la paroisse y vient en procession aux Rogations, et le mardi de Pâques, fête de la chapelle, — l'ancien *pardon* des siècles passés, — un marguillier s'y tient toute la journée pour recueillir les offrandes des pèlerins qui s'y rendent; de telle sorte que le jour où cet oratoire béni sera rétabli dans toute sa splendeur, on pourra dire en toute vérité que rien n'aura pu interrompre le pèlerinage de Notre-Dame-des-Dons.

Benignè fac, Domine, in bonâ voluntate tuâ, Sion ut edificentur muri Jerusalem !

Vte Édouard de Kersabiec.

[1] Énorme est bien le mot, car cet if, entièrement creux, mesure quatre mètres de circonférence, à l'intérieur. Il est au moins contemporain de François II.

LUTTE

DES BRETONS INSULAIRES

CONTRE LES ANGLO-SAXONS,

DU Ve AU VIIe SIÈCLE.

VII.*

Lutte des Bretons du Nord contre les Anglo-Saxons. — Lutte contre Ida.

C'est à dessein que j'ai remis jusqu'à ce moment à parler de la lutte des Bretons du Nord contre les Anglo-Saxons.

Sous ce nom de Bretons du Nord je comprends toutes les tribus indigènes établies dans le territoire borné, au nord, par la muraille d'Antonin, de la Clyde au Forth, limite extrême de l'ancienne province romaine, et au sud, par les deux fleuves de Dee et d'Humber, ou pour parler plus exactement, par la Dee et la Trent; car, à vrai dire, l'Humber n'a pas de cours qui lui soit propre et n'est que l'embouchure commune de deux grandes rivières, dont la Trent est la plus considérable.

On ne peut douter que cette partie de l'île de Bretagne n'ait reçu dès l'origine de grosses bandes saxonnes. Car à quel titre les Saxons avaient-ils été admis par Vortigern? A titre d'auxiliaires chargés de défendre les Bretons contre les Pictes et les Scots. Ils vainquirent effectivement ces barbares à Stamford

* Voir la livraison de juillet, pp. 58-87.

(Lincolnshire) et les chassèrent complétement de l'ancienne province romaine[1]. Mais pour en fermer l'entrée définitivement à ces hôtes insupportables, la première mesure à prendre était de faire occuper le nord de ce territoire par une forte armée saxonne. Le bon sens indique si clairement la nécessité de ce fait, que l'induction suffirait à nous en donner la certitude.

Ici, d'ailleurs, l'induction se trouve confirmée par une tradition ancienne, consignée dès le IXe siècle dans l'*Historia Britonum*, et suivant laquelle Hengist, dès les premiers temps de son arrivée en Bretagne, fit venir de Germanie une nombreuse horde, qui fut, avec l'assentiment de Vortigern, préposée à la défense du mur de Sévère. On ajoute que cette bande, commandée par Octha et Ebissa, fils et neveu d'Hengist, et portée sur une flotte de quarante gros bâtiments, commença par ravager les Orcades, puis vint débarquer au lieu où on l'attendait et où elle occupa de grands territoires jusqu'à la frontière des Pictes[2].

Quand les Saxons, infidèles à la mission par eux acceptée, tournèrent leurs armes contre les Bretons (en 455), les hordes d'Octha et d'Ebissa s'allièrent aux Scots et aux Pictes, et de concert avec eux, durent faire subir à toute la Bretagne septentrionale une dévastation terrible. Mais l'histoire est sans lumière sur ces événements.

Plus tard, vers 527, lorsque de nombreuses bandes, sorties de la tribu des Angles, envahirent le centre de la Bretagne (Estanglie et Mercie), une partie plus ou moins considérable de ces envahisseurs ne put manquer de se répandre jusqu'au nord de l'Humber, de manière à renforcer les établissements

[1] De 450 à 455; voir ci-dessus, chap. Ier, § V.

[2] L'*Historia Britonum*, compilation légendaire, attribuée à Nennius, mais dont l'auteur véritable est inconnu, fut écrite en l'an 823. On y lit : « *Et dixit Hencgistus ad Guorthigirnum : — Invitabo filium meum cum fratruele suo, bellatores enim viri sunt, ut dimicent contra Scotos; et da illis regiones quæ sunt in Aquilone juxta murum qui vocatur Guaul.* » — *Et jussit ut invitaret eos, et invitati sunt Octha et Ebissa cum quadraginta ciulis. At ipsi, cum navigarent circa Pictos, vastaverunt Orcades insulas, et venerunt et occupaverunt regiones plurimas ultra mare Frenessicum usque ad confinium Pictorum.* (§ 38, édit. Stevenson, Gale et Petrie.) *Guaul*, calque breton du latin *vallum*, est le mur de Sévère.

formés par Octha et Ebissa. On ne peut douter, en effet, de la force acquise dès lors dans ces parages par les conquérants Anglo-Saxons, puisque, sur les douze ou treize batailles d'Arthur, dont la tradition garde le souvenir, dix eurent précisément pour théâtre la Bretagne du nord. Il semble que, pour empêcher ce torrent de déborder, Arthur se soit vu contraint de redoubler ses coups et de concentrer sur ce point les forces de la puissante confédération créée par son génie. Aussi, tant qu'il fut en vie, les envahisseurs, toujours menacés, toujours en crainte, durent renoncer à fonder au nord de l'Humber une domination solide.

Mais sitôt le héros mort, la grande confédération bretonne se disloqua. Pendant que les Bretons du Sud (Cambrie et golfe de la Saverne) mettaient à leur tête le roi de Gwéned Maëlgoun, les Bretons du nord choisissaient pour chef suprême un prince appelé Dutigern, dont on ne sait guère que le nom [1]. Presque en même temps de nouvelles bandes, apparemment alléchées par la mort d'Arthur, abordaient vers l'embouchure de la Tweed sous les ordres d'un vaillant chef, Ida, qui bâtit un peu plus bas sur la côte la puissante citadelle de Bebbanburh (du nom de Bebban, femme d'Ida) et fut, en l'an 547, proclamé premier roi de Northumbrie, par tous les Anglo-Saxons établis entre l'Humber et le mur d'Antonin [2].

Ida avait le titre de roi; restait à conquérir son royaume, dont plus des deux tiers était détenu par les indigènes, résolus à se défendre énergiquement. Aussi tout son règne, qui dura douze ans (de 547 à 559), ne fut-il qu'une longue bataille.

A ce moment, les Bretons possédaient encore toute la côte occidentale, de l'embouchure de la Dee au golfe de Solway, et une grande partie du territoire étranglé, compris entre ce golfe et ceux de la Clyde et du Forth : ce qui répond à peu près aux

[1] *Genealog. Saxon.* dans *M. H. B.*, p. 75; et dans le Nennius de Stevenson, § 61-62.

[2] *Chron. Saxon.*, A. 547; H. de Hunt. dans *M. H. B.*, pp. 712-713. Bebbanburh est aujourd'hui Bamborrow à l'embouchure de la petite rivière de Warne et en face de l'île de Lindisfarne.

comtés actuels de Chester, Lancastre, Westmoreland, Cumberland, et à la partie méridionale de l'Écosse depuis Edimbourg et Dumbarton jusqu'à la frontière anglaise. Suivant le génie des Bretons — génie, hélas! si funeste aux destinées de leur race — ce territoire était partagé en une foule de petits royaumes, qui, réunis pour combattre les Anglo-Saxons, formaient ce que j'ai déjà appelé la ligue des Bretons du Nord. Nous sommes loin de connaître le nom, encore moins la situation exacte de tous ces royaumes. Je me contenterai d'en signaler cinq ou six, qui jouèrent un rôle important dans la lutte dont nous allons parler, et qui seront souvent nommés dans les pages suivantes.

Le plus septentrional est celui de *Strat-Cluyd*, *Stradclwyd* ou *Strath-Clyde*, qui occupait la vallée de la Clyde et avait pour capitale Arclwyd, depuis nommée Dunbritton et maintenant Dumbarton. Selon M. de la Villemarqué, les bardes appelaient parfois ce royaume la Gwéned du nord (*Gwynedd a goglez*) pour le distinguer de la Vénédotie ou Gwéned de la Cambrie, qui faisait partie de la confédération des Bretons du Sud [1].

Au sud du Stradclwyd, l'ancienne peuplade des Selgoves, mentionnée au IIe siècle par Ptolémée, conservait encore son nom au VIe [2] et formait un petit état, que ses vastes forêts et sa situation retirée dans l'intérieur des terres avaient fait nommer *Argoëd*, Pays des Bois [3].

A l'ouest de l'Argoëd et se développant au contraire le long de la côte, dans le territoire actuel de Galloway, on trouvait un autre petit royaume appelé *Tir Reivonioc* ou simplement *Reivonioc*, dont le nom n'est qu'une contraction de *Retigonium*, ville, et *Retigonius sinus*, golfe, mentionnés l'un et l'autre par Ptolémée [4].

[1] Ce royaume répondait à la province d'Écosse appelée Clydesdale.

[2] Aneurin les appelle *Sellovir*, voy. *Bardes bretons du VIe siècle*, p. 310.

[3] Plus exactement pays sur le Bois : *ar*, sur, *coëd* ou *goëd*, bois. Il répondait aux provinces d'Annandale et de Nithesdale.

[4] Du radical *Retigon* ou *Retigoni* s'est formé *Reivon* ou *Reivoni*; la terminaison *oc* marque l'adjectif; *Tir Reivonioc* signifie exactement *Terra Retigoniaca*. — *Retigonium* répond à Strathnaven, bourg du Galloway, et *Retigonius sinus* au golfe de Loch Ryan, sur lequel est situé Strathnaven. V. Petrie *M. H. B.*

De l'autre côté de l'Argoëd, vers l'est, les anciennes tribus des *Gadeni* et des *Otadeni* ou *Otodoni*, fondues ensemble, formaient sous le nom de *Gododin*, qui semble un composé des deux autres, un état d'une certaine importance, le plus important de ceux que possédaient les Bretons entre les deux murs [1]; et aussi voit-on parfois, le nom de Gododin appliqué à toute la partie de ce territoire conservée au VIe siècle par les Bretons.

Tous ces royaumes étaient en effet au nord du mur de Sévère. Pour ceux qui se trouvaient placés au sud, le long de la côte occidentale, de la Dee au golfe de Solway, ils sont encore moins connus. Pourtant il en est un fort célèbre, le plus puissant de tous les états du Nord, celui du moins dont les princes tinrent longtemps le premier rang dans la lutte contre Ida et ses successeurs, et que l'on ne peut placer ailleurs qu'entre Solway et Dee. C'est le royaume de *Réghed*, qui me semble avoir répondu au comté de Lancastre actuel. Car on retrouve justement ce nom dans celui de *Rhigod-dun*, Tertre de Rhigod ou de Rhéghed, ville mentionnée par Ptolémée [2] et que les antiquaires anglais placent à Ribchester sur la rivière de Rible.

Quant au Westmoreland et au Cumberland, j'y placerais volontiers une autre principauté qui semble avoir été fort notable, et que les bardes appellent pays d'*Eiden*. On place ordinairement ce royaume à Edimbourg (*Edin-burg*), sans réfléchir que l'ancien nom breton de cette ville est Agned ou Aned, ainsi qu'on l'a dit plus haut. Le nom d'Eiden ou Eden a été, au contraire, donné de tout temps à cette belle et grande rivière, que Ptolémée appelait *Ituna*, et qui, après avoir traversé les deux comtés de Westmoreland et de Cumberland, se jette dans la baie de Solway, nommée par les géographes anciens *Itunæ æstuarium*. Il est donc plus naturel de voir dans le pays d'Eiden le territoire arrosé par cette rivière.

Cela fait six royaumes: au nord du mur de Sévère, Stradclwyd,

[1] Le mur d'Antonin et celui de Sévère. Les anciens *Otadeni*, bien plus importants que les *Gadeni*, occupaient la plus grande partie du Northumberland actuel, et en Écosse, les provinces de Tweedale, Teviotdale et les Marches.

[2] Ῥιγοδουνον ou *Rhigodunum*.

Reivonioc, Argoëd, Gododin ; au sud, Eiden et Régbed. Il y en avait probablement d'autres, mais c'était là les principaux. — Notons enfin que les auteurs du moyen-âge donnent fréquemment aux Bretons du Nord et à leur territoire le nom générique de Cumbrie (*Cumbria*) et Cumbriens (*Cumbri, Cumbrenses*), qui n'est qu'une forme latinisée du breton *Kymru*, pays des Kymris ou des Bretons, dont *Cambria, Cambri, Cambrenses*, appliqué de même comme nom générique aux Bretons de la rive gauche de la Saverne, n'est aussi qu'une autre forme.

De l'Humber au Forth, les Anglo-Saxons tenaient toute la côte orientale, et en profondeur la moitié environ de la largeur de l'île. Le mur de Sévère partageait ce long territoire en deux contrées distinctes : au sud, le pays de Deira, que les Bretons appelaient Deur, — et au nord, la Bernicie, en breton Berneich. On ne sait au reste si cette double dénomination est d'origine bretonne ou anglo-saxonne.

La domination d'Ida semble avoir été primitivement restreinte à la Bernicie; étant ensuite parvenu à faire reconnaître son autorité par les nombreuses bandes d'Angles et de Saxons établies avant sa venue dans le pays de Deira, il unit ces deux contrées en un seul état[1], et le royaume de Northumbrie fut fondé, comme nous l'avons déjà dit, en 547.

Les douze années du règne d'Ida (de 547 à 559) ne furent qu'un long combat, dans lequel il employa contre les Bretons toutes les armes, y compris le feu. Il semble même avoir eu pour ce terrible agent de destruction un goût tout particulier, car les bardes du VIe siècle l'appellent constamment *Moug maour trevez*, c'est-à-dire le Grand brûleur de villes, ou, avec une briéveté plus énergique, *Flamzouen*, littéralement le Porte-brandon, nous dirions aujourd'hui l'Incendiaire.

Son premier adversaire fut le roi Dutigern, que j'ai déjà nommé, et qui fut, selon toute apparence, le premier chef de la ligue des Bretons du Nord après la mort d'Arthur. Un seul chroniqueur mentionne ce prince; il résume toute son histoire

[1] *Genealog. Saxon., ad calcem Nennii*, § 61, édit. Stevenson (p. 52), et § LXVI, édit. Petrie (*M. H. B.*, p. 74).

en deux lignes : « Ida, dit-il, occupa les régions septentrionales » de la Bretagne au-dessus de l'Humber, et régna douze ans. » En ce temps Dutigern combattait énergiquement contre la » nation des Angles [1]. »

Ces deux lignes suffisent sans doute à consacrer la mémoire du vieux héros; mais nous n'en regrettons pas moins de ne connaître aucune des circonstances de sa vaillante lutte.

A la mort de Dutigern, Ida crut la résistance bretonne brisée du coup, et jugea la circonstance favorable pour imposer par surprise sa domination aux indigènes. Il se jeta donc à l'improviste, avec de grosses forces, sur les Bretons de Réghed et de Gododin, les menaçant d'une guerre terrible s'ils se refusaient à lui livrer des ôtages et à lui payer tribut. Le barde Taliésin, témoin oculaire des événements, va nous apprendre comment cette proposition fut reçue.

« Le *Porte-brandon* criait d'une voix forte : — Nous seront-ils » livrés, nos ôtages; sont-ils prêts? » — Owen (fils du roi de Réghed) » répondit, en tirant son épée : — « Ils ne te seront pas livrés ! » Ils ne sont pas prêts, et ils ne seront jamais prêts ! » — Kéneu » aussi, le fils de Coël (autre prince breton), aurait été opprimé, » le lion, plutôt que de livrer un seul ôtage à personne. Alors » Urien (roi de Réghed), le chef de la plaine cultivée, s'écria : — « Hommes de ma famille ici réunis, levons notre étendard sur la » montagne, et marchons contre les envahisseurs de la plaine ! » Tournons nos lances contre la tête des guerriers ! cherchons » le *Porte-brandon* au milieu de son armée, et tuons avec lui » ses alliés [2] ! »

Les Bretons joignirent Ida en un lieu que le barde appelle Argoëd-Louéven, ce qui indique un point quelconque du royaume d'Argoëd et probablement les bords d'un de ces fleuves nommés Léven, qui se déchargent dans le golfe de la Clyde ou dans celui de Solway, peut-être ce même Lawen sur les bords

[1] « *Ida tenuit regiones in sinistrali parte Britanniæ, id est, Umbri maris, et regnavit annis duodecim... Tunc Dutigirn in illo tempore fortiter dimicabat contra gentem Anglorum.* » *Genealog. Saxon., ad calcem Nennii*, p. 62, édit. Stev. et M. H. B., p. 75.

[2] *Bardes bretons du VIe siècles*, pp. 400-403.

duquel Arthur et Gwenn avaient jadis vaincu les Saxons. Toutefois la situation est incertaine. Ce qui ne l'est pas, c'est le résultat de la bataille, Taliésin nous le fait connaître en ces termes :

« Samedi matin, un grand combat a eu lieu. Il a duré depuis » le lever du soleil jusqu'à son coucher. Le *Porte-brandon* se » précipitait avec quatre bataillons pour combattre Goden (ou » Gododin) et Réghed. — Ils s'étendirent des bois aux mon- » tagnes; mais ils ne vécurent qu'un jour. — Or, dans la ba- » taille d'Argoëd-Louéven il y eut bien des cadavres. — Dans » les ruisseaux sanglants du combat les corbeaux rougirent. Et » le peuple se hâta de publier la nouvelle; et moi je célébrerai » cette année jusqu'à ce que je ne gravite plus[1]. — Oui, jus- » qu'à ce que je défaille de vieillesse; jusqu'à ce que la rude » angoisse de la Mort arrive, je ne sourirai point si je ne loue » pas Urien[2]! »

A partir de cette victoire — qu'on peut placer environ l'année 555 — Urien devint le chef de la confédération des Bretons du Nord, et Ida trouva en lui un adversaire plus redoutable encore que Dutigern.

Au nombre des plus intrépides auxiliaires d'Urien, on doit nommer le barde Liwarch-Hen, qui était roi d'Argoëd, et ses vingt-quatre fils. Liwarch, déjà vieux, ne pouvait plus guère donner à la confédération que le secours de ses conseils, de sa prudence, et de ses chants inspirés. Mais ses fils donnèrent leurs bras et leurs vies. Nous avons déjà entendu leur père célébrer Gwenn, le plus brave d'entre eux, tombé en combattant sous Arthur. Écoutons-le maintenant pleurer la perte des autres :

« Il y avait vingt-quatre fils dans la famille de Liwarch, tous » gens de cœur, animés de fureur guerrière; leurs marches » étaient secrètes, leur gloire au-delà de toute mesure. — Vingt-

[1] Allusion aux diverses sphères de l'existence humaine, selon l'ancienne superstition druidique de la métempsychose.

[2] *Bardes bretons*, pp. 400-403.

» quatre fils gardaient mon corps : par ma langue ils ont été » tués[1] ; la mesure de mon malheur est comblée !

» Quand Peil mourut, ce fut d'une large blessure, avec du » sang dans sa chevelure en désordre, et au fracas de ses » armes sur les deux rives du Fraou. — On bâtirait une salle » avec les débris de boucliers, élevés les uns sur les autres, que » Peil a brisés de sa main. — Qu'il était beau ! que son bras » était terrible dans le combat ! que ses soldats étaient riches ! » C'était une citadelle que le beau Peil sur son cheval... — Quand » s'avançaient les Kymris contre l'armée dévastatrice des Lo- » griens, avec de nombreux guerriers de chaque côté, c'était » Peil qui leur donnait l'élan[2].

» Ni Peil ni Madoc n'ont vécu longtemps. Si, selon la coutume, » on leur criait : « Se rendent-ils vos hommes ? — Ils ne se ren- » dent pas, répondaient-ils. » — Jamais ils ne demandaient » quartier. — Maën et Madoc et Médel étaient des guerriers » vaillants, frères intrépides de Selef, Heilen, Laour et Liver.

» La tombe de Gwel est à Rioumélen; la tombe de Saouel à » Langolen; Laour garde le fort du Lorien. — Cet épais gazon » ne cache-t-il pas une tombe sanglante ? L'herbe d'Ammarch » est-elle souillée par la tombe de Lenghédoué, fils de Li- » warch ?

» Les trois hommes du pays qui défendaient le mieux leur » habitation étaient Eizar, et Ersar, et Argad. — Les trois » fils de Liwarch, tous trois indomptables dans le combat, » tristes voyageurs tous trois : Lef, et Arao, et Urien....

» A l'aurore, au lever du jour, lorsque s'avança le Grand » Brûleur de villes, ils ne furent point étranglés les chevaux de » Mer'hez. — En face de ma cabane[3] il y a dans la plaine un » cadavre dans le sang ; c'est par suite de la rencontre de Run » et d'un autre brave. — Un cri s'élève du sommet du mont

[1] Le barde se reproche ici (dit M. de la Villemarqué) d'avoir excité ses fils à combattre et par là causé leur mort.

[2] *Bardes bretons*, pp. 152-157.

[3] Liwarc'h composait cette élégie dans son extrême vieillesse, retiré loin du bruit dans un coin reculé du pays de Powys.

» Lug, du haut de la tombe de Kenlug..... — En vain la vallée
» est couverte de neige; les guerriers volent au combat : moi je
» n'y vais point, la maladie ne me quitte pas[1]. »

Et l'infortuné père continue, achevant jusqu'au bout la funèbre litanie de ses vingt-quatre fils immolés en combattant le Grand Brûleur de villes; mais ce qu'il déplore par dessus tout, c'est d'être lui-même trop vieux pour prendre leur place dans ce combatte les venger.

En face d'une telle résistance, Ida ne pouvait faire de grands progrès. Son règne finit même par une catastrophe. Il se laissa surprendre par Owen, fils d'Urien, qui le tua et massacra son armée :

« Quand Owen tua le *Porte-brandon* (dit Taliésin), aucun
» obstacle ne s'offrit. Il dormait, l'ennemi; elle dormait,
» la grande armée des Logriens, avec une torche dans les yeux!
» Tous ceux qui ne s'enfuirent point à l'instant furent traités
» pire que des esclaves. Owen les châtia rudement, comme une
» bande de loups qui traque des moutons. L'excellent guerrier,
» aux harnais de diverses couleurs, fit don de leurs chevaux à
» ceux qui lui en demandèrent[2]. »

La mort d'Ida est de 559.

VIII.

Lutte contre les fils d'Ida; victoires d'Urien.

L'an 560, qui suivit la mort d'Ida, vit le royaume de Northumbrie se rompre en deux fragments : Bernicie et Deira. En Deira une dynastie nouvelle s'éleva, dont un certain prince Ella fut le chef. En Bernicie, au contraire, la postérité d'Ida

1 *Bardes bretons*, pp. 156 à 163.
2 *Ibid.*, pp. 442-445.

continua de régner, et six de ses fils ou petits-fils portèrent successivement la couronne de 559 à 592.[1]

On comprend quel avantage cette dislocation donna aux Bretons. Urien en profita pour accabler les Anglo-Saxons et surtout les successeurs d'Ida, au point que quand il mourut, vers 579, il était arrivé à leur reprendre presque toute la Bernicie. Au nombre des principaux auxiliaires qui le secondèrent dans cette lutte, un vieux chroniqueur latin nomme trois rois bretons appelés Riderc'h-Hen, Gwallauc et Morcant. Les bardes y en ajoutent bien d'autres, notamment Dunod, fils de Pabo, Bran, fils de Mellern, Elgno-Hen, Liwarch et ses fils, et enfin, au premier rang, Owen, Pasken, Elfin, fils d'Urien, et le prince Leu, son frère.

Ce sont les bardes, en effet, qui sont les vrais historiens, et presque les seuls d'ailleurs, de cette lutte épique. J'emploie ce dernier mot à dessein; car les vingt années qui suivent la mort d'Ida, et que remplissent les exploits d'Urien, d'Owen et de tant d'autres, sont certainement — après le règne d'Arthur si mal connu — la période la plus brillante de la résistance bretonne. On ne s'étonnera donc pas ni on ne se plaindra, je l'espère, de me voir faire ici encore de larges emprunts aux bardes. Eux seuls en effet nous rendent le mouvement, le feu, l'incroyable acharnement de cette lutte, l'énergique rudesse de

[1] Voici le nom et la succession chronologique de ces princes, d'après la note finale d'un manuscrit de l'*Histoire* de Bède, écrit en 737 (M. H. B., pp. 104 et 290).

Ida,	régna	12 ans,	de	547 à 559.
Clappa,	—	1	—	559 à 560.
Adda,	—	8	—	560 à 568.
Adelric,	—	4	—	568 à 572.
Théoderic,	—	7	—	572 à 579.
Fridwald,	—	6	—	579 à 585.
Hussa,	—	7	—	585 à 592.

Sur le nombre des successeurs d'Ida ici indiqués il y a trois fils de ce roi, — Clappa, Adda, Théoderic, — et trois petits-fils, savoir, Adelric fils d'Adda, Fridwald et Hussa fils de Théoderic. Un autre fils d'Ida, appelé Ethelric, régna en Deira après la mort d'Ella en 588, et fut père d'Ethelfrid dont nous parlerons plus loin au § X.

ce siècle, la forte et vivante figure de nos vieux héros bretons.

— Voici d'abord le portrait d'Urien, de la main de Taliésin :

« Urien, chef de la plaine cultivée, ô le plus généreux des » humains en tes dons! Combien tu as donné de cuivre à tes » hommes! Ils en ont recueilli comme on recueille du blé » répandu. Les bardes sont comblés de faveurs. Ta vaillance » surpasse tout!....

» Tu commandes au loin! Les Logriens sont tombés d'abord » sous tes coups. Sur les citadelles lointaines tu commandes en » souverain! Les Logriens sont tombés, qu'ils parlementaient » encore : ils ont trouvé la mort et mille anxiétés. Leurs villes » ont été brûlées, et leurs armes enlevées, et leurs richesses » détruites, en grand nombre, à la fois, sans qu'ils aient trouvé » protection contre Urien de Réghed!

» O défenseur de Réghed! chef glorieux, ancre de salut pour » le pays, ma muse bardique te célèbre, toi dont chacun entend » le nom retentir au loin. Elle célèbre ta lance, qui ne cesse de » frapper quand elle a entendu le bruit du combat; quand tu » prends part au combat, faisant des prodiges de valeur!.... Les » Angles sont sans hommage de la part de mon brave souverain » et de sa brave postérité. La terreur qu'il leur inspire est » grande. Cette nuit, il donne un festin à ceux qui l'entourent, » mon souverain, selon sa coutume. Autour de lui quelle fête! » et quelle immense multitude environne le roi magnifique du » Nord, le chef des chefs! [1] »

Taliésin exprime ailleurs sous des images saisissantes la terreur que ce grand Urien inspirait aux ennemis des Bretons :

— « Quel bruit! s'écrie notre barde. Est-ce la terre qui » tremble? Est-ce la mer qui monte, débordant son cercle » habituel jusqu'à mes pieds? »

Et une voix lui répond aussitôt :

— « S'il s'élève un gémissement dans la vallée, n'est-ce pas » Urien qui frappe? S'il s'élève un gémissement sur la montagne,

Bardes bretons, pp. 424-429.

» n'est-ce pas Urien qui triomphe? S'il s'élève un gémissement
» sur le coteau, n'est-ce pas Urien qui broie? S'il s'élève un
» gémissement dans l'enceinte fortifiée, n'est-ce pas Urien qui
» le fait pousser? — Gémissement dans le chemin, gémissement
» dans la plaine, gémissement dans tous les défilés! — Personne
» ne peut apaiser les gémissements qu'il excite; il n'est point
» de refuge contre lui! Il n'est point de famine pour ceux qui
» pillent avec lui! — Quand il combat, vêtu de son armure
» émaillée d'azur éblouissant, sa lance est le lieutenant de la
» Mort dans le carnage de ses ennemis![1] »

Les deux principales victoires d'Urien sur les fils d'Ida sont les deux batailles de Gwenn-Estrad et de Menao.

On ignore absolument la situation de Menao. Quant à Gwenn-Estrad, ce devait être une place d'armes des Anglo-Saxons à une distance assez faible du mur d'Antonin; car la garnison bretonne de Caltraez, l'une des forteresses placées sur ce retranchement du côté de la Clyde, prit une part importante à cette bataille. M. de la Villemarqué voudrait la placer à Stradqueen's Ferry, petit bourg du Linlithquo, sur le golfe du Forth, à peu de distance d'Edimbourg; mais il y aurait à cette idée plus d'une objection. Quoi qu'il en soit, Taliésin raconte ainsi cette journée:

« Ils s'étaient levés avec le jour, les guerriers de Caltraez,
» pour la bataille du prince, ce victorieux pasteur d'hommes,
» ce vieillard tant chanté, ce soutien d'un royaume qui sollicite
» sa puissance belliqueuse, cet indomptable roi baptisé!

» Les guerriers de Bretagne étaient venus en armes à Gwenn-
» Estrad, et avaient offert le combat au camp des ennemis. Ni
» la plaine ni les bois ne purent sauver ceux-ci, quand les
» hommes libres accoururent comme des vagues furieuses qui
» s'élancent par-dessus le rivage.

» J'ai vu en armes des guerriers vaillants, et, après le
» combat du matin, des chairs en lambeaux. Je les ai vus dans
» la mêlée tomber, accablés de fatigue; j'ai vu le sang ruisselant

[1] *Ibid.*, pp. 418-421.

» inonder la plaine au loin. J'ai vu le rempart qui défendait
» Gwenn-Estrad abattu sur l'herbe jaunie.

» J'ai vu, au passage du gué, des guerriers avec des taches
» rouges, livrer leurs armes à la vague grise en fureur. Au
» moment où leurs solides remparts s'en allaient emportés
» d'assaut, les mains en croix, tremblants sur la grève, le
» visage pâle, leurs chefs s'en allaient de concert rouler sous
» les flots débordés, et les vagues lavaient les crins sanglants
» des envahisseurs.

» J'ai vu nos brillants guerriers presque hors d'eux-mêmes,
» dont le sang souillait les vêtements, porter des coups furieux
» et continuels dans le combat. Le combat, ils le soutinrent
» bien. La fuite ne fut pas possible, grâce à leurs efforts. Le
» chef de Réghed est terrible quand on l'a bravé!

» J'ai vu la joue d'Urien enflammée par la colère, quand il
» attaquait les étrangers près de la pierre blanche de Calesten.[1]
» Sa lance en fureur s'enfonçait dans les boucliers des guer-
» riers : elle était portée par la Mort! [2] »

La bataille de Mynaw ou Menao fut plus acharnée encore. Urien faillit y être tué; mais ce fut au contraire le chef des Anglo-Saxons qui périt dans la mêlée.

— « Cette année, dit Taliésin, un chef prodigue de vin, de
» pièces d'or, d'hydromel et de courage sans barbarie, a franchi
» les frontières. Et suivi d'un essaim de lances, et de ses chefs
» unis, et de ses brillants nobles, tous bien disposés, il est allé
» au combat. Et monté sur son cheval, il a soutenu le combat
» de Menao, enflammant la muse bardique!

» Quel butin abondant peur l'armée! Huit vingt bêtes d'une
» seule couleur, veaux et vaches! Vaches de lait et bœufs, et des
» richesses de toute espèce!

» Ah! j'aurais cessé d'être gai si Urien eût péri!

» Mais il a été haché, le chef au langage étranger! [3] Trem-

[1] « *Lec'h gwenn Kalesten*, » *Ibid.*, p. 410.

[2] *Bardes bretons*, pp. 406-411.

[3] Proprement « *le chef aux langages divers*, » selon la traduction de M. de la Villemarque.

» blant, frissonnant, le Saxon a eu ses cheveux blancs lavés
» dans le sang; on l'a emporté sur un brancard, le front
» ensanglanté, mal défendu par le sang des siens. Ce brave et
» insolent guerrier laisse son épouse veuve.....

» J'ai du vin de mon chef! J'ai souvent du vin, grâce à lui!
» C'est lui qui m'inspire, lui qui me soutient, lui qui me guide!
» Aucun ne l'égale en grandeur! [1] »

Selon M. de la Villemarqué, le chef anglo-saxon tué à Menao serait Ida lui-même. Mais on ne peut admettre cette conjecture. Car, dans ce cas, le barde n'eût pas manqué de le désigner, suivant sa coutume, par son fameux surnom de *Flamzouen*; et d'autre part, il n'aurait pu se dispenser de prononcer au moins le nom d'Owen, fils d'Urien, qui eut, comme on sait, la gloire de renverser ce terrible ennemi des Bretons. Ce n'est donc point Ida qui périt à Menao, mais un de ses fils et successeurs, probablement Adelric, et c'est pourquoi je place cette bataille en l'an 572.

Sous le règne de Théoderic (572-579), les Bretons poursuivirent vivement leurs avantages. Animés par le succès, dirigés par le génie vraiment supérieur d'Urien, [2] ils firent des prodiges. Au bout de quelques années, ils avaient reconquis toute la Bernicie. La place même de Bebbanburh, la forte citadelle d'Ida, était tombée entre leurs mains, et le roi Théoderic, avec un débris d'armée, se voyait contraint de prendre pour dernier refuge une île située sur cette côte, un peu plus au nord, en face de l'embouchure d'une petite rivière que les Bretons nommaient Len, et les Angles Lind par corruption.

Cette île était appelée Medcaud, par les Bretons et Farne par les Angles, qui, pour la distinguer d'une autre île Farne placée un peu plus au sud, joignaient à son nom celui de la rivière de Lind, ce qui, suivant les formes de leur déclinaison, faisait le mot de Lindis-Farne. Plus tard, après la conversion des Anglo-

[1] *Bardes bretons*, pp. 414-417.

[2] « *In ipso (Urbgen) præ omnibus regibus virtus maxima erat in instauratione belli.* » *Geneal. Saxon.*, dans Nennius, *Hist., Brit*, § 63. édit. St., et dans *M. H. B.*, pp. 75-76.

Saxons, elle servit de retraite à plusieurs saints personnages, d'où le peuple lui donna le surnom d'Holy-Island, c'est-à-dire Ile-Sainte, qu'elle garde encore aujourd'hui. Le bras de mer qui la sépare de la terre assèche à mer basse. Aussi l'armée d'Urien, lancée à la poursuite de Théoderic, s'établit-elle sur la grève en face de l'île, déterminée à forcer le roi des Angles dans son dernier refuge, ou à l'y prendre par famine en coupant ses communications avec le continent.

Urien aurait sans doute réussi dans cette lutte suprême comme dans les autres, et par là consommé la délivrance de la Bretagne du nord. Mais un misérable traître, appelé Lovan, qui servait dans son armée sans être de race bretonne, gagné sans doute par l'or des Saxons, l'assassina le troisième jour du siége.[1] Un chroniqueur accuse même l'un des rois bretons, Morgan, d'avoir trempé dans ce meurtre par jalousie contre Urien; mais le barde Liwarc'h-Hen, témoin oculaire, qui pleura la mort funeste du héros dans une belle élégie venue jusqu'à nous, infirme cette accusation par son silence non moins que par les éloges qu'il donne à Morgan.

Liwarc'h consacre en effet une partie de son poème à rappeler les principaux chefs bretons qui secondèrent Urien dans la conquête de la Bernicie :

— « Quels efforts (dit-il) faisait Dunod, le cavalier rapide, » impatient de faire des cadavres en face du bouillant Owen![2] » Quels efforts faisait Dunod, le chef impétueux, impatient » d'entraver l'ennemi en face de Pasken, impétueux comme » lui!

» Quels efforts faisait Gwalloc, le cavalier du tumulte, impa- » tient d'élever un rempart en face d'Elfin, impétueux comme » lui! — Quels efforts faisait Bran, le fils de Mellern! C'était » un démon brûlant de l'enfer, un loup qui étouffait sous son » fardeau. — Quels efforts faisait Morgan, lui et ses guerriers! » C'était, par tempérament, un démon brûlant, un levier

[1] *Geneal. Saxon.*, au lieu ci-dessus indiqué.

[2] Owen, je l'ai déjà dit, était fils d'Urien, ainsi que Pasken et Elfin, nommés ci-dessous.

» attaquant des rocs. — Quels efforts je faisais moi-même, » quand fut tué Elguo! quand tournoyait la lame rayonnante » de Peil,[1] la tente de son pays!

» Je revis après l'action le bouclier d'or sur l'épaule d'Urien: » il fut là un second Elgno-Hen.[2] — Les cheveux se hérissaient » de frayeur à la vue du guerrier terrible: y aura-t-il jamais » un second Urien? — Quoique mon seigneur fût chauve depuis » sa verte jeunesse, les guerriers n'aimaient point sa colère: » maints souverains furent abattus par lui.

» Le malheur d'Urien est un malheur pour moi. Qu'on fasse » des recherches en chaque canton pour découvrir Lovan à la » main étrangère! — Silence à toi, souffle inspirateur! Ils » seront rares désormais les chants d'éloges, hormis pour » Urien qui n'est plus![3] »

Ailleurs Liwarc'h peint la désolation causée par la mort du roi de Réghed, et nous montre Leu, frère d'Urien donnant la chasse à son meurtrier:

« Ordre en a été donné: le frère s'est mis à poursuivre, au » son de la corne de buffle, de la corne du festin, la bête » sauvage qui a dévasté Réghed la sombre. — Ordre en a été » donné: le frère s'est mis à poursuivre, au son de la corne de » buffle retentissante, la bête sauvage qui a dépouillé les » hommes de Réghed.

» Pour Eurzel (sœur d'Urien), elle est dans la douleur, cette » nuit, privée qu'elle est du chef d'armée: au hâvre de Len[4]

[1] Rien ne prouve que le Peil ici nommé soit le fils de Liwarc'h, et il y a tout lieu de croire le contraire.

[2] Sans doute cet Elgno l'ancien (*Hen*, le vieux), que son surnom distingue clairement de l'autre Elgno, susnommé, était quelque ancien héros breton, mort depuis longtemps, et d'une bravoure proverbiale.

[3] *Bardes bretons*, pp. 50-55.

[4] M. de la Villemarqué écrit « *Enn aber Leu*, » traduit « au hâvre de *Leu*, » et ajoute, en note, que ce hâvre de Leu est « l'embouchure du Forth qui portait, » dans cet endroit, le nom du frère d'Urien, dont les domaines bordaient le » fleuve » (*Bardes bretons*, p. 49). Je ne crois pas qu'on sache d'une façon fort authentique la situation des domaines du frère d'Urien. Mais ce qui est sûr, c'est qu'Urien ayant été tué en assiégeant Lindis-Farne, n'est certainement pas mort à l'embouchure du Forth, très-éloignée de là, mais à l'embouchure de la petite

» a été tué Urien! — Elle est triste, cette nuit, Eurzel, par
» suite de la tribulation et de la chute qui m'étaient réservées;
» au hâvre de Len a été tué son frère!

» Vendredi, j'ai vu une grande anxiété parmi les armées
» baptisées, semblables à un essaim sans ruche.....[1] »

Cette anxiété et cette confusion étaient la suite nécessaire de la mort d'Urien. Ce coup terrible brisait, au moins pour un temps, la confédération des Bretons du Nord, et désorganisait son armée. Les divers petits rois qui la composaient, se séparant les uns des autres, se hâtèrent immédiatement de rentrer chacun dans son pays avec ses guerriers; et le roi des Angles, ainsi délivré, reprit possession sans résistance de son royaume évacué par les vainqueurs de la veille.

Pendant que s'opérait cette débandade, le vieux Liwarc'h-Hen, la mort au cœur, rapportait respectueusement dans le pays de Réghed, pour lui faire des funérailles solennelles, la tête du grand Urien, et tout en chevauchant il exhalait ce gémissement lugubre:

« Je porte à mon côté la tête de celui qui commandait
» l'attaque, la tête d'Urien, fils de Kenwarc'h, qui vécut ma-
» gnanime.

» Je porte sur mon côté la tête d'Urien, qui doucement
» commandait l'armée : sur sa poitrine blanche un corbeau
» noir!

» Je porte dans ma tunique la tête d'Urien, qui doucement
» commandait la cour; sur sa poitrine blanche un corbeau se
» gorge.

» Je porte à la main une tête qui n'était jamais en repos : la
» pourriture ronge la poitrine du chef.

» Je porte sur ma cuisse une tête, qui était un bouclier pour

rivière de Lind qui se jette précisément dans la mer en face de l'île en question. Voilà pourquoi je propose de corriger *Leu* en *Len* (d'autant que les manuscrits, tout le monde le sait, confondent perpétuellement *u* et *n*), et de voir dans *Len* le nom breton de cette rivière, à peine altéré en *Lind* par les Anglo-Saxons.

[1] *Bardes bretons*, pp. 46-49.

» son pays, une colonne dans le combat, une épée de bataille
» pour ses libres compatriotes.

» Je porte à ma gauche une tête meilleure, de son vivant,
» que n'était son hydromel; c'était une citadelle pour les
» vieillards.

» Je porte, depuis le promontoire de Pennoc, une tête dont
» les armées sont célèbres au loin, la tête d'Urien l'éloquent,
» dont la renommée vole.

» Je porte sur mon épaule une tête qui ne me faisait point
» honte. Malheur à ma main! mon maître est tué.

» La tête que je porte sur mon bras n'a-t-elle pas conquis
» le pays de Bernicie? Après le cri de guerre les chars
» funèbres!

» Je porte dans le creux de ma main une tête qui commandait
» doucement son pays, la tête d'un puissant pilier de la
» Bretagne.

» La tête que je porte au bout d'une pique noire est la tête
» d'Urien, le sublime dragon. Ah! jusqu'au jour du jugement
» je ne me tairai point!

» La tête que je porte me porta : je ne la retrouverai plus,
» elle ne viendra plus à mon secours. Malheur à ma main!
» mon bonheur m'est ravi.

» La tête que j'emporte du sommet de la montagne a la
» bouche écumante de sang: malheur à Réghed, de ce
» jour!

» Mon bras n'est point affaibli, mais mon repos est perdu.
» Mon cœur, ne te brises-tu pas? La tête que je porte m'a
» porté![1] »

Le siége de Medcaud et l'assassinat d'Urien sont mis formellement par les chroniques[2] sous le règne du roi bernicien Théoderic, qui s'étend, comme on l'a dit de 572 à 579. Il y a donc lieu de placer ces événements vers 578 ou 579.

[1] *Bardes bretons*, pp. 38 à 45.

[2] *Geneal. Saxon.*, dans Nennius, *Hist. Brit.*, § 63, édit. Stev., et dans *M. H. B* (édit. P.) p. 76.

IX.

La bataille de Caltraez.

La ligue des Bretons du Nord ne tarda point à se renouer par le choix d'un nouveau chef suprême.

Owen, fils aîné d'Urien, le plus vaillant et le plus habile après lui, initié de longue main aux vastes desseins de son père, associé à l'exercice de sa puissance, et son successeur enfin sur le trône de Réghed, eût été aussi, assurément, le plus apte à continuer cette brillante série de victoires, qui depuis vingt ans avaient noblement relevé dans ces parages la fortune de la Bretagne. Malheureusement, le génie breton répugnait à transmettre de père en fils, même par voie d'élection, la charge du commandement suprême; chacune des tribus de la ligue, jalouse à l'excès de son indépendance privée, eût craint de voir cette autorité, devenue héréditaire, assurer la suprématie définitive d'une dynastie et d'un peuple sur tous les autres princes et peuples de la confédération. Owen fut donc écarté, et l'on élut, pour succéder à Urien, un prince appelé Ménézoc, roi d'Eiden, ou plutôt principal roi de cette contrée, qui semble avoir été alors partagée entre plusieurs chefs.

Ménézoc, bras vigoureux, cœur intrépide, talent ordinaire, soutint plusieurs années la guerre contre les Angles avec des succès divers, toujours payant bravement de sa personne, mais sans parvenir à reprendre dans cette lutte la supériorité décisive, précédemment acquise aux Bretons par le génie d'Urien. Enfin son règne et sa vie s'achevèrent dans une catastrophe, et son nom reste attaché au souvenir de l'un des plus grands désastres de la race bretonne, la bataille de Caltraez.

Caltraez était un de ces châteaux construits jadis par les troupes romaines contre le mur d'Antonin, pour la défense de cette fortification. Il s'élevait dans la partie occidentale de

l'isthme, très-près du golfe de la Clyde, sur les bords d'un ruisseau appelé *Caldr*, où remontait la mer, d'où venait le nom même de la forteresse, *Caldr-Traez*, grève de Caldr, par contraction Caltraez. Au siècle dernier, on voyait encore les ruines de cette citadelle tout près d'un village dit Calder-church (église de Calder) et d'un petit cours d'eau appelé Calder-burn (ruisseau de Calder), lequel tombe dans la rivière de Kelvin, pour se jeter presque aussitôt avec elle dans le fond du golfe de la Clyde.[1]

C'était une dizaine d'années environ après la mort d'Urien (vers 590). Les Angles de Bernicie, unis contre les Bretons, à leurs compatriotes du Deira, venaient de contracter en outre une étroite alliance avec les Pictes, situés, comme on sait, au nord du mur d'Antonin. En face de cette alliance, présage certain d'une attaque terrible et imminente, les chefs des Bretons sentirent la nécessité de se voir, d'arrêter entre eux le plan de la défense commune, d'assembler pour y pourvoir une armée nombreuse, et, si l'occasion s'offrait, de prévenir leurs ennemis par une vigoureuse offensive.

Ménézoc indiqua donc pour lieu de rendez-vous la forteresse de Caltraez, et pour date le 1er mai, le jour où les Bretons avaient d'ailleurs l'habitude de se réunir, pour célébrer avec des banquets et des feux de joie une de leurs fêtes nationales, appelée *Coelkerz*, débris des superstitions païennes. A cet appel on vit bientôt de tous côtés les chefs bretons, suivis de leurs guerriers, accourir à Caltraez, où il se trouva, dit-on, jusqu'à trois cent soixante princes décorés du collier d'or, insigne réservé aux rois et à leurs parents. Autour de ce royal escadron était groupée une armée superbe. Mais les Anglo-Pictes, ayant eu vent des projets des Bretons, avaient de leur côté en toute hâte rassemblé des masses de troupes; et à peine les indigènes étaient-ils réunis à Caltraez que leurs ennemis les y assaillirent avec des forces immenses.

Les barbares avaient pour chefs Domnal Brech, fils d'Héoki,

[1] V. Horsley, *Britannia Romana*, in-fol. London, 1732, pp. 167-168, et carte du mur d'Antonin.

roi des Pictes, célèbre dans les traditions d'Ecosse, et avec le roi des Angles, qui devait être alors Hussa, son aïeule Bebban, veuve d'Ida, que les bardes appellent Bun la Belle Traîtresse, (*Bun Bradwenn*), parce qu'elle était, dit-on, d'origine bretonne et se montrait au premier rang, même sur le champ de bataille, parmi les ennemis de ses compatriotes. Autour de Ménézoc se groupait, on vient de le dire, tout ce que la Bretagne du Nord avait de plus brave, de plus noble, de plus illustre. Aussi le combat fut-il soutenu, de part et d'autre, avec un acharnement incroyable. Il dura sept jours entiers, sans autre répit que les courtes trèves imposées aux deux partis par la mer montante, dont le flot eut seul la vertu de séparer ces ennemis obstinés.

Cette iliade barbare a eu la chance de rencontrer son Homère — un Homère vraiment digne d'elle — dans l'un des combattants, le barde Aneurin, roi du Gododin, dont les guerriers périrent tous, moins trois, en défendant Caltraez.

Le poème d'Aneurin, coupé par strophes inégales, n'est point un récit; c'est une série d'effusions lyriques à la gloire des principaux héros, relevées toutefois par la mention d'un assez grand nombre de faits pour que l'on puisse, en les rapprochant, en tirer une narration, étrangement confuse encore, je l'avoue, mais singulièrement vivante, et par sa confusion même image d'autant plus fidèle de cette mêlée fougueuse et désordonnée, où les Bretons succombèrent couverts de gloire.

Ce poème, le plus curieux peut-être de tous ceux que nous ont laissés les bardes du VIe siècle, est intitulé le *Gododin;* mais, dans ces strophes héroïques, le nom de Gododin n'est que rarement restreint à la peuplade héritière des anciens *Otadeni*; par une extension fort naturelle dans la bouche d'Aneurin, il s'applique le plus souvent à tout le territoire breton compris entre les deux murs, parfois même à la confédération entière des Bretons du Nord.

Dans la strophe 53e de son poème, Aneurin résume en ces traits brefs l'histoire des combattants de Caltraez:

« Semblables au feu ardent allumé sur la montagne, *le mardi,*
» ils revêtirent leurs sombres armures;

» Le *mercredi*, ils fourbirent leurs cuirasses émaillées ;
» Le *jeudi*, leur destruction devint certaine ;
» Le *vendredi*, ils remportèrent des cadavres,
» Le *samedi*, leurs travaux de fortification furent ruinés;
» Le *dimanche*, ils remportèrent leurs lames rougies ;
» Le *lundi*, on vit une mare de sang leur monter aux » genoux;
» Et le Gododin ne compte, après le désastre, qu'un guerrier » sur cent de retour. [1] »

Or, de l'ensemble du poème minutieusement étudié, il résulte que les indigènes furent d'abord vainqueurs dans trois combats livrés devant la forteresse. Ces combats durent avoir lieu les trois premiers jours (mardi, mercredi, jeudi); et si le barde nous dit que, le jeudi, la destruction des Bretons devint certaine, c'est que le soir de ce jour-là, après leur troisième victoire, ils se livrèrent à une orgie prolongée jusqu'au lendemain matin, durant laquelle les barbares, revenus à la charge, les surprenant dans l'ivresse, leur firent éprouver d'énormes pertes. Ce revers (qu'on doit placer le vendredi), décida effectivement du sort de cette longue bataille. Les Bretons, fort-affaiblis, eurent beau s'opiniâtrer dans la résistance, la citadelle fut forcée — ce sont là les combats du samedi et du dimanche ; — et le dernier jour (le lundi), Ménézoc, livrant un dernier combat désespéré, se fit écraser avec le dernier débris de son armée, qui préféra comme lui la mort à la fuite.

De l'ensemble venons au détail. Avec les principaux traits épars dans le Gododin tentons de recomposer le tableau de cette terrible bataille, d'autant plus curieux à bien connaître, qu'on y peut assurément voir le type achevé de tant de combats, livrés entre Bretons et Saxons, dans cette lutte interminable qui durait alors déjà depuis cent trente ans.

Pour rendre ce tableau vivant et fidèle, j'emprunterai autant

[1] Villemarqué, *Bardes bretons du VIe siècle*, p. 346-347. Pour les autres citations du *Gododin*, qui vont suivre, nous nous bornerons à indiquer le numéro des strophes citées, mais toujours, bien entendu, d'après l'excellente édition et traduction de M. de la Villemarqué.

que possible les paroles du poème, en me permettant toutefois de réunir assez souvent des traits dispersés dans plusieurs strophes, qui se complètent et s'éclairent en se rapprochant.

Aneurin nous montre d'abord les Bretons se rendant de toutes parts à Caltraez, et une partie d'entre eux, avant même d'y arriver, aux prises avec les barbares.

« Les guerriers qui partirent pour Caltraez, après s'être » enivrés d'hydromel, riaient fort dans leur marche; leur » armée était bruyante... Le pâle hydromel, leur breuvage, » devint leur poison. Soudain, une descente perfide jeta le » tumulte dans l'armée. Dans la déroute, ils se défendirent en » braves. Onze cents (ennemis) et trois cents (Bretons) s'entre- » choquèrent. Dégouttante de sang, leur lance traçait un sentier » sur la terre. Ils moururent debout, en braves, en héros, au » premier rang de l'armée de Ménézoc [1].

» Les guerriers qui partirent pour Caltraez avec l'aurore sont » respectables par leur malheur, par leurs angoisses. Ils burent » l'hydromel jaune, mielleux, enivrant. Leur vie fut un mé- » téore; ils réjouirent les chanteurs. Ils rougirent de sang leurs » grandes épées et leurs panaches, leurs lames bien fourbies et » leurs heaumes à quatre côtés, à l'avant-garde de Ménézoc, le » guerrier courtois [2] ... Ils firent certes avec leurs lames bien » des cercueils, remplis d'aventuriers sans baptême! Cela vaut » mieux que de former des alliances. Ils ranimèrent leur vie » dans le sang et la mort, à l'avant-garde de l'armée de » Gododin [3]. »

Ceci n'est encore qu'une escarmouche. Les Bretons se réunissent à Caltraez et célèbrent le Coëlkerz par des festins. Mais les ennemis s'approchent. Le mardi matin, un chef du pays d'Eiden les découvre à quelque distance de la place et les charge immédiatement.

« Le premier, des hauteurs de la belle citadelle, Tudvoulc'h » regarda. Suivi de ses guerriers en marche parmi la verdure,

[1] *Gododin*, strophes 6, 7, 8, 9, 10.
[2] *Id.* 11.
[3] *Id.* 12.

» le premier il s'élança, buffle délié, sur le rivage écumeux. Le » premier il avait versé la limpide cervoise. Le premier, brillant d'or et de pourpre, il s'illustra. Le premier il avait poussé » le cri de guerre qui donne le butin, à la marée montante, » et si elle ne l'eût arrêté, jamais il n'eût reculé [1] ».

« A l'heure où se leva, dans le ciel de l'île de Bretagne, le » premier rayon de soleil — ce roi avec ses splendeurs — quelle » rude course devant l'assaut du bouclier !... Le buffle (Tudvoulc'h) était resplendissant. Il demanda de l'hydromel enivrant; il but le vin limpide; puis un engagement eut lieu » dans la tranchée. Il but le vin transparent : ce fut un signe de » défi guerrier. Le combat naquit dans la tranchée; un combat » à aile déployée, un brillant, un flamboyant combat; un combat armé de pied en cap, un combat ailé [2] !

» Autour de Tudvoulc'h s'avançaient, en trois torrents impétueux, cinq escadrons et cinq cents guerriers, plus trois cents » — trois cents cavaliers de bataille brillants de l'or d'Eiden, — » trois armées cuirassées; trois chefs portant le collier d'or, » trois cavaliers terribles...., — tous trois, unis par la haine, » pressaient rudement l'ennemi; tous trois incessamment, lourdement tuaient raide ses plus braves guerriers. — Couronne » d'or de la bataille, ces trois chefs de peuple étaient Kenric et » Kénon et Kenren d'Aéron. Louange égale à ces braves que les » hommes de Déira n'ont pu subjuguer [3] ! »

Un autre chef, le fils de Semno, savant en astrologie, s'illustra aussi dans cette journée; et lui aussi, comme Tudvoulc'h, « si » les vagues ne fussent venues couvrir le rivage », théâtre du combat, « il n'eût point reculé [4] ».

Le lendemain, à marée basse, les Bretons marchent de nouveau à l'ennemi. En tête de leurs rangs, les bardes chantent le bardit ou *incantation* magique, destinée à appeler tous les maux sur l'armée ennemie :

[1] *Id.* 16.
[2] *Id.* 17.
[3] *Id.* 18.
[4] *Id.* 19.

— « Que les armes s'unissent ! que les rangs se forment ! que » tout s'ébranle ! que le chef soit percé ! que les Logriens tom- » bent en grand nombre ! qu'ils manquent de conseil, qu'ils » manquent de lances dans la bataille !

» Que leurs guerriers soient couchés dans la poussière et que » leurs femmes deviennent veuves ! Qu'il soit brûlé, le fils » d'Héoki, avec ses javelots ensanglantés [1] ! »

Le fils d'Héoki, appelé Domnal Brech, et comme je l'ai déjà dit, roi des Pictes, avait le commandement suprême de l'armée ennemie. Il fut tué par les Bretons dans cette seconde journée : « Ce chef des chefs ennemis, dit Aneurin, portait sur l'épaule » un bouclier peint de diverses couleurs, qui ne le cédait en » rapidité qu'à Pridwaun. [2] C'était le tumulte en personne dans » la bataille, c'était le feu ; sa grande lance était enchantée, » c'était un vrai soleil. Or, il est devenu le butin et la pâture » des corbeaux, lui qui, avant que ses soldats l'abandonnassent » parmi la rosée, avait l'impétuosité de l'aigle superbe ! Dans » la déroute il a été atteint du côté du sein [3]. »

Ce combat du second jour, le plus glorieux de tous pour les Bretons, semble avoir eu le caractère d'une action générale où toute leur armée fut engagée. Nombre de leurs chefs s'y distinguèrent par de brillants exploits, entre autres : Budvan, fils de Bleizvan, l'ami des bardes ; Gwennaboui, fils de Gwenn, secourable à ses colons [4] ; Marc'hleu, « qui abattait avec sa lame des » brassées de bruyère humaine, » et dont « l'épée résonna » sur la tête des mères [5] ; » Carédic, barde et roi comme Aneurin, armé « d'un bouclier d'or resplendissant sur le champ de » bataille comme la gelée du matin [6] ; » Caradoc, « taureau de » bataille dans le tumulte du carnage [7] ; » Ruvon-Hir, qui traversa de part en part l'armée ennemie, en renversant devant sa

[1] *Id.* 22.
[2] Bouclier de l'Arthur mythologique.
[3] *Id.* 22.
[4] *Id.* 23.
[5] *Id.* 24.
[6] *Id.* 25.
[7] *Id.* 26.

lance jusqu'à vingt-cinq escadrons [1] ; et encore Gougan, Gouion et Peredur, et tant d'autres [2], mais par-dessus tous Morien, roi de Reivonioc, et ce même Kénon qui, la veille, avait déjà secondé si puissamment l'attaque de Tudvoulc'h :

— « Morien, ce chef plein de feu, à la main armée de flam-
» mes dévorantes, ce héros du tumulte, cette forteresse pour
» une armée épouvantée, — devant les bataillons du Gododin il
» dispersa tout ! Son bouclier, dans le carnage, avait des ailes
» de feu [3] ! »

Quant à Kénon, le barde épuise toutes les images pour peindre sa valeur irrésistible :

— « Il perforait les cuirasses, il trouait les bataillons; sa
» lance était un courant revenant sur soi-même quand il volait
» devant la verte tranchée. — Sa vigueur était celle du cuivre
» enchanté ; sa vitesse, celle d'Elfin [4] ; l'assaut de sa lance, celui
» des rois de guerre qui rient en frappant. — Bruyère enflam-
» mée, mur crénelé, taureau du tumulte, il était descendu dans
» la mêlée avant que les siens se fussent levés ; contre lui se
» leva une armée innombrable de boucliers ; mais ils furent
» brisés, ces boucliers, devant les troupes du chef de guerre,
» mugissant, volant, à travers le sang, au rempart [5] !... Kénon
» ne se retira de la grève qu'en voyant les cadavres des guer-
» riers couverts par la large vague. [6] »

Ainsi, ce jour-là comme la veille, c'est la mer qui sépara les combattants. Mais les Anglo-Pictes avaient souffert de telles pertes dans cette seconde rencontre qu'ils firent demander la paix. — « Alors, vint à nous (dit Aneurin) un homme à cheveux
» gris, sur un coursier tacheté, caracolant, un des chefs enne-
» mis portant le collier d'or, un sanglier de guerre, qui proposa
» un traité entre les combattants impétueux. » Ses propositions

[1] *Id.* 29.
[2] *Id.* 27.
[3] *Id.* 30, 31.
[4] Fils d'Urien, l'un des plus vaillants guerriers de la ligue du Nord.
[5] *Id.* 32, 33.
[6] *Id.* 30.

parurent inacceptables aux Bretons. « Un noble cri d'opposition » s'éleva : — « Que le ciel nous fortifie! qu'il soit notre refuge ! » qu'il nous protège! que les lances jonchent le champ de » bataille! que les guerriers d'Arclwyd la glorieuse ne soient » pas opprimés avant que leur armée ne soit par terre.[1] »

Dès le lendemain, les Bretons marchent de nouveau à l'ennemi en chantant ce bardit :

« Qu'avec ardeur, adresse et art, qu'avec succès, à l'entour » du rempart de gazon, ses cheveux flottants autour de sa tête » et ses guerriers autour de lui, l'aigle de Gwédien[2] s'élance ! » Que la Muse sacrée défende Morien des ruines et de la pointe » des lances! qu'il soit le premier sur le champ de bataille par » la vigueur et le courage! — Mais que le corps de Bun, la » Belle Traîtresse, soit transpercé de la lance jusqu'à douze fois, » par Gwennaboui, fils de Gwenn[3] ! »

Les Bretons aussitôt commencent l'attaque. « Et avec ardeur, » adresse et art, officiers et écuyers s'élançant en brandissant » leurs épées terribles sur la tête des Logriens, à grands coups » ils coupèrent en morceaux un chef qui tenait, en guise d'éten- » dard, une crinière de loup sans tête.

» Elle périt aussi, elle ne peut échapper à la mort, la Belle » Traîtresse... et sur le mur de la citadelle son cadavre demeura » couché. Le combat s'anime alors; le combat s'étend furieux. » Alors devant les hommes d'Arclwyd font retraite les oiseaux » de bataille[4], » c'est-à-dire les guerriers ennemis.

Ainsi les Bretons triomphent encore; ils rentrent dans la forteresse où un festin splendide les attend; mais pendant qu'ils absorbent l'hydromel, l'ennemi croyant sans doute les surprendre, revient à l'attaque. Déjà en proie aux premières fumées de l'ivresse, les Bretons s'ébranlent lentement. Alors « l'Échanson »

[1] *Id.* 33.

[2] M. de la Villemarqué pense que cette expression désigne Morien. Gwédien était le génie de l'air dans l'ancienne mythologie des Bretons.

[3] *Id.* 34.

[4] *Id.* 35.

lui-même — par où il faut, je pense, entendre Ménézoc, instigateur du banquet — l'Echanson lui-même s'élance, suivi d'une partie de l'armée.

— « Ceux de Ler'hleiku, [1] hommes vaillants, s'élançaient; « ceux de Gododin volaient; ils volaient illuminant la bataille, » soutenant la garnison, brisant toute entrave; à temps tempê- » tant, tempêtant à temps; faisant carnage devant cent mille; » sortant de la forteresse en torrent, en torrent y rentrant [2] ..... » Serrée comme les grains d'un épi, perçante comme un essaim » d'abeilles, l'innombrable armée ennemie, aux boucliers four- » bis, eut son front de bataille brisé devant le taureau du » tumulte (Kénon). Les étrangers, dans le tremblement et la » douleur, dans le désordre de la mêlée furieuse, courent çà et » là à la manière du daim [3]. » Et les Bretons, insultant à leur défaite, entonnent un chant nouveau composé sur la mort de » Domnal Brech :

— « Brech n'est plus; sa fureur a été brisée. Il gît à présent » sans force, sans bandeau de roi, sans sourire... — En un ins- » tant son pays a été consumé par Rez [4], notre dragon du versant » de la montagne. Il n'a point atteint, il n'atteindra pas son but. » Il ne s'approchera plus de ce lieu, il n'y reviendra plus !... Ce » n'est point pour son bien que son bouclier avait été placé sur » la croupe de son cheval ! Ce n'est pas pour son bien qu'il » avait posé lui-même sa cuisse sur le poitrail de son coursier » gris [5] !... »

Malheureusement ils ne se bornent pas à ce chant pour célébrer leur victoire. Ils reprennent le festin interrompu, et pendant toute la nuit l'armée bretonne s'abreuve d'hydromel et de vin : — « En face du champ de bataille, s'écrie Aneurin, à » quelle funeste orgie, depuis le crépuscule jusqu'au crépus-

1 Aujourd'hui pays de Linlithgow et de Lothian.

2 *God.* 39.

3 *Id.* 40.

4 Ce Rez était sans doute quelque chef breton, voisin de la frontière des Pictes, qui avait par ses ravages provoqué la colère de Domnal Brech.

5 *God*, 40.

» cule, se livrèrent les officiers brillants de l'éclat de la pour-
» pre [1] ! »

Ils buvaient encore quand l'ennemi vint de nouveau les assaillir, le vendredi matin. Ils se levèrent aussitôt pour le repousser, ceux du moins à qui l'ivresse laissait encore quelque force.

Mais, hélas ! les plus vaillants avaient subi son atteinte, car, Aneurin est forcé de l'avouer, « l'hydromel précieux et le vin » versé sous les portiques affaiblirent, entre les deux armées, » devant Gododin, la lame de Kénon lui-même, cette bruyère » enflammée, ce mur crénelé, ce taureau de bataille. [2] » Son bras héroïque finit pourtant par reprendre sa vigueur : « Les » ennemis, comme des joncs, tombaient sous sa main [3]. » Autour de lui se groupèrent les chefs les plus sobres, qui n'étaient pas les moins braves : Huvelin, Morial [4], Eidol, « riche en che- » vaux, en noires armures et en boucliers brillants [5] ; » Mérin, fils de Madien, surnommé le Juste, et que le barde appelle « un » serpent redoutable aux barbares, un ours furieux, un bou- » levard contre l'oppresseur [6] ; » et le roi de la Gwéned du » nord, c'est-à-dire d'Arclwyd [7] ; et le fils de Léouri, Gwad- nerz, « sanglant moissonneur, avide de combats, qui, son bou- » clier sur son épaule, faisait couler le sang comme le vin bril- » lant coule du cristal dans des coupes entourées de cercles » d'argent à l'ouverture, d'or à l'intérieur, pour le ban- » quet [8]. »

Ils firent de leur mieux ; ils attaquèrent l'ennemi avec ensemble et résolution ; « ils tuèrent sept fois autant de Logriens qu'ils » étaient de guerriers [9] ; ils firent déborder de sang la rivière »

[1] *Id.* 42.
[2] *Id.* 43.
[3] *Id.* 44. Cf., strophe 51.
[4] *Id.* 43.
[5] *Id.* 45.
[6] *Id.* 48.
[7] *Id.* 49.
[8] *Id.* 50.
[9] *Id.* 43.

qui baignait la citadelle [1] et parvinrent enfin, pour ce jour-là, à écarter de ses murs les barbares. Mais ils n'étaient qu'une poignée. Le reste de l'armée, surpris dans l'ivresse, n'opposa qu'une résistance des plus molles, et tomba pour la plupart, presque sans combat, sous le fer ennemi. Les Bretons éprouvèrent donc, dans cette journée, des pertes immenses. Aussi Aneurin s'écrie en gémissant : « Après le banquet où coulèrent le vin et l'hy-
» dromel, ils marchèrent au combat, les hommes cuirassés. Je
» ne connais pas de récit de carnage pareil : si complet fut leur
» massacre [2] ! — Que la vague engloutit d'officiers illustres [3] »

Ce fut donc, malgré tout, un vrai désastre. Les Bretons qui, jusque-là, avaient tenu leurs ennemis à distance, se virent pressés par eux dans leur forteresse, et l'on put prévoir dès lors la fatale issue de cette lutte terrible.

Aussi les barbares se hâtent de poursuivre leur succès. Le lendemain (le samedi), « dès le lever de l'aurore, les combattants
» affluent dans la carrière. » Ils attaquent avec furie les palissades et autres fortifications avancées qui défendent l'approche de Caltraez; ils les détruisent par le feu : — « Quelle brèche!
» quelle montagne de flammes! s'écrie Aneurin. Que de richesses
» englouties! quelle multitude! que de sang sous les noirs
» faucons! » Mais, du côté des Bretons aussi, « les combattants
» affluent devant les remparts, suivant de près leur général. »
Ils se placent donc en avant des murs de la forteresse, derrière la brèche ouverte dans les ouvrages avancés. Leur général, c'est le vainqueur d'Ida, l'illustre Owen.

Jusqu'alors il avait peu paru dans la mêlée; il avait laissé le champ libre aux exploits de ses rivaux; lui aussi, hélas! faut-il le dire, il s'était abandonné au poison de l'hydromel. Mais devant cet extrême péril tout le sang d'Urien se réveille, et le pousse au point le plus menacé. Une phalange dévouée l'y suit et l'y seconde : — « O terrible héros, ce fut rudement, vaillamment,
» que vous fîtes couler le sang et que vous moissonnâtes les

[1] *Id.* 51.
[2] *Id.* 46.
[3] *Id.* 43.

» hommes à coups d'épée! En riant vous aviez bu l'hydromel :
» en riant vous combattiez! Tout guerrier ennemi, égal d'Owen,
» et que son glaive put atteindre, tomba immédiatement sous
» ses coups. » — Mais Owen fut mal soutenu par les autres chefs bretons, que le désastre de la veille avait démoralisés, et qui le laissèrent presque seul en butte à l'assaut furieux des masses ennemies. Digne fils d'Urien, il ne recula point; jusqu'à son dernier soupir il résista; il se fit tuer sur la brèche[1].

Arrêtons-nous un instant pour entendre l'oraison funèbre de ce héros par son ami Aneurin :

« Tout jeune, Owen possédait les qualités d'un homme; il
» était vaillant dans les combats, un coursier à longue crinière
» sous sa cuisse : tout jeune et déjà fameux! Un bouclier léger,
» large, couvrait la croupe fine de son rapide coursier. Son épée
» était grande, bleue, étincelante; ses éperons, d'or qui brille...
» Owen, doux compagnon, ton corps disparaît sous les cor-
» beaux[2]!

» Ce chef couronné, partout où il allait, sans mesure devant
» son bataillon il versait l'hydromel. Le haut de son bouclier
» était troué. Quand il avait entendu le cri de guerre, il ne fai-
» sait pas de quartier, et tant que le sang coulait il ne quittait
» point le champ de bataille. Comme des joncs il fauchait les
» guerriers. Jamais il ne reculait[3]!

» Ce chef couronné, avec son javelot toujours prêt, avait l'im-
» pétuosité de l'aigle du rivage. Sa promesse était sacrée, il la
» tenait. Il ne quitta pas l'armée de Gododin en prenant la fuite :
» intrépide il excitait la guerre, et il y fut exalté; mais ni lance
» ni bouclier ne le protégèrent[4].

» Ce chef couronné, à mine de loup, portait de l'ambre en

1 « Tu descendis précipitamment des hauteurs [de la citadelle], lui dit Aneurin;
» mais les chefs, tes compagnons, n'allèrent point avec toi : ta mort, sur la brèche,
» fut la ruine de leurs priviléges. » *Gododin*, str. 54. Tous les passages du poème, cités depuis le dernier renvoi, sont aussi pris de cette strophe 54.

2 *God.* 1.

3 *Id.* 2.

4 *Id.* 3.

» forme de bandeau tordu autour de ses tempes : l'ambre avait » coûté cher, plus cher coûta le vin de l'orgie[1] !

» Ce chef couronné, armé en guerre, brave, ardent au milieu » du sang ruisselant; ce chef, avant d'être affaibli [par ses blessures], avait, au front de la bataille, fait tomber cinq fois cinq » bataillons sous les coups de sa lance. Des guerriers de Déira » et de Bernicie — hommes terribles — deux mille périrent en une heure! — Plus tôt le loup eut ta chair que toi le vin du » banquet, ô guerrier[2]!.....

» D'ordinaire, Owen, tu étais monté sur ton cheval; et te » voici abattu devant la tranchée, toi le plus beau rameau de » ta race!

» C'est sans mesure, c'est sans fin que je lui dois des chants » à ce chef des chefs, que recouvre aujourd'hui un tertre vert : » à ce chef dont la main fit tant de captures, dont la cuirasse » reste vide, dont le front royal n'a plus pour bandeau que » l'argile et le bois du cercueil[3] ! »

La mort d'Owen livra aux barbares toutes les défenses extérieures de Caltraez; aussi Aneurin dit-il que « le samedi, les » travaux de fortification des Bretons furent ruinés[4]. » Restait uniquement le corps de la place, qui ainsi désemparé ne paraissait pas capable d'une longue résistance. C'est pourquoi à ce moment les débris de l'armée bretonne se partagèrent en deux corps. L'un, le plus faible, commandé par le barde-roi Eidol, dont on a déjà parlé, resta dans la citadelle pour continuer d'y attirer l'attention et les forces de l'ennemi, pendant que l'autre, le gros de l'armée, sortant de Caltraez sous les ordres du chef suprême Ménézoc, allait à quelque distance, tout à fait sur le rivage, se retrancher derrière une autre partie du mur d'Antonin, moins ruinée et plus facile à défendre.

Cependant, le dimanche, Eidol, suppléant au nombre par l'audace, fait une sortie impétueuse sur les barbares : — « Avec

1 *Id.* 4.
2 *Id.* 5.
3 *Id.* 54.
4 *Id.* 53.

» les guerriers de son âge, il attaque, il monte, il descend, ce roi » de la bataille, ce bouillant roi de la guerre, qui chérissait son » clan et son pays. Moissonneur ardent, ardemment il fait jaillir » le sang sur l'herbe; il foule aux pieds à la ronde harnais et » chevaux... Mais, autour de lui, ils ont l'image de la mort » peinte sur la joue, ses malheureux compagnons appesantis, » dont les lances faiblirent dès le commencement du combat. »[1] Aussi est-ce en vain qu'Eidol redouble d'héroïsme; les Bretons sont repoussés, leur chef tombe en combattant : — « Le sang » d'Eidol est glacé, son visage est blême, » — et alors les Anglo-Pictes, envahissant la forteresse, y mettent le feu :

« D'éclats de lumière environné, le retranchement est » rayonnant. La guerre enveloppe la vallée. Elles enveloppent, » elles consument le cellier et la salle où coula l'hydromel miel- » leux et enivrant, les flammes de la guerre allumée dès l'au- » rore par l'armée des Logriens. »[2]

Pourtant le combat dure encore, ou tout au moins le massacre. Cette même salle où les Bretons s'étaient si mal à propos gorgés d'hydromel, elle est le théâtre d'une mêlée, d'une « bou- » cherie horrible. »[3] Il semble que le barde prenne un amer plaisir à nous peindre en ce lieu même, témoin de l'orgie, » l'angoisse profonde » de ses malheureux compatriotes, « les » belles coupes dorées avec des cercles de sang, le sang cachant » l'écume de l'hydromel jaune et brillant, le sang formant de » nouveaux cercles ! »[4]

Caltraez prise et ruinée, restent les bataillons de Ménézoc, retranchés, dit Aneurin, « au point sans brèche du rivage. » Les barbares s'avancent contre eux dès le lundi, et, à leur vue, les Bretons chantent le bardit du dernier combat :

« Appelons ! que la mer monte jusque dans la mêlée ! Echan- » geons nos javelots, nos javelots également terribles ; poussons » le fer aigu, la lame meurtrière !

[1] *Id.* 55.
[2] *Id.* 55.
[3] *Id.* 53.
[4] Fragment déplacé du *Gododin*, dans les *Bardes bretons*, p. 378.

» Qu'elle tombe dans le tumulte la couronne du guerrier » replet à l'acier de flamme, la couronne du chef ennemi (le roi » des Angles)! Qu'il ramène ses chevaux de bataille et ses équi- » pages de guerre dégouttants de sang, du sanglant combat de » Caltraez!

» Le voilà sur la hauteur, le fort de notre armée! le chien de » guerre héroïque (le chef breton) domine la colline! Appelons- » nous! Levons notre étendard brillant au point culminant du » champ de bataille! Poussons le fer! »[1]

Laissons le barde raconter ce dernier combat.

« Au point sans brèche du rivage, le chef de Gododin,[2] le » général en chef que l'on pleure n'avait point reculé devant la » flamme ardente du conflit. Il s'était placé lui-même, inébran- » lable, au passage principal, à la tête d'un escadron solide. » Avec vigueur il avait fondu sur les ennemis et les avait dis- » persés; avec vaillance il avait porté une grande charge. Du » clan de Ménézoc tout ce qui resta fut un glaive informe et » mutilé.

» Quoique, par suite du banquet du matin, il n'eût pas de » bouclier, il défendit bien le rivage, il brilla au champ de » bataille! Le glaive bleu de sa main porta des coups rapides; » le poids de ses javelots mit en péril la tête de quiconque l'af- » fronta. Monté sur son coursier gris, le chef des chefs, il faisait » tomber les ennemis sous les coups de sa lame, quand lui- » même il tomba! Mais il ne s'enfuit pas du champ de bataille, » ce prince dont on doit célébrer l'hydromel doux et eni- » vrant. »[3]

Sa mort n'amène point encore la déroute des Bretons. Entourés d'énormes masses d'ennemis, ils résistent avec l'enthousiasme du désespoir. Deux chefs soutiennent surtout leur courage et prennent le commandement au lieu de Ménézoc. L'un est ce Tudvoulc'h, du pays d'Eiden, qui s'était tant illustré dans le premier combat et qui ne brilla pas moins dans le dernier :

[1] *Id.* 57.
[2] C'est-à-dire Ménézoc, chef de la confédération bretonne.
[3] *Id.* 58.

— « Qu'il tua de Saxons, le septième jour ! » s'écrie Aneurin.[1] L'autre est un neveu du barde, appelé Gwendoleu. A Caltraez, guerrier sobre, il avait, pendant l'orgie, « renversé à coups de » piques les tables et les coupes d'hydromel. » Maintenant, il se précipite « à travers un lac de sang ; il abat les rangs enne- » mis qui ne reculent point ; il oppose l'assaut à l'assaut ; » et, au milieu du tumulte, il exalte ses guerriers en chantant le bardit :

« Qu'on aiguise les glaives ! voici venir de l'Océan les voix » bruyantes ! Du secours à l'armée ! Du secours aux lances ! Que » l'avant-garde se montre ! C'est le jour des suprêmes efforts » et de la grande bataille ! »[2]

Les guerriers de Tudvoulc'h répondent :

« Que les armes s'unissent ! Que les rangs se forment ! — » Que le tumulte commence ! En avant les braves ! en avant les » grands ! en avant les bons ! — Voici que l'épieu d'aune est roi ; » qu'il s'entoure des cors arrondis ! qu'il s'entoure des glaives » recourbés ! Honneur à notre chef au large front ! »[3]

Et sur les pas de ce chef, ils s'enfoncent au plus fort de la mêlée. Mais, hélas ! ils ne peuvent plus que vendre chèrement leur vie. Ils ont beau tuer, tuer encore : le nombre des ennemis grossit sans cesse. Ce nombre énorme et brutal l'emporte sur tous les prodiges de l'héroïsme. Tudvoulc'h tombe : — « Quand » il périt, ce renfort de sa nation, son poste sur la tranchée fut » changé en un lieu de sang. »[4] C'est le signal de la catastrophe suprême.

L'âme bretonne d'Aneurin s'est refusée à peindre cette boucherie de héros.

Arrivé à ce point de son œuvre, il résume en quelques traits énergiques tout ce long drame de Caltraez, dont il fut l'actif témoin avant d'en devenir le poète : « J'ai vu, dit-il, des flots » de guerriers qui, du promontoire d'Adoen, descendaient pour

1 *Id.* 13.
2 *Id.* 61.
3 Villemarqué, *Bardes bretons*, p. 375.
4 *God.* 13.

» la fête du Coelkerz... J'ai vu des guerriers en ordre de bataille » arriver dès l'aurore, et la tête de Domnal Brech que des cor- » beaux dévoraient. J'ai vu des richesses enlevées, et en mon- » ceau entassés les os des envahisseurs aux bannières azurées, » venus d'au-delà de la mer. J'ai vu une grande armée vaillante, » entourée d'eau, au cœur magnanime, tumultueuse, mais, » hélas! bien affaiblie, résolue à tomber devant cent mille » hommes, à verser son sang pour son pays et ses cou- » tumes ! » [1]

Pour marquer le résultat final du combat et la ruine de ses malheureux compatriotes, il n'a qu'un mot : « Le lundi, on vit » une mare de sang leur monter aux genoux, et le Gododin ne » compte, après le désastre, qu'un guerrier sur cent de » retour ! » [2]

Je n'ai pas craint de multiplier les citations de cette poésie étrange, abrupte, barbare même, j'en conviens, par certains côtés, mais aussi, on l'avouera, d'une énergie peu commune. C'est que cette poésie bardique, dont le *Gododin* me semble le chef-d'œuvre, n'est pas seulement une peinture vivante et forte de la lutte des Bretons contre les Saxons: c'est cette lutte même, ressuscitée sous nos yeux dans toute la grandeur de son action. Le cliquetis des lances, l'éclair des glaives, les chevaux bondissant, le sang coulant à longs flots, le râle des mourants, le chant des vainqueurs, les cris confus de la mêlée, l'ivresse vertigineuse du champ de bataille, tout cela est dans les bardes, et plus que tout cela encore, l'acharnement implacable, le sombre et fier enthousiasme d'une race qui sent sa patrie se dérober sous ses pieds, mais qui a juré de mourir libre plutôt que de vivre asservie. Aussi les bardes du VIe siècle ne se bornent pas à chanter; ils ceignent le glaive, ils combattent; et la harpe entre leurs mains, n'est que l'auxiliaire du glaive, une arme de plus contre les Saxons.

ARTHUR DE LA BORDERIE.

(La fin à la prochaine livraison).

[1] *Id.* 59.
[2] *Id.* 53.

LA POÉSIE.

TERCETS.

—

A M. ÉMILE GRIMAUD.

—

Ce siècle a dit : « La Muse est morte. »
La Muse, toujours jeune et forte,
Lui répond par des chants nouveaux ;

La Muse, appuyée à l'histoire,
En agrandissant ses travaux
A vu s'agrandir sa victoire.

Vendée ! elle a vengé tes fils !
Elle a relevé les défis
Jetés aux héros du Bocage ;

Près de leur rustique cercueil,
Elle a de l'épopée en deuil
Parlé le sublime langage.

La Muse, en face du Veau d'or,
N'a pas ralenti son essor
Et renié son caractère.

Tant qu'au bruit de ses long combats
L'honneur éveillera la terre,
La Muse ne périra pas.

Tant que l'esprit de sacrifice,
Le courage et la loyauté,
Du tournoi s'ouvriront la lice ;

De leur éternelle beauté
Tant que quelques vertus encore
Au monde annoncera l'aurore ;

Tant que les martyrs et les saints,
Sans peser la force et le nombre,
Du ciel serviront les desseins ;

Comme un éclair dans la nuit sombre,
Tant que d'augustes vérités
Feront resplendir leurs clartés ;

Du fond de leurs tombes poudreuses,
Tant qu'on entendra retentir
La voix des âmes généreuses ;

Tant que les pleurs du repentir
Et les grâces de l'innocence
Auront conservé leur puissance ;

Tant qu'aux pieds de dieux imposteurs
Nous ne suivrons pas les flatteurs
Qu'un vil intérêt détermine ;

Tant qu'un seul noble souvenir
Nous préservera de ternir
Un blason pareil à l'hermine ;

Les enfants des hommes verront
La Muse garder à son front
L'auréole qui l'environne :

La poésie est aux grands cœurs,
Ce qu'aux rois était leur couronne
Et la pourpre aux guerriers vainqueurs !

Cte DE NUGENT.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE. — Comme on s'habille aux eaux. — Mgr Chigi et M. Louis Veuillot au Pouliguen. — La statue de Châteaubriand. — M. le prince de Broglie, les prix Montyon et Marianne Feillet. — Deux discours à la Sorbonne.

Il n'est que trop vrai, hélas ! que toute notre haute société, les gens qui devraient penser, parce que tout le monde agit d'après ce qu'ils pensent, emploie tout son temps à s'habiller et à se déshabiller. Nous avions les bals d'hiver ; ce qui était une assez fréquente occasion de montrer le talent des couturières : les eaux ont changé tout cela, et les dames ont gagné deux mois de plus sur le calendrier de la toilette. On dit même que les *messieurs* s'en mêlent et que les tailleurs rivalisent de génie avec les marchandes de modes pour orner la moins belle partie du genre humain et la rendre digne de l'autre. Musset appelait la vie une *mascarade ;* mais c'était une figure. Allez aux eaux, cher lecteur, et vous verrez que ce mot est le seul qui puisse donner une idée vraie de la façon dont on s'y habille aujourd'hui. Les dames recherchent des modes qui rappellent celles des hommes : elles portent des vêtements de zouaves et de hussards, des toques à la façon des chasseurs de la garde ; c'est à n'y rien comprendre ; et votre serviteur, qui a traversé ces temps-ci un petit port des côtes de Bretagne, en est encore tout ébahi. Les jeunes gens se travestissent aussi : ils se font la raie sur le milieu de la tête et portent des ombrelles ; les plus mâles d'entre eux adoptent volontiers les costumes villageois ; j'avoue, en vérité, que cela m'a fait peine : je souhaitais à nos costumes bretons qui s'en vont une autre fin que celle de servir de motifs à des fantaisies de tailleurs. Il est vrai qu'on apercevait sur cette plage quelques vêtements bourgeois ; mais, à l'air satisfait des braves gens qui les portaient, on reconnaissait des fonctionnaires auxquels leur âge, leur dignité et leurs décorations interdisaient de déroger. Quand on est fonctionnaire, il en reste toujours quelque chose.

De ce petit port que je ne nommerai pas, je suis allé au Pouliguen, lieu charmant qui a trouvé son poème dans les *Souvenirs bretons* de M. Stéphane Halgan, et j'ai été fort agréablement surpris en voyant qu'il y avait ore des gens capables de choisir une plage, où l'on puisse, loin des

Parisiens, respirer l'air de la mer, à l'abri d'un joli bois de sapins, se baigner, s'amuser et se vêtir comme de simples mortels. Sur les bords de cette baie si fraîche, si paisible, si bleue qu'elle rappelait un lac d'Italie, on m'a montré deux hommes illustres bien faits pour se comprendre et qui doivent avoir soif de repos, car leur besogne est rude et ils ne s'y épargnent pas : l'un était Mgr le prince Chigi, nonce de la cour de Rome à Paris; l'autre, M. Louis Veuillot. Quoiqu'il gardât le plus strict incognito, Mgr Chigi était l'objet des respects de tout le monde, et, soit qu'il traversât les rues, soit qu'il rentrât au port dans le canot où il faisait ses promenades, les fronts se découvraient sur son passage et les mères s'agenouillaient en le priant de bénir leurs enfants. J'étais loin, on le voit, de la mascarade des jours précédents.

Je vous demande excuse, cher lecteur, d'avoir osé parler d'un voyage au Pouliguen, dans un temps où il faut, au moins, aller au pôle nord, pour avoir le droit d'écrire ses impressions; mais chacun va où il peut, et vous voyez que je n'ai pas eu besoin d'aller bien loin pour apercevoir deux personnages célèbres et contempler des centaines de gens ridicules.

Mais voici une nouvelle qui vaut mieux que mes impressions de voyage : la ville de Saint-Malo s'occupe d'élever une statue à Châteaubriand et a eu l'heureuse idée d'appeler la France entière à contribuer à l'érection de ce monument. Grâces en soient rendues à qui de droit, sans oublier l'Académie qui a constaté l'entrée de Châteaubriand dans la vraie gloire en mettant l'an passé son éloge au concours. Voilà pour la Bretagne une occasion d'être fière en rappelant une fois de plus que Châteaubriand fut un de ses enfants. Ce n'est pas qu'en général nous considérions qu'une statue tire beaucoup à conséquence ; il nous serait aisé de citer plusieurs notabilités d'arrondissement dont l'airain a été chargé de retracer les traits oubliés aux âges futurs ; mais il y a statue et statue. Le bronze est comme le papier : il dit ce qu'on lui fait dire, et tous les sculpteurs ne sont pas comme David (d'Angers), qui ne voulait mouler que les grandeurs incontestables. A ce mode d'hommage, nous sommes heureux de ne rien trouver à reprendre, et sa *tardiveté* relative, passez-moi le mot, n'est pas ce qui nous en plaît le moins. Si grand qu'on ait été durant sa vie, il ne suffit pas de mourir pour devenir un grand homme et avoir droit à sa statue. La gloire a besoin du temps pour se consolider et les statues sont un mince moyen d'arracher à l'oubli ceux qu'il a frappés de son aile rapide. Depuis quinze ans que l'auteur de *René* dort dans son rocher du Grand-Bey, sa mémoire n'a fait que grandir. Nous ne saurions donc trop applaudir à la noble initiative que vient de prendre la municipalité de Saint-Malo.

Au moment où l'Académie couronnait l'Eloge de Châteaubriand, elle distribuait également les prix de vertu de la fondation Montyon. Tout a été dit sur cet usage assez bizarre de couronner la vertu ; cependant on s'ac-

corde assez généralement à reconnaître que M. le prince de Broglie a su rajeunir son sujet. Je veux bien le croire ; en tout cas, on ne peut nier qu'il ait envisagé la question avec l'élévation d'esprit qu'il montre en tout ce qui sort de sa plume. Pour ma part, je suis fort heureux de voir tous les ans la plus haute société littéraire annoncer à la France qu'on a découvert quelques âmes capables de dévouement ; mais il me semble que la vertu n'est point une chose que l'on engage les gens à rechercher en leur disant, à la façon de ce qui se pratique pour les objets perdus : *Il y aura récompense*. Peut-être, après tout, la société punissant les coupables, est-il juste, pour compléter l'antithèse, que l'Académie couronne les gens vertueux, et j'y souscris de grand cœur ; tout cela soit dit sans manquer de respect au vénérable M. de Montyon, l'un des hommes de ce siècle qui ont fait le plus de bien durant leur vie, et auquel on peut bien pardonner d'avoir cherché à en faire après sa mort. — Une femme de notre province, Marianne Feillet, a fourni, cette année, l'un des récits les plus attachants de la notice consacrée aux prix de vertu, récit que nous reproduirions très-volontiers, s'il n'avait déjà paru dans tous les journaux de Bretagne.

On s'est beaucoup entretenu ces temps-ci d'une autre distribution de prix qui n'a pas coutume de faire parler d'elle ; on devine qu'il s'agit du grand concours et d'un discours qui a été prononcé à cette occasion. Et même, pour être exact, il faudrait parler de deux discours, puisque l'Université, par un sentiment de respect (qu'on ne saurait trop louer) pour les vieilles traditions, maintient l'usage du discours latin débité en grande pompe. Cet usage est respectable parce qu'il est ancien, et puis il faut bien honorer le latin ; si peu qu'on en use, on ne saurait s'en passer. L'empereur de la Chine, qui est encore moins laboureur que nos professeurs ne sont cicéroniens, trace, chaque année, un sillon pour honorer l'agriculture ; ainsi à chaque cérémonie du grand concours, les quatre Facultés, en robes et en bonnets carrés, donnent à un lettré la tâche ingrate de lire un discours que personne n'écoute et qu'une élite imperceptible est capable de comprendre. Aussi n'est-ce pas de celui-là qu'on parle, mais bien de l'autre qui constate que, de 1852 à 1859, les résultats des compositions attestent une sérieuse décadence de nos études classiques. Le cas est grave, et il y a quelque mérite à confesser ainsi publiquement que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il y a pourtant lieu de se consoler : depuis quelque temps le niveau se relève, et puis l'expérience ne porte que sur les élèves de l'Université qui, malgré son nom, ne comprend pas l'universalité des écoliers français. Il ne nous appartient pas de donner notre avis sur la cause de cette décadence ; disons seulement que chacun prétend en avoir deviné une, et que quelques-uns peuvent bien deviner assez juste. Ce qui nous paraîtrait curieux, si ce n'était affligeant, ce serait de voir des

amis du progrès, qui accusaient les Jésuites, il y a un mois, de trop bien enseigner, prétendre aujourd'hui que ceux-ci pourraient bien être pour quelque chose dans cette décadence. Voudrait-on par hasard nous faire croire que la jeunesse française est placée sur une bascule dont le clergé et l'Université occupent chacun un bout, et que l'un ne peut s'élever sans que l'autre s'abaisse ? Mais qui peut douter de la puissance d'un pareil argument : *Les Jésuites !* Cette explication répond à tout et dispense d'en chercher une autre. C'est le : *Votre léthargie* du *Légataire*. Il y a quarante ans, on ridiculisait les catholiques en leur prêtant ce refrain : *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau.* Ce refrain a vieilli ; il paraît que celui du Jésuite n'a rien perdu de son charme et de sa puissance, puisque certaines gens l'emploient toujours avec la même constance. Si l'on nous objectait que tout cela n'est pas de la littérature, et que nous nous mêlons de ce qui ne nous regarde pas, nous répondrions que les thèmes et les versions sont de la littérature, de la plus importante et de la plus utile, car la littérature est aussi bien la fille du dictionnaire que l'enfant de l'imagination.

LOUIS DE KERJEAN.

— Le dimanche, 31 juillet, a eu lieu, sous la présidence de Mgr l'Archevêque et au milieu d'une foule immense, la translation des reliques de saint Innocent dans la chapelle du collége de Vitré. M. l'abbé Massabiau a prêché à Notre-Dame, et développé éloquemment cette pensée, qu'il vaut mieux souffrir la mort que de trahir sa conscience et d'abandonner Dieu.

— Un Vendéen, le R. P. Benjamin de Puiberneau, missionnaire, l'un des membres distingués de la Compagnie de Jésus, vient de mourir en Chine, à l'âge de 39 ans. Entré dans les ordres peu de temps après sa sortie de l'Ecole polytechnique, il a, pendant plusieurs années, enseigné les mathématiques à l'institution de la rue des Postes. Mais sa foi ardente l'entraînait irrésistiblement vers les sacrifices, les luttes, les périls de l'apostolat militant. Il partit en mission pour la Chine, il y a quelques mois à peine, et il a succombé à une cruelle maladie, peu de jours après être arrivé à Shang-Haï.

— La Faculté de Droit de Rennes a encore fait une perte bien sensible : M. Le Poitvin, le savant professeur de droit commercial, est mort le 27 juillet. M. Le Poitvin laisse un nom très-connu dans la science : son *Traité de la commission*, publié en collaboration avec M. Delamarre, conseiller honoraire, lui avait fait une réputation à peu près européenne.

— La Faculté de Droit de Paris a couronné, le 2 août, M. Pierre-Julien Godet, de Mareuil (Vendée), qui a obtenu la deuxième mention au concours de droit romain (licence) et au concours de droit français.

— L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 29 juillet, a partagé le prix du concours relatif aux *livres* dits *hermétiques* entre M. Louis Ménard, docteur ès-lettres, et M. Félix Robiou, docteur ès-lettres, professeur d'histoire au collége de Napoléonville.

LETTRES PARISIENNES.

VII.

A Madame de Kerlouarnec, en son manoir de Kerlouarnec, paroisse de Plou.....

Paris, 31 *juillet* 1864.

Que penseriez-vous, Madame, si alors que vous êtes occupée à surveiller votre lingerie, ou à ranger une chambre d'amis à l'étage le plus élevé de votre manoir, vous voyiez passer devant la fenêtre, assez près pour en frôler les carreaux en répandant l'ombre autour de vous, le feuillage touffu d'un arbre en mouvement? Vous croiriez sans doute rêver. Je viens d'avoir tout à l'heure sous les yeux ce spectacle fantastique. Je prenais la plume pour vous écrire, et, suivant mon usage, je ne savais pas encore ce que j'allais vous dire. Les enfants jouaient auprès de la croisée, quand je les entends s'écrier : — Un arbre qui passe dans la rue! — Je me relève, et j'aperçois en effet un magnifique marronnier en marche, juché sur un chariot que traînaient huit vigoureux percherons. En avançant la main, j'ai pu cueillir une feuille.

Si les vieux arbres se mettent à voyager, où s'arrêtera donc le besoin de locomotion de notre époque? Ne vous gagnera-t-il pas vous-même, Madame? Serez-vous moins curieuse de voir Paris, serez-vous mieux enracinée dans la terre natale que ce marronnier,

plus âgé que vous, qui certes avait vécu cinquante ans et davantage sans se douter qu'il viendrait jamais décorer nos promenades? Ne savez-vous pas qu'en vingt heures à peine vous pourriez vous trouver transportée dans la chambre où je serais si heureux de vous recevoir à mon tour?

Il paraît cependant que le chemin de fer n'a guère changé encore les habitudes casanières de notre pays. Deux trains par jour suffisent amplement à tous les besoins du siège épiscopal de saint Corentin, qui a présentement l'honneur d'être tête de ligne. C'est bien autre chose aux petites stations! Les employés oisifs bâillent aux corneilles, jouent aux dominos, lisent des romans ou cultivent un jardin. Quand l'horloge marque l'heure du prochain passage du convoi, ils se rendent lentement à leur poste; la cloche tinte dans le désert, on dirait celle d'un ermitage; le registre d'inscription des colis n'a pas encore perdu un de ses feuillets, et le pot de colle destiné à étiqueter les bagages est moisi avant d'avoir été entamé. Pourtant, ô bonne fortune pour tout le bureau! voici un gros curé qui vient faire la conversation et prendre un billet de 75 centimes afin d'aller dîner chez un confrère. Le convoi paraît au loin, il chemine discrètement et sans tapage; la locomotive, le *dragon rouge annoncé par Merlin*, comme disait ce pauvre Brizeux dans une éloquente invective, semble ne rougir que de sa mauvaise réputation, et s'attache à ne pas la justifier. Elle fait le moins de bruit qu'elle peut, comme si elle craignait de troubler le ramage des oiseaux et l'éternel sommeil du poète. Elle s'arrête enfin d'un air de nonchalance et de bonhomie; le mécanicien nomade sourit aux préposés sédentaires; ils échangent ensemble une prise de tabac ou choquent des verres de cidre. BANNALEC! crie devant les portières un homme à casquette réglementaire. BANNALEC! répètent les échos de la vallée. Personne ne sort, et le gros curé, salué par tous les employés, s'installe seul dans un compartiment où il chuchotera paisiblement son bréviaire. Si, à ce moment, on apercevait à l'extrémité d'une des routes quelque voiture, peut-être vide, se dirigeant vers la station, soyez tranquille, le dragon rouge serait débonnaire, et attendrait. Mais on ne voit rien, on n'entend

rien. La cloche de l'ermitage tinte encore, et l'hydre se remet en marche.

Voici pourtant qu'elle est aux portes d'un chef-lieu de département, de l'ancienne capitale des Vénètes. VANNES! crie le héraut à la casquette brodée. Ici sans doute la scène va changer, et nous aurons quelque tumulte. En effet, trois omnibus se tiennent attelés derrière la gare, chacun d'eux porte le nom d'un des trois hôtels de la ville, et le train leur verse..... un flot de trois voyageurs. Il y en aura juste un par voiture et par hôtel. Un de mes amis, qui s'est récemment arrêté à Vannes, m'affirme que les choses se sont passées ainsi, et qu'il a composé le tiers de l'affluence. Encore avait-il un permis de circulation gratuite, et l'un de ses deux compagnons était un officier, voyageant au quart du tarif. Je ne suis plus surpris de la baisse des actions ni des imprécations des actionnaires contre la Bretagne. Elles font un pendant assez curieux aux invectives des poètes, doublées de celles des postillons.

Ah! si vous vous décidiez, Madame, à vous rendre à mon invitation, si vous arriviez surtout à Paris un dimanche soir, par la gare d'Orléans, quel spectacle différent vous serait réservé ! Vous verriez, aux approches de la gare, les locomotives se croiser sans cesse, sifflant, soufflant, mugissant avec un vacarme infernal. On se croirait dans les entrailles d'un volcan. Vous verriez des milliers de voyageurs se précipiter, se bousculer, se ruer aux issues où il leur faut s'engouffrer comme dans une sorte d'écluse, puis courir de nouveau, envahir les fiacres et assiéger le faîte des omnibus, toujours insuffisants. Cette vie haletante et tumultueuse, c'est proprement Paris, et lorsque je vais en Bretagne, je suis quelque temps à me faire au contraste de la solitude, du silence, de la placidité des mouvements et des habitudes. Les extrêmes se touchent, ainsi que le dit un adage bien profond, et j'éprouve un ahurissement comparable à celui qui vous saisirait au milieu de notre agitation fiévreuse. Je suis comme le passager récemment débarqué. Il a beau frapper du pied le sol, il a besoin de plusieurs jours pour échapper à l'impression du bruit et du balancement des vagues.

Certes si, parmi les inventions modernes, il en est une plus enfiévrée encore que la vapeur, c'est bien le télégraphe électrique. Aucun bruit strident n'écorche les oreilles, aucune fournaise ardente n'éblouit les regards, mais le dragon rouge, emportant le train express avec une vitesse de près de vingt lieues à l'heure, n'est qu'un chariot embourbé au prix de l'invisible étincelle qui le devance et l'annonce. Hé bien! voyez ce qu'elle aussi devient en notre bon pays. J'observais un jour ses allures, et même j'utilisais ses services, dans une petite cité paisible qui s'est donné le luxe d'un bureau télégraphique. Le personnage officiel, le confesseur laïque, chargé de recueillir et de transmettre toutes les confidences du canton, est le plus oisif des fonctionnaires connus. Je ne lui sais de comparables que les garde-côtes des États-Romains qui avaient pour mission héréditaire de guetter et de signaler aux populations l'approche des pirates barbaresques. En moyenne, il n'a pas plus d'une dépêche à expédier par jour; il y a donc bien des journées où il n'en a pas une seule, et cependant l'assiduité à son bureau est son impérieux devoir : que voulez-vous qu'il y fasse, du matin au soir? Il est étranger au pays, où il ne connaît personne. Si de plus c'est un jeune homme sans famille, et c'est d'ordinaire le cas, il n'a pas d'autre société que celle de son porteur de dépêches. Allons, mesdemoiselles, vous avez le cœur compatissant, il y a là une bonne action à faire. Je propose que toutes les jeunes filles de la ville tirent au sort à qui épousera le cénobite, par sentiment de charité chrétienne.

J'apprends heureusement qu'il trompe son désœuvrement en soufflant dans un cornet à piston. Si peu qu'il ait de génie musical, il est en situation de devenir un virtuose de première force, et d'abandonner quelque jour le télégraphe pour le culte plus productif d'Euterpe. En attendant il daigne jouer du serpent aux offices de l'église, où son acolyte le porteur de messages cumule lui-même les fonctions de chantre, et un inspecteur en tournée des lignes télégraphiques risquerait de trouver au lutrin tout le personnel du bureau.

La discrétion professionnelle de l'emploi court aussi de gros

risques parmi ce désœuvrement des préposés. Une dépêche qui arrive est une distraction et un gros intérêt pour eux avant de devenir une émotion pour le destinataire. Afin de la mieux traduire, le fonctionnaire principal a d'ailleurs souvent besoin des lumières locales du messager; celui-ci l'emporte soigneusement cachetée, mais il en connaît la teneur; il est si fier d'avoir quelque chose à faire qu'une sorte de rayonnement, correspondant à la nature ou à l'importance de la nouvelle, éclate sur son visage. Il est questionné sur sa route par toutes les commères qu'il rencontre, et ne prend pas toujours le chemin le plus court. Parfois il se retranche dans son importance, confie seulement un nom propre, et laisse les imaginations se livrer aux commentaires de la curiosité. D'autres fois il est plus expansif, il devient un vrai trompette de ville, et la nouvelle qu'il porte est déjà ébruitée partout avant de parvenir à son adresse.

Du reste, cette science préalable du messager a plus d'avantages que d'inconvénients. Elle lui permet de composer sa physionomie, et de prévenir ainsi bien des émotions pénibles ou violentes, peut-être de conjurer une attaque de nerfs. S'il accourt d'un air riant, la joie entre avec lui dans la maison, et toute la famille a déjà deviné que le jeune Alphonse est reçu bachelier. S'il apporte au contraire une mauvaise nouvelle, et c'est, hélas! trop souvent sa mission, il ménage les transitions, et sait presque employer les précautions attentives d'un ami. Je l'ai vu remettre une dépêche au domicile d'une personne absente pour toute la journée. Un voisin la reçoit fort embarrassé, n'osant pas rompre le cachet, se demandant s'il ne fera pas monter à cheval un exprès. — « Cela n'en vaut pas la peine, » dit tranquillement le messager. Cette dépêche-là peut bien at- » tendre. » Et il en raconte sans plus de façon le contenu. Le voisin jugea de même, et, de retour le soir, le destinataire s'applaudit aussi qu'on ne l'eût pas malencontreusement troublé dans sa partie de campagne.

Me voici loin de mon marronnier ambulant, qui a eu le temps de disparaître au détour de la rue, peut-être d'arriver au terme de son voyage. Là, que de soins vont lui être prodigués par une édilité vigilante! Une fosse profonde a déjà été creusée, et remplie d'un ter-

reau noir qui ferait envie aux fleurs de votre jardin. Un ingénieux appareil y descend l'arbre verticalement et sans secousse; la motte énorme est débarrassée des liens qui la resserraient pour l'empêcher de s'émietter en chemin; la terre est remuée tout à l'entour, puis arrosée à grande eau ; des pompes sont amenées pour arroser aussi le feuillage; une galerie élégante protège le tronc contre les insultes des passants, et, sans même attendre la fin de ces opérations, les beaux ramiers de nos promenades, moins sauvages que ceux de vos bois, viennent se percher en roucoulant sur les branches, et souhaiter la bienvenue au nouvel hôte de la cité. Le voilà qui a définitivement acquis droit de bourgeoisie. Désormais il sera l'objet de toutes les attentions de notre célèbre mandarin M. Haussmann. Il aura des serviteurs et des gardes ; il figurera sur la consigne des sergents de ville aux belliqueuses médailles; il recevra les visites régulières des arroseurs embrigadés; dans ses maladies, il aura aussi de savants médecins qui lui appliqueront des cataplasmes, des ligatures et des compresses. Il souffrira peut-être un an ou deux, son acclimatation laborieuse ne sera même pas sans quelques dangers pour sa vie. Mais il n'y a pas que les arbres qui achètent les honneurs au prix des souffrances et des périls.

Le ramier de Paris, dont je vous parlais tout à l'heure, est encore un des produits les plus curieux de la civilisation, et, je le crois en vérité, l'être le plus heureux de la nature. Ne pensez pas, Madame, que ce soit un vulgaire pigeon émancipé. Non, sa liberté ni celle de ses pères n'ont jamais subi la moindre atteinte, et sa généalogie est pure de toute alliance avec l'esclavage. Mais il a été élevé dans l'amour des hommes en même temps que dans l'indépendance, il a toujours plané sur une foule inoffensive, ou plutôt sympathique, il n'a vu l'espèce humaine que par ses beaux côtés. Je ne lui connais aucun ennemi. Certes les pigeons de votre colombier féodal, volant par bandes dans la campagne et rentrant fidèlement à leur phalanstère, ne semblent pas fort à plaindre. Pourtant ils ont à craindre la fouine, le vautour, le cultivateur irrité de leurs déprédations, la fronde des enfants sans pitié : demandez à La Fontaine le récit émouvant des infortunes du pigeon voya-

geur! Ils ont bien plus à craindre encore votre cuisinière. Malgré tout ce qu'il y a de tendresse dans votre cœur, vous ne vous faites aucun scrupule de servir à vos hôtes l'oiseau de Vénus étouffé par vos ordres et mis à la crapaudine. Le ramier des forêts tremble pour sa nichée, il redoute le chasseur embusqué, l'hiver il est exposé à la famine et doit se résigner à l'émigration. Seul peut-être entre tous les êtres de la création, le ramier de Paris traverse la vie sans connaître ni le péril ni l'inimitié, ni l'infortune. Il élève en sûreté sa couvée, à des hauteurs inaccessibles. Il s'abat parmi les plus riants parterres, vient boire aux bassins des Tuileries, se mêle presque familièrement aux jardiniers, aux promeneurs, aux enfants qui partagent leurs gâteaux avec lui. Mais, comme l'a dit le poète,

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Aussi ne se laisse-t-il jamais toucher, et si des marmots essaient de le poursuivre en jouant, il semble s'amuser lui-même d'un jeu auquel il est le plus fort, et il finit par s'échapper d'un bruyant et vigoureux essor. Alors il va visiter le Luxembourg, les Champs-Élysées, jusqu'aux somptueux ombrages de Saint-Cloud, de Meudon ou de Versailles; il ne se plaît que dans le voisinage des palais. Il paraît aimer aussi la musique. Quand à cinq heures un orchestre militaire exécute des valses dans une clairière des Tuileries, des bandes de ramiers accourent aussitôt, se perchent sur les arbres du pourtour, planent au-dessus des auditeurs, et remplissent de leurs roucoulements les intermèdes.

Remarquez, Madame, comme les choses changent d'aspect, suivant le point de vue de l'observateur. Paris, la grande Babylone moderne, objet de toutes les imprécations des satiristes et des moralistes chagrins, Paris, l'impure sentine de tous les crimes et de tous les vices, Paris est, pour les ramiers, le séjour de l'innocence, de l'harmonie et de la paix. Paris réalise pour eux la tradition du Paradis terrestre, la fable de l'âge d'or, la chimère du Royaume d'Utopie. Si parmi eux il se trouvait des philosophes et des écrivains, représentez-vous ce que serait une description de Paris, tracée, c'est le cas de le dire, par leur plume. Je le crains, hélas! ce tableau de félicité monotone ennuierait les Parisiens eux-mêmes. Ils

préfèrent le mélodrame et l'hippodrome. Ils aiment mieux, jusque dans leurs plaisirs, jusque dans les fictions destinées à les distraire, l'image des batailles, le spectacle des périls, et le choc des passions.

Ma lettre s'est trouvée là, Madame, interrompue par un voyage, et le croirez-vous? par un voyage en Bretagne. Vous me reprochez peut-être de n'être pas allé vous surprendre. Hélas! j'y ai bien songé, mais j'avais un but défini, je disposais de trois jours à peine, et j'ai eu beau commenter l'indicateur des évolutions du Dragon rouge, j'ai reconnu qu'il ne m'offrait aucune combinaison acceptable pour me diriger de votre côté. J'étais au Pouliguen, il m'eût fallu rétrograder jusqu'à Savenay, et attendre là, presqu'une demi journée, le passage du convoi nonchalant de Quimper. Il serait aussi expéditif de repartir tout exprès de Paris. Je tiens à noter ces détails pour mon excuse.

J'étais donc au Pouliguen, où je conduisais, dans la maison la plus noblement hospitalière, des écoliers en vacances. Après plus de vingt ans écoulés, je contemplais cette péninsule aux aspects étranges, que j'avais autrefois visitée en touriste, et qui m'avait laissé des impressions ineffaçables. Je comparais les temps, je constatais l'immobilité de certaines choses, les rapides transformations de certaines autres.

A Saint-Nazaire, au lieu d'une chétive bourgade habitée par quelques familles de pilotes, je trouvais une ville se développant près de son magnifique bassin à flot, dont les écluses s'ouvrent pour recevoir les produits du monde entier, et les paquebots du Mexique, et les états-majors de notre glorieuse expédition. Un peu plus loin, je voulais revoir Guérande, la ville des gentilshommes, la cité numismatique, encore ceinte des remparts du duc Jean V de Bretagne, et qui semble se croire toujours sous l'autorité ducale. Que dis-je, cependant? J'ai lu, collée à ses portes, une affiche municipale annonçant des réjouissances publiques, et promettant aux étrangers et aux baigneurs, qu'elle s'efforçait d'attirer, le divertissement spécial de danses bretonnes, avec un orchestre de plusieurs *binious*. Cela m'a paru une sorte de profanation, dont je ne fais pas mon compliment aux Guérandais. Je me suis souvenu de

votre indignation lorsque votre vieux virtuose, Mathurin l'aveugle, se laissa enrôler par un directeur de théâtre de Paris. Mais je me suis souvenu aussi qu'il y a deux siècles, Mme de Sévigné assistait, aux fêtes des États de Vitré, à des divertissements semblables.

Le Croisic a pris délibérément son parti de rivaliser avec Dieppe et Trouville. J'y ai rencontré les plus excentriques toilettes de baigneuses, consacrées par les artistes des journaux de modes et les littérateurs du *sport* : les toques, les plumets, les loups, les résilles remplies de paquets de faux cheveux, les corsages écarlates, les jupes courtes et les bottes à glands.

Je me permets de douter, Madame, que vous voulussiez affubler votre fille de ce déguisement d'opéra-comique. Il est vrai que le Croisic a un établissement public qui couvre les murs de Paris de ses engageants placards, avec accompagnement de toutes les merveilles curatives de l'hydrothérapie, et ici encore nos pauvres vieilles mœurs bretonnes sont une des séductions offertes à la curiosité blasée des oisifs de la saison d'été et des femmes nerveuses qui s'ennuient.

Pauvres vieilles mœurs, ainsi profanées par un industrialisme qui les détruit en les exploitant, je les ai retrouvées au milieu de tous ces contrastes, mais je n'ai pu en contempler les restes sans un sentiment de tristesse. Le mariage de la fille du paludier est encore une belle et touchante cérémonie; quelle différence pourtant entre l'intérêt pénétrant qu'elle inspirait à un voyageur solitaire et recueilli, dont la présence ne troublait pas non plus le recueillement de l'assistance, et l'empressement jaseur d'une foule de désœuvrés et de Parisiennes, accourus du Croisic pour jouir du spectacle! Aussi, j'ai fui cette foule; j'ai essayé de me rajeunir de vingt ans; sous un soleil ardent, le vieux soleil d'autrefois, je me suis mis à errer seul à travers les méandres des marais salants. Aucun bruit ne parvenait à mon oreille. La mer, la vieille nourrice du paludier, gonflant doucement sa mamelle inépuisable, répandait son lait dans les cases restées ouvertes des lagunes; le vieux soleil coopérait à son œuvre, et, desséchant les cases déjà fermées, déposait sur l'argile les blancs cristaux du sel. Puis, j'ai gagné les dunes qui entourent ces salines. Le cri

d'une alouette effarée m'annonçait une nouvelle conquête de l'homme sur la nature, et un commencement de culture. Je traversais, en effet, quelques guérets déjà dépouillés, je rencontrais quelques vignes; bientôt je pouvais me reposer à l'ombre d'un pin rabougri sur la limite d'un véritable désert. De grands lézards verts bruissaient parmi de rares buissons d'herbes piquantes où pétillaient aussi des sauterelles; la brise soulevait des tourbillons de sable qui m'aveuglaient. J'étais frappé, comme je l'avais été autrefois, de l'aspect oriental de ce coin de notre Bretagne. Pressé par la soif, je m'adressais, pour l'étancher, à une jeune fille au teint brûlé, qui venait d'emplir sa cruche au puits creusé dans le sable du désert. Après qu'elle m'eut versé à boire, je tombais dans un demi-sommeil, que l'imagination, surexcitée par la fatigue et la chaleur, peuplait de songes. Je me croyais sous un palmier, je m'inquiétais de mes chameaux, les cônes de sel amoncelé me figuraient des tentes, et je voulais courir après la jeune fille aux traits brûlés, afin de lui demander sa main pour le fils de mon maître Abraham.

Cependant, en rouvrant les yeux, je reconnus les clochers chrétiens de Guérande, de Saillé, du Croisic, de Batz et du Pouliguen; je vis la mer sans bornes, ceignant la presqu'île de sa guirlande bleue, scintillante de paillettes d'argent et frangée par les rochers des falaises; j'aperçus le panache de fumée d'un bateau à vapeur, qui apportait peut-être des nouvelles de notre armée du Mexique. Je reconnus aussi, debout sur la plage blanche, une maison amie. Elle s'élève juste à l'entrée du petit hâvre du Pouliguen, que signale de loin aux pêcheurs son élégante façade. La mer, baignant ses pieds, rejaillit parfois jusque sur sa terrasse, et, à l'intérieur de cette charmante demeure, tout semble avoir été disposé, avec une merveilleuse sollicitude, pour l'exercice d'une vieille vertu de nos aïeux devenue rare, d'une vertu embellie de toutes les grâces, et que vous savez si bien pratiquer vous-même, Madame, l'hospitalité!

ALFRED DE COURCY.

NOTE

SUR

LA COMMUNAUTÉ DE L'ILE DE RHUYS.

La presqu'île de Rhuys est comme un résumé de la péninsule armoricaine elle-même; entre le Morbihan et la grande mer, elle s'avance ainsi que la Bretagne entre les deux Océans, et bien que la cognée ait fait depuis longtemps tomber les hautes futaies qui causaient tant d'ennuis à Abélard et tant de plaisirs aux ducs chasseurs, le poète peut dire d'elle :

O kaera bro
Koad enn hé c'hreiz, môr enn hé zro[1] !

A un autre point de vue, Rhuys offre encore comme l'abrégé de la Bretagne. Après avoir étudié, à Tumiac, les traces mystérieuses d'une civilisation qui n'a pas d'autres annales, l'archéologue admirera deux monuments tout à fait hors ligne laissés là par cette forte civilisation bretonne qui, à son point de départ, montre partout un monastère et une forteresse. On a écrit des volumes sur Saint-Gildas et sur Sucinio : tout le monde en a dit son mot, savants et touristes. C'est une raison majeure pour que je n'en dise absolument rien. A défaut d'autre mérite, on m'accordera, je l'espère, celui-ci, que je n'ai jamais cherché à refaire pour le seul plaisir de barbouiller du papier, ce que d'autres avaient bien fait avant moi.

[1] O beau pays, bois au milieu, mer à l'entour !

Pourquoi donc ai-je écrit en tête de cette note le nom de Rhuys, le pays le plus exploré, le plus hanté, le mieux décrit peut-être de toute la Bretagne ?

Parce que si l'on s'est beaucoup occupé de Sucinio, et de ses barons (qui n'étaient autres que les ducs de Bretagne eux-mêmes); de Saint-Gildas et de ses abbés, on n'a encore rien dit de la bourgeoisie de Rhuys, si ce n'est en ce qui touche l'auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret*. Je ne vois rien d'essentiel à ajouter à ce qu'on sait, pour arriver à déterminer l'action des deux premiers ordres sur ce coin de terre : il ne serait pas sans intérêt de savoir ce qu'y fut le Tiers-État.

Tout ce que j'en ai appris, je l'ai trouvé dans quelques registres de délibérations qui forment à eux seuls les archives municipales de Sarzeau et qui ne remontent pas au-delà de 1680. C'est bien peu de chose ; mais c'est assez pour caractériser ce corps des bourgeois de Rhuys, constitué en communauté, avec droit de députer aux États de Bretagne, et jouissant en un mot de toutes les prérogatives des municipalités bretonnes. Cela suffit spécialement pour montrer le point par où la communauté de Rhuys se distinguait des autres communautés, et que je vais indiquer tout d'abord.

Toutes les communautés de ville de Bretagne, si ce n'est Antrain joint à Bazouges, se bornaient au territoire même de la ville qu'elles représentaient. Il arrivait souvent que des faubourgs dépendant d'une seigneurie particulière, et non exempts de fouages, ne participaient en rien des priviléges de la ville close et de sa communauté. A Rhuys, au contraire, la communauté ne se composait pas des habitants d'une seule ville, d'un seul bourg, de Sarzeau, par exemple, où était la plus forte agglomération de la presqu'île et qui était le chef-lieu de la juridiction ducale : cette communauté comprenait trois paroisses entières de la péninsule : Sarzeau, Saint-Gildas et Arzon. Aussi s'intitulait-elle : *Communauté de l'isle de Rhuis* et le lieu des séances se disait : *Hôtel de ville et communauté de l'Isle de Rhuys.* Sarzeau n'avait d'autre privilége que d'être le lieu des réunions. Toutes les publications, notamment celles pour les élections du syndic, se faisaient simultanément au prône des

trois paroisses. Ce n'était point la communauté de ville de Sarzeau; c'était la communauté de l'Ile de Rhuys; c'est à dire le syndicat, unique en Bretagne, de plusieurs paroisses rurales, et le privilége unique pour des laboureurs bretons de députer directement aux États.

Il serait important de déterminer d'une manière précise l'époque où cette institution si remarquable à cause de sa singularité, prit naissance. Je ne le puis faire qu'approximativement.

Il me paraît clair, *à priori*, que la communauté de Rhuys, si compliquée, si anormale, n'est pas d'origine ancienne. Il est très-certain qu'elle n'existait pas en 1451 ni en 1455, à l'époque où les États de Bretagne réunis à Vannes furent témoins de toutes les querelles relatives à la préséance et au rang de chacun dans les assemblées, à propos de quoi, on commença à donner défaut contre ceux qui ayant rang au parlement ne s'y présentaient pas. Les gens de Rhuys n'auraient pas manqué de députer à Vannes, à deux pas pour ainsi dire; dans tous les cas on n'aurait pas manqué de donner défaut contre eux, comme on le fit contre une foule de gentilshommes et contre les bourgeois de quelques bonnes villes, qui furent condamnés à l'amende. On sait que les autres procès-verbaux des tenues d'État au XVe et au XVIe siècle sont moins explicites en ce qui concerne la désignation des membres présents, que ceux de 1451 et 1455, qui contiennent une sorte de règlement intérieur : je ne puis donc tirer des conséquences absolues de ces procès-verbaux sur l'époque où les gens de Rhuys commencèrent à envoyer des députés aux États. Cependant je relève encore leur absence aux États de Ploërmel de 1580 où furent réformées les coutumes de Bretagne.

Aussi est-il sûr que la communauté de Rhuys n'était pas encore constituée en 1580. Mon opinion est qu'elle date seulement des guerres de la Ligue et du besoin qu'éprouvèrent les deux partis de multiplier les communautés pour peupler les doubles États que chaque parti convoquait. Si cette hypothèse est vraie, la communauté de Rhuys aurait la Ligue même pour patronne; car le château de Sucinio fut constamment occupé par le duc de Mercœur. D'autre

part, dans le travail si intéressant bien qu'incomplet, que D. Morice a consacré aux États, en tête du troisième volume des *Preuves de l'histoire de Bretagne*, le docte Bénédictin fait figurer Rhuys parmi les communautés de ville qui ne députèrent régulièrement qu'après les troubles du XVIe siècle.

Mais les priviléges de la presqu'île, origine et raison d'être de la communauté, remontaient bien plus haut. On trouve dans les registres des États, que le 10 novembre 1617, on intervint en faveur des habitants de l'île de Rhuys pour le maintien des priviléges et exemptions de fouages, tailles, subsides et logement des gens de guerre à eux concédés par les ducs en 1439, 1444 et 1454 et confirmés par les rois de France en 1558, 1577 et 1598.

Je ne puis du reste saisir quelques traits de la physionomie intérieure de la communauté de Rhuys qu'à une époque où la réglementation commence déjà à prévaloir, puisque, comme je l'ai dit, les documents que j'ai pu étudier ne remontent qu'au dernier quart du XVIIe siècle. Mais dès qu'ils sont antérieurs à 1692 et à l'ordonnance par laquelle Colbert jeta dans un moule uniforme toutes les municipalités du royaume, ils suffisent pour donner, au moins dans un reflet et comme dans une silhouette, le profil de la curieuse institution sur laquelle je veux simplement appeler aujourd'hui l'attention.

On ne trouverait nulle part mieux qu'en leur budget, le raccourci des attributions des communautés de ville. Ce fut par la question financière que la réglementation centrale s'introduisit dans les plus petits détails, de telle sorte qu'à l'origine le code municipal a deux sources : les arrêts du conseil d'État qui règlent les questions de finances; les arrêts du parlement qui règlent les questions de préséance. Et il est fort à remarqner que le plus souvent ces premiers arrêts ne sont que la consécration de l'ordre de choses déjà préexistant. C'est le propre du despotisme d'afficher le respect des libertés, qu'il sape par la base, pour les sauvegarder, dit-il; comme c'est le caractère de l'hérésie d'affecter un amour sans bornes pour les vérités qu'elle nie, en feignant de vouloir les dégager des obscurités qui les enveloppent. Voici le budget de notre communauté de Rhuys, pour l'an 1686.

« Le Roy ayant esté informé qu'en exécution des arrêts de son conseil des 6 juin 1667, 18 juin et 10 décembre 1668 et 18 août 1670, rendus sur les procès-verbaux des 23 avril 1666 et 7 octobre 1669, touttes les debtes de la ville et communauté de Rhuys sont entièrement payées et acquittées. »

Je demande la permission d'ouvrir ici une parenthèse, pour faire remarquer combien ces gens de Versailles qui croyaient à l'existence d'une *ville de Rhuys,* étaient aptes à décider des détails de l'administration de cette ville fantastique! Du reste la seule et unique pièce antique que renferment les archives municipales de Pontivy étale une ânerie administrative encore plus monumentale et qui mérite d'être mise en lumière. Dans ses lettres-patentes du mois de mars 1537, François Ier instituant ou confirmant le papegault de Pontivy, et accordant huit tonneaux quittes de droits au vainqueur de l'arbalète ou arquebuse, et six tonneaux au vainqueur de l'arc, pour encourager à « s'habituer aux armes et bastons de guerre, comme arc, arquebuse et arbalette, » motive son ordonnance sur ce que « les manans et habitants de sa ville de Pontivy lui ont fait dire et remonstrer que *ceste ville est assise sur la coste de la mer,* où ses ennemis peuvent, de jour à autre, facilement descendre. »

Je reviens aux côtes de la mer, un peu loin de Pontivy, et à Rhuys, qui n'a jamais été une ville.

Le roi ayant donc appris que cette petite communauté plus heureuse que bien d'autres avait payé toutes ses dettes « et Sa Majesté voulant prevenir les abus qui se pouroient commettre en l'administration des deniers d'octroy et exercice des syndics et miseurs de la dite ville, Sa Majesté estant en son conseil a ordonné et ordonne qu'il sera pris par chacun an, par préférence, sur le revenu des octrois de ladite ville de Rhuis et prix des baux d'iceux la somme de six cent trante-cinq livres qui sera employée au payement des charges ordinaires, ainsi qu'il en suyt, sçavoir :

« Au gouverneur de ladite ville. . . . . 300#

» Au greffier de ladite communauté, tant pour ses gages que pour le papier et parchemin timbré. . . . . 20#

» Au herault. . . . . 20#

» Pour l'horloge... . . . . 30#
» Au maître d'école... . . . . 200#
» Pour les frais qui se font le jour du Sacre... . . . . 20#
» Entretien des fontaines... . . . . 40#

» Et ce, non compris la somme à laquelle pourra monter le sol pour livre du prix des baux desdits octroys, laquelle Sa Majesté ordonne estre payée aussy par chacun an, concurremment avec les dites charges, au syndic et miseur de ladite ville. Et après que lesdites charges auront esté acquittées, sera pris sur le fonds desdits octroys, de deux ans en deux ans, la somme de 200# à laquelle Sa Majesté a reglé les frais et espices du compte que chacun syndic sera tenu de rendre à la fin de son administration ; celle de 50# pour les vacations et salaires du procureur qui aura dressé, présenté, faict, clos et apuré ledict compte, et celle de 200# à laquelle Sa Majesté a reglé les frais du voyage et séjour du députté de ladite ville à l'assemblée des Estats de ladite province. »

Voilà le budget ordinaire, sur lequel on peut faire quelques remarques intéressantes.

Notez d'abord le plus gros émargement, celui du gouverneur de *la ville*. J'ai dit quelle était l'erreur du scribe parisien relativement *à la ville*; le personnage dont il est ici cas, prenait le titre plus rationnel et plus sonore de « gouverneur des isles, costes et havres du Morbihan, de l'isle de Rhuys, Hoat et Hœdic, chasteau de Sucinio, etc. » C'était pour lors René du Cambout. La présidence des assemblées de la communauté de Rhuys appartenait à ce haut fonctionnaire. En son absence, le sénéchal de la cour royale de Rhuys, autre personnification de l'ancienne puissance judiciaire et administrative du seigneur, montait au fauteuil.

Comparez en second lieu, pour vous édifier sur le bon marché de la régularisation administrative, les frais du compte, qui atteignent 250#, à ce compte lui-même qui ne dépasse pas 1000#.

De ce que le compte se rendait tous les deux ans seulement, il est aisé de conclure que la charge du syndic était biennale ; c'était ce que portait expressément le règlement : « qu'une seule et mesme personne soit nommée et eslue par ladite communauté syndic et

miseur d'icelle pendant deux ans, lequel ne sera tenu de rendre qu'un seul compte de son administration à la Chambre des comptes de Nantes, six mois après l'expiration de sa charge. » Jusqu'à la reddition du compte et au payement du reliquat, le syndic sortant de charge, ou, s'il était mort, ses enfants ou héritiers ne pouvaient siéger dans les assemblées. L'élection bis-annuelle du syndic était précédée d'une annonce solennelle faite au prône des trois paroisses.

La députation aux États était dévolue alternativement à un juge du siége et à un habitant, ordinairement le syndic en charge.

Le maître d'école était nommé par la communauté, qui le payait un peu moins cher que le gouverneur qu'elle ne nommait pas.

L'horloge et les fontaines que la communauté entretenait, étaient sans aucun doute celles de Sarzeau, qui, en sa qualité de capitale, ne pouvait pas manquer de se montrer un peu absorbante. Ceci paraîtra encore mieux dans le budget extraordinaire, qui dans l'arrêt du conseil, que je reproduis, suit le budget ordinaire sans aucune distinction de chapitre ou de paragraphe :

« Veut et entend Sa Majesté que sur le surplus des derniers qui proviendront, tant des revenus des octrois et biens patrimoniaux que des reliquats de compte des procureurs-syndics, il sera employé une somme de 300# une fois payée pour l'entretien et répation de l'église (de Sarzeau) : celle de 400# pour l'hôpital de ladite ville et le surplus pour les réparations et entretien du château de Sucinio, murailles du parc, halles, auditoire et prison de la jurisdiction de Rhuys, ainsi qu'il sera ordonné par le sieur duc de Chaulnes et autres commissaires de Sa Majesté aux Estats de ladite province, sur les devis qui en seront dressés et arrêtés en l'hostel commun de ladite ville. »

Presque immédiatement après le règlement dont les principales dispositions ont passé sous les yeux du lecteur, on trouve, transcrite sur les registres de Sarzeau, la célèbre ordonnance de 1692, limite extrême entre l'organisation spontanée et la réglementation uniforme et centralisée des municipalités françaises.

Dans ces registres qui se succèdent sans grandes lacunes depuis

1686 jusqu'à la Révolution, les curieux puiseraient des détails d'histoire locale. J'y ai vu notamment un ordre de préséance à la procession annuelle des reliques de saint Gildas, qu'il serait intéressant de rapprocher du cérémonial de l'abbaye. Je confesse que je n'ai point cherché à suivre ces filons particuliers d'une mine dont je tenais seulement à constater la nature et la richesse. Je n'avais que deux jours à passer dans la presqu'île de Rhuis et je me laissais entraîner tour à tour par les merveilles que la main de l'homme et la main de Dieu ont accumulées sur ce coin de terre.

L'abbaye de Saint-Gildas, avec ses absides circulaires où l'on a conservé des bas-reliefs que je n'hésite pas à considérer comme des fragments gallo-romains ; avec ses tombes à couvercles et la belle épitaphe de saint Félix ; avec ses autres tombes des enfants de la maison de Dreux, morts à Sucinio ; Sucinio, lui-même, bien que ce ne soit plus au bord des salines qu'une ruine imposante par sa masse ; voilà de quoi arracher un honnête homme du greffe d'une mairie de village, quand même ce greffe serait plein de vieilles chartes indéchiffrables. Joignez-y l'attrait d'une mer splendide, dont les flots transparents laissent voir un sable argenté sur lequel se reflète comme sur une glace à facettes les rayons d'un soleil étincelant, et vous comprendrez, ami lecteur, qu'on courre secouer et laver, à la brise et à la vague, la poussière des bibliothèques et des archives.

S. Ropartz.

POÉSIE.

II.

LE LONG DES COTES DE LA MER

EN BRETAGNE.

A HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS.

Βῆ δ'ακέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.
Iliade.

Après le repos de midi,
Quand vous me dites : — Mon ami,
Allons côtoyer nos rivages; —
Et quand, à la chute du soir,
Vous venez me dire : — Allons voir
S'éteindre le jour sur nos plages ; —

A cet appel plein de douceur,
Je sens en moi tout un bonheur,
Un bonheur des plus délectables ;
Car, à mon gré, quoi de plus doux
Pour deux ermites comme nous
Qu'une course le long des sables ?

Vous me prenez, vous me menez
Sur vos rivages fortunés,
M'initiant à leurs mystères,
Aux plus secrets de leurs abris,
A leurs rochers les plus chéris,
Aux plus saints de leurs sanctuaires.

Je sais leurs noms si bien choisis ;
Je les ajoute aux grains bénis
D'un chapelet que je murmure,
Où je range et je rangerai
Tous noms aimés et que j'aurai
Toujours pendant à ma ceinture.

Anse à la Dame où nous rêvons
Près de l'écueil où les hérons
Mènent aussi leurs rêveries ;
Bois répandu sur le penchant
Et comme le barde, Océan ,
Chantant aussi tes poésies.

La *Roche-Alain* où vient s'asseoir,
Oiseaux et vagues, pour vous voir,
Une douce et rêveuse dame ;
Grotte à la Fée, antre profond,
De qui la voix creuse répond
A l'hymne joyeux de la lame.

Tour géante des *Hébiens* ,
Sentinelle des caps lointains,
Portant souvent manteau de brume ;
Saint-Jacut, village pêcheur
Dont les maisons ont la blancheur
D'un flot vêtu de son écume.

Saint-Jaguel si bien assis,
Au front des côtes, vis-à-vis
De son frère l'amant des ondes,
Mais si divers en ses penchants
Qu'il mène la charrue aux champs,
Peu soucieux des voiles blondes.

Grève de Vauvert, lit marin,
Couche molle de sable fin,
De joncs portant une bordure,
Où le flot vient tout haletant
Pour y reposer un instant
Sa tête à longue chevelure.

Cap où sous sa hutte enterré,
Comme un vieux plongeon retiré,
L'œil sur le maritime empire,
Le douanier veille sans fin,
Cap où le soir et le matin
A la mer nous allons sourire.

Vallée aux chênes, Quatre-Vaux,
Creux sauvages, sombre chaos
De rocs battus de l'onde fière,
Où s'élèvent des éléments
Les voix sans bornes, comme au temps
Où le monde était solitaire.

Douce rivière aux belles eaux,
Arguenon qui gonfles tes flots
Des flots que l'Océan te jette ;
Qui reçois en ton lit ton roi
Et bats ta rive avec émoi,
Toute fière de ta conquête.

Et toi, château chargé de jours
Qui vas t'appuyant sur deux tours,
Fermes bâtons de ta vieillesse,
Guildo, des flots toujours battu,
Mais avec ta vieille vertu
Repoussant l'onde qui te presse.

J'ai dit vos noms tous consacrés
Par des souvenirs adorés,
Vous tous, beaux lieux, tant que vous êtes;
Chacun de vous est un autel
Arrosé de vin et de miel
Où l'amitié chante ses fêtes!

MAURICE DE GUÉRIN.

Val de l'Arguenon, 19 décembre 1833.

LETTRES VENDÉENNES.

1re LETTRE.

L'ATHÉISME AU XIXe SIÈCLE.

A M. ÉMILE GRIMAUD.

Mon cher ami,

Un écrivain russe, nommé Fonkvisin, qui vivait à l'époque où le saint synode s'arrogea le droit de décider les questions religieuses, rapporte, dans son autobiographie, qu'il rencontra un jour un de ses amis qui lui dit : Tu sais la nouvelle? — Non. — Eh bien! c'est qu'il n'y a pas de Dieu. — Comment! répliqua Fonkvisin, qu'est-ce qui te l'a appris? — C'est Tchebicheff. Or, ce Tchebicheff était procureur du très-saint synode et niait la divinité aussi nettement qu'on l'a fait récemment au Collége de France.

A l'exemple de l'ami de Fonkvisin, quoique un siècle plus tard, je vous aborde aujourd'hui, mon cher ami, pour vous dire tristement : Savez-vous la grande nouvelle? — Quoi donc? — C'est qu'il n'y a pas de Dieu. — Absurdité, blasphème! — Vous avez raison; mais je n'en tiens pas moins la nouvelle que je vous annonce d'un tout petit homme qu'on appelle Renan, escorté de

quatre ou cinq *écervelés qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent*, pour me servir des expressions de Montaigne, et qui se nomment Littré, Havet, About, Taine et Peyrat.

Il existe en effet parmi nous, à l'heure qu'il est, une école jeune, ardente, audacieuse, éclose sous le soleil du rationalisme moderne et qui arbore publiquement le drapeau de l'athéisme. Cette école, chargée d'un énorme bagage scientifique, se flatte d'un rapide succès. Elle compose des livres, elle rédige des articles de journaux, elle jouit d'un grand crédit auprès d'un certain monde lettré, elle envahit même les académies, et pour masquer un peu l'effronterie de sa négation, le cynisme de son impiété, elle s'incline respectueusement devant le vieux Pan, trop longtemps éclipsé par la douloureuse figure du Christ. Le vieux Pan, voilà le Dieu du XIXe siècle.

Était-ce donc là, mon cher ami, ce que le XIXe siècle nous avait promis? Est-ce donc là tout le fruit que nous devions attendre de cet immense travail de soixante années qui, d'étape en étape, de progrès en progrès, devait conduire le monde à l'apogée de la gloire, l'humanité au suprême degré du perfectionnement et du bonheur? *Nascitur ridiculus mus.* Nous voilà bien loin de ces premières années du XIXe siècle, où le génie des Châteaubriand, des de Maistre, des de Bonald, proclamait à la fois, et avec l'autorité d'un talent inimitable, les grands principes que la société, rongée par le sensualisme et l'incrédulité, semblait avoir oubliés, prouvait à l'Europe étonnée que les idées religieuses ne sont pas incompatibles avec l'éclat du talent et la richesse de l'imagination; que la religion peut être belle dans ses temples et en dehors de ses temples, inspirer non-seulement des prédicateurs, mais des philosophes, des politiques, des littérateurs et des poètes; d'où résultait cette importante démonstration : que le christianisme avait assez de vie, de force et de splendeur pour tout animer, tout relever, tout embellir. Alors Mme de Staël elle-même, dont les écrits vaporeux et le caractère rêveur devaient contribuer bientôt à égarer la littérature contemporaine et à développer puissamment les instincts du panthéisme, Mme de Staël ne craignait pas de rappeler aux écrivains

leur mission en ces termes : « Soyez croyants, sanctifiez votre âme » comme un temple, et l'ange des saintes pensées ne dédaignera » pas d'y descendre. » Une ère nouvelle semblait s'ouvrir pour le monde ; une vie nouvelle circulait dans la société régénérée. La foi, l'émotion, le sentiment profond de l'infini remplaçaient cette atmosphère de scepticisme et de volupté où semblait se confiner l'esprit humain ; les malheurs, les vertus, les crimes mêmes d'une époque récente exaltaient les âmes, et depuis le jour où Jésus-Christ, chassant la déesse Raison de dessus ses autels, avait repris solennellement possession de ses tabernacles et de ses temples, l'éloquence et la poésie venaient s'abreuver aux sources divines, la pensée humaine dégagée de ses liens immondes s'élevait vers les célestes hauteurs. La nature entière apparaissait comme une échelle immense pour monter jusqu'à Dieu. Le monde visible, selon le mot de saint Paul, donnait l'idée du monde invisible. En contemplant les créatures on songeait au Créateur. On se souvenait que la morale est un grand arbre qui, pour porter des fleurs et des fruits sur la terre, a besoin d'enfoncer ses racines dans le ciel, et l'on proclamait les vérités qui remontent au berceau du christianisme. On chantait les beautés de la création, le parfum des fleurs, le silence et le calme de la nature, le charme d'un paysage, le spectacle de la mer profonde, autant d'occasions de glorifier Dieu. Qu'on se rappelle seulement M. de Lamartine célébrant dans ses vers inspirés la puissance et la grandeur divines avec toute la magnificence du langage poétique et redisant sur des tons divers son admirable refrain :

Encore un hymne, ô ma lyre !
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur !

Le Dieu de nos pères et non pas le Dieu de M. Renan avait reparu au sommet de l'échelle mystérieuse d'où les anges montaient et descendaient, et malgré quelques rares discordances, on peut dire que chaque éclair du génie, chaque élan de la pensée, chaque

accent de la voix, chaque vibration du cœur, chaque production du talent, chaque découverte de la science, chaque joie, chaque douleur, chaque triomphe, chaque victoire, étaient suivis de ce mot : Gloire à Dieu !

Et cependant il n'y avait pas longtemps encore qu'un philosophe, Bernardin de Saint-Pierre, avait été chassé de l'Institut pour avoir osé professer hautement sa foi à l'existence de Dieu. Cette profession de foi avait soulevé des cris de surprise et de fureur. Le digne vieillard avait été persifflé, injurié, sans qu'aucun de ses confrères élevât la voix pour le défendre. L'un des membres de l'*illustre assemblée* n'avait pas craint de lui demander *où il avait vu Dieu et quelle figure il avait.* Un autre l'avait insolemment provoqué en duel pour lui prouver *que Dieu n'était pas.* Cette scène hideuse venait de se passer, le XIXe siècle commençait à peine, et déjà un autre philosophe, profond penseur, ravi de la transformation étonnante qui tendait à s'opérer dans les principes, dans les idées, dans les mœurs publiques, s'écriait avec assurance :

« C'est une question de savoir s'il y a jamais eu de véritables athées; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette monstruosité comme doctrine ne peut plus se reproduire au sein de nos mœurs et de notre civilisation. »

Le profond penseur se trompait. Nous devions voir renaître, en plein XIXe siècle, non des athées ignorants, mais des athées systématiques et savants.

Il ne s'accomplit pas dans le monde une seule révolution morale qui n'ait été préparée d'avance, soit par des moyens ostensibles, avoués, étalés au grand jour de la publicité, soit par un travail sourd, latent, imperceptible, semblable au travail du termite, pour employer la comparaison mise en vogue par M. Pelletan.

Or, vous le savez, mon cher ami, le XVIIIe siècle fut par excellence le siècle de la philosophie, non pas de cette philosophie qui aime la vérité, la cherche de bonne foi, s'incline devant elle et la défend, mais de cette philosophie qui ébranle et nie toute vérité. Ce fut la philosophie de la négation universelle. Sans doute l'athéisme et le matérialisme, fruits naturels de cette philosophie

novatrice et subversive, ne tardèrent pas à tomber dans le discrédit dès qu'ils eurent montré leur impuissance à diriger et à conserver la société après lui avoir arraché la religion, après avoir altéré dans les âmes l'idée de Dieu et du devoir. Le matérialisme fut même définitivement écrasé le jour où Joseph de Maistre, examinant la philosophie de Bacon, la combattit avec un éclat et une profondeur incomparables; le jour où le même Joseph de Maistre, voulant juger exactement et brièvement Condillac et son système, résuma ainsi toute sa pensée : Condillac est un sot. Mais malgré la rudesse des coups qu'ils avaient reçus, l'athéisme et le matérialisme ne se crurent pas anéantis, et ils devaient plus tard relever fièrement la tête, cachés sous un autre nom, sous le nom de rationalisme.

L'ancienne philosophie, philosophie élevée, généreuse, écho des plus pures, des plus antiques traditions, philosophie qui donnait des ailes au génie et qui, tant qu'elle régna dans les écoles avait imprimé à la pensée un mouvement remarquable d'ascension et déterminé des progrès dans tous les genres; l'ancienne philosophie, celle qui ne se séparait pas de la foi et menait l'homme à Dieu, disait : « La connaissance que je donne de Dieu est incomplète, elle laisse subsister des obscurités nombreuses; mais une autre science lèvera ces voiles et introduira plus avant dans la vie intime de Dieu et dans ses relations avec les créatures. Je suis l'aurore d'une lumière plus éclatante. La théologie couronnera l'œuvre que je commence. » C'est alors que la philosophie était catholique et portait le nom de *philosophia ancilla theologiæ;* nom qui exprime un rapport exact et naturel entre deux ordres d'idées qui se touchent sans se confondre. Dans ce système, la raison est à la fois libre et subordonnée, et cette subordination est la règle même de sa liberté. D'un côté la philosophie est conforme à la religion et ne heurte jamais les dogmes révélés, de l'autre la religion permet à la philosophie de parcourir à l'aise le libre domaine de la raison humaine et de l'expérience. De cette manière, si la philosophie est distincte de la théologie, elle n'en est point séparée. La raison humaine, sans perdre sa liberté, s'allie ainsi à la raison

divine et se développe dans les limites que lui assigne la foi. Telle est la philosophie catholique, longtemps enseignée dans les écoles, la philosophie de saint Thomas et de saint Bonaventure, ces deux types qui résument en eux toute la philosophie, toute la science du moyen âge, comme la civilisation et la philosophie antiques se résument en Platon et en Aristote. Mais le rationalisme est venu tout à coup briser cette harmonie des choses divines et humaines, en proclamant la raison indépendante de la foi.

N'allez pas croire, mon cher ami, que le rationalisme soit une production de notre temps et de notre pays. C'est une plante exotique importée d'outre-Rhin. Si la dénomination est d'origine récente, la doctrine n'est pas nouvelle. Le rationalisme est issu de la Réforme, c'est l'héritier naturel et légitime du protestantisme, c'est le frère du libre examen. Il est vrai que nos libres penseurs font dater de Descartes le divorce scientifique de la raison et de la foi. Ils appellent Descartes le grand rationaliste du XVIIe siècle, le père de la philosophie, l'émancipateur de la pensée. Je serai d'accord, à cet égard, avec les libres penseurs, pourvu qu'ils admettent que les erreurs de la Réforme déteignirent sur le génie de Descartes, et furent la véritable cause de ses écarts. Descartes, c'est incontestable, fut un homme éminemment religieux, un catholique sincère, dans la véritable acception du mot. Aussi, suis-je convaincu qu'en établissant son doute méthodique dans l'unique but d'essayer les forces de la raison, en posant les lois de l'évidence rationelle, comme Aristote avait posé celles du raisonnement, il ne prévit point tous les dangers de ses principes et ne songea pas à toutes les conséquences que l'on devait en tirer un jour. Je suis convaincu qu'aujourd'hui, s'il sortait du tombeau, il serait plus que surpris, pour ne pas dire indigné, de l'étrange abus que l'on fait de ses doctrines et protesterait énergiquement contre l'interprétation qu'on leur donne. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins regardé comme le patron de la philosophie séparée.

Écoutez à ce sujet, mon cher ami, un écrivain libre penseur, M. Alfred Michiels, examinant l'histoire de la philosophie cartésienne, publiée, il y a dix ans, par M. Francisque Bouillet :

« Le XVIIe siècle commence, dit-il, et le doute volontaire, qui n'est jamais qu'un expédient, fait place à une contre manœuvre, à un stratagème infiniment redoutable. « Nous ne prétendons pas » intervenir dans les débats religieux, disent les penseurs. Vous » nous annoncez le christianisme comme le Verbe même du Très- » Haut, comme une révélation directe du ciel. Nous ne le contes- » tons pas, nous admettons tout ce qu'il vous plaira de nous » enseigner. Bien mieux, nous pratiquerons vos *maximes*, nous » observerons votre *culte*. Mais si le Créateur a parlé aux hommes, » il leur a donné aussi une faculté qu'on appelle raison. Laissez- » nous en faire usage, laissez-nous chercher le vrai, étudier le » monde, l'esprit, la nature divine, en nous éclairant de cette » lumière naturelle. Vous aurez ainsi votre domaine spécial sur » lequel nous nous garderons bien d'empiéter, mais nous aurons » le nôtre. Voilà comment parlaient Descartes, Spinosa, Rohault, » Leibnitz, Locke, Newton et une foule de savants moins illustres » qui ont tous évité les persécutions de Rome et des nouvelles » Églises. »

» Descartes avait dit : « Plusieurs siècles pourront s'écouler » avant qu'on n'ait déduit de mes principes toutes les vérités » qu'on en peut déduire. » Jamais prédiction ne fut moins erronée. Il est indubitable que toute la philosophie du XVIIe siècle et une bonne partie de celle du XVIIIe se rattachent au cartésianisme, que cette grande doctrine ne fut pas sans influence sur la Révolution française, et qu'elle règne, au moment où j'écris, dans les universités d'Allemagne. Schelling, Hegel, Feurebach sont les disciples de Descartes et de son grand élève Spinosa. »

Certes, voilà un cartésien que le zèle emporte un peu loin sans doute; mais ne trouvez-vous pas néanmoins, mon cher ami, qu'il exprime assez exactement le véritable esprit du cartésianisme, dont les principes trop élastiques et susceptibles d'interprétations diverses devaient pousser la philosophie à des conclusions opposées à la foi, aider la raison émancipée à démolir peu à peu tous les dogmes du catholicisme?

C'est ce qu'entrevoyait et constatait hardiment M. Cousin, l'un

des plus illustres apôtres du rationalisme moderne, lorsque, dans son cours, professé en Sorbonne, en 1818, il disait :

« La philosophie est née en 1637. Celui qui l'a mise au jour, le nouveau Socrate, c'est Descartes..... La gloire de Descartes est d'avoir mis dans le monde l'esprit philosophique, lequel produira *mille et mille systèmes*..... Saint Thomas, Abélard, Origène, étaient, il est vrai, des esprits originaux, téméraires même ; mais dans leur élan le plus hardi, ils avaient sans cesse les yeux *sur les limites qui leur étaient tracées par l'autorité ecclésiastique*, et ils s'y renfermaient, ou du moins ils prétendaient s'y renfermer. Aujourd'hui, l'émancipation est complète. Ma foi est que, dans un avenir inconnu, l'esprit philosophique se développera. Le nombre des philosophes, des penseurs, des esprits libres s'accroîtra *jusqu'à ce qu'il prédomine et devienne la majorité.* »

L'avenir m'est inconnu comme à M. Cousin. Cependant, je crois pouvoir certifier que jamais les libres penseurs ne parviendront à former la majorité dans notre pays. J'admets seulement que sous l'influence du système philosophique qui a placé la raison au-dessus de la foi, et mis dans le *moi* le criterium de toute vérité, leur nombre s'est considérablement accru, qu'il s'accroîtra encore davantage, et que l'esprit philosophique, destiné à subir comme Boudha des transformations sans fin, pourra, comme par le passé, engendrer une foule de systèmes destructeurs de toute vérité, de tout principe, de toute morale, de toute vertu.

La haute intelligence de Bossuet avait, du reste, prévu cette conséquence. Le 21 mai 1687, l'évêque de Meaux écrivait : « Je vois un grand combat se préparer contre l'Église sous le nom de philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie, et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus, la vont rendre odieuse, et feront perdre à l'Église tout le fruit qu'elle en pouvait espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme. » (Lettre 139e.)

Les tristes prévisions de Bossuet ne se sont que trop pleinement vérifiées et ne se réalisent que trop exactement aujourd'hui. L'hé-

résie janséniennne, que Fleury appelle *l'hérésie la plus habile que le diable ait jamais tissue*, fut une première conséquence du cartésianisme, un premier essai de la raison séparé de la foi. Sans y penser peut-être et sans le vouloir, elle préparait les voies aux encyclopédistes du XVIIIe siècle qui devaient nier le Christ, et professer hautement l'athéisme, c'est-à-dire ruiner la foi au nom de la raison. Bossuet avait encore prédit que l'athéisme serait la dernière des hérésies. Il disait vrai.

Je ne suivrai point, mon cher ami, les évolutions diverses de la philosophie séparée. Chassée de France au commencement de ce siècle parce qu'elle était tombée dans le matérialisme, elle se maintint en Allemagne qu'elle rendit incrédule. Cependant le matérialisme n'allant pas à l'esprit rêveur de l'Allemagne, la philosophie séparée cessa d'être sceptique pour devenir idéaliste, panthéiste, hégélienne, puis tout-à-coup, après avoir aspiré les exhalaisons méphitiques et les émanations vaporeuses de l'Allemagne, elle repassa le Rhin, décorée cette foi du nom séduisant de rationalisme, revint en France où elle fut d'abord éclectique ou spiritualiste, puis tour à tour naturaliste, fourriériste, saint-simonienne, lamennaisienne, proudhonienne, en attendant qu'elle vînt se perdre de nos jours dans un panthéisme absurde, qui n'est pas autre chose qu'un athéisme déguisé.

Il faut avouer qu'avant de descendre si bas, ou de remporter ce qu'elle appelle aujourd'hui *son plus beau triomphe*, la philosophie séparée, c'est-à-dire le rationalisme, puisque c'est le nom qu'elle se donne, avait cherché des alliés partout, jusque dans la littérature. Dès les premières années de ce siècle, le rationalisme qui, comme je l'ai fait remarquer plus haut, existait dans les principes quoiqu'on le répudiât dans ses conséquences extrêmes, n'avait pas peu contribué à comprimer les plus nobles élans du cœur, à flétrir les saintes pensées, à étouffer les pieux sentiments, à tarir la source de l'inspiration, à séparer la flamme du génie du foyer dont elle émane. Des historiens, des savants, des poètes, avaient subi, presque à leur insu, cette influence malsaine, et sous le souffle dissolvant du rationalisme, on vit éclore une nouvelle école litté-

raire qui devait tout souiller, tout flétrir, tout dégrader. Vous reconnaissez à ces traits, mon cher ami, l'école romantique. C'est cette école qui, bouleversant soudainement les idées reçues, fit consister tout l'art littéraire dans le réalisme et la couleur locale, et qui, anéantissant à la fois tous les vrais principes, formula cet ignoble axiôme : *Le beau, c'est le laid*; école paradoxale, amoureuse de l'étrange et du fantastique, qui prit pour modèle, dans le siècle où nous sommes, les troubadours du Midi, les trouvères du Nord et toute la littérature rêveuse de l'Allemagne, en un mot, confondant tous les genres, tous les tons, ne reconnaissant aucun frein, aucune barrière, *renferma sous six clefs toutes les règles de l'art littéraire*, selon le mot de Lopez de Véga, absolument comme le rationalisme renferme sous six clefs toutes les données de la foi.

Parler des premiers apôtres du romantisme, c'est-à-dire des premiers écrivains qui, pour se faire des prosélytes, essayèrent de donner une idée du genre qu'ils avaient choisi sans le comprendre, c'est nommer Auguste Schlegel, Mme de Staël et Sismonde de Sismondi. Ce fut vraiment un spectacle intéressant que de voir ces athlètes d'une nouvelle espèce paraître dans l'arène en lançant dix gros volumes à la face du public ébahi, jetant ainsi un défi à la littérature classique, qui de son côté, regardant le romantisme comme un étranger et un inconnu, ne voulut pas lui accorder droit de cité, ni l'introduire à son foyer. Jamais on n'avait rien vu de semblable, dit M. Dussault, depuis Perrault, Fontenelle et la Motte. Châteaubriand écrivait et parlait encore, se montrant partout et toujours comme l'intermédiaire entre la philosophie et le catholicisme, entre le monde et l'Église. Son *Génie du Christianisme* était là comme un pont sur l'abîme creusé par le XVIIIe siècle entre la raison humaine et la foi, et cependant le romantisme, à qui le grand écrivain, si épris de la beauté littéraire, refusa toujours son patronage et qu'il a énergiquement renié, allait de progrès en progrès, appuyé, protégé par la philosophie rationaliste dont il faisait les affaires, enchantant, séduisant les jeunes imaginations, tellement qu'on vit bientôt réunis dans son sein la plupart des beaux talents qui devaient illustrer ce siècle, Victor Hugo, Sainte-Beuve,

Alfred de Vigny, Soumet, Guiraud, les frères Deschamps, Casimir Delavigne, Delphine Gay. J'en passe et des meilleurs.

M. de Lamartine eut presque seul, parmi les écrivains en renom, le courage et la gloire de se tenir à distance. Il refusa obstinément de franchir le seuil du nouveau temple. Mais si sa noble intelligence se tint fermée du côté du romantisme, dont les allures ne convenaient pas à son esprit délicat et passionné pour le beau, elle ne s'ouvrit malheureusement que trop au rationalisme, dont la poésie même de ses plus beaux jours semble porter l'empreinte puisqu'on y trouve à la fois le bien et le mal, le vrai et le faux indifféremment loués et défendus, puisque à côté de strophes harmonieuses, de sublimes inspirations, on découvre çà et là des contradictions inexplicables, et par dessus tout le défaut de principes fixes ; triste et fatal abîme où mène inévitablement la philosophie séparée.

En 1830, le rationalisme et le romantisme se tenant par la main comme deux frères et amis, trônaient partout et sonnaient définitivement les funérailles de l'ancien régime philosophique et littéraire. On eût dit, comme le faisait observer naguère M. Nettement, que le monde allait voir sa face renouvelée sous le souffle d'une génération d'esprits entreprenants et hardis à qui tout paraissait facile, et qui ne croyaient guère à l'impossible. Victor Hugo, avec Sainte-Beuve pour admirateur et pour lieutenant, menait la littérature à toute vapeur vers un monde où l'on devait découvrir des chefs-d'œuvre ignorés. Les saint-simoniens annonçaient une nouvelle terre et de nouveaux cieux pour une société nouvelle. A cette même époque Lamennais, commençant cette série de chutes qui devaient le conduire aux abîmes, ne tendait à rien moins qu'à renouveler la vérité toujours nouvelle parce qu'elle ne vieillit point, et à rajeunir l'éternité qui n'a point d'âge.

A quoi devait aboutir, mon cher ami, ce mouvement inouï des intelligences, surexcitées, dirigées par le romantisme et le rationalisme? A détourner tout-à-fait la littérature et la philosophie de leur véritable voie. C'est ce que j'espère vous démontrer dans une prochaine lettre.

THÉOPHILE AUBERT.

LUTTE

DES BRETONS INSULAIRES

CONTRE LES ANGLO-SAXONS,

DU Ve AU VIIe SIÈCLE.

X.*

Lutte des Bretons contre les Anglo-Saxons au VIIe siècle.

1. La défaite de Caltraez porta aux Bretons du Nord un coup terrible, dont ils ne purent se relever. Refugiés dans les forêts, les marais et les montagnes, ils ne songèrent longtemps qu'à se pourvoir de retraites inaccessibles, abandonnant à leurs ennemis toute la partie ouverte de leur territoire.

Pour comble de malheur, peu de temps après, en 593, un petit-fils d'Ida, Ethelfrid, réunit les deux royaumes de Déira et de Bernicie, et rassembla sous sa main tous les Anglo-Saxons du Northumbre, avec une puissance plus grande que celle d'aucun de ses prédécesseurs. Le premier usage qu'il fit de ces forces fut de poursuivre par tous moyens la ruine des Bretons, dont il dévasta le pays avec une fureur qui surpassait celle d'Ida, lui-même [1]. Les Bretons avaient appelé Ida *Flamzouen*,

* Voir la livraison d'août, pp. 134-170.

[1] « *Rex Ædilfrid, qui plus omnibus Anglorum primatibus gentem vastavit Brittonum.* » Bède, *Hist. eccl. gentis Anglor.*, I, 34.

le Brûleur; ils surnommèrent son petit-fils *Flesaur*, le Ravageur[1]. D'ailleurs, ils trouvèrent du secours, au plus fort de leur détresse, là même d'où leur était venu jadis le principe de tous leurs maux, je veux dire dans la nation des Scots. Les Scots et les Pictes, nous l'avons vu, avaient commencé par prêter appui aux Saxons et aux Angles contre les Bretons. A Caltraez nous avons retrouvé les Pictes dans cette alliance; mais il semble que les Scots n'y fussent déjà plus. Maintenant, sortis vainqueurs de cette terrible mêlée, enivrés de leurs succès et de leur puissance plus grande que jamais, les Angles de Northumbrie menaçaient leurs anciens alliés, spécialement les Scots. Sous le coup de ces menaces, dont les effets ne se firent point attendre, ceux-ci furent naturellement amenés à se réunir aux Bretons contre l'ennemi commun.

Le roi des Scots, Aédan, fils de Gabran, chef de la ligue, envahit la Bernicie, en l'an 603, à la tête d'une grande armée, et marcha résolument contre les Angles. Ethelfrid, de son côté, s'avançait avec des forces immenses. Il rencontra Aédan en un lieu appelé Degstane[2], que les uns placent à Dawston près Carlisle, dans le Cumberland, les autres à Dawston près Jedbrough, dans la province écossaise de Teviotdale, tout près de la frontière actuelle d'Angleterre et d'Écosse. La bataille fut acharnée et terrible. Théodebald, frère d'Ethelfrid, qui commandait une partie considérable des forces anglo-saxonnes, succomba, exterminé avec tout son corps d'armée. Mais Ethelfrid, rétablit le combat et finit par vaincre. L'armée britanno-scotique fut taillée en pièces, et Aédan prit la fuite avec une poignée d'hommes[3]. Il mourut quatre ans après, en 607[4].

II. Libre ainsi de tout souci du côté du nord, Ethelfrid se tourna vers le midi. Les Bretons de la Cambrie s'étaient émus des dé-

[1] *Genealog. Saxon.*, dans le Nennius de Stevenson, *Hist. Brit.*, §§ 57 et 63, et dans *M. H. B.*, p. 76.

[2] *Chron. Saxon.*, A. 603; — Bède, *Hist.* I, 34.

[3] Bède, *Ibid.*

[4] *Annales Cambriæ*, dans les M. H. B., p. 831.

sastres de leurs frères septentrionaux. Émotion intéressée, ils craignaient pour eux-mêmes; c'est cette crainte qui les poussa à venir enfin au secours de leurs malheureux compatriotes. Secours, hélas! trop tardif, qui ne servit qu'à attirer sur la tête des Cambriens la foudre northumbrienne. Ethelfrid fondit sur eux comme un torrent, et les repoussa jusqu'à Cairlion, maintenant Chester sur la Dee.

Près de cette ville, en 607, se livra une grande bataille, où les Bretons furent vaincus, tout en faisant éprouver de grandes pertes aux Anglo-Saxons. Parmi les chefs cambriens morts ce jour-là, on nomme entre autres Seysil, fils de Kénan, Jacob, fils de Béli, et un roi appelé Kétul[1]. Mais cette bataille est surtout restée célèbre par un épisode des plus touchants.

Il y avait dans le nord de la Cambrie, au royaume de Gwéned, et sur le bord du détroit qui sépare encore maintenant le comté de Caernarvon de l'île d'Anglesey, une célèbre abbaye, appelée Bangôr, où plus de deux mille moines ne cessaient de servir Dieu et de prier pour la patrie bretonne. Bède raconte en effet que la population de ce monastère était divisée en sept catégories, fortes chacune de trois cents moines, tous vivant du travail de leurs mains. Quand les Cambriens se levèrent pour défendre leur pays contre Ethelfrid, une troupe de moines de Bangôr — les uns disent 200, les autres 1,200 — suivit l'armée nationale, afin de la soutenir par ses exhortations et ses prières. A l'approche de l'ennemi, les pieux moines jeûnèrent pendant trois jours; puis, le matin de la bataille, on les vit se placer sur une colline, en avant de l'armée bretonne, et comme Moïse sur la montagne, élever incessamment vers Dieu leurs mains et leurs prières pour le triomphe du peuple chrétien. Au moment où la bataille allait s'engager, Ethelfrid les découvrit; s'étant fait rendre compte de ce qu'ils faisaient là : « Mais alors, s'écria-t-il, » s'ils invoquent leur Dieu contre nous, ils combattent contre

[1] *Annal. Cambriæ* et *Annal. Tigern.* dans M. H. B., p. 832. Les Annales de Cambrie mettent cette bataille en 614, et celle de Tigernach en 613. La date de 607, donnée par la Chronique Saxonne, est préférable.

» nous, quoique désarmés, avec leurs prières. » Et il ordonna de commencer l'attaque par ce bataillon sacré. Une troupe de Bretons, aux ordres de Brocmaël, roi de Powys, avait été préposée à la garde des moines; mais comme tout donnait lieu de croire que le premier effort des Saxons porterait ailleurs, ce corps était peu nombreux. Attaqué par toute l'armée d'Ethelfrid, il ne put tenir; mais les moines ne bougèrent pas. Ils offrirent leur poitrine au fer de cette armée de sauvages, qui n'en épargna que cinquante. Aussi les Annales d'Irlande nomment-elles cette bataille la journée de Cairlion, « où les saints furent égorgés[1]. »

III. D'ailleurs, malgré cette victoire, on ne voit point qu'Ethelfrid ait tenté de pénétrer dans la Cambrie. Il n'avait eu qu'un dessein : empêcher les Bretons de Galles de soutenir contre lui leurs frères du Nord. Ce but atteint, il retourna contre ceux-ci toutes ses forces. « Jamais aucun chef de guerre, jamais aucun roi, dit » Bède, ne leur enleva plus de terres. Des tribus indigènes il » extermina les unes et il occupa leurs territoires; il dompta » les autres et les força de lui payer tribut. Et, pour employer » ici très-justement les paroles de l'Écriture, c'était *un loup* » *ravissant; le matin il dévorait sa proie, le soir il partageait les* » *dépouilles*[2]. » Les Bretons eurent donc raison de l'appeler le Ravageur (*Flesaur*). C'est lui, en réalité, qui accomplit la conquête de la Northumbrie. Jusque-là les Angles n'y étaient, pour ainsi dire, que campés; ils n'y possédaient que l'espace à portée de leurs traits; leur domination y était chaque jour remise en question par les attaques formidables des indigènes. Désormais il en sera tout autrement. Sans doute, quoi qu'en dise Bède, plus d'une tribu bretonne a pu, dans les bois et les rochers, échapper tout à la fois au fer et au tribut d'Ethelfrid; plus d'une autre qui paie le tribut, s'en affranchira; il y aura

1 *Annales de Tigernach*, à l'an 606, dans *M. H. B.*, p. 832, cf. Bède, *Hist.* II, 2; et *Chron. saxon.*, A. 607.

2 Bède, *Hist.* I, 34, et Genèse, XLIX, 27.

plus d'un essai de résistance. Mais les rôles resteront intervertis; ce qui sera mis en question désormais, ce n'est point la domination des Angles, c'est l'existence des derniers débris indépendants de la race bretonne.

Le bruit des exploits d'Ethelfrid excita, on peut le croire, l'émulation des Saxons du Wessex. Depuis leur défaite de Wodnesburg, en 591 (voir ci-dessus, § VI) ils avaient gardé vis-à-vis des indigènes une prudente réserve. Toute la lutte entre les deux races, pendant vingt-trois ans, s'était bornée de ce côté à quelques escarmouches insignifiantes, et, suivant leur habitude, les Bretons de la Domnonée avaient employé ce long calme, non à se fortifier, mais à se diviser et s'endormir. La foudre en tombant les réveilla. Cette foudre, assurément plus terrible pour eux que le feu du ciel, était une armée saxonne, commandée par Cynegils, roi de Wessex, et son fils Cwichelm, qui, en l'an 614, se jetèrent à l'improviste sur le territoire breton et l'envahirent sans obstacle jusqu'à la rivière d'Ex, au point où elle sépare aujourd'hui encore les comtés de Devon et de Somerset. Là cependant une armée bretonne s'offrit pour disputer aux Saxons cette ligne de défense. La bataille se livra en un lieu appelé Beamdune, aujourd'hui Bampton, sur la rive gauche de l'Ex. L'armée bretonne, formée à la hâte, n'était guère qu'un amas d'hommes peu aguerris. Comme ces hommes aimaient passionnément leur patrie, ils firent pour elle tout ce qu'ils purent, et ne purent que se faire tuer. Le carnage fut grand: plus de deux mille Bretons restèrent sur le champ de bataille[1]. A dater de jour, le royaume de Wessex s'étendit jusqu'à la rivière d'Ex, et les Bretons de Domnonée ou du sud de la Saverne furent réduits au territoire des comtés actuels de Devon et de Cornwall.

IV. Cependant le terrible roi de Northumbrie, Ethelfrid le Ravageur, périt en 617, dans une rencontre où il fut vaincu par Redwald, roi des Estangles. Tout aussitôt les Bretons de Réghed

1 *Chron. Saxon.*, A. 614; — H. de Hunt., l. II, dans *M. H. B.*, p. 715.

profitant de cette circonstance, se jetèrent sur le Déira; et un de leurs chefs, appelé Carédic, s'avançant jusqu'aux environs de la ville de Leeds [1], au cœur même de ce royaume, s'empara d'un territoire assez considérable connu sous le nom d'Elmet. Grâce aux forêts qui couvraient ce pays, il s'y retrancha fortement et sut s'y maintenir assez longtemps pour que les chroniques lui donnent le titre de roi d'Elmet. Il en fut enfin chassé avec ses Bretons (vers 620?) après une résistance acharnée qui lui coûta la vie, par le successeur du roi Ethelfrid [2]. Mais cette hardie expédition montre au moins combien les Bretons du Nord, dignes fils des soldats d'Urien, d'Owen et de Ménézoc, gardaient encore d'énergique audace après tant de revers.

Le successeur d'Ethelfrid sur le trône du Northumbre s'appelait Edwin. Il n'était point fils du *Ravageur*, mais bien de cet Ella, qui, après la mort d'Ida, avait pendant vingt-huit ans (560-588) régné sur les Angles du Déira, séparé de la Bernicie. Edwin, plus puissant que son père, régna sur la Northumbrie entière. Moins féroce que son prédécesseur, il semble avoir été aussi brave et, du moins pendant longtemps, aussi redoutable aux Bretons. Comme Ethelfrid, on le vit diriger ses coups vers la Cambrie, parce que, depuis leurs désastres, c'était là seulement que les Bretons du Nord pouvaient prendre un point d'appui pour lutter contre les Angles du Northumbre. Mais, moins heureux qu'Ethelfrid, Edwin y trouva devant lui un adversaire redoutable dans Cadwallon, roi de Gwéned (North-Wales) chef suprême de la confédération cambrienne. Pourtant les débuts de la lutte favorisèrent entièrement les Anglo-Saxons. Plus audacieux qu'Ethelfrid, Edwin pénétra dans la Cambrie et la dévasta d'un bout à l'autre. Cadwallon lui résista, il est vrai, avec une opiniâtreté indomptable. Il défendit pied à pied chaque rivière et chaque poste fortifié [3]. Plus d'une fois il battit, il ar-

[1] Sur la rivière d'Arc, dans le comté actuel d'York, West-Riding.

[2] *Geneal. Saxon.*, dans Nennius, *Hist. Brit.*, § 63, éd. St., et dans *M. H. B.* (éd. P.), p. 76.

[3] V. l'Élégie bretonne de Cadwallon dans W. Owen, *The heroïc elegies of Llywarc Hen*, Londres, 1792, in-8°, pp. 110-117. Non-seulement cette pièce n'est pas de

rêta l'ennemi. Mais malgré tous les prodiges d'une brillante vaillance, couronnée de succès partiels, devant le nombre toujours croissant de Saxons il fut contraint de reculer. Et à force de reculer, toujours combattant et se défendant, il fut enfin (en 629) acculé, enfermé avec ses troupes en un dernier refuge, la petite île de Glannauc (aujourd'hui Priestholme) située devant la pointe nord-ouest de la grande île cambrienne de Môn, qui est Anglesey[1]. Comme Urien avait jadis assiégé un roi anglais dans Medcaud, ainsi Edwin assiégea le roi breton dans Glannauc. Mais l'issue de ce siége est mal connue. On ne voit point toutefois qu'Edwin ait réussi à forcer la retraite suprême du chef cambrien. Il semble que la guerre finit par un traité, où le Breton s'engagea à reconnaître, au moins de nom, la suprématie du Northumbrien[2].

Ce qui est sûr, c'est que Cadwallon sortit de Glannauc, plus ardent que jamais et tout altéré de vengeance. Jusqu'alors on l'avait vu déployer une bravoure héroïque, — vertu assez fréquente aux Bretons, et qui désormais ne suffisait plus contre un ennemi devenu écrasant par la supériorité du nombre. Mais, à ce moment, Cadwallon — chose cent fois plus rare alors que l'héroïsme — Cadwallon eut une idée politique. Si les Anglo-Saxons avaient triomphé, c'était grâce aux divisions des Bretons; Cadwallon imagina de retourner contre eux cette arme terrible

Liwarc'h, comme on l'a cru, mais elle me semble même passablement postérieure à Cadwallon. C'est une sorte de liste de quinze batailles ou rencontres plus ou moins heureuses, attribuées à ce prince, dont dix au moins ont pour théâtre la Cambrie. On n'y mentionne ni la grande victoire de Cadwallon à Meiken (voir ci-dessous) ni la bataille de Catscaul où il périt. C'est donc ou une pièce tronquée, ou un poème composé assez longtemps après la mort du héros, sur des souvenirs incomplets. Le seul fait certain qui en résulte, c'est que Cadwallon eut à défendre les diverses provinces de la Cambrie contre une terrible invasion d'Anglo-Saxons.

[1] A. 629. *Obsessio Catguollaun regis in insula Glannauc. Annal. Cambriæ*, dans M. H. B., p. 832.

[2] C'est du moins ce qu'on peut conclure du terme employé par Bède pour faire connaître la reprise des hostilités entre Edwin et Cadwallon en 633 : « Rebellavit *adversus eum (Aeduinum) Caeduallа rex Britonum.* » *Hist.* II, 20.

et de faire triompher les Bretons par la division des Anglo-Saxons.

v. Il trouva son instrument sous sa main. Les frontières orientales de la Cambrie confinaient aux Angles de Mercie, dont le roi, appelé Penda, sorte de sauvage, ému de toutes les passions de la barbarie, jalousait depuis longtemps la fortune d'Edwin et la puissance du royaume northumbrien, supérieure à celle de sa nation. Depuis environ deux ans, cette envieuse antipathie s'était doublée d'une haine fanatique. En 627, Edwin avait reçu le baptême, ainsi que la plupart de sa nation; Penda au contraire et tous les siens continuaient de servir avec ferveur les autels d'Odin : à leurs yeux Edwin est ses sujets étaient des apostats et des traîtres. Le christianisme des Bretons, qui eux du moins n'avaient pas trahi Odin pour le Christ, leur semblait moins haïssable; et par une bizarre rencontre, les Bretons de leur côté n'étaient pas loin de trouver l'idolâtrie des Merciens moins coupable que le christianisme des Northumbriens. Les Bretons de ce siècle et du suivant tenaient en effet pour nulle la conversion des Anglo-Saxons, et refusaient absolument de les admettre dans leur communion. Tous les chroniqueurs de ce temps attestent le fait[1], et tous les auteurs du nôtre s'en étonnent ou en cherchent l'explication dans des hypothèses au moins suspectes. Rien de plus simple, pourtant, et de plus naturel. Voyant les Saxons garder, après leur conversion, la même cruauté et le même féroce acharnement contre les indigènes, légitimes possesseurs du sol breton, ceux-ci en concluaient aisément que le chistianisme de leurs ennemis était feint ou altéré. On ne saurait donc s'étonner de les voir s'allier aux Angles païens de la Mercie contre les néophytes du Northumbre.

Cadwallon remua si bien les violentes passions de Penda qu'il le décida enfin à lui prêter secours contre Edwin. Une grosse armée bretonne s'assembla sur le territoire de la Mercie; Penda

[1] *Quippe cum usque hodie* (écrit Bède vers 730) *moris sit Brittonum fidem religionemque Anglorum pro nihilo habere, neque in aliquo eis magis communicare quam paganis.* » Bède, *Hist.* II, 20, cf. II, 4.

y joignit la sienne, et, en l'an 633, au commencement de l'automne, les deux rois entrèrent en force dans le royaume de Déira par la frontière du sud-est que couvre la Trent, et qui sépare aujourd'hui l'Yorkshire et le comté de Lincoln. Edwin, instruit de leurs desseins, s'était porté lui-même vers ce point avec une armée nombreuse, et les attendait de pied ferme dans une forte position, bien défendue d'un côté par la rivière de Dan, de l'autre par un des canaux, bordés de marécages, qui relient la Trent à l'Humber. Les Bretons appelaient ce lieu Meiken ou Meigen[1], les Anglo-Saxons Hethfeld ou Haethfeld; on le nomme aujourd'hui Hatfield; c'est un village et un bois situés à près de deux lieues et demie[2] nord-est de la ville de Doncaster, Yorkshire. Une grande bataille s'y livra, le 12 octobre 633. Les Bretons et les Merciens se jetèrent avec furie sur l'armée northumbrienne, qui fut entièrement détruite. Edwin, qui la commandait avec ses deux fils, succomba dans la mêlée, après avoir vu périr le plus brave de ses deux fils, Osfrid. Pour éviter le même sort, l'autre appelé Edfrid, alla se remettre de lui-même aux mains de Penda, qui lui promit la vie sous serment. Malheureusement le vieux Mercien ne comptait plus avec ses parjures; il laissa d'abord vivre le jeune prince; mais au bout de quelques années, fatigué de ce prisonnier incommode, il le fit tuer un beau jour pour se délivrer de l'ennui de le garder[3].

VI. Aussitôt après la mort d'Edwin, la Northumbrie fut mise à feu et à sang par les vainqueurs. Ce fut une dévastation radicale, impitoyable. Et comment s'en étonner, dit Bède, « puisque » l'un des rois vainqueurs était païen, et l'autre, quoique chré- » tien, plus barbare que le païen même, au point de n'épargner » ni l'âge ni le sexe et de faire périr pêle-mêle hommes, femmes, » enfants, dans les plus cruels supplices. Longtemps il courut

[1] Ici, comme dans tous les noms bretons, le *g* est dur.

[2] Environ 6 milles anglais de 1609 mètres.

[3] Bède, *Hist.* II, 20; *Chron. Sax.* A. 633; — *Geneal. saxon.*, dans le Nennius de Stev. § 61 et dans *M. H. B.*, p. 75; — *Annales Cambriæ* A. 630 (date erronée) dans *M. H. B.*, p. 832.

» par les provinces de la Northumbrie, se livrant à tous les » excès de sa rage, et résolu d'extirper entièrement la race des » Angles du sol de l'île de Bretagne[1]. »

Ces accusations sont visiblement exagérées. On y sent l'écho des haines de race et tout le ressentiment d'un Northumbrien (Bède l'était) contre le plus grand péril et l'ennemi le plus redoutable qui aient jamais menacé sa nation. Quand même on prendrait au pied de la lettre les imputations de Bède, les Bretons eussent-ils donc fait autre chose, en définitive, que rendre aux Anglo-Saxons les maux qu'ils en avaient reçus au centuple ? Ce n'est pas une justification, c'est une excuse. Qu'on se rappelle, en effet, ce féroce Ethelfrid, qui massacrait par centaines les moines désarmés, que Bède célèbre lui-même comme un loup ravisseur et dévorant, comme l'exterminateur des Bretons, et que les Bretons ont flétri du nom de Ravageur. Croit-on qu'il eût commis moins de violences que Cadwallon ? Pourtant Bède n'a que louange pour lui : il était anglo-saxon.

D'ailleurs si Cadwallon permettait à son armée de cruelles représailles, — que personne, assurément, n'eût pu empêcher — son esprit ne s'arrêtait point aux basses délectations de la vengeance, et à travers ces massacres il poursuivait un plus haut dessein. C'est Bède lui-même qui l'affirme, on vient de le lire : « *Il avait résolu de chasser de Bretagne les Anglo-Saxons!* » Et ce qui fait l'originalité de son génie, c'est qu'il prend pour instruments de cette exécution les Anglo-Saxons eux-mêmes. Car on ne peut douter, après ce mot de Bède, que la Northumbrie ruinée, Cadwallon ne se fût lancé, avec Penda, contre les royaumes saxons du midi de l'île, sauf à se retourner enfin contre Penda lui-même qui, entièrement isolé, n'eût pu sans doute résister aux forces combinées de toute la Bretagne.

Cependant, après la mort d'Edwin, deux princes s'offrirent

[1] « *Multo tempore totas Nordanhymbrorum provincias debacchando pervagatus, ac totum genus Anglorum Britanniæ finibus erasurum se esse deliberans.* » Bède, *Hist.* II, 20. Il faut noter que Bède altère le nom breton de Cadwallon ou Cadwallaun en *Caedualla*.

à recueillir son héritage. L'un, appelé Osric, cousin d'Edwin[1], rallia autour de lui les Angles du Déira, pendant que ceux de Bernicie, revenant à la race glorieuse d'Ida et d'Ethelfrid, prenaient pour roi Eanfrid, fils de ce dernier. Ces deux rois étaient chrétiens. Osric avait reçu le baptême en 627, à l'exemple d'Edwin, ainsi que toute la nation northumbrienne. Et quant aux fils d'Ethelfrid, exilés après la mort de leur père au pays des Scots, ils y avaient rencontré les intrépides pionniers du christianisme, qui n'eurent pas de peine sans doute à faire accepter par ces proscrits la foi consolante de l'Évangile. Mais après la mort d'Edwin, il se fit en Northumbrie une réaction païenne. La terrible catastrophe de leur premier roi chrétien passa aux yeux des barbares pour une éclatante vengeance des dieux du Nord; ce coup releva les autels d'Odin. Soit conviction, soit faiblesse, Eanfrid et Osric cédèrent eux-mêmes à la réaction et renièrent leur baptême.

Cette apostasie fut loin de leur porter bonheur. Dans l'été de l'année 634, Osric étant parvenu à rassembler une armée, se jeta à l'improviste sur les Bretons; il eut même d'abord la chance de surprendre Cadwallon dans une ville qu'on ne nous nomme pas, et où il se crut assez fort pour l'assiéger. Mais tout à coup les Bretons firent une sortie, surprirent à leur tour les assaillants, tuèrent Osric, taillèrent son armée en pièces, et marchèrent ensuite contre Eanfrid. Après quelques mois de combats, celui-ci fut à son tour aux abois. Pour éviter le sort d'Osric, il résolut d'implorer la paix, et se rendit dans ce dessein au camp breton avec douze de ses guerriers. Il n'y trouva pas la paix, mais la mort, un an environ après celle d'Edwin, c'est-à-dire, apparemment en octobre ou novembre 634[2].

VII. Ce double coup atteignit profondément les Northumbres et reprit à leurs idoles tout le terrain reconquis pour elles par la catastrophe d'Hethfeld. Aussi, peu de temps après (en 635), vit-

[1] Il était fils d'Elfric, et Elfric était lui-même frère d'Ella, premier roi de Déira et père d'Edwin.

[2] Bède, *Hist.* III, 1.

on tous les débris de cette nation se réunir, pour tenter un suprême effort, sous la conduite d'un jeune prince, frère d'Eanfrid, mais resté chrétien fervent. C'était Oswald. Il marcha hardiment à l'ennemi, et comme il était près de l'atteindre, voulant sans doute effacer par un acte solennel l'apostasie de ses deux prédécesseurs et d'une partie de sa nation, il fit faire une croix de bois, la tint debout de ses propres mains pendant que ses guerriers rejetaient la terre, pour la maintenir droite, dans le trou où il l'avait plantée, puis, parlant à son armée : « Tombons » tous à genoux, leur cria-t-il, et tous ensemble prions le vrai » Dieu, vivant et tout-puissant, de nous soutenir par sa miséricorde contre l'orgueil et la férocité de nos ennemis; car il » sait, ce vrai Dieu, que notre cause est juste, et que nous allons » combattre pour le salut de la nation[1]. »

Ce langage, assurément très-sincère dans la bouche d'Oswald, montre assez combien les rôles étaient alors renversés, combien les envahisseurs se sentaient menacés, et combien aussi ils oubliaient ou affectaient d'oublier le point de départ de la lutte, entièrement incompatible avec cette attitude de victimes.

Le lendemain matin, Oswald rencontra les bandes de Cadwallon au pied du mur de Sévère, du côté du nord, en un lieu appelé par les Saxons Denisesburn et peu éloigné d'Hexham, mais dont on ignore d'ailleurs la situation précise[2]. L'armée bretonne, au rapport de Bède, était beaucoup plus nombreuse que celle des Angles. Mais, Cadwallon ayant été tué dans l'action, le désordre se mit parmi les siens, puis se changea en déroute, et Oswald remporta une victoire complète, dans les premiers mois de l'année 635[3]. Les Bretons appellent cette ba-

[1] Bède, *Hist.* III, 2.

[2] C'est proprement du lieu où Oswald planta sa croix la veille du combat, que Bède (*Hist.* III, 2) dit qu'il était situé au nord du mur de Sévère et à peu de distance d'Hexham *(Hagulstadensis ecclesia)*; mais puisque le combat se livra dès le lendemain matin, il est clair que le champ de bataille devait être fort rapproché de la croix d'Oswald.

[3] Bède, *Hist.* III, 1, 2.

taille *Catscaul*, c'est-à-dire Combat sous le Mur[1]. Ce fut pour eux un désastre, qui força bientôt les Cambriens d'évacuer la Northumbrie pour aller se mettre à couvert derrière leur barrière de la Saverne. Mais ce fleuve les protégea mal, et l'année suivante (636), ses rives virent une nouvelle victoire des Angles, une nouvelle défaite des Bretons, et le massacre du roi Judris qui les commandait[2].

VIII. Mais Oswald, en se rapprochant de la Saverne, envahit forcément la Mercie et réveilla le vieux Penda, qui, rentré dans l'inaction depuis la mort d'Edwin, avait laissé sans débat Cadwallon occuper le premier rôle. A la vue des haches northumbriennes insultant son territoire, il frémit, commença par immoler, sans doute sur l'autel d'Odin, ce prisonnier chrétien — Edfrid, fils d'Edwin — qui lui restait de la victoire d'Hethfeld; puis renouant avec les Bretons son antique alliance, il unit ses forces aux leurs contre les Northumbriens. Il paraît que Cadwalar, fils de Cadwallon, s'était vu après son père reconnu pour chef de la confédération bretonne. Mais c'est à Penda que fut remise la direction suprême de la guerre. Cette nouvelle lutte, énergiquement soutenue de part et d'autre, dura encore six années. Elle finit par la défaite et la mort du roi Oswald, tué le 5 août 642, dans une grande bataille, où périt aussi le frère de Penda, Eoba[3].

Ce combat se donna en un lieu appelé Cocboy par les Bretons, Maserfelth par les Anglo-Saxons, et qui est probablement le village actuel de Maserfield, dans le sud du comté de Lancastre,

[1] *Généalogie saxonne*, dans Nennius, *Hist. brit.*, § 64, éd. St. et dans *M. H. B.* (éd. P.), p. 76; — *Annales Cambriæ*, A. 631 (erreur de date) dans *M. H. B.*, p. 832. — *Catscaul* est la contraction de *Cat-is-Gaul*, littéralement *Bellum sub Vallo*. Le mur de Sévère est effectivement appelé souvent en breton *Gaul*, calque du latin *Vallum*.

[2] *Annales Cambriæ*, A. 632 dans *M. H. B.*, p. 832. Ces Annales, dont la chronologie avant le VIIIe siècle laisse beaucoup à désirer, mettent la bataille de Catscaul en 631. Cf. Annales de Tigernach, même page, note *h*.

[3] Bède, *Hist.* III, 9 ; — *Annal. Cambr.* A. 644 (date erronée) dans *M. H. B.* p. 832; — *Geneal. Sax.* dans le Nennius de Stev. § 65, et dans *M. H. B.*, p. 76.

près le gros bourg de Winwick,[1] sur la frontière même qui séparait la Northumbrie de la Mercie. La place même de ce champ de bataille montre avec quelle énergie Oswald avait su se défendre contre les forces combinées de Penda et de Cadwalar. Aussi, malgré sa courte carrière, le vainqueur de Cadwallon doit être mis au rang des plus redoutables ennemis de la race bretonne. Notons toutefois, à son avantage, qu'il fut loin de la cruauté de ses prédécesseurs. Des Bretons même le reconnurent; ils avaient nommé Ida l'*Incendiaire*, Ethelfrid le *Ravageur*, ils appelèrent Oswald *Lamn-guen*, c'est-à-dire l'*Épée brillante*.[2] L'Église l'honore aujourd'hui sous le nom de saint Oswald.

Après sa mort, tout comme après celle d'Edwin, mais cette fois pendant treize ans au lieu de deux (de 642 à 655), la Northumbrie demeura ouverte à tous les ravages de l'ennemi. Penda, toujours uni aux Bretons, ne cessa pendant tout ce temps de la dévaster d'une mer à l'autre et de l'Humber au Forth. Un jour (de 642 à 651) il assiégea Bebbanburh et faillit livrer aux flammes ce berceau de la dynastie northumbrienne.[3] Quelque temps après, il poussa plus loin encore, jusqu'à l'île de Judeu, aujourd'hui Inchkeith, au sein du golfe de Forth, où le roi northumbrien Oswi ou Oswiu, frère et successeur d'Oswald, s'était caché avec ses trésors derrière les murs d'une grosse citadelle. Penda, débarqué dans l'île avec ses fidèles alliés, pressa tellement la forteresse, qu'Oswi, pour se tirer de leurs griffes, fut contraint de leur livrer toutes ses richesses, dont le roi mercien fit le partage entre tous les rois bretons, et de là ceux-ci appelèrent cette expédition *Albret Judeu*, c'est-à-dire la Rançon de Judeu.[4]

[1] Un peu au nord de la ville de Warlington. Plusieurs auteurs mettent cette bataille à Oswestre, anciennement Oswaldtre, *Crux Oswaldi*, dans le Shropshire, au N.-O. de Shrewsburg; mais il n'y a nulle preuve certaine qu'Oswestre se soit jamais appelé ou Maserfeld ou Cocboy.

[2] « Ipse est Oswald *Lamnguin*.» *Geneal. Sax.*, dans le Nennius de Stev., § 64; dans *M. H. B.*, p. 76 et note *c*.

[3] Bède, *Hist.* III, 16.

[4] *Geneal. Sax.* dans le Nennius de Stev., § 64-65, dans *M. H. B.* p. 76 et notes *g* et *h*.

IX. Au lieu d'apaiser Penda et ses alliés, ce riche butin ne fit qu'exciter leurs passions et c'est en renouvelant de plus belle leurs dévastations qu'on les vit bientôt après redescendre vers le midi. Oswi, au lieu de combattre, offrit de nouveau des trésors à ses ennemis. Il en offrit, nous dit Bède, une quantité incroyable pour être délivré de Penda et de ses fâcheux acolytes. Mais ce roi cruel, ajoute Bède, avait juré de détruire jusqu'au dernier des Northumbriens : il refusa. C'est alors qu'Oswi, réduit aux extrémités du désespoir, résolut, quoique fort inférieur en nombre, de tenter encore une fois le sort des armes, Comme Oswald vingt ans plus tôt, il se rendit le ciel propice par des vœux et des prières, et comme lui il triompha.

La bataille se livra au centre du pays de Déira, non loin de la ville actuelle de Leeds (Yorkshire), en un lieu nommé par les Bretons Gai-Camp ou la plaine de Gai (*Gaii Campus*), et que les Anglo-Saxons appelaient Winwidfeld, du nom du fleuve Winvaed — aujourd'hui l'Are [1] — qui débornait vers Midi le théâtre du combat.

Penda, outre ses Merciens, avait sous ses ordres une grosse armée d'alliés, où l'on distinguait jusqu'à trente chefs honorés du titre de roi. De là vint la tradition, certainement hyperbolique, recueillie au siècle suivant par Bède, qu'Oswi avait eu en tête un ennemi trente fois plus nombreux. Tous ces alliés de Penda étaient des Bretons, sauf un corps venu d'Estanglie, commandé par Édilhère, frère du roi de ce pays.

Hyperbole à part, Penda avait pour lui le nombre. Néanmoins il fut vaincu, probablement par surprise, peut-être par trahison; car à lire toutes les chroniques, sa défaite semble un carnage plus qu'un combat. Une circonstance imprévue accrut ce désastre : les vaincus, dans leur déroute, trouvèrent le Winvaed

[1] Cette rivière passe à Leeds; certains auteurs anglais l'appellent *Aire* et d'autres *Broad Are*. Winwid-feld et dans l'orthographe actuelle Winwidfield, c'est le champ (*feld* ou *field*) de Winwid ou Winvaed. Voir sur cette bataille Bède, *Hist.* III, 24; *Geneal. Sax.* dans le Nennius de Stev. §§ 64 et 65 dans *M. H. B.*, p. 76; — *Annal. Cambr.* A. 656, 657 (dates erronées), dans *M. H. B.* p. 832; — *Chron. Sax.*, A. 655.

débordé ; n'ayant que cette voie pour fuir, ils la tentèrent ; les eaux du fleuve achevèrent l'œuvre des guerriers d'Oswi, et même il y eut, suivant Bède, bien plus de noyés que de tués. Tous les Bretons périrent, sauf un seul du pays de Gwéned, qui s'était échappé du camp avec sa troupe, dans la nuit qui précéda la bataille, d'où il rapporta le surnom honteux de *Catguommed*, « Qui refuse le combat. [1] » Penda se fit tuer bravement dans la mêlée ; quant à Cadwalar, il ne se trouvait pas alors avec Penda et ne mourut que neuf ans plus tard, en 664.

XI.

Fin de la lutte. — Résumé et conclusion.

I. On sait le jour précis de cette grande bataille : 15 novembre 655. Ce jour fut le dernier de la lutte commencée à Aylesford, en 455, et si vaillamment soutenue pendant deux siècles par les Bretons insulaires contre les Anglo-Saxons. Non pas qu'il n'y ait encore eu depuis lors entre ces deux races bien du sang versé. Ce sang ne sera point perdu pour l'honneur des indigènes ; mais il ne pourra plus rien contre l'établissement définitif, ni contre la domination bientôt presque universelle des envahisseurs.

L'alliance de Cadwallon et de Penda contre la Northumbrie fut la dernière tentative — et non la moins vigoureuse — accomplie par les Bretons, avec chance de réussite, contre la conquête anglo-saxonne. J'ai déjà dit le caractère spécial de cette entreprise qui consistait à se servir des envahisseurs contre les envahisseurs eux-mêmes, en profitant de leurs discordes et en les aidant à s'entre-détruire. Cette politique survécut à Cadwallon et dura autant que Penda. Peu s'en fallut qu'elle n'en vînt, non-seulement à renverser le royaume des Northumbres, mais

[1] *Geneal. Sax.* dans *M. H. B.*, page 76, note *i*.

à détruire complétement cette grande et puissante tribu de la nation envahissante. Si elle y eût réussi, on peut dire que l'invasion tout entière se trouvait remise en question.

Les Bretons le sentirent si bien que de toutes parts ils s'associèrent avec énergie à l'œuvre de Cadwallon, non-seulement ceux de la Cambrie et des royaumes du Nord, mais même les Bretons de la Domnonée ou du sud de la Saverne, malgré le large bras de mer qui les séparait du reste de leur nation. Refoulés depuis 614 derrière la rivière d'Ex, ils franchirent cette barrière et se jetèrent impétueusement sur les Saxons de Wessex, non moins odieux, d'ailleurs, à Penda que les Angles du Northumbre. La mort de ce roi et la grande défaite du Winvaed fut leur perte. Réduits à leurs propres forces, isolés de tout secours, ils s'obstinèrent cependant à résister et soutinrent encore la lutte, sans trop de désavantage, pendant trois ans. Mais, en 658, quand Oswi, après avoir réparé un peu les ruines de son royaume, descendit vers la Saverne pour compléter l'œuvre du Winvaed par la dévastation de la Cambrie, [1] ce nouveau coup donna aux Saxons de Wessex, alliés naturels d'Oswi, une supériorité décisive. Les Bretons furent vaincus à Peonne, aujourd'hui Pen, sur la limite du Wiltshire et du comté de Somerset, poussés l'épée dans les reins jusqu'à Pedridan [2] (aujourd'hui Petherthon, Somersetshire), et bientôt enfin rejetés derrière l'Ex.

Vingt-six ans plus tard (en 681), Kintwine, roi de Wessex, les chassa plus loin encore, jusqu'à la mer, nous dit-on, [3] c'est-à-dire jusqu'à cette étroite langue de terre, bornée de trois côtés par la mer et fermée du quatrième par le fleuve Tamer, qui forme le comté de Cornwall actuel. Telle fut la dernière retraite des Bretons du Sud qui de là, jusqu'au IXe siècle,

[1] « Osguid venit et prædans duxit. » *Annal. Cambriæ.* A. 658, dans *M. H. B.*, page 833.

[2] *Chron. Sax.* A. 658, et Henri de Huntingdon, l. II, dans M. H. B. p. 717.

[3] « A. 681. Centwinus fugavit Britannos usque ad mare. » *Chron. Sax.* trad. Gibson.

disputèrent encore à leurs vainqueurs le comté de Devon, du Tamer à l'Ex. Egbert (vers 813) le leur enleva définitivement et les rendit tributaires des West-Saxons. Toutefois, la langue bretonne se conserva dans le Cornwall, sous le nom de dialecte cornique, jusqu'au milieu du siècle dernier.

II. Dans le Nord, les événements suivirent, à peu de chose près, la même marche. Tous les royaumes bretons situés au nord de la Dee, sur les territoires actuels des comtés de Chester, de Lancastre et Westmoreland, furent balayés définitivement après la bataille du Winvaed et pour toujours occupés par les Northumbres. Mais il en fut autrement des tribus bretonnes situées entre les deux murs d'Antonin et de Sévère, et même, au sud de ce dernier, dans un canton assez vaste, compris entre la rivière d'Eiden (l'*Ituna* des Romains) et le golfe de Solway, qui garde encore aujourd'hui le nom de terre des Kymris ou des Cumbriens, — comté de *Cumber-land.*

C'est que, de ce côté, les Bretons s'appuyaient à deux nations, jadis ennemies, maintenant unies avec eux dans une même haine contre les Anglo-Saxons, — je veux dire les Scots et les Pictes. Egfrid, fils d'Oswi, son successeur sur le trône de Northumbrie, après quinze années d'un règne heureux (670-685), eut même l'imprudence de s'engager, malgré les conseils de ses amis, dans une grande guerre contre les Pictes, la folie de se lancer à leur poursuite parmi leurs montagnes, et le tort de s'y laisser prendre en d'étroits passages, où il fut massacré par eux ainsi que toute son armée, le 20 mai 685. [1]

Aussitôt après ce désastre, les Pictes, les Scots, les Bretons, s'élançant de concert sur les Angles, les chassèrent immédiatement de tout le territoire compris entre le golfe du Forth et le bas cours de la Tweed, en sorte que, depuis lors, la limite nord de la Northumbrie demeura irrévocablement fixée sur une ligne allant de l'embouchure de cette dernière rivière au golfe de

[1] Bède, *Hist.* IV, 26; *Chron. Sax.* H. 685; *Généalogie saxonne,* dans M. H. B., page 74.

Solway. C'est encore là aujourd'hui la limite séparative de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Les débris de tribus bretonnes situées au nord de cette ligne se groupèrent en un royaume ayant pour capitale Arcluyd ou Dunbritton (aujourd'hui Dumbarton), qui retint le nom déjà célèbre de Strat-Cluyd, c'est-à-dire Vallée de la Clyde. Quant aux Bretons qui se maintenaient encore au sud du mur de Sévère, entre le golfe de Solway et les vastes lacs qui l'avoisinent, ils gardèrent exclusivement le nom de Cumbriens et formèrent le petit royaume de Cumbrie, — d'où, comme je l'ai dit tout à l'heure, le nom de Cumbraland, aujourd'hui Cumberland. Les Bretons du Strat-Cluyd et de la Cumbrie réussirent à préserver leur indépendance jusque vers la fin du Xe siècle. Dans ce siècle leurs princes devinrent tributaires, et dans le suivant vassaux, ceux-ci des rois d'Angleterre, ceux-là des rois d'Ecosse; et à partir de ce moment, ces deux malheureux débris de l'antique race bretonne se fondirent peu à peu, mais de plus en plus, les Cumbriens avec la nation anglaise, les hommes d'Arcluyd avec le peuple écossais, sans même avoir, comme les Bretons du Cornwall, la consolation de garder leur langue nationale, dont on ne trouve plus, je crois, guère de traces en ces parages passé le XIIe siècle.

III. Mais la portion la plus résistante de la race bretonne, c'est ce groupe intermédiaire de tribus et de petits royaumes, que j'ai désigné sous le nom de Cambrie et que représente encore maintenant, dans la monarchie anglaise, la principauté de Galles. Formés en masse compacte, protégés de trois côtés par la mer, retranchés à l'ouest de la Saverne comme derrière un rempart infranchissable, ces Bretons défendirent intrépidement leur indépendance pendant plus de six cents ans après la bataille de Winvaed. Cette fière indépendance vit tomber l'orgueil, la puissance et jusqu'à l'existence nationale des Anglo-Saxons, et ne succomba elle-même qu'au XIIIe siècle, sous les coups irrésistibles de la monarchie anglo-normande. Même en entrant sous la loi de cette monarchie puissante, ces Bretons gardèrent encore le

principe de leur nationalité particulière, le vestige de leur unité politique, dans le titre toujours existant de principauté de Galles, exclusivement réservé à l'héritier présomptif du trône d'Angleterre. Toutefois la principauté, comme elle fut constituée au XIIIe siècle et comme elle subsiste encore, ne représente pas tout à fait l'antique Cambrie : les Anglo-Saxons et les Normands en avaient déjà alors détaché les territoires qui forment maintenant les comtés de Monmouth, d'Hereford et de Shropshire. Mais la langue s'est conservée dans l'étendue presque entière des anciennes limites. Elle vit, elle fleurit encore, cette langue sacrée des aïeux, aux lieux où Teudric vainquit les Saxons de Wessex (dans le pays de Gwent ou Monmouthshire) comme en ceux où Cadwallon brava l'assaut impuissant des Angles du Northumbre.

A la fin du VIIe siècle, au moment où nous fermons le récit général de cette grande lutte entre les Bretons insulaires et les Anglo-Saxons, voici donc quel en était le résultat, que l'on doit considérer comme définitif. Les Bretons indépendants, refoulés sur la côte occidentale, se trouvaient réduits à trois groupes, entièrement isolés les uns des autres, incapables par conséquent de combiner désormais, contre leurs ennemis communs de plus en plus puissants, aucune entreprise commune, savoir : 1° les Bretons du Cornwall, — 2° les Bretons de la Cambrie, — 3° les Bretons de la Cumbrie et du Strat-Cluyd (Cumberland, Galloway, Clydesdale et cantons environnants). Les Anglo-Saxons régnaient en maîtres sur le reste de l'ancienne Bretagne romaine jusqu'à la rivière de Tweed.

IV. Si maintenant l'on se retourne pour essayer d'embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de cette longue lutte, on y reconnaît aisément quatre époques distinctes : 1° l'époque antérieure au roi Arthur, de 455 à 520 ou 525; 2° l'époque d'Arthur, de 520-525 à 550; 3° l'époque immédiatement postérieure au roi Arthur, comprenant la seconde moitié du VIe siècle jusqu'aux grandes batailles de Caltraez et de Wodnesburg, de 550 à 591; 4° enfin, la dernière époque ou époque de Cadwallon, comprenant toutes les guerres du VIIe siècle jusqu'à la fatale journée du Winvaed.

Durant la première époque, il semble que le sud de l'île fut le principal théâtre de la lutte; le nord toutefois se vit dès lors cruellement foulé par de nombreuses bandes saxonnes, entre autres par celles d'Octha et d'Ebissa, mais les envahisseurs n'y purent fonder aucune domination stable.

Durant la seconde époque, Arthur, à force de génie étant parvenu à former une ligue compacte de toutes les tribus bretonnes, fit reculer les barbares tout à la fois dans le nord et dans le sud. Au sud, il refoula la conquête derrière la limite actuelle du Hampshire. Au nord, il vainquit, il écrasa en dix grandes batailles les masses toujours grossissantes de l'invasion ; il empêcha l'invasion de prendre pied, de ce côté, sur le sol breton.

Après sa mort la division survenue dans la ligue bretonne ne permit pas de poursuivre ni même de soutenir longtemps ces succès. Au sud, les Angles de Mercie et les Saxons de Wessex reprirent l'offensive, s'avançant de plus en plus vers l'ouest. Dans le nord, Ida se crut assez fort pour fonder le royaume de Northumbrie. Dans le nord comme dans le sud, les Bretons résistèrent vigoureusement, mais avec des fortunes assez diverses. Plus souvent battus que battant dans cette nouvelle lutte, ceux du sud (Cambrie et Domnonée) eurent la chance d'y mettre fin par une grande victoire (Wodnesburg) qui réduisit pour longtemps leurs cruels ennemis à l'impuissance. Mais ceuxdu nord, au contraire, après une longue période de brillants succès sous Urien et Owen, finirent par la vaste catastrophe de Caltraez.

Bientôt se développent les conséquences de ce désastre. Les Bretons du nord, foulés, exténués, et cherchant à s'appuyer sur la Cambrie, attirent de ce côté l'effort des Northumbriens. Les Cambriens à leur tour sont battus et saccagés (bataille de Chester en 607, premières guerres d'Edwin), et le contre-coup de leur défaite se fait sentir jusqu'au sud de la Saverne, où les Bretons de Domnonée se voient rejetés derrière l'Ex. Heureusement un héros se lève pour ramener une fois encore la Bretagne au combat; et ce héros — Cadwallon — se trouve être à la fois un politique, dont les plans sont si bien pris que sa mort même n'en arrête pas le succès. Pendant vingt ans, à leur tour, les Anglo-Saxons trem-

blent sous la menace d'une ruine complète. Mais enfin un désastre irréparable (Winvaëd, 655), provoqué par un excès de présomption, engloutit ce dernier retour de fortune, et met le sceau à la domination anglo-saxonne, contre laquelle protestent seuls, avec une obstination égale à leur impuissance, les trois petits groupes de Bretons dont nous avons parlé.

v. Ce n'est pas sans un sentiment de douleur que, même après douze cents ans, un Breton peut retracer les péripéties d'une lutte si cruelle et si funeste à sa race. Ce n'est pas non plus sans un légitime orgueil.

De tous les peuples compris dans l'empire romain, seuls les Bretons ont lutté contre la conquête barbare. Tous les autres sont tombés au premier choc, si même ils ne sont lâchement venus prêter la tête au joug. Les Anglo-Saxons aussi, grâce à leur férocité et à leur nombre vainqueurs des Bretons, quand ils se virent à leur tour sous le coup d'un péril de même nature, mais certes moins formidable, savez-vous combien de temps ils résistèrent? On les a beaucoup vantés, on a fait de nos jours en leur honneur un livre fort éloquent. Ces braves résistèrent dix ans! Dix ans après la bataille d'Hastings, Guillaume de Normandie était maître, et pour jamais, de toute l'Angleterre. Elle avait coûté plus cher aux Saxons. Elle avait coûté deux cents ans de lutte, — lutte tenace, continuelle, infatigable. Ce rapprochement est bien fait pour consoler les Bretons.

Lutte où la gloire des vaincus l'emporte sur celle des vainqueurs. Quel héros saxon est comparable, je ne dis point au grand Arthur, mais à ces autres Bretons moins connus, quoiqu'ils méritent si bien de l'être, Ambroise-Aurélien, Natan-Léod, Ghérent, Teudric, Kendelann, Urien, Owen, Kénon, Cadwallon?

A remettre en lumière les noms, les titres trop oubliés de ces vieilles gloires de notre race, on se sent au cœur cette fière joie qui nous prendrait si un jour, au milieu du chœur ruiné de quelque abbaye antique, sous l'épais tissu des ronces, des lierres et des mousses, nous venions à découvrir les tombes sacrées et les vaillantes effigies de nos premiers ancêtres.

ARTHUR DE LA BORDERIE.

LA

MORT D'HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN

A peu près à moitié chemin entre Cholet et Nuaillé, on aperçoit, sur le bord de la grande route, un massif de peupliers et d'arbres verts qui recouvrent de leur ombrage l'endroit où reposèrent, jusqu'à la Restauration, les restes du général vendéen Henri de La Rochejaquelein [1]. Je vais, avec les documennts que m'ont fournis à ce sujet des témoins oculaires, raconter comment, près de ce lieu, fut tué, le 28 janvier 1794, ce jeune héros, à peine âgé de vingt-deux ans.

Peu après son retour de la campagne d'outre-Loire, Henri de La Rochejaquelein vit se grouper autour de lui une troupe de volontaires d'abord peu nombreuse, avec laquelle il vint établir son quartier général dans la forêt de Vezins. Là, vêtu de grosse étoffe et la tête couverte d'un bonnet de laine comme un paysan, il bivouaquait dans une cabane en branchage, d'où, secondé par Stofflet, il sortait souvent la nuit, pour aller à de grandes distances surprendre et battre des postes républicains. L'activité, l'adresse et le bouillant courage dont il faisait preuve dans cette guerre de partisans, la seule possible alors, ne tardèrent pas, tout en le rendant redoutable à ses ennemis, à ranimer l'ardeur guerrière des paysans de la contrée, qui vinrent de nouveau se ranger sous ses ordres. Ce fut sur ces

[1] A la Restauration, les restes d'Henri de La Rochejaquelein furent exhumés et transportés à Saint-Aubin-de-Baubigné.

entrefaites que La Rochejaquelein, dans une expédition, s'empara d'un officier général qui portait sur lui l'ordre, écrit de la main du général en chef Turreau, « d'offrir de donner aux brigands tous les sauf-conduits qu'ils demanderaient, en leur promettant l'oubli du passé s'ils déposaient les armes. » Puis Turreau ajoutait : « Aussitôt qu'ils seront partis pour retourner chez eux, il est enjoint aux généraux et aux soldats de les fusiller. » L'officier fut exécuté sur-le-champ, et aussitôt La Rochejaquelein, profitant avec habileté de cet événement, fit afficher dans toutes les paroisses des copies de cet ordre abominable.

En apprenant le triste sort qui leur était réservé s'ils se rendaient aux républicains, en voyant les colonnes infernales ne laisser après leur passage que des cadavres et des maisons incendiées, les Vendéens, au comble de l'exaspération, résolurent de mourir les armes à la main et, usant de représailles, de ne plus faire de prisonniers.

Bientôt M. Henri (les paysans appelaient ainsi La Rochejaquelein) marcha avec environ mille hommes du côté de Saint-Lezins, décidé, cette fois, à tenter de plus vastes entreprises.

Le 23 janvier 1794, quelques cavaliers bleus, parmi lesquels se trouvait un officier, ayant été tués dans une embuscade dont Stofflet et d'autres chefs faisaient partie, ceux-ci offrirent et firent accepter à La Rochejaquelein, jusque-là déguisé en paysan, le cheval, la redingote et le chapeau de cet officier républicain.

En ce moment, le comte de La Boüère et Pierre Cathelineau, frère cadet de l'ancien généralissime, venaient, afin de s'opposer à la marche d'une colonne commandée par Turreau, de réunir six cents hommes près des Cabournes, sur les confins de la paroisse de Jallais. La Boüère et Pierre Cathelineau, n'ayant point passé la Loire, avaient, pendant l'hiver, fait de hardis coups de main avec quelques rassemblements. Dès que ces deux chefs eurent appris que La Rochejaquelein se trouvait dans leur voisinage, ils s'empressèrent de venir se joindre à lui avec leurs soldats. Alors, entourée de colonnes infernales, cette petite armée put, en observant les incendies qu'elles allumaient de tous côtés, diriger sa marche de

façon à éviter à propos les corps ennemis, dont les forces étaient beaucoup trop supérieures aux siennes.

Le 25, les royalistes attaquèrent et battirent un détachement, près du moulin de Grouteau. Les Bleus en déroute furent poursuivis sur la commune de Sainte-Christine, jusqu'à la Jumelière, où se trouvait le général Cordelier. Celui-ci, n'ayant pas voulu attendre l'attaque des Vendéens, fit aussitôt massacrer tout ce qu'il y avait à la Jumelière d'hommes, de femmes et d'enfants, puis il abandonna ce bourg aux royalistes qui, en y entrant, reconnurent parmi les cadavres des municipaux et un curé intrus de Chemillé, nommé Thubert.

Animés d'une rage effroyable de destruction, avides de pillage, souvent les colonnes infernales n'épargnaient même pas la vie et les propriétés des patriotes. Chefs et soldats, à quelques exceptions près, étaient de l'avis du général Grignon, qui disait, en entrant dans la Vendée, « qu'il avait juré d'égorger tout ce qui se présenterait à lui; qu'un patriote n'était pas censé habiter ce local; que d'ailleurs la mort d'un patriote était peu de chose quand il s'agissait du salut public. »

Le 26 janvier, M. Henri ayant réussi à passer entre les colonnes d'Amey et de Cordelier, attaqua à l'improviste Chemillé, occupé par le général Beaufranchet. Les Vendéens, malgré une vive résistance, s'emparèrent de cette ville, puis ils rentrèrent dans la forêt de Vezins, où ils séjournèrent du 26 au 28, par une pluie continuelle.

Le 28, étant sortis de la forêt pour aller à Saint-Macaire, ils rencontrèrent, en arrivant à Nuaillé, une escouade de républicains occupés à piller ce bourg. Les Bleus, en trop petit nombre pour résister, fuient vers Cholet. Les Vendéens les poursuivent et les tuent. Cependant un grenadier, quoique blessé à la tête qu'un mouchoir enveloppe, a pu gagner assez de terrain pour se croire sauvé, lorsqu'un cavalier, nommé Piquet, suivi de quelques royalistes aussi à cheval, arrive sur lui au moment où il va franchir une haie qui borde la route. Le grenadier, se voyant perdu, veut avant de mourir abattre un de ses ennemis. Pour cela, il s'adosse à un arbre, et regardant avec sang-froid les cavaliers qui s'approchent

en formant un demi-cercle, il couche en joue Piquet [1]. A l'instant même La Rochejaquelein accourt au galop en criant : « Ne le tuez pas, je veux le faire parler. » Cet ordre donné par le général, le harnachement de son cheval plus remarquable que celui des autres, révèlent au grenadier que le nouvel arrivant est un des principaux chefs; il l'ajuste, et presque à bout portant le frappe d'une balle au milieu du front. M. Henri tombe mort, et aussitôt le soldat, qui en le tuant vient de rendre un immense service à la République, est mis en pièces par les Vendéens exaspérés.

Un instant après, m'a dit un témoin oculaire, parut Stofflet, qui, loin de témoigner une joie inconvenante, comme on l'en a injustement accusé, prouva au contraire, par son attitude et ses paroles, combien il déplorait ce funeste événement. Stofflet, en voyant le cadavre de La Rochejaquelein, demeura un instant sombre et pensif, puis s'adressant au petit nombre de Vendéens qui l'entouraient : « Messieurs, dit-il tristement, nous venons de faire là une grande et irréparable perte, que, dans l'intérêt de notre cause, nous devons cacher le plus longtemps possible aux républicains et aux gens de notre parti. »

Comme il achevait cette recommandation, à laquelle chacun promit de se conformer, on annonça l'approche d'une colonne de républicains, venant de Cholet.

Stofflet, craignant alors que le cadavre de La Rochejaquelein ne fût reconnu, descendit de cheval pour lui taillader le visage avec son sabre [2]; puis on se hâta de le mettre avec les restes du grenadier dans une même fosse.

[1] Etranges caprices de la fortune ! Un mois après avoir échappé à la balle qui tua La Rochejaquelein, le soldat Piquet, devenu officier de cavalerie, mourait déshonoré. Voici comment : lorsque les Vendéens prirent Argenton-le-Château, le 26 février 1794, Piquet, dans une nuit de débauche, assassina une femme, en prétextant qu'elle était patriote. Arrêté pour ce crime, Piquet fut aussitôt jugé, condamné à mort et exécuté sur la place d'armes d'Argenton, en présence de l'armée royaliste, près de quitter cette ville.

[2] Un témoin, qui arriva sur les lieux au moment où l'on allait enfouir le corps de La Rochejaquelein, m'a dit que Stofflet l'avait si bien défiguré, qu'il ne put pas le reconnaître.

Ainsi périt de la main d'un soldat obscur le plus jeune et le plus chevaleresque général qu'ait eu la Vendée. Naturellement simple et franc, modeste autant que brave et habile, M. Henri, depuis le commencement de cette guerre gigantesque, s'était fait chérir et admirer de ses soldats, avec lesquels, dans une foule de circonstances, il avait accompli des prodiges de valeur. Le deuil que la nouvelle de sa mort répandit dans le pays, le contentement qu'elle donna aux républicains, prouvèrent combien des deux côtés on estimait cet illustre chef.

Le 9 mars 1794, Turreau, sans le vouloir, fit le plus grand éloge de son mérite, en écrivant au Comité de salut public : « J'ai ordonné au général Cordelier de faire déterrer La Rochejaquelein et de tâcher d'acquérir des preuves de sa mort. »

Chose digne de remarque, les Vendéens témoins de la mort de La Rochejaquelein ne divulguèrent point ce triste événement, et Stofflet, qui connaissait la puissance magique du nom du jeune héros, dont l'ombre pouvait encore gagner des batailles, mena plusieurs fois les royalistes à la victoire en leur faisant croire qu'ils étaient toujours commandés par M. Henri. Ce ne fut qu'à Maulevrier, en revenant de Gesté, où, le 2 février, il avait battu le général Cordelier dans trois rencontres successives, que Stofflet, à qui des chefs subalternes demandaient si vraiment Henri de La Rochejaquelein était mort, répondit : « Il n'est que trop vrai, j'ai perdu le meilleur de mes amis. »

CHARLES THENAISIE.

NOTICES ET COMPTES RENDUS.

HISTOIRE DE LA VILLE ET DU PORT DE BREST, par M. P. Levot, conservateur de la Bibliothèque du port de Brest, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques. — 3 vol. in-8o, Brest, chez tous les libraires, Paris, Bachelin-Deflorenne, 1864.

Tome I. — La ville et le port jusqu'en 1681.

Au nord de la plus belle rade de l'Europe, dans une enceinte tracée par Vauban, s'élève sur plusieurs collines la ville maritime et militaire de Brest. Cette ville qui, par sa position géographique, par l'étendue de son port et par l'importance de ses établissements, occupe maintenant un des premiers rangs parmi les villes de France, compte à peine deux siècles d'existence. Ce boulevard de la Bretagne, qui paraît aujourd'hui si imposant, n'était jusqu'au XVIIe siècle qu'une chétive bourgade composée de misérables maisons formant quelques rues sombres et tortueuses sur le bord d'un ruisseau étroit, où elles étaient venues chercher la protection d'un château.

Ce château a-t-il été élevé sur l'emplacement du *Brivates Portus* de Ptolémée, du *Gesocribate* de la table de Peutinger dressée sous le règne d'Alexandre Sévère, suivant les uns, de Théodose, suivant les autres, ou ces deux localités étaient-elles distinctes? Telle est l'énigme que les précédents annalistes de Brest, MM. de Fréminville[1] et Féraud [2] n'ont pu résoudre et dont la solution a également exercé la critique du nouvel historien de cette ville, M. Levot. Dans une

1 *Antiquités du Finistère*, 1832.

2 *Notice historique sur la ville de Brest*, 1837.

introduction étendue, il s'attache à prouver que la position du *Brivates Portus* des anciens se rapporterait plutôt à l'embouchure du Brivet (*Brivata flumen* d'une charte du Cartulaire de Redon), l'un des affluents de la Loire au-dessous de Saint-Nazaire, et la position de *Gesocribate*, à l'extrémité de la voie romaine reconnue entre Carhaix (*Vorganium*) et Plouguerneau, où les légendaires mettent la ville de Tolente.

Nous nous rangeons volontiers à cette double conclusion du savant bibliothécaire de la Marine; mais, au lieu d'assigner pour emplacement à Tolente la rive droite de l'Aber-Vrac'h, nous serions tenté de le reporter un peu plus à l'Est, au petit port du Corréjou, très-fréquenté au moyen-âge, et où Jean de Montfort, après son évasion de la tour du Louvre en 1345, s'embarqua pour l'Angleterre.

Il est difficile d'admettre que les Romains, vainqueurs des *Osismii*, aient négligé une position aussi avantageuse que Brest pour y établir un château; les nombreux vestiges de construction gallo-romaine que M. Levot signale dans cette forteresse, viennent corroborer cette opinion spécieuse qui ferait dans son principe du château de Brest un simple *camp statif* établi par les Romains pour la défense générale du pays et non pour celle d'une ville qui ne s'est formée que beaucoup plus tard. Quant à l'origine de la ville elle-même, elle n'est appuyée que sur une tradition d'après laquelle sept saints personnages chassés de Daoulas et recueillis à Brest, auraient imposé leurs noms à un quartier et à une ancienne paroisse de cette ville. M. Levot restitue à cette paroisse son dernier vocable, qui n'était pas, comme on l'a prétendu, les sept premiers évêques de l'Armorique, mais bien les sept martyrs enfants de sainte Félicité, substitués aux sept saints de Daoulas. Le nom de Brest, comme le fait observer l'ingénieux écrivain, n'apparaît pour la première fois dans l'histoire, qu'à l'occasion du meurtre du roi Salomon de Bretagne, consommé en 874, « *apud oppidum quod dicitur Bresta* », dit la chronique de Nantes, rédigée au XIe siècle. A partir de cette dernière époque, M. Levot résume de la manière la plus dramatique les principaux épisodes des siéges nombreux que soutint le château, particulièrement au XIVe siècle, à l'époque de la guerre de la succession de Bretagne. A ce sujet, nous nous permettrons de relever (page 11) une erreur qui ne peut être attribuée qu'à une faute d'impression : Guillaume, comte de Northampton,

lieutenant pour le roi Edouard III, en Bretagne, en 1342, n'appartenait pas à la famille de Rohan, mais à la famille de Bohun, qui était celle d'un des compagnons de Guillaume-le-Conquérant en 1066. M. Levot retrace ensuite les agrandissements successifs de la ville et des établissements du port jusqu'à l'union du bourg de Recouvrance à la ville de Brest, érigée en 1681 en communauté avec droit de députer aux Etats, sans omettre les cérémonies bizarres dont étaient accompagnées la plantation annuelle du Mai et l'installation triennale des maires.

L'appendice qui termine ce volume, plus considérable que le texte historique, est consacré à la description des édifices anciens; mais si nous en exceptons la description du château, cette dernière partie de l'ouvrage nous a paru moins attrayante que la première.

Les soixante et quelques pages contenant des pièces de procédure entre le clergé régulier et le clergé séculier, pour la jouissance exclusive de l'église de Saint-Louis pourraient n'offrir qu'un médiocre intérêt aux contemporains et le mandement de l'Évêque de Léon, permettant en 1703 aux Pères Jésuites, directeurs du séminaire royal de la marine, d'exercer à Saint-Louis leur ministère, concurremment avec le clergé paroissial, ne semble pas mériter cette improbation sévère : « Jamais spoliation ne fut plus éhontée, ni plus inique de tous points, il fallut néanmoins la subir. » M. Levot paraît oublier complétement, en s'énonçant de la sorte, les spoliations bien autrement *iniques* dont les Jésuites en 1762 et tout le clergé de France en 1790 furent victimes.

L'auteur s'est montré plus juste envers les Carmes dont il loue sans restriction le zèle apostolique et hospitalier, ainsi que celui des Capucins de Recouvrance, à l'occasion des cruelles épidémies qui sévirent à Brest au dernier siècle, et il arrête son premier volume à l'année 1681. « Jusque-là, dit-il, l'histoire de la ville et celle du port ont été si intimement liées, elles se sont tellement confondues que, chercher à les diviser, c'eût été s'exposer à tomber dans des redites presque inévitables. Mais, à partir de 1681, la dualité est bien tranchée et commande deux récits distincts, dont chacun deviendra ainsi plus clair, plus suivi, plus homogène. C'est le plan que nous suivrons désormais. S'il arrive que nous ayons à retracer des faits communs à la ville et à la marine, ils prendront leur place dans celui de ces deux récits où leur caractère prédominant semblera la leur assigner. »

Ce plan est heureusement conçu et nul mieux que M. Levot ne saurait en mener l'exécution à bonne fin. En effet, par ses travaux antérieurs sur la ville et la mairie de Brest, par ses connaissances bibliographiques si étendues et par sa position officielle au port de Brest, M. Levot a pu réunir une masse énorme de documents inédits, entre lesquels la période révolutionnaire ne sera pas la moins curieuse. Le tableau de ces temps de sinistre mémoire, esquissé une première fois par M. du Châtellier [1] fait souhaiter, ne fût-ce que pour l'enseignement de la génération actuelle, qu'il soit donné avec tous ses développements. Malheureusement, nous avons remarqué que quelques feuillets des registres de la municipalité de Brest, qui renfermaient sans doute les motions et les discours les plus anarchiques, ont été lacérés à une époque postérieure. Ces suppressions ne peuvent être attribuées qu'anx signataires de ces mêmes motions, désireux de faire oublier leur passé ; mais nous espérons bien que M. Levot parviendra à combler les lacunes que nous signalons, en évitant l'abus des initiales reproché avec raison à Cambry et en rétablissant les noms propres dans toute leur intégrité. Ce n'est pas à l'historiographe de la ville de Brest qui a donné tant de preuves de son impartialité rigoureuse en écrivant la *Biographie bretonne*, [2] qu'il est besoin de rappeler ce qu'un autre historien de nos jours, celui qui a pu se vanter justement que son siècle l'avait lu, a dit de la vérité : « La vérité, voilà le but, le devoir, le bonheur même d'un historien véridique. Quand on sait combien elle est belle, commode même, car elle seule explique tout, quand on le sait, on ne veut, on ne cherche, on n'aime, on ne présente qu'elle ou du moins ce qu'on prend pour elle. [3] »

Tel sera, nous n'en doutons pas, l'esprit qui dirigera l'auteur dans ses nouvelles études sur la ville de Brest, dont la première partie fait vivement désirer le complément.

POL DE COURCY.

[1] *Brest et le Finistère, sous la Terreur*, 1858.
[2] 2 vol. in-4° Vannes, Cauderan, 1852-1857.
[3] Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome XVI.

COURS PRÉPARATOIRE A L'ÉCOLE NAVALE, A L'INSTITUTION DE NOTRE-DAME-DES-COUETS, PRÈS NANTES.

La création d'une École préparatoire à l'École Navale est une des œuvres les plus importantes et en même temps les plus nécessaires à l'époque actuelle.

Les enfants qui se destinent à la marine se trouvent placés dans des conditions toutes spéciales. Dès l'âge de douze à quatorze ans ils doivent commencer la préparation des examens d'admission ; et c'est de quatorze à dix-sept qu'ils sont appelés à les subir. On comprend dès lors toute la sollicitude des familles chrétiennes pour les enfants que la Providence semble appeler à cette belle et dangereuse carrière.

Il faut les enlever, très-jeunes encore, à l'éducation régulière des Colléges. Ils sont à un âge où la formation religieuse et intellectuelle de l'enfance est à peine ébauchée. Ce que les parents doivent désirer, c'est que l'éducation chrétienne soit continuée avec un soin tout particulier pendant la durée des Cours préparatoires à l'École Navale; c'est que les mœurs des enfants soient sauvegardées avec une vigilance paternelle, à cet âge souvent décisif pour la vie entière; c'est que la foi et la piété puisées au sein de la famille prennent alors, par un enseignement bien dirigé, l'énergie de conviction qui doit se substituer aux habitudes de l'enfance, ou plutôt les fortifier et les rendre inébranlables. En un mot, il est à souhaiter que l'École préparatoire soit organisée de manière à former des marins et des chrétiens également solides. Or, cela ne semble pas impossible à réaliser. — On ne peut guère songer à établir en province des Cours préparatoires pour toutes les Écoles spéciales, l'École Polytechnique, par exemple. Ces Cours exigent pour le personnel des professeurs et pour le matériel de l'enseignement des ressources qu'il est difficile de trouver hors de la capitale. Il en est tout autrement d'un Cours préparatoire à l'École Navale. On n'y reçoit que des enfants jeunes encore, et le programme de l'enseignement, proportionné à la capacité intellectuelle de cet âge, peut être rempli sans trop de difficulté.

Une grande ville maritime, située, comme Nantes, dans une province où les vocations à la profession de marin sont nombreuses,

semble parfaitement choisie pour une École préparatoire à l'École Navale.

Telles sont les considérations qui ont déterminé Mgr l'Évêque de Nantes à joindre aux établissements de son diocèse un Cours spécial pour les enfants qui se préparent à la marine. Ce Cours sera placé dans l'Institution de Notre-Dame-des-Couëts-lès-Nantes, qui conserve le souvenir d'un nom cher à la Bretagne, la bienheureuse Françoise d'Amboise. C'est sous la protection de l'une de nos duchesses les plus illustres, devenue aujourd'hui la patronne des Bretons [1], que nous aimerions à voir grandir les jeunes générations de marins appelées à perpétuer les souvenirs de notre gloire nationale.

La maison de Notre-Dame-des-Couëts est située sur la rive gauche de la Loire, en face de la ville de Nantes. L'expérience et le dévouement des prêtres qui la dirigent offrent aux familles la garantie d'une éducation fortement chrétienne.

S'adresser, pour ce qui concerne le Cours préparatoire à l'École Navale et pour tous les autres renseignements, à M. l'Abbé Bliguet, Chanoine-Honoraire, Supérieur de l'Institution de Notre-Dame-des-Couets.

LES NOBLES CAUSES, par M. Achille du Clésieux. — Un vol. in-18. Paris, Dentu.

Dans notre époque troublée tout est bouleversé, les idées comme les faits : le droit est méconnu, la justice outragée, le sacerdoce traîné dans la fange par d'impurs libelles; la vie religieuse, cette vie qui ne tient au monde que pour le protéger des justes colères de Dieu, est dénaturée et représentée comme digne de pitié et de dégoût. Par un étrange contraste, ces hommes qui méprisent les vœux religieux s'engagent par un affreux serment à repousser les bénédictions de l'Église de leur lit de mort, du foyer domestique et du berceau de leurs enfants [2]. « Enfin le nom adorable du Christ est » exposé sur des affiches entre des noms indignes, comme autrefois, » au Calvaire entre des voleurs [3]. » Le temps n'est plus où :

[1] Le culte de la Bienheureuse Françoise, duchesse de Bretagne, morte aux Couëts en 1485, a été solennellement confirmé par Pie IX, le 16 juillet 1863.

[2] Les solidaires, secte de Belgique.

[3] Préface des *Nobles causes*.

Tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité[1].

Aussi le poète, entraîné dans le courant de son siècle incrédule, laissait échapper cette plainte et demandait un renouvellement pour la terre dégénérée :

Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?

Ce qui contribuera le plus puissamment à donner à notre siècle cette jeunesse nouvelle, ce seront de nobles inspirations comme celles qui sont sorties du cœur catholique et breton de M. Achille du Clésieux, et qui sont à la fois une protestation et une espérance. Elles protestent contre tout ce qui compromet, souille et déshonore ces *nobles causes* que le poète exalte et propose à l'admiration et au dévouement; elles empêchent de ne pas désespérer d'une époque et d'un pays qui produisent de ces hommes dont la foi et le talent sont à la hauteur des causes dont ils prennent la défense et dont M. du Clésieux a lui-même tracé le portrait :

C'est un esprit docile à cette autorité
Qui garde dans son sein justice et vérité;
Un élan généreux vers ce qu'on persécute,
Une voix qui soutient, tandis qu'on le discute,
Le droit, boussole sûre et soleil éternel!
C'est un œil attentif à ce bien immortel,
Qui nous fait faire ici bon marché de la vie.

Ces beaux vers trouveront en beaucoup de cœurs un écho sympathique : qu'importe si certains hommes,

Dont la plume avilie
Se trempe tour à tour dans le fiel et la lie,

ne comprennent pas des sentiments si noblement exprimés; leur répulsion n'a rien qui étonne :

Si vous parlez d'honneur... on répond : Fanatique!
Si c'est d'indépendance, on vous dit : Révolté!
Plus le cœur monte haut, plus il est insulté!
Laisserons-nous serrer notre collier d'attache
Par une de ces mains qui, vous touchant, vous tache?
Verrons-nous froidement attaquer sans pudeur
Ce qui donne au pays sa vie et sa splendeur?
Qu'importe d'élever de vastes cathédrales,
Si plus grands et plus hauts s'élèvent les scandales?
Qu'importe de parler de respect et d'amour,
Si l'objet qu'on vénère est blessé chaque jour?

[1] Alfred de Musset.

En face de ce spectacle, M. du Clésieux a « voulu sauver au moins » la dignité de l'âme humaine par l'ardeur de ses indignations et la » sincérité de ses tristesses. » Aussi, chaque fois qu'une *noble cause* était attaquée ou trahie, il élevait la voix et s'écriait :

Malheur, si je n'ai pas mon âme en sentinelle,
Nuit et jour dévouée, attentive et fidèle;
Si devant l'ennemi qui te ferait souffrir,
O Christ! je ne sais pas voir, combattre et mourir!

C'est d'abord l'auguste figure de Pie IX qui apparaît et qui reçoit le tribut des hommages et des tristesses du poète. Il admire la constance du Pontife-Roi, il plaint ses ennemis et fait appel aux souverains catholiques pour la plus sainte des causes :

La foi peut-être encor, pour ranimer sa flamme,
A besoin de combats, de larmes et de deuil.
Le Christ ne fut vainqueur qu'en sortant du cercueil;
Mais malheur à la main qui le lie ou le frappe!
Au traître qui le livre, au lâche qui s'échappe!
Malheur à ces bourreaux, à ces cœurs sans pitié,
Malheur! si par son sang, tout n'était expié!
Ce sang divin toujours fait refleurir la terre.
... O Père des chrétiens, ô Pontife suprême!...
Charlemagne et Pépin vous donnèrent un trône
Aujourd'hui Dieu vous fait une plus riche aumône,
La couronne d'épine, et l'éponge et le fiel...
Ces grands combats qui font les conquérants du ciel.

François II et son héroïque compagne, le brave général Lamoricière, reçoivent dans ces vers un beau tribut d'admiration. Nous ne pouvons étendre nos citations; les lecteurs de la *Revue* voudront aussi, en lisant les *Nobles Causes,* ressentir les fortes et douces émotions que nous avons éprouvées. Mais comment ne pas reproduire ici cet appel chaleureux à la jeunesse catholique que le poète invite à se ranger sous la bannière du Pontife-Roi :

Que faites-vous des jours que le loisir vous donne?
Est-il à conquérir de plus belle couronne?
Est-il pour votre front un laurier plus certain
Que celui que le Christ tient lui-même en sa main?
Rachetez, d'un élan, tant d'actions stériles!
Les âmes des chrétiens ne sont pas puériles!
Quand la vertu n'a pu faire un homme assez grand,
L'homme a pour se grandir... le baptême du sang.

Comment omettre le souvenir de Castelfidardo?

Mères, ils sont cueillis ces fruits de vos entrailles,
Ces jeunes plans si beaux, la foudre des batailles
A brisé leurs rameaux.

Leurs membres dispersés gisent dans la poussière,
Mais une heure viendra... la trompette dernière
Rassemblera leurs os.

Comment ne pas rappeler ce pieux hommage rendu à la mémoire de la fille de nos rois, à madame la duchesse de Parme?

Fille de saint Louis, race des rois de France,
Où donc as-tu goûté la joie et l'espérance?
Le deuil a voilé ton berceau;
Ton enfance proscrite et ta jeunesse veuve
Devaient encor trouver, comme dernière épreuve,
Après deux exils, le tombeau.

Et ce fraternel salut au Congrès de Malines?

Qu'on soit deux réunis en ton nom dans ce monde,
Christ, tu seras présent, et de ta main féconde
Découleront des biens...
Que surgira-t-il donc de ta bonté divine,
Si tu sens palpiter, pressés sur ta poitrine,
Des milliers de Chrétiens!...

Ce n'est pas seulement la tristesse, l'amour et l'admiration qui inspirent heureusement M. du Clésieux; il sent aussi déborder de son âme émue l'accent d'une noble indignation et flétrit par la satire, sous ces deux titres : *A certains écrivains* et *Un fauteuil d'orchestre*, le théâtre et les écrivains qui méconnaissent leur mission.

Enfin, dans une épître envoyée à M. Renan, de la grève de Saint-Ilan à celle de Dinard, le poète des *Nobles Causes* s'efforce d'éveiller dans l'âme du philosophe de touchants souvenirs :

Lui rappelant ce jour où, pur comme la flamme,
Son cœur rêvait le sort des saints et des martyrs.

Lui montrant :

L'image d'une sœur, hélas! morte sans foi;

et au-dessus lui faisant apparaître l'auguste figure de ce Jésus, qu'il a méconnu et dont il a nié la divinité :

... Jésus blasphémé, reste toujours Sauveur!...

En écrivant ces lignes, je puis, sur un rivage voisin, embrasser d'un regard l'église, la colonie, le château de Saint-Ilan et envoyer un salut sympathique à tout ce qu'a fondé, aimé et chanté le poète de ces grèves. — Voici la mer dont le murmure a inspiré ses premiers chants; voici l'asile où il a abrité de pauvres enfants privés de leurs familles ou repoussés de la société; plus haut, dominant

les flots, le manoir et la colonie, s'élève l'église où s'unissent la poésie et l'art; et sa flèche élancée dresse jusqu'aux nues la Croix qui embrasse toutes les causes nobles et persécutées et qui proclame au-dessus de toutes la plus noble : *la Charité.*

Que le poète de Saint-Ilan continue, à l'ombre tutélaire de cette croix divine, à féconder les œuvres qu'il a fondées, et que des chants nouveaux sortent encore de son cœur inspiré, pour la défense des causes qui portent en elle le salut de l'Eglise et de la société ! — Adressons-lui en terminant le dernier vers de son dernier recueil :

Qui sait aimer son Dieu, sait servir son pays !

Vte GOUZILLON DE BÉLIZAL.

SOCIÉTÉ POUR L'AMÉLIORATION ET L'ENCOURAGEMENT DES PUBLICATIONS POPULAIRES.

Le goût de la lecture s'est développé en France depuis quelques années avec une incroyable rapidité; il est devenu général, et, si la conscience publique s'émeut parfois quand certains journaux, brochures et romans vont porter, jusque dans les moindres communes, des éléments d'agitation et d'immoralité, on ne doit point ignorer, d'un autre côté, que de généreux efforts sont tentés pour fonder des bibliothèques populaires et pour répandre le plus possible les livres vraiment instructifs et moraux. Dans cette lutte du bien et du mal il n'est permis à personne de garder la neutralité et de demeurer inactif. Mais il est difficile de discerner à première vue entre les ouvrages utiles et les ouvrages dangereux ou mal faits. Puis les bons livres populaires sont encore bien rares.

La *Société pour l'amélioration et l'encouragement des publications populaires*, autorisée par décision ministérielle du 19 avril 1864, a pour but de lever les obstacles résultant de cette double circonstance, et devant lesquels les meilleures volontés viennent parfois échouer. Elle examine avec un soin scrupuleux toutes les publications populaires, anciennes et nouvelles, sans distinction d'éditeurs (elle s'interdit de rien éditer elle-même), et signale, dans un bulletin mensuel, celles qui lui paraissent spécialement recommandables.

Elle se charge en même temps de procurer et d'expédier (brochés ou reliés économiquement), à ceux qui réclament ses services, tous les livres inscrits sur son catalogue. Quand on le désire, elle com-

pose des bibliothèques suivant la destination et le prix qui lui sont indiqués.

Le catalogue, les statuts et un numéro du *Bulletin* sont envoyés gratuitement à toutes les personnes qui en expriment le désir, soit verbalement, soit par lettre affranchie, au siége de la Société, à Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 82. C'est là que sont reçues toutes les adhésions, communications, demandes de renseignements, commandes de livres. Et, pour contribuer à combler les lacunes, trop nombreuses encore, que présente la littérature populaire, elle consacre le produit des souscriptions de ses membres à fonder des prix mis au concours.

Un premier concours est ouvert en ce moment. Il comprend les sujets suivants : 1° Prix de 500 fr. à l'auteur du meilleur almanach populaire. — 2° Prix de 1,000 fr. à l'auteur du meilleur exposé de la doctrine chrétienne, suivi d'un tableau de l'histoire de la religion. — 3° Prix de 1,000 fr. à l'auteur du meilleur ouvrage ayant pour titre : *Récits et biographies tirés de l'histoire de France.* — 4° Prix de 1,000 fr. à l'auteur de la meilleure exposition familière des principes de l'économie politique.

Le programme détaillé de ce concours sera envoyé aux personnes qui en feront la demande.

La Société, aux termes de ses Statuts, est administrée par un président, un secrétaire, un trésorier et un conseil de dix-huit membres élus par les fondateurs.

Le bureau et le conseil se composent, pour l'année 1864, de MM. le Vte DE MELUN, président; le Cte DE MOUSTIER, secrétaire; LE CAMUS, trésorier; AUDIGANNE; CAUCHY; le Cte D'ESGRIGNY; le R. P. GRATRY; le Cte CHARLES DE VOGUÉ, etc., etc.

NOUVELLES FOUILLES A NOIRMOUTIER. — Grâce au concours de l'administration départementale de la Vendée, les fouilles de Noirmoutier ont été reprises ces derniers temps. L'ensemble des substructions de la villa gallo-romaine, récemment découvertes, indique un établissement important et dont le plan était aussi largement conçu que soigneusement exécuté. Il est regrettable que, par suite de ruine violente et d'incendie, dont les traces nombreuses ont été retrouvées, il n'ait pu être recueilli qu'un petit nombre d'objets antiques. Nous citerons une fibule en os, des styles et deux moyens bronzes de Lucilla, fille de Marc-Aurèle; plus, comme détails de constructions bien caractérisés, des fragments de peinture murale, de mortier gaufré, et les restes d'un petit aqueduc, parfaitement appareillé.

Plusieurs archéologues nantais et vendéens ont été visiter les fouilles de Saint-Hilaire, dirigées par M. Piet. Nous espérons qu'un rapport très-détaillé sera fait sur le résultat de ces intéressantes découvertes.

CHRONIQUE.

Le Congrès de Malines.

Malines, 4 septembre 1864.

Mon cher Directeur,

J'avais l'intention la mieux arrêtée de vous écrire chaque soir pour vous tenir au courant de ce qui se passait à l'assemblée générale des catholiques; mais, hélas! l'enfer est pavé de bonnes intentions. Voici le Congrès terminé, et je n'ai pas écrit une seule ligne! C'est hier qu'a eu lieu la dernière séance et le banquet de clôture, dont je dirai quelques mots en achevant ma lettre. Aujourd'hui Malines a repris son aspect accoutumé. Je reviens de Saint-Rombaut, et la vaste nef, trop petite hier pour contenir tous les hommes avides d'entendre le P. Félix, laissait paraître ses grandes dalles; le porche des hôtels n'est plus encombré de monde; on ne voit plus de passants s'arrêter pour écouter, surpris, les gais carillons de la vieille tour, et le drapeau national ne flotte plus au haut du petit séminaire, local affecté aux séances du Congrès.

Tout est fini; mais l'on ne s'est pas quitté sans se dire au revoir. Maintenant que je regarde en arrière et que j'examine comment a été employée la semaine qui vient de s'écouler, je ne suis pas moins effrayé de la rapidité avec laquelle elle a passé que du nombre incroyable d'idées que j'ai entendu développer. C'est le malheur inévitable de ce genre d'assemblées qu'il faille entasser en quelques jours des travaux de plusieurs semaines, et si des comptes-rendus extrêmement complets, qui seront publiés plus tard, ne devaient conserver les discours, les discussions, les travaux importants, ce serait à se désoler d'avoir vu de si belles sources courir si vite qu'on avait à peine le temps d'y tremper le petit bout du doigt. Sous le rapport des idées émises, des systèmes soutenus,

des arguments produits, il sera facile à ceux qui n'ont pas assisté au Congrès de se dédommager, en lisant les volumes qui contiendront ces travaux; mais ce dont rien ne peut donner une idée, ce dont je me souviendrai toute ma vie, c'est l'ardeur, l'enthousiasme du plus grand nombre, ardeur et enthousiasme qui avaient fini par gagner tout le monde. Ah! le beau spectacle, mon cher Directeur, que celui d'une assemblée de plusieurs milliers d'hommes intelligents, qui vibrent au contact d'une même parole, quand cette parole est dite à la gloire de Dieu et de son Église! Pour ma part, j'avoue que je me croyais transporté dans un autre monde. Ce n'est pas qu'en France l'enthousiasme religieux fasse défaut; mais les occasions de se produire de cette manière ne lui sont pas données. L'habitude de la vie politique exercée au grand jour a, dans la Belgique, communiqué à la vie religieuse quelque chose de ses allures. N'est-il pas bizarre que ce pays, où le culte et les affaires publiques sont aussi distinctes que possible, soit un des pays du monde où la religion a le plus d'action sur la marche des affaires? Nulle part la religion n'est plus attaquée; nulle part elle n'est plus défendue, et la liberté préside à ces luttes. C'est que le moyen d'être fort est de ne compter que sur Dieu et sur soi-même; en voyant l'impiété faire appel au principe de l'association, le catholicisme belge a eu recours à ce même principe : de là est née l'idée du Congrès de Malines. Puis comme, à y regarder d'un peu près, on a vu que dans tous les pays de la terre l'impiété voulait confisquer à son profit les moyens nouveaux, matériels ou moraux, que ce siècle a apportés aux hommes; que dans tous les pays la résistance existait plus ou moins forte, plus ou moins organisée, les Belges ont convoqué tous les catholiques étrangers à venir s'entretenir avec eux sur les moyens les plus propres à arrêter ce courant dévastateur. Voilà pourquoi le Congrès a pu s'intituler à bon droit : *Assemblée générale des catholiques à Malines*. Quant à la politique, il serait difficile que le Congrès ne s'en fût pas occupé, puisque la politique c'est la vie des sociétés, et qu'on ne peut toucher à rien sans la voir apparaître par quelque endroit; mais il est bien certain que l'idée dominante a été celle que je signalais à l'instant : s'entendre sur les meilleurs moyens de défendre le catholicisme, — c'est-à-dire la civilisation,— partout où il est menacé. L'on s'est fort peu inquiété, et l'on a eu raison, de répondre à certaines attaques qui se sont produites cette année, relativement aux doctrines professées au congrès de l'an dernier. On se tromperait fort, en effet, si l'on croyait que cette assemblée ait jamais eu la prétention d'être un concile laïc, visant par-dessus le marché à l'infaillibilité. Le dogme appartient à l'Église, et ce n'est pas une assemblée comme celle de Malines qui peut en aucune façon s'y méprendre; mais le catholique est en même temps citoyen, et il ne faut pas oublier que, presque partout, les intérêts extérieurs du catholicisme, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont entre des mains laïques. De tout temps

le fidèle a été le défenseur naturel du prêtre; le plus souvent, il est vrai, dans l'ancien ordre de choses, il en était le défenseur impuissant, parce que la protection venait de plus haut; mais cette protection elle-même avait ses inconvénients. Aujourd'hui, dans la plupart des pays, cet état de choses a été modifié; qui donc y défendra le prêtre, le moine, la religieuse, l'instruction catholique, si ce n'est le citoyen catholique?

Il est naturel, on le comprend, que ce soit en Belgique, où l'impiété a pris récemment une attitude formidable, que soit née l'idée d'une réunion destinée à la combattre. Du reste, rien ne montre mieux la puissance du Congrès de Malines que les attaques dont il a été l'objet de la part des fauteurs d'impiété en Belgique. Je n'ai pas lu les journaux français, mais j'ai lu ceux de Belgique, et le dépit était visible dans leurs déclamations hostiles. Ne pouvant attaquer les doctrines, ce qui serait les faire connaître, et ce dont ils se gardent bien, puisque ces doctrines les réduiraient au silence, ils s'efforçaient de montrer le défaut de talent des hommes qui brillaient au Congrès. Eh! Messieurs, dites-moi de grâce, je vous prie, si nous formions une assemblée d'imbéciles, pourquoi aviez-vous peur? On craint les sots amis, mais les sots adversaires, n'est-il pas plus sage de les laisser marcher? — Ainsi, ce qui est ressorti pour moi d'une manière éclatante du Congrès de Malines, c'est la proclamation de cette vérité, vieille comme le monde, et qu'on ne saurait trop répéter, que l'Église catholique sur la terre est l'Église militante. Quelles armes faut-il employer? de quelle façon doit-on s'en servir? voilà ce qu'on a examiné et discuté.

Au premier rang de ces armes se trouve la charité chrétienne. Aussi l'une des grandes préoccupations du Congrès a-t-elle été l'étude des différentes institutions de bienfaisance existant dans les diverses contrées. Une section tout entière était destinée à l'examen de ces questions, dont je vais transcrire quelques-unes pour donner une idée de la nature des travaux.

« L'organisation de l'industrie moderne, l'agglomération des ouvriers dans les centres manufacturiers, la durée excessive du travail, le mélange des sexes et des âges, l'emploi des femmes et des enfants dans certaines fabriques et usines, entraînent des inconvénients et des abus incontestables. On demande quels seraient, dans les conditions où s'exerce actuellement la grande industrie, les moyens de remédier à ces abus? » Et encore : « Quelles sont les améliorations les plus urgentes à apporter à la condition des femmes de la classe ouvrière, sous le rapport du travail, sous le rapport de l'économie domestique, en ce qui concerne leur position et leurs devoirs de mères de famille? »

Toute une série de questions de cette nature se trouvait au programme. J'ai suivi, avec un vif intérêt, dans cette même section, la discussion soulevée par cette proposition : « Quel est le système d'emprisonnement le plus conforme aux exigences de l'idée chrétienne, de l'amendement, de la régénération et de la réhabilitation des condamnés? » Plusieurs

directeurs des prisons de Belgique, plusieurs aumôniers des prisons de Paris ont apporté leurs lumières à l'examen de cette question, et ce n'est pas sans beaucoup d'améliorations qui le modifient que l'on s'est arrêté au système cellulaire.

La section dont je viens de parler était la seconde, mais il y en avait quatre autres dont je tiens à donner les titres. La première comprenait les œuvres religieuses, c'est-à-dire l'examen des moyens propres à ranimer et à soutenir la foi; l'étude a été naturellement considérée comme l'un des moyens les plus puissants. On a aussi considéré la défense des ordres religieux, tant calomniés aujourd'hui, comme devant faire l'objet de travaux historiques, puisés aux sources mêmes. La troisième section était consacrée à l'instruction et à l'éducation chrétienne. Je dirai à ce propos que, si les doctrines du *Ver rongeur* avaient essayé de se produire en cet endroit, elles y auraient fait une triste figure. La littérature et les beaux-arts, envisagés au point de vue chrétien, étaient l'objet des discussions de la quatrième section; enfin, la cinquième portait ce titre : *Liberté religieuse. — Publications. — Associations. — Organisation.* C'est dans cette section que se trouvait une sous-section consacrée à la presse catholique. Je ne dis rien des autres sous-sections, telles que celle de la musique religieuse, par exemple; il y en avait autant que l'intérêt des discussions pouvait l'exiger.

Voilà l'ensemble du programme du Congrès de Malines, de cette réunion d'obscurantistes et d'amis de l'ignorance. Je m'aperçois que je n'ai encore rien dit de la façon dont les choses se sont passées, et c'est là ce que vous m'avez demandé avant tout, car je ne doute pas que vous ne connaissiez aussi bien que moi le but et le programme de cette réunion. Je vais essayer de vous conter mes souvenirs.

Vous avez vu, d'après l'énumération des diverses sections, que le Congrès était divisé en plusieurs petites assemblées; chacune d'elles avait naturellement son bureau, et se tenait dans un local spécial. Chaque membre du Congrès était libre d'aller où il voulait, et même d'aller de section en section, jusqu'à ce qu'il trouvât une discussion de nature à l'intéresser. Il faut dire qu'il quittait rarement celle où il était entré. C'était, en effet, un vrai supplice de songer qu'en même temps on discutait quatre ou cinq questions qu'on eût été heureux de suivre, car les sections tenaient leurs séances de neuf heures à midi. Là, on le devine, s'est fait le véritable travail du Congrès. Les bureaux étaient composés des hommes les plus distingués dans la spécialité qui faisait l'objet de la section. Ainsi, M. Perrin, professeur d'économie politique à Louvain, présidait l'économie chrétienne, assisté de M. Ducpetiaux, qui a eu la part principale dans l'idée et dans l'exécution du Congrès. L'illustre M. Dechamps présidait la liberté religieuse; je ne parle que de ceux que j'ai vus.

Maintenant que vous connaissez le but du Congrès, son esprit, son organisation, entrons ensemble au petit séminaire de Malines. Ce local, chose importante, était merveilleusement approprié à sa destination temporaire. Une vaste cour, autour de laquelle règnent de grands bâtiments, servait de lieu de promenade. Auprès de la porte d'entrée étaient les divers services matériels, tels que bureaux de correspondances et de renseignements, etc. De jeunes commissaires, portant un brassard aux couleurs nationales, se tenaient partout où il en était besoin pour donner aux membres du Congrès les indications utiles, ou pour maintenir l'ordre indispensable en toute grande réunion. Au fond, à gauche, était le bâtiment contenant les salles où se réunissaient les sections. Dans un autre local était placé le buffet tenu par un restaurateur de Bruxelles ; en outre, à une heure, chaque jour, ce restaurateur servait une immense table d'hôte qui pouvait recevoir plusieurs centaines de convives. J'y ai vu régner la plus franche cordialité, et je dois ajouter la plus stricte égalité : les hommes les plus éminents du Congrès se plaçaient auprès du premier venu, et l'on ne connaissait, en fait de places, que le droit du premier occupant. Au fond, à droite, était la grande salle, la salle des séances générales, formée de plusieurs salles, divisées d'ordinaire par des cloisons mobiles et qu'on avait enlevées. Des gradins disposés en amphithéâtre permettaient à près de quatre mille personnes de se placer à l'aise et d'entendre les orateurs. C'est là que le Congrès tenait ses grandes assises, chaque jour de deux heures à six heures, et souvent bien plus tard. On n'y discutait pas : les orateurs parlaient et le public écoutait. Sans doute les discours prononcés dans cette salle sont ceux qui ont eu le plus de retentissement; mais on se ferait une bien fausse idée du Congrès si on se figurait qu'il s'est borné à entendre quelques orateurs; voilà pourquoi j'ai tenu à parler avec quelques détails des travaux des sections.

La Belgique avait naturellement fourni la grande majorité des membres du Congrès; la France en avait, après elle et la Hollande, envoyé le nombre le plus considérable. Il y avait des catholiques de tous les points de notre patrie, de Bordeaux, de Rennes, de Marseille, de Lyon, de Grenoble, etc. Je serais ingrat envers la *Revue,* si je ne mentionnais ici que je lui dois la connaissance d'un jeune homme fort distingué qui habite le Dauphiné, et que ses sympathies bretonnes ont rendu votre plus fidèle abonné. Les Espagnols étaient fort nombreux; les Allemands des provinces rhénanes où le catholicisme est si actif étaient accourus en foule. Je n'ai pu serrer la main de tous les Bretons qui étaient au Congrès, mais j'en ai compté une dizaine parmi lesquels se trouvait notre ami, M. Achille du Clésieux, fondateur de Saint-Ilan, qui a lu en séance générale des vers que tout le monde a applaudis. On voyait des Anglais, des Allemands des divers pays, des Portugais, des Hongrois et

jusqu'à des Américains. La langue française était le lien de toutes ces intelligences, et la foi catholique le lien de toutes ces âmes.

A la tête de cette vaste assemblée, que je n'ose appeler cosmopolite, car il a été convenu qu'au Congrès il n'y avait pas de nationaux, mais seulement des catholiques, se trouvaient deux hommes, vénérables par leurs vertus, leurs talents et les services qu'ils ont rendus à leur foi et à leur pays. L'un, avec le titre de président d'honneur, était le cardinal-archevêque de Malines, le primat de la Belgique, qui dirige avec tant de mesure et d'autorité l'Église de son pays dans les luttes difficiles où elle s'est engagée avec confiance, en adoptant franchement la constitution belge. L'autre président était M. le baron de Gerlache, le patriarche politique de la Belgique, qui a occupé la fonction la plus élevée de l'ordre judiciaire après avoir été le président du Congrès national dont sortit, en 1831, l'autonomie belge. Cet homme d'État qui a mené son parti à la conquête de la liberté, et dont le parti est devenu une nation, est beau à voir dans sa verte vieillesse; la disgrâce momentanée de ce même parti ne l'a pas découragé, et si l'on ne peut s'étonner qu'il parle encore de la liberté comme un chrétien, on admire qu'il puisse encore en parler comme un jeune homme. Le cardinal et la plupart des évêques belges assistaient aux séances générales. Je devrais, pour être complet, nommer au moins les principales notabilités catholiques qui étaient au Congrès; or, comment les connaître toutes, quand je n'ai appris qu'hier la présence de M. Franz de Champagny, qui avait assisté à toutes les séances? Mais je n'ai pas la prétention d'être complet; tout entier au bonheur d'écouter, je n'ai pas pris une note, et j'ai écouté comme un égoïste sans même quelquefois savoir le nom de l'orateur qui m'avait charmé. Je n'ignore pas cependant que la plupart des journaux catholiques étaient représentés par un de leurs rédacteurs, et que la majeure partie des écrivains du *Correspondant* étaient accourus à cette fête, dont ils étaient bien dignes de prendre une large part. On remarquait aussi, ayant à leur tête M. le vicomte de Melun, l'auteur de la *Vie de la sœur Rosalie*, plusieurs des collaborateurs des *Annales de la charité chrétienne*. Les journaux catholiques étrangers étaient également représentés.

On regrettait l'absence de M. de Montalembert, de M. Cochin et de M. de Broglie; mais je ne crois manquer de respect à aucun de ces trois orateurs en disant que Mgr Dupanloup était un ample dédommagement. La venue de Mgr l'évêque d'Orléans a été l'événement capital du Congrès, et le discours qu'il a prononcé restera un des monuments les plus remarquables de la polémique religieuse contemporaine. Les journaux français ont raconté son entrée à la séance du mardi 30 août. Il faut avoir été témoin des acclamations qui l'ont accueilli pour s'en former une idée; ils vous ont donné également, m'a-t-on dit, la courte réponse qu'il fit aux paroles de M. de Gerlache. C'était un petit chef-d'œuvre... en attendant le

grand. Ce jour-là deux discours avaient été prononcés, l'un sur l'union des catholiques, l'autre sur les ordres religieux, par M. de Kerchove et M. Woeste, avocat à Bruxelles. Ces Messieurs ont prouvé que les Belges avaient tort en mettant, comme ils le font presque toujours, leurs orateurs bien au-dessous des orateurs français. M. de Kerchove particulièrement, qui a occupé des postes diplomatiques importants, a certainement à son service un style du meilleur aloi. Mais que dirai-je du discours de Mgr Dupanloup sur l'*Instruction primaire*? Par une déplorable méprise, ou plutôt par un égoïste désir de jouir de l'éloquence de Mgr, les sténographes n'ont point recueilli ses paroles, de façon que ce monument sera en partie perdu. Je dis en partie, parce que Mgr Dupanloup va l'écrire lui-même; ce sera plus beau, peut-être, mais ce ne sera pas *notre* discours, le discours que je voudrais relire avec sa familiarité côtoyant le sublime, ses transitions inattendues, ses digressions charmantes, ses ironies mordantes. Ah! certainement, Mgr Dupanloup peut écrire un chef-d'œuvre, mais qui me rendra le chef-d'œuvre que j'ai entendu? Il fallait tout son talent oratoire, sa variété d'intonations pour tenir ainsi attentive, trois heures durant, une assemblée de plusieurs milliers de personnes; et quand on songe que chez lui chaque phrase a de la portée, qu'il n'y a pas de remplissage pour reposer l'esprit, on demeure étonné d'une semblable puissance. Je n'aurais que l'embarras du choix si je voulais citer des traits remarquables de cette allocution, car les journalistes belges en ont saisi un bon nombre au passage; mais à quoi bon? Vous la lirez, et ce serait bien mal à Mgr Dupanloup de retrancher ces traits-là; je gage que vous les aurez, et de sa propre plume.

M. le vicomte Anatole Lemercier comptait parler aussi lui de l'union des catholiques; mais arrivant à un moment où plusieurs orateurs avaient traité ce sujet, il a expliqué, à l'aide d'une charmante légende, pourquoi il ne prendrait pas la parole. M. Lemercier a dit son petit récit de la plus spirituelle façon du monde. — M. Henry de Riancey a prononcé un discours fort remarquable par le fond des idées et par le style; des malins ont prétendu que ce n'était pas tout-à-fait dans le sens des articles de l'*Union*; mais c'est une méchanceté. Cependant M. de Riancey avait peut-être un peu subi, à Malines, l'influence du milieu, et forcé un peu ses couleurs. Quoi qu'il en soit, j'ai eu grand plaisir à l'entendre; je connaissais le journaliste, je l'ai trouvé doublé d'un orateur; cela prouve simplement qu'il est fort difficile de parler comme on écrit. — On a été privé, cette année, d'entendre M. Schallaert, qui avait, l'an dernier, fait une si vive impression; il est député de Louvain, et les travaux législatifs ne lui ont pas permis, non plus qu'à d'autres députés, de prendre part aux travaux du Congrès d'une manière continue. Le Père Hermann, carme déchaussé, nous a entretenus, pendant plus d'une heure et demie, des progrès du catholicisme en Angleterre, et il a eu un véritable succès. Je voudrais

bien parler aussi du Père Dechamps, et de plusieurs étrangers qui ont exposé l'état du catholicisme chez eux; mais la place me manque, et, je le répète, je ne donne qu'une esquisse toute personnelle, et j'écris à mesure que mes souvenirs m'arrivent. Je ne puis cependant ne pas mentionner un seigneur hongrois, aux larges moustaches, vêtu à la mode de son pays, et qui a dit avec force que la Hongrie était catholique de part en part. Le ton dont il prononça ces mots me fit penser involontairement à Clovis, s'écriant au récit de la Passion : — Que n'étais-je là avec mes Francs ! — Je vous assure que cet acte de foi ainsi formulé avait une puissance et une originalité que je n'oublierai pas.

Je ne peux pourtant pas ne rien dire du Père Félix, qui a partagé, avec Mgr Dupanloup, les honneurs du Congrès. Il a parlé deux fois, la première en séance générale, pour développer, avec la largeur de vues qu'il met dans ses conférences de Notre-Dame sur le progrès, le texte : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas;* la seconde fois, à la cathédrale de Saint-Rombaut, où sa conférence a clos la série des exercices du Congrès. Il avait pris pour sujet la confiance que nous devons avoir dans le triomphe de l'Église. L'Église a vaincu dans les trois situations qui peuvent lui être faites ici bas : la persécution, la protection et la liberté. Les persécutions les plus horribles ne l'ont point ébranlée, et l'ont, au contraire, consolidée, quoiqu'elles aient duré plusieurs siècles; la patience des boureaux a été moindre que celle des victimes. La puissance civile a protégé l'Église et l'a enrichie; l'Église a résisté à l'épreuve des richesses et des prospérités, plus dangereuse encore que celle des persécutions. L'Église a perdu ses richesses, la protection du pouvoir; elle a été livrée à toutes les violences de ses ennemis; toutes les forces de la fausse science ont été déployées contre elle, et elle marche toujours radieuse à la tête de la civilisation humaine. Le sujet était vaste, il fallait la sobriété de style du P. Félix pour le traiter entièrement sans développements inutiles; il y a réussi à merveille.

Le cardinal-archevêque est ensuite monté en chaire. Après une courte allocution, dans laquelle il a béni de nouveau les membres du Congrès, il a récité une prière composée de versets, dont chaque membre répétait après lui les paroles, et il a déclaré la session terminée.

Restait encore le banquet, auquel je me suis bien gardé de manquer. La grande salle avait été préparée pour recevoir quatre cents convives. Le repas était présidé par S. E. le cardinal, et la plupart des notabilités qui avaient pris part au Congrès assistaient à cette fête. Les toasts étaient pour moi l'attrait principal de cette agape, le motif qui m'y avait amené. Je n'ai pas eu lieu de regretter d'y être venu. Le premier toast a été porté par M. de Gerlache à Pie IX, dont on avait déjà reçu par le télégraphe la réponse à l'adresse que le Congrès lui avait envoyée au début de sa session. Les acclamations se sont prolongées longtemps, et le cri : *Vive*

Pie IX! a retenti de toutes parts. Immédiatement, le cardinal s'est levé, et a porté la santé du roi et des divers membres de la famille royale, en les désignant tous par leurs noms; l'orchestre alors a joué la *Brabançonne*, air national des Belges, et un tonnerre d'applaudissements, dans lequel on distinguait les cris de : *Vive le roi!* a éclaté dans la salle. L'orchestre a joué de nouveau cet air, et les applaudissements ont redoublé. C'était, je l'avoue, n'ayant jamais assisté à des banquets dans mon pays, la première fois que je voyais pareil enthousiasme accueillir la santé du souverain. Il y a eu un grand nombre d'autres toasts, et je rappellerai seulement celui de Mgr Dupanloup, qui, s'adressant à M. le Cte Zoltowski, membre de la Chambre des députés de Prusse, qui avait joint le nom de Mgr d'Orléans à celui de M. de Montalembert, a terminé en disant à l'assemblée : « C'est désormais entre nous à la vie, à la mort. » Des acclamations ont encore accueilli ces paroles, et Monseigneur a quitté la salle du banquet au milieu des vivats les plus enthousiastes. Je ne puis omettre la réponse du Père Félix à M. de Richemont, qui avait porté sa santé ainsi que celle du Père Hermann; elle est charmante : « Je me lève, a-t-il dit, pour remercier l'assemblée, en mon nom et en celui du P. Hermann, de ses témoignages éclatants de sympathie. Nous sommes deux religieux qui avons fait vœu de pauvreté, nous ne pouvons rien garder : or, vous nous avez donné beaucoup; nous avons donc l'obligation de renvoyer vos riches présents à la gloire de Jésus-Christ. »

Après le banquet, je suis allé conduire quelques amis au chemin de fer, puis j'ai passé le reste de la soirée à causer de toutes ces choses; j'ai pressé avec joie et avec regret plus d'une main que je n'aurai peut-être jamais occasion de serrer dans ma vie, et aujourd'hui, mon cher Directeur, je vous griffonne ces pages, qui ne vous donneront qu'une trop faible idée du bonheur qu'a eu votre chroniqueur à se retremper dans cette forte et puissante réunion de chrétiens.

LOUIS DE KERJEAN.

LES CELTES AU XIXE SIÈCLE.

Appel aux Représentants actuels de la race celtique.

A M. LE Vte HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

Je voudrais dire quelques mots sur l'état présent, sur l'avenir possible de peuples qui représentent dans toute sa pureté une race à laquelle appartient un grand nombre des habitants de l'Europe occidentale. Ces peuples, que la conquête étrangère n'a pu absorber jusqu'ici, conservent encore aujourd'hui une part considérable des mœurs, de la langue et de l'esprit des ancêtres. Ce patrimoine gardé si pieusement a pourtant reçu bien des atteintes déjà, et, sans cesse menacés de le perdre, ils doivent veiller aujourd'hui plus que jamais à sa défense. Dans cette noble race si renommée pour son indomptable attachement à son indépendance, il ne semblerait pas que le patriotisme ait besoin d'être excité, et, en effet, il serait difficile d'en trouver ailleurs un plus vivace et plus touchant. Mais ce patriotisme est-il aussi généralement actif et éclairé qu'on doit le désirer? Ne serait-il pas à souhaiter que les efforts, souvent admirables, qu'il inspire fussent mieux concertés? J'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt de passer en revue nos motifs de crainte et nos motifs d'espérance, de faire voir plus clairement où est le danger et quelles mesures nous devons prendre pour l'écarter.

Je n'ai aucune autorité, je le sens, pour une pareille tâche ; mais mes compatriotes ne m'en voudront pas de n'avoir, dans cette occasion, pris conseil que de mon patriotisme. Dans un camp, surpris par une attaque nocturne, où chacun lutte isolément contre l'ennemi, on ne demande pas quel est son grade à celui qui élève le drapeau et pousse le premier cri de ralliement.

Le nom, cher à tous les Celtes, que j'ai placé en tête de ces pages me donne l'espoir fondé d'être écouté. Mon ambition se borne d'ailleurs à attirer l'attention des hommes compétents sur quelques résolutions pratiques. Mon but serait complétement atteint si l'insuffisance même de ce petit travail donnait occasion à une voix plus autorisée de s'élever pour la défense de la cause dont je suis le dernier soldat.

I.

« Sæpe expugnaverunt me a juventute mea, dicat nunc Israël;
» Sæpe expugnaverunt me a juventute mea, et enim non potuerunt mihi. »
Ps. XXVIII; 1, 2.

« Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti. »
JÉRÉM. I, *Heth.*

I. — Pendant que les aînés de la race aryenne descendaient les pentes de l'Indou-Kouch au chant des premiers hymnes védiques, d'autres tribus de la même famille, quittant aussi le berceau commun des peuples indo-européens, marchaient vers le soleil couchant jusqu'à ce que la terre vînt à manquer à leurs pas. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'extrémité du continent, là où les flots de l'Océan leur opposaient une barrière infranchissable.

Arrivés à l'extrémité du vieux monde, ces émigrants de l'Asie se donnant le nom de Celtes et peut-être celui d'Eres ou Aryens, rayonnèrent dans toutes les directions avec la force d'expansion de la jeunesse. Ils peuplèrent les Gaules et les Iles Britanniques, occupèrent les deux rives du Rhin, se répandirent dans une grande

partie de l'Espagne et s'établirent dans le nord de l'Italie où ils devaient se rencontrer un jour avec les Romains.

Le défaut de cohésion et d'entente perdit la race celtique. On sait comment ces tribus, trop souvent désunies ou même rivales, tombèrent successivement sous le joug romain et comment la plupart d'entre elles, déjà façonnées à la servitude étrangère, ne firent que changer leurs maîtres civilisés pour des maîtres barbares, lors de la grande invasion. On sait comment elles perdirent dans l'organisation nouvelle de l'Europe, non-seulement toute vie nationale, mais encore une grande part de leurs caractères distinctifs et jusqu'au nom dont se glorifiaient leurs pères.

II. — Qu'est-il advenu de cette race si ardente à poursuivre son idéal de gloire militaire et d'aventures lointaines? Est-elle à jamais disparue, du moins comme race vivant d'une existence à part et ayant conscience d'elle-même ?

Quatre petits peuples revendiquent encore aujourd'hui en Europe le nom de Celtes. Deux d'entre eux appartiennent à la branche gaële, ce sont les Irlandais [1] et les Ecossais, — ceux des Hautes-Terres du moins, — et deux autres à la branche bretonne ou kymrique, ce sont les Gallois et les Armoricains. On doit y ajouter les Cornouaillais insulaires, qui n'ont cessé qu'à une époque récente de parler leur langue nationale [2]. Une vieille femme centenaire est morte en Cornwall au commencement de ce siècle. A son dernier soupir se fermait la seule bouche au monde qui sût encore parler le cornique [3].

L'analogie des langues et des traditions, une certaine tournure d'esprit particulière qui leur est commune, souvent même une certaine ressemblance dans les traits du visage[4] proclament hautement

[1] Avec les habitants de l'ile de Man, qui parlent un idiome celtique.

[2] Voyez M. de la Villemarqué, *Manuscrits des anciens Bretons*, Paris, 1856, p. 41.

[3] Il est question en ce moment d'élever un monument à sa mémoire. *La science du langage* de M. Max Müller, p. 76 de la traduction française.

[4] « Holy nature attests us in writing sublime
» On heart and on visage the same; »
S. Ferguson, *Adieu to Brittany*.
Revue de Bretagne et de Vendée, janvier 1864, p. 8.

leur étroite parenté. La division des Gaëls en Irlandais et en Ecossais, celle des Bretons en Gallois et en Armoricains ont eu lieu à une époque relativement récente. La séparation des Gaëls d'avec les Bretons est plus ancienne; mais le temps écoulé n'a pas encore effacé les traces d'une commune origine. Les branches se sont écartées avant les rameaux, mais branches et rameaux partent également d'un même tronc [1].

III. — Ces peuples, ou si l'on veut, ces débris d'une grande race, vont-ils disparaître pour jamais, comme autrefois ont disparu de la scène du monde les Sémites de Tyr et de Carthage, les Guanches des îles Canaries et les Etrusques de la vieille Italie? Doivent-ils désormais, relégués dans le domaine de la science pure, comme ces nations détruites, servir de texte aux dissertations des savants, qui chercheront à l'aide d'une inscription fruste, d'une page à demi-effacée, d'un fragment de poterie ou d'une arme rongée par le temps, à sauver de l'oubli quelque lambeau de leur passé?

Cette mort définitive, résultat final de tant de luttes sanglantes et d'une persévérance si obstinée, nous est prédite comme inévitable, souvent même comme prochaine par des voix indifférentes ou ennemies auxquelles ne craignent pas de faire écho quelquefois des voix sympathiques. S'il est un lieu commun passé dans la conversation à l'état de monnaie courante, c'est que les progrès de la civilisation, les communications plus faciles, l'instruction plus répandue, doivent faire disparaître les dernières traces des langues antiques et des mœurs originales qui auraient pu se maintenir jusqu'ici dans certaines provinces reculées. Le plus grand nombre applaudit à ce résultat prévu, quelques-uns en gémissent au point de maudire, contre toute raison, les améliorations matérielles les

[1] De récents travaux ont montré qu'aux temps de la Gaule indépendante, la division de notre race en deux grandes familles était beaucoup moins tranchée qu'on ne le croyait d'après la théorie popularisée par Augustin Thierry. Les noms celtiques qui nous ont été transmis par les anciens s'expliquent presque tous par des mots à la fois gaëliques et kymriques, quelle que soit la partie de la Gaule ou de la Bretagne à laquelle ils appartiennent. Voyez le baron Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, 1re partie, Glossaire. De nos jours, le dialecte breton de Vannes se rapproche sur plusieurs points du gaëlique.

plus nécessaires.[1] Dans les pays même dont les intérêts sont en jeu, parmi les classes aisées qui ne vivent pas en contact intime avec les populations, bien peu espèrent dans le succès de la résistance, ceux qui y consacrent leurs efforts sont encore moins nombreux.

Le peuple, lui, est plein de confiance. Essayez de persuader à un paysan breton que ses arrière-petits-enfants ne parleront pas la même langue que lui et ne partageront pas ses idées, il secouera la tête et tous vos arguments viendront se briser contre une foi et un orgueil national inébranlables. Qui a raison du bourgeois ou du paysan? L'avenir le montrera. Rappelons-nous seulement que le scepticisme est infécond de sa nature et que la foi transporte des montagnes; mais n'oublions pas qu'une telle puissance n'a été promise qu'à la foi qui sait agir.

Si la mort dont on nous menace ne saurait être souhaitée par aucun ami de la justice et de la liberté, on doit comprendre aisément qu'une pareille perspective ne peut être envisagée de sang-froid par tous ceux qui, dans les pays celtiques, ont conservé une étincelle de patriotisme.

IV. — Il importera sans doute assez peu aux savants qui sont seulement savants, que le sujet soumis aux investigations de leur scalpel soit vivant ou non. A défaut de la langue parlée par le peuple, les monuments écrits leur resteront; *uno avulso non deficit alter*, « *et les philologues demeureront satisfaits*[2]. » Ce n'est pas pour écouter le cœur battre qu'ils se penchent sur la poitrine; ils ne veulent que compter les fibres, qu'étudier la disposition des nerfs et des veines. Mais nous, fils des Celtes et Celtes nous-mêmes, aurons-nous le courage de méditer *les choses* des ancêtres quand la dernière bouche celtique se sera glacée en Erin ou en Arvor? La physiologie s'arrête devant le cadavre d'un père ou d'un frère !

Bretons ou Gaëls, ne nous bornons plus, comme nous l'avons fait jusqu'ici le plus souvent, à chercher dans des investigations toutes

[1] On s'est trompé de toutes les façons en voyant un ennemi dans le *dragon rouge annoncé par Merlin*. Le barde inspiré, le prophète national fait au contraire du dragon rouge le symbole de la race bretonne. Voyez *Myrdhinn*, pp. 93 et 274. Voyez encore le *Myvyrian archeology of Wales*, t. II, et Nennius (édition Stevenson) p. 33.

[2] *Manuscrits des anciens Bretons*, p. 41.

spéculatives de trop faciles satisfactions à notre orgueil de race. — Un mot celtique déchiffré sur la marge d'un vieux manuscrit a beaucoup de prix à mes yeux, mais un mot celtique restitué ou conservé aux langues actuelles en a plus encore. — L'homme est né pour agir, non pour savoir : que la science soit un moyen plutôt qu'un but. Que l'étude du passé soit pour nous la source de graves enseignements et de fécondes leçons. Demandons-lui avant tout l'inspiration pour agir; mais gardons-nous d'y employer toutes nos forces et ne nous consumons pas par d'inutiles regrets dans la contemplation des choses d'autrefois. Il faut savoir détacher nos regards du glorieux passé et des douloureuses épreuves de nos pères pour les reporter avec fermeté vers l'avenir, vers cet avenir toujours mystérieux, mais dont nous tenons, pour une grande part, les destinées entre nos mains.

V. — C'est ici qu'il convient d'examiner la valeur d'une accusation que nous jettent dédaigneusement nos ennemis. Le génie celtique vaut-il la peine qu'on fasse tant d'efforts pour le conserver au monde? Notre race n'est-elle pas une race inférieure, condamnée à rester toujours en arrière, et ce qu'elle a de mieux à faire n'est-ce pas d'accepter la direction de races supérieures qui, en l'absorbant, la feront participer à tous les avantages de la civilisation?

Pour nous son passé est un garant de son avenir. Un rapide coup-d'œil jeté sur l'histoire suffira pour montrer combien elle est heureusement douée. Le rôle qu'elle a joué est considérable, et il l'eût été plus encore sans le mauvais destin qui s'est obstiné à la poursuivre. Ce qui, jusqu'à ces derniers temps, a toujours manqué aux populations celtiques,— surtout à celles qui furent conquises par la race saxonne, — c'est l'air, la lumière, la liberté. Ses vainqueurs, redoutant les forces qu'aurait pu rendre aux vaincus le libre exercice de leurs facultés, ne leur ont pas laissé développer les éléments de progrès qu'ils possédaient en eux.

L'essor d'une civilisation originale a été deux fois brusquement arrêté chez notre race : une première fois par les Romains, et ensuite par la grande invasion germanique et ses conséquences plus ou moins immédiates.

Il suffit d'avoir feuilleté les *Commentaires de César*, pour savoir à quoi s'en tenir sur ce préjugé qui montre, dans une phrase toute faite, « nos sauvages aïeux errant demi-nus au milieu des forêts de la Gaule. » Les Gaules et la Grande-Bretagne offraient, au temps de leur indépendance, une civilisation, sur beaucoup de points, véritablement fort avancée.

La royauté, dont l'autorité paternelle fut la source à l'origine des sociétés, conserva en grande partie ce caractère chez les anciens Celtes. Le clan (kenedel, γενέθλη *genus, familia*), n'était autre chose que la famille développée par le temps et aussi quelquefois par l'adoption volontaire (*clientes*). La nation n'était elle-même que la réunion de plusieurs clans issus d'une même famille. Quelle influence heureuse la connaissance de cette parenté ne devait-elle pas avoir sur les relations de chef à vassal (*gwas*)? Et qu'on n'aille pas croire que l'origine paternelle du commandement eût pour conséquence l'absolutisme comme chez les peuples de l'Asie. Il y a peu de contrées où la vie publique ait été aussi développée que dans l'ancienne Gaule et, s'il faut parler le langage du libéralisme moderne, nulle part les citoyens n'eurent plus de garanties contre les empiétements du pouvoir.

Dans chaque cité, presque dans chaque clan, il se formait de petits groupes, de pétites sociétés auxquelles César donne le nom de *factions* (factiones). Cet état de choses, remontant à une haute antiquité, avait pour but, dit-il, « d'assurer à chaque homme du peuple une protection contre les puissants[1]. »

La noblesse était héréditaire; mais les emplois publics n'étaient accordés qu'au mérite[2].

La nature de l'autorité des rois était telle que la multitude n'avait pas moins de droit sur eux qu'eux sur elle[3].

Aussi, jaloux de l'observation des lois et de sa liberté, le peuple

[1] « .... *Antiquitùs institutum videtur, ne quis ex plebe contra potentiorem auxilii egeret.* » Cæs. de bell. gall. L. VI, § 11.

[2] Cæs. De bell. civ., L. III, § 59 et 61.

[3] « *Neque..... (Ambiorix) aut judicio, aut voluntate sua fecisse, sed coactu civitatis; suaque esse ejusmodi imperia, ut non minus haberet juris in se multitudo, quam ipse in multitudinem.* » Cæs. De bell. gall.

mettait-il en jugement et punissait-il quelquefois de mort ceux qui osaient usurper la souveraine puissance [1].

Ils connaissaient fort bien le principe de la séparation des pouvoirs. Les rois commandaient les armées, mais l'autorité judiciaire, ainsi que l'autorité religieuse, appartenait aux Druides [2].

Les esclaves étaient en fort petit nombre chez les Gaulois et ne se recrutaient probablement que parmi les prisonniers de guerre. Un savant historien a prouvé que les serfs furent presque inconnus en Armorique et très-rares dans l'île de Bretagne au moyen-âge [3]. Il en fut de même chez les Gaëls insulaires où la population était tout organisée par clans.

« Les bretons de race libre, dit M. de Courson, dans les *Prolégomènes* du Cartulaire de Redon, formaient comme la base de la société cambrienne. » D'après le code d'Hoël Da, qu'il cite dans le même travail, aucune loi, chez les Bretons de l'île, ne pouvait être établie, modifiée ou abrogée sans le consentement de la cour souveraine des états confédérés (*dygynnull teyrned*). « Car, dit le législateur gallois, la loi est une œuvre d'équité faite de concert par le roi et par les hommes sages de son royaume, pour régler les différents en respectant autant que possible le droit et la vérité [4]. » Cela ne rappelle-t-il pas d'une manière frappante le fameux « *lex fit consensu populi et constitutione regis* » base fondamentale du droit dans les monarchies représentatives? « Tout homme libre opprimé par le prince, poursuit M. de Courson, avait droit d'en appeler contre lui au jugement de l'assemblée générale du pays : « Quiconque, dit la coutume de Démétie, se déclare victime d'un acte d'oppression de la part du brenin ou du fait d'un des siens, doit obtenir, sans délai, un verdict de l'assemblée des clans confédérés et, s'il résulte de ce verdict que la plainte est fondée, il faut que justice soit immédiatement faite; car, de toutes les coutumes qui règlent les rapports entre seigneur et vassal, la première, la

[1] Cæs. de bell. gall., L. I, § 4; VII, § 4.

[2] *Ibid.*, L. VI, § 13.

[3] A. de Courson. *Histoire des Origines et des Institutions des peuples de la Gaule armoricaine et de la Bretagne insulaire.* Paris, 1843, pp. 92 et 325.

[4] Ancient laws of Wales, t. II, § 43, p. 394.

plus importante (pennaf) est celle qui protège le plus faible contre le plus fort.[1] » « Paroles admirables, on en conviendra, et dont le souvenir est toujours resté gravé *ès cœurs des Bretons*[2]. »

Chez les anciens Celtes, le caractère éminemment spiritualiste de la religion druidique devait contribuer singulièrement à élever les intelligences. Quoi de plus beau que ces *trois premiers principes de la sagesse* d'après les triades : « Les trois premiers principes de la sagesse sont d'obéir aux lois de Dieu, de concourir au bonheur de l'homme et de s'armer de courage contre les événements de la vie. » Diogène Laërce[3], de son côté, nous avait déjà transmis cette triade comme une maxime druidique :

« Σέβειν Θεους, καὶ μηδὲν κακον δρᾷν, καὶ ἀνδρείαν ἀσκειν. »

Aussi les premiers apôtres qui vinrent évangéliser les pays celtiques y trouvèrent-ils « une certaine racine ancienne qui était bonne[4]. »

Chez les Celtes, comme aux beaux jours de la Grèce, « les poètes ne sont point des rêveurs solitaires..., ils se mêlent à la vie active dans les luttes pour la conquête et la défense du droit; la direction des esprits leur appartient, et c'est le cœur de la patrie qui bat dans leur poitrine[5]. »

Selon de vieilles lois bretonnes, si le chef du palais, ou la reine, ou un noble demandait à un barde de chanter, il devait se rendre à ses vœux et chanter jusqu'à trois chants. « Mais si un paysan l'en prie, qu'il chante jusqu'à l'épuisement[6]. » Ainsi, dans la pensée du législateur celtique, la mission du poète était de consoler, de fortifier le pauvre dans les souffrances plutôt que de charmer les loisirs des grands.

Les chants des bardes, comme les enseignements des druides, étaient transmis oralement, et, si les Gaulois n'employaient pas plus

[1] *Ibid., Cout. de Démétie*, t. I, L. III, § 17, p. 592.
[2] Aurélien de Courson, *Cart. Red., Prol.*, p. CCXXXVI.
[3] *In Proem.*, p. 5.
[4] De Maistre, *Du Pape*, pp. 24-26.
[5] Ménard, *La morale avant les Philosophes*, introd., p. 6.
[6] *Les Bardes bretons, poèmes du VIe siècle*, traduits par M. le Vte de la Villemarqué, Paris, 1860, 2e édit., p. XXIX.

souvent l'écriture, c'était par système et non par ignorance. L'alphabet dont se servent les Irlandais doit leur avoir été apporté par les Phéniciens à une époque fort ancienne ; César nous apprend que les Gaulois faisaient usage de caractères grecs pour leurs affaires publiques et privées [1]. Les tablettes trouvées par lui dans le camp des Helvètes contenaient un recensement soigneusement établi de la population et des terres.

C'était, on le voit, à la conquête de la gloire militaire et des libertés politiques, à la culture morale de l'âme, aux jouissances délicates de la poésie, que les Celtes attachaient le plus de prix. Ils étaient loin cependant de dédaigner la civilisation matérielle, et ils y avaient fait, avant la conquête, de remarquables progrès. Leurs chefs s'entouraient d'un certain luxe. Ils frappaient des médailles et savaient fortifier leurs villes avec art. « Suivant Pline, ce furent les Eduens qui inventèrent les procédés de placage, et les Bituriges ceux de l'étamage. La Gaule était renommée pour ses belles étoffes brochées et pour ses teintures; on lui attribue l'invention de la charrue à roues, des cribles de crin, des tonneaux en bois cerclés pour la conservation des vins. Ce fut elle encore qui, la première, fit usage de la marne comme engrais et de l'écume de bière comme levain pour le pain [2]. » Selon Varron, ce sont les Gaulois qui ont établi l'usage des cuirasses de fer.

La domination romaine sur la Gaule devint écrasante dans sa dernière période. Le fisc impérial avait réduit le pays à un état de dépopulation et de misère que peint avec une sombre énergie un vieux chant armoricain [3].

La Gaule passa ensuite sans répit et sans résistance, du joug de l'administration romaine sous celui des rois francs; mais la Bretagne avait su, après le départ des légions impériales, se donner une organisation indépendante. Elle allait pouvoir développer le germe d'une civilisation originale, fécondé plutôt que détruit par

[1] Cæs., *De bell. Gall.*, L. VI, § 14.

[2] Aurélien de Courson. *Histoire des Origines et des Institutions des peuples de la Gaule armorique et de la Bretagne insulaire*, p. 94.

[3] Groac'h Ahes, *la vieille Ahès*, publié par M. de la Borderie, dans l'*Annuaire de Bretagne* de 1861, pp. 177 et suiv.

le contact des Romains, lorsque l'invasion saxonne vint arrêter brusquement le libre essor de son génie national.

VI. — Un pays celtique voisin, qui avait échappé au joug de Rome, l'Irlande, présentait alors un spectacle bien digne d'étonnement et d'admiration. A peine avait-elle été touchée d'un rayon de christianisme, qu'elle en reflétait la pure lumière autour d'elle sur les îles environnantes et sur une grande partie du continent. De cette île, naguère barbare et presque inconnue du reste de l'Europe, s'élancèrent sur les rivages de la Bretagne, de la Gaule, jusqu'en Allemagne et en Italie, des apôtres au cœur ardent qui prêchèrent la foi à des peuples encore entièrement païens, gagnèrent des millions d'âmes à Jésus-Christ et contribuèrent à sauver la civilisation mourante. Peut-être même eurent-ils l'incomparable honneur d'annoncer l'Evangile aux peuples d'un continent qui devait pendant huit siècles encore rester inconnu à l'Europe chrétienne [1].

La race celtique était régie, au temps de son indépendance, par un système d'institutions que l'on a cru longtemps particulier au moyen âge [2]; ce fut encore chez elle que se prépara lentement ce merveilleux épanouissement de ce qu'il y a de plus pur et de plus généreux dans le cœur de l'homme : je veux parler de l'esprit chevaleresque. Il faut en chercher l'origine, pour la plus grande part du moins, dans l'alliance féconde du génie celtique avec le génie chrétien. Si une foi vive, une fidélité inébranlable, sans calcul ni réserve, à la patrie et aux chefs légitimes même malheureux, si l'amour de la gloire et de la poésie, si un respect profond pour la femme sont l'essence de l'esprit chevaleresque, comment ne pas reconnaître que tous ces sentiments éclatent dans les œuvres spontanées du génie de notre race depuis l'embouchure de la Vilaine jusqu'au dernier cap de l'Ecosse. Ouvrez les chants recueillis de la bouche des Higlanders, les collections irlandaises de miss Brooke, les poèmes des bardes de Cambrie ou d'Armorique, vous y trouverez une poésie tantôt enthousiaste et guerrière, tantôt mélanco-

[1] Voyez ci-dessous le chapitre intitulé : *La Colonisation celtique.*

[2] Voyez l'ouvrage, précédemment cité, de M. de Courson : *Histoire des Origines, etc.*, pp. 120 et suiv.

lique et résignée, quelquefois pleine d'âpreté et de colère, souvent peignant la tendresse et l'amour, mais toujours une poésie chaste, grave, religieuse, respirant l'exaltation du patriotisme et des sentiments les plus généreux.

Ne sont-ils pas vraiment les ancêtres de nos chevaliers, ces fidèles de la *trimarkisia*, ces *equites* gaulois qui, suivis de leurs ambactes et de leurs *soldures*, se plaisaient à promener leurs armes à travers l'Europe et l'Asie, dédaignant de devoir la victoire à autre chose qu'à leur courage et à leur glaive mal trempé? Ne les reconnaît-on pas encore comme tels lorsqu'on les voit s'asseoir autour de la table ronde du festin, (leurs écuyers placés en cercle derrière eux et servis comme eux), puis se lever pour se livrer à des combats simulés, véritables tournois où le sang coulait quelquefois [1] ?

Que manquait-il donc à ces braves animés d'une foi si vive à la vie future et remplis d'un si religieux respect pour leurs Druides et leurs bardes, si ce n'est, avant tout, le signe du chrétien à leur front, et, peut-être aussi, dans leurs mœurs, un peu de ce culte délicat, plein de grâce et de charme dans son exagération même, que leurs fils vouèrent à la femme dont le Christianisme devait élever encore le caractère et ennoblir la mission.

Non-seulement les Celtes fournirent à l'esprit de chevalerie son principal élément humain, mais ils donnèrent à l'Europe du moyen âge le cycle d'Arthur, une des sources les plus fécondes d'inspiration littéraire [2].

Le barde d'un petit roi breton du VIe siècle a pu voir, de la retraite enchantée où le place la légende, les politiques attentifs étudier pendant des siècles, avec un respect presque religieux, les prophéties auxquelles on avait attaché son nom [3].

A la fin du siècle dernier, l'apparition de vieux chants gaëliques

[1] *Posidonius* ap. *Athen.*, L. IV, c. 13.

[2] Voyez *Les romans de la Table-Ronde et les contes des anciens Bretons*, par le Vte de la Villemarqué, Paris, Didier, 1860.

[3] Voyez *Myrdhinn* ou l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence, par le Vte de la Villemarqué, Paris, Didier, 1862, le livre II et surtout le chap. II du livre III.

remaniés et arrangés par Mac-Pherson [1], excita un enthousiasme général en Europe. Leur influence ne fut pas étrangère au grand mouvement littéraire, inauguré peu de temps après par un Breton [2], qui arracha les lettres françaises à l'imitation trop exclusive et trop servile des modèles grecs ou romains [3].

Enfin, — et je ne constate qu'à regret cette influence contemporaine et toute factice, — nous voyons une certaine école philosophique, plus enthousiaste que réfléchie, essayer une résurrection des doctrines religieuses du druidisme et faire du *kyfrinac'h* des bardes gallois, le fondement d'un évangile nouveau, singulière tendance, qui se révèle dans bien des écrits, depuis *Terre et Ciel* de M. Jean Raynaud jusqu'à un roman récent de M. Maurice Sand, *Callirhoé*. Tentative étrange de résurrection d'une doctrine morte il y a quatorze siècles et qui prouve combien notre temps a besoin de se rattacher à une foi et à une tradition quelconques.

VII. — Ainsi le passé de la race celtique montre quelle est la valeur du génie qui l'inspire et témoigne assez de la fécondité de son avenir. L'étude de son état présent suffirait, à elle seule, pour rassurer l'observateur qui aurait pu pénétrer dans la vie intime des humbles et vaillantes populations rurales qui la représentent aujourd'hui dans toute sa pureté. Il sentirait fermenter dans leur sein une force mystérieuse et contenue, prête à produire de grandes choses dans toutes les branches de l'activité humaine dès qu'elle se trouvera dans des conditions plus favorables à son libre développement.

Là vit encore un sentiment profond et vrai de la poésie renfermée dans les choses de la nature et les événements de la vie ordinaire, sentiment qui ne se trouve guère ailleurs, dans l'Europe civilisée, que chez un certain nombre d'intelligences formées par l'étude.

[1] *L'Highland Society of Scotland* a publié récemment à Edimbourg 8 volumes d'anciens vers gaëliques qui se sont transmis oralement jusqu'aujourd'hui parmi les montagnards. C'est là, et dans les fragments conservés en Irlande, qu'il faut chercher désormais ce qui reste des chants du fils de Fingal, *disjecti membra poetæ*.

[2] Châteaubriand.

[3] Voyez la préface des *Premières méditations poétiques*, où Lamartine raconte que la lecture des poèmes d'Ossian, — doublement défigurés pourtant par Mac-Pherson et Baour-Lormian, — avait ouvert à son esprit de nouveaux horizons.

Non, non, la poésie, amour d'une âme forte,
L'antique poésie au monde n'est pas morte,
Mais cette chaîne d'or, ce fil mystérieux
Qui liait autrefois la terre avec les cieux,
Notre orgueil l'a rompu. Devant tant de merveilles
Nous sommes aujourd'hui sans voix et sans oreilles.
Quelques pâtres obscurs, des poètes enfants,
Plus forts que la science et ses bras étouffants,
Doux et simples d'esprit, seuls devinent encore
L'ensemble harmonieux du monde qui s'ignore,
De la terre et du ciel la secrète union
Et les liens cachés de la création [1].

Pour nous, dans les campagnes de France, les bergers poètes sont un mythe bon à renvoyer à Théocrite et à Virgile, sinon à M. de Florian; l'Opéra-Comique lui-même n'en veut plus depuis longtemps : eh bien! là, au bord des lacs des Highlands, sur les collines du Munster ou du Connaught, dans les vallées galloises, comme auprès des rives de l'Elorn ou du Scorff, le pâtre dans la lande, le laboureur à la charrue, le marin dans sa barque, le mendiant sur le grand chemin, la jeune fille au lavoir ou auprès de son rouet, sont poètes à leurs heures, et ils le sont souvent avec une noblesse et une délicatesse exquise de sentiment. En France, au bout d'un siècle, le peuple a oublié le nom de ses rois. Il ignore ce que c'est que saint Louis et Louis XIV; il ne saurait pas davantage ce que c'est que Henri IV, sans la statue du Pont-Neuf et la chanson que l'on connaît. Là, au contraire, les populations ont toujours gardé vivante dans le cœur la mémoire des vieux rois, comme celle des saints, leurs communs bienfaiteurs, et si elles altèrent souvent l'histoire par la légende, c'est pour accentuer davantage les traits qui les ont frappées. Charlemagne ou Philippe-Auguste, comme Turenne ou Condé, s'ils revenaient sur la terre, devraient chercher leurs soldats dans la poussière des tombeaux; Arthur, Morvan, nos vieux héros, s'ils se réveillaient enfin du sommeil où nous les accusons de dormir trop longtemps, trouveraient dans les générations vivantes des armées toutes prêtes à accourir sous leurs drapeaux.

[1] Brizeux, *Marie, La Chaîne d'or.*

Là, le culte pieux des souvenirs a préservé les vieilles langues et les vieilles mœurs et, avec l'esprit des ancêtres, s'est conservée aussi, pour un avenir meilleur, cette invincible espérance que tant de siècles de déceptions et de défaites n'ont pu abattre, et qui s'est toujours montrée plus obstinée que la mauvaise fortune.

Et cependant il n'y a pas de temps à perdre, si nous voulons que l'héritage que nous avons reçu de nos pères soit transmis intact à nos fils; si nous voulons développer, comme c'est notre devoir, les ressources considérables qu'il renferme pour le progrès. On n'a déjà que trop tardé. Il faut se hâter de profiter des éléments de vie avant qu'ils ne s'affaiblissent d'avantage. Il faut au plus tôt substituer aux efforts isolés une action concertée et réfléchie. Dans quel sens convient-il de la diriger? C'est ce que je vais essayer de dire pour l'ensemble de notre race. Si je parais accorder dans ce travail une part relativement un peu trop grande à la Bretagne, on m'excusera en réfléchissant combien il est difficile aux Celtes de France de se mettre en communication avec leurs frères d'outre-mer et d'être informés de ce qui se passe chez eux. Ce défaut, qu'il m'était difficile d'éviter, constatera une fois de plus l'existence d'un état de choses regrettable et qu'il importe de changer. D'ailleurs, ce que je dirai de notre Armorique pourra presque toujours s'appliquer, avec quelques modifications, aux autres pays celtiques.

II.

Malaise de la race celtique.

« Allaz ! ar Vretoned zo leun a velkoni. »
« Hélas ! les Bretons sont pleins de tristesse. »
Ann Droug-hirnez, Barzaz-Breiz, t. II.

« Omnis populus ejus gemens. »
Jerem. I, *Caph.*

I. — Parmi les Celtes d'aujourd'hui, le plus grand nombre garde une foi inaltérable dans l'avenir; d'autres, hélas! qui désespèrent, s'inclinant devant l'arrêt de mort porté contre eux au nom

du progrès, acceptent la défaite sans chercher le combat. Mais dans l'âme des uns et dans l'âme des autres un vent triste a porté, comme un amer parfum, je ne sais quelle mélancolie.

Les hommes du peuple, avons-nous dit, sont étrangers d'ordinaire au découragement; mais si leur inaltérable confiance ne leur permet guère de redouter la perte de ce qu'ils possèdent encore, elles ne les empêche pas de faire de tristes retours sur ce qu'ils ont perdu. Chez ceux qui ont conservé le plus profondément empreint le sceau du caractère national, ces sentiments confus d'appréhension et de regret s'échappent quelquefois en accents d'une navrante tristesse.

Parfois les meilleurs et les plus vaillants eux-mêmes subissent malgré eux des pensées de crainte et de découragement.

Dans l'introduction consacrée à l'un des chants les plus caractéristiques de la poésie armoricaine moderne, où les tristesses populaires se révèlent d'une manière tantôt sublime et tantôt naïve, mais toujours frappante, l'auteur du *Barzaz-Breiz* décrit, avec les traits les plus heureux, le mélancolique paysage qui allait inspirer devant lui l'âme impressionnable des montagnards : la chapelle vers laquelle se hâtent, sur la route poudreuse, les pèlerins attardés, la rivière dans la vallée, à l'horizon, les Montagnes noires, et, derrière leur sommet couronné de bois sombres, « le soleil près de disparaître, image, lui aussi, d'un autre soleil qui se couche pour ne plus se lever [1]. »

Dans ce même chant, un groupe de pèlerins que le hasard a réunis en les prenant un peu dans chacune des classes populaires de la Bretagne, comparent leur race trompée dans ses espérances à un père que la douleur a rendu fou et qui berce en pleurant le cadavre de son enfant.

« Les hommes de Basse-Bretagne, disent-ils, ont fait un joli berceau bien poli, — un joli berceau d'ivoire orné de clous d'or et d'argent, — et maintenant, pendant qu'ils le bercent, des larmes coulent de leurs yeux, — des larmes coulent, des larmes amères; car celui qui est dans le berceau est mort, — est mort depuis long-

[1] Ann amzer dremenet, *le temps passé*. Barzaz-Breiz, 4e édition, t. 2, p. 267.

temps, et cependant ils le bercent encore en chantant. — Ils le bercent, ils le bercent toujours, car ils ont perdu la raison; — ils ont perdu la raison et pour eux le monde n'a plus de joies. — Pour le Breton il n'est plus sur la terre que regrets et peines de cœur, — que regrets et peines d'esprit quand il songe au temps passé. »

C'est cette même impression de malaise national qui saisissait un jeune paysan du siècle dernier embarqué comme matelot à bord d'un bâtiment de guerre. Après avoir pleuré sur sa propre fortune, il s'écrie, songeant à sa patrie : « Hélas ! les Bretons sont pleins de tristesse. [1] » Plainte mélancolique où se résument les sentiments dont son cœur déborde et qui, dominant son long cri de douleur, semble y ajouter je ne sais quelle grandeur impersonnelle.

Un sentiment semblable faisait dire à un barde irlandais du Tipperary au XVIe siècle : « Les vents glacés soufflent sur nous; la mort plane au-dessus de nos têtes; la paix et l'espérance ne sont plus faites pour notre race [2]. »

Du reste, cette mélancolie, commune à toutes les fractions de la pure race celtique, s'est empreinte plus profondément dans l'esprit breton qui se replie volontiers sur lui-même et aime à se nourrir de graves pensées. Chez les Gaëls, la mélancolie est plus souvent tempérée par cette gaîté et cette mobilité d'impressions dont paraissent avoir hérité les Français du centre et du midi.

II. — L'état de malaise qui comprime les facultés natives d'une race pendant de longues générations, finit par agir puissamment sur le caractère des individus et se révèle avec une énergie particulière dans les âmes plus impressionnables. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de cette tristesse un peu sauvage que l'on a remarquée si souvent chez les écrivains bretons les plus grands. Voyez Châteaubriand, Brizeux, Lamennais et tant d'autres; ils ont tous quelque chose d'inquiet et, pour tout dire, de malade. Comme le corps vigoureux d'un athlète lutte contre la fièvre, leurs âmes énergiques s'agitent sous les étreintes d'un mal étrange que n'explique

[1] Ann droug-hirnez, *le mal du pays*. Barzaz-Breiz, t. II, p. 369.

[2] Chant composé sur le départ de John O'Dwyer of the glen, chef irlandais qui s'exila pour l'Espagne en 1651, à la tête de 500 compagnons d'armes.

pas suffisamment l'aspect sévère des grèves natales. Et pourtant, le flot qui bat aujourd'hui nos rivages y pleure plus triste peut-être que celui qui y portait, il y a treize siècles, les exilés de la terre bretonne! On en a vu, hélas! tourmentés par cette sombre inquiétude, adresser leurs coups aux vérités religieuses que, depuis tant de siècles, les Celtes professent et défendent au prix de leur sang. Tous, qu'ils soient coupables ou simplement malheureux, semblent porter sur leurs fronts le signe d'une défaite impatiemment supportée. Ils semblent se courber, mais sans fléchir, sous un poids fatal, comme si la voûte céleste que nos aïeux se vantaient de soutenir à la pointe de leurs lances s'était abaissée sur la tête de leurs fils désarmés.

L'Irlande, elle, n'a guère le loisir de faire de pareils retours sur elle-même, lorsque ses enfants meurent de faim par milliers au pied des demeures paternelles occupées aujourd'hui par les fils des *mass-hunters* d'Henri VIII ou des *undertakers* de Cromwell; lorsque le fouet de la misère chasse les autres par troupeaux vers les rivages des nouveaux continents.[1]

III. — Mais chez les Celtes, dignes de ce nom, la mélancolie n'a point altéré les sources de la vie : ils ne savent pas encore désespérer. Rien n'a pu entamer leur ténacité, et le moment semble venu aujourd'hui d'employer énergiquement pour leur conservation et leurs progrès les forces morales qu'ils ont si précieusement gardées.

Ce n'est pas que la route soit entièrement libre et que les obstacles ne soient nombreux, mais l'action est possible, et cela suffit. Leurs efforts trouveront des sympathies dans le monde entier. Les

[1] Un magistrat du gouvernement anglais, dans une lettre adressée de la ville de Cork au *Times*, le 15 octobre 1863, accuse les progrès du mal avec une franchise qui l'honore. Il y a eu 92,431 acres mis en culture de moins en 1863 qu'en 1862. Il y a en 1863, 837,339 têtes de bétail de moins qu'en 1855 et 358,338 de moins qu'en 1862. Le chiffre des personnes qui ont émigré d'Irlande pendant les sept premiers mois de 1863 s'élève à 80,506 contre 45,899 dans les sept premiers mois de l'année précédente. Du 18 mai 1851 jusqu'en 1863 1,378,333 personnes se sont exilées d'Irlande. De 1834 à 1861, l'émigration et la mort par la faim avaient réduit la population catholique de 6,436,060 à 4,605,265. Les adhérents des autres confessions avaient diminué aussi, mais dans une moindre proportion. Les dernières statistiques accusent le départ de 117,820 émigrants pour l'année 1863.

recherches modernes sur les origines des peuples, la direction donnée aujourd'hui aux études historiques ont attiré sur notre race l'intérêt des étrangers et souvent réveillé chez nous-mêmes un patriotisme pour lequel nous trouvons, dans nos titres nationaux, de si puissants motifs ou une si éclatante justification. Dans cette *Revue* même, il y a peu de mois, un poète irlandais prédisait en termes magnifiques à ses frères bretons la perpétuité de leur race et de leur langue. Nous renvoyons, avec autant de confiance dans son accomplissement, le même souhait affectueux à nos frères gaëls, et nous acceptons tous les vœux de M. Ferguson pour notre commune race, à une réserve près pourtant : nous ne voulons pas laisser « *à l'homme bouillant du midi* » le privilège exclusif de « *marcher dans les sentiers escarpés du génie d'avant-garde.* »[1] Gaëls et Bretons savent, — et mieux encore leurs ennemis, — si les Celtes ont jamais été déplacés à l'avant-garde.

Ces deux dispositions d'esprit si contraires de crainte et d'espérance doivent porter, chacune avec elle, leur enseignement, et servir à modifier ce qu'elles ont d'excessif l'une et l'autre. La confiance inébranlable des uns est bien faite pour ranimer le courage chez ceux qui, dans la persuasion d'une destruction tôt ou tard inévitable, regardent comme inutile toute tentative faite pour s'y opposer. D'un autre côté, les prédictions sinistres inspirées par tout ce qui se passe autour de nous peuvent donner à réfléchir à ceux qui s'endorment dans une confiance orgueilleuse et stérile, comme si Dieu, par un miracle spécial dont nous ne trouvons nulle part la promesse, devait protéger, jusqu'à la fin des temps, l'existence d'une race qui ne ferait rien pour se protéger elle-même.

Les causes de ruine et de décadence qui nous environnent suffisent pour nous inspirer une crainte sérieuse : non cette crainte lâche qui fait déserter le champ de bataille, mais cette crainte réfléchie, prudente, nécessaire qui fait qu'on s'y rend armé de tout

[1] « Leave to him, to the vehement man
Of the Loire, of the Seine, of the Rhone,
In Idea's high pathways to march in the van. »
S. Ferguson, Adieu to Brittany. *Revue de Bretagne et de Vendée*, liv. de janvier 1864, p. 10.

ce qui assure la victoire. Les gages de persistance, de durée sont assez nombreux et assez beaux, nous croyons l'avoir montré, pour donner confiance aux plus irrésolus ; mais cette confiance sera stérile si elle n'est agissante. Il n'est donné à aucune résistance purement passive, quelque difficile à entamer qu'elle soit, de braver indéfiniment l'action prolongée d'une force destructive, si faible qu'on la suppose.

Cherchons donc à préciser les dangers qu'apporte aux peuples celtiques leur situation actuelle, et les mesures de défense qu'indique tout naturellement la nature même de ces dangers.

III.

Les Langues nationales. — Citadins et Paysans.

« Un ffydd, un iaith, un galon. »
« Une loi, une langue, un cœur. »
TALIESIN.

« Cas bethau Katwg
» Ilyma'n hwy'n amlwg :
. . . . . .
» Gwerin anghyvraith
» divrawd ac anraith. »

Voici les sujets de la haine de Kadok :
[Je hais] les peuples sans lois, sans fraternité, sans union [1].

I. — Si nous arrêtons notre pensée sur la Bretagne Armorique, nous devons reconnaître que notre langue, signe extérieur et rempart de notre existence nationale, si elle ne court pas d'aussi prochains dangers que le vont répétant sur tous les tons certains prophètes de malheur, est cependant sérieusement menacée pour l'avenir. Elle est progressivement abandonnée dans la plupart des villes et trouve bien des causes de décadence dans les communes rurales où elle régnait jusqu'ici sans partage. Les paysans, pour la commodité ou même la sûreté de leurs relations avec les habitants des villes et les personnes étrangères au pays, ont besoin de savoir le français, et il faut reconnaître que, dans l'état actuel des choses,

[1] *Légende celtique*, pp. 183 et 307.

l'établissement des écoles françaises a rendu de très-grands services. Malheusement, le français y est seul enseigné, et il l'est exclusivement *par le français*, à tel point qu'il est interdit aux écoliers de prononcer un mot de breton en classe, ou même de causer entre eux dans leur langue maternelle pendant les récréations.

Un des motifs principaux qui empêchent le breton d'être le premier instrument d'éducation, c'est le manque absolu de livres bretons propres à l'enseignement des différents ordres de connaissances, les connaissances religieuses exceptées. Un Breton ne peut aujourd'hui acquérir les notions les plus élémentaires sur l'arithmétique, l'histoire, la géographie, etc., s'il ne s'est mis préalablement en état de lire et de comprendre facilement les livres écrits en français. Pour tous ceux qui cherchent à développer leur intelligence par l'instruction, le français est la langue de la science et le breton celle de l'ignorance. Comment s'étonner alors que les parents, lorsqu'ils le peuvent, s'empressent d'envoyer leurs enfants aux écoles des villes. Et cependant ils n'en rapportent d'ordinaire que du dédain pour leur langue maternelle et les habitudes dans lesquelles ils ont été élevés. Quelquefois ils n'en rapportent que du mépris pour ces mêmes parents qui, par les plus pénibles sacrifices, leur ont fait acquérir l'instruction incomplète et faussée dont ils tirent vanité. C'est là un état de choses profondément déplorable; il est urgent d'y remédier.

Sous ce rapport, la situation est la même, à peu de chose près, je le crains bien, en Irlande et dans la Haute-Ecosse; mais les Gallois, malgré leurs écoles anglaises très souvent dirigées par des professeurs anglais [1], se sont mis courageusement à l'œuvre et ont

[1] M. T. Lloyd Philipps, auteur d'un petit livre élémentaire destiné à donner aux enfants gallois les premières notions de la langue anglaise, *Llewiadur i'r iaith Seisonig*, Dinbych, 1856, dit dans sa préface, p. VI : Y mae yr ysgrifenydd wedi gweled yr angen mawr sydd am y cyfryw gynnorthwy yn ysgolion y dywysogaeth, — yn enwedig yn y rhai hyny (ac nyd ychydig yw eu nifer) sydd à Seison yn athrawon ynddynt, a lle y mae y plant, o ganlyniad, yn gorfod dysgu Seisoneg cyn y gallont ddysgu dim arall. » Littéralement : « L'auteur a vu combien les écoles de la Principauté avaient besoin d'un semblable secours, — surtout celles *(et le nombre n'en est pas petit)* où les maîtres sont anglais et où, par conséqnent, les enfants doivent apprendre l'anglais avant de pouvoir acquérir aucune autre connaissance. »

publié un nombre considérable d'ouvrages d'instruction populaire composés dans leur langue nationale.

Un danger plus grand encore que les dangers extérieurs que je viens d'énumérer menace notre idiome national : c'est l'altération lente, mais progressive, qui s'opère dans son propre sein. La langue parlée est encore remarquablement pure dans les campagnes éloignées des grands centres de population ; mais dans les bourgs, dans les villes où elle n'a pas cessé d'être d'un usage général et dans leur voisinage immédiat, on ne peut nier qu'elle n'ait reçu de fâcheuses atteintes. Les classes instruites qui devraient se piquer d'une plus grande pureté de langage, ont beaucoup contribué à sa décadence en ne prenant aucun soin de l'étudier et en y introduisant sans nécessité un grand nombre de mots français. De là vient certaine expression assez analogue à *latin de cuisine; brezonek tuchentil, breton de messieurs,* indique quelque chose d'encore pis.

Pour la langue écrite, le mal, qui remonte fort loin, avait toujours été s'aggravant, comme on peut s'en convaincre en comparant entre elles les diverses éditions de livres bretons imprimés pour la première fois il y a deux siècles. Ces ouvrages, composés d'ordinaire à l'imitation d'ouvrages étrangers, par des ecclésiastiques habitués à penser et à écrire en français, étaient écrits dans une orthographe de fantaisie, remplis de néologismes et aussi peu celtiques que possible de fond et de forme. Nourriture intellectuelle de tous ceux qui savaient lire, ils exerçaient, avec le mauvais langage des classes élevées, la plus fâcheuse influence sur l'idiome parlé par le peuple.

II. — Les progrès du mal furent enfin arrêtés dans la première partie de ce siècle par la courageuse initiative de Le Gonidec, initiative qui lui assure à jamais la reconnaissance des philologues et bien plus encore celle de tous les Bretons. Il rétablit l'orthographe ancienne, à la fois nationale et logique, la seule dans l'Europe occidentale, avec l'orthographe galloise, où les sons et les caractères destinés à les représenter se correspondent d'une manière fixe et régulière. Il régénéra la langue écrite par les principes posés dans son admirable grammaire et par l'exemple de ses ouvrages d'où il repoussait, avec un soin scrupuleux, les termes

d'origine suspecte. Plus tard parut le *Barzaz-Breiz* qui, à ne le considérer ici que sous le rapport philologique, marquait avec précision l'état de pureté de la langue parlée dans les campagnes et fournissait à tous les écrivains le meilleur modèle à suivre.

L'initiative de Le Gonidec et de M. de la Villemarqué avait inauguré l'ère de notre régénération philologique et littéraire. A leur suite et à leur exemple, plusieurs écrivains, dont le talent égale le patriotisme, mettent aujourd'hui à soutenir la langue du pays la même ardeur que leurs pères mettaient à en défendre le sol. Sur ce nouveau champ de bataille sont déjà tombés Brizeux, l'abbé Durand, auteur du beau livre : « *Ar Feiz hag ar vro* », le docteur Guizouarn, dont on a de remarquables poésies inédites, l'abbé Guillome, l'abbé Le Scour, Mgr Graveran, qui dirigeait avec tant de sagesse les publications périodiques du *Breuriez ar Feiz*. Malgré ces vides, dont l'un surtout est irréparable, les combattants, Dieu merci! sont toujours nombreux.

Si nos prosateurs sont malheureusement fort rares, on peut dire d'eux qu'ils rachètent par la valeur ce qui leur manque du côté du nombre; comme la petite infanterie du prince de Condé, « *ils grandissent au feu.* » Il suffit de citer, avec M. l'abbé Henri et M. l'abbé Arzel, le colonel Troude et M. G. Milin, dont la dernière œuvre commune, l'excellente traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, obtient en ce moment un succès éclatant et mérité.

C'est toujours sous une forme rythmée que les inspirations des Celtes se produisent le plus volontiers et trouvent le plus facilement accueil auprès des populations. Aussi, sans parler de la poésie populaire proprement dite, dont la source n'est pas tarie dans nos campagnes, sans parler de l'auteur du *Barzaz*, qui compose lui-même des vers excellents, vraiment dignes de ceux qu'il recueille et traduit, sans parler de nos prosateurs qui sont en même temps des poètes fort remarquables, nous avons vu, à l'appel des initiateurs de notre renaissance, des bardes, héritiers de la harpe antique, se lever en foule, chantant avec un égal amour la patrie d'en haut et celle d'ici-bas, comme leurs prédécesseurs[1], encoura-

[1] « Οὓς μεν ὑμνουσι οὓς δε βλασφημουσι. » (Diod., liv. V.)

geant les bons et raillant les méchants. Leurs chants détachés, « *clairement imprimés sur une feuille blanche* », comme dit notre poète [1], se vendent à des milliers d'exemplaires, le dimanche dans les bourgs, dans les foires et les pardons, aux grands jours de fête. Leurs noms sont connus et aimés du peuple, qu'ils animent aux nobles sentiments et qu'ils consolent de sa misère. Essayer d'en citer un grand nombre serait risquer d'être injuste à l'égard de ceux qu'il faudrait nécessairement omettre, mais il me sera permis de dire aux personnes étrangères à notre littérature bretonne actuelle, les noms de Mgr le Joubioux, qui soutient presque seul l'honneur du dialecte de Vannes, le plus exposé de tous aux envahissements du français, de M. de Lézéleuc, grand-vicaire de l'évêque de Kemper ; de MM. Clec'h, Kéré, Kersalé, Gourc'hant, Marc, Morvan, Perrot, Roudot, dans le pays de Léon ; du *barde de N. D. de Rumengol*, en Cornouaille ; de MM. Kémar, vice-président de la confrérie des bardes bretons (*Breuriez Breiz*), Luzel (*Ann Huel*), éditeur de *Triphina hag Arzur*, Karis, (*barz Mene-Bre*) dont la tombe se ferme à peine, Le Jean (*Ar Iann, barz Koat ann noz*), Rannou (*barz Roc'h allaz*), qui, dans le pays de Tréguier, donnent un si heureux démenti à une triste prédiction de Brizeux [2].

Honneur donc à ces vaillants champions ! si chacun dans sa sphère avait combattu avec le même zèle, le succès de notre œuvre de régénération serait, dès à présent, assuré.

III. — Quelque admirables que nous apparaissent les efforts individuels qui ont été tentés, et quelque heureux que soient les résultats qu'ils ont produits, il est trop évident qu'ils sont absolument insuffisants. Pour arriver au succès, il est nécessaire de réunir bien des volontés dans un même effort continu. Or, avant tout, et à tous les points de vue possibles, le premier but que nous devons atteindre dans les pays celtiques c'est l'union morale.

Il est facile de comprendre l'immense intérêt social et politique qu'il y a pour une certaine partie de la population, plus ou moins dénationalisée, à se rapprocher davantage du peuple resté fidèle à

[1] Brizeux, *Primel et Nola*. — Prière des laboureurs.
[2] *Les Bretons*.

la langue et à l'esprit du pays. Aujourd'hui plus que jamais, tout ce qui tend à diviser les classes est un grave péril pour tous.

IV. — En général, dans les contrées celtiques, les plus intimes rapports d'affection et de dévouement réciproques ont toujours existé entre chaque part de la nation ; leur histoire en est, d'un bout à l'autre, la preuve éclatante. Un seul de ces pays, la malheureuse Irlande, présente, à l'époque contemporaine, une fâcheuse exception due à l'intrusion violente d'une race étrangère qui, chose presque inouïe dans les annales du monde, a arraché aux enfants du pays, avec l'idépendance politique, le sol même qui les nourrissait. Le seul moyen qui reste aux fils des spoliateurs qui se sont succédé en Irlande, de Henri VIII à Guillaume d'Orange, pour faire oublier leur origine étrangère et se faire pardonner leurs titres de propriété ramassés dans le sang, c'est d'imiter les descendants des premiers envahisseurs strongbowiens[1], la noblesse de *seconde race,* comme on l'appelait; c'est d'employer leurs revenus dans l'intérêt des fils de ceux que leurs pères ont dépouillés, c'est de devenir véritablement irlandais par le cœur, la langue et l'esprit.

Rien ne ressemble moins, grâce à Dieu ! à un pareil état de choses que ce qui se passe dans les trois autres pays celtiques; mais est-ce à dire cependant que leur situation, sous ce rapport, ne laisse rien à désirer?

Dans la Bretagne française, par exemple, une ligne de démarcation de plus en plus profonde tend à se creuser entre les habitants des villes et ceux des campagnes. En abandonnant l'idiome national, les premiers ont bien imprudemment relâché le lien intellectuel qui les unissait aux derniers. Ceux-ci, trop souvent méconnus et dédaignés par les citadins avec lesquels ils ne sont plus en communion d'aspirations et de pensées, s'habituent peu à peu à les considérer comme des étrangers, et leur rendent mépris pour mépris. Ouvrez leurs *Chants populaires*, vous verrez le témoignage de ces sentiments éclater, pour ainsi dire, à chaque page[2]. Le passage

[1] « *Ipsis Hibernis hiberniores.* » Voy. *Panégyrique de saint Patrice,* prononcé le 16 avril 1806 dans l'église du collége irlandais de Paris par M. Siret, Paris 1806, p. 37 et 51.

[2] Voyez : *Les jeunes hommes de Plouié, la Mort de Pontcallec, les Laboureurs, les Bleus, le Temps passé,* Barzaz Breiz, t. II.

suivant du livre si intéressant de M. du Chatellier sur l'*Agriculture et les classes agricoles de la Bretagne*[1], montrera jusqu'où peut s'étendre le mal : « L'homme des champs, resserré de plus en plus dans son petit domaine, se sépare chaque jour davantage des hommes de la ville, que beaucoup d'entre eux ne connaissent que pour les fermages qu'ils paient à des propriétaires, près desquels ils sont souvent obligés d'avoir des interprètes et des truchements. Quelques propriétaires, ainsi isolés de leurs fermiers, ont poussé déjà les choses jusqu'à interrompre toutes relations avec eux, et renouvellent leur fermages par la voie des bannies et des adjudications ouvertes chez leurs notaires. On peut facilement pressentir ce qu'il arriverait d'un régime aussi déplorable, si le fermier et sa terre devenaient de la sorte un même objet de spéculation pour le propriétaire qui serait assez mal avisé pour se séparer du même coup de sa terre et de son tenancier. »

V. — Il y aurait pour la bourgeoisie des villes une imprudence et une maladresse d'autant plus grande à se séparer ainsi des paysans, que ceux-ci, dont on fait si volontiers un type d'immobilité ignorante et abrutie, tendent, par leur amour de l'indépendance, leur travail intelligent et opiniâtre, à devenir presque partout les maîtres du sol et à constituer à la campagne une classe aisée, nombreuse, énergique, foncièrement bretonne et très-capable d'élever, en face de la population urbaine, une influence rivale et bientôt prépondérante.

Ecoutons encore ici M. du Chatellier nous dire « avec quelle lenteur mesurée, mais certaine, ces hommes (les paysans bretons) arrivent à s'emparer de la terre qu'ils regardent avec raison comme le signe le plus certain de leur émancipation. Chaque jour leur donne quelques propriétés de plus, et, dès que les circonstances sont favorables à la production, il devient presque impossible de soutenir la concurrence ardente avec laquelle ils poursuivent l'acquisition des fonds de terres qui sont à leur portée ou à leur convenance[2]. »

On le voit, cette population énergique et tenace, inviolablement

[1] 1 vol. in-8°, Paris, Guillaumin, 1863, p. 182.

[2] *L'agriculture et les classes agricoles*, etc., p. 208.

fidèle à ce qu'elle tient des ancêtres, possède toutes les qualités nécessaires pour marcher, sans se laisser arrêter par personne et sans quitter la terre celtique, dans la voie du véritable progrès. Les villes ont à perdre peut-être, n'ont rien à gagner, à coup sûr, à suivre une voie différente.

VI. — Il n'y a pas bien longtemps, un gentilhomme gallois parcourait à cheval un canton de la Principauté. Arrivé sur le bord d'une petite rivière, il demanda, en anglais, à un paysan qui travaillait près de là, si l'eau était guéable en cet endroit. Il reçoit une réponse affirmative; mais, peu satisfait du ton et de l'air dont elle avait été faite, il la réitère en gallois. « Ah! pardon! s'écria le paysan, je prenais Votre Honneur pour un Saxon. Non, ne passez pas par là! l'eau est profonde et vous pourriez vous noyer. » Et il lui fournit immédiatement un moyen de passer la rivière sans danger.

Nous ne saurions, avec trop d'insistance, appeler sur ce point l'attention de ceux de nos frères qui, habitant les grandes villes, n'ont plus guère de Celtes que le nom. Tant que les populations rurales conserveront quelques lambeaux de leurs langues ou de leurs traditions de race, ils n'ont aucun intérêt à se faire regarder par elles comme des étrangers ou des déserteurs. Qu'ils cherchent, au contraire, pour l'avantage commun, à resserrer les liens qui les unissent encore, à renouer les liens qui les unissaient autrefois. Comme tant de grands propriétaires en donnent le noble exemple en Armorique, en Galles et dans la Haute-Ecosse, qu'ils se rapprochent du peuple, s'ils le peuvent, dans la vie intime, au moins dans l'expression publique de ses joies et de ses douleurs collectives; qu'ils s'en rapprochent par la communauté de la langue qui amènera bientôt la communauté des idées. Puisque nous ne sommes pas de purs esprits, c'est une loi de la nature humaine que tous nos sentiments intimes se traduisent à l'extérieur sous une forme visible et, presque toujours, on peut conclure de l'altération du signe à une altération correspondante de la chose signifiée.

En Irlande, dans la Petite, comme dans la Grande-Bretagne, sachons rester ou devenir ce que la naissance nous a faits ou ce que l'habitation commune nous appelle à être. « La reconnaissance demeure au cœur de la race celtique comme le coin d'acier au

cœur du chêne : le temps peut abattre le chêne, mais n'en peut arracher le fer[1] » a dit l'un des fils de cette race qui a tant fait, lui aussi, pour mériter une reconnaissance qu'il peint si magnifiquement. Alors le *landlord* pourra sans crainte pour sa vie parcourir les campagnes de cette île qu'une jeune vierge chargée de pierreries eût pu, sous le règne de Brian Boroimh, traverser seule d'un bout à l'autre, sans crainte pour son double trésor. Vienne alors un danger quelconque, qu'un torrent débordé ou une crise sociale nous menace, et le paysan celte nous tendra la main, main toujours secourable à ceux qu'il aime, mais terrible quelquefois à ceux qui se sont attirés sa défiance ou sa haine.

C'est là qu'est le premier et le plus grand effort à faire, celui qui doit préparer le succès de tous les autres.

Alors les forces seront déculpées pour le bien. Les classes élevées, rapprochées de la partie la plus nombreuse de la population, trouveront mille motifs, mille occasions d'employer noblement et utilement leur activité. Travaillant aux affaires de leur province, s'occupant eux-mêmes de l'exploitation de leurs champs, les grands propriétaires arriveront à un résultat non moins heureux pour leurs intérêts que pour ceux des classes inférieures. Ces grandes réunions d'ouvriers sous un même toit, où les liens de famille se relâchent, où les corps s'étiolent, où les âmes se perdent, où la haine se crée des exploités aux exploitants, ces usines elles-mêmes que l'on doit regarder presque partout comme des plaies sociales, pourraient, entre des mains fermes, intelligentes et dévouées, devenir de puissants moyens de régénération pour les populations urbaines ou semi-urbaines. Elles serviraient peut-être à reformer des associations chrétiennes et libres, héritières des traditions nationales et de ce vieil esprit de clan, enraciné au plus intime du cœur de notre race. L'absentéisme deviendrait une exception ; l'oisiveté, ou pis encore, ne ternirait plus les brillantes facultés de tant d'héritiers d'un beau nom, qui retrouveraient une influence légitime et durable dans la communauté d'intérêts, la confiance et la reconnaissance pour les services rendus.

CH. DE GAULLE.

(La fin au prochain numéro.)

[1] *Légende celtique*, 2e édit., p. 225.

LA FÉE DE BROCÉLIANDE

LÉGENDE BRETONNE.

— 818 —

On connaît de renom l'antique et mystérieuse forêt de Brocéliande, aujourd'hui de Paimpont, si célèbre dans le roman de la Table-Ronde. C'est là, nous dit M. Emile Souvestre, que se trouvaient le *Val des faux amants*, où restait prisonnier tout chevalier traître à sa dame; la fontaine bouillante de Baranton, dont la margelle était une émeraude, et le bassin d'or, avec lequel se puisait l'eau qui amenait la tempête. Merlin y avait longtemps caché sa tendresse pour la fée Viviane et s'y trouvait encore, selon la tradition, « endormi d'un sommeil magique au pied d'un buisson d'aubépine. » C'est dans ce lieu, célèbre par les légendes, que nous allons errer quelques moments, au bruit du vent dans les vieux chênes, aux soupirs éteints, mais saisissables encore parfois, de la harpe de Viviane.

Sur le bord de la forêt s'élevait jadis l'antique castel du seigneur Méliaw, sire de Paimpont (ou autres lieux, la tradition se trouvant peu précise à cet égard). Le vieux seigneur, au temps du roi Morvan, que la gloire nationale a nommé Lez-Bréïz (soutien de la Bretagne), habitait ce château avec sa fille unique, Marguerite, et un petit nombre de varlets et gens de service. Désormais trop vieux pour marcher au combat, le sire Méliaw vivait paisible et retiré dans son domaine. Plein de confiance dans sa fille qu'il adorait comme une créature angélique, il lui accordait la plus entière liberté. Marguerite était aussi bonne et pieuse que belle, mais par malheur son esprit, facilement impressionnable, avait subi l'influence de la lecture des romans de chevalerie, ou, pour parler

plus exactement, les longs récits, appris durant les veillées d'hiver, les traditions et histoires merveilleuses du temps passé, avaient exalté son imagination. Marguerite, comme une nouvelle Viviane, se plaisait à errer, le soir, dans les sentiers de la forêt; parfois même, sans crainte comme sans reproche, la jeune fille, tout ignorante des choses du monde, osait prolonger sa promenade solitaire jusqu'aux bords de la fontaine de Baranton; et là, s'oubliant dans ces lieux remplis de mystère, assise sur un rocher qui dominait la fontaine, elle chantait, avec le doux accompagnement des voix de la nuit et des murmures des bois, les *lais* touchants dont on avait bercé son enfance.

Un soir, elle chantait ainsi, auprès de la source sacrée : la brise molle du printemps faisait vibrer dans les arbres comme les cordes des harpes éoliennes. Marguerite disait :

Voici l'heure où la fée arrive,
L'heure si chère au cœur aimant,
L'heure où Viviane plaintive,
Comme une colombe craintive,
Sort de sa grotte en soupirant.

Écoutez ses soupirs, ses larmes;
Elle dit : — Bergers de ces lieux,
Fuyez, hélas! fuyez les charmes,
De Merlin redoutez les armes,
Craignez les coups mystérieux.

Alors Marguerite prêta l'oreille aux bruits des échos et du feuillage; elle ajouta :

A mes tristes accents l'écho toujours fidèle
Répond seul à ma voix.
Voici venir la nuit, j'entends glisser son aile,
En passant sous les bois.

Je crois entendre encore un bruit dans le feuillage,
Comme un spectre qui fuit.
Merlin, serait-ce vous? Mais non... dans le bocage
C'est le vent qui gémit.

La jeune fille se tut. Soudain une voix répondit à sa voix par des accents délicieux..... Était-ce un voyageur égaré dans la forêt ou

attiré par les chants de Marguerite? Était-ce un chevalier enchanté, condamné à errer dans ces lieux pour avoir trahi sa dame ou ses serments? Point ne le pouvait deviner la gente châtelaine de Paimpont. Elle entrevit cependant, à la clarté des étoiles, l'ombre d'un guerrier immobile; elle vit briller sa cuirasse sous les plis de son manteau, puis elle s'éloigna silencieusement.

Trois jours de suite, Marguerite revint à la fontaine. Chaque fois le chevalier timide et inconnu s'y trouvait, à la même place. La troisième fois pourtant, si la tradition est fidèle, le jeune homme (qui n'était nullement *enchanté*), osa parler à la fille du seigneur de Paimpont. Marguerite, qui ne connaissait point la dissimulation, et ne voyait rien qu'à travers la pureté de son âme, répondit au chevalier avec cette voix simple, naïve et pleine d'un charme étrange qui n'appartient que rarement aux filles de la terre :

— Sire chevalier, lui dit-elle, que cherchez-vous au fond des bocages enchantés de Brocéliande ? Est-ce la blonde Viviane, dont les charmes vous attirent? ou bien venez-vous ici pour arracher à Merlin ses secrets dangereux?

— Non, non, jeune fille, fée ou enchanteresse, qui que vous soyez, répondit-il, j'ignore quel destin m'entraîne; mais depuis longtemps, c'est vous, vous que je vois dans mes rêves. L'autre soir, je me rendais au camp de Morvan, le roi des Bretons, dont je suis l'écuyer, lorsque, dans mon ignorance des sentiers de cette forêt, je me suis égaré sous ses ombrages où le bonheur m'a conduit.

— Son admiration naïve m'enchante, et ses paroles ne sont point sans charme. Il me prend sans doute pour une fée; laissons-lui son erreur, se dit Marguerite; puis elle continua : — Seigneur chevalier, je ne puis m'attarder davantage. L'ombre nous environne de toutes parts et obscurcit déjà tous les sentiers; partez, partez sans délai, car quelque génie de la nuit pourrait vous entraîner dans le *Val des faux amants*, où reste prisonnier tout chevalier infidèle à sa dame.

— Par pitié! ne me croyez pas infidèle, s'écria l'écuyer; je ne trahis jamais ni mon roi, ni l'honneur. Puis il ajouta dans le langage des preux :

A l'honneur j'ai voué ma vie,
A la gloire, tous mes amours;
Pour le bonheur de ma patrie,
Oui, je veux combattre toujours.
Je veux, pour Lez-Breïz, que j'aime,
Vaincre ou tomber dans le combat.
Je veux encor, bonheur suprême!
Pour mon Dieu, mourir en soldat!

— Que de vaillance et d'amour de la gloire! murmure Marguerite. Quel grand cœur! je vais... Mais non, non, pauvre fille des bois, demeure inconnue. Ne l'oublie jamais, tout le bonheur est là... — Elle ajoute à haute voix : — Vaillant écuyer, vous qui aimez la gloire et l'honneur, puissiez-vous être vainqueur dans la prochaine guerre, c'est mon vœu bien ardent.

Et comme le chevalier la regardait avec autant d'étonnement que d'admiration, elle continue en lui tendant la main :

— Adieu, adieu, noble seigneur; souvenez-vous de moi, de la fée de Brocéliande, que l'on nomme Marguerite... Marguerite de.. — Le nom expire sur ses lèvres et elle s'enfuit précipitamment.

— Marguerite... une fée! un ange! qui est-elle? s'écrie l'écuyer de Morvan. Partie ou envolée pour jamais peut-être.... Hélas! sort cruel, qui m'avez conduit ici, me rendrez-vous jamais l'ange que j'ai perdu?... Mais je délire. Je demande à retrouver une fée... Pauvre insensé! cependant si c'était... Oh! oui, c'est une créature angélique; je le devine aux battements de mon cœur, et j'ai senti sa main trembler dans la mienne.

II

Énolé (c'était le nom du jeune écuyer) revenait triste et pensif dans le sombre sentier de la forêt. Un guerrier le suivait de près sans qu'il s'en fût aperçu jusque là. Ce dernier ayant pressé sa marche, Énolé s'arrêta au bruit des pas du nouvel arrivant.

— O mon seigneur, s'écria-t-il, pourquoi hantez-vous, à cette heure, les abords de ces lieux enchantés? Ne craignez-vous pas

quelque charme de Merlin, trop souvent ennemi de nos princes?

— Ami, je ne crains rien pour moi-même, répondit le roi (car c'était Morvan); cependant j'ai voulu savoir pourquoi mon écuyer fidèle me quittait aussi souvent? Pourquoi Énolé, que j'aime comme un frère, devenait triste et songeur sans en dire la cause à son chef, à son ami? Pourquoi mon meilleur chevalier s'éloignait de mes conseils, et fuyait ma tente au moment de la guerre? Pourquoi...

— Arrêtez, seigneur, ne blâmez pas celui qui veut mourir pour vous. Plaignez-moi plutôt, car j'ignore moi-même la vraie cause de mon mal.

— Je vais le rendre malheureux, se dit le prince, mais il le faut, pour quelque temps du moins. La Bretagne a besoin du bras d'Énolé et l'amour nous le ravirait. Il ajouta : — Ami, je veux dissiper l'illusion qui t'obsède. Caché dans ces buissons épais, j'ai entendu ton entretien avec cette fée cruelle, dont il faut chasser l'image de ton cœur.

— Hélas! seigneur, que dites-vous?

— La vérité. Ne sais-tu pas que cette fontaine se trouve à l'entrée du val trompeur des *Faux amants*?

— En effet, elle a parlé de ce val funeste.

— Elle voulait sans doute t'y entraîner.

— Elle n'y songeait pas. La candeur s'unissait à la beauté dans sa personne angélique.

— Elle avait jeté un voile sur tes yeux.

— Ah! c'est impossible! s'écria le jeune homme; par pitié, seigneur, n'achevez pas : Marguerite n'a rien fait pour me tromper.

— Tu la connais donc, insensé? reprit le roi. Alors, qui est-elle? réponds.

— Hélas! je l'ignore... je l'aime! N'est-ce pas assez?

— Pauvre ami, continua l'impitoyable Morvan, ton désespoir me désole; il briserait tes forces et ton courage, si précieux à la veille d'une guerre à mort. Ravive ta haine pour les *Saxons* [1]. Oublie,

[1] Il s'agit des Franks; mais les Bretons désignent encore aujourd'hui leurs ennemis par le nom de *Saozon* (Saxons).

oublie une vision, que la brise du soir emporte sur ses ailes ; car celle que tu aimais, ô Énolé, ce n'est pas une enfant de la terre : c'est une fée, une fille des songes, c'est Viviane elle-même !... Oui, Viviane, la perfide amie des chevaliers saxons ! Ne l'as-tu pas reconnue à ses accents ?

— Accents si doux ! murmura l'écuyer.

— Et si trompeurs ! reprit le roi ; mais comment n'as-tu pas remarqué ses yeux qui fascinent, sa chevelure d'or, sa beauté surnaturelle ? Tremble, tremble, ami, car Merlin est là, derrière ce buisson enchanté ; il t'épie cruellement.

— Malheur ! malheur à moi ! s'écria Énolé éperdu. J'arrache son image de mon cœur. A présent, viennent les Saxons, je pourrai du moins mourrir pour Lez-Breïz.

Et plus ne revint le chevalier auprès de la fontaine de Baranton, où l'attendit vainement et souventes fois la triste Marguerite.

III

Nous avons dit que Morvan, se fondant sur l'appui d'Énolé, sa meilleure lance, avait conçu le dessein de le tromper en lui affirmant que la jeune fille de la fontaine n'était autre que Viviane, la fée qui hantait ces bocages écartés. Par ce moyen, le prince ramenait son écuyer à la vaillance, au devoir, à l'ardeur des batailles. Il voulait, en outre, éprouver sa fidélité, sa constance et comptait lui rendre son bonheur lorsque la guerre serait achevée. Mais, hélas ! cette guerre devait être terrible : l'empereur, Louis le Débonnaire, mécontent de voir la Bretagne repousser sans cesse le joug des Franks et entraîné par les perfides conseils de Lantbert, comte des marches, avait juré de la réduire par le ravage et l'extermination.

Peu de jours après, le moine Witchar vint de la part du César frank porter au *Tiern* (chef) des Bretons les dernières conditions de son puissant ennemi. Le moine termina ainsi son discours :

— « Cesse, ô Morvan, de t'abuser, toi et les tiens ; viens implorer la paix de Louis. Si tu veux conclure avec les Franks une paix juste

et durable, dont tes sujets n'ont que trop besoin, suis-moi sans tarder; viens reconnaître l'indulgente loi du pieux César. Tu resteras le chef d'un puissant domaine; tu auras des soldats nombreux; tu donneras de belles batailles; mais si tu persistes dans ta révolte, quand même les peuples alliés se joindraient à toi, comme autrefois à Turnus les Rutules, jamais tu ne triompheras des Franks, dont tu as usurpé le territoire... »

« Pendant ce discours, Morvan, — rapporte la chronique latine d'Ermoldus-Nigellus, — frappait du pied la terre. » Il semblait irrésolu. Alors, il leva sur son écuyer fidèle un regard interrogateur. Énolé le comprit : des larmes de colère brillaient dans ses yeux, au souvenir de sa patrie outragée, et peut-être au souvenir de la cruelle erreur qui lui déchirait l'âme.

— Honte et malheur! murmura-t-il à l'oreille du roi. La honte ou la guerre, choisissez!

— Guerre et mort aux Saxons, s'écria le Tiern en se levant sur le seuil. Et la tradition nous a conservé sa réponse : — « Que les *Saxons* viennent, continua-t-il, j'ai pour voler au-devant d'eux mille charriots pleins de flèches toutes prêtes; j'ai mes boucliers peints à choquer contre leur boucliers blancs. Je me battrai sans aucune crainte avec eux! »

Tels furent les adieux de Witchar et de Morvan-Lez-Bréïz.

IV

Deux années s'écoulèrent. Une guerre terrible, comme elle avait été annoncée, désolait la Bretagne armoricaine, souvent écrasée, jamais soumise. A un Tiern, à un héros abattu succédait un héros plus indomptable. On eût dit (et les Franks en paraissaient convaincus) que les héros bretons renaissaient de leurs cendres. A Morvan-Lez-Bréïz, mort ou mystérieusement enseveli au fond de quelque retraite ignorée, avait succédé Wiomarh, le sauvage précurseur de Nominoë. On ignorait le sort d'Énolé. Le château de Paimpont était plus silencieux que jamais. La bannière noire flottait attachée sur le donjon depuis la mort de Morvan. Marguerite, plus

que jamais solitaire et désolée, errait chaque jour dans les sentiers les plus sombres de la forêt, mais rarement sa voix, devenue plus plaintive, troublait le silence des ombrages.

Un soir qu'elle égarait sa muette douleur dans ces lieux tant aimés naguère, elle rencontra, à genoux sur une roche, non loin de la fontaine, un pauvre ermite qu'elle ne connaissait pas. Le solitaire semblait prier ou méditer pieusement, les yeux attachés sur le ciel. Enfin ses regards s'abaissèrent et vinrent s'arrêter sur Marguerite. Il se leva lentement.

— Fille du sire de Paimpont, lui dit-il, je n'ignore pas qui tu pleures dans ces bois. Ne te trouble pas aux paroles d'un vieillard, qui a trop connu le monde et qui veut le fuir à jamais, d'un vieillard, qui a pu causer des maux dans sa vie, mais qui emploiera à faire le bien le peu de jours que la main de son Créateur lui voudra dispenser encore.

Il se fit un silence prolongé dont s'augmentait encore le trouble de Marguerite. Le vieillard reprit :

— Enolé, que tu regrettes, survit à son roi. Les blessures de son corps se ferment peu à peu; celles de son cœur se fermeront-elles jamais? Cependant, va en paix, ma fille, et espère en la bonté des cieux.

Marguerite s'éloigna, retenant ses larmes. Le moine Witchar (c'était lui) la suivit quelque temps des yeux jusqu'au détour du sentier.

— Ta douleur peut être consolée, jeune fille, s'écria-t-il; mais la mienne, la mienne!... Pourrai-je laver ma trahison dans ce désert? Lez-Bréïz n'est plus, et c'est moi, moi dont l'ambition a causé sa perte. Cendres de mon roi, me pardonnerez-vous?... Mais que vois-je? Un pèlerin fugitif peut-être!

L'ermite se leva à l'approche du voyageur, sans doute égaré dans la forêt.

— Qui es-tu, mon fils? lui dit-il. Ma tête blanchie me donne le droit d'interroger et de consoler les malheureux. Qui es-tu? D'où viens-tu?

— Qui je suis? répondit l'inconnu d'un air égaré, qui je suis, moi? rien; je ne suis plus que l'ombre d'un guerrier; j'ai tout perdu,

mon esprit, mon cœur et mon roi. Un traître, un perfide, a causé la ruine de Morvan, en livrant aux Saxons les *passes* de nos marécages. Malheur sur...

— Silence, mon fils! Les malheureux ne doivent pas maudire leurs frères. Le pardon! Jésus ne l'a-t-il pas enseigné? Et puis, la pitié, la pitié n'est-elle pas réservée au coupable repentant? Ainsi, pardonne, ô Enolé; je t'ai reconnu, ne détourne pas les yeux.

— Enolé! reprit le fugitif; qui parle ici de l'écuyer de Morvan? Ne répète plus ce nom, vieillard; Enolé est mort auprès de Lez-Bréïz.

— Hélas! il a perdu la raison, se dit le moine. Seigneur! Seigneur! inspirez-moi; que je puisse du moins rendre à ce malheureux une partie de ce que ma faute lui a ravi.

A ce moment, les accents d'une voix éloignée viennent mourir aux oreilles du moine et d'Enolé. Ce fut comme un trait de lumière pour Witchar; il saisit soudain le bras du jeune homme.

— Ecoute, lui dit-il; ne reconnais-tu pas cette voix? Renais à la raison, à l'espoir, ô mon fils! Marguerite est fidèle; tu la retrouveras.

— Marguerite! répond Enolé, en rassemblant avec effort ses souvenirs; Marguerite, ma triste fiancée, ce n'est qu'au ciel que je puis la revoir! ce n'est pas une fille de la terre.

Puis il continue, au milieu d'un délire douloureux :

Je m'en souviens, douleur amère!
Celle que j'aime est dans le ciel;
Elle reviendra sur la terre
Lorsque Morvan, mon roi, mon père,
Verra le jour de son réveil.

Hélas! ce souvenir me glace :
Partout je vole et suis ses pas;
Partout je retrouve sa trace;
Ainsi qu'une ombre, elle s'efface...
Morvan ne se réveille pas.

Adieu, adieu, mon père.

Alors l'insensé se retourne pour prendre la main du vieillard; il a disparu. Enolé se dispose à partir, lorsque le même chant, plus rapproché cette fois, le frappe de surprise et répand dans tout son

être un trouble inexplicable ; puis il voit une blanche forme s'avancer vers la clairière assombrie.

— La voilà ! s'écrie-t-il éperdu ; c'est-elle, la jeune fée de la fontaine, qui a pris mon âme ; la fille du soir qu'un souffle va dissiper bientôt.

Adieu, fantôme ou rêve,
Si cruel et si doux;
Beau songe qui s'achève,
Ou que la brise enlève !
Ah ! pour jamais, envolez-vous !

Adieu, touchant murmure,
Douces harpes des bois,
Soupirs de la nature,
Chers accents, voix si pure,
Adieu ! pour la dernière fois !

— Arrête, arrête, Enolé, lui dit le vieillard ; dissipe cette funeste illusion ; reviens à la lumière. Sur mon salut, celle que tu vis, il y a deux ans, au bord de la fontaine, c'est Marguerite qui te tend la main, la fille du sire de Paimpont ! Viens, viens, mon fils ; suis-nous au château. C'est là que Witchar veut te rendre la joie et obtenir miséricorde.

— Witchar ! Witchar ! s'écria Enolé, s'égarant de plus en plus ; Witchar ! le traître qui perdit Morvan ! Et j'allais croire à sa parole maudite ; j'allais succomber aux artifices trompeurs de Viviane et de Merlin !... Non, non, laissez-moi ! O Lez-Bréïz ! ô mon roi ! je n'ai plus qu'à mourir, puisque je t'ai perdu pour jamais !

A ces mots, le malheureux insensé s'éloigna rapidement, sans qu'il fût possible de le retenir. Alors, prenant une course folle, il gravit les roches les plus escarpées, au-dessus d'un ravin creusé par les torrents de l'hiver, et s'y précipita d'un bond désespéré.....

Et si l'on demande quel fut le sort de Marguerite, nous répondrons, comme la légende, que, morte sans doute de douleur après la triste fin de celui qu'elle aimait, la châtelaine de Paimpont est identifiée, dans le souvenir populaire, avec l'ombre de la fée Viviane qui habite toujours les abords de la fontaine de Baranton.

E. DU LAURENS DE LA BARRE.

LA PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE

ET LA NOUVELLE CRITIQUE.

I.

L'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, E. Caro. — In-8°, Hachette, 1864. — *La Religion naturelle*, J. Simon. — Hachette. 5e édit. 1860.

Sans nier la solidité des arguments sur lesquels la raison humaine, dans son plus heureux effort, peut fonder la démonstration de l'existence de Dieu, il faut reconnaître avec Pascal, et avec les représentants contemporains du spiritualisme, le peu d'efficacité de ces preuves « qui ne changeront jamais l'âme des athées » et qui « ne sauraient suffire pour ramener les esprits hésitants et incertains. [1] »

« Les preuves de Dieu métaphysiques, disait Pascal, sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu, et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration ; mais une heure après ils craignent de s'être trompés. » *Pensées*, art. 10.

Sans doute Dieu a des droits souverains sur notre raison, et la faiblesse de nos évidences altère seule en nous l'idée que l'Être parfait y doit imprimer ; mais c'est surtout par l'amour que Dieu agit sur les âmes, qu'il se rend sensible au cœur. Par cette vivante

[1] J. Simon, *Relig. nat.*, 1re partie, p. 6.

présence il règne à toutes les heures de la vie sur notre conscience, qu'il éclaire et qu'il fortifie. Si la critique de la raison pure pouvait légitimement conduire l'homme à douter des arguments métaphysiques, l'énergie du sentiment moral devrait maintenir encore la vivante certitude de l'affirmation de Dieu. Ainsi Kant « en se retournant avec toute son âme vers la loi morale,... a pu reconstruire, par une déduction de cette loi, tous les grands objets de la foi métaphysique, la liberté, la vie future, Dieu. [1] »

Le scepticisme et les négations de la philosophie contemporaine tiennent surtout à ce qu'elle a méconnu cette action de Dieu. « Eh bien! cette action sensible de Dieu sur le cœur de l'homme, si vous ne voulez pas la reconnaître, si vous la rejetez dédaigneusement parmi les rêves, si votre science intolérante n'en veut à aucun prix, elle en sera bien punie. Vous finirez inévitablement par ne plus croire en Dieu, par résoudre son idée dans celle d'une vague substance, ou d'une loi qui n'a rien d'aimable en soi, n'ayant ni l'intelligence, ni l'amour, n'étant réellement pas Dieu. [2] »

Ce n'est pas l'homme, en effet, qui peut s'élever à Dieu, c'est Dieu qui descend vers l'homme. « Plus humiliés de ce qui nous manque qu'enivrés de ce qu'il nous est permis d'entrevoir, le premier mot que nous voulions prononcer en parlant de Dieu est celui d'incompréhensibilité.

» Ce mot répugne à l'orgueil philosophique, ajoute M. Jules Simon. Cependant la raison peut sans abdiquer, se soumettre à croire ce qu'elle ne comprend pas. Elle le doit même [3]. » Quand une fois l'existence d'un être est prouvée, renoncerons-nous à croire à cette existence sous le prétexte que la nature de cet être nous est incompréhensible?... L'évidence des preuves nous impose la foi, et c'est en ne croyant pas que nous cessons d'être raisonnables. — La raison, qui repousse ces obscurités sacrées et qui prétend tenir Dieu sous la dépendance de son regard, est punie par d'étranges égarements. Elle ne saurait avoir, en effet, cette intuition de la divine substance, aspiration suprême et gratuite récom-

[1] E. Caro, *Idée de Dieu*, ch. VIII, p. 501.
[2] *Idée de Dieu*, p. 475.
[3] *Rel. nat.*, 1re partie, ch. II, *de l'incompréhensibilité de Dieu.*

pense de l'âme dans la vie parfaite. Méconnaissant ce qu'il y a de plus évident en elle-même, son imperfection, elle perd par un juste châtiment la lumière réservée aux humbles, seul aliment de la vie morale dans les épreuves quotidiennes de l'existence imparfaite. De là ces tristes chutes, ces négations désespérées d'intelligences qui auraient dû refléter les divines clartés, car elles avaient pour mission d'illuminer les âmes, dont la pensée, par une application exclusive aux sciences naturelles, se renferme dans les horizons terrestres.

La philosophie spiritualiste l'affirme hautement : il y a des choses que nous ne pouvons pas comprendre, et que nous devons croire : mais elle avoue aussi que ces preuves, qui légitiment notre croyance, n'ont point l'évidence d'un théorème, d'une démonstration scientifique. En faisant cet aveu, en acceptant la foi comme fondée sur un invincible instinct, sur un sentiment saint et profond qui sort de nos joies et de nos douleurs, comme le fruit de la vie, la philosophie spiritualiste ne croit point abdiquer.

« La foi en Dieu n'est pas et ne peut pas être uniquement la *conclusion d'un théorème.* Elle est l'expression la plus haute de nos sentiments : elle sort de nos joies les plus nobles et de nos douleurs les plus saintes, elle est le fruit de la vie.[1] »

« L'habitude de retrouver Dieu partout, comme le fondement nécessaire de toute vérité et de toute réalité, rend notre foi également précise et vivante. *On ne saurait attendre ce résultat de deux ou trois syllogismes... Nous croyons, par un invincible instinct, à l'existence de Dieu,* mais pour établir scientifiquement notre croyance, ce n'est pas trop de la science humaine tout entière.[2] »

La science humaine tout entière, ce n'est pas trop, en effet, pour établir scientifiquement le premier mot de la vérité religieuse, l'existence de Dieu, et pour reconnaître qu'il est incompréhensible.

— Au milieu des ruines morales qu'elle a faites en pénétrant parmi nous, la critique allemande a produit un grand résultat : « Si jamais s'est éveillé vif et profond dans les âmes le sentiment du prix inestimable de ces vérités idéales, de ces croyances et de

[1] *L'Idée de Dieu,* ch. VIII.

[2] *Relig. nat., la nature de Dieu.*

ces espoirs, c'est depuis qu'on se croit menacé de les perdre.[1] »... « Une inquiétude universelle des choses divines » a succédé à cette indifférence religieuse, dont l'éloquence de Lamennais avait révélé les mortelles atteintes.

La philosophie qui avait eu l'honneur de relever en France les doctrines spiritualistes n'avait pu vaincre cette indifférence, et cependant elle s'endormait « dans la sécurité trompeuse d'une sorte de scholastique renaissante.[2] »

L'expérience cruelle qu'elle a faite depuis plusieurs années et qui se continue encore aujourd'hui, « doit lui avoir appris, qu'il y a dans les âmes comme un besoin violent de se rattacher à Dieu,[3] » que la philosophie séparée de la foi religieuse ne saurait satisfaire.

« C'est le vice de la raison de s'exalter dans le sentiment de sa force, nous dit M. J. Simon. Quand une fois on s'est livré à sa conduite, il en coûte de reconnaître qu'il y a des espaces où son flambeau ne luit plus. »

« ... Un autre vice encore des écoles spiritualistes, c'est le dédain pour la foule... Prenez garde d'éprouver le sort de toutes les aristocraties qui s'étiolent par leur isolement. »

Cette faiblesse s'est trop révélée en présence des attaques habiles et souvent victorieuses de la critique. « Sachons au moins, dans cette crise des idées, profiter des objections de nos adversaires... Reconnaissons de bonne foi, ajoute M. Caro, ce qui nous manquait et à quels périls nous avons échappé. On appelait paix des esprits leur indifférence et leur langueur. On estimait trop aisée la solution des grandes questions; on acceptait, sans les contrôler sérieusement, des démonstrations vraiment insuffisantes. Enfin, on s'isolait de plus en plus du mouvement des sciences physiques, naturelles, historiques, qui touchent par tant de côtés à la science philosophique et qui ont le grand avantage de renouveler l'étude de l'homme universel, idéal, abstrait, en la mettant en contact

[1] L'*Idée de Dieu*, ch. VIII.
[2] L'*Idée de Dieu*, ch. VIII, p. 503.
[3] J. Simon, *Relig. nat.*, Avert. XX.

perpétuel avec la réalité vivante, sous la double forme de la nature et de l'histoire[1]. »

Réjouissons-nous de la franchise de ces aveux, la cause du spiritualisme ne saurait être compromise par des fautes particulières. Elle sera infailliblement victorieuse, parce que l'avenir appartient à la Vérité. Les efforts les plus audacieux de la nouvelle critique auront seulement hâté le jour où la philosophie spiritualiste ne séparera plus sa cause de celle du Christianisme, réalisant de nouveau, sans confusion et sans empiétement, cette désirable union de la raison et de la foi hors de laquelle il n'y a point d'action puissante et féconde sur les âmes.

II.

Si le résultat le plus général de la nouvelle critique a été d'éveiller dans les esprits une salutaire inquiétude pour les grandes questions de la destinée humaine, qui échappent à nos évidences, et que nos préoccupations matérielles pouvaient nous faire oublier; si elle a rendu un véritable service à la cause du spiritualisme en signalant les fautes ou les faiblesses de ses défenseurs; ces nouveaux systèmes, ce scepticisme raffiné portent, à tous les yeux, dans leurs contradictions logiques et leurs impossibilités morales, une confirmation indirecte, mais bien frappante, des vérités dont la négation entraîne de telles conséquences.

En des questions si hautes, enveloppées de mystérieuses obscurités que la raison ne saurait pénétrer par un effort direct, ce n'est pas un médiocre avantage de pouvoir montrer les extrémités où sont nécessairement amenés les adversaires de nos croyances philosophiques et religieuses.

Il est encore un autre bienfait qui doit sortir de cette crise intellectuelle : la conviction, fondée sur une évidente expérience, de l'étroite et indissoluble union établie par Dieu entre les vérités révélées et les vérités naturelles dont l'existence et le mystère

[1] *L'Idée de Dieu*, ch. VIII, § IV.

sont affirmés par la raison, mais dont la foi seule maintient l'universelle intégrité.

On ne saurait plus prétendre à cette absolue indépendance de la raison qui relègue les vérités religieuses révélées dans les vagues régions du mysticisme, méconnaissant leur droit au respect, *à la soumission* des intelligences les plus élevées. Le rationalisme, spiritualisme étroit qui bannit toute autorité du domaine de la pensée, même quand la légitimité de cette autorité est établie par les preuves rationnelles et historiques les plus solides, ne pourra plus subsister en présence de ses extrêmes conséquences : l'isolement des esprits, l'infinie multiplication des erreurs particulières, toutes fondées sur un droit égal, l'indépendance absolue des raisons individuelles.

Après avoir systématiquement méconnu l'autorité de Dieu dans ses manifestations surnaturelles, et fermé les yeux aux plus claires évidences des preuves de la religion, les esprits ne pouvaient se soumettre à l'unité d'un symbole philosophique, et au dogmatisme d'une religion purement naturelle.

M. Jules Simon, au nom du rationalisme, a essayé, dans un livre remarquable, de formuler les conclusions les plus inattaquables des doctrines spiritualistes sur Dieu, la vie future et les devoirs religieux de la liberté. Son dogmatisme, justifié par des preuves dont l'évidence ne lui paraît pas toujours incontestable, est sans doute pour lui l'expression de la vérité, et la condamnation logique de ses adversaires. Mais, comme doctrine religieuse, ce dogmatisme sans autorité *n'a aucun caractère obligatoire,* puisqu'il ne s'appuie que sur une évidence qui n'est pas partagée, et qui, pour un positiviste ou un idéaliste, ne justifie point la foi à l'immortalité de l'âme et à la réalité de Dieu.

« On chercherait vainement dans la religion naturelle un principe qui pût y autoriser l'initiation. Fondée uniquement sur l'autorité *de la raison individuelle,* elle n'a aucun pouvoir contraignant d'aucune sorte. Toute sa force est dans la démonstration. *Chacun accepte ce qui lui paraît prouvé et cela seul* [1]. »

Puisque le rationalisme, de son aveu même, est impuissant à

[1] J. Simon, *Relig. nat.,* le *Culte,* p. 383.

établir, *avec autorité*, et à défendre contre les témérités du raisonnement les principes qu'il revendique comme le fondement unique de la religion et de la morale dans les âmes, il faut reconnaître qu'ils ne sont maintenus dans leur intégrité que par l'Église, impérissable gardienne et universelle propagatrice de la vérité religieuse.

Vous repoussez le Christ et ceux que le Christ a envoyés; en repoussant le Fils, vous croyez n'avoir pas perdu Dieu. Vous oubliez les enseignements de l'histoire, les égarements des plus nobles esprits, l'impuissance de Platon même à s'élever à la notion d'un Dieu *créateur*. Les erreurs des systèmes du paganisme se renouvellent aujourd'hui au sein des nations chrétiennes. L'effort du naturalisme contemporain ne dépasse pas « la conception qui fait l'originalité de l'école d'Ionie.[1] » Il se divise comme elle en deux tendances; l'une, faisant sortir la variété des êtres d'une force unique; l'autre, plaçant la mécanique au lieu de Dieu à l'origine du monde et prétendant tout expliquer par des changements de figure et de distance dans les éléments primitifs de la matière, les atomes. — Le panthéisme idéaliste reproduit la grande thèse métaphysique des Éléates. » M. Vacherot, comme Parménide, contemple l'unité absolue, rationnelle, au-dessus de tout changement, en dehors de toute réalité.

La théodicée spiritualiste revendique aussi sa filiation grecque, mais « la conception d'Anaxagore ne va pas au-delà du *dualisme* » Dieu créateur. C'est le premier mot de la révélation, il était au-dessus des évidences les plus pures et les plus sincères de la philosophie grecque. Si le spiritualisme le répète aujourd'hui, est-ce par l'effort d'un génie plus puissant ou plus heureux que celui de Platon? N'est-ce pas plutôt un écho de la parole de Dieu, que la raison a recueilli, et qu'elle ne peut justifier par d'assez claires évidences pour en maintenir, aujourd'hui même, la certitude dans les intelligences qui se ferment obstinément aux lumières chrétiennes? L'histoire de l'humanité et les erreurs contemporaines sont le commentaire éloquent de cette parole évangélique qui con-

[1] *L'Idée de Dieu*, p. 483.

damne l'orgueilleux isolement de la raison humaine : « *Nemo venit* » *ad Patrem nisi per me.*[1] »

Le premier symptôme de l'affaiblissement intellectuel et moral qui résulte du principe rationaliste d'un libre examen individuel illimité, c'est que toutes les vérités sont perpétuellement mises en question; la *manière de voir de chacun* peut varier d'un jour à l'autre sous mille influences, à tout vent de doctrine. Il n'y a rien de fixe et d'assuré, même dans ces premiers principes, qui doivent être notre lumière et notre règle.

« Dans le tumulte des idées contradictoires qui nous assiégent, c'est une excellente règle d'hygiène morale pour chacun de nous, de se rendre compte de temps en temps de l'état de ses propres croyances, de recueillir sa conscience errante à travers les systèmes et les livres, dispersée au dehors par l'agitation de la vie ou par la curiosité. Il est bon de constater *si notre manière de voir sur les questions fondamentales* est restée la même, ou si elle a insensiblement changé, sous quelles influences et jusqu'à quel point.[2] »

C'est de la foi en Dieu, de l'existence de l'âme, de son immortalité, et de nos devoirs, qu'il s'agit. Voilà ce qui peut varier en nous d'un jour à l'autre. Nous sommes réduits à recommencer sans cesse, chacun pour notre compte, l'œuvre de la raison et de la science humaine, sans que nos propres efforts de la veille garantissent notre symbole du lendemain. Une apparente évidence, l'éclat d'un système suffiront à nous séduire. Même pour l'élite intellectuelle, même pour les fermes esprits, dont la conscience réfléchie a l'expérience des méditations savantes, il sera bon de constater la fixité des convictions, et de se demander compte des influences qui, d'un jour à l'autre, ont pu faire varier sur des objets d'une telle importance, cette souveraine raison, si jalouse de son indépendance.

Cette disposition de chacun à se faire le juge souverain de la vérité, d'après l'évidence apparente de sa pensée présente; voilà la cause originelle de cette critique nouvelle, qui s'est d'abord développée avec tant de force en Allemagne, où le libre examen en

[1] *S. Joan.*, XIV., 6, c.; *S. Luc.* X., 22.
[2] *L'Idée de Dieu*, ch. Ier.

matière religieuse avait accoutumé la raison à s'affranchir de tout frein. Là, de vigoureux esprits poussèrent le libre examen philosophique jusqu'à ses dernières conséquences. On vit bientôt la vérité soumise à la pensée de l'homme, dépouillée de sa valeur objective, de sa réalité extérieure.

Kant, le père de la philosophie critique, prétendit éliminer toute réalité qui n'est pas *directement observable;* et, par une juste conséquence, son scepticisme à l'égard des vérités métaphysiques ébranla sa confiance dans nos plus hautes facultés : « Toute la philosophie critique, et même les principes du positivisme sont déjà là, dans la critique de la raison pure.[1] »

L'affirmation de Dieu se maintenait encore pour cet esprit par sa nécessité morale. Hégel devait aller plus loin.

« La négation du Dieu réel et vivant, la thèse de la personnalité divine déclarée un non-sens, et ne souffrant même plus la discussion des penseurs sérieux, l'idée d'un certain être indéterminé, placé à l'origine des choses, principe obscur qui se détermine par la succession des phénomènes, sous la double forme de la nature et de l'histoire ; la cause efficiente et la cause finale du monde inhérentes au monde lui-même, immanentes, non transcendantes ; ce qui revient à dire que le monde est à lui-même sa cause efficiente et sa cause finale ; l'identité des contradictoires adoptée, sinon comme la base d'une logique nouvelle, du moins comme un excellent principe de critique, toute vérité et toute réalité s'évanouissant dans les formes de l'universel *devenir :* voilà quelques idées que l'on a mises en grand crédit, et qui sont de pure race hégélienne.[2] »

La vérité est particulière, individuelle, fugitive dans son existence comme l'esprit qui la crée. N'est-ce pas la conséquence du principe qui bannit toute autorité intellectuelle du domaine de la pensée, et qui met à la place de l'évidence immuable de la raison humaine pleinement éclairée en présence de la vérité objective, l'évidence apparente et mobile de chaque raison particulière dans ses plus téméraires affirmations ? L'autorité intellectuelle, qu'est-ce autre

[1] L'*Idée de Dieu*, p. 9.
[2] L'*Idée de Dieu*, Ch. I, p. 10.

chose, en effet, qu'une *évidence,* légitime parce qu'elle est conforme à la réalité, et par conséquent immuable et universelle ?

« La marque la plus générale par où je reconnais l'influence de l'esprit nouveau, c'est cette opinion, partout répandue, que la *vérité a un caractère essentiellement relatif....* Le vrai, le beau, le bien, « ne sont pas, ils se font; » ils sont moins le but vers lequel tend l'humanité, que le résultat changeant des efforts de tous les hommes et de tous les siècles. [1] »

« L'homme est la mesure de toutes choses, » maxime que Protagoras enseignait à Athènes cinq siècles avant l'ère chrétienne, et que Hégel commente avec admiration et enthousiasme. « Le sujet tend à s'ériger en *principe absolu et à tout rapporter à lui.* [2] »

La négation de la réalité de Dieu, l'affirmation d'un Dieu idéal créé par l'esprit de l'homme, la divinisation de l'homme, voilà sans doute des conséquences qui révoltent la conscience. Mais n'est-il pas logique de diviniser l'esprit auquel on a reconnu une absolue indépendance ?

En présence de tant de raisons souveraines et d'affirmations contradictoires, il fallait bien admettre qu'il n'y a plus de vérité absolue; mais que « tout sera vrai à titre égal dans les mille conflits de l'opinion humaine, » et que « rien ne sera vrai, aucune pensée ne saisissant l'ensemble complexe des choses. Chaque vérité, ... pour être vraie autant qu'une approximation peut l'être,.... a besoin d'être *complétée par ses contraires.* La contradiction devient ainsi un élément intégrant de la science. [3] »

La nouvelle critique n'a de goût que pour les faits; elle abandonne aux scholastiques et aux rêveurs l'étude abstraite des idées pures; c'est dans le relatif, dans l'histoire qu'il faut étudier l'homme. L'idée de droit est une abstraction; elle y substitue la réalité du fait accompli. Une tolérance sans limite pour ce qui a été, est, ou sera, voilà une sonséquence de cette étrange philosophie de l'histoire. — C'est l'esprit de l'homme qu'on étudie dans l'étude des religions, car on ne leur reconnaît pas d'autre réalité

[1] L'*Idée de Dieu,* p. 11.
[2] L'*Idée de Dieu,* p. 12.
[3] L'*Idée de Dieu,* p. 13.

que celle d'être ou d'avoir été une forme des conceptions humaines. « Sous quelle forme l'esprit de l'homme rêva le divin, comment il l'a imaginé à un certain âge de son enfance, ou transformé par sa raison adulte? Voilà ce qu'il est noble et beau de savoir. [1] »

« On ne nie pas le progrès, on l'explique, on démontre qu'il s'accomplira bien malgré nous, sans nous... De là un *quiétisme* nouveau qui se fonde sur la conviction de l'universelle fatalité. [2] »

— La prédominance des méthodes expérimentales dans nos habitudes intellectuelles est la seconde cause que M. Caro assigne aux développements de la nouvelle philosophie.

« Toute réalité doit être établie par l'observation, aucune réalité ne peut être atteinte par le raisonnement. [3] » Ce principe, on veut l'appliquer à toutes nos connaissances.

« La méthode qui résout chaque jour les problèmes du monde matériel et industriel est la seule qui puisse servir de foudement à la connaissance scientifique de l'esprit humain, et à la solution des questions qui l'intéressent. [4] »

Cette méthode positive a donné son nom à une philosophie. Le premier trait du *positivisme* est d'interdire toute recherche des principes. « Avec les causes primordiales on bannit les causes finales. » Car « reconnaître dans la nature les traces d'un plan et d'un dessein suivi, c'est déjà affirmer l'existence d'une pensée organisatrice. [5] »

On tente d'expliquer l'origine des espèces « *en dehors de toute intention préconçue*, et par un concours de causes purment mécaniques. » Aux explications reconnues insuffisantes de Lamark, de Diderot et de Maillet, qui ne tenaient compte que des habitudes et des conditions extérieures de climat et de nourriture, il faut joindre, selon Darwin, le principe de l'*élection naturelle* et celui de la *con-*

[1] L'*Idée de Dieu*, pp. 14. 16.
[2] L'*Idée de Dieu*, p. 23.
[3] L'*Idée de Dieu*, p. 28.
[4] M. Berthelot, *la Science idéale et la Science positive*.
[5] L'*Idée de Dieu*, p. 30.

currence vitale : la transmission héréditaire des perfectionnements individuels assure aux êtres plus parfaits la victoire dans la lutte de la vie et, par suite, amène la formation progressive des espèces.

L'hypothèse des générations spontanées vient expliquer l'origine de la vie sans qu'il soit besoin de recourir à nn créateur. « Même quand on ne nie pas Dieu explicitement on finit par se passer de lui; on l'écarte, on l'ajourne, on le relègue dans une oisiveté qui le supprime. La science reconduit Dieu avec honneur jusqu'à ses frontières, *en le remerciant de ses services provisoires.* [1] »

« Ainsi la création intentionnelle cède la place à une métamorphose lente et inconsciente qui conduit l'être de son plus bas degré, où règne la mécanique pure, à son plus haut degré où l'idéal se révèle dans la raison. [2] »

— « C'est par le concours de ces influences diverses, nous dit M. Caro, que s'est fondée et propagée la philosophie que nous venons combattre. »

Elle a eu pour interprètes des hommes pleins de talents ; parmi eux se distinguent MM. Renan, Taine et Vacherot. A leurs noms et à leurs écrits se rattache naturellement la discussion des principes de l'école critique et de l'application qu'elle en fait; l'étude du naturalisme et de l'idéalisme sous les formes qu'ils reçoivent de la nouvelle philosophie.

III.

L'École critique. — M. Renan. — *L'Idée de Dieu.* — *La Vie de Jésus.*

La philosophie de M. Renan a deux objets : 1° la critique des religions et particulièrement du christianisme, dont il prétend expliquer scientifiquement les origines par l'élimination de tout élément surnaturel ; 2° une doctrine religieuse, qui doit marquer

[1] *L'Idée de Dieu,* p. 47.
[2] *L'Idée de Dieu,* p. 51.

pour l'humanité l'âge viril où les *forces cachées de la spontanéité* ont fait place à la *réflexion,* au plein jour de la science.

La théorie de M. Renan sur l'origine des religions est fort simple. Sous ce rapport « toute la philosophie de M. Renan se ramène à cette distinction fondamentale de la *réflexion* et de la *spontanéité.* — Synonyme savant et poli de l'ignorance. »

L'humanité se divise en deux parts : les *parties simples* qui ont une foi religieuse, et les *parties cultivées* qui sont arrivées à la vie réfléchie.

Les *forces cachées de la spontanéité* expliquent toutes les religions, sans qu'il soit besoin de recourir à une intervention surnaturelle pour expliquer les faits impossibles sur lesquels elles prétendent se fonder.

Il y a deux degrés dans la spontanéité : la *crédulité timide* et l'*hallucination.*

« La crédulité timide crée la *légende,* c'est-à-dire le récit mêlé de réel et d'idéal dans de certaines proportions; l'hallucination ou la fantaisie crée le *mythe,* c'est-à-dire la pure fiction. [1] »

Ainsi « ... l'Inde a pu tailler dans la pure mythologie des poèmes de deux cent mille distiques... Le peuple juif... a toujours eu une puissance d'imagination bien inférieure à celle des peuples Indo-Européens, et à l'époque du Christ il était entouré et comme pénétré par l'esprit historique. [2] »

La force cachée de la spontanéité qui a créé les mythes indiens, c'est l'hallucination ; la force cachée de la spontanéité qui a créé la *légende du Christ,* c'est la crédulité timide.

« Dans l'*état de réflexion,* dit M. Renan, nous voyons les choses au grand jour de la raison ; l'*ignorance crédule*, au contraire, *les voit au clair de lune*, déformées par une lumière trompeuse et incertaine. La *crédulité timide* métamorphose à ce demi-jour les objets naturels en fantômes. [3] »

Nous le voyons, M. Renan « s'efforce de substituer au miracle théologique, c'est-à-dire à une intervention surnaturelle ce qu'il

[1] L'*Idée* de *Dieu,* ch. II.
[2] E. Renan, *Etudes d'histoire religieuse,* cité page 72.
[3] *Id.,* p. 449.

appelle ingénieusement le miracle psycologique, le travail libre, naïf et fécond des facultés de l'âme dans cet état primitif où elles atteignaient leur objet sans se regarder elles-mêmes. »

« Répondre à tout avec ce mot : la *spontanéité*, nous dit M. Caro, c'est en vérité trop facile et bien insuffisant pour expliquer ce miracle indestructible et permanent de la religion. [1] »

En présence du fait le plus universel et le plus grand de l'histoire, du sentiment le plus élevé et le plus saint de l'âme : l'adoration, ne trouver qu'un mot pour en désigner la cause, l'ignorance, la crédulité ou l'imposture. — Il faut restituer ces noms à la place de ce mot d'une nuance plus adoucie : la *spontanéité*, car ce sont les véritables noms de ces *forces cachées* qu'on hésite à nous montrer pour ne pas froisser trop brusquement le respect que des esprits, même affaiblis par le doute, conservent encore pour la foi et pour Dieu. — C'est, en effet, simplifier étrangement la question des origines religieuses.

D'ailleurs, il ne suffit pas d'expliquer l'origine, il faut expliquer la permanence et l'universalité de la religion dans les siècles les plus civilisés, chez les peuples qui ont accompli les plus grandes destinées, dans les âmes de ces glorieux génies dont la pensée ne vieillit pas, et dont les immortels écrits portent l'empreinte de la foi la plus sincère. En face de ces vigoureux esprits d'une science si vaste et si sûre, il devient impossible de parler de faiblesse et de naïve crédulité, il faut donc admettre *que leur sincérité a plusieurs mesures*. Et il faut convenir que cette mesure, lorsque, sans foi véritable, ils parlent de la foi avec toute l'ardeur de leur âme, cette mesure dans notre langue française, si nette et si loyale, est flétrie d'un nom : hypocrisie et imposture.

Nous verrons bientôt que la théorie de M. Renan le conduit, avec d'apparents respects, à jeter cette injure à Jésus-Christ.

Voilà cependant à quelles extrémités M. Renan est réduit, parce qu'il ne veut absolument pas que Dieu ait fait de miracles, parce qu'il prétend éliminer tout surnaturel de l'histoire, sans discussion, sans même permettre qu'on lui parle d'une preuve.

M. Renan et ses amis ont posé en principe que tout miracle était

[1] L'*Idée de Dieu*, ch. II.

impossible. Toute leur critique repose sur cet axiome : l'impossibilité du miracle. Dès lors il est souverainement absurde d'en admettre, ou même d'en discuter la preuve.

« Le principe de la critique étant que le miracle n'a point de place dans le tissu des choses humaines, pas plus que dans la série des faits de la nature, la conséquence immédiate est que *tout*, dans le monde moral comme dans le monde physique, *a son explication naturelle*, que c'est dans l'homme et dans le travail de ses facultés qu'il faut chercher le point de départ de toutes les religions.[1] »

Nous avons vu combien M. Renan était heureux dans l'explication naturelle de l'origine des religions qu'il a cru trouver : la spontanéité. Dieu a su se faire une place assez grande dans l'histoire et dans la nature pour qu'il ne soit pas possible de la remplir par un principe de critique.

Mais ce prétendu principe de l'impossibilité des miracles appartient-il bien à M. Renan ? A-t-il le droit de le formuler ? — Je comprends qu'un philosophe qui ne croit pas qu'un homme raisonnable puisse mettre en doute l'existence, la personnalité de Dieu, parce que les preuves naturelles de cette existence lui paraissent éclatantes comme le jour, affirme, non pas l'impossibilité, mais l'inutilité des miracles. Je conçois qu'un rationaliste les rejette, parce qu'il juge ces actes temporels d'une volonté particulière indignes de l'immuable sagesse de Dieu, parce que, à ses yeux, tous les prodiges pâlissent à côté des splendeurs divines de la création, et que ces coups brusques dérangent l'harmonie de l'ordre providentiel.

Mais le véritable principe critique qui ressort logiquement de la doctrine théologique de M. Renan, ce n'est pas l'impossibilité, ce n'est pas l'inutilité, *c'est la nécessité des miracles*. Pour M. Renan, en effet, ce n'est pas seulement l'existence d'une révélation religieuse qui a besoin de s'appuyer sur cette preuve, c'est l'existence même de Dieu. Pourquoi M. Renan ne croit-il pas en Dieu ? Parce que Dieu n'a pas fait de miracles. La nature, la raison ne rendent point évidente pour le positiviste l'individualité, l'existence distincte et substantielle de Dieu. Il voudrait voir intervenir dans la

[1] *L'Idée de Dieu*, p. 90.

sphère de son expérience un acte surnaturel de Dieu pour croire que Dieu est quelque chose hors de la nature et au-dessus d'elle.

Voici, en effet, comment il nous explique lui-même que sa théodicée se résume dans la négation de Dieu : « La théodicée n'a *aucun fondement expérimental.* L'existence et la nature d'un être *ne se prouvent* que par ses actes *particuliers, individuels, volontaires*, et si la divinité avait voulu être perçue par le *sens scientifique*, nous découvririons dans le gouvernement général du monde des *actes* portant le caractère de ce qui est libre et voulu [1]. »

M. Renan demande à Dieu des miracles ; qu'il consente donc à discuter ceux que Dieu a faits. Il ne peut en repousser, *à priori*, la preuve sans se mettre avec lui-même dans la plus flagrante contradiction.

— Mais sur quelle doctrine philosophique repose en définitive la critique religieuse de M. Renan ? Cette doctrine est si vague, qu'elle se prête difficilement à une expression. Le langage n'a pas assez de nuances pour suivre l'indécision de cette pensée. D'ailleurs, à quoi bon lui donner une formule ? L'auteur croit peu à la réalité objective de ses conceptions. « Il concède d'abord à chacun cette liberté sans limites, le *droit de concevoir en toute chose la vérité à sa manière.* »

Ce n'est pas la pensée de nos critiques qui doit se conformer à la vérité pour être juste et vraie ; la vérité fléchit à tous leurs caprices.

« C'est pousser bien loin le libéralisme de la pensée, nous dit M. Caro, ... quand on aime la vérité on ne la livre pas si facilement en proie aux fantaisies de la conceptiou individuelle. »

M. Renan use largement de ce droit individuel de créer la religion par les forces de la réflexion et de la science ; sa religion, il la simplifie au point d'en supprimer l'objet.

Dieu ne désigne plus, pour l'homme réfléchi, que la faculté de concevoir le vrai et le beau, « la catégorie de l'idéal. »

Mais fidèle à cette tactique qui ménage les apparences, il conserve pour les simples le nom de ce Dieu sans réalité.

[1] L'*Idée de Dieu*, p. 86. — E. Renan, *Avenir de la métaphysique.*

« Le mot Dieu étant en possession des respects de l'humanité, ce mot ayant pour lui-même une longue prescription, et ayant été employé dans les belles poésies, ce serait renverser toutes les habitudes du langage que de l'abandonner, etc. [1] »

Ce qui rend le nom de Dieu aimable pour les parties cultivées de l'humanité, qui consentent encore à l'employer, c'est que chacun aime ce qu'il y met. Chacun crée son Dieu. Chacun a le droit de donner à ce « bon vieux mot » une signification plus ou moins raffinée, *qui porte le cachet de son individualité.*

« Allons au fond de la théorie, dit M. Caro, y a-t-il tant de distance de la négation pure et simple de Dieu à cette liberté laissée à chaque homme de se faire un Dieu à sa taille et comme au niveau de son esprit ?... De là une *théodicée aristocratique !* Il y aura le Dieu des grandes races et celui des races inférieures, résultat physiologique des aptitudes que chacune de ces races apporte dans son tempérament. Il y aura le Dieu des grands esprits et celui des esprits inférieurs, le Dieu des parties simples et celui des parties cultivées de l'humanité. [2] »

M. Caro fait voir, par une excellente analyse, qu'il n'y a même pas d'originalité dans les idées, souvent contradictoires, empruntées par M. Renan à Kant, Hamilton, Spinosa, Hegel. Il conclut ainsi : « Ces contradictions sont formelles, et il est bien grave qu'elles se produisent sur des points essentiels... Il n'y a à vrai dire de nouveauté philosophique dans ces éléments assez disparates que leur mélange même. »

LÉON PHILOUZE.

(La fin au prochain numéro.)

[1] E. Renan, *Etudes d'histoire religieuse.*
[2] *L'Idée de Dieu,* ch. III.

Mlle ERNESTINE DROUET.

Mlle Ernestine Drouet est née le 16 novembre 1834, à Mézy (Seine-et-Oise), petit village situé, à onze lieues de Paris, sur un coteau des bords de la Seine. Elle y passa les premières années de son enfance. C'est là que son grand-père paternel était garde-champêtre, comme elle le dit dans les confidences que nous a récemment faites, avec tant de charme, son recueil de *Caritas*[1] :

Ma voix n'en fera point mystère,
Garde des bois et des moissons,
Toi, tu ne possédas sur terre
Que le soleil et nos chansons!

La famille de sa mère est des environs du Mans, de Vibraye, dans la Sarthe. Son grand-père maternel était un des notables de la ville. Son industrie consistait à *acheter sur pied du bois dans les forêts*[2]. Homme riche, loyal et bon, il jouissait de l'estime et de la confiance publiques, et il pouvait rêver une honnête aisance pour ses cinq enfants; mais un jour la ville entière brûla et il fut ruiné.

Une de ses filles épousa M. Drouet, qui faisait le commerce des vins. Elle eut deux enfants, que son ambition était de doter d'une instruction complète, tout en leur procurant le plus de bien-être possible. Pour y parvenir, il n'est pas de sacrifices et de privations qu'elle ne s'imposât.

A neuf ans, l'aînée des deux sœurs, Mlle Ernestine, fut mise dans une pension des Champs-Élysées, qui conduisait ses élèves au catéchisme de Saint-Philippe-du-Roule. Là elle eut le bonheur de voir

[1] Un vol. in-12, Paris, Dentu. — M. Armand de Pontmartin a consacré à *Caritas*, dans la *Gazette de France*, des pages pleines d'une délicatesse et d'une grâce exquises.

[2] *Mes premiers jours de poésie.* (*Correspondant*, juillet 1864.)

et d'entendre le futur évêque d'Orléans, M. l'abbé Dupanloup, en ce temps vicaire à Saint-Roch et déjà célèbre. Il rendait de fréquentes visites aux futurs petits communiants, qui l'adoraient : il leur faisait réciter l'Évangile et chantait avec eux des cantiques dans un manuel arrangé par lui.

La foule se pressait alors autour de nous;
Et tous, debout, assis, appuyés, à genoux,
Aux tribunes, aux bancs, dans les coins, près des portes,
Personnes de tout âge et gens de toutes sortes,
Envahissant l'église, accouraient triomphants
Pour l'écouter ainsi parler à des enfants....
Et, tenant l'Évangile annoté de sa main,
Une enfant l'écoutait, muette, mais pensive,
Qui, devinant sa foi, — sa foi profonde et vive, —
Pleurait, rien qu'à lui voir des larmes dans les yeux,
Mais pleurait sans douleur, comme l'on pleure aux cieux!
Sans admirer encor sa parole de flamme,
L'onction de sa voix et l'élan de son âme,
Elle écoutait ce prêtre.... et par lui grandissait,
Car elle priait mieux quand il la bénissait! [1]

La révolution de 1848 éclata. Les affaires commerciales allaient de mal en pis, et M. Drouet perdit tout ce qu'il possédait. Il lui était désormais impossible de payer la pension de sa fille. Celle-ci, alors dans sa quinzième année, se sentait pour l'enseignement une vocation véritable. Afin d'alléger les charges de la famille, elle accepta de devenir, d'élève qu'elle était, sous-maîtresse de petite classe. L'année suivante, grâce à une dispense d'âge, elle obtint le diplôme, qui lui conférait le droit de tenir un externat avec sa mère. Ce diplôme la fit monter en grade dans la pension : elle tint la première classe, composée de trente-cinq jeunes filles, et elle toucha des appointements!

Alors j'avais seize ans, du courage, un diplôme....
Et je gagnais dix francs par mois!

Deux ans après, à force de privations de la part de sa vaillante mère, qui avait résolu de lui conquérir à la pointe de l'aiguille le savoir et la liberté; à force de labeurs et de veilles studieuses, qui

[1] *Comment se forme une âme*, dans *Caritas*.

commençaient à trois heures du matin pour ne se clore qu'à dix heures du soir, l'intrépide jeune fille était en mesure de se présenter à l'examen pour le brevet supérieur : elle fut reçue la première à l'épreuve écrite et la seule à l'épreuve orale. — Que de braves soldats qui n'ont déployé ni plus d'énergie, ni plus de courage pour conquérir le droit de porter l'épaulette !

Un diplôme sans argent, c'est, à vrai dire, un harnais sans cheval. Ne pouvant s'établir, Mlle Drouet dut chercher des leçons et prendre ce qui se présentait. Donc, par tous les temps et en toutes saisons, elle courait le cachet de sept heures du matin à sept heures du soir. Rude existence s'il en fut ! Dieu eut bientôt pitié de tant d'efforts. — Sachant que ses meilleures élèves passaient la belle saison à la campagne, la mère d'une jeune Anglaise, dont on lui avait confié l'instruction, l'emmena pendant l'été à Versailles, comme institutrice à demeure. C'est là, sous les ombrages séculaires qui ont abrité les splendeurs du XVIIe siècle, que Mlle Ernestine Drouet sentit s'éveiller en elle ce je ne sais quoi qui est la poésie vague et intérieure. Elle n'avait jamais écrit qu'en prose, mais elle aimait à lire et à relire Corneille, Racine, Boileau, Molière et Lamartine.

La famille anglaise demeurait dans la rue qui conduit au cimetière. Un jour, Mlle Drouet est témoin d'un spectacle touchant : un convoi passe ; c'est celui d'une Sœur de charité. Derrière elle marchent les petits enfants qu'elle a instruits, les pauvres qu'elle a secourus, les orphelins dont elle s'est faite la mère, les malades qu'elle a soignés à l'hôpital, les soldats qu'elle a suivis et pansés sur le champ de bataille. Les yeux de la jeune fille se remplissent de larmes, elle court à sa plume, et elle écrit..., elle écrit en vers la *Mort d'une Sœur de charité.* Ce qu'étaient ces vers, ces balbutiements d'une muse naissante, nous l'ignorons ; mais n'est-il pas curieux que sa première inspiration poétique lui ait été suggérée par un sujet qui, à six ans de là, devait lui valoir une couronne de l'Académie ?

De mon premier écrit j'ai fait un feu de joie ;
Mais au fond de mon cœur est à jamais resté
L'amour vivace et pur des Sœurs de charité.

De retour à Paris, la jeune institutrice continuait à rimer durant ses cours instants de loisir. Femme prudente, sa mère voulait

étouffer ce penchant, grondait et poussait même la tyrannie jusqu'à jeter les manuscrits au feu. Pour clore leurs débats, Mlle Drouet propose de consulter un juge compétent, un arbitre de bonne foi.

Si du petit oiseau la voix peut être belle,
Laisse-le gazouiller sur le bord de ton nid;
S'il ne doit pas chanter, sans se montrer rebelle,
Il dira : « Taisons-nous.... et que Dieu soit béni! »

La mère accepte sans crainte, bien sûre d'avance de la condamnation de l'accusée, qui, elle, de sa meilleure encre et de son style le meilleur, écrit bravement une épître à Béranger. — Un mois s'écoule : point de réponse. Mme Drouet triomphait, tandis que le cœur du pauvre poète se débattait dans une inexprimable angoisse. Mais un dimanche, ô bonheur! Béranger se présente en personne dans l'humble logis. Il avise la coupable, toute tremblante, et il lui dit :

« Vous avez fait appel à ma sincérité :
» Vos vers ne sont pas bons.... mais ils auraient pu l'être,
» Mon enfant. » — Et je crus qu'il se riait de moi;
Mais il reprit bientôt : « Me voulez-vous pour maître? »
Et l'ivresse en mon cœur vint remplacer l'effroi;
Et de mon libre vol ce jour-là s'ouvrit l'ère :
La Muse chez ma mère obtint droit de cité.

Les leçons du vieux poète, — à la mémoire duquel Mlle Drouet a voué une reconnaissance qu'elle ne cesse de traduire avec la plus touchante effusion de cœur [1], — lui profitèrent si bien, qu'elle ne craignit pas, deux ans après la mort de l'illustre chansonnier, d'affronter le concours de poésie de l'Académie française, pour *la Sœur de charité au XIXe siècle.*

Ce sujet l'avait d'abord effrayée : elle le trouvait à la fois trop beau et trop rebattu. La guerre de Crimée était récente, et les épisodes de bataille allaient pleuvoir à l'Institut. On parlait beaucoup

[1] « Un maître lui donna le goût et l'art de la poésie, car ce vieillard était un grand poète, il se nommait Béranger. Chrétiens, nous que ce poète a blessés, réjouissons-nous d'apprendre par quels mérites il a pu se faire pardonner ici-bas et ailleurs. Ce qu'il a fait de mal ne devait pas ôter à son élève le courage de la reconnaissance. Il était poète et surtout il fut bon.

« Dieu lui paiera plus d'un sourire. »

(*Deux jeunes femmes poètes*, par M. Augustin Cochin. *Correspondant*, Août 1864.)

aussi de sœur Marthe, de sœur Rosalie ; mais elle ne voulait pas faire un portrait, elle voulait créer un type, l'idéal des Sœurs de charité tel que Vincent de Paul avait dû l'entrevoir sous la lumière du Saint-Esprit. L'idée fondamentale lui manquait ; elle ne parvenait pas à trouver un plan, et par suite elle ne pouvait pas travailler.

Un jour, assise en un coin retiré du jardin des Tuileries, elle pensait avec frayeur qu'il ne lui restait plus qu'un mois pour composer sa pièce. Une bonne d'enfant vient à passer avec son bébé sur les bras. Celui-ci fait une gentillesse, et la bonne l'embrasse en s'écriant : — « *O mon petit Jésus !* » — Un éclair luit devant les yeux du poète : l'idée était trouvée ! Ce que cette jeune servante disait, sans songer peut-être au sens de ses paroles, Mlle Drouet en faisait la base de son poème. Jésus présent dans l'être faible, comme dans l'être souffrant, et même dans l'être coupable, voilà, en effet, la vraie cause du dévouement surhumain des Filles de Saint-Vincent-de-Paul. — Mlle Ernestine Drouet remporta le prix.

Le jour où ses vers furent lus en séance publique, par un lecteur excellent, M. Ernest Legouvé, elle retrouva sur les bancs de l'Académie, à quatorze ans de distance, M. l'abbé Dupanloup, devenu évêque et académicien.

Puis j'allai vers l'apôtre et je lui dis : « Mon père,
» Vous avez une part dans ce début prospère ;
» Oui, si quelques épis germent sur ce terrain,
» C'est vous qui dans mon cœur semâtes *le bon grain.* »

A la suite de ce succès, voyant combien il restait peu de temps à Mlle Drouet, puisqu'elle devait gagner morceau à morceau le pain de chaque jour, pour cultiver un talent qui s'annonçait si bien, quelques académiciens songèrent à l'affranchir honorablement de cette situation trop précaire : ils demandèrent et obtinrent pour elle la création d'une place de *Dame inspectrice des pensionnats de jeunes filles.* Le suave recueil de *Caritas*, auquel était accordé, le 21 juillet 1864, un prix Montyon de trois mille francs, fut bientôt le fruit des loisirs qu'on avait su lui ménager.

EMILE GRIMAUD.

LETTRES VENDÉENNES.

2e LETTRE.*

—

A M. ÉMILE GRIMAUD.

—

MON CHER AMI,

Je vous disais, en terminant ma dernière lettre, que le mouvement des intelligences surexcitées, dirigées par le romantisme et le rationalisme devait tout simplement aboutir à détourner de leur véritable voie la littérature et la philosophie. C'est ce que nous allons voir aujourd'hui.

« Toute dégradation individuelle et nationale est, sur le champ, rigoureusement annoncée par une dégradation dans le langage. Comment l'homme pourrait-il perdre une idée ou seulement la rectitude d'une idée sans perdre la parole ou la justesse de la parole qui l'exprime! » Cette vérité presque dogmatique, énoncée par Joseph de Maistre, devait avoir sa réalisation de nos jours. La décadence de notre littérature devait être le premier résultat des folles doctrines du XIXe siècle.

Ne remarquez-vous pas en effet, mon cher ami, la médiocrité en même temps que la perversité des œuvres littéraires de notre temps?

* Voir la livraison de septembre, pp. 199-209.

« Quand on compare les œuvres de l'esprit humain au XIXe siècle à celles des âges précédents, écrivait, il y a quelques années, le regrettable M. Segretain, ancien député de Laval, dans la Préface de son intéressant ouvrage intitulé : *Sixte-Quint et Henri IV*, on y remarque la même dégradation du type intelligent et viril qu'entre l'angle facial des plus belles races européennes et celui des hommes des bois. » Rien de plus juste, selon moi, que cette appréciation, formulée du reste en des termes à peu près identiques par le spirituel Paul-Louis Courrier peu de temps avant sa mort. Et ne vous étonnez pas, mon cher ami, de cette dégénérescence, de cette déviation du langage et de la pensée parmi nous. Demandez à nos écrivains les plus renommés, les plus brillants, quel est le mobile ordinaire de leur travail : ils vous répondront qu'ils n'en ont point d'autre que le caprice, l'imagination ou l'intérêt. Demandez-leur combien de temps ils consacrent à la méditation avant de livrer au public les élucubrations de leur cerveau? Il leur suffit d'une agitation fébrile entre deux orgies où ils épanchent les rêves d'un cerveau vide. Demandez-leur quels sont leurs principes? Leur unique principe c'est de n'en point avoir. Quelle est leur foi? C'est de ne croire en rien. Je me trompe, ils croient à tout excepté en Dieu. Chacune de leurs idées, la moindre de leurs inspirations n'est qu'un long et vaste préjugé. Ils n'examinent rien, ne vont à la source de rien, portent des jugements quelconques qu'ils n'ont pas faits mais qu'ils ont reçus. Le vent qui court leur communique les pensées d'un autre homme quel qu'il soit; elles prennent racine et croissent dans leur entendement dévasté, comme ces brins d'herbe poussés par les orages qui croissent sur des ruines. Dans leurs livres, tout est remis en question. Toutes les lois divines et humaines sont attaquées et foulées aux pieds. Toutes les gloires anciennes et modernes y sont discutées tour à tour et passées en revue. On y décide souverainement s'il faut leur conserver la couronne ou les traîner aux gémonies. Dieu et l'homme y reçoivent tour à tour des leçons et la Providence n'y est pas plus épargnée que les empires et les sociétés humaines.

S'ils écrivent l'histoire, un jour ils expliquent tout par le fatalisme, un autre jour, par le matérialisme du XVIIIe siècle, c'est à dire par

les développements passifs du principe matériel dans l'homme ; un autre jour enfin, aux ténébreuses lueurs de la science allemande, à l'aide des bizarres formules de Hégel, tout le mouvement historique est ramené au panthéisme. Tantôt nous avons l'histoire au point de vue celtique, tantôt au point de vue hégélien et humanitaire, tantôt au point de vue social; autant d'hypothèses gratuites, de théories purement imaginaires autour desquelles on groupe plus ou moins harmonieusement tous les faits de l'histoire universelle pour servir à la démonstration d'une idée sans s'occuper de la vérité historique.

S'ils composent des drames, ce sont de véritables plaidoyers contre la religion, contre les lois, contre les bonnes mœurs, contre les principes auxquels se rattachent l'ordre et l'existence de la société. L'important pour eux, c'est de déchristianiser, de démoraliser les peuples, et, dans ce but, ils s'acharnent à dramatiser les passions, à poétiser le vice, à présenter surtout à l'intérêt du public des femmes tombées et souillées que la passion *épure et relève*, comme s'il n'y avait pas des abaissements dont on ne peut jamais se relever et des souillures dont la marque reparaît toujours.

S'ils publient des romans, ils ont soin de choisir de préférence pour leurs héros, des assassins, des bandits, des forçats ou tout au moins des bâtards, tous doués par le seul fait de vertus surhumaines, et après avoir peuplé leur monde imaginaire de crimes, d'attentats, d'ignominies, ils s'efforcent de le faire passer pour le monde vivant, montrent l'honnête homme victime de ses devoirs, le méchant excusé par mille circonstances impossibles, prennent ses souffrances pour des injustices et cherchent un remède dans la révolte. L'irréligion sous toutes les formes, les doctrines perverses du socialisme le plus grossier, les raffinements d'une obscénité honteuse, voilà ce qu'ils jugent indispensable pour donner du piquant au roman moral, si tant est qu'à force de peintures burlesques, ils ne s'occupent de ridiculiser la religion, ses ministres, ses institutions, de ravaler le culte des saints, d'éteindre dans les âmes les sentiments de piété et de respect, de réveiller par des fictions habiles les détestables instincts de certains lecteurs incultes et naïfs.

Enfin, s'ils s'adonnent à la poésie, leurs vers ne disent rien au cœur. Adieu les beaux vers et les nobles pensées exprimées dans

un pur langage. Leur poésie est descendue des hauteurs sereines où elle prenait autrefois ses inspirations. Le ruisseau de la rue lui plaît davantage que le fleuve aux ondes limpides et pures. La campagne avec ses champs chargés d'épis, les fleurs aux couleurs variées, les ruisseaux embaumés, les prés verts, les vallées ombreuses, les collines charmantes, les échappées sur la vaste mer, ne remue plus son cœur. Elle n'aime plus sur la face humaine le resplendissement de la face de Dieu. Elle ne chante que le vice, elle ne rêve que le scepticisme. Quand les dogmes religieux et sociaux sont attaqués, on observe que des mots vagues envahissent la langue. Progrès, raison, justice, humanité, civilisation, être suprême, voilà des mots qui signifient tout ce que l'on veut et qui se retrouvent à chaque instant dans notre poésie moderne. La pensée humaine est descendue de son char, comme dit Plutarque, elle n'a plus d'ailes, elle marche. J'ajouterais, elle rampe.

Lisez, mon cher ami, lisez Eugène Sue, Dumas, Michelet, Quinet, Flaubert, Dargaud, Henri Martin, George Sand, Victor Hugo, Edmond About, Louis Ulbach et *tutti quanti*, et vous n'aurez pas de peine à vous convaincre de ce que j'avance. On dirait qu'un satanique génie plane sur toutes les intelligences et les constitue exécutrices des hautes œuvres de l'enfer.

Autrefois il y avait Dieu, faisait dire, il y a peu de temps, à l'un de ses personnages un célèbre auteur dramatique, M. Émile Augier. Oui, *autrefois il y avait Dieu*, mais Dieu s'en est allé, parce que la littérature moderne ne voulait pas de lui.

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde,
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna la face,
Et d'un pied dédaigneux la lançant dans l'espace
Rentra dans son repos.

Voilà toute la religion de la littérature moderne. Bien plus, après avoir vu le romantisme, personnifié dans Michelet et Victor Hugo, violer la syntaxe, bouleverser les règles grammaticales, et tailler comme un chirurgien en pleine langue française, nous sommes réduits à présent à entendre M. Taine, au lieu de reconnaître que

le talent est un don de Dieu, le génie un rayonnement de l'intelligence divine, déclarer qu'il y a dans chaque écrivain une faculté dominante qu'il nomme faculté maîtresse, et qui, suivant lui, par toutes sortes de transformations, explique l'homme tout entier, sa personne, son talent, ses œuvres; puis, la stérilité de ce principe étant constatée, parce qu'il ne se trouve pas assez de facultés dans l'esprit humain, même en descendant jusqu'aux plus secondaires, pour expliquer cette innombrable variété de talents qui illustrent l'histoire des littératures, depuis Homère jusqu'à Tite-Live et depuis Tite-Live jusqu'à M. Thiers; le voici qui remplaçant l'intérieur par l'extérieur, l'homme par les choses, la faculté par les faits, n'aperçoit plus dans une âme humaine, dans le génie, dans la vertu même que le résultat et la combinaison de tous les phénomènes coexistant à un moment donné, à savoir : d'abord les conditions extérieures dans lesquelles l'homme est né, le milieu, le temps, le climat, l'éducation, etc.; ensuite le tempérament, l'organisation, les accidents de la vie, les passions, les mœurs; comme si les faits, les circonstances étaient la cause déterminante du talent et du génie, tandis qu'ils ne sont en grande partie que les dernières conséquences des idées antérieurement découvertes par le talent et le génie; comme s'il fallait confondre la cause réelle avec ce qui n'est que le moyen ou l'occasion de développer, de manifester une raison, une intelligence préexistante, car le choc de la pierre fait jaillir la flamme, mais ne la crée pas. Tel est pourtant le critérium littéraire de nos jours. N'est-ce pas le sensualisme dans toute sa rigueur, dans toute sa sécheresse, dans toute sa brutalité? D'où il résulte que nos écrivains sont parfaitement excusables de chercher leurs inspirations ailleurs que dans la foi, la piété et la prière, ailleurs que dans des convictions religieuses fixes, sûres et fortement enracinées, de consacrer leur plume plus ou moins vénale à autre chose qu'à la défense de la vérité et de la vertu, entraînés, emportés qu'ils sont par la fatalité des *circonstances extérieures*. Voilà donc l'esprit humain affranchi désormais et définitivement de toutes les règles, de toutes les convenances littéraires, religieuses, sociales. Est-ce là que le romantisme, en marchant de pair avec le rationa-

lisme son frère, voulait nous conduire? Je l'ignore. C'est pourtant là qu'il nous conduit.

Jugez maintenant, mon cher ami, si M. Alexandre Dumas qui se vante d'avoir *écrit et publié 1,200 volumes*, doit être fier surtout d'avoir écrit et publié cette année, en l'an de grâce 1864, la phrase qui suit : « Il y avait en 1830 et il y a encore aujourd'hui trois hommes à la tête de la littérature française, Victor Hugo, Lamartine et *moi*. » J'écarte M. de Lamartine qui mérite, à mon avis, une meilleure compagnie; mais s'il est vrai que depuis 1830 jusqu'à nos jours le gouvernail littéraire a été tenu par deux pilotes tels que Alexandre Dumas et Victor Hugo, ne nous étonnons plus que la littérature française ait fait naufrage.

C'est le lieu, mon cher ami, de relire ensemble, pour rasséréner notre âme, ces beaux vers d'Hippolyte Violeau, un vrai littérateur, un vrai poète qui connaît mieux que MM. Taine et Dumas la source du talent et du génie aussi bien que l'emploi que l'on doit faire de l'un et de l'autre :

Oh! mille fois heureux, n'importe en quelle peine
Ou cloué sur le trône, ou courbé sous la croix,
Esclave sous les coups ou captif sous la chaîne,
Celui qui le front haut peut s'écrier : Je crois!

Je crois! au fond du cœur l'espérance me reste
Et je ne suis ici que l'hôte d'un instant,
Aux désirs de mon cœur si la terre est funeste,
J'aurai moins de regrets, demain en la quittant.

Malheureux seulement l'impie au cœur stérile,
Sans espoir et sans but, sans étoile et sans port.
Pour lui tout est mortel, méprisable, inutile,
Et sa plus douce vie est une longue mort.

Il ne reconnaît point dans chaque bruit qui passe
L'Éternel qui le suit et s'attache à ses pas,
Et la terre et la mer et les cieux et l'espace
Le nomment vainement : il ne les entend pas!

Voilà, ce me semble, une magnifique mélodie inspirée à un humble poète breton par le génie de la foi. Elle vaut bien, je pense, les productions sceptiques du romantisme contemporain.

Passons maintenant à la philosophie.

Le savant abbé Bergier écrivait en 1769 :

« Peut-on admirer assez combien la philosophie s'est perfectionnée de nos jours, combien de dogmes lumineux elle a découverts. Dans la lettre de Thrasibule à Leucippe, on a enseigné l'athéisme sans détour ; dans le livre de l'Esprit, le matérialisme pur, dans les essais philosophiques sur l'entendement humain, le scepticisme universel, dans le Dictionnaire philosophique, la fatalité absolue ; le discours sur l'inégalité nous apprend que l'état naturel de l'homme est celui des brutes ; enfin le christianisme dévoilé nous fait toucher au doigt l'inutilité et le danger d'avoir aucune religion. Je ne parle point des écrivains subalternes qui ont copié, commenté, développé tous ces merveilleux principes... ; assurément la postérité doit des autels à des maîtres qui ont si bien instruit le genre humain. »

Près d'un siècle s'est écoulé depuis que l'abbé Bergier signalait avec cette ironie amère, pour les flétrir et les stigmatiser, les nombreux systèmes philosophiques enfantés, préconisés par Voltaire et les encyclopédistes et je pourrais aujourd'hui encore tenir à peu près le même langage.

N'admirez-vous pas en effet, mon cher ami, combien la philosophie s'est perfectionnée de nos jours, et combien de dogmes lumineux elle a découverts. Après l'identité de Hégel et l'éclectisme de M. Cousin, qui n'est, selon M. Cousin lui-même, que le résumé ou la quintessence des quatre systèmes élémentaires, le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, nous avons eu la femme Messie de MM. Comte et Enfantin, le *Circulus* de M. Leroux, la métempsychose de M. Jean Raynaud, le matérialisme pur de M. Proudhon et la religion naturelle de M. Jules Simon. Nous avons à présent l'idéalisme de M. Vacherot, le positivisme de M. Littré, le sensualisme condillacien de M. Taine, l'universel *devenir* de M. Renan et l'homme-singe de M. About. Je ne parle pas d'une foule d'autres systèmes progressifs, socialistes, humanitaires, forgés par des écrivains subalternes et tous exhalant plus ou moins une odeur de fatalisme, de naturalisme, de panthéisme et d'athéisme, depuis les folies presque oubliées de Saint-Simon et les nouveautés déjà édentées de Fournier et de son impur phalanstère jusqu'aux rêveries icariennes de M. Cabet et au spiritisme du pseudonyme Allan-Kardec. Je ne parle pas non plus d'une multitude de libre-penseurs qui ont copié, commenté, développé, pratiqué ces mer-

veilleux principes et qui semblent avoir pris à tâche de montrer, à l'exemple de Jouffroy, *comment les dogmes finissent*. Toutes ces palinodies, toutes ces métamorphoses, toutes ces rodomontades, toutes ces subtilités philosophiques qui ne supportent guère un raisonnement sérieux et qui croulent comme un château de cartes au premier souffle du bon sens, ressemblent assez aux tours de force d'un acrobate qui veut gagner son argent en amusant le public, et dénotent suffisamment l'état mental de ce siècle si fier cependant d'avoir émancipé la raison humaine. Le trop célèbre abbé de Lamennais qui, lui aussi, avait imaginé un nouveau système de philosophie et qui devait subir bientôt à son tour l'influence délétère du rationalisme contemporain, écrivait en 1833, à la veille de sa chute, à M. Hippolyte de la Morvonnais : « Si l'on entre une fois dans les difficultés de la raison ténébreuse, si l'on s'obstine à tout comprendre, à tout pénétrer, ou l'on ne s'entend pas, ou de ce dur labeur on ne recueille que le doute. Or le doute, c'est la mort. » L'abbé de Lamennais avait raison, et il devait en faire lui-même la triste expérience. « Le doute est un rejeton qui croit à la racine du vrai, » a dit justement le Dante; mais pour tout homme qui sent son esprit osciller dans le doute et qui ne veut que la raison pour l'équilibrer, le doute engendre nécessairement la négation du vrai. Telle est la véritable source des égarements de ce siècle.

Un moment, nous avons vu la grande école spiritualiste, la seule école sérieuse à laquelle notre siècle ait donné naissance, école fondée par Royer-Collard, Maine de Biran et Jouffroy, puis ramenée par M. Cousin, après de regrettables erreurs, dans les voies de Platon, de Descartes et de Leibnitz, nous avons vu, dis-je, la grande école spiritualiste opérer une réaction puissante contre le scepticisme et l'indifférence ; nous l'avons vu sur le point de détrôner à tout jamais le sensualisme et le matérialisme qui tendaient à envahir la société actuelle; mais par malheur l'école spiritualiste n'ayant jamais compris, et par suite jamais proclamé l'harmonie, l'alliance éternelle, nécessaire de la raison et de la foi, s'est trouvée impuissante à arrêter le flot envahissant du rationalisme moderne, sous la bannière duquel elle se fait gloire de marcher, et nous voici arrivés graduellement aux conséquences extrêmes d'une phi-

losophie dévoyée, qui était regardée comme le dernier terme du progrès de la pensée. Il y a vingt ans déjà, l'abbé Maret, dont on connaît le tact philosophique, dévoilait hardiment, dans la chaire de la Sorbonne, les ravages croissants de ce rationalisme qui, tout en affichant la prétention de diriger seul l'humanité au nom de la raison, devait apporter une perturbation si profonde dans toute l'économie de la vie privée et sociale.

« Le rationalisme, sous les noms et les formes les plus divers, disait l'abbé Maret, est aujourd'hui le fait dominant de la situation religieuse et philosophique. Il est partout; partout il lève une tête altière, et sa parole est celle du commandement. Il est aussi dans les conseils des chefs des nations, il préside aux délibérations des corps savants, il se glisse au sein de la famille et a sa place au foyer domestique, il descend dans les rues, pénètre dans l'atelier, et l'ouvrier, à l'intelligence vive, au cœur chaleureux, sans le savoir souvent, obéit à ses inspirations; l'enfance elle-même subit son influence, et il vient disputer à la mère chrétienne la foi et l'âme de son jeune fils. Voulez-vous une preuve irréfragable de son empire? Ouvrez les yeux et cherchez le respect. Cherchez ce précieux sentiment, germe de toute élévation morale, et vous verrez qu'il tend tous les jours à s'affaiblir, à disparaître. Chacun ne croit que de soi-même, et l'enfant aussi. Voilà l'indice le plus sûr de la diffusion presque universelle du rationalisme, sinon comme doctrine avouée, du moins comme sentiment. »

Depuis lors, le rationalisme n'a point ralenti sa marche, et nous voyons s'élever de nos jours des esprits impatients de tout frein, fatigués de parcourir les routes battues, et décidés à se frayer une voie nouvelle à travers les débris des doctrines et des institutions qui encombrent leur chemin. Depuis quinze ans surtout, les esprits semblent vouloir s'émanciper des idées toutes faites et disposés à ne plus recevoir l'héritage des hommes et des choses qu'avec le droit d'une révision indépendante. Ne reconnaissant d'autre loi, d'autre règle, d'autre lumière, d'autre guide que le *moi*, que la raison individuelle, ils veulent se refaire une conscience, une pensée, un jugement, et, dans ce but, on les voit remuer tour à tour les problèmes de la science, de l'histoire, de la philosophie avec un mélange d'indécision et d'autorité, avec une crudité intempérante de pensée et de langage qui a déjà empreint notre époque d'un caractère d'originalité exceptionnelle. De temps à autre, c'est un flot effrayant d'idées et de passions qui montent, montent sans

cesse comme ces grandes marées qui dépassent, à certains jours, le niveau marqué dans nos ports. La génération actuelle cherche, elle veut voir ce qui sortira de la froide raison sans trop deviner où va la conduire cette débauche d'incrédulité et d'analyse. Les dogmes, les faits, les principes, les solutions et les découvertes antérieures, rien n'est accepté de nos jours s'il n'a subi d'abord le libre examen des yeux humains et le libre travail des mains humaines. L'idée la plus grande, la plus sainte, la plus divine doit descendre au fond du creuset scientifique, traverser les philtres et les fumées d'un laboratoire, et ce n'est qu'après avoir été soumise à cette épreuve, et avoir survécu à cette inquisition intellectuelle qu'elle peut prendre place dans le temple de la vérité et être admise au nombre des lois d'une saine philosophie. Rien de mieux sans doute si l'on s'arrêtait à ce qui est du domaine des sciences naturelles, si l'on reconnaissait l'insuffisance de la raison et des lumières naturelles quand il s'agit de la science des choses divines, si l'on ne perdait pas de vue cette parole de Malebranche : *Il est bon de comprendre clairement qu'il est des choses absolument incompréhensibles*; enfin si l'on séparait le fini de l'infini, la création du Créateur, le monde gouverné du souverain qui le gouverne, traçant ainsi à la science des limites qu'elles ne doit pas dépasser. Malheureusement la science se laisse corrompre par la fausse philosophie, et la philosophie se laisse égarer par la fausse science. Parce qu'on a vu des phénomènes très-différents ramenés à une même cause : le magnétisme à l'électricité, la chaleur à la lumière, et tous les phénomènes en mouvement, on en a conclu qu'il pourrait bien en être ainsi de la pensée, comme si, du moment où l'on a trouvé sur deux ou trois points le moyen de réduire et de simplifier *les causes*, c'était une raison suffisante d'affirmer d'une manière absolue qu'il en est ainsi à tous les degrés de l'échelle de la nature, comme si la réduction de toutes les lois de la nature à une loi unique, de tous les agents à un agent unique, n'était pas, de l'aveu même d'Auguste Comte, une hypothèse chimérique et anti-scientifique. Telle est néanmoins la vraie cause scientifique du matérialisme actuel, en tenant compte du développement des sciences physiques et naturelles, qui, toutes, se proposent d'expliquer le mouvement, la

pansée, la vie, sans « le petit être spirituel, » dont le mouvement, la pensée, la vie, sont les apparitions sensibles et les manifestations permanentes. Ajoutons qu'une belle intelligence, hélas! dévoyée depuis longtemps, a poussé, du fond de l'exil, le cri de révolte : *il faut écheniller Dieu*!... Cet atroce blasphème, proféré avec frénésie par le chef de l'école romantique et répercuté dans tous les coins du monde par les échos de la presse irreligieuse et impie, a été entendu par les romantiques et les rationalistes les plus avancés, et plusieurs écrivains de talent se jetant, avec une ardeur fébrile, dans le mouvement provoqué par leur maître, annoncent aujourd'hui bruyamment qu'ils ne sont les fidèles d'aucun temple, et qu'ils écartent tout symbole préparé d'avance. Parmi eux, il en est un qui tient le haut du pavé et qui se pavane superbement comme le porte-drapeau du parti.

Ici, mon cher ami, laissez-moi donner la parole à l'éloquent évêque de Tulle :

« Il en est un qui avait reçu le pain de vie... Mais il avait lu en même temps cette parole du prophète : Tout le jour votre langue médite l'iniquité; vous avez fait passer votre tromperie comme un rasoir aiguisé. *Sicut novacula acuta.* Et il s'est dit : Je serai cette lame aiguë. Elle est appelée *novacula* parce qu'elle renouvelle la face de l'homme en faisant tomber les touffes de la barbe et les boucles des cheveux. Il est venu, lui, artiste en toilette, autrefois familier de la maison; il en connaît les entrées, il en connaît les issues. Attendez, dit-il, je vous promets de donner au Christ une face nouvelle; une plume est une lame affilée; je vais abattre les rayons d'or de ce visage, adoré jusqu'ici dans les Catacombes, sur tous les autels, et de la chaumière du bûcheron au palais des rois. Ils n'auront plus que des autels dérisoires, des sanctuaires vides, et leur temple, plein de l'Etre infini, ne sera plus que la maison du rien, *domus nihili.* Je veux qu'il en soit ainsi dans cette Eglise, si retentissante d'hymnes et de mélodies à l'Etre glorieux; je veux qu'on n'y entende plus que le souffle du vide, le cri sombre de la mort, le néant, le néant, *nihilum, nihilum*, et qu'elle soit l'émule des pagodes de l'Inde. Ainsi parla celui qui prit pour lui ces paroles du psaume que saint Athanase appelle le psaume accusateur des impies.

» Va, toi qu'il ne m'est plus permis de nommer, poursuit l'illustre prélat, toujours énergique et toujours lumineux, tu as aussi, dit le prophète, la langue trompeuse, toutes les paroles qui tendent à précipiter et à perdre! Tu savais qu'il y a une fabrique de ces paroles par delà le fleuve allemand; tu es allé faire là tes provisions, et te voilà au

milieu de nous. Eh bien! tes vaines paroles ne feront pas osciller l'ombre du trône inébranlable de mon Sauveur, ni pâlir un rayon de sa couronne. Tu t'abrites à cette éternelle lumière en croyant la tenir. Aussi, quand je te vois, il me vient en mémoire une parole de Ruppert : *Irridendi sunt!* Rions de ces hommes qui veulent escalader les hautes cimes pour éteindre de leur souffle l'éclat et la chaleur du soleil, et qui, les poings serrés, menacent de le précipiter de l'orbe radieux qu'il décrit dans l'espace. Messagers de la nuit, ils ont horreur de la lumière..... »

Et cet écrivain que l'évêque de Tulle n'ose pas nommer, mais dont les mille voix de la presse n'ont que trop répété le nom, c'est M. Renan. Enveloppé depuis longues années dans les nuages de la philosophie allemande, il a fini par rejeter tout à fait la lumière divine qui avait plané sur son berceau et présidé à sa première éducation, et le voilà qui non content d'attaquer, comme un autre Arius, la divinité de Jésus-Christ, ose publier des pages où il nie audacieusement et ouvertement l'existence d'un Dieu vivant et personnel. L'athéisme devait être logiquement la conclusion d'une période philosophique durant laquelle on n'a voulu reconnaître d'autre loi que la raison humaine proclamée indépendante.

Triste siècle que le nôtre, mon cher ami! Qu'est-ce que cet âge d'or qui revient, dit-on, avec toutes les jouissances du luxe, toutes les satisfactions des sens? Qu'est-ce que les merveilles du progrès, les miracles de l'industrie, les chefs-d'œuvre de la mécanique, la facilité et la rapidité des communications? Qu'est-ce que toutes ces splendeurs, toutes ces magnificences, si la vérité n'habite plus parmi nous, si nous sommes destinés à entendre tout insulter, tout blasphémer, tout nier : les dogmes les plus augustes, les vérités les plus saintes, l'Église, le christianisme, Dieu lui-même? Voilà pourtant où nous en sommes aujourd'hui.

Et cependant, en Allemagne, d'où nous sont venus tant de systèmes vagues et embrouillés, les idées dominantes en religion paraissent subir une transformation salutaire. On commence à douter de l'infaillibilité de la raison humaine; on rejette peu à peu ces systèmes intermédiaires, ces accommodements entre la vérité révélée et les produits de la philosophie anti-chrétienne, pour chercher dans la vérité révélée, dans la religion, en un mot, le genre et la règle de la philosophie, fatigué que l'on est de naviguer dans

les eaux stagnantes et bourbeuses de la fausse science. Pourquoi faut-il donc qu'en France on songe, au contraire, à cesser d'être catholique, à rejeter complètement toute foi positive, toute vérité révélée, pour se lancer en plein libre examen dans toute l'acception du mot; pourquoi faut-il qu'on fasse écho à M. Renan, quand il s'écrie : Soyons hégéliens!

La nouvelle école, dont M. Renan est en ce moment l'organe le mieux accrédité, dédaigne de s'appeler rationaliste, quoiqu'elle ait le rationalisme pour père. Comme elle veut faire souche, elle tient à se revêtir de livrées d'un nouveau goût, et s'intitule : école positiviste, école critique, c'est-à-dire, autant que je puis saisir la pensée des nouveaux sophistes, école qui n'admet et n'établit que ce qui est positivement démontré et vérifié par la raison et la science réunies, sans tenir aucun compte de la foi. J'énonce seulement ce qui me paraît l'idée fondamentale de cette école sophistique, sans m'inquiéter des nuances qui séparent les penseurs et sans m'occuper du principe mis par eux en avant, à savoir : « qu'une assertion n'est jamais plus vraie que l'assertion opposée, » ce qui serait l'abolition de la différence entre l'affirmation et la négation; principe absurde que l'école en question rejette, du reste, en pratique, puisqu'elle prétend posséder seule aujourd'hui le vrai moyen de diriger, de régénérer l'esprit humain. Vous apercevez déjà, mon cher ami, le but où l'on veut nous conduire. Pour cette école, Descartes et Leibnitz appartiennent à l'histoire; leur philosophie est d'un autre temps; elle ne peut plus répondre aux besoins de la pensée moderne. L'émancipation de l'esprit humain ne date plus de Descartes; elle date de l'école critique, qui ne remonte qu'à Hégel. La doctrine de cette école c'est le panthéisme, c'est-à-dire la confusion de Dieu et du monde; c'est le paganisme, l'idolâtrie philosophique; c'est le rationalisme poussé jusqu'à l'apothéose de la raison; c'est Dieu fait homme remplacé par l'homme fait Dieu. *Homo sibi Deus.* Où règne l'orgueil, dit Silvio Pellico, on ne trouve d'autre Dieu que soi-même.

Jusqu'à ce jour, la philosophie, d'accord avec le cœur humain, reconnaissait la nature, l'homme et Dieu; aujourd'hui, il ne reste plus que l'homme et la nature. « Il n'y a au-dessus de l'homme

aucun être intelligent et libre... Ce qui n'est pas dans la nature n'est rien et ne saurait être compté pour rien, si ce n'est pour une idée. » Telles sont les doctrines qu'on nous prêche. Il y a longtemps que Thalès avait dit : *Après la mort il n'y a rien. Post mortem nihil est.* Il y a longtemps que Xénophane avait dit : *La terre, c'est Dieu ; Dieu, c'est la terre.* Il y a longtemps que Parménide avait dit : *Tout s'écoule, rien ne demeure*, absolument comme Hégel dit, ainsi que son disciple Renan : *Rien n'est, tout devient.* Nos philosophes modernes n'ont donc pas d'autre mérite que celui de réchauffer le vieux chaos, *antiquam recoquere crambem*, et de nous ramener, par des chemins divers, au paganisme ou au panthéisme ancien, c'est-à-dire tout uniment à la négation de Dieu.

Je sais bien, mon cher ami, que M. Renan et son école ne peuvent rien contre la logique de l'humanité, et que, comme l'observe fort judicieusement Descartes, « le consentement universel de tous les peuples est assez suffisant pour maintenir la divinité contre les injures des athées. » Je sais bien que la divine religion de Jésus-Christ ne cédera jamais le pas à la religion nuageuse de M. Renan, « religion du monde idéal, dit-il, qui lui a été révélée au seuil de l'infini. » Je sais bien « qu'autre chose est un dogme fortement digéré, pour parler comme Montaigne, autre chose, ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la débauche d'un esprit démanché, vont témérairement et incertainement dans la fantaisie ; » mais je n'en rougis pas moins pour mon siècle et pour mon pays de voir se produire de pareilles monstruosités en fait de doctrines. Et quand M. Renan, avec tout son fatras d'érudition, vient me demander compte de ma foi, cherche à faire pénétrer les ténèbres dans mon esprit, sous prétexte d'y porter la lumière, quand je l'entends me dire avec assurance, comme s'il m'avait convaincu : Rends toi ! je lui réponds fièrement et intrépidement, comme cet héroïque soldat vendéen dont la mémorable parole est restée historique : Et toi, rends moi mon Dieu !

Je m'arrête, mon cher ami, parce que je serais trop long. A une autre fois de plus amples développements et la suite de mes réflexions sur ce triste sujet.

THÉOPHILE AUBERT.

CHRONIQUE.

Sommaire. — Les aveugles volontaires. — Ce qu'on dit de son chien quand on veut le tuer. — Le catholicisme a toujours tort. — M. de Voltaire et sa baguette magique. — Les Vandales étaient des curés. — D'un article de M. Littré. — Précieux aveux sur le moyen âge.

Ne craignez pas, cher lecteur, que je revienne au Congrès de Malines; si imparfaite qu'ait été mon esquisse, je ne la retoucherai pas, aujourd'hui surtout que vous avez pu lire la plupart des discours qui y ont été prononcés, et les deux principaux d'entre eux, celui de Mgr Dupanloup et celui du P. Félix. J'aurais plutôt la tentation de vous signaler la façon dont la presse irreligieuse a accueilli ces déclarations si nettes et si précises, et, si j'en avais le talent, j'ajouterais quelques chapitres à la chronique du *Correspondant* du mois dernier, dans laquelle M. Léon Lavedan prend à partie, avec son talent accoutumé, le *Journal des Débats*. Il est entendu qu'entre gens bien élevés on ne prononce jamais le mot de mauvaise foi, cela sonne mal et ne sert à rien; mais je vous engage à lire ce travail, vous y verrez quel langage la passion peut inspirer. Je veux bien admettre que la passion rende aveugle; c'est un vieux proverbe qui doit être vrai, et je ne nie pas que l'aveuglement ne soit une assez bonne excuse pour ne pas voir; je crains fort cependant que, parmi les aveugles de la passion, il y ait des aveugles volontaires. Le nombre n'est pas petit des hommes qui ne voient point parce qu'ils se mettent les mains sur les yeux, et, au nombre de ceux-là, je ne voudrais pas affirmer qu'il ne s'en trouvât quelques-uns qui font comme la femme du Campo-Santo de Pise, que le peintre a représentée la main sur les yeux, mais les doigts entr'ouverts.

Je m'aperçois que je vais bien loin chercher ma comparaison, quand j'ai sous la main un dicton qui rend beaucoup mieux raison de la tactique

de l'impiété. Ce dicton, le voici dans sa forme un peu crue : *Qui veut tuer son chien dit qu'il est enragé.*

Ainsi agit-on à l'égard du catholicisme, qui, quoi qu'il fasse, est toujours dans son tort. Parle-t-on des moines? on affirme que ce sont des fainéants ; s'agit-il de religieux qui instruisent les enfants, qui soignent les malades ? ils forment une armée envahissante sous les coups de laquelle la société va succomber. Que des jeunes gens ou des jeunes filles s'engagent par vœu à pratiquer certaines vertus dont l'exercice ne laisse pas d'être assez gênant, il ne manque pas d'amis de l'humanité pour dire que le vœu est un attentat contre la liberté humaine. Il est vrai que, s'il arrive à quelques-uns de ceux qui ont fait des vœux, de les fouler aux pieds, ces mêmes amis de l'humanité ne se refuseront pas le plaisir de les traîner dans la boue. On portera aux nues le courage de quelques hommes qui s'engagent — cela ne s'appelle plus un vœu — à repousser le prêtre de leur lit de mort et de leur cercueil; et qu'un pasteur refuse les prières de l'Église à un impénitent, on l'accuse aussitôt d'intolérance. Tout cela n'est-il pas la pure vérité, et n'avons-nous pas lu mille fois ces choses et d'autres semblables ? Les éclatantes manifestations du Congrès de Malines ne pouvaient se produire sans apporter quelques clartés à ceux que recouvre la croûte la plus épaisse de préjugés; voilà pourquoi nous avons vu la presse irreligieuse si soucieuse d'étouffer ces clartés sous le boisseau, ou si ardente à les dénaturer.

Où en serions-nous, bon Dieu ! si les ouvriers et les bourgeois ignorants venaient à apprendre que l'Église, à toutes les époques, s'est préoccupée d'enseigner le peuple? N'est-ce pas depuis la Révolution seulement que la nation française a cessé d'être composée de nobles insolents et de serfs abrutis par le travail et la superstition? N'est-il pas clair comme le jour que l'Église au moyen-âge emprisonnait les savants, et que les lettres, les arts, après avoir fleuri dans l'antiquité, en Grèce et à Rome (où il n'y avait pas alors de Papes), ont reparu sous la baguette magique de M. de Voltaire?

C'est à cet enseignement que s'était formé un brave homme de ma connaissance, qui disait un jour le plus naturellement du monde, en entendant parler des Vandales : — *Mais les Vandales, c'était des curés!* — Le pauvre homme est mort, et il a été bien heureux de trouver un *Vandale* pour adoucir les derniers instants de son existence. S'il vivait encore, je me donnerais le plaisir de lui faire lire un travail que vient de publier M. Littré, dans la *Revue des Deux-Mondes.* Cet article aurait quelque peu dérangé ses idées historiques, d'autant qu'il eût été, j'en conviens, fortement alléché par le nom de l'auteur. Hélas ! qui ne connaît pas quelque brave homme comme celui dont je viens de parler?

Si donc vous voulez bien me le permettre, je vais vous parler aujourd'hui de M. Littré.

Il n'est peut-être pas inutile de dire à quelle occasion a été écrit son article : c'est un compte-rendu de l'ouvrage publié récemment par MM. Victor Leclerc et Renan, et formant le XXIVe volume de l'*Histoire littéraire de la France*. On sait que cet immense ouvrage a été commencé par les Bénédictins, et que les membres de l'Académie des Inscriptions mettent leur gloire à se faire sur ce sujet les continuateurs des disciples de saint Benoît. Il va sans dire que parfois ces messieurs les continuent à leur façon ; mais il n'en est pas moins vrai qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, les contemporains les plus fiers de leur érudition ne font que marcher dans une voie tracée par d'humbles religieux.

« C'était l'habitude des Bénédictins, dit M. Littré, quand ils entraient dans un nouveau siècle, de l'inaugurer par un *discours* qui en offrait l'idée générale et l'ensemble, habitude religieusement observée par leurs successeurs. Le XIIIe siècle étant achevé et le XIVe siècle devant être mis sur le chantier, la tâche échut à MM. Leclerc et Renan d'esquisser, l'un les lettres, l'autre les arts, durant cette époque. Ces deux parties, très-inégales en longueur, remplissent un de ces grands volumes in-quarto familiers à l'érudition bénédictine, et sont l'œuvre sur laquelle j'appelle l'attention des lecteurs de la *Revue* (*des Deux-Mondes*) [1]. »

Le ton de l'article de M. Littré étant celui de la louange pour l'ouvrage dont il parle, on comprend qu'il a été exécuté dans un esprit hostile au catholicisme. Cependant l'ouvrage lui-même et l'article de M. Littré, — tant est grande l'évidence de certaines choses ! — contiennent des aveux précieux et qu'il est bon de recueillir. Mon intention n'est pas de réfuter les idées que M. Littré a émises dans le cours de son travail ; la place où j'écris n'est pas celle de l'érudition ; je ne voudrais pas non plus qu'on se figurât que les aveux de M. Littré ont une bien grande importance historique ; les gens impartiaux savent que le moyen-âge, imbibé, pour ainsi dire, de l'esprit de l'Église, a été une époque grande et féconde, que l'on peut admirer sans être un fanatique, et qu'on ne peut amoindrir sans être un ignorant ; mais l'injustice à l'égard de ce temps est telle parmi les amis de M. Littré, que, si mince que soit la leçon qu'il leur donne, je souhaite de grand cœur qu'ils veuillent bien l'étudier.

Il paraît même que M. Littré ferait, dans le monde où il vit, preuve d'un certain courage en ne criant pas en chœur avec ses amis haro sur le moyen-âge. On va en juger par ce passage (p. 387) :

« On m'a reproché d'avoir repoussé les opinions qui font du moyen-âge un abîme de superstition et de ténèbres, d'avoir vanté les bienfaits de

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1864, p. 383.

l'Église quand elle demeure seule debout entre Rome défaillante et la barbarie envahissante; d'avoir compté, parmi les grandes créations d'une société tout imprégnée du besoin de la prière et de l'ascétisme chrétien, ces couvents qui, au milieu même des Germains débordés, cultivaient, enseignaient, civilisaient; enfin, d'avoir assigné un rôle puissant et une noble part à l'évolution dans ce qui est considéré comme une chute profonde et misérable par rapport à l'antiquité païenne. De la sorte, j'ai perdu des amis, sans en gagner de l'autre côté... »

Ainsi, c'est M. Littré lui-même qui nous le dit, il a perdu des amis parce qu'il refusait de partager tous leurs préjugés; j'aurais cru à plus de tolérance de la part des hommes de progrès. Non-seulement il faut, pour demeurer avec eux en bonne intelligence, regarder le présent et l'avenir de la même façon, mais si dans une question, en définitive secondaire, puisqu'elle touche seulement le passé, on diffère d'opinion, cela suffit pour qu'on se fâche. Les reproches dont parle M. Littré, on les lui adressa, si je ne me trompe, à l'occasion d'un article qu'il publia dans le *Journal des Savants*, sur les *Moines d'Occident*, de M. de Montalembert. M. Littré s'était oublié jusqu'à compter parmi les grandes créations du moyen-âge, les couvents qui cultivaient, enseignaient, civilisaient. Aussi, dans l'article dont nous nous occupons, cherche-t-il à expliquer pourquoi il n'a pas gagné d'amis de l'autre côté; mais son explication ne me paraît pas très-claire; c'est, dit-il, « parce qu'une pareille doctrine historique, qui ne donne aux phases sociales qu'une valeur relative, ne satisfait pas ceux qui *lui* donnent (à la doctrine?) une valeur absolue, et qu'à ce point de vue, les religions et les institutions sont des degrés d'une évolution déterminée par l'avancement corrélatif du savoir humain et de la moralité humaine. » Est-ce bien la raison, et M. Littré ne se trompe-t-il pas, en se figurant que la religion du moyen-âge n'a été que le degré d'une évolution, et ne voit-il pas qu'il raisonne comme si le catholicisme n'avait pas été le contemporain de toutes les évolutions, voire même de celle qu'il tente aujourd'hui en recrutant des adeptes à la philosophie positiviste?

J'ai plaisir cependant à le voir reprendre : « Ainsi donc, je continue à soutenir l'opinion qu'au moyen-âge appartient une place honorable dans le développement humain. » C'est affaire d'évolution. Quant à se créer des amis dans le camp opposé au sien, M. Littré paraît peu s'en soucier, et, de fait, il serait un bizarre ami des catholiques, mais il se tromperait fort s'il croyait que, dans l'estime qu'on peut faire de son caractère, personne ne tiendra compte de sa bonne foi.

Ce qui l'attire dans le XIVe siècle, c'est que ce siècle fut celui où les intelligences commencèrent à s'émanciper de l'autorité de l'Église. Il ne fait pourtant pas difficulté d'avouer que; dans les lettres (p. 428) et dans

les arts (p. 414), il y eut une réelle décadence. Pour le déclin des lettres, il trouve une explication dans le caractère de transition de l'époque; pour le déclin des arts, et je serais bien tenté d'être de son avis, c'est, dit-il, que l'art du moyen-âge ne survécut pas au sentiment religieux et poétique qui l'avait créé; d'où il n'est pas, je crois, bien difficile de conclure que le déclin des arts, dont il décrit avec admiration le développement, s'est, au moins dans ce temps-là, trouvé compromis par l'atteinte portée au sentiment religieux. Il serait fort intéressant de suivre M. Littré dans les objections qu'il adresse à M. Renan, d'après lequel l'art du moyen-âge serait tombé parce qu'il n'aurait pas su s'élever à la perfection de la forme, et auquel il répond avec juste raison que cet avantage n'avait pas empêché l'art antique de tomber en décadence; mais ma prétention n'est pas de juger le travail de M. Littré. Je serais d'ailleurs très fâché de faire dire à ce savant autre chose qu'il ne dit; il me semble pourtant que je puis, tout en demeurant parfaitement impartial, reproduire de son travail quelques idées dont le prix est dû surtout à la plume qui les a tracées.

Je rappellerai, d'une façon toute particulière, la partie consacrée à la littérature proprement dite. J'avoue humblement, pour ma part, que, sans nier l'éclat littéraire du moyen-âge, j'avais jusqu'ici attribué surtout au XVIIe siècle l'influence de la langue et de la littérature françaises dans le monde; je commettais une grossière erreur, car M. Littré établit, preuves en mains, que cette diffusion de la littérature française date des XIIe et XIIIe siècles, à ce point qu'il montre son empreinte dans toutes les littératures étrangères. Voici, du reste, comment s'exprime M. Leclerc, cité par M. Littré (p. 400) : « Peut-être même sans cette espèce de république chrétienne, dont une foi commune avait fait et perpétué l'unité, la France du XIIe et du XIIIe siècle eut un ascendant qu'elle ne retrouva plus aussi complet lorsque cette unité fut brisée... » Et il ajoute que l'attrait par lequel la France avait surtout conquis les âmes était sa poésie en langue vulgaire que l'Europe entière comprenait et imitait.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que l'auteur constate l'étendue de l'enseignement dans les Universités, d'où même, paraît-il, les discussions sur la politique n'étaient pas exclues (p. 401); il fait aussi honneur au moyen-âge de la découverte du déchant, ou chant en parties, d'où est née la musique moderne, et il ne méconnaît pas le service que l'alchimie a rendu à la science générale. Il y a peut-être des gens qui se figurent que les bibliothèques publiques sont une invention de notre temps. Qu'ils lisent, à la page 409, la description de celle que fonda Charles V, et ils seront probablement fort étonnés d'apprendre que cette *librairie*, comme on disait alors, était éclairée chaque nuit, afin qu'on pût y travailler à toute heure. « Sous le régime qui précéda, les bibliothèques étaient ecclé-

siastiques et appartenaient aux couvents et aux chapitres; elles étaient fort nombreuses et contenaient beaucoup de livres. » Alors, il est vrai, près de la moitié de Paris était occupé par les écoliers [1], et l'Université exerçait une influence incomparable. « Tantôt consultée par les rois, tantôt leur apportant elle-même ses avis, elle acceptait ou se donnait la mission périlleuse de diriger l'opinion [2]. » L'Université était alors le chemin qui conduisait à toutes les situations, elle fournissait les négociateurs, les ambassadeurs, les légistes. Quand on sait en quelle classe de la nation se recrutaient alors les écoliers, est-il permis de venir soutenir que le peuple était parqué comme un troupeau, laissant à ses bergers le soin de le mener paître et de le tondre ensuite? Dans ce temps-là, les papes eux-mêmes n'étaient pas des artisans d'ignorance, et leur séjour à Avignon profita puissamment à l'émulation des esprits et à l'avancement des connaissances humaines [3]; » les cardinaux fondaient des colléges, et les choisissaient souvent pour héritiers de leurs belles collections de livres (p. 418). Ce n'est pas tout encore, et voici, cette fois du moins, Mgr Dupanloup d'accord avec M. Littré : « Les premières écoles publiques furent aussi instituées près des chapitres, » (p. 419) et c'est l'école du Parvis-Notre-Dame, qui, s'étant étendue peu à peu, forma tout le quartier Latin, où se trouvent encore aujourd'hui le Collége de France et la Sorbonne. Il n'y a pas jusqu'à l'enseignement des langues orientales, échu aujourd'hui en partie à M. Renan, qui n'ait été fondé par l'Église (p. 421).

Je demande, en vérité, pardon de venir vous conter ces choses, que vous savez à merveille, car, après tout, ce sont des lieux communs. Je ne me repens cependant pas de les avoir transcrites. Tout rempli qu'il soit de l'esprit antireligieux, le travail de M. Littré ne saurait être dédaigné, car il répond merveilleusement à une foule de stupidités qu'on entend répéter de tous côtés, et qui forment malheureusement le bagage scientifique d'un grand nombre de gens. Dans ce travail, comme dans toute œuvre sérieuse, il y a les faits et les conséquences que l'on peut en tirer; les conséquences peuvent être plus ou moins justes, mais dans toute cause, certains faits, du moment qu'ils sont reconnus par un adversaire, sont acquis au procès. Les ennemis du moyen-âge oseront-ils récuser M. Littré? Cela pourrait bien être, en vertu de l'autorité... de la libre pensée.

LOUIS DE KERJEAN.

[1] P. 410.
[2] P. 410.
[3] P. 416.

LES CELTES AU XIXE SIÈCLE.

Appel aux Représentants actuels de la race celtique.

A M. LE Vte HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

V.*

L'Éducation, son objet, ses moyens d'action.

« Par l'éducation la sève de la vie morale circule dans la patrie comme le sang dans les veines, et l'heure vient où cette sève, sous un souffle heureux, fait au dehors sa naturelle explosion. »

Le R. P. FÉLIX, *Oraison funèbre du prince Adam Czartoryski.*

I. — Après l'union intime à réaliser entre toutes les parties de la population, la tâche qui réclame le plus impérieusement nos efforts, c'est de donner aux jeunes générations une éducation plus nationale et plus conforme à leurs besoins intellectuels et aux nécessités de leur position. « Il y a une chose qui fait, plus que toute autre, la » vie intime d'une nation et prépare dans le présent les grandeurs » de l'avenir : c'est l'instruction et l'éducation, » disait excellemment le R. P. Félix, dans son *Oraison funèbre du prince Adam Czartoryski.* Le même orateur rappelait qu'un Russe, faisant allusion à l'énergie déployée par le prince dans ses fonctions de curateur de l'instruction publique, avait dit de lui : « *Il a retardé pour un siècle la russification de la Pologne.* » C'est un devoir aussi pour nous, Bretons de l'île et du continent, Ecossais ou Irlandais, de nous opposer à l'effacement de tout ce qui nous a permis jusqu'ici de rester nous-mêmes au milieu des deux plus puissantes organisations politiques de l'Europe; il nous faut imprimer une direction vraiment celtique aux générations qui s'élèvent. Il faut avoir recours à la tradition de l'école, là où la tradition du foyer s'éteint. Si l'âge

* Voir la livraison d'octobre, pp. 257-284.

mûr ne nous écoute pas, et traite notre œuvre de chimère, il faut parler aux âmes qu'aucun souffle glacé n'a engourdies, qui peuvent croire encore que les peuples ont des intérêts plus sacrés à sauvegarder que leurs intérêts matériels.

II. — Dans cette éducation, les vieilles langues nationales doivent tenir une place considérable. Elles sont à la fois pour nous un moyen et un but : un moyen, car c'est par elles seules que l'on pourra faire pénétrer efficacement et généraliser l'instruction dans le peuple, c'est par elles que les classes aisées se rapprocheront des paysans et exerceront sur eux une utile influence. Un but, car leur conservation, leur culture assidue et la généralisation de leur emploi doivent être aussi regardées comme un résultat souverainement désirable, si nous songeons qu'elles sont au milieu de nos populations, à la fois le signe de la vie nationale, une protection efficace pour les mœurs et la foi, et enfin l'instrument le mieux adapté à leur génie. Croit-on que le choix de la langue n'influe en rien sur la nature et la valeur de la pensée ? Les opérations intellectuelles de l'homme pendant sa vie terrestre, sont aussi intimement unies à son langage que son âme l'est à son corps. Il y a telle tournure d'esprit, telle manière de sentir qui ne sauraient exister hors d'un idiome donné. Supposez Shakespeare né ailleurs qu'en Angleterre et Racine né ailleurs qu'en France, ils auraient eu autant de génie peut-être, mais ils n'auraient pas été ce que nous les connaissons.

« Un grand poète ajoute à la richesse d'une langue, mais qui » pourrait dire jusqu'à quel point la langue peut inspirer le » poète [1] ? » Qui pourrait dire combien d'œuvres originales, capables d'enrichir le trésor commun de l'humanité, ont été étouffées sous l'agonie des langues destinées à leur servir d'expression ?

La langue d'un peuple est le produit spontané de son esprit. Elle varie dans la même mesure que le peuple varie lui-même ; elle est, à chaque point du temps, la résultante mobile de ses facultés

[1] « A great poet adds to the wealth of a fine idiom, but who shall say how much » that idiom suggests to genius ? » Voyez un remarquable article de miss Julia Kavanagh intitulé : *Conquered langages. Modern provençal.* Hibernian Magazine, numéro d'octobre 1860.

natives, de ses vicissitudes passées, de ses dispositions présentes. Une langue résume un peuple tout entier, elle est ce qui lui appartient le plus en propre. C'est un moule qui reçoit l'empreinte du caractère distinctif d'une nation, et qui, à son tour, imprime peu à peu ce caractère aux esprits qui y enferment habituellement leurs pensées. Aussi est-ce un spectacle singulier et triste que de voir les Irlandais accuser et maudire l'Angleterre presque toujours dans la langue de l'Angleterre même. C'est à un instrument créé par le génie saxon qu'ils essayent de faire dire les louanges du génie celtique. Qu'ils y prennent garde ! On ne saurait se mettre ainsi impunément en communion de tous les instants avec ce qu'il y a de plus vivant dans l'âme d'une race étrangère. On ne coule pas impunément ses pensées dans un moule pris sur une pensée ennemie.

Tant qu'un peuple vaincu parle une autre langue que son vainqueur, la meilleure part de lui-même est libre encore. Sa vie nationale garde un inexpugnable asile et l'esprit étranger reste sans action sur lui. Son corps peut être enchaîné, mais son intelligence et son âme échappent à la servitude. Si, au contraire, il a adopté la langue de l'envahisseur, il est conquis moralement et peu importe que la conquête matérielle suive ou non l'autre de près. Je ne craindrai pas de le dire : dans l'intérêt de sa véritable indépendance, mieux vaudrait pour l'Irlande parler le gaélique sous le joug saxon que de subir la langue anglaise avec une liberté politique complète.

On a vu se former des associations dont chaque membre s'engageait à ne pas acheter les marchandises du pays ennemi ; on a vu les colons d'Amérique se priver de thé et, dans ces dernières années, certaines populations italiennes se priver de tabac pour faire tort au trésor de leurs adversaires ; il y a des hommes réunis en sociétés de tempérance qui s'interdisent de porter à leurs lèvres une seule goutte des liqueurs dont l'abus peut dégrader l'intelligence humaine : les Irlandais ne pourraient-ils pas trouver dans leur patriotisme une inspiration assez généreuse, une volonté assez tenace pour détruire à la longue la prépondérance de l'anglais dans une île où la langue nationale était encore la langue dominante il y

a un siècle? Il ne s'agit pas de changer brusquement les habitudes d'une génération entière; il suffirait que des associations se formassent où chacun prendrait l'engagement de faire apprendre le gaélique à ses enfants, et où des cotisations seraient recueillies pour publier les livres et fonder partout les écoles nécessaires à l'enseignement pratique de la langue. Le jour où la grande majorité de la population se trouverait de nouveau familiarisée avec l'irlandais, son choix ne serait pas douteux et l'anglais serait progressivement banni de l'usage habituel. Un si immense résultat ne demanderait que deux ou trois générations, c'est-à-dire moins d'un siècle.

L'expérience seule peut montrer jusqu'à quel point un tel rêve est réalisable; mais l'expérience vaut la peine d'être tentée. La force immense d'une association divisée en petits groupes dont tous les membres s'encouragent, se surveillent, s'aident mutuellement, la position insulaire des Irlandais, la vivacité de leur haine nationale, la beauté et la richesse de leur langue auprès de laquelle l'anglais n'est qu'un patois, tout cela faciliterait chez eux le succès d'une tâche dont les difficultés peuvent paraître insurmontables au premier abord.

Jamais œuvre pareille ne fut entreprise parmi les nations. Une semblable lutte serait plus méritoire que les guerres d'indépendance les plus justement célèbres. Il est digne de la race celtique de donner un tel exemple au monde. Sur ce terrain, d'ailleurs, un insuccès ne saurait amener une situation moins bonne que celle qui existe actuellement. La lutte, — si lutte il y a, — a été jusqu'ici purement défensive : en prenant un caractère offensif, elle sauvegarderait d'abord plus efficacement, par la diversion, les positions que l'on conserve maintenant, et, de plus, chaque effort amènerait nécessairement un résultat qui, même partiel et incomplet, serait encore d'un prix inestimable.

La conservation des idiomes celtiques importe aussi beaucoup au point de vue moral pour les populations qui les parlent ou les lisent exclusivement. Dans notre heureuse Armorique, un *mauvais livre* écrit en breton est encore à trouver; ailleurs, l'unité catholique a été malheureusement rompue, mais l'usage des langues

indigènes peut encore y protéger, et y protége en effet, le christianisme et les vérités morales [1].

« Le breton et la Foi sont frère et sœur en Bretagne, » dit un de nos proverbes [2]. « On ne peut blesser l'un sans atteindre l'autre. » Ils sont demeurés jusqu'à présent au milieu de nous en se » tenant par la main ; mais si le génie de l'enfer parvenait à les » séparer, malheur à nous ! malheur à notre pays ! Quand, chez » nous, on aura tué le frère, la sœur se laissera mourir. » Ces paroles, que je traduis de l'avant-propos mis par M. l'abbé Henry en tête de ses *Kanaouennou santel*, sont l'exagération poétique d'un sentiment général en Bretagne. Elles montrent combien on y sent vivement l'utilité de la langue nationale pour préserver la foi de bien des attaques dangereuses. Sans doute, les destinées de la religion dans un pays ne sauraient être nécessairement liées à rien de ce qui est humain et, partant, sujet au changement et à la destruction; mais l'expérience nous le démontre, dans nos campagnes, celui qui abandonne la langue de ses parents est bien près d'abandonner aussi leurs croyances.

« Il revient de l'école, écoutez son jargon,
» Ce n'est pas du français, ce n'est plus du breton.
» Attablé le dimanche aux cabarets voisins,
» Il se moque du diable, il se moque des saints [3]. »

Quand nous avons à combattre pour un intérêt aussi cher que celui de notre foi, nous serions coupables de laisser tomber le bouclier qui a si bien protégé nos aïeux.

III. — A ceux qui demanderaient s'il reste à ces langues assez de sève pour produire des œuvres vraiment originales et pour fournir un aliment suffisant aux besoins moraux et intellectuels des populations, nous pouvons citer l'exemple de ce qui se passe dans

[1] Une statistique officielle publiée à Londres, il y a peu d'années, constatait que, dans l'espace de quinze ans, il n'y avait eu qu'une seule exécution capitale pour tout le nord du pays de Galles. Dans le mois de juin 1860, à la clôture des assises semestrielles du Caermarthenshire, le juge baron Bramwel se félicitait de ce que, dans trois comtés du sud, un seul Gallois natif avait encouru une condamnation; elle ne s'élevait qu'à trois mois de prison.

[2] « Ar brezoneg hag ar Feiz,
» A zo breur ha c'hoar e Breiz. »

[3] Brizeux, Primel et Nola, IV. M. Flammik.

le Pays de Galles. Non-seulement les sociétés cambriennes livrent chaque année à la publicité les documents historiques ou littéraires les plus précieux sur le passé de leur pays, mais de nombreux écrivains patriotes y ont créé de puissants moyens d'éducation nationale. La langue, cultivée avec soin depuis plusieurs siècles déjà, a été rendue apte à traduire toutes les idées philosophiques et scientifiques qu'une langue moderne doit pouvoir exprimer. Non-seulement la littérature galloise moderne a produit des ouvrages originaux et d'un mérite sérieux (entre autres, une histoire du Pays de Galles « *Hanès Kymru* » par le savant et regrettable Thomas Price de Crickhowel), mais il a été publié, sur les différentes branches de l'éducation, un très-grand nombre d'ouvrages élémentaires qui témoignent à la fois de l'ardeur du peuple à s'instruire et du soin patriotique que mettent les classes lettrées à lui en fournir les moyens. Le nombre relativement considérable de journaux rédigés en gallois, montre d'une manière plus frappante encore, la vitalité de la langue bretonne dans la principauté. M. le pasteur Williams constate qu'il paraît en gallois « deux publications trimestrielles, dont l'une est une revue et l'autre une encyclopédie; les publications mensuelles sont au nombre de *quatorze* et les journaux hebdomadaires au nombre de *cinq.* »[1] Ces publications sont principalement lues par les cultivateurs et les ouvriers, et cela dans un pays dont la population ne s'élève guère au-dessus de 800,000 âmes. Un de ces journaux compte par milliers ses abonnés répandus dans les grandes villes manufacturières de l'ouest de la Grande-Bretagne, à Liverpool, à Manchester, etc., ce qui prouve avec quelle fidélité les Gallois tiennent à l'usage de leur langue, même lorsque les circonstances les éloignent de leur pays. Un autre fait qui peut servir à montrer le degré de vie dont jouissent encore les idiomes néo-celtiques, c'est le soin qu'ont pris les Mormons de traduire leur étrange bible en gaélique d'Irlande et en gallois; ils ont en outre dans cette dernière langue un journal intitulé : Udgorn Sion, *la Trompette de Sion.*[2]

[1] *La Basse-Bretagne et le Pays de Galles*, par J. Williams, p. 40.

[2] Voyez une notice consacrée à la bibliographie du mormonisme à la fin du second

Remercions de tout notre cœur nos frères Gallois d'avoir si bien fait fructifier leur part du trésor commun ; mais surtout imitons-les et surpassons-les si nous le pouvons. Ne les laissons plus, nous, catholiques d'Irlande et de Bretagne, faire rejaillir sur le protestantisme l'honneur d'une culture littéraire plus avancée. Tout nous convie à la défense de nos langues indigènes. D'admirables efforts ont été faits chez nous depuis Le Gonidec, mais ils ont eu plus de succès dans le domaine de la science que d'action dans les régions populaires. C'est là pourtant qu'il faut agir si nous voulons les sauver.

IV. — Il y a quelques années on voyait se réunir en Bretagne, à des époques périodiques, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, des hommes d'opinions et de positions sociales très-diverses, tous animés du zèle le plus désintéressé pour le progrès intellectuel et matériel de leur province. L'*Association bretonne*, aujourd'hui, n'existe plus. Dans ces paisibles réunions, au grand jour, d'archéologues studieux et de modestes cultivateurs, on a cru voir un danger pour la chose publique.

Au vaste ensemble de l'Association bretonne, il faut substituer un système de rapports aussi intimes et aussi réguliers que possible entre les diverses sociétés locales du pays ; au défaut d'instruction nationale, donnée officiellement, il faut suppléer par les mille moyens que peuvent mettre à notre disposition les institutions libres, les sociétés d'adultes, les livres et surtout l'enseignement souverainement indépendant du foyer.

Pour la réalisation de ces projets, deux choses sont, avant tout, nécessaires : l'entente entre ceux qui doivent agir et l'argent qui fournit les moyens d'exécution. Les points d'appui, — aussi résistants qu'on peut le désirer, — ne manquent pas chez nous, mais il nous faut absolument les deux leviers que je viens d'indiquer. Nous avons, pour les obtenir, des moyens d'une innocuité et d'une légalité parfaites, mais qui peuvent être rendus bien puissants par leur diversité et leur loyale conspiration vers un but commun. Nulle administration ne peut interdire à des sociétés savantes de se mettre

volume de l'intéressant ouvrage de M. Jules Remy, *Voyage au pays des Mormons*, Paris, Dentu, 1860.

en relation les unes avec les autres, au moyen de lettres et de délégués pour leurs travaux d'agriculture, de philologie ou d'histoire, ni défendre à des confréries musicales ou autres de se concerter entre elles pour adopter des méthodes communes ou fixer des époques de concours. On ne peut surtout, ce me semble, empêcher quelques braves gens d'une ville de province ou d'un canton rural de causer entre eux, dans leurs rapports d'affaires ou de voisinage, sur ce qui touche à la conservation de leur langue et de leur vieilles mœurs. On ne peut les blâmer de conseiller à leurs amis ou à leurs subordonnés l'usage de certains livres ou le port des vieux costumes du pays. On ne peut trouver mauvais qu'ils organisent des souscriptions en vue d'entreprendre ou de soutenir telle ou telle publication religieuse, historique ou littéraire, étrangère à toute discussion politique.

Une fois en possession de ces deux moyens d'action principaux, quel champ fertile, — quoique encore resserré, — s'ouvrira à nos efforts!

V. — Il nous faudra, tout d'abord, nous occuper des livres, ces premiers et indispensables éléments de toute éducation nationale comme de toute éducation privée. Pour ne parler que des livres populaires en langue bretonne, je voudrais que l'on préparât immédiatement la composition de plusieurs séries d'ouvrages que je vais indiquer. Ces livres, qu'on écrirait dans le dialecte de Léon, et qu'on modifierait ensuite selon celui de Vannes, seraient soumis, tant pour le fond que pour la forme, à l'approbation d'un comité qui ne pourrait avoir moins de quatre membres pris dans chacun des quatre anciens évêchés. Cette approbation serait nécessaire pour que l'ouvrage pût participer aux facilités de publications offertes par la société de librairie.

— La première série se composerait de livres de lecture pour l'enfance, à commencer par de nombreux alphabets écrits selon l'orthographe rationelle et nationale rétablie par Le Gonidec, dans le genre de celui qu'a publié M. Le Goffic à Lannion, mais plus développé; ces livres seraient, autant que possible, illustrés.

— La deuxième série comprendrait les ouvrages de piété les plus indispensables aux fidèles et les plus goûtés par eux. Sous ce rap-

port, M. l'abbé Henry, par ses extraits des saintes Ecritures; MM. Troude et Milin, par leur *Imitation*; M. l'abbé Arzel, par son *Trugarez ann Aotrou Doue* et d'autres, ont fait beaucoup déjà; mais croirait-on qu'il n'existe encore dans notre pieuse et patriotique Bretagne, ni un *Paroissien*, ni un catéchisme, ni une *Vie des saints* qui soient écrits dans un breton correct ou simplement supportable! A ce point de vue on ne saurait trop désirer la publication du manuscrit des *Heures* originales et authentiques du P. Maunoir, récemment offert à la Bibliothèque de la marine à Brest, où il est l'objet d'un examen attentif de la part de M. Milin. Il faudrait aussi donner à nos paysans, qui goûteraient si bien un pareil présent, une vie un peu détaillée des saints des deux Bretagnes, sans préjudice d'une bonne *Vie des saints* générale. — Qui s'acquitterait mieux d'une telle œuvre que celui qui l'a déjà fort avancée, M. Ch. Huon de Kermadec, ou l'auteur de cette admirable *Légende celtique*, toute parfumée de piété, de patriotisme et de poésie? — Il serait très-utile d'y ajouter l'apologie du christianisme préparée par M. l'abbé Karis, *Ar Relijion vad diskouezet dre ann holl skiancho*. On y joindrait aussi de nouvelles éditions, attentivement revues, des livres déjà entre les mains du public.

— La troisième série renfermerait des ouvrages classiques très-élémentaires : une arithmétique, une géographie, une histoire sainte, une histoire des Bretons, une histoire de France, une grammaire française, une nouvelle édition de la petite grammaire bretonne, d'après Le Gonidec, qu'a publiée M. Prud'homme, de petits traités sur l'agriculture, la musique vocale, l'hygiène, les métiers usuels.

— 4° La série suivante comprendrait, dans le même genre, des ouvrages plus avancés : histoire universelle, histoire de la religion, histoire des peuples celtiques, éléments de mathématiques appliqués aux besoins ordinaires de la vie, à la marine, à la comptabilité, etc. — Exercices pour l'étude raisonnée du français, introduction à l'étude du latin (surtout au point de vue des offices religieux), grammaire anglaise, grammaires galloise et gaélique pour préparer les Bretons à comprendre les œuvres de leurs frères d'outre-mer et fournir en même temps aux celtistes étrangers, qui auraient com-

mencé par étudier l'armoricain, une introduction facile aux autres idiomes de la même famille.

— 5° Une autre série serait consacrée à la poésie ancienne et contemporaine, ainsi qu'au théâtre, aux drames et mystères.

— 6° Une autre encore à divers ouvrages : études historiques spéciales, voyages, romans, etc.

—7° Enfin, la dernière comprendrait des traductions de la littérature de divers pays, mais principalement de celle des pays celtiques. Les traductions ont toujours été regardées comme un excellent moyen d'assouplir et d'enrichir les langues; elles y font passer insensiblement des tours, des images, des expressions qu'on n'y rencontrait pas auparavant. Pour conserver plus complétement à notre langue son caractère celtique, nous ferons de préférence nos emprunts dans notre propre famille [1].

Outre leur valeur intrinsèque, ces différents ouvrages devront être exécutés, grâce aux avantages de l'association, à de telles conditions d'aspect extérieur et de prix, qu'ils se substituent peu à peu entièrement à tous ces livres mal écrits qui remplissent encore aujourd'hui les librairies bretonnes, et sont pour la langue une cause de décadence toujours agissante.

Nos publications, propagées avec intelligence, ne peuvent manquer de produire un très-grand bien. Les plus élémentaires ouvriront le chemin aux plus avancées et créeront à mesure un public capable de comprendre ces dernières et d'en profiter.

VI. — Ici se place tout naturellement une question. Le breton armoricain est-il assez riche pour traduire, avec son vocabulaire actuel, les notions si variées de la civilisation moderne? Non certainement : et il faudra bien, pour exprimer des idées inconnues jusqu'ici aux paysans bretons, introduire dans la langue des mots nouveaux. Un musicien ne consentirait pas à ne jouer jamais que d'une harpe à laquelle il manquerait des cordes; une langue ne

[1] « Le langage, » dit M. Littré, « doit successsivement être mis en rapport avec » les idées changeantes et naissantes, sans toutefois perdre l'analogie intime qui en » fait la nature propre. Moins cette analogie recevra de blessures, plus le dévelop- » pement sera régulier, et plus l'esprit qui use insciemment de la langue aura » aisance et satisfaction. » *Histoire de la langue française.* Intr. p. x.

saurait se résigner à rester pour toujours incomplète. Ce serait pour elle, au bout d'un certain terme, le mépris et la mort. Il faut écrire surtout et avant tout pour le peuple ; mais si on ne cherchait pas à élargir ses idées, à lui ouvrir de nouveaux horizons, on se verrait abandonné par lui tôt ou tard. Où en serait d'ailleurs la littérature française si elle était astreinte à ne produire que des œuvres parfaitement intelligibles à la moyenne des paysans de la Beauce ou de la Picardie?

Il faut donc mettre le breton, — comme les autres idiomes celtiques, — en état de rendre les termes savants des langues étrangères. Il ne saurait être question pour cela du procédé barbare consistant à faire de nouveaux emprunts au français : au lieu de fortifier le breton ce serait y déposer des germes de mort. Il faut nous servir d'abord des racines de notre langue pour en former des composés nouveaux, et ensuite, comme ce moyen ne saurait suffire, emprunter aux autres idiomes celtiques, — au gallois de préférence, et, autant que possible, prendre des mots communs au gallois et au gaélique afin de tendre à rapprocher ces branches sorties d'un même tronc, mais qui s'écartent de plus en plus avec les siècles. Des essais de traductions d'ouvrages étrangers sur la philosophie, les sciences et la littérature pourraient être faits dans ce but; les résultats seraient examinés par un comité philologique qui déciderait, après un certain temps d'épreuve par l'usage, si les néologismes proposés devraient être inscrits dans le dictionnaire national.

VII. — Une fois que nos livres élémentaires les plus indispensables auront paru et que notre vocabulaire se sera complété, nous aurons bien plus de force à revendiquer pour notre langue une part, si modeste qu'elle soit, dans l'enseignement officiel, ou, du moins, dans l'enseignement libre de la province. La ressource des souscriptions volontaires nous permettrait de solliciter de nos évêques (s'ils ne réalisaient pas spontanément sans y recourir un *desideratum* religieux et patriotique) l'établissement, dans chacun de leurs séminaires, d'une chaire de grammaire et d'éloquence bretonne, dont les ressources ordinaires du diocèse n'auraient pas à supporter les frais. Mais c'est à la mère surtout, dans les premières

et ineffaçables leçons qu'elle donne à son enfant sur ses genoux, c'est aux Frères de la Doctrine chrétienne, ou à l'instituteur primaire, c'est au prêtre enseignant les vérités de la religion, c'est au père de famille à son foyer, c'est au châtelain dans ses rapports avec les paysans, c'est au capitaine sur son navire, c'est au patron ou au contre-maître à l'usine, dans la mine ou à l'atelier, c'est à ces milliers d'influences si puissantes de chaque jour et de chaque heure qu'est confié le soin de l'éducation nationale. Leur action est indispensable et pourrait au besoin suppléer à toutes les autres. Leur mission est grande; ils tiennent tous un peu de notre avenir entre leurs mains : puissent-ils ne pas l'oublier!

Une mesure des plus utiles à prendre dès que les ressources le permettraient, ce serait la fondation d'une sorte d'*école normale* où des jeunes gens pleins de zèle et de foi se formeraient par des études spéciales à la tâche patriotique de l'éducation nationale. Ils assureraient à leur enseignement, pour l'avenir, la supériorité sur l'enseignement classique, en lui communiquant, grâce à l'infusion de l'*awen* celtique, quelque chose de plus vivant et de plus animé, en l'inondant de foi, d'air pur, de soleil et de poésie. Les druides, dans leurs colléges verdoyants et mystérieux, et les premiers saints celtiques, dans leurs écoles chrétiennes si fécondes pour l'Eglise, avaient bien compris la puissance créatrice de la poésie; ils avaient reconnu combien elle est efficace pour élever, enseigner et inspirer. C'est là toute l'éducation. Sans la poésie, dont il faut le souffle pour féconder toutes choses, l'arbre de la science peut produire des fruits, mais des fruits sans saveur, tôt ou tard rejetés par ceux qu'ils n'auront pu ni nourrir ni désaltérer.

« Nul n'est fils de la science, s'il n'est fils de la poésie; » disait saint Kadok, et il ajoutait admirablement :

« Nul n'aime la poésie sans aimer la lumière;
» Nul n'aime la lumière sans aimer la vérité;
» Nul n'aime la vérité sans aimer la justice;
» Nul n'aime la justice sans aimer Dieu;
» Nul n'aime Dieu sans être heureux [1]. »

A côté de cette espèce d'école normale, à côté des écoles-libres

[1] Légende celtique, 2e éd., pp. 164 et 310.

nationales où la jeunesse se préparerait efficacement à sa mission future, je voudrais voir se fonder un jour d'autres lieux d'études plus modestes pour ces poètes et chanteurs ambulants qui ont conservé parmi nous le nom, — bien déchu, hélas! dans son acception populaire, — de *bardes (barzed)*. En les formant gratuitement à l'étude de la religion, à l'étude élémentaire de l'histoire et de la poésie nationales, auxquelles se joindrait naturellement celle de la musique, en leur faisant comprendre la noblesse du rôle qu'ils ont à remplir et en les relevant aux yeux de tous ainsi qu'à leurs propres yeux, on en ferait de très-utiles auxiliaires de la renaissance celtique. Nouveaux *ovates* ou *eubages*, quelques-uns d'entre eux pourraient offrir à nos « *druides chrétiens* » des auxiliaires dévoués et convaincus pour les détails secondaires du culte, comme chantres, organistes, sacristains ou catéchistes, par exemple [1].

S'il m'était permis d'exprimer un vœu plus ambitieux encore et, sans doute, d'une réalisation plus difficile, ce serait de voir un ordre religieux nouveau ou, du moins, une division spéciale d'un ordre religieux ancien se consacrer, sous l'invocation des vieux saints savants des deux Bretagnes, à la prédication et à l'instruction de la jeunesse de toutes les classes dans les pays celtiques, et cela principalement par le moyen des langues indigènes.

Nous ne négligerons pas non plus le concours utile que pourraient nous apporter des sociétés musicales populaires analogues à celles qui existent en si grand nombre en France et surtout en Allemagne et en Belgique. Ce dernier pays possède dans sa partie flamande une institution fort ancienne connue sous le nom de *sociétés de réthorique*. Les concours littéraires qu'elles ont pour objet ont repris faveur aujourd'hui et tendent à occuper leur ancienne place dans les goûts et les habitudes populaires [2]. Nous devons désirer voir de semblables institutions se propager dans

[1] David, fuyant la colère de Saül, se retira auprès de Samuel, dans un faubourg de Rama appelé *Naïoth*, mot que le texte chaldéen rend par *maison d'étude*. Là se trouvait une véritable école de *bardes*, (les *Nebiim*), fondée par Samuel pour la rénovation religieuse et politique de son pays. Voyez I Reg. XIX; et *Les psaumes d'après l'hébreu*, par M. F. de la Jugie, Argument du psaume LIX, p. 199.

[2] Voyez une intéressante notice de M. V. Derode, *Concours de rhétorique dans un village flamand de France en* 1861. Lille, Lefèvre-Ducrocq, 1862.

notre pays. Ces réunions, même purement musicales, feraient refleurir à la fois la musique et la poésie bretonnes ; elles donneraient un gage de durée indéfinie aux vieux chants que la tradition commence à oublier et aux airs originaux qui ont ou auront à lutter contre les importations françaises. Peut-être pourrait-on, par leur moyen, populariser de nouveau l'instrument celtique par excellence, la harpe d'Erin ou d'Armor.

Le goût des jeunes gens s'y formerait et la langue y trouverait de nouvelles garanties de préservation. Quelques-unes pourraient se consacrer à donner de pieuses représentations dramatiques encore en usage dans quelques paroisses bretonnes, précieuse ressource pour la littérature savante ou populaire et en même temps moyen puissant de réveiller les esprits, de perpétuer la tradition. Toutes ces confréries pourraient concourir par leurs talents divers à rehausser l'éclat des fêtes patriotiques ; car je voudrais voir remettre en vigueur ces grandes assemblées où tout concourait à frapper les esprits, à élever les âmes, à resserrer les liens des cœurs.

Pourquoi, en effet, n'y aurait-il pas tous les ans, dans chaque canton, une fête destinée à entretenir ces sentiments de patriotisme et à exciter une émulation féconde parmi les jeunes gens du pays. Après la célébration du saint sacrifice, en plein champ, sur un vieux dolmen, entouré de la population des paroisses voisines, la solennité s'ouvrirait par une lutte des bardes populaires. Les vainqueurs recevraient, outre la couronne de bouleau fleuri, — ce laurier celtique, — un prix dont la valeur matérielle les dédommagerait un peu du temps employé à cultiver les muses d'Armor. Des tirs, des luttes, des courses à cheval et à pied, des régates au bord de la mer, fourniraient un nouveau et utile sujet d'amélioration à notre agile et robuste jeunesse. Plus tard, un drame, éclairé, comme ceux d'Eschyle et de Sophocle, par les feux du soleil, viendrait faire revivre pour quelques instants aux yeux des spectateurs la vie d'un saint celtique ou un épisode émouvant de l'histoire nationale. Puis le silence se ferait, le recueillement succéderait aux agitations de la fête, une voix grave et pieuse s'éleverait dans le silence de la nuit, et, après un cantique d'action de grâces, répété en chœur par

des milliers de voix, chacun regagnerait sa demeure, emportant dans son âme, contre les ennuis, les tristesses, les défaillances de la vie ordinaire, une bonne provision de foi, de poésie et d'amour pour son pays.

VI.

L'union celtique.

« Les Cambriens feront alliance avec les hommes de Dublin, avec ceux d'Irlande et de l'île de Mona, de la Bretagne, de la Cornouaille et des bords de la Clyde. »

Myvyrian, t. I, p. 156, et *Myrdhinn*, p. 268.

I. — Les vœux que j'exprime ici pour la Bretagne, je les forme en même temps pour les trois autres pays dont les habitants nous sont unis par les liens du sang; là, malgré bien des obstacles encore, leur réalisation sera plus facile, grâce à la décentralisation administrative et à la liberté d'association. Mais nous ne devons pas nous contenter d'unir nos efforts à ceux de nos compatriotes immédiats dans chacune des fractions de la terre celtique, nous avons pour devoir de travailler au bien de la race tout entière.

A la lumière de la tradition commune dont la science moderne vient de raviver l'éclat, nous nous retrouvons, portant chacun, avec une physionomie distincte, des traits d'une ressemblance frappante.

Nous avons reconnu les tronçons du glaive. C'est bien le même acier, la même trempe, le même fil, le temps est venu maintenant d'en rejoindre le métal « fibre à fibre[1]. »

Essayons donc dès à présent, comme on en a exprimé le vœu, « d'établir des rapports et de poser les bases d'un système de coopération. » Le premier résultat à obtenir serait l'établissement de relations régulières et fréquentes entre les sociétés bretonnes de diverse nature et celles qui existent de l'autre côté du détroit.

[1] Voy. les vers de M. de Lamartine sur l'assemblée d'Abergavenny, cités dans cette Revue, n° de janvier 1864.

Ces relations comprendraient une correspondance suivie, la communication des résultats acquis, un aide mutuel dans les travaux d'érudition, l'échange réciproque des livres, revues, journaux, etc.

Alors il deviendra possible de resserrer de plus en plus les liens de sympathie réciproque, de populariser la connaissance de la communauté d'origine et de répandre de plus en plus parmi les gens instruits, l'intelligence des divers dialectes de la famille néo-celtique.

A ce point de vue il y aurait à réaliser de grandes améliorations pour faciliter les études celtiques en général. Il est extrêmement difficile de se procurer, hors des Iles Britanniques, les livres relatifs aux langues indigènes qui s'y parlent. On devrait s'entendre pour publier en français, sur chacun de ces dialectes, une grammaire, des dictionnaires, des exercices gradués avec *corrigés*, des dialogues, un choix des textes les plus importants avec annotations, le tout d'un prix peu élevé et formant un ensemble méthodique et complet. C'est bien le moins, qu'à un point de vue purement scientifique, nos langues soient sur un pied d'égalité avec celles qui ont droit d'existence officielle. Ces publications ne pourraient manquer de populariser beaucoup l'étude de notre littérature en Europe et particulièrement en France.

II. — Dans le but de faciliter l'union désirée, nous avons encore à former un vœu auquel nous attachons une très-sérieuse importance, c'est de voir se créer un organe périodique consacré à l'ensemble de la race celtique. Chacune de ses grandes divisions possède déjà, il est vrai, des recueils spéciaux de beaucoup de mérite. Nous avons en France, la *Revue de Bretagne et de Vendée*, et il s'en publie un grand nombre chez nos frères d'outre-mer; mais ce qui manque, c'est un recueil qui s'occupe de toutes les questions d'intérêt commun, se fasse l'organe de nos vœux, discute les théories qui se produisent et centralise les renseignements éparpillés dans cent endroits divers.

Ce journal, qui s'intitulerait, je suppose, *Revue celtique*, paraîtrait en français, soit en France, soit en Grande-Bretagne, tous les mois et, plus tard, si le besoin s'en faisait sentir, tous les quinze jours. Publié sous la direction des maîtres de la science celtique, avec la

collaboration des celtistes étrangers et des hommes les plus marquants en tout genre dans les quatre pays, il contiendrait : 1° des articles de fond sur le mouvement des esprits dans les pays celtiques, sur leurs besoins moraux, intellectuels ou matériels, etc.; — 2° des études historiques et biographiques; — 3° poésies, nouvelles, études de mœurs, voyages; — 4° une partie bibliographique comprenant : des articles de critique sur toutes les œuvres de quelque importance intéressant directement ou indirectement la science celtique, la nomenclature de toutes les nouvelles publications celtiques, importantes ou non, accompagnée, autant que possible, d'une courte indication sur leur objet et leur valeur, des sommaires des revues et journaux; — 5° découvertes, faits et renseignements divers, statistique, nécrologie; — 6° reproduction des principaux articles sur des sujets celtiques parus dans les journaux indigènes ou étrangers. Cette partie aurait naturellement une étendue considérable, et on comprend quelle serait son utilité pour les celtistes qui ne peuvent ni connaître ni se procurer tout ce qui se publie sur les sujets qui les intéressent; — 7° enfin la dernière division serait consacrée à la publication de textes celtiques anciens, inédits ou rares, avec traduction et notes.

III. — J'exprimais tout à l'heure l'opinion que cette revue devait être rédigée en français : il ne peut guère en être autrement pour une publication d'un intérêt aussi général; mais, à cette occasion, je dois émettre encore un vœu beaucoup plus difficile à réaliser et destiné peut-être à rester toujours à l'état de *desideratum*. Je veux parler de la formation d'une langue savante rapprochée le plus possible du type primitif et commun des idiomes néo-celtiques et qui servirait de moyen de communication entre les différentes fractions de notre race. Le vocabulaire se composerait, par ordre de préférence, de tous les mots communs aujourd'hui encore aux quatre dialectes, de ceux qui leur étaient communs à une époque antérieure, de mots artificiellement formés de racines communes et d'affixes communs. En général les formes les plus anciennes et montrant mieux l'étymologie devraient être préférées. Lorsqu'une idée nécessaire serait exprimée par deux mots entièrement différents

dans le gaélique et le kymrique, on les admettrait tous deux comme synonymes. La grammaire, aussi large et compréhensive que possible, se composerait de l'ensemble des lois philologiques communes et serait exempte d'irrégularités et d'exceptions.

Ainsi se formerait une langue avec laquelle tous les Celtes lettrés pourraient se familiariser sans une étude trop longue. Elle leur servirait à la fois de moyen de communication entre eux et d'introduction à l'étude des dialectes particuliers qu'elle éclairerait beaucoup. Comme l'usage, ou, du moins, la connaissance de cette langue savante s'étendrait, grâce à la diffusion de l'instruction, à un nombre de plus en plus grand de personnes, un de ses plus précieux résultats serait sans doute d'arrêter la marche toujours divergente des quatre idiomes sortis d'une source commune, et d'opérer sur plusieurs points d'heureux rapprochements.

IV. — Mais, outre ces moyens de correspondance ordinaire, il serait souverainement intéressant pour toutes les contrées celtiques de ramener, à des époques réglées, ces grandes réunions fraternelles dont la patrie de Taliesin a vu, il y a vingt-sept ans, le premier et mémorable essai. Chacune des quatre fractions principales de la race convoquerait tour à tour à une grande fête nationale, des députations prises dans toutes les classes des trois autres contrées. Après un compte rendu des travaux exécutés dans chaque pays depuis la dernière assemblée, on couronnerait solennellement les œuvres les plus utiles à la science celtique, et on décernerait des récompenses ou, au moins, des remerciements publics à tous ceux dont les efforts auraient contribué au bien moral ou matériel des populations. Des concours de poésie et de musique, des luttes gymniques formeraient aussi le fonds commun de ces fêtes auxquelles on pourrait utilement adjoindre des expositions d'objets d'art, d'agriculture et d'industrie. L'intérêt des affaires comme celui du plaisir se réunirait ainsi aux motifs plus élevés du patriotisme pour attirer un grand concours à ces nouveaux jeux olympiques servant de lien national entre des cités sœurs mais séparées par les institutions, comme celles de la Grèce antique. Une de ces grandes réunions pourrait avoir lieu tous les trois ans de façon que, dans un cycle de douze années, le Shannon, la Clyde, la Saverne et le Laita

verraient successivement rassemblés sur leurs bords une députation de chacun des membres séparés de la grande famille celtique.

Si ces réunions trouvaient quelque obstacle dans notre Bretagne, on pourrait les tenir provisoirement dans la Cornouaille insulaire. Ses habitants se sont laissé *saxoniser* de langue au siècle dernier, mais nous espérons que leurs cœurs sont restés bretons. La visite de leurs frères d'Armorique ne pourrait d'ailleurs que raviver leur patriotisme.

Est-il besoin d'ajouter que ceux des habitants des pays autrefois celtiques qui voudraient se rapprocher des tribus restées fidèles à l'esprit des ancêtres, que les étrangers sympathiques à notre race ou à nos études, qu'enfin les délégués d'autres nationalités anciennes désireuses d'établir des rapports avec la nôtre seraient tous reçus comme des hôtes chers et désirés dans ces « *synodes privilégiés de fraternité et d'union?* » Ces hôtes, ces coopérateurs sympathiques ne nous manqueront pas, je crois. Grâce aux progrès des études celtiques, on commence à se rappeler un peu plus en France que le pays portait un autre nom autrefois et que tout n'y date pas des invasions romaine ou germanique. Ceux chez qui le sang des premiers ancêtres parle avec le plus de force, sentent s'éveiller en eux de mystérieuses affinités et ils se trouvent tout naturellement citoyens, par le cœur et l'esprit, des nations celtiques proprement dites. Aussi, dès qu'ils revendiquent leurs lettres de naturalisation, ils ne les attendent pas longtemps; ils sont véritablement reçus en frères ! celui qui écrit ces lignes en est un humble et récent exemple.

V. — Mieux on se connaîtra, plus on apprendra à s'apprécier et à s'aimer mutuellement. Les préjugés qui pouvaient séparer, par exemple, les Gallois des Irlandais sont aujourd'hui bien diminués. D'ailleurs, s'il y a des souvenirs qui divisent, il y a aussi des souvenirs qui rapprochent. Les Gallois doivent se rappeler que c'est avec l'aide des Irlandais qu'ils remportèrent, en 1078, la célèbre bataille de Carno, tandis qu'un an auparavant le prince Rhys chassait les Anglais du sud de la Cambrie avec l'aide des Armoricains[1]. Les Ecossais, de leur côté, se souviendront sans doute que le sang ir-

[1] *Myrdhinn*, pp. 246 et 247.

landais s'est mêlé au leur dans presque toutes les batailles livrées pour la légitimité depuis Montrose jusqu'à Charles-Edouard.

Il y a eu plus d'une lutte sanglante entre les Gaëls et les Bretons, mais ces querelles fratricides doivent-elles laisser après elles de plus longues rancunes que les luttes intestines qui ont eu lieu si souvent, hélas! de clan gaël à clan gaël ou de clan breton à clan breton? La guerre entre les deux grandes familles de la race celtique a livré l'île de Bretagne et, par suite, l'Irlande, aux Saxons. L'union et l'entente peuvent seules permettre aux fils des vaincus, « *vitio parentum rara juventus*, » de sauver ce qui leur reste encore de l'héritage de leurs pères et de réparer, dans la mesure du possible, les conséquences de l'antique défaite. Jetons un coup d'œil sur notre passé, — ce passé si triste malgré toute sa gloire : — tous nos malheurs ne sont-ils pas venus de nos fatales dissensions? Les leçons, si chèrement achetées, d'une expérience de vingt siècles seront-elles toujours perdues pour nous? Je ne puis le croire.

De très-vives sympathies existent aussi entre les Français en général et les Celtes insulaires. On peut voir dans Giraud le Gallois[1] quels étaient les sentiments affectueux des Cambriens pour les Français au moyen âge, et aujourd'hui, grâce au progrès des études celtiques, on prend en France un intérêt de plus en plus vif au peuple gallois. Il est inutile de parler de notre affection profonde pour la malheureuse Irlande qui si souvent a répandu pour nous le plus pur de son sang. C'est à la France et non à l'Angleterre qu'il convient de lui donner le nom d'*Ile sœur*, *sister island*. Quant à l'Ecosse, « séparée de nous par toute l'étendue de l'Angleterre, » mais unie à nous par des intérêts communs et par un génie sem- » blable en bien des points[2], » je ne saurais mieux faire que de citer les paroles suivantes extraites d'un récent article de M. du Fresne de Beaucourt dans la *Correspondance littéraire*[3] :

« Nous gardons pour les Ecossais un sentiment qui a survécu

[1] *Apud Scriptor. rerum francic.*, t. XVIII, p. 160. Voy. *Myvyrian*, t. I, p. 153 et *Myrdhinn*, p. 252 et suiv.

[2] M. Francisque Michel. *Les Ecossais en France et les Français en Ecosse.*

[3] N° du 25 juillet 1864. p. 277.

aux événements et aux années : souvenir des services rendus; admiration pour une fidélité chevaleresquement gardée et héroïquement soutenue; — attrait vers une nation d'un caractère noble, fier, généreux, qui offre avec le nôtre plus d'une parenté, ce sera ce qu'on voudra; mais ce n'en est pas moins un sentiment traditionnel que les chefs-d'œuvre de Walter-Scott sont venus raviver et qui n'est pas près de s'éteindre. »

Un seul motif pourrait amener aujourd'hui de graves désaccords entre plusieurs membres de la famille celtique, c'est la différence de religion. Il n'y a pas d'intérêts au monde qui puissent entrer en balance avec ceux de la foi, mais ce serait mal les servir, à coup sûr, que d'en faire l'occasion de discussions capables de blesser la charité que nous nous devons mutuellement, comme chrétiens d'abord et comme Celtes ensuite.

Que nos frères gallois ne s'offensent donc pas, comme ils ont paru le faire, si nous exprimons un peu vivement nos regrets de les voir hors de l'unité catholique. De notre côté, nous devons voir, non sans tristesse sans doute, mais du moins sans colère, leurs efforts pour faire prêcher l'hérésie à notre langue fidèle. La vérité religieuse a souvent triomphé dans les conditions, humainement parlant, les plus défavorables, et ce qui se passe en Angleterre et aux Etats-Unis nous montre quels sont ses progrès lorsque l'égalité des armes lui est accordée. D'ailleurs, la vraie devise catholique a toujours été d'aimer les hommes tout en combattant les doctrines; à l'égard de compatriotes, les lois de charité et de support mutuel obligent d'une manière plus étroite encore. Promettons-nous donc tous, Ecossais, Irlandais, Gallois et Bretons, qu'au lendemain des luttes spirituelles que nous commandera notre foi — plus ou moins éclairée mais toujours sincère et charitable, — nous nous retrouverons, aussi unis qu'auparavant dans notre amour fraternel et prêts à combattre en commun pour la cause sainte du patriotisme et de la liberté.

L'union fait la force. Ecoutons en quels termes elle nous est conseillée et prédite par nos vieux bardes :

« Les Cambriens feront alliance avec les hommes de Dublin,

avec ceux de l'Irlande et de l'île de Mona, de la Bretagne, de la Cornouaille et des bords de la Clyde[1]. »

On le voit, aucune des fractions de la race celtique pure n'est oubliée. Attendrons-nous plus longtemps encore?

« Qu'ils soient donc convoqués, qu'ils s'assemblent tous, qu'ils se lèvent unanimement! un seul cœur! un seul dessein! une seule cause! »

« Que les confédérés se réunissent[2]! »

Quand cette union aura été réalisée aussi intime que nous le désirons et que nous avons le droit de l'espérer, nous pourrons marcher avec confiance dans notre route commune; nous aurons fortifié le présent et préparé l'avenir.

Alors les cœurs des Bretons, depuis si longtemps fermés, se rouvriront à l'espérance;

« Nos vieux saints *souriront* dans leur chapelle sombre[3]; »

et les os humiliés de nos pères tressailleront enfin d'allégresse.

VII.

La colonisation celtique.

« Ne des alienis honorem tuum, et annos tuos crudeli.
« Ne forte impleantur extranei viribus tuis et labores tui sint in domo aliena. »
Prov. V; 9, 10.

I. — Il me reste un dernier vœu à exprimer ici pour *l'avenir* des peuples de notre race. Chaque année un nombre considérable de Celtes vont chercher loin de leur pays natal un sol moins ingrat et des conditions sociales moins défavorables. Si leur nouvelle patrie leur offre plus de moyens d'échapper à la misère, s'ils y sentent moins durement peser sur eux le mépris saxon et la défiance saxonne, il n'y retrouvent pas moins dominante la race étrangère,

[1] Voy. le *Myvyrian*, t. I, pp. 156 et 551; *Vita Merlini caledonensis*, éd. de Michel et Wright, p. 39 et *Myrdhinn*, pp. 111, 134, 266 et suiv.

[2] *Myrdhinn*, p. 268.

[3] Brizeux. *Aux prêtres de Bretagne.*

et comme là elle n'élève plus contre eux aussi haute la barrière de ses injurieux préjugés, ils en arrivent à se confondre avec elle et à lui apporter le tribut de leurs facultés intellectuelles et de leur énergie physique. Chaque année une force celtique considérable est ainsi perdue sans aucun profit pour notre race.

Les Irlandais fournissent de beaucoup la majorité de ces tristes contingents; les Bretons armoricains n'émigrent pas; les Gallois et les Ecossais occupent à cet égard une position intermédiaire. Chacun sait quelle intensité effrayante atteignent la misère irlandaise et l'émigration irlandaise. J'ai indiqué plus haut quelques-uns des résultats de la statistique officielle[1]; qu'il me soit permis seulement de rappeler ici que plus de cent mille personnes en moyenne quittent l'Irlande tous les ans, et qu'il y a eu un moment où l'armée fédérale des Etats-Unis ne comptait pas moins de *deux cent mille* Irlandais sous les armes.

S'il faut en croire certains bruits, la plupart de ceux qui quittent ainsi la terre natale conservent au fond du cœur l'espoir de venir un jour la revendiquer les armes à la main. « On assure que c'est l'idée fixe de tous les émigrants irlandais qui, depuis quinze à vingt ans, viennent essaimer et demander droit de franchise et de travail dans le nord de l'Amérique. Cette idée germe, se développe, s'enracine dans leur esprit et dans leur cœur; elle les soutient au milieu de leurs rudes épreuves dans les chantiers et les ateliers des villes, dans les champs qu'ils labourent, dans les forêts qu'ils défrichent, dans les armées de l'Union où ils vont se familiariser avec le maniement des armes et faire l'apprentissage de la grande guerre[2]. »

Nous ne saurions lire dans les secrets de l'avenir, et nous ignorons si les rêves de la *Fennian Society* doivent se réaliser un jour; mais dans l'état actuel des affaires de ce monde et spécialement de celles de « frère Jonathan » il serait bien imprudent d'y compter. Cependant il importe, en toute hypothèse, qu'une si grande force celtique ne soit pas vainement dispersée. L'émigration lointaine n'est pas,

[1] Voyez le numéro d'octobre, p. 274.

[2] M. Eugène Chatard. Extrait d'un article sur l'émigration irlandaise publié dans la *Presse* en 1863.

au reste, la seule cause de cet éparpillement d'énergie. Beaucoup d'Irlandais quittent aussi leur pays pour louer leurs services en Angleterre comme ouvriers, comme domestiques[1], ou, ce qui est bien triste, comme soldats. Leurs frères des hautes terres d'Ecosse descendent aussi de leur pays pour s'engager dans les fabriques des Lowlands.

Mieux vaut encore pourtant les voir s'étioler dans les ateliers de Glasgow que briller dans un de ces magnifiques régiments de highlanders, si justement redoutés des ennemis de l'Angleterre. Les Celtes composent la plus grande partie de l'infanterie anglaise, on peut dire qu'ils sont le nerf de son armée. Une statistique récente constatait que *plus de la moitié* de l'infanterie anglaise était catholique, c'est-à-dire, à peu de chose près, irlandaise. Ajoutez-y les régiments highlanders et on peut affirmer, sans faire injure au courage anglo-saxon, que le tiers restant, *recruté aujourd'hui à grand peine*, selon le récent aveu de M. Cobden, ferait triste figure à défendre les immenses possessions de l'empire britannique. — Ainsi ce sont des Celtes qui se font les instruments volontaires de la domination anglaise sur des populations innombrables et sur leurs propres compatriotes! « *Queis neque boni intellectus, neque mali cura, sed mercede aluntur, ministri sceleribus*[2]. »

Si au lieu de se disperser au hasard, comme un fleuve dont le soleil dessèche les branches trop divisées, les émigrants gaëls, ou seulement irlandais, s'étaient, depuis trente ans, donné rendez-vous sur un même point de la surface du globe, ils y formeraient déjà une nation de trois millions d'hommes environ, capable de faire respecter son indépendance et de se développer librement selon son génie spécial. S'ils avaient occupé un des territoires déserts ou peu peuplés des États-Unis, ils y constitueraient un ou plusieurs États se gouvernant par leurs propres lois et rattachés à

[1] Cela ne leur est pas toujours facile. La plupart des demandes de domestiques qui remplissent des colonnes d'annonces dans les journaux anglais, se terminent par cette indication préventive : *Irish not taken.*

[2] Tacite. — Et quelle *récompense!* Il est impossible à un soldat anglais de gagner l'épaulette, quelles que puissent être sa conduite et ses actions d'éclat. L'Angleterre est plus arriérée sur ce point qu'aucune autre nation de l'Europe ou du monde.

Washington par un simple lien fédéral. Il est trop tard aujourd'hui pour réaliser utilement ce dernier plan. Le littoral de l'est est depuis longtemps occupé; les territoires maritimes de l'Orégon et de Washington, au nord de la Californie, se peuplent rapidement. Quant à se grouper dans l'intérieur, il n'y faut pas songer : les peuples étouffent loin de la mer.

Voyons s'il n'y aurait pas un autre parti à prendre.

II. — Le petit peuple gallois qui a précédé ses frères dans la voie de la diffusion de l'instruction nationale et populaire, paraît devoir les précéder aussi sur le terrain de la colonisation celtique. Il y a près de deux ans, un journal de Paris publiait la note suivante :

« Un individu représentant une société d'émigration galloise a quitté l'Angleterre par le dernier steamer de novembre, se rendant à Buenos-Ayres dans le but de déterminer l'endroit le plus favorable pour fonder un établissement sur la côte de Patagonie; et, en second lieu, avec la mission d'entrer en négociation avec la république Argentine pour obtenir, à la condition d'une allégeance purement nominale, une portion de territoire qui serait colonisée exclusivement par des Gallois. Un petit groupe de Gallois enthousiastes a exprimé la crainte de voir bientôt se perdre la langue welsh et en même temps disparaître les coutumes et les qualités nationales. Ils n'ont rien trouvé de mieux, dans ce but, que de créer une colonie gouvernée par des Gallois, et dont toutes les affaires seraient traitées en welsh. Ces hommes ont montré une extrême activité à réaliser leur programme; ils se sont fixés dans la péninsule de Wades *(sic)* ou dans ses environs, en Patagonie, vers le 43e degré de latitude sud, trouvant que c'était la seule place dans le monde adaptée à leur projet [1]. »

III. — A-t-il été donné suite à cette résolution? C'est ce que le défaut de relations entre les Bretons des deux côtés de la Manche nous laisse encore ignorer [2]; en attendant, nous accompagnons de nos vœux les plus sympathiques ces hardis pionniers de la coloni-

[1] *Gazette de France* du 17 décembre 1862.

[2] J'ai posé, sans résultat jusqu'ici, cette question dans le n° 6 (juin 1864) du journal l'*Intermédiaire (Notes and Queries* français.) Paris, Duprat.

sation celtique. Ils pouvaient difficilement, en effet, trouver un point du globe mieux approprié, je ne dis pas seulement à l'objet particulier qu'ils avaient en vue, mais à une colonisation celtique générale. L'extrémité australe de l'Amérique, depuis les frontières assez mal définies de la Confédération Argentine, jusqu'au cap Horn, s'étend, libre de toute colonisation européenne, sur une longueur de 18 à 20 degrés (450 à 500 lieues) et une largeur moyenne d'au moins 150 lieues. Elle est parcourue, plutôt qu'habitée, par les rares tribus nomades des Puelches, Molouches ou Tehuels, à l'exception de l'angle nord-ouest dont la côte appartient au Chili, et dont l'intérieur est occupé par l'ancienne et vaillante nation des Aucas ou Araucans.

Cette vaste étendue de pays offrant, du 37e au 56e degré environ, toutes les variétés de climat de la zône tempérée, possède toutes les ressources et toutes les conditions de sécurité nécessaires à l'établissement d'une nombreuse colonie et à la formation d'un grand peuple. Placée à l'extrémité d'un continent immense, entre l'Australie et le Cap, elle est baignée de trois côtés par la mer qui lui ouvre de faciles communications avec le reste du monde. Du quatrième côté, au nord, les solitudes des Pampas et deux grands fleuves la séparent des établissements de la race espagnole, dont on n'a à craindre ni la fécondité gênante, ni l'activité inquiète, ni l'esprit d'envahissement qui rendent si dangereux le voisinage des Anglo-Saxons. A la frontière chilienne, on trouve les Araucans (qui se nomment eux-mêmes *Aucas*, c'est-à-dire *hommes* par excellence); mais, à coup sûr, la race celtique, *non ignara mali*, saura se faire une alliée plutôt qu'une ennemie, de cette intéressante nation autrefois tributaire de l'empire inca [1], et qui lutte avec succès, depuis plus de trois siècles, pour son indépendance. La Patagonie est divisée en deux parts très-inégales par les Andes (*Pire* en Araucan) qui renferment dans leur sein tant de richesses métalliques; plusieurs grands fleuves y prennent leur source et coulent

[1] On dit que c'est chez elle que s'est conservé le secret d'une écriture hiéroglyphique, différente des *Quipos*, et autrefois en usage chez les Péruviens. Voy. M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, *Le Livre sacré et les Mythes de l'Antiquité américaine*, page ccxx, note.

dans l'Océan Atlantique. L'intérieur est encore presque inconnu ; on sait seulement qu'on y trouve alternativement des rivières, des forêts et des plaines sablonneuses et salées. L'extrémité méridionale est habitable, quoique assez froide, et porte de belles forêts au flanc de ses montagnes couronnées de neige.

Cet espace n'est-il pas assez vaste pour que les pays celtiques puissent y verser le trop-plein de leur population ? Gaëls et Bretons pourraient s'y établir sur des points de leur choix, assez éloignés les uns des autres pour éviter les querelles de frontières, assez rapprochés pour se prêter mutuellement secours au besoin.

Qui sait si cette part importante du continent américain, merveilleusement préservée jusqu'ici de toute colonisation européenne, ne nous a pas été gardée par Dieu même pour offrir à notre race un abri sûr où un grand nombre de ses enfants puisse se multiplier en toute sécurité et se préparer en paix à de nouvelles et glorieuses destinées ? Qui sait même si elle ne nous est pas réservée comme dernier asile dans le cas d'un immense et irréparable désastre qui frapperait la race tout entière ?

IV. — En traversant l'Océan Atlantique pour aller fonder dans un autre hémisphère une Hibernie, une Albyn, une Bretagne nouvelle, les Celtes ne feraient d'ailleurs que poursuivre la marche traditionnelle de leurs pères, commencée au pied du Caucase indien et suivie à travers les siècles vers le soleil couchant, jusqu'aux derniers rivages de l'Europe occidentale. On ne pourrait plus même, aujourd'hui, affirmer sans témérité que l'antique avant-garde de la race aryenne ait arrêté sa course devant la barrière humide, regardée par les Romains comme la dernière limite de la terre habitable. Peut-être nos frères retrouveraient-ils en plus d'un endroit, dans ce continent appelé le *Nouveau-Monde*, le sang d'hommes de leur race mêlé à celui des indigènes. Bien des indices portent à croire que des fractions assez considérables de peuples de race blanche se sont établies en Amérique à des époques fort reculées [1]. Mais sans remonter aux premières migrations des Aryas, on

[1] Il existe, dans les deux Amériques, une variété extrême de types indigènes appartenant à des races très-diverses. Quelques-uns de ces types, gravés sur les monuments antiques ou encore vivants aujourd'hui, ont gardé les caractères princi

peut trouver la trace d'anciennes communications entre les Celtes et l'Amérique. Nous ne parlerons pas du prince Madawc et des Indiens gallois, dont l'existence paraît encore fort problématique, mais nous appellerons l'attention de nos lecteurs sur l'Irlande, de toutes les terres européennes la plus rapprochée du nouveau continent.

Comment ne pas croire, en lisant les merveilleuses légendes *(imramha)* sur les voyages maritimes de saint Brendan, de Brekan Mac Neil et de ses cinquante navires, des trois fils de Corra, de Snedgus et de Mac Riagla, comment ne pas croire à d'anciennes relations entre les Irlandais nouvellement convertis et les terres américaines? S'il est naturel de voir dans les « montagnes lançant des flammes » les « cathédrales de cristal » dont ils parlent, les volcans et les glaciers des régions polaires, ne peut-on pas reconnaître les contrées chaudes du même continent dans ces régions dont « les feuillages, les fruits, les oiseaux, la végétation, la température » ne leur rappelaient en rien leur patrie, dans ces îles remplies d'oiseaux « au plumage de safran, de pourpre et d'azur, dont la tête est d'or et les ailes d'argent » qui se perchent sur des « arbres aux feuilles toujours vertes, lustrées, larges comme des peaux de buffle? » Suivant les récits de ces hardis navigateurs, ils trouvèrent dans ces merveilleuses contrées des frères de race et de langue précédemment établis : « Entendez-vous, se dirent-ils en » approchant d'une île voisine de celle des oiseaux, entendez-vous » le *Shianan*, l'air plaintif des femmes d'Erin? » — « Descendus à » terre, ils furent accueillis avec grâce par des Irlandaises; elles » leur parlèrent leur belle langue et les conduisirent à leur chef. »

paux de la race européenne. Nous citerons la phrase suivante extraite d'un article de M. Beulé, qui a paru dans le *Journal des Savants* (mars 1864). Il avait pour objet une intéressante publication : *Cités et Ruines américaines;* photographies et texte de M. Charnay, introduction de M. Viollet-Leduc; Paris, 1863. — « M. Flourens n'y » trouve (dans l'Amérique centrale) aucun type nouveau, aucun symptôme d'une » race étrangère à celles qui occupent le reste du globe. On rencontre des sujets » appartenant à la race finnique, des métisses malais, des transitions graduées » entre le sang touranien et le sang blanc, des types vraiment nobles qui se rattachent » à la souche indo-européenne. »

— « Je règne, dit-il aux navigateurs, je règne ici sur de pauvres » exilées de notre doux pays d'Erin [1]. »

Mais la tradition irlandaise n'est pas seule à témoigner des anciens rapports des Gaëls avec l'Amérique. En commentant deux passages importants du moine irlandais Dicuil, Letronne [2] a prouvé que l'Islande a été visitée et peut-être colonisée par les Irlandais en 795, c'est-à-dire soixante-cinq ans avant qu'elle ne le fût par les Scandinaves. « Le *Landnamabok*, publié de nouveau dans une collection de Sagas historiques [3], rapporte textuellement que les Norwégiens trouvèrent en Islande *des livres irlandais*, des sonnettes et d'autres objets que les Papæ « hommes d'occident qui professaient la religion chrétienne, » y avaient laissés. Un saint (?) irlandais du nom de Vigile, vivant au VIIIe siècle, accusé près du pape Zacharie d'avoir enseigné des hérésies au sujet des antipodes, lui écrivit d'abord et ensuite alla à Rome pour se justifier; il y affirma que les Irlandais *communiquaient habituellement* avec un monde transatlantique. « Dans les Sagas islandaises, toute cette » contrée (la Floride) comprenant même la Géorgie actuelle et les » Carolines, apparaît désignée sous le nom d'*Irland-ik-Mikla* ou » *la Grande-Irlande* et par celui de *Hvitramanaland* ou *la Terre* » *des Hommes blancs*. Est-ce vers ces rivages que les Irlandais et » les Gallois naviguaient au moyen-âge? Au Xe siècle, reprennent » les Sagas, une tempête y jeta Ari, fils de Mar de Holum, *qui s'y* » *laissa baptiser* [4]. »

C'est à un ouvrage de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, plein des plus importantes et des plus curieuses révélations sur l'Amérique, que j'emprunte ces renseignements. Il faut donc probablement, remarque le savant auteur, « attribuer à d'anciens moines irlandais

[1] *La Légende celtique et la Poésie des cloîtres en Irlande, en Cambrie et en Bretagne*, 2e édition. Paris, Didier, 1864, pp. LVI-LXI; cf. O'Curry, *Lectures*, p. 334.

[2] *Recherches géographiques et critiques sur le livre De mensura orbis terræ*, 1814, pp. 25, 129, 139, 146, et *Additions*, pp. 90 et suivantes.

[3] Voir l'*Histoire d'Islande* dans l'*Islendenga-Sagur* et l'*Histoire des îles Fœroé* dans le *Fœreyinga-Saga*.

[4] Beauvois, *Découvertes des Scandinaves en Amérique*, etc., dans la *Revue orientale et américaine*, t. II, p. 116.

les traces du christianisme et de staurolâtrie (adoration de la croix) qu'on a rencontrées depuis dans les régions américaines [1]. »

Quoi qu'il en soit de ces antiques relations entre nos ancêtres et ceux de la race rouge, et du plaisir que nous pourrions trouver à cette pensée que nous restons fidèles à de vieilles traditions en peuplant une terre lointaine, nous avons un intérêt évident et actuel à empêcher que le trop-plein de nos populations ne perde sa nationalité en émigrant sur des terres saxonnes. Nous devons, au contraire, favoriser de tout notre pouvoir la formation d'un nouveau peuple celtique dans les plus heureuses conditions d'indépendance et de sécurité. Mais il faut se hâter de diriger le courant de notre émigration vers cette grande terre qui ne saurait rester plus longtemps inoccupée sans exciter d'ardentes convoitises. La gravité et l'urgence de cette tâche nous montrent encore avec une bien grande force la nécessité de nouer au plus tôt des relations suivies entre les différents groupes celtiques d'Europe et d'établir une entente commune entre eux et les Celtes dispersés en Amérique, en Australie et dans l'Inde.

Résumé.

Arrivé à la fin d'une tâche bien au-dessus de mes forces, je dois exprimer de nouveau mon regret profond qu'une voix éloquente et aimée des Celtes n'ait pas voulu leur adresser elle-même ce pressant appel. Toute ma confiance repose sur le patriotisme de ceux qui me liront : s'il est ce qu'il doit être, c'est assez de la voix la plus faible pour réveiller dans leur cœur un puissant écho.

Si je n'avais craint de mettre le pied sur un terrain prohibé, j'aurais cherché à montrer le droit imprescriptible de toute race, de tout débris de nation, de toute individualité collective à vivre de sa propre vie et à se développer librement selon sa nature et ses tendances spéciales. J'ai, du moins, constaté dans la race celtique actuelle une énergie vitale encore puissante et, en même temps,

[1] *Dissertation sur les Mythes de l'Antiquité américaine*, servant d'introduction et de commentaire au *Popol vuh*, livre sacré des Quichés. Paris, Durand, 1861. Voyez pp. LII, LIII. LIX, LXXIV, CLXV, CCXXIII et CCXXVI, et suiv. CCXXXIII et CCXLIII.

le malaise indéfinissable qui la tourmente. J'ai signalé, à côté des plus puissants motifs d'espérance, un danger de dissolution lointain encore, mais inévitable si l'on n'apporte au mal de prompts et énergiques remèdes. J'ai essayé d'indiquer dans quel sens on devait diriger les premiers efforts : pour chacun des pays celtiques et, en particulier, pour l'Armorique, j'ai parlé de la nécessité de travailler à l'union et à l'entente entre toutes les classes de la population, de pourvoir à l'éducation nationale, de faire apprendre la langue indigène à tous les enfants des villes, enfin de publier, dans cette langue, un ensemble d'ouvrages propres à donner satisfaction aux besoins intellectuels des populations.

J'ai exprimé le vœu qu'une œuvre semblable de défense et de régénération s'accomplisse parallèlement dans les autres contrées celtiques, et qu'un même esprit, que des intérêts communs réunissent désormais dans une indissoluble union ces frères trop longtemps séparés.

Enfin, tout en reconnaissant que le véritable champ de bataille se trouve sur ces vieilles terres celtiques et qu'il faut y retenir le plus possible leurs habitants patriotes, je me suis proposé d'appeler l'attention sur l'immense intérêt qu'il y a pour nous à ce que nos émigrants, au lieu de se répandre au hasard sur des terres étrangères où ils sont à jamais perdus pour leur race, concentrent leurs forces sur un sol vierge et libre où ils puissent suivre en paix leurs destinées et former avec le temps un grand peuple.

Telle est, je crois, notre tâche ; telle est la mission qui s'impose à chacun de nous dans la mesure de ses forces. Les Celtes modernes n'y failliront pas : ils savent que leur cause est, aujourd'hui comme autrefois, « celle de la justice, du droit et de la liberté. »

Leur conduite sera pour les peuples un exemple et un enseignement. Aucun effort tenté pour le bien n'est perdu dans l'économie des affaires de ce monde, et, dans l'autre, Dieu ne laissera jamais sans récompense les luttes livrées pour la patrie d'ici-bas.

Il ne nous reste plus qu'à appeler sur ces luttes pacifiques la bénédiction de Celui qui peut seul les rendre fécondes :

« *Et enim Dominus dabit benignitatem et terra nostra dabit* » *fructum suum.* » Ps. LXXXIV, 13.

Conclusion.

Pour entrer sans plus tarder dans l'unique voie qui conduise au but, la voie pratique, je propose *la mise à exécution immédiate* des mesures suivantes :

1° Souscription générale pour la publication d'un choix d'ouvrages en langue bretonne armoricaine.

2° Etablissement de rapports entre les diverses sociétés bretonnes actuelles et les sociétés galloises, irlandaises et écossaises.

3° Préparation d'un congrès général de la science celtique.

4° Formation d'un comité pour l'émigration et la colonisation celtique, lequel se mettrait en relation avec les sociétés particulières de Galles, d'Irlande, d'Ecosse, d'Amérique et d'Australie [1].

CH. DE GAULLE.

[1] En prêtant notre publicité aux larges vues de M. Charles de Gaulle, qu'une certaine philosophie chagrine et sceptique ne manquera pas de trouver chimériques et d'accabler de son dédain, nous sommes heureux d'annoncer la réalisation d'un projet qui prouvera la possibilité de mettre dès aujourd'hui à exécution une partie des désirs formés par un si noble cœur. Mgr l'évêque de Quimper et de Léon, dont on connaît le dévouement aux intérêts de son diocèse, va fonder un journal hebdomadaire tout entier en breton. Religion, histoire, hagiographie, agriculture, hygiène, critique, poésie, nouvelles diverses, ce journal traitera de tout, excepté de politique.

Les meilleures dispositions on été prises par Sa Grandeur pour en assurer le succès.

(Note de la Rédaction.)

HUIT JOURS SUR LES BORDS DU RHIN

IMPRESSIONS & SOUVENIRS.

Vous n'êtes pas étranger à ce qu'il est convenu d'appeler la *civilisation*, au point d'ignorer qu'il est, chaque année, une époque où tout Parisien qui se respecte ne peut, sans déshonneur, rester à fouler l'asphalte du boulevard, et doit poliment céder le macadam et sa poussière aux Anglais et aux provinciaux qui viennent le remplacer dans sa ville abandonnée. Jusqu'ici je n'avais obéi que fort imparfaitement, je l'avoue, à cette loi du bien-vivre, posée par Messieurs de la Chronique, organes patentés de la haute *fashion*, de la *high-life*, comme disent ces Messieurs (dans ce monde-là, vous le savez, pour être le plus possible Français, il faut parler anglais). J'avais bien fait quelques excursions de ci, de là, sur les côtes normandes, par exemple, dans les lieux les mieux posés, les plus en renom chez la *gentry*. J'avais visité le Brighton français, Dieppe et sa plage hérissée de galets, Fécamp, Saint-Valery, le Havre, Etretat, *inventé* par A. Karr. Il me souvient même d'avoir pris deux ou trois bains sur la magnifique plage de Trouville, un village normand dont la mode s'est emparée et que les princesses de la main droite et de la main gauche sont en train de transformer en un Longchamps parisien, ou mieux, dit-on, en un village d'opéra-comique avec bergères en robes courtes, en bottes molles et portant houlettes sous prétexte de cannes (je m'abstiens de pousser l'allégorie jusqu'aux *moutons*, de crainte d'offenser les maris de ces dames.) — Mais tout cela ne suffisait pas à mon zèle d'aspirant *gentleman*. Il y avait encore des choses que j'ignorais, des lieux célèbres que je n'avais pas visités.

« Tout Paris, me disait la Chronique, se trouvait l'autre jour aux » courses de Bade. Le vicomte de, etc., etc. »

Ou bien :

« Tout Paris se pressait hier autour d'une table de *trente et* » *quarante* au Casino de Hombourg, pour assister au triomphe de » G. qui a fait sauter la banque. »

Une autre fois, c'était le tour d'Ems ou de Wiesbaden, qui voyait l'inévitable *tout Paris* se donner rendez-vous dans son Kursaal, — lequel, à dire vrai, peut contenir au plus quelques centaines de personnes.

Or, tant qu'il restait dans mon éducation d'homme civilisé une anssi regrettable lacune, je ne pouvais me flatter d'être à la hauteur du siècle de la vapeur, du gaz, du télégraphe électrique et de la Chronique.

Donc, un beau jour, n'y tenant plus et alléché d'ailleurs par les offres obligeantes des Compagnies du Nord et de Strasbourg, je m'embarque dans un wagon de deuxième classe, en compagnie de quelques amis, et nous voilà en route pour l'Allemagne.

Déjà, comme avant-goût, de toutes parts nos oreilles ne percevaient que les noms gutturaux de l'idiome irrévérencieusement appelé par Charles-Quint la *langue des chevaux*. Impossible de me faire illusion : évidemment le train qui m'emportait ne contenait point le *tout Paris* de mes rêves. Pour me consoler, je me dis que j'allais sans doute le retrouver en Allemagne. Presque tous nos compagnons de route étaient d'honnêtes Allemands qui regagnaient leur pays natal. Pour obéir à la tradition, je devrais peut-être vous esquisser ici la silhouette de mes voisins. Les *sujets* en vaudraient la peine. Qu'il me suffise de vous dire, pour ne pas allonger hors de propos ma narration : En voyage, défiez-vous des Allemands, excellentes gens au demeurant, mais d'un voisinage redoutable. Les nôtres, en personnes de précaution, avaient leurs sacs de nuit bourrés de comestibles nationaux, fort appétissants sans aucun doute pour un palais allemand, mais dont les fortes senteurs pinçaient violemment le nerf olfactif. (Ajoutez à cela que, le jour fini, nos Germains, avec une unanimité qui est à elle seule un trait de mœurs, se débarrassent en tapinois de leurs chaussures, par économie sans doute et pour en ménager la semelle.) Le tout composait une atmosphère douteuse, dont une petite-maîtresse se serait malaisément accommodée.... et d'où j'ai hâte de vous sortir.

I.

La Belgique. — Cologne. — Bonn. — Les Sept Montagnes.

La nuit est venue. Nous voici dans cette partie de la Belgique qui s'étend de Charleroi à Namur et à Verviers, et qui, par sa nature accidentée et pittoresque, rappelle la Suisse et certains de ses paysages. Ce ne sont que vallées et collines, également verdoyantes, les unes sillonnées par la voie de fer, les autres percées de tunnels multipliés. Au clair de lune, nous voyons de toutes parts flamboyer, comme des phares, les hautes cheminées des usines, si nombreuses dans ce pays industrieux où le fer se façonne et se manipule de toutes les manières : c'est ici que se fabriquent ces célèbres armes de Liége, qui, dispersées par le commerce aux quatre points cardinaux, s'en vont semer la mort à la surface du globe. En haut, ces flammes dont les crêtes vacillantes lèchent le ciel obscurci ; — en bas, les rouges lueurs vomies par la gueule béante et embrasée des hauts-fourneaux, prêtent au paysage nocturne un aspect fantastique. — Mais réservons pour de plus dignes objets notre admiration et nos adjectifs.

Station de *Herbesthal*.... Cela sent déjà terriblement l'allemand. Aussi sommes-nous arrivés à la frontière de la Prusse rhénane, et ces soldats dont les casques à paratonnerre étincellent au soleil levant, sont des gendarmes de S. M. Frédéric-Guillaume, — guerriers peu terribles et fort débonnaires, du reste, et qui négligent, très-heureusement pour nous, de s'enquérir si nous sommes munis de passeports. D'ailleurs, nous allions, pendant huit jours, parcourir une douzaine de royaumes, villes libres, duchés grands et petits, sans provoquer jamais à cet égard la question la plus discrète de la part d'une autorité quelconque.

Bientôt nous voyons, du haut d'un viaduc, surgir à nos pieds un amas de maisons entrecoupées de rues et dominées çà et là par des monuments : c'est Aix-la-Chapelle. La vieille cité impériale s'étale coquettement dans une large et riante vallée ; ses environs accidentés, ses parcs, ses eaux, ses jardins, lui font une ceinture charmante, surtout à cette heure matinale. Quel regret de ne

pouvoir nous arrêter pour aller visiter l'intérieur du vénérable *Munster* (cathédrale) dont nous apercevons là-bas la tour massive et dont Charlemagne posa les assises; faire un pieux pèlerinage au tombeau du grand empereur, contempler ses restes, toucher son crâne, l'un des plus puissants que la main du Créateur ait pétris !.... Mais l'inexorable vapeur nous a déjà emportés bien loin sur ses roues enflammées. Nous dépassons tour à tour Stolberg, Eschweiler, la rivière de la Roër (pr. *Rour*), célèbre par la bataille de ce nom qui nous donna la rive gauche du Rhin, en 1794. Au sortir des noires ténèbres du grandiose tunnel de Kœnigsdorf, long de 1400 mètres, nous voyons bientôt émerger de la plaine des tours et des clochers que domine une masse imposante : nous saluons Cologne et son fameux dôme.

Une demi-heure plus tard, nous pouvions contempler de près le chef-d'œuvre, l'un des plus parfaits de l'art gothique, — son portail, malheureusement inachevé, mais où le ciseau a prodigué ses plus variées et ses plus délicates richesses, — ses vastes nefs aux arcades aériennes, terminées par un chœur grandiose, tout resplendissant de dorures, de peintures et de vitraux. C'était le dimanche; le prêtre était à l'autel; enfants et peuple chantaient, emplissant les voûtes sonores d'une harmonie simple et pénétrante. Reculant vers le passé, l'imagination se reportait instinctivement vers ces siècles, barbares à tant de titre, mais si puissants par la foi et les œuvres,

« Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin dans leur robe de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés,
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés. »

Je me garderai d'essayer de vous peindre ce spectacle et surtout cet édifice : outre l'espace que je n'ai point, il me faudrait, pour accomplir dignement cette tâche, l'inspiration du poète et la science de l'archéologue. J'aime mieux vous dire simplement : représentez-vous la cathédrale d'Amiens, celles de Troyes et de Beauvais, et la Sainte-Chapelle de Paris, et bâtissez dans votre imagination (comme le fit, dit-on, sur le papier l'architecte anonyme du monument) un temple qui procède des unes et des autres et en résume les beautés : vous aurez, avec de plus vastes proportions, le dôme de Cologne. Songez encore que ce magnifique édifice surpasse en longueur Notre-Dame de Paris, et que, si elles sont jamais achevées, ses deux tours jailliront dans les airs à environ 80 pieds plus haut

que la flèche de Strasbourg, l'un des monuments les plus élevés du globe, avec la pyramide de Chéops. Etonnez-vous, après cela, que l'imagination populaire, si avide de légendes chez les riverains du Rhin, n'ait cru pouvoir mieux faire que d'attribuer le premier plan du célèbre dôme au diable en personne. Il est vrai que le *malin* trouva plus malin que lui et perdit son enjeu au marché. Toutefois, six siècles ont donné jusqu'ici raison à la prédiction de l'ange déchu, qui, de dépit, condamna jadis le temple à rester inachevé. Espérons que les grands travaux poursuivis depuis près d'un demi-siècle, feront mentir encore une fois le *père du mensonge*. Je ne puis que mentionner au courant de la plume les richesses religieuses, historiques, archéologiques et légendaires contenues dans l'enceinte du dôme, ses tombeaux dits des *Rois Mages*[1] et des évêques-électeurs, son opulent *Trésor*, ses verrières du temps de Maximilien, etc.

Outre la cathédrale, Cologne possède un grand nombre d'autres églises de tous les styles et de tous les âges, le *Musée Wallraf*, archéologique et artistique, un superbe hôtel-de-ville, un pont monumental sur le Rhin. Cette ville vit naître Rubens et, comme vous le savez, un produit fameux qui, plus que le grand artiste, a popularisé dans les deux mondes le nom de sa patrie : *l'eau de Cologne*, avec l'innombrable dynastie des *Farina*. Où que vous alliez, votre œil est arrêté au passage par l'enseigne de l'un d'eux, lequel, comme de juste, s'appelle toujours *Jean-Marie* et est toujours *le seul et unique*. C'est à dégoûter à jamais d'acheter de l'eau de Cologne, par l'embarras du choix, à l'instar de l'âne de la scolastique.

Cependant l'hippogriphe de la vapeur siffle et rugit; il faut obéir à ses appels et se confier de nouveau à ses ailes puissantes, non sans être allés, au préalable, saluer le Rhin, qui nous portera bientôt à son tour.

En sortant de Cologne, le chemin de fer et le fleuve coupent une plaine riche et bien cultivée, mais plate et monotone. Nous traversons Bonn, qui vit naître Arndt, le fougueux *gallophobe* de 1813, le Tyrtée de la Coalition, et Beethoven, le roi de la symphonie. L'université de Bonn, l'une des plus célèbres de l'Allemagne, a été illustrée par le professorat de W. Schlegel, le savant philologue,

[1] Suivant une pieuse légende, en effet, les reliques des royaux adorateurs de l'Enfant-Dieu, reposeraient dans la cathédrale de Cologne, laquelle fut appelée souvent, pour cela, *les Trois Rois*.

et de Niebuhr, l'historien systématique. C'est tout ce que je vous dirai de cette ville, peu remarquable d'ailleurs, et dont le souvenir m'est resté comme assombri par la pluie qui, lors de notre passage, répandait sur le paysage le mélancolique voile de ses nappes fluides. N'emportons-nous pas, en effet, dans notre mémoire, la nature telle qu'elle nous est apparue? Heureux le voyageur qui peut la contempler à son point, pour ainsi dire, lorsque la terre et le ciel sont en parfaite harmonie, lorsque surtout, au lieu d'inonder la terre attristée, comme s'il se fondait en larmes, le ciel semble éclater de joie sous les rayons du soleil, ce merveilleux magicien qui, présent, met la terre en fête, et qui, absent ou seulement obscurci, la voile d'un crêpe de deuil. Par bonheur, le temps ne tarda pas à se rasséréner, et, quand bientôt nous mîmes pied à terre à la gare de Rolandseck, le soleil nous invitait à contempler le splendide panorama qu'il illuminait de ses plus gais rayons. Car nous étions arrivés aux portes du Rhin pittoresque, et le paysage qui s'étalait devant nos yeux charmés, était comme le vestibule qui allait nous donner entrée dans ce magnifique royaume de la féerie et de la légende, — vestibule grandiose et plein de promesses.

Pour mieux jouir du spectacle offert à nos regards, comme un avant-goût, par la nature, qui allait se montrer pour nous si prodigue de beautés, nous gravissons à travers jardins, vignobles et bois la montagne de *Rolandseck*, et, parvenus au sommet, tout essoufflés de l'effort, nous regardons. A nos pieds, tout en bas, à une profondeur de plusieurs centaines de mètres, coule majestueusement le Rhin qui, après avoir embrassé de ses flots verdâtres la fraîche île de Nonnenwerth, s'enfuit à gauche vers Bonn et Cologne et se perd dans un lointain vaporeux. Devant nous, sur la rive opposée, s'étagent en amphithéâtre, jusqu'au bout de l'horizon, les verdoyants mamelons des *Sept Montagnes*, que domine le pic aigu du *Drachenfels* (Roche du Dragon), surmonté lui-même d'un *burg* en ruines, aux murailles pendantes. Le long du fleuve, sur les deux rives, se groupent, çà et là, tapis au pied des monts, villes et villages, *Kœnigswinter*, *Oberwinter*, *Unkel*, etc., dont les maisons blanches se détachent sur la verdure du fond et semblent comme autant de nains que les géants voisins écrasent de leur haute stature.

Voilà ce que j'appellerais le squelette du paysage; mais comment rendre avec un peu d'encre et une simple plume, bien inha-

bile encore, ce qui demanderait un pinceau exercé et la magie du coloris, ces lignes onduleuses, ces jeux de lumières, ces nuances infinies, ces lointains bleuâtres, le charme, la vie enfin avec ses formes multiples et insaisissables, dans ce que nous appelons si improprement la nature inanimée?

Le mont du Rolandseck lui-même, notre observatoire aérien, dont l'arcade en ruines s'ouvre comme un cadre où se découpe un pan du paysage, sert de pendant au Drachenfels, sans s'élever à sa hauteur. Ici viennent en pèlerinage les poètes et les femmes à l'âme tendre et romanesque; car ici, dit-on, aima et souffrit un noble preux, Roland lui-même, le vaillant neveu du grand Charles. C'était peut-être à l'endroit même où nous sommes en ce moment, sur cette pierre où nous restons accoudé dans notre silencieuse contemplation, que le héros pensif venait s'asseoir chaque matin, cherchant là-bas des yeux la bien-aimée qui, sur la nouvelle prématurée de sa mort, avait pris le voile dans le monastère de Nonnenwerth [1]. Un jour, elle ne vint point au muet rendez-vous. Le vainqueur des Maures se laissa vaincre par la douleur, et bientôt son fidèle écuyer Olivier trouva son maître sans vie, l'œil encore entr'ouvert et tourné vers le cimetière du couvent.

Car, suivant la légende allemande, Roland ne serait pas mort à Roncevaux, comme l'affirme l'histoire, mais bien sur le Rolandseck, auquel il a légué son nom.

L'Allemagne, d'ailleurs, dans son patriotique égoïsme, revendique exclusivement pour siens Charlemagne et Roland, et les échos de la vallée du Rhin, en particulier, sont encore tout pleins de ces deux grands noms. Singulière destinée que celle du célèbre paladin! Deux lignes de la chronique d'Eginhard, voilà tout ce que lui accorde l'histoire. Et c'est cet humble lieutenant du successeur des empereurs d'Occident, que, dans un magnifique caprice, la poésie a tiré de son obscurité pour le grandir jnsqu'aux proportions des héros les plus fameux de la réalité ou de la fable. Dans son inépuisable prodigalité, elle a donné à son heureux favori tout, jusqu'à son titre problématique de neveu de Charlemagne. La rude et héroïque épopée de Théroulde, cet Homère — quasi inconnu — du moyen-âge, a créé d'un coup, ou du moins fixé, la légende de Roland, qui n'a peut-être de comparable que celle d'Attila, et qui, comme celle-ci, a conquis jusqu'aux glaces polaires. Tous les pays,

[1] L'île de Nonnenwerth possède encore un couvent d'ursulines.

toutes les races ont apporté leur tribut à la gloire du héros, qui, mort, a surpassé jusqu'au renom de son maître lui-même, dont, vivant, il n'était qu'un obscur capitaine. Les exploits de l'Hercule Aryà de l'Inde, célébrés depuis par les mythologues grecs et romains, pâlissent devant les hauts faits de Roland; et la massue qui terrassa l'hydre, n'est qu'un vulgaire bâton devant *Durandal* pourfendant les Pyrénées. A la fois géant et héros, Roland résume toutes les forces, toutes les grandeurs. Dès le XVIe siècle, les Géorgiens le chantaient sur leurs *guzlas* à trois cordes. Il n'est pas jusqu'aux Turcs qui ne le réclament pour un des leurs. Où n'a pas pénétré la renommée du grand chevalier? Le son puissant de son oliphant d'ivoire semble avoir éveillé jusqu'aux échos lointains des jungles de l'Indoustan et des déserts glacés de la Tartarie. Enfin, comme pour compléter ce grand cycle poétique par une apothéose, Dante voit l'âme de Roland, avec celles des Machabées et de Charlemagne, flamboyer comme un céleste météore sur la croix lumineuse qui traverse la planète de Mars : le poète suit du regard ces âmes bienheureuses, « comme l'œil du chasseur suit le faucon dans son vol. »

II.

Le Rhin.

Mais c'est assez longtemps rêver légendes et poésie. Voici qu'on voit au loin ondoyer sur le fleuve un noir panache de fumée : c'est le bateau à vapeur qui, parti de Cologne, remonte vers Mayence. Nous nous hâtons de prendre nos billets (lesquels, nous dit-on, sont valables *pour une année entière*), et, quelques instants après, nous commencions, sur l'un de ces beaux et grands paquebots du Rhin, l'une des plus pittoresques navigations qu'il soit donné au touriste de faire sur les fleuves divers dont la terre est sillonnée.

Ici, je le confesse, mon embarras est grand. En voyant défiler sur la carte et dans mon souvenir toutes ces beautés, tous ces points de vue, tous ces paysages, qui se succèdent de Rolandseck à Coblentz et de Coblentz à Bingen, sur une étendue de vingt à trente lieues, je serais tenté de jeter là la plume pour ne pas me condamner à refaire mal ce que tant d'autres ont si bien fait. D'ailleurs, pour détailler ce vaste sujet station par station, village par

village, rocher par rocher, ruine par ruine, il me faudrait écrire un gros volume, surtout si je m'attardais à conter la légende ou le trait d'histoire que chaque point rappelle, — et je ne puis disposer que de quelques pages. Une esquisse légère et générale, voilà tout ce que me permet une rapide causerie écrite à toute vapeur, comme a été fait le voyage qu'elle raconte.

Or, comment trouver sur ma palette monochrome les couleurs nécessaires pour peindre dans son infinie variété ce long panorama, un peu monotone en apparence, mais en réalité si divers; — cette double muraille parallèle, longue de quatre-vingts à cent kilomètres, qui tantôt s'élargit pour laisser couler plus librement le fleuve, qu'elle domine d'une hauteur de mille à mille cinq cents pieds, et tantôt se rapproche et se rétrécit, comme si elle voulait, si j'ose ainsi dire, l'étrangler au passage; — ces sinuosités sans fin, qui font du Rhin un immense serpent liquide et donnent parfois à son cours, surtout de Coblentz à Bingen, l'aspect d'un gigantesque chapelet de lacs suisses, encaissés entre leurs rives abruptes comme dans un vaste et profond entonnoir de granit, et si bien fermés à l'œil qu'on n'en distingue ni le commencement ni la fin; — ces rochers aux mille formes, aux couleurs variées, à la physionomie riante ou sombre, au profil vertical ou à la croupe arrondie, immenses ou ramassés, quelques-uns nus et noirs, la plupart revêtus d'un verdoyant manteau de forêts, ou de vignobles qui grimpent de gradin en gradin jusqu'au sommet de leur large dos; — ces vallées qui de temps en temps viennent couper la muraille de l'une des deux rives et ouvrent tout à coup aux regards une lointaine perspective vers l'intérieur des terres; — ces villes et ces villages, pour le plus grand nombre d'origine antique, romaine ou carlovingienne, qui, assis au bord du fleuve, mirent dans ses eaux fuyantes la svelte flèche de leur clocher gothique, leurs blanches maisons et les murs branlants de leurs castels moyen-âge; — ces châteaux modernes aux tourelles crénelées, perdus dans un nid de verdure au penchant des collines; — ces ruines surtout, ces donjons démantelés, ces vieux *burgs*, qui, accroupis comme de sombres sphinx au sommet ou au flanc des monts, voient passer à leurs pieds (saisissante image du temps et de ses vicissitudes), wagons et pyroscaphes, qui lancent, comme un insultant défi, d'épais tourbillons de fumée vers leurs fronts ravagés et noircis par l'incendie et la lente action des âges; — et, pour

animer le tableau, ces paquebots chargés de touristes, qui se croisent; ces puissants remorqueurs à double cheminée traînant une longue file de lourdes galiotes pontées; ces chalands, au gouvernail en demi-cercle, luttant, la voile gonflée, contre la rapidité du courant; ces immenses radeaux de bois flottés, descendant de la Forêt Noire vers les chantiers de la Hollande; ces troupes de grands oiseaux aquatiques perchés sur leurs longs pieds ou pêchant près des grèves; et sur la terre, ces trains de voie ferrée qui, luttant de vitesse, courent à toute vapeur le long de l'une et de l'autre rive, ou s'enfoncent en sifflant dans la profondeur d'un tunnel; ces moissonneurs et ces vignerons qui, suspendus comme des chèvres sur la raide déclivité du roc, et rapetissés par la distance, se détachent là haut comme des points mobiles, noirs ou blancs?....

Mais je m'aperçois que c'est en vain que je m'évertue à faire suer de l'encre à ma plume, pour essayer de décrire l'indescriptible. Le fleuve dont je viens d'esquisser la physionomie, est un fleuve quelconque : ce n'est pas encore le Rhin.

Chaque tour de roue du bateau à vapeur vous dévoile un aspect nouveau, lève, pour ainsi parler, un pan de ce rideau de pierres et de verdure, aux milles replis, dont s'enveloppe le puissant cours d'eau. Comme si, par une naïve coquetterie, il voulait vous retenir pour vous permettre de l'admirer plus à votre aise, il imprime, par la force de son courant, à la marche du paquebot qui le remonte, une lenteur dont vous ne songez pas à vous plaindre. Il semble que vous soyez immobile et que le fleuve fasse passer devant vos yeux le changeant panorama de ses rivages.

III.

Le Rhin (suite).

Qui ne sait que le Rhin est, par excellence, le fleuve des légendes? Pas un des villages dont il baigne le pied, pas une ruine, pas un rocher, qui n'ait la sienne, et n'ait servi de thème à l'intarissable verve des conteurs. Il n'est peut-être que le Sâh'ra, à chaque accident duquel l'imagination arabe ou touâreg a rattaché une légende, qui puisse, à cet égard, le disputer au Rhin. Comme l'Inde, comme la Grèce, Rome, la Scandinavie et les pays celtiques, le Rhin a ses

dieux, sa mythologie [1]. Frappée de sa physionomie étrange, l'imagination populaire en fit bientôt un Olympe peuplé d'esprits, de fées, d'ondines, etc. Arriva le moyen âge qui, ajoutant aux anciennes légendes l'histoire devenue bientôt légende elle-même, vint accrocher, comme des nids de vautours, ses *burgs* crénelés à ces rocs sourcilleux si bien faits pour les recevoir, et emplit de cris de guerre et de tumulte une nature qui semblait prédestinée à servir de théâtre et de décor à ses drames sanglants. Si, en effet, le Rhin est le plus légendaire des fleuves, il en fut aussi le plus féodal.

Mieux que nulle autre part peut-être, le moyen âge violent et batailleur est encore là debout avec ses débris, si éloquents dans leur mutisme. Ces mornes combattants du passé qui, du haut de leur aire d'aigle, se regardent de loin et semblent encore se défier, — autrefois terribles, pleins de bruits de guerre ou de joie, aujourd'hui silencieux, démantelés, les flancs entr'ouverts, sont comme des lutteurs gisant, vainqueurs et vaincus, sur le champ du combat. Dans sa fuite muette, le Temps, du bout de sa faulx, détache leurs pierres une à une, plaies béantes sur lesquelles le lierre, ce pieux ami des ruines, se hâte d'étendre un pan de ses vertes draperies.

..... Qui que vous soyez, avez-vous ouï dire
Qu'il est dans le Taunus, entre Cologne et Spire,
Sur un roc près duquel les monts sont des coteaux,
Un château renommé parmi tous les châteaux,
Et dans ce burg, bâti sur un monceau de laves,
Un burgrave fameux parmi tous les burgraves [2]?

Hélas! qu'est devenu ce *burgrave fameux?* Que sont devenus ses pareils? Voilà bien encore les nids, mais où sont les vautours, ces hommes de proie qui, dominant le fleuve, de leur repaire aérien fondaient sur le passant, auquel ils imposaient le péage, fût-il prince ou roi [3], et trop souvent s'entre-déchiraient pour se disputer comme un butin la contrée environnante? Déjà, singulier rapprochement! quelques trois mille ans avant eux, les frères de leurs ancêtres, les nobles Aryâs, les Kchattryâs de l'Inde avaient coutume de bâtir sur les hauteurs leurs *puras*, qui, par le nom et la destination, rappellent les *burgs* féodaux [4].

[1] Voir la *Mythologie du Rhin*, par M. X. Saintine.
[2] V. Hugo, *Les Burgraves*.
[3] Saint Louis lui-même, descendant le Rhône et allant s'embarquer à Aigues-Mortes pour la Palestine, dut payer tribut à un *burgrave* riverain, au grand mécontentement du bon Joinville.
[4] V. *Commentaire sur le Véda*, par Em. Burnouf, et l'*Histoire du Monde*, I, nouvelle édition, par MM. de Riancey.

Nous sommes tout ensemble en pleine histoire et en pleine légende, en pleine réalité et en pleine poésie.

Tout se réunit ici pour composer un spectacle complet, pour mettre en jeu et émouvoir toutes les facultés : pendant que les yeux fascinés voient passer devant eux toutes ces beautés étranges, gracieuses ou sombres, que la prodigue nature étale comme à plaisir, l'imagination, évoquant le passé, repeuple ces lieux aujourd'hui déserts, et s'égare à travers le féerique pays de la légende; de son côté, la raison se sent assaillie par de mélancoliques réflexions sur la marche du temps et des peuples. Grandes nations et grands hommes ont successivement marqué ces lieux de leur puissante empreinte. Le voyageur voit passer dans ses rêveries les ombres de César, de Charlemagne, de Louis XIV, de Napoléon, et salue en passant les mausolées de Roland, de Turenne, de Hoche, de Marceau, de Kléber, de Desaix; il écoute en pensée le cliquetis des épées des barons féodaux, le choc des armées romaines, germaniques, gauloises, franques, bataves, espagnoles, prussiennes, autrichiennes, françaises, qui, depuis deux mille ans, se sont disputé cette grande frontière créée par la nature elle-même, et autour de laquelle l'ambition humaine ne peut manquer de jouer encore dans l'avenir ses parties sanglantes.

Ici, l'artiste, le poète, le philosophe trouvent ample matière à inspirations et à méditations. Aussi quel poète de l'Allemagne moderne qui n'ait célébré le grand fleuve national? Uhland, Tieck, Bürger, Schiller, H. Heine, Gœthe, les deux Schlegel, sans compter les autres, lui ont apporté le tribut de leurs chants, dont l'ensemble lui compose comme une couronne poétique. Lord Byron a consacré au Rhin quelques-unes des plus belles strophes de son *Childe-Harold.* Un autre poète particulièrement prédestiné à vivement sentir et rendre le Rhin pittoresque et légendaire, c'est notre Victor Hugo, dont le génie devait trouver dans cette nature puissante et désordonnée et dans ces bruyants souvenirs, tant d'analogie et d'harmonie avec lui-même. Le coryphée du romantisme ne pouvait rencontrer un cadre plus à souhait, un théâtre mieux disposé pour ses drames exubérants. Le Rhin est, s'il en fut, un fleuve romantique.

Erpel et son bloc de basalte haut de sept cents pieds et dont les coulées parallèles brillent au soleil d'un éclat cuivreux; — *Apollinarisberg* et sa charmante église gothique, de construction récente, aux clochetons dentelés; — *Remagen*, le *Ricomagus* des Romains;

— *Lintz* et sa voisine la vieille cité romaine d'*Andernach*, jadis deux rivales acharnées, réconciliées aujourd'hui; — *Wesseinthurm*, où Hoche passa le Rhin en 1797, et que domine l'obélisque élevé par l'armée de Sambre-et-Meuse en l'honneur du jeune héros, mort quelques jours après à Wetzlar, au milieu de ses victoires; — *Bendorf*, aux usines fumantes, où, dit-on, César traversa le fleuve pour la première fois; — *Coblentz*, dominé par la formidable cidatelle d'Ehrenbreitstein et où nous reviendrons bientôt; — *Stolzenfels*, qui montre à mi-côte son superbe château moderne, résidence d'été du roi de Prusse; — vis-à-vis, *Oberlahnstein* et ses antiques donjons, assis à l'entrée de la pittoresque vallée de la Lahn; — le *Kœnigsstuhl (Trône du roi)*, où se réunissaient autrefois les sept Electeurs pour délibérer en plein air, à la façon des vieux Germains; — le sombre castel de *Marksburg*, juché sur un amas de rocs d'un aspect farouche; — *Boppard*, antique résidence des légions romaines et des rois francs; — le *Sternberg* et le *Liebenstein*, citadelles des *Deux-Frères* ennemis, le Polynice et l'Etéocle des légendes rhénanes; — la *Souris* et le *Chat*, qui se guettent toujours comme autrefois; — *Saint-Goar*, jolie petite ville comme enchâssée au milieu des plus grandioses beautés du fleuve, et où se réconcilièrent les fils de Louis le Débonnaire; — le *Reinfels*, immense forteresse ruinée; — *Saint-Goarshausen* et sa ravissante *Vallée suisse;* — la roche de *Lurley*, séjour favori de l'ondine Lore, la fée du Rhin, et dont les bateliers ne manquent jamais de réveiller, en passant, le puissant écho par des décharges d'armes à feu; — *Caub*, tout noir de ses mines d'ardoises; — l'admirable petit château du *Pfalz*, sortant du milieu même du fleuve avec sa couronne de tourelles; — *Oberwesel*, le *Vesalia* des Romains, devenu le rendez-vous des peintres allemands, grâce à la beauté naturelle de son site et à la splendeur de ses ruines; — *Bacharach (Bacchi-Ara)*, également célèbre par ses vins si goûtés du pape Pie II, et par la magnificence de son paysage et de ses ruines féodales et religieuses, qui se détachent comme un décor d'opéra; — *Bingen*, enfin, ville d'origine romaine, tout entourée de ruines et de châteaux modernes : le *Rheinstein*, vieux *burg* rebâti en 1821 par le prince Frédéric de Prusse; le *Falkenburg;* une chapelle de Saint-Clément dont on ignore l'origine; la *Mausethurm (Tour des rats)*, bâtie au milieu des eaux et où, selon la

légende, un archevêque de Mayence, Hatto, périt jadis dévoré par les rongeurs de ce nom, etc.

Tel est, fort en raccourci et en négligeant nombre de détails et de sites intéressants, l'itinéraire du Rhin dans cette partie de son cours : n'est-ce pas là toute une mine à exploiter pour les plumes romantiques, s'il en reste encore?

C'est à Bingen que le fleuve, descendant de Mayence, vient comme s'engouffrer dans cette longue, étroite et sinueuse gorge que nous avons essayé de décrire. Resserrées tout à coup, ses eaux bouillonnantes pressent leurs couches les unes sur les autres, formant une façon de barre, une légère cascade appelée *Binger-Loch (trou de Bingen)*.

Si, comme le pensent certains géologues, le Rhin, semblable à un puissant mineur, se pratiqua sa voie au travers des chaînes de rochers qui l'enserrent aujourd'hui de leurs hautes murailles, quelle longue suite de siècles lui aurait-il fallu pour accomplir ce prodigieux travail, pour user et ronger atome par atome, grain de sable par grain de sable, cette digue colossale que les révolutions du globe avaient opposée à son cours futur!

Bingen est assis à l'entrée de la gorge, au point même où dut commencer, s'il se fit jamais, ce labeur de Titan. Au sortir du dernier détour du défilé, comme si le rideau, après tant de replis, achevait de s'entr'ouvrir, les rives du fleuve s'élargissent tout à coup, et l'œil, en se projetant du côté de Mayence, n'aperçoit devant lui qu'une vaste étendue liquide, au-dessus de laquelle émergent çà et là quelques îles, semblables à des corbeilles de verdure assises sur les eaux.

C'est moins sauvage et moins grandiose, mais, grâce au contraste peut-être, c'est beau encore. Resserrés pendant de longues heures dans les bornes d'un horizon magnifique, mais étroit, les regards, comme pour jouir de leur liberté reconquise, aiment à se perdre dans l'espace. A droite, se déroule une rive peu accidentée, mais toute verdoyante, rappelant certains aspects de la Basse-Loire. A gauche, ondule mollement, au loin, la bleuâtre chaîne du Taunus, sur les derniers versants de laquelle s'étagent les coteaux où mûrissent les plus renommés vins du Rhin, le *Rothenberg*, le *Rüdesheim*, le *Geisenheim*, etc., noms chers aux gourmets allemands, et que leur physionomie gothique empêche seule d'être également célèbres chez nous. Moins délicat que notre langue et nos oreilles, notre gosier peut du moins, sans risquer de s'écorcher, se mettre en

contact avec les liquides cachés sous ces étiquettes à apparence saugrenue ; et si l'ingrate mémoire se hâte d'oublier des noms qu'elle n'a jamais bien sus, il en est autrement du palais, qui, j'allais bientôt l'expérimenter, conserve de ces vins le plus agréable souvenir [1].

De ces riches coteaux, l'un des plus humbles d'aspect et des plus médiocres en étendue est celui que nous signale de loin le blanc château dont il est couronné : saluez le fameux *Johannisberg*, le précieux vignoble où se distille le nectar des dieux du sceptre et de l'argent ! En l'air flotte un drapeau aux couleurs autrichiennes, sans doute pour nous annoncer la présence du noble propriétaire, e prince de Metternich.

Bientôt nous apparaissait Biberich, un autre château princier, résidence d'été du grand duc de Nassau, une façon de petit Versailles, avec parc et eaux jaillissantes, un beau et grand palais bâti avec cette pierre rouge qui donne un aspect si original aux monuments des bords du Rhin. C'était la fête du prince. La petite ville de Biberich disparaissait sous la verdure, les guirlandes, les drapeaux et les oriflammes. Tout le long du fleuve, d'ailleurs, depuis Coblentz, nous avions assisté au spectacle du même enthousiasme sincère et naïf, se traduisant par des processions patriotiques, avec musique en tête, qui nous saluaient, au passage, de leurs *hurrah*, de leurs aubades et de leurs mousquetades. Il n'y avait pas jusqu'aux locomotives qui ne prissent leur part de la fête, volant sur leurs rails pavoisées et parées de fleurs comme des mariées de village. Il paraît que dans ce pays arriéré et gothique, le charme de l'autorité n'a pas encore été rompu par les révolutions et le *progrès* et que le pouvoir y conserve encore son prestige, ni plus ni moins que si nous étions toujours plongés dans les ténèbres du moyen âge !

Encore quelques tours de roues, et nous voyons pointer dans le ciel, comme un phare aérien, le rouge et haut beffroi du *Munster* de Mayence.

LUCIEN DUBOIS.

(La fin au prochain numéro.)

[1] Certains touristes, moins passionnés pour les beautés de la nature que fins gourmets, ne font le voyage du Rhin que pour en savourer les vins sur les lieux, s'arrêtant non point aux endroits pittoresques, mais à chacun des crûs en renom,

LE CORSAIRE LE HURLEUR.

Le brick-goëlette *le Hurleur* file bonne route, sous brise embellie, à la hauteur du cap Saint-Mathieu. *Le Hurleur* vient d'être radoubé au port de Brest, et ce n'était pas de *luxe* : il avait grand besoin de faire réparer ses membrures depuis la dernière chasse qu'il avait donnée à divers Anglais, du côté des Açores et ailleurs. Par malheur, une corvette anglaise s'étant mise un jour de la partie, *le Hurleur* en reçut monnaie de ses pièces, si bien qu'il fallut virer de bord grand train et gagner les bonnes eaux de Bretagne. — Donc, *le Hurleur*, parfaitement repeint, *calfaté*, goudronné sur toutes les coutures, se balance gaiement sur les eaux. Une belle lune de septembre 1798 éclaire la mer presque tranquille et laisse distinguer encore, à trois lieues, les hautes falaises bretonnes. Les hommes de quart n'ont pour ainsi dire *rien de rien* à faire, sauf le timonnier qui gouverne avec un doigt sur la roue du gouvernail, sous ce temps *d'accalmie*.

Le Hurleur est bon marcheur; il est taillé pour la course; il a quatre bons pierriers et quatre pièces de douze à son bord; provision de gargousses, cartouches, fusils, pistolets, sabres, haches d'abordage, etc., assez pour armer trente-six hommes au besoin. Cependant il n'y a sur le rôle d'équipage que dix-sept matelots. En comptant le second et le capitaine, cela ferait dix-neuf; mais le capitaine Le Du, *un dur à cuire*, a embarqué, pour faire vingt, un mousse de Plougastel-Daoulas, de quatorze ans à peine, lequel vaut son homme assurément; et puis nos dix-neuf sont des loups de mer de Crozon, Roscoff et environs. Matelots un peu *écumeurs de mer* à l'occasion contre l'ennemi; tout de même bons chrétiens et bons enfants, timides comme des fillettes à terre, mais, à bord et

devant l'Anglais, de vrais lions et mieux, si c'est possible; enfin des gars point du tout *farceurs*, à l'exception d'un seul matelot, Médard Le Hir (*le long*), né natif de Recouvrance, un vrai *loustic* de bord, une *manière* de Parisien pour l'esprit, mais cependant un Breton pour ce qui est du métier.

Tel est à peu près l'équipage du *Hurleur*. Par ce beau calme, le capitaine se promène sur le pont en fumant sa pipe, et comme il est de bonne humeur, il permet aux hommes de l'équipage, sauf ceux qui sont de service, de jaser sur le gaillard d'avant. On s'allonge sur le pont, on s'assied sur des tas de cordages, au pied du mât de misaine ou sur des caisses le long des bastingages. Un matelot, curieux d'aventures, insinue adroitement :

— Il paraît que monsieur Le Hir a avalé son quart (*de vin*) par le travers, à preuve qu'il est muet, ce soir, comme un bonhomme de bois et triste comme un Anglais qui a vu la flamme du *Hurleur*.

— Anglais toi-même ! riposte Le Hir ; *ravale-moi* ce mot-là, nom d'une pipe, ou je te *largue un pare à virer*...

— Est-ce que monsieur Le Long va se fâcher par hasard ? dit le quartier-maître en s'interposant ; il n'a pas compris la politesse du matelot, sans quoi...

— Politesse comme ça, merci !

— Tais-toi, Le Hir, mets ta bile *en panne* et change *d'amures*. Je te promets un quart en sus, si tu nous défiles proprement la suite des aventures du *tonton Jan Tortik* (Jean le Tors), aide-cuisinier à bord du *Grand-Biscaïen*, lougre du port de *Cherche*, capitaine Tape-Sec.

— Pour lors, dit Le Hir sans se faire prier davantage, vous vous rappelez bien que Jan Tortik, mon tonton, était joliment bossu pour un chrétien ; qu'il avait un esprit *idem* et qu'il savait surtout apprécier les avantages de sa susdite position. Et il n'avait pas tort : à preuve que voilà Grand-Cadet qui me regarde là, *de dessus* la barre du cabestan, et qui sait s'il en a du jeu pour carguer la grand'voile, et plus encore, pour insinuer son *individuel* dans l'entrepont, sans se bossuer la coloquinte. Pas vrai, *nisquet ?*... Répondez donc *brisquet*, vous autres, à seule fin de savoir que vous ne dormez aucunement. *Nisquet.*

— *Brisquet*, firent les matelots.

— A la bonne heure; continuons la bordée par le tribord de notre intelligence. Voilà qu'un jonr *le Grand-Biscaïen*, qui avait lambiné, huit jours durant, sous la ligne, faute d'haleine (*de vent*), et dont tout l'équipage avait le gosier d'un sec, que le capitaine *Tape-Sec* en craquait jusque dans ses *enfléchures* : — M'est avis, camarades, dit Tape-Sec, que le temps dure ainsi, au calme plat, par la raison que monsieur (en disant cela il vous allongeait un *pare-à-virer* à mon pauvre tonton), que monsieur n'a pas mis de sel dans sa dernière soupe et que, de plus, il n'a pas reçu le baptême du père La Ligne. — Si fait, si fait, faites excuse, capitaine, répondit Tortik, à preuve que je m'appelle Jan. — Silence dans la batterie, fit le capitaine; mais Jan tout court, ce n'est pas un nom ; ça ne suffit pas tant seulement pour un mousse, à plus forte raison pour un aide-cuisinier, à bord du *Biscaïen*, où nous ne voulons que des matelots. — Mais, capitaine!... — Suffit, mille tonnerres ! Demain, monsieur sera baptisé, si le temps ne *s'affraîchit* pas avant le *jusant*. Vous entendez, camarades? *Nisquet*.

— *Ron, ron, ron,* fit l'auditoire endormi.

Le loustic s'écria : — Pas de *brisquet*, pas d'histoire; bonsoir, les amis.

— Navire à tribord ! héla une voix dans la mâture.

— *Brisquet*, murmura Cadet en s'éveillant.

— S'agit bien de ça ! lui dit Le Hir en se levant d'un bond. Navire !

— Navire ! s'écria tout l'équipage exalté.

— Quelle route? quel tonnage? quelle mâture? héla à son tour le capitaine Le Du.

— Capitaine, répondit le gabier de vigie, je l'ai perdu de vue. Ah ! le voilà qui reparaît dans le clair de la lune. Il a l'air de filer... Trois-mâts, autant que je puis voir. Quatre ou cinq sabords... Disparu.

— Voyons voir, dit le capitaine, en montant à la hune du grand mât, sa longue-vue de nuit à la main.

Il examina quelque temps le navire en vue; jeta un coup d'œil rapide sur l'étendue des flots et sur le ciel qui s'assombrissait, puis il descendit sur le tillac.

— A nous, Notre-Dame de Rumengol, garçons ! s'écria-t-il en tirant son chapeau et se mettant à genoux sur le pont. [1]

[1] *Rumengol :* Notre-Dame de tous les remèdes.

Tout l'équipage, déjà rassemblé sur les gaillards, imita le capitaine, et, pendant trois minutes, ce fut un spectacle touchant et grave que de voir ces loups de mer, ces hommes éprouvés dans les combats et les tempêtes, pieusement courbés sur le tillac, adresser une courte mais fervente prière à Notre-Dame de tous les remèdes, à la dispensatrice de toutes les grâces.

— A nous l'Anglais! dit le capitaine; voilà la brise qui fraîchit; oriente dessus, timonnier, de manière à pouvoir causer quand le moment sera venu, et vous autres, garçons, n'allez pas *mollir*, mille gargousses! Branle-bas tout de suite et combat au point du jour.

— *Brisquet*, fit l'incorrigible loustic, à demi-voix, ça va chauffer comme sous la ligne; mais le capitaine ferait bien de nous larguer un quart en sus, car j'ai une soif!...

— Et moi aussi, dit Grand-Cadet; avec ça que j'ai une faim!...

— Oh! pour ça, reprit Le Hir, qui astiquait déjà sa hache d'abordage, je compte qu'avant demain sept heures, nous aurons mangé assez d'Anglais pour n'avoir plus d'appétit au déjeuner.

— A quelle sauce, matelot?

— A la sauce aux cornichons, Grand-Cadet, et *que* tu dois la connaître, vu que les particuliers sont de ta famille.

Et tous les matelots de rire, en préparant leurs armes avec d'autant plus d'ardeur que déjà le capitaine et le second commençaient l'inspection.

— Mes enfants, leur dit le capitaine, quand vous aurez fini le branle-bas, il y aura une ration d'eau-de-vie pour chaque homme et une autre au premier coup de canon. Parez tout pour l'abordage, et si l'affaire réussit, il ne restera à bord du *Hurleur* que le mousse et un matelot; ensuite...

— Faites excuse, capitaine, interrompit le mousse en s'avançant, moi je veux aussi *taper* les Anglais.

— Toi, Plougastel? Et comment ça, mon petit?

— Tiens, comme les camarades, apparemment.

Le mousse, à ces mots, saisit à deux mains une hache d'abordage, la fit tourner trois fois au-dessus de sa tête et en frappa un violent coup sur un bout de vergue brisée qui se trouvait là. Le bout de vergue fut séparé en deux morceaux.

— Hurra! hurra! crièrent tous les matelots; Plougastel a du nerf et du cœur; c'est prouvé.

— Laissez-le faire, capitaine, il vous démolira bien un ou deux Anglais.

— *Adieu-vat*, dit le capitaine; mais alors qui restera à bord pour veiller au grain et garder le drapeau ?

A l'instant, on vit maître Le Hir, qui s'était tenu en arrière pendant quelques moments, s'avancer en jouant des coudes, puis, après s'être dandiné trois ou quatre fois, il se posta carrément en face du capitaine, roula les yeux sur ses camarades et prit la parole avec toute la gravité dont il était susceptible :

— Si le capitaine veut me permettre d'insinuer dans la conversation une manière d'idée ou de n'importe quoi, à seule fin de savoir si la chose de...

— Mille gargousses! finiras-tu, bavard? ou laisse arriver le nœud de ton idée, s'écria le capitaine impatienté.

Le Hir se balança encore comme une vergue sous le vent, et reprit sans se déconcerter : — A seule fin de savoir si la chose de rester à bord, pendant que les camarades se *cognent*, peut-être à la convenance d'un particulier quelconque, je lui dirai que l'affaire ne convient pas au tempérament du sieur Médard Le Hir, dit Loustic, à seule fin de voir...

— Suffit, suffit, mille tremblements! Ce Brestois possède une langue qui file douze nœuds à l'heure. Et vous autres, garçons, qu'en dites-vous?

— Nous irons tous avec vous; mort aux Anglais!

— Bravo! mes enfants, reprit le capitaine; mais rappelez-vous qu'à l'abordage, si l'Anglais se rend, je ne veux pas que l'on tue inutilement. Voici l'ordre de marche : Silence, calme, et point de feu, même sur la pipe. Bonne route, de manière à rapprocher l'ennemi insensiblement jusqu'à deux heures du matin. Pour lors, à cette heure, largue toute la toile dehors, arrive à portée, avec une bordée pour appuyer. Ensuite, travaille pour accoster s'il y a moyen, et puis *range* à jeter les grappins, les grenades et tout le tremblement; et après...

— A l'abordage! à l'abordage! cria tout l'équipage d'une seule voix.

— Oui, si c'est un pirate, reprit le capitaine, un *écumeur* d'Anglais, comme je le présuppose, point de quartier, mille gargousses! coulez-le à fond, ça nous portera chance pour le reste de nos jours.

— C'est dit, compris, fit notre loustic; il va sans dire que, si

c'est un marchand, une manière d'épicier, alors faut des égards pour le commerce. On lui casse les dents et on l'amarine le plus proprement possible. Voilà M. Cadet qui ferait un crâne capitaine de *prise*... de tabac ou d'autre denrée coloniale.

Le capitaine lui-même ne put s'empêcher de rire de cette facétie, malgré la gravité de la situation. Mais qu'était-ce qu'un combat pour ces hommes bronzés à la mer et endurcis dans les luttes avec l'Océan? Un combat, c'était le but de leur vie, le couronnement de leurs vœux; combattre et poursuivre l'ennemi, c'était vivre pour eux et marcher à leur destinée... Devons-nous blâmer ces hommes de leur étrange et cruelle vocation? On ne peut, ce semble, que déplorer les circonstances qui les poussent et les exaltent; ce blâme, hélas! remonte plus haut.

Bientôt le vent fraîchit; la mer fit rouler ses houles à grand bruit; puis une bande noire de gros nuages, venant de l'ouest, s'avança sur les flots.

— Nonobstant, gabier, veille au grain, dit le capitaine avant de se retirer; veillez, matelots, car la croisière anglaise pourrait bien *rapprocher*.

— N'ayez pas de *soin*, capitaine, reprit Le Hir, m'est avis que voilà des nuées qui éteindront bientôt le fanal là-haut; et puis voilà une brise de *noroît* qui promet un bal soigné pour les congres, marsouins et autres habitants du pays liquide. Faudra leur faire une crâne musique, et je me charge de faire *tousser Marie-Jeanne* [1] trois fois par minute pour le moins.

Pendant ce discours, le capitaine Le Du s'était éloigné. Une heure durant, il y eut à bord du *Hurleur* un mouvement extraordinaire, que ce seul mot peut exprimer : *Branle-bas!* Cela fait, il y régna un silence solennel qu'interrompait parfois le bruit croissant de la mer. Quelques matelots causaient à voix basse; d'autres dormaient, la hache à la main, sur les affûts des canons, tandis que deux gabiers veillaient dans la hune.

Bientôt à l'orient, une longue bande, un peu plus claire, vint marquer la ligne de séparation entre le ciel et les flots : c'était ce lent crépuscule qui précède le jour sur la mer.

E. DU LAURENS DE LA BARRE.

(La fin à la prochaine livraison).

[1] *Marie-Jeanne* : canon fameux dans les guerres de la Vendée.

LES POÈTES LAURÉATS

DE L'ACADÉMIE FRANCAISE

AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.*

I.

Le prix de Poésie a été décerné par l'Académie française, pour la première fois, le 25 août 1671.

Son origine remonte donc aux jours les plus brillants du siècle de Louis XIV et se rattache à l'époque même où notre littérature, atteignant le plus haut point de son développement et jetant un éclat incomparable, prodiguait les chefs-d'œuvre comme le soleil, parvenu à son apogée, prodigue ses rayons. Où trouver, en effet, dans l'histoire des lettres, dans le siècle d'Auguste ou dans celui des Médicis, un autre moment que l'on puisse mettre en regard de cette période de dix années comprise entre 1661 et 1671? Corneille donne au théâtre *Sertorius* (1662); Molière, *l'École des Femmes* (1662), *le Misanthrope* (1666), *Tartufe* (1667), *Amphitryon* et *l'Avare* (1668), *le Bourgeois gentilhomme* (1670), et Racine, *Andromaque* (1667), *les Plaideurs* (1668), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670). La Fontaine publie les six premiers livres de ses *Fables* (1668-1669), et Boileau, ses huit premières *Satires* et ses deux *Épîtres au Roi* (1668-69). Les *Maximes* de La Rochefoucauld ont paru en 1665; les *Pensées* de Pascal voient le jour en 1670. Madame de Sévigné écrit en se jouant ces lettres parisiennes, aussi admirables et plus vraies que les *Provinciales*. Bourdaloue prêche le Carême devant le Roi (1670), et parmi ses auditeurs se trouve Bossuet qui vient d'être chargé de l'éducation du Dauphin, Bossuet dont le génie eût suffi à illustrer un règne, qui a prononcé déjà la plupart de ses Sermons, ses Oraisons funèbres de la Reine d'Angleterre (1669) et de la duchesse

* Cet article contient les principaux passages de l'*Introduction* d'un ouvrage en 2 volumes, que M. Ambroise Bray, éditeur, rue Cassette, 20, à Paris, va mettre en vente sous très-peu de jours, et qui a pour titre : LES POÈTES LAURÉATS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — *Recueil des poèmes couronnés depuis* 1800, *avec une introduction* (1671-1800), *et des notices biographiques et littéraires*, par MM. Edmond Biré et Émile Grimaud.

d'Orléans (1670), et qui, par son *Exposition de la Foi catholique* (1671), va arracher Turenne à la religion protestante.

Cette succession ininterrompue de chefs-d'œuvre, en élevant d'une façon si prodigieuse le niveau des lettres, devait avoir nécessairement pour résultat de grandir la situation de l'Académie française et de modifier la nature de ses rapports avec le public.

Ses séances s'étaient jusque-là tenues à huis-clos et Bossuet lui-même avait, ainsi que tous ses prédécesseurs, prononcé devant ses seuls collègues, le 8 juin 1671, son discours de réception. Quelques mois plus tard, le 22 novembre, sur la proposition de Charles Perrault, elle décida qu'elle ouvrirait ses portes les jours où elle recevrait de nouveaux membres....

C'est également en 1671 que le prix de Prose, fondé par Balzac dès 1655, commença d'être distribué ainsi que le prix de Poésie.....

Des trois académiciens par lesquels ce dernier prix a été fondé sous le voile de l'anonyme, comme le fut un siècle plus tard, en 1782, le *prix de Vertu*, nous n'en connaissons avec certitude qu'un seul, Pellisson, l'ami et le défenseur de Fouquet, homme de cœur qui expia par quatre ans et demi de captivité sa fidélité au malheur, écrivain d'une véritable éloquence dans ses *Mémoires* en faveur du surintendant et d'une grande élégance de style dans son *Histoire de l'Académie* où il a parfois des images qui sont d'un poète....

Quels étaient les deux académiciens qui s'étaient réunis à lui dans cette circonstance? Nous sommes réduits sur ce point à des conjectures. Suivant l'abbé d'Olivet, les deux adjoints de Pellisson étaient Conrart, le premier secrétaire-perpétuel de l'Académie, et M. de Bezons, conseiller d'État ordinaire. Leur argent était porté au libraire de l'Académie sans que personne sût d'où il venait....

Après la mort de Conrart (1675), les deux survivants se partagèrent les frais, et après celle de M. de Bezons (1684), Pellisson les fit seul. Il mourut lui-même en 1693 et l'Académie en corps fournit les fonds jusqu'en 1699, époque à laquelle l'un de ses membres, M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, lui remit 3,000 livres qui furent constituées sur l'hôtel de ville de Paris et qui étaient destinées à produire tous les deux ans la somme de 300 livres, nécessaire pour assurer le service du prix. On sait qu'il consistait à l'origine en un lys d'or; il avait été converti depuis quelques années en une médaille d'or portant d'un côté la figure du Roi et sur le revers une couronne de lauriers avec ce mot : *A l'Immortalité!*

Grâce à la libéralité de M. de Clermont-Tonnerre, la fondation de Pellisson et de ses collègues cessait d'avoir un caractère précaire et devenait perpétuelle : perpétuelle à un double titre, en tant qu'il devait être procédé tous les deux ans à la distribution d'un prix de poésie, et aussi en

tant que l'éloge du roi Louis XIV devait être invariablement proposé à l'émulation des concurrents :

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons.

Il y avait là, il faut le reconnaître, un excès dans la flatterie qui s'explique sans doute par la déplorable influence que le régime absolu exerce sur les caractères, mais que rien ne saurait absoudre, ni la grandeur personnelle de Louis XIV, *aussi calme et aussi fier devant* les revers et devant *la mort que devant la gloire*, ni les merveilles de son règne dont *la mémoire devra rester éternelle, puisque la France lui doit, avec l'extension de ses frontières, la fixation de sa langue et la domination intellectuelle du monde*[1]. Que les membres de l'Académie aient été éblouis par l'éclat dont le Grand Roi était environné au point de ne pas voir ses fautes; qu'aveuglés par les rayons du Soleil ils n'aient pas aperçu ses taches, nous le voulons bien; mais leur était-il donc pour cela permis de l'adorer?

II.

Les intentions de Pellisson et de M. de Clermont-Tonnerre furent scrupuleusement remplies pendant quatre-vingt-deux ans. De 1671 à 1753 les concurrents furent appelés quarante-deux fois à chanter les louanges de Louis XIV. Lorsqu'on parcourt aujourd'hui leurs pièces, quand on les voit retourner de toutes les façons l'éloge du Roi et s'épuiser à trouver des variantes pour exprimer les mêmes pensées, il est difficile de ne pas songer à cette scène du *Bourgeois gentilhomme* dans laquelle le maître de philosophie de M. Jourdain lui enseigne combien de formes on peut employer pour dire : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* « On peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos beaux yeux mourir, belle marquise, d'amour.* »

La liste des sujets mis au concours de 1671 à 1753 montrera que les poètes qui prétendaient aux prix étaient obligés de se livrer à un exercice analogue et on s'étonnera moins, après l'avoir parcourue, que la plupart aient fait, comme M. Jourdain, de la prose sans le savoir.

Voici cette liste, comprenant la date des concours, les sujets proposés et les noms des lauréats :

1671. Le Duel aboli ..... *De la Monnoye.*
1673. Sur l'honneur que le roi a fait à l'Académie française, en acceptant la qualité de son protecteur et la logeant au Louvre ..... *L'abbé Genest.*

[1] M. de Carné, *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1856.

1675. La Gloire des Armes et des Lettres sous Louis XIV. *De la Monnoye.*
1677. Sur l'Éducation de Monseigneur le Dauphin..... *De la Monnoye.*
1679. Que la Victoire a toujours rendu Sa Majesté plus facile à la paix..... *L'abbé du Jarry.*
1681. Qu'on voit toujours Sa Majesté tranquille, quoique dans un mouvement continuel..... *Du Perrier.*
1683. Sur les grandes choses que le roi a faites pour la Religion catholique. — Prix partagé : ..... *De la Monnoye et du Perrier.*
1685. Sur la Gloire que le roi s'est acquise en se condamnant dans sa propre cause..... *D'Alibert de Saint-Romain.*
1687. Sur le Soin que le roi prend de l'Éducation de la noblesse dans ses places et dans Saint-Cyr..... *Mlle Deshoulières.*
1689. Les Nations les plus éloignées viennent rendre leurs hommages au Roi. Son zèle et ses soins pour la foi chrétienne s'étendent jusqu'aux extrémités du monde.... *L'abbé de Maumenet.*
1691. Que le roi seul en toute l'Europe défend et protège le droit des rois..... *Mlle Bernard.*
1693. Plus le roi mérite les louanges, plus il les évite..... *Mlle Bernard.*
1695. Que le roi n'est pas moins redoutable à ses ennemis par l'amour de ses peuples, que par la force de ses armes..... *De la Granche.*
1697. Que le roi, par la paix de Savoie, a rendu la tranquillité à l'Italie, et a donné à toute l'Europe l'espérance de la paix générale..... *Mlle Bernard.*
1699. Sur la Piété du roi, et sur l'attention qu'il a eue aux intérêts de la Religion dans le dernier traité de paix.. *De Clerville.*
1701. Que le roi n'est pas moins distingué par les vertus qui font l'honnête homme, que par celles qui font les grands rois..... *Mme Durand.*
1703. Sur les glorieux Succès des armes du roi en l'année 1703. *L'abbé Pellegrin.*
1705. La Gloire et le Bonheur du roi dans les Princes ses enfants..... *Houdart de la Motte*
1707. Que la Sagesse du roi le rend supérieur à toutes sortes d'événements..... *Houdart de la Motte.*
1709. Que le roi, au milieu du tumulte des armes, fait toujours fleurir les Lettres et les Arts, par la protection qu'il ne cesse de leur donner..... *L'abbé Asselin.*
1713. Sur les glorieux Succès des armes du roi dans la dernière campagne de Flandre..... *Mallet.*
1714. La Religion, la Piété et la Magnificence du roi dans la construction de l'autel et la décoration du chœur de l'église de Paris, pour l'accomplissement du vœu du roi Louis XIII, de triomphante mémoire..... *L'abbé du Jarry.*
1715. Sur les Avantages de la paix, et l'obligation que nous avons au roi de nous l'avoir procurée..... *Roy.*
1717. Sur la Constance de Louis XIV, dans la perte de ses enfants. *Gacon.*
1720. Louis le Grand, par la manière dont il accordait les grâces, y ajoutait toujours un nouveau prix..... *De Saint-Disdier.*
1721. Que jamais prince n'a mieux connu l'utilité et l'importance du secret que Louis le Grand et ne l'a jamais mieux gardé, soit dans le gouvernement, soit dans la vie civile..... *De Saint-Disdier.*
1723. La Décence et la Dignité que le feu roi Louis XIV mettait dans toutes ses actions..... *De la Visclède.*
1725. Les Progrès de l'Astronomie sous le règne et par la protection de Louis le Grand..... *De la Visclède.*
1727. Les Progrès de la Peinture sous le règne de Louis le Grand..... *Bouret.*
1729. Les Progrès de la Navigation sous le règne de Louis le Grand..... *Bouret.*

1732. Les Progrès de la Tragédie sous le règne de Louis le Grand..... *L'abbé Seguy.*
1733. Les Progrès de la Sculpture sous le règne de Louis le Grand..... *Isnard.*
1735. Les Progrès de la Musique sous le règne de Louis le Grand..... *L'abbé Clément.*
1737. Les Progrès de l'art du Génie sous le règne de Louis le Grand ..... *Le P. Rainaud, de l'Oratoire.*
1739. Les Progrès de l'Éloquence sous le règne de Louis le Grand..... *Linant.*
1741. Les Accroissements de la Bibliothèque du roi sous le règne de Louis le Grand..... *Linant.*
1744. Les Progrès de la Comédie sous le règne de Louis XIV. *Linant.*
1746. La Gloire de Louis XIV perpétuée dans le roi son successeur..... *Marmontel.*
1747. La Clémence de Louis XIV est une des vertus de son auguste successeur..... *Marmontel.*
1748. L'Amour des Français pour leurs rois, consacré par des monuments publics..... *Le chevalier Laurès.*
1750. Rien n'excite plus les talents que l'amour de la gloire.. *Le chevalier Laurès.*
1751. Les Honneurs accordés au mérite militaire par Louis XIV, augmentés par Louis XV..... *Le chevalier Laurès.*
— La Passion du Jeu..... *Le chevalier Laurès.*
1753. La Tendresse de Louis XIV pour sa famille..... *Lemière.*

III.

Le lecteur qui, après avoir jeté un coup d'œil sur cette énumération des quarante-quatre premiers concours poétiques de l'Académie française, exigerait qu'ils fussent repris par nous et examinés un à un, nous condamnerait à un inventaire qui ne brillerait ni par la variété, ni par l'agrément, et auquel s'appliquerait trop bien le vers d'un de nos lauréats, de la Motte :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cet ennui, nous avouons l'avoir éprouvé dans toute sa puissance, en lisant ces quatre mille et quelques cents vers. Ayant vidé jusqu'à la dernière goutte ce breuvage, presque toujours aussi fade qu'assoupissant, nous nous croyons en droit de dire qu'à moins d'y être contraint pour ses péchés, on fera sagement de n'y pas aller goûter après nous. Il faut prendre la dîme : sur une quarantaine de pièces, c'est tout au plus s'il s'en trouve quatre de remarquables; et encore est-ce plus par l'esprit que par la vraie poésie qu'elles se distinguent.

Nous avons dit à quoi cela tient. Durant ces quatre-vingt-deux années, les aspirants au prix académique ressemblent fort à « la fleur nommée héliotrope, » — dont parle une comédie célèbre, — qui « tourne sans cesse vers l'astre du jour; » ils nous apparaissent humblement agenouillés, comme des adorateurs devant l'autel de leur idole, luttant à qui ferait monter jusqu'à son auguste face le plus épais nuage d'encens, et ferait rendre à la lyre les accords les plus dithyrambiques, « ne plus ne moins

que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée par les rayons du soleil.[1] »

Nous nous trompons, la statue de Memnon ne représente point ici nos lauréats, mais les Corneille, les Racine, les Boileau, les Molière, les La Fontaine, que l'astre-roi a véritablement réchauffés et inspirés; et rien n'est plus saisissant que ce contraste. On a de la peine à s'imaginer que de si pauvres compositions aient vu le jour dans le temps même où s'épanouissaient les œuvres des immortels génies que nous venons de nommer, et lorsqu'en sortant de feuilleter ces poèmes incolores et ces odes essoufflées, on relit *Cinna*, *Athalie*, l'*Art poétique*, *le Misanthrope*, ou *les Animaux malades de la peste*, on éprouve la même sensation que celle d'un voyageur qui, parti le soir d'un pays aride, désolé, franchirait pendant la nuit de grands espaces *sur l'aile de la vapeur*, et se réveillerait au milieu d'une nature resplendissante de toutes les grâces, de toutes les beautés pittoresques.

Eh! je vous prie, quelle muse, si bien douée soit-elle, pourrait ressentir quelque inspiration, quand on lui impose un thème comme celui-ci : *Sur la gloire que le roi s'est acquise en se condamnant dans sa propre cause?* Ou celui-là : *Que jamais prince n'a mieux connu l'utilité et l'importance du secret que Louis le Grand et ne l'a jamais mieux gardé, soit dans le gouvernement, soit dans la vie civile?* Ou cet autre : *Qu'on voit toujours Sa Majesté tranquille, quoique dans un mouvement continuel?.....*

Non, la lyre n'aime pas la contrainte adulatrice, et l'un des premiers lauréats du XIXe siècle, Millevoye, le proclamait dans un beau vers, que l'Académie a couronné :

La noble indépendance est l'âme des talents.

On nous permettra donc de ne pas nous arrêter à chacun des personnages que nous avons groupés en colonne. Ils ont eu l'honneur de recevoir, une ou plusieurs fois, les palmes académiques; mais ce n'est pas une raison pour que nous ajoutions un long chapitre au livre qui a été écrit sur *les Oubliés et les Dédaignés*. Nous ne suffirions point, du reste, à tirer ceux-ci du tombeau qui les enserre, et à les faire rentrer dans le souvenir des hommes. Et puis, les contemporains, les vivants, sont là-bas, nombreux et réclamant notre attention. Nous leur devons cette préférence, au risque de justifier une fois de plus le triste proverbe qui affirme que les absents ont toujours tort.

Cette petite troupe d'absents, nous allons la passer en revue, comme un colonel inspecte une compagnie de son régiment : le capitaine, le lieutenant, les sous-officiers, — les épaulettes et les galons, — ont droit à plus d'égards et à plus d'intérêt. Si en traversant les rangs, il s'ar-

[1] Molière, *Malade imaginaire*.

rête, par-ci, par-là, un instant de plus en face d'un des *hommes*, c'est que la physionomie de ce dernier, sa tenue ou l'état de son fourniment a quelque chose d'insolite et qui tranche sur la banalité du fond commun. Tous les autres, hélas! ne sont et ne peuvent être pour l'inspecteur que des nombres, des *numéros*.

Il est facile, en suivant la liste de nos vingt-six lauréats, —nous exceptons Marmontel et Lemière, que nous retrouverons plus tard, — de distinguer les officiers des simples militaires. Nul ne refusera d'admettre que le capitaine de notre compagnie est assurément Houdart de la Motte, et le lieutenant, La Monnoye. Saluons d'abord le lieutenant; aussi bien ces égards lui sont-ils dûs, sinon pour le mérite, du moins pour la priorité. C'est lui qui a ouvert le feu, lui qui a eu la gloire d'être le premier poète à orner son front du laurier de l'Académie française.

Bernard de La Monnoye était compatriote de Bossuet. Né à Dijon en 1641, il fit son droit à Orléans, fut avocat au parlement de sa ville natale, puis conseiller-correcteur à la Chambre des comptes. Tout le temps qu'il pouvait dérober aux affaires était consacré au culte des lettres, de la poésie qu'il aimait passionément. Modeste et redoutant le bruit, il se contentait de communiquer les fruits de sa veine à un petit cercle d'amis; mais, ayant pris part au premier concours ouvert, son poème sur *le Duel aboli* lui valut le prix et attira du même coup sur son nom la lumière qu'il fuyait tant. Cette pièce avait réuni les suffrages de tous les académiciens. Avant d'en connaître l'auteur, Charles Perrault s'en montrait ravi. « Mais, lui dit-on, si elle était de Despréaux? — Fût-elle du diable, répondit-il, elle mérite le prix, et l'aura. » — Voltaire, qui tenait La Monnoye pour un excellent littérateur, a écrit à ce propos : « Il fut le premier qui remporta le prix de poésie à l'Académie française, et même son poème du *Duel aboli* est, à peu de chose près, un des meilleurs ouvrages de poésie qu'on ait faits en France. » Voltaire en ce temps-là n'était pas difficile!....

En 1675, 1677, 1683, La Monnoye concourut de nouveau et cueillit les palmes sans efforts. Certains biographes prétendent que ses juges le firent prier de s'abstenir, sa supériorité écartant trop de rivaux. Malgré tout, il ne se décida que fort tard à quitter Dijon pour Paris, où sa réputation l'avait dès longtemps précédé. Avant de partir, il disait : « A Dijon, je ne suis qu'un simple correcteur: à Paris, je serai forcément un bel esprit, profession aussi dangereuse que celle de danseur de corde. »

Il était doué d'une activité inépuisable : du latin, du grec, de l'italien, de l'espagnol, il traduisit des épigrammes, des odes, des madrigaux; toutes ces compositions sont aujourd'hui oubliées, comme ses pièces académiques, et leur auteur ne devra de vivre qu'aux œuvres qui lui ont coûté le moins, à son immortelle chanson *sur le fameux la Palisse* et à ses *Noëls bourguignons*....

L'Académie reçut *à l'unanimité* son ancien lauréat, en 1713, à la place de Régnier-Desmarais. Elle ne pouvait rien faire de plus agréable à Louis XIV, reconnaissant des louanges que La Monnoye lui avait si souvent dispensées. Le jour de la réception fut marqué par un événement capital, l'inauguration des quarante fauteuils.....

Les dernières années de La Monnoye, qui mourut le 15 octobre 1728, à quatre-vingt-sept ans, furent attristées par la perte de sa fortune, engloutie dans l'abîme creusé par le système de Law. Le malheureux écrivain en fut réduit, — *proh! dolor!* — à vendre ses prix académiques; ce qui lui inspira cette boutade moitié triste, moitié plaisante : « Pour d'assez belles médailles, ce sont là de fâcheux revers! »

Accordons, en passant, un coup d'œil, non point à la tragédie de *Pénélope* du second lauréat, l'abbé Genest, mais à son long et large nez, plus fameux alors que ses œuvres, et qui servait de texte à d'interminables plaisanteries, dont, en homme d'esprit qu'il était, il riait tout le premier. L'abbé d'Olivet, l'historien de l'Académie française, écrivait au président Bouhier :

« M. le duc et Mme la duchesse du Maine, faisant l'honneur à notre confrère *(Genest était des Quarante)* de plaisanter avec lui, et cherchant l'anagramme de son nom *Charles Genest*, trouvèrent ces mots : *Eh! c'est large nés (nez).* Il avait effectivement un nez qui s'attiroit de l'attention, et qui surtout avoit frappé M. le duc de Bourgogne. Quand ce prince apprenoit à dessiner, il tournoit tous ses dessins à faire le nez de l'abbé Genest : qu'il fût en carosse, et que la glace vînt à se ternir, aussitôt il y traçoit avec son doigt ce maître nez... J'ai vu entre les mains de l'abbé Genest une grande médaille de carton, où ce prince l'avoit crayonné divinement bien. Autour de la médaille, il y avoit mis de sa propre main : *Carolus Genestus naso.* »

Voici maintenant un nom qui vaincra les siècles :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Mais, ne vous y trompez pas, le du Perrier dont il s'agit n'est point le père de la *rose* qui *vécut l'espace d'un matin*; ce n'est pas François, c'est Charles du Perrier, le neveu de celui dont le poète essaya de consoler la *douleur* par ses fameuses stances. Il faisait partie de la *Pléiade parisienne*, composée de Ménage, Rapin, Commire, Larue et Santeuil. Il tournait fort bien le vers latin, et Ménage l'appelait le *Prince des poètes lyriques* de son temps. Boileau, par exemple, n'était pas tout à fait de cet avis, et c'est précisément ce du Perrier-là qu'il a peint dans son *Art poétique*, quand il a dit :

Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.
Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

Brossette raconte, en effet, que, durant toute une messe, du Perrier

récitait à Boileau une ode qui avait concouru sans succès pour le prix proposé par l'Académie française. Au moment de l'élévation, du Perrier s'écriait : « Il ont dit que mes vers étaient trop malherbiens. »

S'il est bon de ne pas s'imaginer que l'on a affaire à l'oncle, quand c'est le neveu qui se trouve en face de vous, il faut se garder également de confondre la fille avec la mère, et de croire que la première femme couronnée par l'Académie, en 1687, soit l'écrivain que les *Idylles* ont rendu célèbre. Lisez donc *Mademoiselle* et non *Madame* Deshoulières, et ne prenez pas l'ombre pour le corps, la *chère brebis*, pour la bergère qui la *mène*

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine.

L'ode *Sur le soin que le Roi prend de l'éducation de la Noblesse dans ses places et dans Saint-Cyr* est signée : *M*lle *des Houlières*, *fille de l'illustre M*me *des Houlières*. — Quelle ode, grand Dieu, pour un poète formé à l'école de la *Dixième Muse*, de *la Calliope française* ! On y trouve des vers harmonieux comme celui-ci :

Et que quelque fierté que le Trône demande.....

Le roi, non content d'établir des écoles pour les fils, en fonde aussi pour les filles de ses *vieux et fidèles guerriers* qui *ont fait des moissons de lauriers* :

Ainsi dans les jardins l'on voit de jeunes plantes,
Qu'on ne peut conserver que par des soins *divers*,
Vivre et croître à l'abri des ardeurs violentes,
Et de la rigueur des hivers.
Par une habile main sans cesse cultivées,
Et d'une eau vive et pure *au besoin* abreuvées,
Elles fleurissent *dans leur temps* :
*Tan*dis qu'à la merci des saisons orageuses,
Les autres au milieu des campagnes *pierreuses*,
Se flétrissent dès leur printemps.

Où es-tu, Alfred de Musset, toi qui trouvais si *honteux de cheviller* ! c'est ici que tu aurais le droit de répéter :

Je vois, chez quelques-uns, en ce genre d'escrime,
Des rapports trop exacts avec un menuisier.

Et dire que l'on soupçonnait la mère d'avoir la meilleure part à cet ouvrage, et qu'elle se crut obligée de protester qu'elle s'était bornée à donner des conseils ! — La jeune fille n'en avait pas moins eu sa petite ovation, dans la séance publique, où l'un des académiciens lui adressa galamment un madrigal à brûle-pourpoint.

Non moins que pour les *Moutons* et les *Oiseaux*, Mme Deshoulières avait un faible prononcé pour les races féline et canine. Que de vers ne lui ont pas inspiré Gas, son épagneul, Courte-Oreille, tourne-broche de M***, Grisette, sa propre chatte, Tata, Blondin, Dom Gris, Mittin, Regnault, tous chats de ses voisins et de ses amis, et, en première ligne, le

chien de M. le maréchal de Vivonne, lequel répondait, — sauf votre respect, — au nom poétique de... *Cochon!*

Si elle n'avait pas précisément recueilli le talent de sa mère, du moins la *Muse naissante,* pour parler comme le madrigal, avait-elle hérité de sa passion pour les bêtes, et le point capital de son œuvre est une tragédie — en quatre scènes, sans plus, — intitulée : *La Mort de Cochon.*

Grisette, déjà nommée, se lamente sur ce trépas regrettable :

Mon cher Cochon était le plus beau des toutous.
Miaou, miaou.

MARMUSE, *chat de Mme Deshoulières.*

Peste des miaous !...
Cet assemblage de merveilles,
Ce Cochon, ce chien tant aimé,
Etait sans queue et sans oreilles.
Il fut, dit-on, sauvé de l'égoût de Marseilles,
Et Cochon fut nommé,
Tant il avait de l'air de cette bête immonde...
C'était, à cela près, le plus beau chien du monde.

Le succès de Mlle Deshoulières avait fait des jalouses, et nous voyons presque aussitôt deux autres femmes, Mlle Bernard et Mme Durand, gravir *la double cime* après elle. Mlle Catherine Bernard, de Rouen, triompha trois fois, presque coup sur coup, et la malignité publique prétendit que Fontenelle, son compatriote et son oncle, n'était pas sans l'y avoir aidée. Il nous serait difficile de trancher la question. En 1691, elle donna une tragédie de *Brutus,* qui eut un certain succès. Quant à Mme Catherine Bédacier, née Durand, elle a enrichi sa pièce d'une prière pour le roi que nous serions coupables de ne pas reproduire, comme le *nec plus ultrà* de l'hyperbole et du fétichisme :

Grand Dieu, c'est pour Louis que mon zèle t'implore,
Prolonge ses jours précieux,
Sur la terre il te sert, nous protége, t'adore.
Laisse-nous en jouir QUELQUES SIÈCLES ENCORE;
Ce n'est qu'un instant pour les cieux.

Mme Durand se partageait entre la prose et les vers; l'abbé Pellegrin, lui, ne sacrifiait qu'à la Muse, et nul ne saura jamais le nombre de rimes qu'il accoupla dans sa vie de quatre vingt-deux années! Il entassa des opéras sur des tragédies; des cantiques, des madrigaux, des bouquets sur des comédies; et l'on a pu dire qu'il tenait boutique de vers. Sa prière pour le roi est un modèle dans un autre genre que celui de sa devancière, le genre laconique.

Etre éternel, exaucez-nous :
Combattez pour Louis; Louis combat pour vous.

Ce qui revient à peu près à ceci : — « Messieurs mes juges, je vous ai servi vos cent vers; voici un petit distique par-dessus le marché; soyez contents; donnez-moi le prix, et au plaisir de vous revoir. »

La Harpe a parlé avec commisération de ce poète besoigneux : « C'est au

soulagement de ses parents, encore plus indigents que lui, qu'il consacrait le profit de ses pièces, qui réussirent souvent sur plus d'un théâtre, quoique aujourd'hui disparues comme tant d'autres. » Son nom, du moins, ne disparaîtra pas, attendu qu'il est gravé dans cette épitaphe, dont les derniers vers ont fait proverbe :

Ci-gît le pauvre Pellegrin,
Qui, dans le double emploi de poète et de prêtre,
Éprouva mille fois l'embarras que fait naître
La crainte de mourir de faim.
Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

Le plus considérable de nos lauréats, nous l'avons déjà dit, c'est Antoine Houdart de la Motte, né à Paris le 17 janvier 1672, et dont la vie est trop connue pour que nous entreprenions de la retracer ici. Quel écolier ignore que l'auteur d'*Inès de Castro* s'essaya dans tous les genres imaginables, aussi bien dans l'ode que dans la fable; dans la tragédie que dans l'opéra; dans la comédie que dans l'églogue; dans la traduction que dans la critique? Qui ne connaît ses démêlés avec Mme Dacier au sujet des anciens et des modernes, pour lesquels il tenait; et ses essais d'odes et de tragédies en prose; et la tâche malencontreuse qu'il s'était donnée de résumer l'*Iliade* en vers, tentative qui lui attira cette épigramme de J.-B. Rousseau :

Le traducteur qui rima l'*Iliade*,
De douze chants prétendit l'abréger;
Mais, par son style aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or, le lecteur qui se sent affliger,
Se donne au diable, et dit perdant haleine :
« Eh! finissez, rimeur à la douzaine;
» Vos abrégés sont longs au dernier point. »
Ami lecteur, vous voilà bien en peine :
Rendons-les courts en ne les lisant point.

J.-B. Rousseau n'avait pas tort dans ce cas particulier; mais le jugement que Voltaire a porté sur La Motte, en son *Siècle de Louis XIV*, restera comme le dernier mot sur le très-spirituel lauréat de 1705 et 1707, successeur, en 1710, de Thomas Corneille à l'Académie....

La Motte, qui mourut à cinquante et un ans, le 26 décembre 1731, avait eu le malheur de devenir aveugle dès l'âge de quarante. On sait ce mot qui peint son extrême douceur. Ayant, dans une foule, marché sur le pied d'un jeune homme, celui-ci lui donne un soufflet : « Monsieur, lui dit La Motte, vous allez être bien fâché! Je suis aveugle. »

Sat prata biberunt. Après La Motte, nous serions tentés de tirer l'échelle et de clore ce chapitre; car,

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Que dire de l'abbé Asselin, auteur d'un faible poème sur *la Religion*,

mais dont ce joli distique de sa pièce couronnée mérite d'être sauvé du naufrage :

Un rien paraît plein de merveilles
A qui sait en être surpris?

Que dire de Mallet, premier commis de M. Desmarets, contrôleur général des finances? de Roy, le Pradon de l'opéra? de Gacon, mis au pilori dans le *Temple du Goût?* Que dire de la Visclède, encore bien qu'on le surnommât le Fontenelle de la Provence et que Voltaire, après sa mort, se soit amusé à écrire sous son nom la préface de ses *Filles de Minée?* etc., etc.

Quant à l'abbé Laurent Juilhard, dit du Jarry du nom de son village, près de Saintes, c'était un prédicateur d'un certain mérite, qui, vainqueur une première fois en 1679, eut la fâcheuse idée de rentrer dans la lice académique, à près de soixante-cinq ans, en 1714, et la triste chance de l'emporter sur Voltaire par un poème dont le sujet était *le Vœu de Louis XIII* et qui débutait ainsi :

Enfin le jour paraît où le saint Tabernacle
D'ornements enrichi nous offre un beau spectacle.

Le reste était de cette force; mais, par malheur, le bon abbé ne s'était pas contenté de ne faire que des vers plats, il en avait commis un où la géographie se trouvait étrangement accommodée et qui est demeuré fameux par le ridicule :

Pôles glacés, BRULANTS, *où sa gloire connue*
Jusqu'aux bornes du monde est chez vous parvenue.

Quand on représentait à La Motte-Houdart, ami de l'abbé du Jarry et l'un de ses juges, que ce vers montrait dans l'auteur la plus complète ignorance des notions géographiques, il répondait sans s'émouvoir que c'était une affaire de physique, du ressort de l'Académie des sciences et non de l'Académie française.

Voltaire avait dix-huit ans; il était vaincu; il avait la fibre plus irritable qu'aucun de ses confrères en poésie; on juge si ce grand moqueur se fit faute de rire des Quarante et de son infortuné rival! Que parlons-nous de rire? Il voulut les mordre, les bafouer, et « il écrivit un manifeste en vers, le *Bourbier,* dans lequel ils étaient littéralement couverts de boue [1]. »

Voltaire poursuivit au moins deux fois le prix de poésie sans pouvoir remporter autre chose qu'une cinquième mention! Le 25 août 1778, en effet, l'Académie fit connaître que le prix, dont le sujet était la traduction du commencement du XVIe livre de l'*Iliade*, ne serait pas donné. Plusieurs des pièces envoyées au concours avaient cependant paru estimables à certains égards et leurs auteurs avaient été classés

1 *Plutarque français,* Voltaire, par M. Philarète Chasles.

dans l'ordre suivant : 1° L'Œuillart d'Avrigny; 2° André de Murville; 3° le chevalier de Langeac; 4° l'abbé Guéroult; 5° le *Marquis de Villette*, lequel était le prête-nom de Voltaire [1]. Agé de quatre-vingt-quatre ans, ayant déjà un pied dans la tombe, Voltaire était encore avide de gloire au point de soupirer après les palmes académiques. Hélas! il s'en était fallu de bien peu que ses vers ne fussent pas même lus jusqu'au bout, et La Harpe, seul dépositaire du secret que lui avait confié M. de Villette, avait eu grand'peine à obtenir qu'on accordât à leur auteur, — à l'auteur de *Zaïre*, — une marque d'encouragement! — Les sujets proposés par l'Académie eurent d'ailleurs le privilège d'attirer l'attention de Voltaire à toutes les époques de sa vie. C'est ainsi qu'en 1747 il composa sur le programme du concours : — *la Clémence de Louis XIV est une des vertus de son auguste successeur,* — une ode assez longue et fort dithyrambique, non qu'il aspirât alors à la médaille, qu'il ne pouvait d'ailleurs recevoir, étant un des Quarante depuis 1746; mais il prétendait à un prix bien autrement précieux pour lui : la faveur de Louis XV.

IV.

Tous les académiciens n'étaient pas aussi empressés que Voltaire à faire leur cour au Roi, et, en 1751, un des membres de l'illustre Compagnie, un Breton, Duclos, demanda qu'il fût enfin mis un terme au perpétuel éloge de Louis XIV. Sa proposition, il est vrai, fut repoussée et l'Académie invita les poètes à chanter *la Magnificence et la Sûreté des grands chemins sous Louis XIV et sous Louis XV*. Mais le résultat du concours vint donner raison à Duclos : on ne put trouver une seule pièce qui méritât d'être mentionnée et le sujet dut être retiré. Ceux qui pensaient qu'il n'était pas permis de s'écarter des intentions de M. de Clermont-Tonnerre ne se tinrent pourtant pas pour battus et ils obtinrent qu'*à la Magnificence et à la Sûreté des grands chemins* on substituât *la Tendresse de Louis XIV pour sa famille.*

Cependant l'Académie avait, depuis quelques années déjà, reçu de feu M. Gaudron, secrétaire du Roi, les fonds nécessaires pour distribuer un prix de poésie de la valeur de 200 livres, et c'est ce prix qui avait été remporté en 1750 et 1751 par le chevalier de Laurès, fils du doyen de la Chambre des Comptes et de la Cour des Aides de Montpellier, pour ses vers sur *la Passion du jeu* et sur cette maxime que *Rien n'excite plus les talents que l'amour de la gloire*. En 1753, on tomba d'accord de réunir en une seule les deux fondations de M. de Clermont-Tonnerre et de M. Gaudron et de donner non plus deux prix, mais un prix unique de 500 livres, l'Académie demeurant entièrement libre dans le choix des sujets.

1 La Harpe, *Correspondance littéraire*, II, p. 273.

De 1754 à 1789, le nouveau prix a été décerné dix-sept fois. Voici le tableau de ces dix-sept concours :

1754. L'Empire de la Mode..... *Lemière.*
1755. Le Commerce..... *Lemière.*
1757. Les Hommes unis par les talents..... *Lemière.*
1758. L'Immortalité de l'Ame..... *Anonyme.*
1760. Epitre aux Poëtes..... *Marmontel.*
1762. Ode sur le Temps..... *Thomas.*
1764. Épitre d'un Père à son Fils sur la naissance d'un petit-fils..... *Chamfort.*
1766. Le Poëte..... *La Harpe.*
1768. Lettre d'un Fils parvenu à son Père laboureur..... *De Langeac.*
1771. Les Talents..... *La Harpe.*
1773. Ode sur la Navigation..... *La Harpe.*
1775. Conseils à un jeune Poëte..... *La Harpe.*
1776. Traduction d'un morceau de l'ILIADE..... *A. de Murville et Gruet*
1779. Éloge de Voltaire..... *La Harpe.*
1782. La Servitude abolie dans les domaines du Roi, sous le règne de Louis XVI..... *Florian.*
1784. Ruth et Booz..... *Florian.*
1789. L'Édit de novembre 1787 en faveur des non-catholiques. *De Fontanes.*

Tout à l'heure, dans une période de quatre-vingt-trois ans, sur vingt-six lauréats, nous en trouvions à grand'peine trois ou quatre qui eussent un vrai mérite. Ici, dans une période de trente-cinq années seulement, sur onze lauréats, il y en a jusqu'à sept qui ont pris rang parmi les écrivains célèbres. Si des concurrents nous passons à leurs pièces de vers, nous voyons que de 1671 à 1753 il n'en est pas une qui vaille qu'on s'y arrête, tandis que plusieurs des morceaux couronnés de 1754 à 1789 sont encore aujourd'hui dignes d'attention. Une double cause explique ces résultats si différents : c'est, d'une part, la contrainte imposée aux poëtes pendant la première de ces deux périodes, et, de l'autre, la liberté qui leur fut laissée pendant la seconde. A partir de 1753, en effet, l'Académie, sauf en 1776, 1779, 1782 et 1789, abandonna complètement aux auteurs le choix du sujet à traiter. Un rapide coup d'œil jeté sur les concours de la seconde moitié du XVIIIe siècle montrera combien le parti adopté par les Quarante était favorable à la poésie et aux lettres.

Lemière, le lauréat de 1753, de 1754, de 1755 et de 1757, a fait peu de bons ouvrages, mais il a fait de bons vers, un surtout qu'il appelait *le vers du siècle*, et qui se trouve dans la pièce sur le *Commerce*, couronnée en 1755 :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Il faut avouer, disait un rimeur jaloux devant lequel on vantait *le vers du siècle, que M. Lemière fait bien un vers.* Nous ajouterons qu'il lui arrivait parfois de bien réussir un distique, témoin celui-ci qui appartient également à l'une de ses pièces académiques :

Croire tout découvert est une erreur profonde;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Un vrai poète est celui qui envoya au concours de 1758 une ode sur l'*Immortalité de l'âme*, l'une des plus remarquables que le XVIIIe siècle ait produites. Bien que le prix lui eût été adjugé, l'auteur ne se fit pas connaître, et nous sommes forcés d'inscrire, au bas de ses vers, ce mot que l'on est souvent étonné de rencontrer, dans les musées d'Italie, sur le cadre d'un chef-d'œuvre : *Ignoto*.

Le prix fut décerné en 1760 à une *Épître aux poètes*. Marmontel qui l'avait composée n'était pas de ceux qui gardent l'anonyme et il nous a raconté, dans ses agréables *Mémoires*, les incidents de ce concours :

« Un jour, dit-il, lorsque l'Académie examinait les pièces mises au concours, je rencontrai Duclos à l'Opéra et je lui en demandai des nouvelles. — Ne m'en parlez pas; je crois que ce concours mettra le feu à l'Académie. Trois pièces comme on n'en voit guère se disputent le prix. Il y en a deux dont le mérite n'est pas douteux; tout le monde en convient; mais la troisième nous tourne la tête. C'est l'ouvrage d'un jeune fou, plein de verve et d'audace, qui ne ménage rien, qui brave tous les préjugés littéraires, qui parle des poètes en poète, et qui les peint tous de leurs propres couleurs avec une pleine franchise; ose louer Lucain et censurer Virgile, venger le Tasse des mépris de Boileau, apprécier Boileau lui-même et le réduire à sa juste valeur. D'Olivet en est furieux. Il dit que l'Académie se déshonore si elle couronne cet insolent ouvrage, et je crois cependant qu'il sera couronné. — Il le fut; mais lorsque je me présentai pour recevoir le prix, d'Olivet jura qu'il ne me le pardonnerait de sa vie. »

Les deux concurrents de Marmontel étaient Thomas qui avait présenté son *Épître au peuple* et l'abbé Delille qui avait envoyé une *Épître sur les avantages de la retraite pour les gens de lettres*.

Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie....

Ainsi s'exprimait, dans son *Épître aux poètes*, l'auteur couronné qui, devenu bientôt académicien (1763), continua du haut de son fauteuil sa petite guerre contre le chantre du *Lutrin*. La Harpe raconte qu'un jour, comme on lisait à Ferney des vers de Marmontel où Boileau était fort maltraité : « *Voilà*, dit Voltaire, *un bien mauvais tic qu'a notre ami Marmontel. Mon enfant, rien ne porte malheur comme de dire du mal de Nicolas. Voyez le beau coton qu'a jeté Marmontel en poésie !* » Qui le croirait ? Le lauréat de 1760 parlait de Racine avec plus d'irrévérence encore que de Boileau. Ayant trouvé *Andromaque* et *Britannicus* entre les mains de madame Denis, la nièce de Voltaire : « *Quoi!* s'écria-t-il, *vous lisez ce polisson-là!* » et il lui arracha le livre des mains [1]. Nous en sommes vraiment fâchés pour les romantiques qui, en l'an de grâce 1829, traitaient Racine de *polisson*, mais ils n'étaient que les échos de Marmontel, de l'auteur de *Bélisaire* et des *Incas*!

Battu en 1760, Thomas prit en 1762 une revanche éclatante et son *Ode sur le Temps*, placée avec raison par La Harpe à côté des belles

[1] La Harpe, *Cours de littérature*, IX, p. 364.

odes de Lefranc de Pompignan sur *la Mort de J.-B. Rousseau*, de Louis Racine sur l'*Harmonie* et de Malfilâtre sur *le Soleil fixe au milieu des planètes*, a tenu pendant longtemps dans notre poésie lyrique un rang honorable. Elle renferme même un hémistiche qui est dans toutes les mémoires : *O temps, suspends ton vol....*

Ainsi commence, — qui ne le sait? — une des stances de l'admirable élégie de Lamartine, *le Lac*; ainsi commence également une des strophes de la pièce de Thomas.

Chamfort qui, de même que l'auteur de l'*Essai sur les Éloges*, remporta le prix d'éloquence et celui de poésie, lui était bien supérieur comme prosateur, mais, comme poète, il n'a rien écrit qui valût l'*Ode sur le Temps*, et on ne saurait se défendre, en lisant son *Épître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, de songer à l'épigramme de Lebrun :

Chamfort polit des vers étiques....

L'un des Quarante depuis 1781, il composa en 1790 le discours contre les Académies qui devait être prononcé par Mirabeau à l'Assemblée nationale. Semblable à ces enfants, nourris d'un bon lait et devenus drus et forts, dont parle La Bruyère, le lauréat de 1764 battait le sein de sa nourrice.

Le lauréat de 1766, La Harpe, dont la vie ne fut pas exempte de variations et d'erreurs, eut du moins le bon goût de rester fidèle à la cause de l'Académie. Nul, il est vrai, ne lui était plus redevable; nul n'a jamais reçu d'elle plus de couronnes. Il obtint six fois le prix d'éloquence et cinq fois le prix de poésie, en tout onze prix, et s'il ne lui fut pas donné de parfaire la douzaine, il ne put s'en prendre qu'à lui-même. En 1768, en effet, il présenta une Épître sur *les Avantages de la philosophie* qui fut exclue du concours parce qu'il s'était vanté, avant le jour de la distribution, d'être assuré du succès. Une autre pièce avait dû également être écartée, par des raisons complètement *étrangères*, disait le Directeur, *au mérite de la poésie*. Cette pièce qui avait pour auteur Rulhière et pour titre : *Les Disputes*, n'était rien moins que la meilleure satire qui eût paru en France depuis Boileau, et Voltaire était dans le vrai, lorsqu'insérant cette satire au mot *Dispute* de son *Dictionnaire philosophique*, il la faisait précéder de cette apostille :

« Lisez les vers suivants sur les disputes; voilà comme on en faisait dans le bon temps. »

Grâce à l'exclusion de Rulhière et de La Harpe, le chevalier de Langeac remporta le prix : il n'avait que dix-huit ans. Le jour de la séance solennelle, le 25 août 1768, l'affluence était telle qu'il fallut renforcer la garde et que l'on ne parvint pas sans peine à fermer les portes. Ceux qui n'avaient pu entrer remplirent la salle voisine, se formèrent en

académie sous la présidence de Lemière; Dorat lut l'épître du jeune chevalier, et les applaudissements qui accueillirent cette lecture retentissaient jusque dans l'enceinte privilégiée.

On comprend que des prix distribués dans de telles circonstances devaient être, de la part des jeunes écrivains, l'objet d'une poursuite ardente, et l'on ne s'étonnera pas qu'un poète d'un rare mérite, Gilbert, arrivé à Paris vers cette époque, ait concouru trois fois. Il envoya successivement à l'Académie une pièce qui n'a jamais été imprimée, — *le Poète malheureux*, où brillent quelques éclairs de talent, — et enfin, en 1773, l'ode sur *le Jugement dernier*, qui renferme de grandes beautés et se termine par un vers sublime :

Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

L'ode de Gilbert ne fut pas même mentionnée. Indigné, le poète lança contre ses rivaux et ses juges deux brûlots, *le Dix-Huitième siècle* et mon *Apologie*, satires admirables qui n'ont été surpassées que par les *Iambes* d'André Chénier.

Il faut bien le dire, si l'Académie préféra l'*Ode sur la navigation* de La Harpe à la pièce de Gilbert, c'est qu'à cette date (1773), à la veille de l'élection de d'Alembert comme secrétaire-perpétuel (1774), l'influence de Voltaire et des encyclopédistes était toute puissante, et ne permettait pas de couronner des vers chrétiens. Aussi quand le *patriarche de Ferney* mourut, ses collègues proposèrent-ils son Éloge pour sujet de prix de poésie et acceptèrent-ils des mains de l'un d'entre eux, d'Alembert, une somme de 600 livres qui, jointe à la valeur ordinaire du prix, forma une médaille d'or de 1100 livres. Un dithyrambe ayant pour devise : *Nec quisquam Ajacem possit superare nisi Ajax*, remporta le prix (1779); mais l'auteur (c'était La Harpe, membre de l'Académie depuis 1776 et par suite hors de concours), fit déclarer que des raisons personnelles ne lui permettaient pas de recevoir la médaille, qui fut donnée à P.-N. André de Murville, dont la pièce avait obtenu l'accessit avec éloge. André de Murville (1754-1815) avait, en 1776, partagé le prix, pour la traduction d'un morceau de l'*Iliade*, avec N. Gruet, dont quelques pièces, *Annibal au sénat de Carthage*, etc., promettaient un poète et qui mourut en 1778, à vingt-cinq ans, victime d'un accident de chasse.

Il est un détail du concours de 1779 que nous ne devons pas omettre. L'Académie, dans sa séance publique, cita un très-beau vers sur Henri IV, qui se trouvait dans une des pièces :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

L'auteur était Gudin, fils d'un horloger comme Beaumarchais dont il fut l'ami intime et l'éditeur, et qui concourut de nouveau en 1781. *La Servitude abolie dans les domaines du Roi sous le règne de Louis XVI*,

tel était le sujet proposé par l'Académie; il inspira encore à Gudin un beau vers :

Le roi d'un peuple libre est seul un roi puissant.

C'est Florian qui remporta le prix : par une heureuse rencontre, le plus honnête des rois avait trouvé pour panégyriste le plus honnête des poètes. Florian obtint un autre prix en 1784, pour son églogue de *Ruth* qui est à ses *Fables*, à la suite desquelles on la place toujours, ce que *Philémon et Baucis* est aux *Fables* de La Fontaine.

Le 25 août 1789, Fontanes fut couronné pour son discours en vers sur l'*Édit de novembre 1787 en faveur des non-catholiques*, dans lequel il avait fait preuve de talent, de modération et de bon goût, célébrant Louis XVI sans insulter Louis XIV. Le concours de 1790 étant demeuré sans résultat, c'est par la pièce de Fontanes que se clôt la période du XVIIIe siècle, et on doit s'en féliciter. N'était-ce pas, en effet, une bonne fortune pour l'Académie, au moment où elle distribuait pour la dernière fois le prix de poésie, de déposer la couronne sur le front d'un poète en qui revivaient avec honneur les traditions du XVIIe siècle, et qui devait être appelé, douze ans plus tard, à servir d'introducteur au plus grand écrivain du XIXe siècle, Châteaubriand?

Supprimée par la Convention, l'Académie fut réorganisée par le premier Consul sous le nom de *Classe de la langue et littérature française* (seconde classe de l'Institut), et recommença, dès 1803, à donner des prix de poésie.

Le premier lauréat de la période nouvelle dans laquelle nous allons entrer fut Raynouard, l'auteur des *Templiers*, disciple de Corneille, comme Fontanes, le dernier lauréat de la période précédente, était disciple de Racine, et bien digne par son caractère et son talent d'inaugurer la reprise de ces concours où nous verrons se presser, ainsi qu'au XVIIIe siècle, des poètes éminents et plus d'un écrivain célèbre : Raynouard et Lebrun, Millevoye et Legouvé, Ampère et Victor de Laprade, Alexandre Soumet et Saintine, Casimir Delavigne et Victor Hugo.

EMILE GRIMAUD. EDMOND BIRÉ.

A BORD DE L'ESCADRE CUIRASSÉE.

—

NOTES DE VOYAGE.*

—

A M. ÉMILE GRIMAUD, SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.

—

MON CHER AMI,

L'escadre cuirassée ira-t-elle ou n'ira-t-elle pas à Nice montrer à l'empereur de Russie que si nous faisons en ce moment patte de velours, nous pourrions, au besoin, faire griffe de lion? C'est une question qui préoccupe les journaux et qui m'a remis en mémoire certaine promesse un peu oubliée. Je devais vous conduire, avec cette même escadre, de Santa-Cruz à Palmas, et j'avoue avec quelque honte que nous aurons mis bien du temps à faire le trajet; mais enfin nous voici arrivés, et je vais vous parler de la grande Canarie et de ses habitants. — Ce n'est pas sans peine qu'on y aborde; ici, plus encore qu'à Madère, le ressac est continu sur le rivage, et si l'on ne choisit pas l'heure de la marée la plus convenable, le point du môle le plus abrité, on est menacé de l'accident qui faillit faire périr, presque sous mes yeux, huit matelots du *Magenta*. Toujours impatient de faire connaissance avec une terre nouvelle, j'avais méprisé de sages conseils et je piquais droit vers la rive avec ma baleinière, à six heures du matin, lorsque je suis hélé de loin par trois ou quatre individus qui couraient sur les cailloux dans le simple appareil de la nature. Ce ne sont pas des indigènes, car ils me crient en bon français : — N'approchez pas, commandant, vous allez capoter comme nous! — Et, en effet, j'aperçois alors un malheureux canot, la quille en l'air, que son équipage est occupé à tâcher de remettre à flot. Heureusement,

* Voir la livraison de février, pp. 115-128.

nous n'avons pas ici la température de Nantes. Les hommes en ont été quittes pour un bain imprévu, et déjà vestes, pantalons et chemises sont à sécher au soleil, pendant que leurs propriétaires, en costumes de tritons, s'évertuent à réparer le désastre. Il faut donc, bon gré, mal gré, regagner le bord, où je manque de me casser la jambe par suite d'une grosse houle, qui rend l'embarquement très-difficile, et attendre une heure plus propice.

La ville de Palmas doit son nom aux nombreux palmiers qui, semés dans les jardins, élèvent au-dessus des toits leur gracieux feuillage. Vue du large, elle aurait un air de ville turque, si les clochers de ses églises ne venaient un peu modifier l'aspect que lui donnent ses blanches maisons et les champs d'aloës et de nopals qui l'entourent. Les monuments publics y sont assez nombreux ; la cathédrale, bâtie en pierres de lave d'une teinte noire, leur doit une physionomie très-sévère ; son architecture est à peu près celle de Saint-Sulpice, à Paris; l'intérieur est très-orné; on voit surtout à l'entrée un chœur en bois sculpté des plus remarquables, et les richesses du trésor que contient la sacristie ont attiré notre attention, même après celle de Santa-Cruz et de la Laguna. Presque en face est l'Ayuntamiento nouvellement bâti et très-artistement décoré. Un alcade quelconque nous en a fait les honneurs de la façon la plus courtoise ; puis on nous conduit à l'ancien tribunal de l'inquisition qui, Dieu merci, n'est plus qu'un souvenir, et au collége, ancien couvent avec ses cloîtres sombres et silencieux à côté de jardins pleins de soleil, de palmiers, de bananiers et d'orangers. Les professeurs sont des ecclésiastiques, et les élèves ont une mine des plus heureuses qui fait plaisir à voir. Pendant que mes compagnons de promenade vont fumer un cigare sur l'Alaméda, je continue ma course errante qui me mène d'abord à l'église de Santa-Clara, puis devant la porte très-historiée d'un vieux couvent, où, m'a-t-on dit, se fabriquent d'excellentes conserves de cédrats et autres fruits des Canaries. J'entre résolûment, malgré les moustaches et l'air assez courroucé de la tourière, et après une attente un peu longue je vois entrer au parloir la *madre Candida Jezuina,* grande confectionneuse de *confiterias.* Malgré notre désir mutuel de nous entendre, nous ne nous comprenons pas du tout, et le marché a duré près de trois quarts d'heure. J'avais pourtant pris, il me semble, le bon moyen en mettant devant elle l'argent que je destinais à mon emplète, et lui demandant de me faire,

n'importe comment, ma provision pour ce prix-là; mais la bonne sœur était trop scrupuleuse pour marcher aussi vite; elle faisait et refaisait ses comptes, et, pendant ce temps, j'enrageais en pensant aux camarades qui m'attendaient pour une course à ânes jusqu'à la Luz. Enfin, de guerre lasse, je saisis le panier avec ce qu'il contient et je me sauve comme un voleur en laissant la madre compter tout à son aise les piecettas. Il était temps : on allait partir sans moi, et c'eût été dommage. Figurez-vous dix Français et dix ânes, les seconds cherchant à désarçonner les premiers, et les premiers frappant sur les seconds à coups de bâton, de poing, de talons de botte, pour vaincre une résistance par trop castillane et où l'honneur national est engagé. Notre chirurgien vide les arçons, et les jolies senoritas, qui sont aux balcons, rient aux éclats. Pour venger ce désastre, je pousse un hourrah qui, accompagné d'une volée de bois vert, électrise bêtes et gens, et nous partons tous au galop. La route entre Palmas et la Luz est sablée comme une allée de jardin ; ce qui n'est pas difficile, car, à droite et à gauche, ce ne sont que des dunes. Quelques tamaris, des cactus, des aloës forment la seule végétation de cette longue allée. A la Luz, village de pêcheurs, défendu par un fortin pour rire, notre canot nous attend, mais un peu loin, et il faut se mettre à l'eau pour embarquer. Les plus craintifs montent sur les épaules des pêcheurs : nouveaux rires et joyeux propos jusqu'à la *Normandie*, où l'état de la mer nous force de grimper par l'arrière en saisissant au vol l'échelle de poupe. Cette ascension, je vous assure, n'irait guère aux paralytiques. On nous annonce que demain nous partons pour France. Bonne nouvelle ! Nous emporterons un excellent souvenir des Canaries. Le peuple y est doux et naïf. On cite cette réponse d'un contadino[1] à sa femme, qui lui reprochait de mettre trop de semence dans les sillons : Bah ! la terre est si bonne, qu'elle aurait honte de ne pas rendre en proportion de ce qu'on lui a donné !

L'ancre est levée, nous voilà en route. A nos yeux ou aux yeux de notre imagination défilent Lancerotte, Graciosa, Fuerte-Ventura, qui possède le fameux dattier dont les dattes sont sans noyaux depuis que San Diego se cassa une dent en mangeant un de ses fruits; Ferro, où passait jadis le méridien principal; Betancuria, autrefois capitale des îles et qui porte le nom de Béthancourt, chevalier normand, auquel revient l'honneur de la première conquête. En

[1] Fermier.

longeant la côte de Ténériffe, nous passons assez près de la plage de Candelaria et de la grotte où l'on vénérait autrefois une Vierge merveilleuse, dite la Vierge de Candelaria. Voici ce que rapporte à cet égard la tradition. C'était au XIVe siècle, vers la fin de 1392. Les Canaries étaient alors les Iles Fortunées, et les Guanches jouissaient encore de leur indépendance. Acaymo, un des menceys[1] de Ténériffe, régnait dans la principauté de Guymar. Un soir deux bergers guidaient leurs troupeaux vers la plage de Chimisay. En arrivant sur les bords du ravin de Chinguaro, les chèvres épouvantées prennent la débandade et refusent de passer outre, malgré les cris des pasteurs. Qui donc met ainsi tout le troupeau en émoi? Une madone debout sur le rivage, tenant un enfant entre ses bras. Ces bergers la croient une femme guanche et lui font signe de se retirer, mais la madone reste immobile; l'un des conducteurs du troupeau se démet le bras en la menaçant du geste; l'autre compagnon s'avance armé d'une pierre tranchante, et le sang jaillit de ses doigts dès qu'il porte la main sur cette image surnaturelle. Alors les deux Guanches, plus effrayés que leurs chèvres, abandonnent le troupeau égaré et gagnent en courant la grotte du mencey de Guymar, auquel ils racontent leur aventure. Acaymo était un prince incrédule; il voulut vérifier le fait et descendit à la plage avec les anciens de l'endroit. A peine put-il en croire ses yeux, lorsqu'il se vit en présence de la Vierge merveilleuse. Saisi d'un saint respect, il veut qu'elle soit transportée dans sa demeure; les deux pasteurs obéissent en tremblant à l'ordre du mencey, et sont guéris de leurs blessures dès qu'ils ont touché la divine statue. A ce nouveau prodige, Acaymo se prosterne; l'honneur de porter la Vierge ne doit appartenir qu'à lui; il la charge sur ses épaules, s'en retourne avec les Guanches de sa suite et la dépose dans la grotte royale de Chinguaro, aux acclamations du peuple.

Depuis cette première installation, la Vierge a changé souvent de demeure, mais elle tenait à sa grotte et y retourna plusieurs fois de son pur mouvement, disent les anciens auteurs. Des clartés surnaturelles l'illuminaient pendant la nuit. (C'est de là que vient le nom de *Virgen de Candelaria.*) Partout à la ronde l'air s'imprégna de parfums, et de célestes concerts annonçaient aux Guanches la présence d'une divinité. Plus tard, les Dominicains espagnols bâtirent un couvent à Candelaria avec une église à trois nefs, où

[1] Nom des chefs guanches.

fut placée la Vierge miraculeuse. L'inauguration du nouveau temple eut lieu en 1672. L'Isleno[1] don Juan de Agurto, évêque de Caracos, plein de dévotion pour la patronne de son pays, envoya 6000 piastres, une fontaine en vermeil, avec tout le service de l'autel. L'église du couvent de Candelaria étincelait de lampes d'or et d'argent, les ornements de la madone étaient conservés dans la sacristie, où l'on montrait aux fidèles sa toilette et son riche écrin. De tout cela, aujourd'hui, il ne reste plus rien. L'ouragan de 1826 a tout emporté, la chapelle, le trésor et la Vierge elle-même. Le 15 août, les Romeros[2] n'accourent plus en foule à cette fête, qui attirait toute la population de Ténériffe. Le seul souvenir matériel est l'obélisque, surmonté d'une Vierge, qu'on voit sur la place Sainte-Croix ; mais dans le cœur des Islenos, la Vierge de Candelaria n'a pas perdu son prestige, et ils lui adressent toujours leurs vœux et leurs prières.

Nous avons passé devant Santa-Cruz en faisant une belle ligne de file, et armé de ma longue vue, je n'ai pas cessé toute la matinée (à part l'heure sacrée du déjeuner) d'examiner cette côte si abrupte et si déchirée depuis Santa-Cruz jusqu'à la pointe d'Antequerra. Quelques maisons isolées surgissent parfois au pied des crevasses, et je me demandais quelle doit être l'existence de ces pauvres montagnards, perdus au milieu de ce chaos de rochers sans routes et sans cultures. Ils ont comme compensation la mer et un pays pittoresque. Je ne pouvais m'arracher au spectacle de ces énormes rochers s'escaladant les uns les autres et où le cataclysme des éruptions volcaniques a produit les plus singuliers accidents de terrain.

A midi, je regagne ma chambrette, bien petite et bien noire en comparaison de ces géants de pierre illuminés par le soleil, que j'avais tout à l'heure sous les yeux, et je profite de ce que la mer est assez calme pour écrire et noter mes impressions.

Que dire du reste de la traversée ? Beaucoup de roulis ; une rencontre en plein Océan avec le vapeur *La Bourdonnaye* ; une station de deux jours fort ennuyeuse devant le cap Saint-Vincent ; un gabier tombé de la vergue de misaine sur le pont, et qui probablement ne remontera jamais à un mât ; un petit simulacre de combat naval ; voilà les incidents de huit jours, et au commencement du neuvième, nous voyons les Casquets et Cherbourg dans le lointain. Peu après, je rentrais dans mes pénates et vous serrais la main.

CH. DU CHALARD.

[1] Indigène des Canaries.
[2] Pélerins.

CHRONIQUE.

Sommaire. — La statue de Laënnec à Quimper. — Un coup d'œil sur sa vie. — Le Vincent de Paul de la poésie. — Mme de la Blanchardière. — L'amiral Romain Desfossés. — Le général Marion de Beaulieu. — La *Semaine religieuse du diocèse de Rennes.*

Il y a quelques mois, nous applaudissions au projet de la ville de St-Malo d'élever une statue à Châteaubriand. Nous y applaudissons d'autant plus maintenant, que cette idée nous semble avoir piqué d'émulation une autre cité bretonne, où naquit, il y a quatre-vingts ans, un homme qui mérite aussi lui un éclatant hommage : Quimper se propose d'ériger un monument à la mémoire du docteur René-Théophile-Hyacinthe Laënnec, une des gloires de la médecine moderne. C'est sur la place Saint-Corentin, en face de la cathédrale, que se dressera cette statue. L'illustre savant sera bien là dans le cadre qui convient à son caractère, au milieu d'une petite ville intelligente, qui a conservé intactes les traditions religieuses auxquelles il demeura fidèle tout le temps de sa trop courte existence. Aujourd'hui que, sous prétexte de s'embellir, les villes ne s'occupent qu'à détruire les vieilles maisons où l'on avait la chance de se faire montrer quelquefois le berceau d'un homme célèbre, elles ne pourraient mieux s'orner qu'en respectant leurs souvenirs, et en consacrant à leurs grands hommes des monuments dignes d'eux. Beaucoup de gens répètent à l'envi que la Bretagne est un pays où le progrès ne saurait parvenir que sur les ailes des locomotives : il n'est donc pas mauvais de rappeler aux étrangers que, bien avant le temps où les chemins de fer ont sillonné nos vallées, nous avions des compatriotes dont les noms sont étroitement unis aux plus magnifiques progrès de la science.

Laënnec est en effet une des plus nobles personnifications de ce progrès tant prisé de nos jours; sa principale découverte se fit dans le domaine de la matière et elle témoigne en même temps que le meilleur moyen d'assujettir la matière n'est pas de lui subordonner les âmes et les intelligences.

Laënnec était un véritable enfant de la Bretagne, et le pays où il naquit ne fut pas pour lui une patrie de hasard. Son nom, qu'il devait immortaliser, se trouve honorablement lié à divers événements de notre province. Son grand-père, avocat distingué, avait été maire de Quimper, et l'on conserve encore, dans les archives de cette ville, le manuscrit, précieux pour l'histoire de ce temps, rédigé par l'un de ses ancêtres, Vincent Laënnec, notaire et fameux ligueur, tué entre Rosporden et Quimperlé en 1596. Son oncle, Guillaume-François, né aussi à Quimper, et qui vint s'établir à Nantes en 1781, était un habile médecin. L'Université de cette ville l'avait choisi, en 1787, pour son procureur général; en 1792 il fut médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, et joua un rôle important parmi les témoins du procès de Carrier. Homme de beaucoup d'esprit et de science,

ce Laënnec fut, dans notre cité, l'un des restaurateurs de l'enseignement public, et le chef de cette famille nombreuse où nous voyons, depuis la fin du dernier siècle, l'hérédité des talents se joindre à celle de la vertu.

Guillaume Laënnec fut le premier maître de son neveu, qui était venu à Nantes commencer ses études médicales. Notre Ecole de Médecine avait, dès ce temps, une réputation qu'elle a conservée, ainsi que l'attestent les succès persistants que ses élèves obtiennent dans les concours de la Faculté de Paris. Les cours de chirurgie y étaient particulièrement estimés, et Huet, dans ses *Recherches économiques sur la Loire-Inférieure*, le constate en ces termes : « On a pu remarquer dans toutes les académies de médecine que nos compatriotes excellaient principalement dans cette partie de l'art de guérir. » Laënnec, cependant, ne tarda point à se rendre à Paris. Il avait dix-neuf ans. Le XVIIIe siècle venait de finir : la science était alors, comme elle le sera toujours, profondément divisée; l'esprit et la matière, qui se disputent le monde depuis qu'il existe, inspiraient deux écoles différentes. Il n'est pas besoin de dire à laquelle se rattacha Laënnec. Profondément religieux et catholique pratiquant, il fut bientôt le centre d'un petit cercle de jeunes gens qui partageaient ses idées; et parmi eux se trouvait un jeune homme de Rennes qui, après avoir été le Dr Bruté, se fit prêtre et mourut évêque de la Nouvelle-Orléans. Dès 1802, — il avait vingt-trois ans, — Laënnec obtint un succès qui ne pouvait manquer d'attirer sur lui l'attention : l'Institut lui conférait, en séance solennelle, les deux grands prix de médecine et de chirurgie. On le retrouve, quelque temps après, continuant ses études avec une ardeur qui devait abréger ses jours, et devenu l'objet des prévenances des maîtres de la science. Corvisart, particulièrement, l'avait pris en affection, lui et quelques-un de ses amis, et il se plaisait à le recevoir à sa table. On raconte à ce sujet une particularité qui mérite d'être notée. Corvisart aimait la bonne chère et se souciait assez peu du vendredi. Laënnec ne craignit pas de faire connaître sur ce point sa façon de penser, et, comme les jeunes Israélites à la cour du roi de Babylone, on le vit à cette table épicurienne observer les lois de l'Eglise sur l'abstinence des viandes. Il n'est pas inutile de faire remarquer que cela se passait à une époque où les idées religieuses étaient dans un tel discrédit que l'Académie française ricanait s'il arrivait à l'un de ses membres de prononcer les mots *Dieu* ou *Providence*.

Il faudrait, pour parler convenablement de Laënnec, avoir des connaissances qui nous manquent; aussi, hâtons-nous de le dire, ne faisons-nous pas ici une biographie; nous causons à propos d'une statue. J'ai trop présent à la mémoire le rire que ne manque jamais d'exciter Toinette parlant médecine dans *le Malade imaginaire*, pour me risquer à suivre Laënnec dans sa carrière scientifique. Il eut avec Broussais des luttes ardentes où il fit preuve d'une modération qu'oubliait trop souvent son

fougueux adversaire, Breton comme lui, né à Saint-Malo comme Lamennais, et qui se posait alors en réformateur de la science.

Je ne puis cependant me dispenser de dire un mot de la grande découverte qui a rendu son nom immortel. Le corps humain n'est pas diaphane, et, pour être informé des troubles qui le font souffrir, on est réduit le plus souvent à des hypothèses qui ne sont pas toujours conformes à la vérité. Il paraît que l'oreille peut être d'un grand secours pour connaître ce qu'on ne peut voir avec les yeux. Laënnec, frappé de l'utilité de ce genre d'investigation, traversait un jour la cour du Louvre; il observa des enfants qui frappaient sur des pièces de bois, et il remarqua que le bruit qui se faisait à l'une des extrémités se transmettait à l'autre sans se faire entendre dans la partie intermédiaire. Ce fait, auquel personne auparavant n'avait attaché d'importance, fut pour lui une révélation; il imagina d'appliquer à la poitrine un instrument tourné d'une certaine façon, et au moyen de ce *sthétoscope*, ainsi qu'il le nommait, tous les médecins du monde lisent aujourd'hui dans nos poitrines comme ils liraient dans un livre.

Laënnec passa la fin de sa vie à populariser le merveilleux instrument; car encore fallait-il montrer le moyen de s'en servir. De tous les pays du monde les médecins accoururent pour recevoir de lui ce précieux enseignement. Sa santé, qui était extrêmement débile, ne put résister bien longtemps. A plusieurs reprises, il revint en Bretagne, auprès de Douarnenez, demander quelques forces à l'air de son pays, et il y mourut en 1826. On n'est que juste en mettant Laënnec, le type accompli du savant chrétien, au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Un homme qui n'attendra pas quarante ans sa statue, c'est le poète Jasmin, mort à Agen, sa ville natale, il y a quelques semaines. Déjà une souscription est ouverte pour rendre à ce noble enfant du peuple un hommage auquel son caractère ne lui donne pas moins de droit que son talent. Ce barbier de petite ville était tout bonnement un homme admirable, et il restera certainement comme l'une des figures les plus originales de ce temps. Pour se bien rendre compte du vide que sa disparition a causé dans son pays, il faut lire la lettre que le cardinal-archevêque de Bordeaux vient d'adresser au maire d'Agen, en lui envoyant sa souscription.

« La mort de votre bien-aimé poète, écrit l'éminent prélat, a jeté la consternation au milieu du clergé et des fidèles de mon diocèse, où nous l'avions appelé si souvent. Jasmin, ce Vincent-de-Paul de la poésie, n'est plus !.... Deux étoiles poétiques brillaient sous notre beau ciel du Midi, deux génies plébéiens, enfants de leurs œuvres, et venus à propos pour donner une leçon à une littérature de haute lignée, et protester contre l'incroyance et le dévergondage qu'elle ne craignent pas d'afficher..... Veuillez, Monsieur le maire, au nom des pauvres de mon diocèse, auquel il a procuré des vêtements et du pain, au nom des églises qu'il m'a aidé à construire et à restaurer, accepter, etc.... »

Le mois dernier n'a pas été bon non plus pour notre province; les lecteurs qui s'intéressent aux choses de la poésie, s'associeront à la douleur que nous avons éprouvée en apprenant la fin prématurée de Mme de

la Blanchardière, qui vient de mourir à l'âge de vingt-neuf ans. Cette dame était la fille d'Hippolyte de la Morvonnais, l'auteur de la *Thébaïde des Grèves*; elle avait donné tous ses soins à une édition nouvelle des poèmes de son père, et elle a été enlevée au moment où elle allait avoir la consolation de voir cette chère mémoire conquérir de nouveaux suffrages.

Deux hommes, qui avaient glorieusement servi leur pays, nous ont aussi quittés pour toujours : l'amiral Romain-Desfossés, né à Brest, qui était au Sénat l'un des défenseurs des intérêts catholiques; et un vétéran de nos vieilles guerres, le général baron Marion de Beaulieu, que nous avons vu, pendant de longues années, consacrer, dans notre ville, aux œuvres de bienfaisance les restes de son activité.

Nous ne clorons pas cette chronique sans souhaiter la bienvenue à un petit journal à un sou, la *Semaine religieuse du diocèse de Rennes*, que viennent de fonder quelques-uns de nos amis et dont le premier numéro a paru le samedi 12 novembre[1]. Un ou deux extraits de l'appel que notre excellent Directeur, M. Arthur de la Borderie, adresse *aux Bretons* en faveur du journal nouveau-né, en diront plus que tous les commentaires :

« ... Il faut suivre l'ennemi où il se place, soutenir la lutte où il la porte. De là — devant la diffusion de plus en plus grande du journalisme populaire, hostile, sceptique ou indifférent, — de là la nécessité de fonder de petites feuilles à bon marché fortement imprégnées de l'esprit chrétien.

Est-ce à dire que ces petites feuilles ne feront que des traités de controverse? Nullement. La grandeur et la vérité du Christianisme sont telles qu'il suffit, pour les prouver, de les montrer et de raconter simplement (si l'on peut parler ainsi) le Christianisme dans ses doctrines, dans ses hommes et dans ses œuvres.

Est-ce à dire aussi que ces petites feuilles ne feront que des sermons? Encore moins, assurément. Les formes littéraires les plus variées sont de mise pour défendre la vérité, et dans une publication populaire, il y a lieu évidemment de préférer celles qui sont le plus propres à intéresser le lecteur et à écarter l'ennui.

Mais voici ce qui nous semble essentiel : c'est de ne pas s'envelopper dans des nuages et des demi-teintes, propres à créer d'abord des illusions, plus tard des déceptions et des embarras; — c'est au contraire, de faire planer sur toute l'œuvre un esprit profondément religieux et chrétien, qui la pénètre dans toutes ses parties. — Telles sont aussi, si nous ne nous trompons, les intentions des fondateurs de la *Semaine religieuse* de Rennes, et c'est pourquoi nous avons accepté volontiers de nous associer à leurs efforts.

...Servir la cause chrétienne et catholique, c'est servir aussi la Bretagne, et de la manière la plus efficace, la plus puissante.

Voilà pourquoi, au moment où nos amis, — après une attente trop longue qu'il n'a pas dépendu d'eux d'abréger — lancent dans le monde de la publicité la *Semaine religieuse* de Rennes, humble et dévoué instrument de la grande cause qu'on vient de nommer, — voilà pourquoi nous n'avons pas hésité à appuyer leur œuvre et à venir solliciter pour elle — comme nous le faisons en ce moment — le concours sympathique et chaleureux de tous ceux qui, parmi nous, ont encore dans leur poitrine un cœur vraiment chrétien et vraiment breton. »

LOUIS DE KERJEAN.

L'extrême abondance des matières ne nous permet pas de donner le compte rendu, trop longtemps retardé, des belles études de M. Alfred Nettement sur le *Roman contemporain*, non plus qu'une pièce de vers empruntée à un nouvel ouvrage de Mme Auguste Penquer, les *Révélations poétiques*, que va prochainement publier Didier, et dont nous parlerons à nos lecteurs.

LA LOI DE BEAUMONT.

LA LOI DE BEAUMONT, coup-d'œil sur les Libertés et les Institutions du moyen âge, par l'abbé DEFOURNY (Pierre Dufour) [1].

Voilà déjà plusieurs mois que j'ai reçu le très-savant et très-curieux ouvrage de l'abbé Defourny, et je me reproche mon long silence. Cet ouvrage est, en effet, de ceux qui méritent le plus l'attention, et par les études sérieuses dont il est le résumé, et par le but charitable que se propose l'auteur. La *Loy de Beaumont* se présente sous les auspices de l'Académie de Reims, qui s'est chargée des frais d'impression; c'est dire d'un mot l'importance du livre; et le profit de la vente est destiné à un asile récemment créé à Beaumont-en-Argonne, pour l'enfance et la vieillesse. Ainsi l'érudit ne se sépare point du prêtre, et les œuvres de ses loisirs sont encore des œuvres de piété.

Le moyen-âge est, depuis une trentaine d'années, l'objet d'études où la curiosité et la mode ont eu plus de part que la science. L'art de nos vieux tailleurs de pierres a été surtout remis en honneur; on a beaucoup parlé ogive, et l'on a bien fait; mais a-t-on cherché à comprendre la société dont ces monuments sont l'expres-

[1] Un vol. in-8°. — Paris, Victor Palmé, rue Saint-Sulpice, 22. On reçoit aussi l'ouvrage *franco* en adressant à l'auteur, à Beaumont-en-Argonne (Ardennes), 5 francs en timbres-poste.

sion? Pas toujours. On s'est borné à une étude plastique; et la constitution même de cette société, l'ensemble des idées qui présidaient non-seulement à sa vie morale, mais à sa vie matérielle, ont été le plus ordinairement laissés dans l'ombre et dans l'oubli.[1] Nous parlons du XIIIe siècle avec les idées du XIXe, et de là des confusions et des méprises perpétuelles. En un mot, le moyen-âge ressemble quelque peu à un vieux meuble que les uns admirent, les autres décrient, mais dont personne ne songe à trouver la clef. Quand je dis personne, ce n'est assurément pas sans exception, mais les exceptions sont rares.

Eh bien! c'est cette clef que l'abbé Defourny s'est attaché à poursuivre dans l'étude d'une loi peu connue aujourd'hui, et qui eut cependant jadis l'insigne honneur d'être adoptée par des villes telles que Verdun, Montmédy, Nancy, Port, Lunéville, et par plus de cinq cents communes, bien qu'elle n'eût été écrite que pour une bourgade perdue au milieu des montagnes de l'Argonne. Mais cette bourgade était sous le domaine des archevêques de Reims, et tout le monde sait le vieux dicton : *Il fait bon vivre sous la crosse.*

On a souvent remarqué que la plupart des villes de fondation moderne avaient eu pour origine une abbaye, à l'ombre de laquelle les populations s'étaient agglomérées. La croix ne protégeait pas moins bien que la lance, et elle était plus douce. Qui ne sait que c'est sur les lois ecclésiastiques que se sont modelées nos lois civiles, et que les libertés de l'Eglise ont été la souche des libertés publiques?

La *Loy de Beaumont* en est une preuve éloquente. Cette loi date de 1182; elle fut concédée aux habitants de Beaumont gracieusement, bénévolement, comme chose toute simple et toute naturelle, par Guillaume *aux Blanches-Mains*, archevêque de Reims; et cette loi, au jugement de M. Guizot, est la plus libérale du moyen-âge. Voilà, certes, un ensemble de circonstances qui est de

[1] N'a-t-on pas vu, il y a dix ans, un procureur-général, un jurisconsulte, parler des us et coutumes du moyen-âge, en pleine Académie, de manière à se faire donner la plus verte leçon par un simple journaliste, — il est vrai que ce journaliste était M. Veuillot — et ne rien trouver à répondre. Voir *le Droit du seigneur* par Louis Veuillot. Paris, Vivès, 1854.

nature à déranger beaucoup d'idées. On se représente généralement l'affranchissement des communes comme une conquête obtenue de haute lutte, et dans laquelle la générosité ne fut que l'aveu forcé de la défaite. Qu'il en ait été ainsi parfois, nous ne voulons pas le nier; mais que l'esprit du moyen-âge, surtout dans le clergé, n'ait pas été avant tout bienveillant pour les faibles, agissant par sentiment du devoir beaucoup plus, il est vrai, que par reconnaissance de droits, sans être pour cela, d'ailleurs, moins pénétré des droits de toute créature chrétienne, voilà ce que nous n'admettrons jamais. Les droits féodaux eux-mêmes, ces droits si odieux suivant les uns, si ridicules suivant les autres, qu'étaient-ils, en définitive? Des concessions à titre, presque gratuit, de domaines dont nous ne nous défaisons aujourd'hui qu'à beaux deniers comptants. Quel est, par exemple, le fermier du XIXe siècle qui ne serait heureux de se libérer de son fermage en offrant solennellement à son bailleur un œuf traîné par dix bœufs, un émerillon encapuchonné, une guirlande de roses, ou même simplement la fumée d'un chapon bouilli, comme tel feudataire des bénédictins de Saint-Procule ? [1]

Un autre exemple frappant des tendances généreuses du moyen-âge, c'est cette *Loy de Beaumont* si habilement commentée par l'abbé Defourny. Remarquons d'abord le préambule :

« Guillaume, par la grâce de Dieu archevesque de Reims, cardinal de la Sainte Eglise de Rome du titre de Sainte-Savine *(Sabine)*, à ses bons amis et féaulx mayeur, justiciers, officiers et aultres hommes diligens, comme procureurs, advocatz et aultres tant présens comme à advenir perméablement.

» Pour ce que les choses qui doivent avoir force de perméables fermetés ne soient mutées ni cachéz, sont à commenter à mémoire de lettres; si, pour ce nous avons fait notte en ce présent escript que nous et tous les nostres *establissons unne ville* qui est appelée Belmont, en icelle mettons coutumes et franchises; ce

[1] « Chaque année, à un jour déterminé, l'emphytéote s'approchait de la table de l'abbé, apportait le chapon dans l'eau bouillante, entre deux plats, et le découvrait de telle sorte que la fumée s'en échappât; cela fait, il *emportait le plat* et était quitte. » Michelet, *Origines du droit féodal.*

seroit loing à les reciter; mais concluons aux loix et droits principalles... »

Tout ici est digne d'attention. Voici d'abord un mayeur, des justiciers ou, pour parler plus exactement, des jurés ou jurats, ainsi que porte une charte latine du même Guillaume, *majori et juratis*, puis des *officiers et aultres hommes diligens*, en un mot toute une hiérarchie municipale. Que quelques débris du système municipal romain eussent été sauvés par l'Eglise et se fussent maintenus, par son action, dans les paroisses urbaines, ceci ne fait pour nous aucun doute; mais ici c'est une constitution complète; il ne s'agit pas seulement de souvenirs, mais de toute une organisation qui annonce l'avenir plus encore qu'elle ne rappelle le passé. Et ces mots : *Nous establissons unne ville*, n'indiquent-ils pas que le propre d'une ville était dans ces vieux temps d'avoir une charte ou *coutume* avec *franchises et libertés*; car assurément Guillaume aux blanches mains n'avait pas la prétention d'avoir fait sortir Beaumont de dessous terre.

Remarquons enfin la conclusion : *En icelle mettons coutumes et franchises*, ou, suivant le latin de la charte : *Et consuetudines et libertates in eâ posuimus.* Ces mots *mettre*, *poser*, qui impliquent la confection toute simple d'une œuvre, comme on *met* la main à une bâtisse, comme on pose la charpente sur une construction, n'ont-ils pas une certaine importance? Rien dans ces mots n'indique positivement le don; c'est simplement le couronnement de l'édifice.

Et maintenant, si nous entrons dans le détail, une première chose nous frappe. Guillaume, tout seigneur qu'il est, ne se réserve guère qu'un titre nominal; il est représenté près de la commune par un *juré*; mais ce juré n'a, conjointement avec deux autres jurés nommés par les habitants, qu'un droit de surveillance sur l'emploi des deniers communs. Il n'entre pour rien dans le vote des travaux; il n'est même pas consulté avant le vote. Sa mission se borne à s'assurer que les fonds n'ont pas été détournés de leur but, qui est la défense et l'embellissement de la ville.

Le seigneur, il est vrai, a un autre droit. Il reçoit le serment de fidélité du mayeur et des jurés, et il donne quatre fois l'an des

provisions à ceux qui doivent rendre la justice ; mais voilà tout. Ces deux formalités, toutefois, qui de nos jours, l'histoire ne le prouve que trop, ont tout juste l'importance d'une cérémonie, n'étaient pas autrefois sans conséquence. « Le terme de *formalité* avait un grand sens au moyen-âge, dit très-justement M. l'abbé Defourny ; il est une variété du mot *forme*, qui signifiait, dans le grave langage de nos pères, principe vital d'organisation, organisme vivant. Ainsi l'âme était appelée la *forme du corps*. Le pouvoir à Beaumont, en recevant le serment et en conférant l'institution aux magistrats élus par le peuple, donnait une organisation vitale et très-solide à la communauté ; on peut l'interpréter ainsi : tout pouvoir vient de Dieu ; nul homme n'a en lui-même le droit de commander au peuple ; le prince délégué par la Providence pour constituer la communauté est le dépositaire de ce pouvoir, et le serment qu'on lui prête est un serment sérieux, engageant l'honnenr et la conscience, sanctionné à la fois par l'opinion publique et par la justice éternelle. »

On comprend qu'avec ces fortes idées, de simples formalités devenaient de véritables institutions, et que le seigneur, en fin de compte, pouvait s'en contenter.

Ainsi, à la tête, un pouvoir incontesté et respecté, et, au-dessous, une liberté à peu près complète. Aujourd'hui, au contraire, le pouvoir ne repose que sur le sable mouvant de la volonté du peuple, c'est-à-dire, des révolutions ; il n'a d'autre stabilité que celle que les révolutions donnent. Aussi est-il réduit à chercher un point d'appui dans une autorité à peu près complète. Que ce soit un progrès, je le veux bien ; mais encore faut-il préciser en quoi il consiste.

L'administration de la commune appartenait donc tout entière aux mayeur et jurés, mais encore nulle décision ne pouvait être prise par eux sans l'assistance de quarante bourgeois des plus *diligents*, comme on parlait alors. Le coup de cloche qui les appelait avait son nom dans le langage du pays. C'était, disait-on, le coup de cloche de *la quarante*.

Si de la constitution politique nous passons maintenant à la constitution civile, nous ne serons pas moins étonnés. « L'histoire nous

apprend, dit M. l'abbé Defourny, combien Guillaume de Champagne goûtait et appliquait la sainte maxime évangélique, *mieux vaut donner que recevoir....* Aussi jamais surnom honorable ne fut-il mieux mérité que celui de Guillaume *aux blanches mains.* » Ce grand archevêque passa sa vie à fonder des établissements de tout genre, pour les lépreux, les pauvres, des maisons-Dieu, des monastères; et l'esprit qui le guidait dans ses créations charitables, se retrouve tout entier dans la charte de Beaumont.

Ainsi il commence par donner aux bourgeois de Beaumont les rivières et les forêts, sans se réserver ni fruit ni impôt. Les terres produisant des céréales sont soumises à un fermage qui n'atteint pas le sixième du produit; les prairies naturelles ne doivent qu'une redevance insignifiante; les autres terres ne paient rien. « D'après un calcul approximatif, nous dit notre savant commentateur, il nous paraît établi qu'en sa qualité de seigneur suzerain.... Guillaume de Champagne ne percevait pas sur Beaumont le quinzième du revenu net. » M. l'abbé Defourny compare cette position à celle que fait aujourd'hui à la population rurale le lord de la Grande-Bretagne ou même le propriétaire français. « On sait que le lord du XIXe siècle, dit-il, a deux systèmes à son usage, le système de la culture et celui du pâturage. Quand il préfère ou qu'il est forcé de préférer le premier, il a des tenanciers. Quand il choisit le second, il chasse ses tenanciers en mettant au besoin le feu aux cottages ou huttes qu'ils habitent, et il remplace quelques centaines d'hommes par des troupeaux de bœufs et de moutons avec une dizaine de pâtres. Dans l'un et l'autre cas, il se réserve à lui seul la forêt qui devient un immense parc[1]. »

En France les choses se passent infiniment mieux, je le sais. Nous n'usons point, Dieu merci, des procédés expéditifs du libéralisme anglais; mais enfin, si par hasard nous voulions défricher nos forêts, commencerions-nous par donner le bois au défricheur? Bien plus, ajouterions-nous à ce premier don celui de la terre, en ne nous réservant que la septième gerbe quand la terre serait en culture? Non certes, et je n'entends point dire que nous eussions tort; mais enfin il nous sera bien permis de dire aussi que

[1] *La Loy de Beaumont*, p. 52.

l'époque où de tels marchés avaient lieu, ne fut assurément point un âge de fer pour le travailleur et pour le pauvre [1].

Il semble vraiment, à entendre certains économistes modernes, que la propriété n'est devenue accessible au travailleur que depuis 1789. Ce qui est vrai, c'est que les propriétés communes étaient très-considérables autrefois et qu'elles deviennent, aujourd'hui et chaque année, plus rares. Cette diminution profite à l'agriculture, sans doute, l'intérêt privé étant beaucoup plus actif que l'intérêt commun; mais enfin cette observation ne détruit pas le fait constant qu'avant 1789, il n'était pas un malheureux, en France, qui n'eût la jouissance libre et gratuite de quelque propriété, tandis qu'aujourd'hui, malheureux ou riche, on ne peut avoir de jouissance qu'en payant. Autrefois on considérait surtout l'homme; aujourd'hui ce qu'on considère avant tout c'est le produit, et l'homme disparaît derrière les deux facteurs algébriques qu'on appelle producteur et consommateur, deux bras et un estomac, voilà tout!

Mais si les propriétés communes étaient nombreuses, s'ensuit-il que la propriété privée fût inabordable au travailleur? Nullement. Pour la rendre même plus facilement abordable les coutumes diverses avaient introduit dans la législation une foule de contrats qui permettaient au laboureur de devenir propriétaire soit du sol, soit au moins de la maison qu'il avait bâtie, de l'arbre qu'il avait planté, de la vigne qu'il mettait en terre. Le *convenant*, le *champart*, le *complant*, la vente à *rente foncière*, étaient autant d'échelons de la propriété qui en facilitaient l'accès. « Dieu a donné la terre aux enfants des hommes », dit l'Écriture, *terram dedit filiis hominum*, et l'on tenait, ce semble, jadis, à ce que pas un enfant des hommes n'en fût déshérité. De là ces vastes propriétés communes; de là ces divisions si variées de ce qui paraît le plus indivisible, *le mien* [2].

[1] Je sais bien que le défaut de routes rendait le commerce difficile et ôtait beaucoup de leur valeur aux denrées. On ne saurait particulièrement comparer la valeur du bois alors à ce qu'elle est aujourd'hui; mais ce n'est pas seulement le bois que l'on donnait, c'est la terre elle-même par la modicité des redevances et souvent par la perpétuité de l'engagement.

[2] Le sol se trouvait ainsi très-souvent appartenir à deux maîtres; à l'un le fond à l'autre tout ou partie des superficies.

L'intérêt du pauvre était tellement la pensée dominante autrefois que le pâtre des troupeaux conduits à la vaine pâture devait être payé, aux termes de la loi de Beaumont, non pas par les maîtres du troupeau, mais par les propriétaires des domaines auxquels le troupeau aurait pu causer du dommage [1]. Voilà certes une disposition étrange et qui ne fait pas partie, que je sache, des conquêtes de 89.

Je ne puis au reste qu'effleurer cet immense sujet. Il faut lire l'ouvrage de l'abbé Defourny et ses curieux parallèles entre le passé et le présent, entre les redevances aux moulins banaux, par exemple, et les coutumes de la meunerie actuelle, entre la part du propriétaire en 1250 et cette même part six siècles après, entre la position d'un ménage au temps de saint Louis et celle que ce même ménage aurait de notre temps [2]. Ce qui en résulte de très-clair c'est que ces *siècles de fer* du moyen-âge contenaient pas mal de parcelles d'or. Notre âge d'or, par contre, ne serait-il pas quelque peu mélangé de fer ?

Enfin, la partie pénale de la loi de Beaumont n'est pas moins digne d'intérêt que la partie politique et la partie civile. Aujourd'hui nos législateurs édictent sèchement, froidement; leurs articles pénaux tombent comme des gouttes de plomb sur le coupable; c'est la société qui punit et le coupable peut croire qu'elle se venge. Autrefois c'était bien la société sans doute, mais derrière elle on apercevait toujours Dieu. « Tout testament, là où il y a fraude, est de nulle valeur, dit la loi de Beaumont, car *devant Dieu et au départ de ce monde, ne faut nul abus, car Dieu voit tout.* »

Aussi la pensée de l'expiation n'était-elle jamais séparée de la pensée du châtiment. Aujourd'hui le suicide demeure impuni. On ne veut pas achever le suicidé qui échappe à la mort, et l'on a raison. Mais

[1] *La Loy de Beaumont*, p. 77.

[2] La redevance au moulin banal était, suivant la loi de Beaumont, d'un septier sur vingt, et au four banal, d'un pain sur vingt-quatre. Plus tard, l'obligation de moudre au moudre banal, lorsque les moulins se furent multipliés, devint souvent vexatoire et pénible, j'en conviens; mais on conviendra également qu'au bienfait d'avoir créé les premiers moulins, les seigneurs ecclésiastiques et laïcs joignaient celui d'une redevance fort minime à laquelle, malgré la concurrence, nous ne sommes pas revenus.

on ne veut pas même flétrir l'acte consommé sans retour, et il est permis de croire que cette indulgence entre pour quelque chose dans la progression croissante du nombre des suicides. La *Loy de Beaumont* était plus sévère. « La personne qui se deffait d'ellemesme, porte l'un de ses articles, le corps doibt estre traîné aux champs le plus cruellement que se faire pouldra, *pour montrer l'expérience aux autres*, et le corps doibt estre afourchiz, et les pierres de dessous les yssues des chaussées par où il fault qu'il passe et sorte de la maison, estre arachez, car il n'est pas digne de passer dessus. »

Ce genre de peines n'est plus de notre temps, je le sais ; il révolterait nos habitudes, et je n'en demande pas le retour ; mais ce qui est devenu plus que jamais de notre temps, c'est le suicide.

Dans la peine qui frappe le déplacement des bornes, nous retrouvons la même pensée d'expiation. Aujourd'hui la peine est forte ; autrefois elle était légère, non certes qu'on eut un moindre sentiment du respect dû à la propriété, mais parce que la borne devait être replacée avec un cérémonial qui était, à lui seul, la plus grave des peines. Aujourd'hui la borne d'un champ est placée d'accord commun par les parties intéressées. D'après la loi de Beaumont, au contraire, elle ne pouvait être *plantée* que par les *mayeur et justice*, ce qui ajoutait à son caractère sacré. « Et doibvent les mayeur et justice, faire la malédiction comme fut Caïn qui tua son frère Abel, contre celui qui l'ostera du lieu sans le consentement des héritiers et voisins. »

La borne cependant est-elle ôtée ? le coupable est condamné à soixante sous d'amende « et sera ladite borne replantée à ses dépens, ajoute la loi, et la justice y doibt estre, et *les enfants petitz tous mesmes*, et, en présence de tous, faire replanter ladite borne par ledit delinquant criant *mercy* à Dieu, au seigneur et à la justice et à celuy duquel ladite borne estoit arachez. »

Se figure-t-on l'impression d'un tel acte sur les *enfants petitz* et sur tout le monde !

Notre code proclame que tous les Français sont égaux devant la loi ; grande maxime creuse, comme toutes celles de 89. Il ne faudrait pas en effet conclure de cette prétendue égalité que le soldat

et le mari, par exemple, ont les mêmes lois et les mêmes juges que nous, ni que le même crime soit toujours puni de la même peine sur les uns que sur les autres, sur le domestique notamment que sur le maître, sur l'ouvrier que sur le patron, et, en général, sur l'inférieur que sur le supérieur [1]. Ainsi, et je ne fais qu'analyser les savantes observations de M. l'abbé Defourny, telle injure que vous adressez à votre voisin n'occasionne qu'une répression insignifiante; adressée, au contraire, à un *dépositaire de l'autorité ou de la force publique*, comme dit gravement le code, elle donne lieu à une pénalité sévère. Semblable différence n'existe pas dans la loi de Beaumont. Citons pour preuve quelques-uns de ses articles : « Dire : *laid*, *déloyal* (à quelqu'un) 10 sols (d'amende). Dire vilenie au *mayeur*, 10 sols; » pas un sol de plus que dans le premier cas ! « Dire : *femme à aultre*, *mauvaise larronnesse*, 10 sols. Dire au *mayeur* qu'il a faucement rapporté (jugé) 10 sols. » Aujourd'hui, pour un pareil mot, on irait méditer sous les verroux d'un mois à deux ans, et même de deux ans à cinq, si le mot avait été dit à l'audience.

Comment expliquer la distance qui sépare ces deux législations? [2] Par une observation très-simple qui n'a point échappé à M. l'abbé Defourny. Autrefois il était inutile de faire respecter l'autorité par les lois, vu qu'elle l'était par les mœurs. Aussi excusait-on, jusqu'à un certain point, la mauvaise humeur du justiciable. —Tout plaideur, disait-on, a vingt-quatre heures pour maudire ses juges ; — mais aujourd'hui qu'on ne respecte plus rien (c'est une des conquêtes les plus incontestables de 89), force est à la loi de recourir à la prison pour sauvegarder la dignité du fonctionnaire.

La *Loy de Beaumont* est, sous ce rapport, d'autant plus remarquable qu'elle s'éloigne plus des lois barbares qui ne taxaient qu'à

[1] Je pourrais multiplier les exemples; je n'en donnerai qu'un seul. Le vol commis par un domestique emporte une peine infamante; celui commis par le maître ne l'emporte pas. Je ne blâme pas d'ailleurs, je constate.

[2] Changez maintenant la thèse et supposez que c'est le magistrat qui injurie le justiciable; il ne pourra même pas être poursuivi, à moins que le conseil d'État, c'est-à-dire une assemblée de magistrats comme lui et de magistrats amovibles, y consente. (Voir l'art. 75 de la constitution de l'an VIII); c'est bien la peine, en vérité, de parler de l'égalité devant la loi !

cent sols le meurtre d'un Gallo-Romain et taxaient à deux cents le meurtre d'un Franc. On voit tout le chemin que la société avait parcouru, grâce au Christianisme [1].

Il est un article de la *Loy de Beaumont* dont la pénalité peut sembler étrange. La femme coupable d'insulte vis-à-vis d'une autre femme, avait le choix ou de payer cinq sols d'amende, ou de porter, le dimanche, à la procession, une pierre dans sa chemise. On pense bien que le choix était fait d'avance; mais tout en préférant l'amende, la femme coupable restait sous le coup du ridicule attaché à cette *pierre dans la chemise* qu'elle n'avait cependant pas portée. A moins d'être fortement en colère, comment ne pas retenir sa langue à cette seule pensée : « Toute ma vie on me montrera au doigt comme ayant mérité d'avoir *une pierre dans ma chemise.* » Rien ne peint mieux le caractère français que cette pénalité basée sur le ridicule.

« La justice moderne, dit très-bien M. Defourny, est représentée sous les traits graves et sévères d'une statue un peu raide, les yeux bandés, tenant d'une main la balance et de l'autre le glaive vengeur. Cette allégorie a son mérite, sans doute, mais la bonhomie ingénieuse de nos pères n'est pas non plus à dédaigner [2]. »

Ceci soit dit sans aucune volonté de récrimination contre notre époque. Nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'il nous soit permis de défendre la mémoire de nos pères : « Ne craignons point d'avoir à rougir en les regardant, écrivait un grand historien, Augustin Thierry; ne craignons pas de remettre au jour les vieilles histoires de notre patrie... Nous sommes las d'entendre médire du passé comme d'une personne inconnue. » En prenant cette phrase pour épigraphe de son livre, M. l'abbé Defourny a clairement manifesté sa pensée. Notre siècle a certainement des qualités éminentes. La générosité, l'entrain, l'élan, le prosélytisme y do-

[1] Et ce n'était pas seulement dans les lois pénales que se revélait l'odieuse partialité des institutions barbares, c'était encore dans les lois civiles et spécialement dans les lois constitutives de la propriété. L'un des grands mérites du moyen-âge fut assurément de se débarrasser peu à peu de tous ces éléments de barbarie qui avaient pénétré les mœurs et les lois.

[2] *La Loy de Beaumont*, p. 122.

minent autant qu'à une autre époque. Il renie, je le sais, les institutions d'autrefois, mais il a assez d'élévation dans le caractère pour chercher du moins à les comprendre. Aujourd'hui il n'y a qu'un *État* en France, un État qui absorbe tout et qu'une émeute peut décapiter en quelques heures. Autrefois, suivant la remarque très-judicieuse de M. Defourny, il n'y avait pas d'*État*, mais des *États*, comprenant le roi, les seigneurs, les communes, l'Église, les corporations, les corps de métiers, autant de têtes que de cœurs qui résistaient facilement à toutes les émeutes. Autrefois on s'associait et l'on s'aidait; aujourd'hui on lutte et je conviens volontiers que la concurrence produit des merveilles; mais enfin la société était une famille, ou, si l'on veut, une association de familles. 1789 a rompu tous les liens; il a isolé l'homme, l'abandonnant à sa force ou à sa faiblesse, mais toujours à son égoïsme, et il lui a dit : — Tu es libre de toute entrave comme de tout appui; use de ton énergie à ta guise, ruine ton voisin si tu es le plus habile, détrône les rois s'ils te gênent; le travail est un combat, la société est un champ-clos.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

RÉCITS BRETONS.

LE CORSAIRE LE HURLEUR.*

— Le navire à trois milles! héla tout-à-coup l'une des vigies. Il paraît éventer *le Hurleur*.

— Toutes voiles dehors! s'écria le capitaine; à vos postes de combat, matelots, et que Dieu et Notre-Dame soient avec nous!

Alors, un matelot gravit trois enfléchures, puis, d'une voix forte, mais qui dominait à peine le bruit des flots, déjà soulevés par un ouragan prochain, il entonna la chanson du pilote :

M'en suis allé devers Sainte-Anne,
Avant de m'embarquer.
A Sainte-Anne qui va prier
N'est oublié de Notre-Dame.....

Et tout l'équipage reprenant en chœur, le nom de sainte Anne, patronne des matelots, porté de vague en vague, allait mourir comme un écho lointain sur les houles tumultueuses. L'équipage du *Hurleur*, plein d'enthousiasme, ne tarda pas à reconnaître, à une grande portée de canon, son ennemi qui semblait fuir à toutes voiles. C'était un brick anglais, plus fort que le corsaire breton;

* Voir la livraison de Novembre, pp. 384-389.

mais dont la marche moins rapide semblait être embarrassée par le poids d'un grand butin, autant qu'on pouvait en juger alors à certains signes, visibles seulement pour de pareils marins.

— C'est le *Devil-Red*, de Portsmouth, s'écria le capitaine Le Du; c'est le brigand de pirate que nous avons manqué l'an dernier aux Açores. Sus, sus, garçons, feu à babord...

— Pointez plus bas, dit le quartier-maître; tenez compte de la houle : attention, voilà l'autre qui cause à son tour.

Au même instant, des boulets sifflèrent dans la mâture et brisèrent quelques cordages. *Le Hurleur*, ayant accompli son demi-cercle, vira de bord avec précision.

— Prenez garde, mylord, dit notre Brestois, vous allez percer les nuages. Allons, *Marie-Jeanne*, chante aussi pour l'Anglais.

— Feu de tribord, commanda le capitaine, feu!

— *Hurra! hurra!* le mât de misaine est touché, à bord de l'Anglais; le voilà qui tombe... bonsoir, il est à l'eau.

Dès lors le brick ennemi ne put manœuvrer aisément, bien qu'on eût promptement coupé les cordages qui retenaient encore son mât de misaine brisé. *Le Hurleur* se rapprocha par l'arrière et envoya au *Devil-Red*, presque en enfilade, une bordée qui mit le désordre à son bord; mais la mer devenait si mauvaise, le grand jour se faisait tellement attendre, que l'abordage semblait impossible pour le moment; d'autant plus que l'ennemi, quoique fort maltraité, faisait encore un feu meurtrier. En outre, les Bretons avaient déjà quatre hommes couchés sur le tillac, tandis que le brick anglais, bien qu'il eût un plus grand nombre de blessés, était défendu par plus de vingt pirates déterminés. Cependant le capitaine Le Du commanda de diminuer de voilure et de *ranger* l'ennemi à portée de pistolet; puis, lorsque cet ordre eut été exécuté : Feu! feu! de partout, cria-t-il; faut que ça finisse, mille gargousses!

Nous renonçons à peindre la scène qui se passa alors. Pendant une demi-heure, ce fut, entre ces deux navires balancés par les lames, un échange terrible de balles, de boulets et de mitraille, au milieu d'une fumée épaisse, que perçaient à peine les éclairs des canons. Sur chaque navire, le pont ruisselait de sang; les

voiles criblées fouettaient les vergues ; le vent sifflait dans les cordages et dans les mâtures rompues....

— Capitaine, s'écria Le Hir, en s'élançant sur la dunette, couvert de sang et tenant sa hache de la main gauche, capitaine, voilà le moment de monter à l'abordage ; l'ennemi est en mauvais état, et nous sommes encore onze hommes à peu près sur nos pieds.

Pas de réponse.

— Capitaine, capitaine.... mille gargousses ! il est mort sur son banc de quart. Il fait si sombre qu'on n'y voit guère à cinq brasses. Allons, à moi le bâton de maréchal !

Ce disant, maître Le Hir saisit le chapeau du capitaine Le Du et le mit sur sa tête ; puis s'emparant du porte-voix du défunt :

— A l'abordage ! héla-t-il, à l'abordage, garçons, jetez les grapins et les crocs.

— Comme ça, se dit-il, les camarades ne sauront pas tout de suite que le capitaine s'en est allé ; sans quoi, adieu-vat, nous serions flambés.

Il commanda encore quelques manœuvres, au milieu de la confusion qui s'ensuivit et conservant, par mégarde, le tricorne du capitaine, il s'élança à la suite de ses compagnons. L'abordage fut difficile, à cause de l'agitation de la mer. Mais nos corsaires ne connaissaient pas d'obstacles. Enfin, après une mêlée rude et périlleuse, un immense hurra armoricain annonça la victoire des Bretons, oui, des Bretons, réduits à neuf, y compris le mousse de Plougastel, qui portait trois blessures, et Médard Le Hir, qui en comptait cinq. Du côté des Anglais il ne restait que dix à douze hommes presque tous hors de combat. Le Hir était méconnaissable, tant son visage était couvert de sang et noirci par la poudre. Pendant tout l'engagement, ses camarades, trompés par le chapeau qu'il portait, crurent que leur capitaine combattait à leur tête. Aussi quel fut l'étonnement du second, quand, après le combat, le Brestois ayant tiré son tricorne lui dit tristement : — Mon capitaine, le brave Le Du, notre commandant, est mort ; j'ai pris sa place et la vôtre ; punissez-moi, je l'ai mérité.

Il raconta en peu de mots tout ce qui s'était passé. Les lois de

la mer sont inflexibles et cruelles parfois. Le nouveau capitaine courba la tête, comme accablé sous le poids de son devoir, et dit en serrant la main du coupable :

— Mettez ce brave aux fers dans la cale du *Hurleur*.

Trois matelots consternés emmenèrent leur camarade, blessé, affaibli par la perte de son sang, presque mourant. Ils le portèrent à moitié par-dessus les bastingages des deux navires unis bord à bord.

— Faudra donc finir avec les rats ! murmura l'intrépide matelot, qui, malgré ses souffrances, trouvait encore la force de plaisanter ; j'avoue que j'aimerais mieux *causer* avec les Anglais que de..... suffit, n'importe ; à la garde de Dieu !

Et comme il passait auprès de son canon favori, il ajouta en soupirant :

— Pauvre Marie-Jeanne ! Enfin que notre Dame ait pitié de son gabier !

Ses camarades, émus du courage qu'il montrait dans une situation si pénible, le laissèrent, à grand regret, à fond de cale et remontèrent sur le pont du corsaire vainqueur, où ils trouvèrent le second, le nouveau commandant :

— Capitaine, lui dirent-ils, nous vous avons obéi ; mais c'est dur, tout de même, car sans lui.....

— Je le sais, garçons, sans lui notre pavillon ne flotterait peut-être pas au vent. Aussi qu'on soigne bien le Brestois ; qu'on panse ses blessures et je me charge *d'arrimer* son affaire, quand nous serons rendus au mouillage.

Par bonheur le gros temps fit place à une embellie et le lendemain *le Hurleur*, suivi à deux encablures par la prise anglaise, qui marchait péniblement sous ses basses voiles, *le Hurleur*, portant lui-même une voilure criblée de boulets et montrant sur toute sa coque les nobles cicatrices du combat, réussit, non sans peine, à gagner la rade de Brest, où l'accueillirent les hurras des navires de guerre qui s'y trouvaient à l'ancre.

E. Du Laurens de la Barre.

Quiberon, 17 août 1864.

LA PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE

ET LA NOUVELLE CRITIQUE.*

IV.

La *Vie de Jésus* est une application de la théorie des nouveaux critiques à l'explication des origines du Christianisme. Ils ne pouvaient soumettre leurs principes à une épreuve plus décisive ; car, si l'action surnaturelle de Dieu est imprimée quelque part, c'est dans la fondation et le merveilleux développement de cette religion qui, par la majesté de ses dogmes, la beauté philosophique de ses enseignements sur Dieu et sur l'âme, et la pureté de sa morale, impose le respect à ses ennemis même.

M. Renan demande à Dieu de lui manifester son existence dans la nature et dans l'histoire par des actes *particuliers, individuels, volontaires ;* il lui demande d'y manifester sa justice dans la sanction de la morale. Il veut des preuves positives, sensibles, expérimentales. — Avouons-le, il y a dans ces exigences quelque chose de fondé. Il fallait, en effet, que la divinité de la religion eût des marques d'une *évidence sensible, vraiment populaire*, afin qu'il n'y eût pas dans l'acceptation de la foi un privilége pour les intelligences cultivées, afin que les pauvres fussent évangélisés, ces *parties simples* de l'humanité, dont M. Renan paraît faire peu de cas, et pour lesquelles Jésus a donné sa vie.

* Voir la livraison d'octobre, pp. 295-311.

Eh bien ! la religion de Jésus-Christ d'où sort-elle ? La voit-on naître spontanément d'une conception pleine de poésie et de beauté, mais enfin d'une pensée humaine ? Cette religion n'a-t-elle d'autre appui dans les faits que la mise en œuvre habile et heureuse de tous les éléments de succès qu'un vigoureux esprit peut puiser dans les opinions, dans les croyances de ses contemporains, dans les ressources de la société au milieu de laquelle il vit ?

La place de Jésus-Christ dans l'histoire est bien plus grande que celle des courtes années de son passage terrestre, et pour le convaincre d'imposture, il suffit de prouver qu'il ne remplit pas les siècles, car il a formellement dit : Il était avant Abraham ; avant cette vocation extraordinaire d'une nation privilégiée, qui devait conserver le dépôt des prophéties et des promesses; il est avec son Eglise tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles, principe vivant de ce miracle indestructible et permanent de la religion. Tous les efforts de la raison rebelle à la foi se sont épuisés sans pouvoir enlever un *iota* à son symbole.

Dans cette suite de l'histoire, qui s'étend de la création jusqu'à nous, qu'ils sont multipliés et éclatants les faits *particuliers, individuels, volontaires* où se révèle Dieu ! Les miracles, la parole prophétique, quelles manifestations de l'existence d'une liberté souveraine, qui commande à toutes les lois de la nature, à la liberté de l'homme, à l'histoire lorsqu'elle est encore enfermée dans le mystère de l'avenir ! Quelles manifestations d'une puissance intelligente qui pénètre toutes les consciences, et, dans l'accomplissement de ses plus profonds desseins, dispose de la volonté des hommes sans contraindre leur liberté, sans que les harmonies de la sagesse éternelle soient jamais troublées par nos extrêmes égarements !

Quelle belle occasion pour M. Renan de se convaincre de l'existence de Dieu, ou de triompher pour toujours, et par la plus facile victoire, de cette grande Eglise, dont il rejette avec « un dédain transcendant » l'importune autorité. — Laissons de côté la question de l'authenticité du Nouveau Testament que M. Renan n'ose pas aborder. Il est écrit par les disciples de Jésus, par les fondateurs de la religion nouvelle, ceux qui l'ont prêchée et répandue dans

l'univers. Nous consentons à les écarter comme intéressés dans le débat. D'ailleurs, le Christianisme ne s'est point appuyé sur l'Evangile pour s'établir, et nous considérons ses origines.

Ils s'est appuyé sur *des faits* en parlant aux Juifs, et sur *des faits* qu'ils avaient vus, qu'ils voyaient comme nos critiques les voudraient voir. Il s'est appuyé sur *des écrits*, mais sur les écrits que les Juifs tenaient en leurs mains et dont l'incrédulité même d'un grand nombre garantit encore aujourd'hui l'authentique intégrité.

Lorsqu'on veut attaquer le Christianisme dans ses origines, il n'y a qu'une manière de l'atteindre ; mais elle est infaillible entre les mains du plus faible adversaire, s'il est faux ; au contraire, s'il est vrai, elle porte la lumière dans l'âme par l'impuissance des plus redoutables ennemis. Il faut absolument discuter les miracles, il faut discuter les prophéties, ce miracle permanent, le plus divin de tous, car la parole de Dieu est la plus claire révélation de sa vie et de sa présence.

Que M. Renan ne nous dise pas qu'il ne peut discuter les faits miraculeux, accomplis il y a dix-neuf siècles, parce qu'il ne les a pas vus. — Il discute tous les jours des faits historiques moins sensibles, moins publics, moins remarqués. Il ne prétend pas sans doute que le témoignage historique n'a qu'une valeur douteuse, et que l'homme est réduit à n'avoir d'autre certitude que celle de son expérience individuelle, lorsqu'il a vu de ses yeux.

Mais écartons les miracles, reste la discussion des prophéties. Elles sont entre les mains des Juifs, le Christ remplit leurs livres sacrés. Le texte est intact. Jésus-Christ est-il présent-là ? Abraham a-t-il vu son jour, au moment où sa race était élue par un privilége particulier? Le *but marqué de cette élection,* qui imprime un caractère si exclusif à la religion juive, n'est-il pas la naissance d'un descendant en qui *toutes les nations* seront bénies ? — Jacob a-t-il vu ce jour du Messie, lorsqu'entre ses fils il désigne Juda comme l'héritier des promesses, Juda, le quatrième de ses fils, dont le nom devient le nom même du peuple de Dieu à la suite de ces révolutions de l'histoire, dont l'effet était déjà présent à la pensée du patriarche? Ce glorieux sceptre de Juda ne doit-il pas être tombé quand naîtra le désiré des nations ? Et l'histoire ne vient-elle pas

vérifier ces solennelles prédictions d'une manière si éclatante qu'elle ne laisse pas un argument à la critique ? Car, ce n'est pas seulement dans l'exactitude si remarquable des plus petits détails, c'est encore dans les grands et inaltérables événements de l'histoire que Dieu imprime la vérification de son authentique parole.

Le Christ n'était-il pas présent à la pensée de Daniel, dont la nouvelle critique prétend vainement reculer la date jusqu'au deuxième siècle avant l'ère chrétienne, parce que l'histoire de la persécution d'Antiochus y est visiblement écrite? Reculée jusqu'à cette date, le caractère divin de la prophétie est-il moins évident? L'apparition du Christ-chef au milieu du peuple de Dieu qui le méconnaît, le met à mort, et pour ce crime est rejeté de Dieu, la destruction du temple, la désolation irréparable de Jérusalem : tous ces traits ne sont-ils pas marqués? ces traits sont-ils équivoques? M. Renan n'est-il pas un témoin de l'irréparable désolation de Jérusalem? *statuta désolatio.* Comment méconnaître en Jésus crucifié ce Christ, fils de Juda, en qui les nations sont bénies par tout l'univers? Comment fermer les yeux à ce miracle permanent, qui accomplit aussi les prophéties, l'aveuglement, la dispersion et la perpétuité de la race juive?

Voilà des faits, de grands faits, les plus grands de l'histoire. Voilà les faits par lesquels nous sommes chrétiens. Voilà les origines et les garants des Evangiles, dont toute les paroles reçoivent elles-mêmes dans la suite des siècles leur merveilleux accomplissement. — La critique expérimentale qui se flatte de scruter les profondeurs de l'histoire, n'abordera-t-elle pas ces faits d'expérience, les plus positifs des faits, qu'il était impossible aux hommes de falsifier? Mais alors elle ne touche pas à la base du Christianisme, elle n'ose pas l'effleurer, lorsqu'elle prétend ébranler cette montagne que Daniel avait vue remplir l'univers, tant de siècles avant que le choc de la pierre divine eût brisé le colosse humain de Rome, pour établir, à sa place même, le colosse divin de l'universelle Église, dont l'empire n'a pas de frontières, cette nouvelle Rome qui triomphe des barbares par une puissance toute spirituelle, les transforme, les élève à une civilisation que l'huma-

nité n'avait jamais connue, et, accomplissant la parole prophétique de Noé, met les fils de Japhet en possession des tentes de Sem.

Voilà quelques-uns des témoignages que l'histoire rend à Dieu, et ils sont inséparables de ceux qu'elle rend à Jésus-Christ. Mais il y a malheureusement beaucoup d'esprits, dont le scepticisme religieux tient surtout à l'inattention qu'ils ont portée aux grands faits de l'histoire de l'Église. Ils n'ont pas éprouvé l'inébranlable solidité de ses preuves. Leur curiosité a été trop exclusivement préoccupée des sciences naturelles, ou distraite des études religieuses par cette philosophie qui prétend faire à la raison un domaine tout à fait séparé de celui de la foi; sorte de *positivisme rationnel*, qui a plus d'un trait commun avec l'autre.

M. Renan ne peut récuser ces juges comme prévenus par l'autorité de la foi; ils croient à l'indépendance de la raison, ils ne demandent qu'à être éclairés, ils désirent être confirmés par des preuves solides, vis-à-vis du Christianisme, dans un scepticisme pratique, qui n'est pas assez justifié à leurs propres yeux. Ce sont ces lecteurs que M. Caro interroge pour apprécier les résultats de la nouvelle critique. M. Renan les a-t-il convaincus? sont-ils assurés aujourd'hui que tout s'explique naturellement dans les origines de la religion de Jésus? Quoi de plus facile que de produire cette conviction dans des « intelligences touchées de l'esprit du siècle.... pénétrées par la critique du dehors, très-familières avec les exigences et les procédés de la science moderne, s'il suffit d'éliminer des détails légendaires introduits par la crédulité ou par une pieuse exaltation?

» Ces âmes, presque détachées de la religion positive, n'y tenant plus que par quelques racines faciles à trancher, inquiètes de la vérité, ouvertes de toutes parts à la curiosité scientifique, n'offrant à l'objection péremptoire presque aucune résistance préventive, M. Renan devait les entraîner.

» Il n'en a pas entraîné une seule. Ils se sont étonnés d'abord, fatigués ensuite et irrités de ne rencontrer que des inductions, des conjectures, de pures hypothèses, sur les points les plus graves de cette histoire, à laquelle est suspendue la vie morale du monde.... »

— « J'ai rencontré, ajoute M. Caro, plusieurs sceptiques sincères

qui, frappés de ces contrastes plus que bizarres, s'arrêtaient devant la conclusion du livre. Ils sentaient une résistance intérieure à toutes ces conjectures et à ces hypothèses, démentis tout gratuits à des textes qui ne sont pas même discutés. Une protestation invincible s'élevait en eux contre ces explications plus incompréhensibles, plus mystérieuses que le mystère. Le vague extrême des résultats, les contradictions de l'analyse la plus ingénieuse, appliquée à un pareil sujet, les amenaient à réfléchir. Ils s'interrogeaient avec une anxiété toute nouvelle. Ils se demandaient d'où provient cette insuffisance absolue des procédés critiques, dès qu'on veut appliquer à Jésus les règles d'induction qni ont livré aux savants le facile secret de la vie de Mahomet, et pourquoi ce livre, dans la substance duquel tous les résultats de l'exégèse la plus hardie ont passé, les laissait si tristes, si inquiets, si peu pacifiés avec eux-mêmes et avec leurs idées, tout prêts à chercher encore, comme si rien n'était fait; ou plutôt si fatigués de tant de procédés et de résultats négatifs qu'ils n'avaient plus le courage de chercher ailleurs. Ils en venaient alors à se demander si cet élément de la vie de Jésus, si obstinément rebelle à tous les procédés de la critique, réfractaire à la chimie de la science la plus subtile et la plus dissolvante, ne serait pas précisément cet élément même qu'on a voulu à toute force éliminer par l'opération et qui déjoue tous les efforts de l'analyse humaine : *la divinité.*

» Cette vie de Jésus est la mise en demeure de la conscience moderne devant le Christianisme. Pour nous, notre choix est fait [1]. »

Puisse cet acte de foi d'un esprit éminent, dont les délicates analyses ont pénétré toutes les subtilités de la philosophie moderne, comme elles ont fait ressortir ce qu'il y avait de force et de justesse dans les objections de la critique, même quand elles atteignaient les défenseurs du spiritualisme; puisse cet acte de foi être la conclusion de tout esprit sincère! Que les adversaires du Christianisme eux-mêmes éprouvent combien est éphémère la popularité qui accueille les attaques dirigées contre l'Eglise; que la stérilité

[1] *L'Idée de Dieu*, p. 157-158.

de leurs efforts, pour produire une conviction sérieuse dans un esprit éclairé, les instruise; et qu'une science plus sûre d'elle-même les amène aussi à confesser la divinité de Jésus-Christ!

V.

Le naturalisme de M. Taine. — Le Dieu-formule. — L'homme-machine.

Le mépris de l'homme est le juste châtiment de l'orgueil de la pensée exalté jusqu'au mépris de Dieu. Par une conséquence imprévue et bien remarquable, la négation de la liberté est le dernier terme où aboutit cette liberté illimitée de penser reconnue à chacun comme un inviolable droit. La sainteté du vrai ne lie plus la conscience, et, dans son effort insensé pour renverser Dieu, l'homme méconnaît sa dignité au milieu de la confusion et de l'instabilité de ses conceptions ; il se nie lui-même, autant qu'il le peut faire, sinon dans son existence organique et présente, au moins dans son âme et son immortalité.

Malgré l'originalité et l'énergie de ses facultés, M. Taine emprunte à Condillac, à Spinoza, à Hégel, à M. Comte, presque toutes ses erreurs. En pénétrant jusqu'aux principes, on découvre que l'erreur a toujours les mêmes racines, sous les formes variées qu'elle tire de l'esprit où elle a germé. Il n'y a pas, en effet, d'autre alternative; ou bien, il faut reconnaître dans sa conscience et dans sa raison l'énergie virile de l'âme, la liberté qui commande aux impressions sensibles, et développe en nous le principe d'une vie supérieure et immortelle; ou bien, relevant la thèse impuissante du sensualisme, il faut mettre nos organes à la place de notre esprit, et poser hors de nous, dans les corps qui agissent sur nous, le principe de notre activité. C'est le vieux matérialisme, tant de fois vaincu, toujours renaissant, qu'on essaie vainement de rajeunir et de déguiser sous d'autres noms.

L'organisme à la place de l'âme, l'homme-machine sous la

dépendance fatale de l'universel mécanisme, voilà le mépris de l'homme poussé aussi loin qu'il peut aller.

Des énergies latentes, mystérieuses, des forces occultes dans la matière, des lois dont la nécessité assure le développement progressif du monde, qu'une intelligence vivante et libre n'explique plus, une abstraction, un idéal, une formule de ces lois qu'aucune pensée, si ce n'est celle de l'homme, ne comprend et ne prononce, voilà jusqu'où descend le mépris de Dieu.

Pour M. Taine il n'y a point de substance permanente. « Les êtres ne sont que des faits. » L'individualité n'est constituée que par « un groupe de faits. » Ce groupe de faits, qui constitue notre existence, *se dissout*. Nous rêvons vainement l'immortalité par une préoccupation puérilement personnelle.

La nouvelle philosophie a des vues bien supérieures et bien autrement désintéressées, lorsqu'elle s'élève au-dessus des phénomènes fugitifs de l'existence. Ce n'est plus la solidité grossière d'une substance vivante qu'elle conçoit, c'est une réduction des faits par l'abstraction à une merveilleuse simplicité, qui s'exprime dans une formule :

« Les faits se réduisent de plus en plus et tiennent dans une demi-ligne. Les *formules remplacent les faits*. Seules, cinq ou six propositions générales subsistent [1]. »

Voilà toute la substance du monde, cinq ou six définitions. M. Taine les énumère limitativement. Ce sont celles « de l'homme, de l'animal, de la plante, du corps chimique, des lois physiques, du corps astronomique, *et il ne reste rien d'autre*. »

L'essence de l'univers étant renfermée dans cette demi-ligne de M. Taine, ne nous étonnons pas trop de voir la béatitude de sa contemplation : « *Nous contemplons ces définitions souveraines, ces créatrices immortelles*. » Nos modernes critiques sourient assez souvent du ciel des scholastiques, qu'ils n'ont pas lus ; sans doute la vue du Dieu vivant et parfait est bien peu de chose auprès de la contemplation de ces adorables formules.

Cependant la vision de M. Taine n'a pas encore pénétré la région

[1] M. Taine, *Les Philosophes français*, *l'Idée de Dieu*, p. 235.

la plus élevée de son ciel. Il ne se repose pas longtemps dans cet acte d'adoration prématuré. Il se pourrait que ces cinq ou six définitions ne fussent pas vraiment souveraines et primitivement créatrices. « Elles sont plusieurs, » nous dit M. Taine. Cette pluralité l'inquiète, il semble que cette pluralité soit à ses yeux une imperfection, quoiqu'il nous ait appris que le bien de l'être est constitué par « un groupe de faits principaux. » Sans doute il cède ici à une involontaire réminiscence de ces doctrines usées qui affirment un seul Dieu vivant et personnel, en rejetant de ses attributs la vie et la personnalité, il tient encore à l'unité : il veut *une seule* formule. Il la cherche, il va la découvrir.

« Mais elles sont plusieurs (ses définitions créatrices), nous en dégageons le fait *primitif et unique* d'où elles se déduisent. Nous découvrons l'unité de l'univers et *nous comprenons* ce qui la produit... Elle vient d'un fait général, semblable aux autres, *loi génératrice* d'où les autres se déduisent... Par cette hiérarchie de nécessités, le monde forme un être unique, indivisible, dont tous les êtres sont les membres. »

Après cette découverte définitive de la loi génératrice, l'adoration de M. Taine s'exalte jusqu'à l'extase, il est vraiment en présence de son Dieu. « Au suprême sommet des choses, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible, *se prononce l'axiome éternel*, et le retentissement prolongé de cette formule créatrice compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers. Toute forme, tout changement, tout mouvement, toute idée est un de ses actes. Elle subsiste en toutes choses, et elle n'est bornée par aucune chose... Toute vie est un de ses moments, tout être est une de ses formes; et les séries des choses descendent d'elle, selon des nécessités indestructibles, reliées par les divins anneaux de sa chaîne d'or. L'indifférente, l'immobile, l'éternelle, la toute-puissante, la créatrice, aucun nom ne l'épuise, et quand se dévoile sa face sereine et sublime, il n'est point d'esprit d'homme qui ne ploie, consterné d'admiration et d'horreur. Au même instant, cet esprit se relève; il oublie *sa mortalité* et sa petitesse; il *jouit par sympathie* de cette infinité qu'il pense et participe à sa grandeur [1]. »

[1] *L'Idée de Dieu*, p. 236.

Nous voulons bien croire à la sincérité de la dévotion de M. Taine, aux jouissances infinies que lui procure sa sympathie pour sa formule; nous ne nierons pas la grandeur, le désintéressement et la poésie de son culte; mais comme notre oreille n'a jamais entendu les harmonies, comme notre œil n'a jamais vu les splendeurs de cette formule, unique, souveraine, toute-puissante, sans doute il ne nous refusera pas, il ne refusera pas à l'humanité de révéler son secret. Il prononcera cette merveilleuse parole dont les ondulations sont des êtres, il nous consolera de notre mortalité en nous faisant contempler, au moins un jour, cette face sereine, puisque nous ne saurions participer autrement à sa grandeur et à son infinité.

Je le crains cependant, la formule éternelle fût-elle aussi belle que M. Taine le dit, bien des gens auront la faiblesse de regretter le bon Dieu des scholastiques, auxquels on reproche tant d'abstractions, ce bon Dieu qui a créé les hommes pour leur faire éternellement partager sa gloire, son bonheur et sa vie.

— L'homme de M. Taine est digne du Dieu qu'il adore, quoiqu'il soit moins abstrait. Tout est fatal dans cet homme, comme dans le développement de la formule créatrice. « Une hiérarchie de nécessités gouverne le monde moral comme le monde physique. Une civilisation, un peuple, un siècle, sont des définitions qui se développent. L'homme est un théorème qui marche [1]. »

La méthode qui convient à l'étude de l'homme, qui permet de découvrir et de formuler la loi de ses actes, est donc celle qui sert à l'interprétation des faits du monde physique. A chaque instant, M. Taine prétend nous montrer : « la force machinale des pièces et de chaque pièce. » — Trois forces, également fatales, engendrent une civilisation : la race, le milieu, le moment. Mais notre conscience proteste, nous avons le sentiment, la conviction de notre indépendance lorsque nous faisons un acte vertueux, lorsque nous cédons à un entraînement passionné. Nous pouvions agir autrement.

C'est un vieux préjugé qui ne peut subsister longtemps devant l'évidence des nouvelles formules. M. Taine nous apprend que nous nous faisons illusion à nous-mêmes lorsque nous croyons être

[1] *L'Idée de Dieu*, p. 244.

auteurs responsables de nos actes. Ils sont libres comme un produit chimique, comme une production végétale. Croyez-en cette formule du philosophe moraliste : « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre [1]. »

Parmi ces produits il y en a pour lesquels M. Taine affecte une prédilection marquée, malheureusement ce ne sont pas ceux qu'on a jusqu'ici jugés les meilleurs ; et M. Caro, que les nouvelles formules n'ont pas converti, reproche à M. Taine la complaisance qu'il met à étaler ces difformités morales : « Certains effets, dans son livre (l'*Histoire de la littérature anglaise*,) atteignent à un degré de réalisme qui défie toute citation. Partout trop de descriptions plastiques, trop de détails matériels et d'explications physiques, trop de cervelles « bouillonnantes et fourmillantes, » trop de « frémissements et d'élans de la chair et du sang, » trop d'effets tirés de l'afflux de la séve corporelle. »

Si M. Taine contemple avec de sympathiques jouissances la suprême formule qu'il a dégagée des mystères de la nature, il n'éprouve à contempler l'homme, ni la même satisfaction, ni la même sympathie :

« Et qu'est-ce que l'homme une fois connu ? Est-ce en lui que le sublime abonde ? La vérité est qu'il emploie le meilleur de son temps à dormir, à dîner, à bâiller, à travailler comme un cheval, et à s'amuser comme un singe. C'est un animal, sauf quelques minutes singulières, ses nerfs, son sang, ses instincts le mènent. La routine vient s'appliquer par-dessus, la nécessité fouette et la bête avance. »

Oui, voilà l'homme descendu au degré d'avilissement où les doctrines matérialistes pourraient le conduire ; voilà l'homme tel qu'un philosophe qui nie Dieu et l'âme devait le voir et le peindre. « Mais si cette peinture est vraie, s'écrie M. Caro, que me parle-t-on de progrès, de justice, de liberté... s'il le faut, qu'un despotisme sans pitié casse les reins à cette bête méchante et révoltée ! C'est une politique que désavoueraient peut-être ces philosophes des nouvelles écoles. Ils n'en auraient pas le droit ; ils nous amène-

[1] *L'Idée de Dieu*, p. 251.

raient infailliblement, comme Thomas Hobbes, au règne absolu de la force, si leurs idées venaient à triompher.... Le mépris de l'homme est une mauvaise école de morale et de politique.[1] »

VI.

Le Dieu-Idée de M. Vacherot.

Le positiviste pose naïvement à toute existence la limite de ce qu'il voit, de ce qu'il sent. Il borne sa foi à son expérience. Il veut palper, il veut toucher Dieu du doigt. Dieu ne se prête pas à ce contact. Dès lors, pour lui, Dieu n'est pas, ou du moins il est comme s'il n'était pas, car il ne se donne pas la peine de le nier. A quoi bon, si Dieu ne se rencontre nulle part sur notre route, imaginer un maître tout-puissant qui dicte une loi sévère à notre vie? — Où est votre Dieu? — C'est un fantôme, comme ces âmes qu'une puérile crédulité fait revenir du tombeau au milieu des vivants.

M. Vacherot n'est pas un positiviste, il croit à la métaphysique. Il voit empreinte dans sa raison cette idée de Dieu, cet idéal pur et parfait qu'aucun être dans la nature vivante et intelligente ne réalise. Dieu est, car ses traits sont exprimés partout, et ils ne sont totalement exprimés nulle part. Dieu est dans cette perfection des êtres inanimés, dans ces beautés et ces harmonies du monde des corps, si différentes des beautés et des harmonies de l'esprit, seconde et supérieure réalisation du divin idéal. Dieu est réel partout, et, en un sens vrai, Dieu est réel dans le tout.

Mais cette totalité de l'être ne réalise point l'inépuisable fécondité de l'idée. Le vrai Dieu, ce n'est pas ce monde, mélangé de tant d'imperfections, où le mal moral tient une si grande place. Le vrai Dieu, ce n'est pas la nature, objet du culte idolâtrique des anciens; ce n'est pas l'esprit, objet de cette idolâtrie psychologique que le Christianisme a substituée au culte de la nature. Le vrai Dieu, ce n'est point ce Dieu créé à l'image de l'âme humaine

[1] *L'Idée de Dieu*, ch. IV, p. 260.

agrandie, dont la philosophie spiritualiste prétend faire l'objet de notre adoration.

Le vrai Dieu, M. Vacherot va nous apprendre quel il est, car il se repose enfin dans une conception définitive qui résume la vraie pensée philosophique de notre siècle. Ce n'est pas sans de laborieux efforts qu'il est arrivé là. Son livre nous l'atteste. (*La Métaphysique et la Science.*)

« C'est, nous dit-il, l'histoire d'une pensée, qui a traversé toutes les conceptions, tous les systèmes décrits successivement, pour se reposer dans une conclusion définitive. »

Comme M. Taine, M. Vacherot se propose de nous conduire à la contemplation de Dieu. Il va nous faire trouver le ciel sur la terre, et sans aller bien loin, dans notre pensée. Mais pour que M. Vacherot relève ainsi la science de Dieu dans nos âmes, il faut d'abord lui permettre de détruire nos préjugés, cette fausse science de Dieu qui fait le fond du Christianisme, et des doctrines platoniciennes renouvelées par nos philosophes spiritualistes.

Ce Dieu, que l'humanité adore, n'est qu'un Dieu humain, une idole de la conscience, aussi fausse que les vieilles idoles de l'imagination, un Dieu revêtu des attributs de l'âme. On se croit en droit de renfermer Dieu dans un esprit. Mais Dieu n'est-il pas infini? Et peut-il l'être autrement qu'à la condition d'être tout?

La conception vulgaire de Dieu l'abaisse jusqu'à le renfermer dans les limites d'une personnalité vivante. Un Dieu vivant! un être personnel comme nous! Dire de Dieu qu'il est *un* être, n'est-ce pas nier qu'il soit *l'Être*? n'est-ce pas substituer une idole à l'Être absolu, infini, parfait?

« Il sera *tel* Être et non plus *l'Être*, il sera donc fini. »

M. Vacherot triomphe par cette victorieuse démonstration. Sa raison l'autorise désormais, avec une parfaite évidence, à affirmer que Dieu n'existe pas distinctement, substantiellement; une personnalité, c'est un moi concentré en lui-même par opposition à un autre moi; l'infini embrasse tout.

Une *personnalité infinie!* Voilà l'énorme contradiction qui épouvante le philosophe idéaliste.

Le vrai Dieu, le Dieu parfait n'est donc qu'une *Idée*.

« Dieu est l'Idée du monde, le monde est la réalité de Dieu. »

Mais cette inégale et imparfaite réalisation de l'Idée ne mérite point le nom de Dieu, que M. Vacherot, pour joindre quelque chose de réel à ce mot, lui avait d'abord donné.

« La réalité et la vérité s'opposent comme deux termes contradictoires[1]. »

« L'absolu de l'être exclut de soi toute réalité, et plus un être se rapproche du type de la perfection, plus il s'éloigne des conditions de l'existence.[2] »

Mais où est-il ce Dieu sans réalité, où réside cette Idée parfaite, inconciliable avec l'existence? Il faut au moins qu'il existe un esprit pour penser cette idée qui n'a pour support aucune substance propre.

« La région des idées, c'est notre raison,... *le ciel des essences* est en nous;.... en dehors de notre pensée, où réside le Dieu abstrait, il n'y a que le vide peuplé d'idoles, un pur néant[3]. »

Nous sommes réellement créateurs de Dieu en le pensant, puisque nous lui donnons alors la seule réalité qu'il puisse avoir, celle d'une idée.

« Ce ciel, trop connu, hélas! de notre pensée, » ne satisfait pas complétement M. Caro. D'ailleurs, s'il est facile et naturel aux plus simples esprits de penser au bon Dieu, et même de l'aimer, il n'est pas si facile d'aborder ce Dieu abstrait et peu aimable.

« Créer Dieu dans son esprit n'est pas la chose la plus aisée du monde. Il faut pour cela une opération fort compliquée d'analyse et de synthèse, dont tous les esprits ne sont pas capables, et à laquelle certains esprits se refusent systématiquement[4]. »

Tous ces esprits seront privés de Dieu. Mais voici une conséquence bien plus grave, leur stupidité ou leur impiété prive Dieu « de la modeste existence » que M. Vacherot lui laissait. Que tous les esprits deviennent positivistes, en cessant de penser à Dieu, ils l'anéantissent.

[1] *La Métaphysique et la Science*, 2e édit., *Avant-propos*.
[2] *L'Idée de Dieu*, p. 325.
[3] *L'Idée de Dieu*, p. 294.
[4] *L'Idée de Dieu*, p. 329.

Enfin, ce Dieu qui n'est parfait, infini, immuable qu'à la condition de n'être pas réel, est condamné à naître avec l'homme et à mourir avec lui : « Cette dernière conséquence, M. Vacherot l'admet avec une bonne foi parfaite[1] : « Si *l'on supprime l'homme, Dieu n'existe plus. Point d'humanité, point de pensée, point d'idéal, point de Dieu*, puisque Dieu n'existe que pour l'être pensant[2]. »

Par quel enchaînement d'erreurs un esprit distingué peut-il être conduit à ce suprême égarement, dont le simple bon sens a le droit de sourire? Il faut peu de chose pour égarer une puissante raison, qui ne compte que sur elle-même, qui prétend fonder toute science et toute existence sur ce qui lui paraît évident.

M. Vacherot est logiquement conduit à refuser à Dieu la personnalité et la vie, parce qu'il a une fausse notion de l'infini. Pour lui, l'infini c'est *le tout*, la totalité des êtres. — L'infini embrasse tout.

« Mais cette identité de l'*infini* et *du tout*... est-elle évidente? est-elle même admissible? répond M. Caro, nullement. L'Infini... ne désigne que la forme parfaite de l'être... C'est l'absolu de l'être, ce n'est pas la totalité des êtres, deux *choses si parfaitement distinctes qu'elles s'excluent.* »

Nous ne doutons point de la sincérité de M. Vacherot, la franchise de ses déductions suffit d'ailleurs à la prouver. Mais comment qualifier sa témérité? C'est sur une *définition hasardée*, sur un prétendu principe, qu'aucun esprit qui a médité sur ces questions ne saurait admettre, qu'il va édifier tout un système de philosophie, de théologie et de morale, dont le premier mot est la négation de l'existence de Dieu. Parce que, à une heure de sa vie, dans sa méditation solitaire, cette négation lui paraît évidente, ni l'autorité des plus grands philosophes, ni l'autorité de la religion, ni la nécessité morale de l'amour d'un Dieu vivant, tout-puissant et bon, rien ne l'arrête. Dieu n'est qu'une idée; c'est l'idée de M. Vacherot.

LÉON PHILOUZE.

[1] *L'Idée de Dieu*, p. 329.
[2] *La Métaphysique et la Science*, t. II, p. 584.

HUIT JOURS SUR LES BORDS DU RHIN

IMPRESSIONS & SOUVENIRS.

IV*.

Coblentz. — Ems. — Wiesbaden.

Avant de quitter le Rhin, revenons un instant en arrière et disons quelques mots de Coblentz, ville un instant française, à divers titres, et aujourd'hui prussienne. Je laisse aux traités de géographie le soin de vous apprendre qu'elle est assise dans l'angle formé par le confluent de la Moselle ; de vous décrire ses remparts crénelés, ses rues bien alignées où circulent les lourdes recrues de la *landwehr*, son vieux et large pont de granit sur la Moselle, son pont de bateaux sur le Rhin, son château royal, qui servit jadis d'asile à Louis XVIII et à Charles X, son ancien palais archiépiscopal, curieux édifice du XIIIe siècle, etc. En résumé, comme presque toutes les villes des bords du Rhin, tant de fois prises, détruites et rebâties, Coblentz ne se distingue pas par un cachet bien particulier. Toutefois, vus de loin, les campaniles byzantins de ses églises prêtent au paysage un faux air moscovite et oriental qui plaît à l'œil par l'imprévu. La plus ancienne de ces églises est *Saint-Castor,* dont la fondation première ne remonte à rien moins qu'à l'an 836, et qui est un digne objet d'études pour les archéologues. Sur la place Saint-Castor est une fontaine qui, dans une inscription lapidaire, nous apprend qu'elle fut construite en l'*An 1812, mémorable par la campagne contre les Russes, sous le* PRÉFECTURA (sic) *de Jules Doazan* (un nom qui sent la Bretagne d'une lieue). Ce curieux échantillon, vrai ou apocryphe, de français et d'orthographe, laissé aux habitants de Coblentz comme un modèle destiné à leur enseigner notre langue, est suivi de cette autre inscription, où perce une épigrammatique ironie : *Vu et approuvé par nous, commandant russe de la ville de Coblentz, le*

* Voir la livraison de novembre, pp. 369-383.

1er janvier 1814. Or, ce commandant russe n'était autre que M. de Saint-Priest. Le rapprochement de ces dates et de ces noms n'est-il pas à lui seul une fidèle image de ces temps troublés ?

Après avoir jeté, des fenêtres de notre hôtel, un dernier regard sur la forteresse d'Ehrenbreitstein, citadelle formidable dont les casemates et les bastions superposés escaladent jusqu'au faîte l'autre rive du Rhin, nous reprenons le paquebot qui, bientôt, nous débarque à la gare d'Oberlanhstein. Quelques instants plus tard la locomotive nous emportait par un chemin qui est bien le plus pittoresque et le plus charmant du monde. Evidemment, la voie ferrée que nous suivions avait eu pour ingénieur un artiste paysagiste. Nous circulions au fond de la délicieuse vallée de la Lahn, chantée par Gœthe, qui aimait tant à la parcourir à pied. Représentez-vous une miniature de la vallée du Rhin, avec ses plis onduleux, son double rempart de montagnes verdoyantes, entrecoupées de rocs sourcilleux et décharnés, et, tout en bas, au lieu du grand fleuve rapide, une petite rivière, un ruisseau, qui serpente paresseusement. Le convoi, qui le côtoie, n'est guère plus pressé que lui et suit la vallée dans tous ses capricieux méandres, avec cette allure placide dont nous devions désormais prendre notre parti pour le reste du voyage.

En Allemagne, en effet, tout, jusqu'à la rapide et indomptable vapeur elle-même, semble se laisser gagner par la bonhomie paterne qui distingue le caractère national. Les trains allemands partent quand ils sont prêts et arrivent quand ils peuvent, faisant bravement leurs quatre ou cinq lieues à l'heure, comme un bon coche du temps jadis. Si, par impossible, deux trains ainsi lancés venaient à se rencontrer, le choc serait peu dangereux et les voyageurs qui éprouveraient quelque accident, y mettraient de la mauvaise volonté et seraient possédés de la noire intention de discréditer un aussi inoffensif moyen de locomotion. Aussi les sinistres sont-ils à peu près inconnus dans ce bienheureux pays. Ajoutons que les wagons sont aménagés avec un comfort que ne connaissent pas nos lignes françaises et qui est poussé jusqu'au raffinement. Les *secondes* allemandes valent quasi nos *premières*, et présentent des installations variées (salons à balcons, fumoirs, etc.,) qui sont encore en projet chez nous. Quant aux *premières* allemandes, c'est un luxe de dorures, de velours et de

glaces, à l'usage des boïards russes en voyage et des princesses en strass ou en diamant vrai. Aussi ne fûmes-nous pas trop surpris quand, quelques jours plus tard, allant en *secondes* de Mannheim à Spire, nous nous trouvâmes assis à côté de M. le duc de C***-B***, un compatriote de l'Anjou, qui allait rejoindre sa famille à Bade.

On a beau aller lentement, on finit toujours par arriver.

Tout-à-coup, au détour d'un repli de la vallée, apparaît, comme perdue au fond d'un nid de verdure, une petite ville, dont les élégantes constructions sont assises sur les deux rives de la Lahn; nous arrivions à la célèbre station thermale d'Ems. Son beau casino à colonnades, ses ponts fleuris, ses blanches maisons, ses bains à galeries voûtées, ses parcs en amphithéâtre, ses villas, ses châlets aux couleurs variées, éparpillés sous la verdure et les fleurs au flanc des collines, — tout cela compose le plus charmant tableau, qu'encadre un cercle, à la fois imposant et gracieux, de montagnes couvertes de forêts et de vignes. C'est un lieu à souhait pour recouvrer la santé du corps et le calme de l'âme.

Tout différent est l'aspect d'une autre ville d'eaux non moins renommée, de Wiesbaden, que nous visitâmes le lendemain. La capitale du grand-duché de Nassau est bâtie dans une plaine qu'accidentent à peine les dernières ondulations de la chaîne du Taunus. Ses larges rues, ses longues avenues de platanes, ses belles et blanches maisons, son château ducal, ses hôtels vastes comme des palais, lui donnent un grand air et vous frappent tout d'abord. Le tout est dominé par les flèches élancées d'une cathédrale gothique de construction récente. Chose fort rare assurément : du sol à la cime des clochers, tout l'édifice est bâti en briques. La teinte rouge vif des matériaux, dont le temps n'a pu encore atténuer la nuance tranchée, se détache crûment sur le paysage et produit le plus bizarre effet. On dirait d'un gigantesque jouet d'enfant.

Une double colonnade, encadrant des parterres et où s'étalent de brillantes boutiques qui rappellent les galeries du Palais-Royal, s'étend comme un magnifique vestibule devant le *Kursaal*. De même que tous ses pareils, ce dernier édifice se compose de salles de concerts, de conversation, de lecture et surtout de jeux : le tout vaste et somptueux. Derrière, se déroule un beau et grand parc anglais avec boulingrins, sinueuses allées, massifs d'arbustes et de fleurs, pièces d'eau, cascatelles, grottes, colimaçons, etc., — une miniature du bois de Boulogne. Rien ne gêne d'ailleurs votre liberté,

dans les établissements de ce genre, vous allez, vous venez, vous assistez aux concerts, vous lisez les journaux, vous buvez les eaux ; tout cela gratis et sans que personne s'inquiète de vous et surveille vos pas.

Ne vous hâtez point toutefois, dans votre naïf étonnement, de célébrer la prodigue générosité des seigneurs de ces lieux. Ces seigneurs magnifiques sont des Armides aux charmes dangereux et dont les jardins enchantés cachent des piéges. Combien de Renauds du *trente et quarante* y ont laissé l'honneur et la vie ! Ces délicieux bosquets, qui ne devraient retentir que de l'amoureuse plainte du ramier, que de fois ils ont entendu gémir le désespoir ! Ces fleurs, qui vous sourient en passant, ont vu peut-être leur incarnat se teindre de sang humain ; ces gouttes d'eau, qui étincellent sur leurs pétales et que vous prenez pour de la rosée, sont peut-être des larmes ! Car ces gracieux paradis ne sont, pour plusieurs, que des enfers, sur la porte dorée desquels brille inaperçue l'épigraphe du poète : *Lasciate ogni speranza*, ou l'équivalent : *Ici l'on se ruine de onze heures du matin à minuit.*

V.

Les maisons de jeu.

Vous avez, en effet, sous les yeux le temple d'une divinité mystérieuse, à laquelle l'homme, cet éternel chercheur de l'inconnu, aime tant à sacrifier. Ici, le maître, ce n'est ni le fermier des jeux, ni le grand-duc lui-même : au-dessus de l'un et de l'autre, sur un trône invisible, plane le dieu Hasard, ayant à ses côtés la déesse Fortune, aveugle comme lui ; l'un a pour sceptre un disque de roulette, l'autre un râteau de croupier, surmonté d'un écusson où brillent par leur contraste un as de pique et un as de carreau.

Si vous sentez faiblir votre courage, hâtez-vous de fuir. Mais si votre cœur est suffisamment aguerri contre la tentation, suivez dans l'intérieur du temple le flot pressé des adorateurs du dieu. L'antre du terrible sphinx n'a rien d'ailleurs que d'attrayant pour les yeux ; au lieu des affreux précipices et des noires cavernes qu'habitait le monstre antique, c'est dans un luxueux palais que notre moderne sphinx, en monstre *gentleman* qui sait les égards dûs au progrès

de la civilisation, convoque ses victimes; et, sur ces parquets luisants, sur ces glaces, sur ces dorures, sur ces tentures à ramages, vous chercheriez vainement la trace sanglante des Œdipes qu'il a dévorés.

Impossible de se ruiner dans un plus charmant vide-gousset.

Nous y voici. Figurez-vous une longue table ovale, au milieu de laquelle siégent, deux de chaque côté, quatre croupiers, dont l'un tient les cartes, ou agite la roulette. Devant eux sont entassés billets de banque, or et argent, représentant (sauf erreur) une première mise de 40,000 fr., laquelle variera suivant les chances du jeu. Tout autour de la table sont assis joueurs et joueuses, derrière lesquels se tient debout la galerie des spectateurs, qui, cédant à la tentation, se transforment souvent en joueurs eux-mêmes. Chacun tient à la main une petite carte bariolée de colonnes verticales figurant la *rouge* et la *noire* et sur lesquelles il pointe les coups avec une longue épingle, cherchant à deviner, à l'aide des coups passés, les chances probables pour ceux à venir : introuvable pierre philosophale !

— Messieurs, faites votre jeu, dit le banquier, en français ou en allemand.

Et chacun de poser sa mise sur la couleur ou le chiffre qu'il préfère.

— Le jeu est fait... — Rouge gagne (ou perd)....

Et croupiers et joueurs, s'armant de petits râteaux, d'attirer prestement à eux pièces et billets, suivant la décision du sort. Le tout s'est passé en moins de temps que je n'en ai mis à le dire, et avec un silence, une gravité, dignes d'une dévote assemblée de *quakers*, ou d'un congrès de mystérieux diplomates, méditant sur les destinées du monde. La physionomie d'un Talleyrand jouant ses maîtres successifs et remaniant l'Europe au *trente et quarante* de la politique, n'était pas plus impassible que ne le sont la plupart des visages que vous avez sous les yeux.

Ces monceaux d'or, que l'étrange caprice d'une *série* (le désespoir des calculateurs) accumule devant ce joueur, vont être râflés au coup prochain par le râteau du croupier; mais vous chercheriez en vain à surprendre sur le masque immobile du gagnant, si vite transformé en perdant, une trace fugitive de la double émotion qu'il a dû éprouver : ce sont là les *beaux joueurs*. Ainsi faisait cette célébrité du demi-monde parisien, que nous vîmes, un soir, à

Hombourg, gagner 2,000 fr. et en perdre 4,000, le tout en un instant. Le sans-façon avec lequel la folle créature (probablement échappée de quelque loge de portiers) froissait comme de vils chiffons et jetait sur le tapis-vert les billets de mille francs, équivalait à tout un chapitre de quelque La Bruyère sur nos mœurs contemporaines. Elle se vantait d'ailleurs d'avoir gagné quelque chose comme *quarante mille* francs dans sa journée. C'est à peu près l'équivalent de *quarante mille journées* d'une ouvrière honnête [1] !

Cette fauve marée qui fait passer et repasser, dans son flux et reflux, ses flots d'or, éblouit les regards comme font sur les yeux des oiseaux les facettes du miroir que le chasseur agite aux rayons du soleil. Malgré vous, vous sentez vous envahir cette *fièvre jaune* dont est tourmenté le mineur australien ou californien. Vous en arrivez à perdre le sentiment de la valeur de ce métal que vous voyez ruisseler par torrents. Aussi sont-ils fort rares ceux qui résistent à la tentation d'essayer de détourner un filet de ces ruisseaux d'or vers leur bourse, au risque de la mettre à sec. Hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, dames du monde et dames qui n'en sont pas, pères et mères de famille entourés de leurs enfants, riches et pauvres, tous se liguent pour violenter la fortune et interroger le hasard, lequel, le plus souvent, fait la sourde oreille, le cruel! ou répond le contraire de ce qu'on attend de lui. Pour un heureux qui fait sauter la banque, combien de centaines de joueurs malheureux qui s'en retournent le porte-monnaie vide ou fortement atteint! Que de désespoirs secrets, ou qui éclatent par un tragique dénouement! Chaque année, les journaux annoncent le départ pour l'Allemagne, de quelque songe-creux qui, après de longues et fiévreuses rêveries, a prononcé l'εὕρηκα d'Archimède, et qui, déclarant avoir découvert enfin dans ses calculs la solution de l'insoluble énigme du hasard, annonce d'avance et hautement à toutes les banques de jeu qu'il va les ruiner par son infaillible martingale. Quelques jours plus tard, vous voyez le prétendu triomphateur, le futur millionnaire, s'en revenir piteusement en troisième classe et avec l'argent que la banque lui a généreusement avancé. Vous n'êtes pas sans avoir coudoyé sur le boulevard un de ces Rothschild imaginaires, qui, pour vous couvrir d'or vous et eux, ne demandent plus qu'une chose : que vous leur prêtiez les cent francs

[1] Les journaux annonçaient récemment que la *saison* de cette joueuse fortunée se soldait par un gain de *trois cent mille francs*.

nécessaires pour aller à Bade tenter le hasard. En attendant, lorsqu'ils vont de la Madeleine à la Bastille, ces rois présomptifs du million marchent à pied, faute de pouvoir se payer l'*omnibus*.

Quant aux tragédies qui, de temps en temps, ensanglantent ces somptueux tripots, je déclare n'en avoir vu se jouer aucune. C'est même en vain que mes yeux ont cherché à apercevoir le fameux pistolet, qu'une légende fantaisiste représente comme un accessoire attaché à chaque salle de jeu. Malgré son désir bien connu d'être agréable à ses clients et surtout à ceux qu'elle déplume, je doute que la banque pousse la courtoisie jusqu'à mettre entre leurs mains, toute chargée, l'arme du suicide. Il est, au contraire, notoire que, en personne discrète et délicate qu'elle est, elle a horreur du sang et ne le voit qu'à regret se répandre sous ses yeux. Le sang d'ailleurs tacherait ses brillants parquets et les moulures dorées de ses salons. Et puis, le bruit d'un coup de pistolet est toujours désagréable à entendre, surtout lorsqu'il vient brutalement couper en deux un spirituel couplet de vaudeville, ou interrompre une *prima donna* au milieu de ses plus brillantes vocalises; outre que l'expérience a appris qu'un suicide est toujours, auprès de certain public timide et impressionnable, une réclame douteuse en faveur de la *rouge* et de la *noire*. Pour tous ces motifs, la banque, lorsqu'elle flaire un malheur, préfère donner généreusement au désespéré de quoi aller se brûler la cervelle ailleurs. Elle s'épargne ainsi un ennui, et c'est moins compromettant.

Toutefois, malgré ses précautions, elle ne parvient pas toujours à détourner le *désagrément* qui la menace. Dernièrement encore les journaux ne nous apprenaient-ils pas qu'un joueur malheureux venait de se tuer dans l'un de ces charmants enfers? La *Gazette universelle allemande*, dans un récent article qui a fait bruit, dressant la liste funèbre des victime du jeu, énumère jusqu'à *trente-quatre* suicides, dont *sept* à Wiesbaden et *treize* à Hombourg. Ces chiffres éloquents seraient, à eux seuls, un argument d'une haute gravité contre l'existence des maisons de jeu, et bien des Catons, dont le journal allemand s'est fait l'écho dans sa vertueuse mercuriale, ne cessent de prononcer contre elle leur *delenda Carthago*. Un bruit récent fait espérer que leurs vœux finiront par être exaucés, et que le dieu Hasard, qui a déjà vu chez nous ses autels officiels renversés, sera bientôt chassé de ses nouveaux temples. Les tragiques histoires des *Kursaals* d'outre-Rhin, dont nous aurons peut-

être été un des derniers historiens contemporains, s'en iraient ainsi rejoindre dans le passé les légendes du fameux *113* du Palais-Royal.

VI.

Hombourg. — Francfort.

Le soir du même jour, nous pouvions comparer à Wiesbaden sa célèbre voisine et rivale, la ville de Hombourg, moins considérable par l'étendue, mais qui attire également chaque année la plus brillante population cosmopolite. La ville n'est guère qu'une longue et large rue, de chaque côté de laquelle se pressent des hôtels luttant entre eux de luxe et de comfort. Au milieu, le casino dresse sa façade monumentale en granit rouge. Œuvre toute récente de l'architecte Cluysenaar, cet édifice est le plus imposant parmi ses pareils des bords du Rhin. Rien n'y est épargné pour en faire un digne temple du plaisir et du jeu. Une vaste galerie, espèce de salle des pas-perdus, décorée d'arbustes et de fleurs comme un jardin d'hiver, s'étend en vestibule devant un labyrinthe de salles plus brillantes les unes que les autres, toutes éclipsées cependant en éclat et en étendue par celle où se donnent les concerts et les bals. En sortant de cette dernière salle, vous entrez sous une immense et haute serre ouverte, qui n'est autre qu'un splendide café moresque, d'où votre vue charmée voit un parc édénien se dérouler de bosquet en bosquet, de pelouse en pelouse, jusqu'aux collines lointaines.

Il faut faire effort sur soi-même pour s'arracher à un tel séjour, mais le touriste n'est-il pas une façon de Juif-Errant, que le temps aussi presse et aiguillonne de son impitoyable : *Marche! marche!* D'ailleurs, trois ou quatre lieues seulement séparent Hombourg de Francfort, et, pour franchir cette distance, une locomotive allemande ne vous demande guère qu'une toute petite heure.

Francfort vous frappe tout d'abord par un contraste piquant. La ville n'est pas une, elle est double; ce sont deux villes juxtaposées, celle du moyen-âge et celle des temps modernes. Le XIIIe siècle et le XIXe sont là en présence, dans un parallèle saisissant, l'un avec ses ruelles tortueuses, ses noires masures à pignons pointus jetées dans un pittoresque désordre ; l'autre avec ses voies larges,

longues, bien aérées et tirées au cordeau, ses hauts et réguliers cubes de moellons, ses cafés somptueux, ses brillants magasins. Lequel préférer? Celui-ci, répondront l'économiste et M. Joseph Prudhomme. — Celui-là, répondront l'artiste et le poète, et je confesse que je serais bien tenté d'être de l'avis de ces derniers. En fait de ville moderne, j'avais vu mieux; la rue de Rivoli me gâtait la *Zeil*, et le *Rossmarcks*, même avec la statue de Gœthe, ne vaut pas la place de la Concorde. Mais revivre en plein moyen-âge, se promener dans une ville bâtie il y a trois ou quatre cents ans, est une jouissance qui menace de devenir trop rare par ces temps de démolitions, pour qu'on ne se hâte pas d'en jouir, quand par hasard elle se présente.

Aussi, dussé-je me compromettre dans l'estime des gens positifs, personnages qui tendent de plus en plus à occuper le haut du pavé dans la civilisation moderne, j'avoue avoir pris un plaisir extrême à égarer mes flâneries (au risque de m'y égarer moi-même) à travers le confus dédale des *strass*, des *gasses*, etc., qui sillonnent en tout sens la vieille cité; à me glisser dans ces étroits et obscurs couloirs, sous ces ponts aériens jetés d'une fenêtre à l'autre; à étudier et souvent à admirer ces habitations recouvertes, du sol au sommet, de lames de bois sculptées comme d'une carapace d'écailles; ces porches gigantesques, ces balcons historiés, ces boiseries ouvragées, ces niches, ces cariatides, ces figures étranges, ces maisons, dont les étages surplombant les uns sur les autres finissent presque par faire voûte au-dessus de votre tête et par transformer la rue en tunnel; ces mille caprices d'architecture, ces mille détails enfin, qui, pour être convenablement décrits, demanderaient la science archéologique et la plume du poète de *Notre-Dame de Paris*.

Parmi ces rues, il en est une qui est surtout célèbre : la *Judengasse* (rue des Juifs). La première fois que nous allâmes la visiter (je ne dis pas la *voir*), c'était en pleine nuit, à onze heures du soir. Nous venions de contempler à Hombourg la civilisation dans toute sa splendeur, dans tous ses raffinements. Sans transition et tout d'un coup, nous tombions en plein moyen-âge, en plein *ghetto* juif. Là-bas, l'éclat éblouissant des bougies et du gaz, un palais, une féerie; ici, l'obscurité opaque d'une nuit sans étoiles, dans laquelle de hautes masures bizarrement alignées profilaient vaguement leurs toits aigus, comme des ombres fantastiques. En quelques instants

nous avions rétrogradé de quatre siècles, et, l'influence de l'heure solennelle de minuit aidant l'imagination, nous pouvions nous croire de bons bourgeois de Francfort, contemporains de l'empereur Maximilien, fourvoyés par mégarde dans le quartier des Juifs, en regagnant leur logis. Ainsi devait apparaître, en effet, la rue maudite par une sombre nuit de l'an 1464. Quatre siècles y ont à peine ajouté deux ou trois quinquets fumeux.

Le lendemain, quand nous vîmes la Iudengasse à la clarté du jour, l'impression ne fut pas sensiblement différente et ne contredit guère cette date reculée. Chacune de ces masures la portait écrite dans les ais pourris de ses portes branlantes, dans ses fenêtres à losanges de verre cerclés de plomb, dans ses étages en saillie, dans ses toits pyramidaux, dans ses murailles en ruines où s'enchevêtrent en désordre le bois, les plâtras et l'ardoise, qui s'écaillent et s'effritent, rongés par la lèpre du temps ; sans oublier ces têtes à tignasse rousse, qui se penchent entre deux rideaux en guenilles pour vous voir passer, et qui, pour la plupart, sont empreintes du double stigmate du vice et de la misère. Ce fut pourtant dans l'un de ces pauvres taudis que prit naissance, il y a quelque quatre-vingts ans, une fortune qui, aujourd'hui, règle la hausse et la baisse dans toutes les Bourses du monde, et peut tenir en échec les budgets des royaumes et des empires. Cette habitation, que des réparations récentes distinguent de ses voisines, vit s'éteindre, en 1850, la reine-mère des trois ou quatre souverains de l'univers financier, la vieille Mme Rothschild [1]. A quelques portes plus loin, naquit, en 1784, Louis Bœrne, le poète révolutionnaire, mort à Paris en 1837.

Vous plairait-il d'assister à une autre scène moyen-âge? Transportez-vous, à travers ce lacis compliqué de ruelles, jusqu'au *Rœmer* (Hôtel-de-Ville) et commandez à votre imagination d'évoquer avec sa baguette de magicienne les ombres du passé. Regardez : sur cette vaste place, dont les contours sont comme hérissés de pignons anguleux, ondule, murmurante et houleuse, une mer humaine bariolée de costumes pittoresques ; aux châssis aériens, sur les toits, pendent des grappes de têtes. Une fenêtre du Rœmer s'ouvre et, salué aussitôt par les *hourrahs* de la multitude, apparaît un personnage tout resplendissant d'or et de pierreries, ayant

[1] Le nom de Rothschild est d'ailleurs commun parmi les juifs de Francfort, bien que, pour le plus grand nombre, il soit fort loin d'être synonyme de *millionnaire*.

couronne en tête et sceptre à la main : c'est le nouvel empereur qui, suivant la coutume antique, vient demander la consécration de son titre aux acclamations populaires. — Vain rêve ! la place est déserte et muette ; foule et empereur ne sont plus. Si les acteurs sont disparus, le théâtre est du moins resté le même, et vous pouvez voir encore à l'intérieur du Rœmer la *Salle des Électeurs* où était élu et couronné l'empereur d'Allemagne (le Sénat de Francfort y tient aujourd'hui ses séances), et la *Salle des Empereurs* d'où le nouvel élu se montrait au peuple.

A la vieille ville se rattachent encore la plupart de ses églises, la cathédrale, dont la tour massive en grès rouge se dresse à une hauteur de 260 pieds, Saint-Nicolas dont l'origine remonte à Louis-le-Débonnaire... Mais j'oublie que mon but n'est nullement de lutter avec les Guides du voyageur, beaucoup mieux renseignés que moi. Dire en courant ses impressions, croquer en passant un paysage, une physionomie humaine ou autre : tel est le lot du modeste touriste, qui n'a nullement la plaisante prétention de jouer au Christophe Colomb en plein vieux monde et de paraître découvrir des choses mille fois vues et décrites avant lui. Donc, je me hâte de résumer mes souvenirs en disant que Francfort est une belle et grande ville, fort curieuse à visiter et de beaucoup la plus intéressante parmi toutes celles que nous a offertes notre excursion. Ses fortifications comblées et transformées en jardins lui font, en outre, une charmante ceinture de verdure et de fleurs. Quand j'aurai ajouté que Francfort fut, dit-on, fondé par Charlemagne et que l'on attribue à son nom l'étymologie, quasi nationale pour nous, de *Gué des Francs*, nous remonterons, s'il vous plaît, en wagon.

Nous dépassons tour à tour la rivière du Main, Darmstadt, ville moderne peu intéressante, divers *burgs* en ruines et dans le lointain le mont Tonnerre, coiffé de nuages orageux, pendant qu'à notre gauche se déroule une chaîne de vertes et hautes collines que domine le sommet du *Melibocus* (un nom idyllique, digne de Théocrite) et qui désormais nous suivra jusqu'à Bade.

Trois heures plus tard nous mettions pied à terre à Heidelberg.

VII.

Heidelberg. — Plus de couleur locale !

Pittoresquement située au débouché de la charmante vallée du

Neckar, la ville de Heidelberg, pressée au nord et au sud par les montagnes qui l'encadrent de leur verdure, aligne en une longue rue, sur la rive gauche de la rivière, ses maisons, dont une partie, ne trouvant plus de place dans un espace aussi rétréci, escalade la hauteur et s'étage en amphithéâtre. Une grosse masse rougeâtre, assise à mi-côte, domine le tout : vous avez sous les yeux le célèbre château de Heidelberg, la plus belle ruine de l'Allemagne.

L'édifice vous apparaît d'abord indistinct et confus ; mais, à mesure que vous en approchez, vous voyez les proportions grandir, l'ensemble dessiner ses parties, les arcades s'ouvrir, les fenêtres s'aligner et se percer à jour, les pans se détacher avec leurs cicatrices béantes, les tours s'individualiser, si je puis ainsi dire, avec leur forme ronde, carrée ou octogonale. Et quand, après une ascension haletante, vous franchissez enfin le seuil, vous voyez se succéder par étages des corridors, des cours, des souterrains, des poternes, des terrasses, à égarer Dédale en personne. Trois ou quatre siècles ont travaillé à l'érection de ce magnifique monument, dont il a fallu créer, en partie, jusqu'aux assises et qui est comme suspendu au flanc du mont. De ses terrasses aériennes, élevées comme des jardins babyloniens sur des arches de cent pieds de haut, l'œil jouit du plus délicieux paysage. Ici, les souvenirs les plus disparates se réunissent dans un mélange inattendu. Ces colonnes monolithes de granit qui soutiennent ce portique ogival, ornaient, dit-on, jadis un palais de Charlemagne ; à côté, ces sculptures dans le goût italien auraient été faites, suivant la tradition, sur des dessins de Michel-Ange.

Nous avons dit que cette superbe résidence des anciens électeurs palatins n'est plus qu'une ruine : chose triste à avouer, ce sont des soldats français qui l'ont mise dans cet état, lors de ce barbare incendie du Palatinat qui est resté comme une tache dans l'histoire du grand siècle. Tout le long des bords du Rhin, d'ailleurs, n'avions-nous pas déjà suivi, à la trace de leurs dévastations, les armées de Louis XIV et de la Révolution ? Ces cruels souvenirs, que bien des générations ne pourront effacer, avivent les haines locales contre la France et vous poursuivent de ruine en ruine comme un remords qui blesse et afflige votre patriotisme.

Avant de sortir du château, ne manquez pas surtout de descendre dans les caves et d'aller y contempler le fameux tonneau chanté

par Hoffmann dans l'un de ses *Contes fantastiques*. Ce doit être un pèlerinage cher surtout aux ivrognes, dont la lèvre doit s'humecter et l'œil s'enflammer de convoitise en présence de ce fût gigantesque, véritable monument, de trente-trois pieds de long sur vingt-quatre de diamètre, de la contenance de *deux à trois cent mille bouteilles* (soit environ mille à quinze cents barriques) ! Ce furent nos soldats qui, passant par-là, pendant les guerres de la Révolution, vidèrent pour la dernière fois ce foudre colossal, que ne sut pas défendre la statue en bois du bouffon Perkeo, préposée à sa garde, et qui probablement ne se remplira plus jamais.

Une ravissante promenade est celle qui vous conduit à travers les bois jusqu'au sommet de la montagne qui domine le château. De là haut, le coup-d'œil est splendide : à vos pieds se pressent par étages, dans le cadre verdoyant de la vallée, le château, la ville et la rivière. Devant vous, vers le couchant, le panorama n'a d'autres limites que celles mêmes du rayon visuel : comme une mer immobile, s'étend à perte de vue la plaine du Palatinat, à la surface de laquelle émergent au loin, comme des îles, des masses confuses, qui ne sont autre chose que la ville de Mannheim, celle de Spire coiffée de sa triple flèche, Schwetzingen — le Versailles-miniature de l'électeur Charles-Théodore — et peut-être Worms et Carlsruhe ; çà et là le Rhin et le Neckar, serpentant l'un vers l'autre, déroulent leurs spirales d'argent, ici assombries par une nuée qui passe ou voilées d'un vert rideau de peupliers, là frappées en plein par le soleil, sous lequel elles miroitent et étincellent ; tout au bout de l'horizon enfin, comme fond au tableau, ondulent, vaporeuses et semblables à des nuages, les chaînes montueuses de la Bavière rhénane et les Vosges — la France !

En sortant du bruyant et remuant Francfort, le calme de Heidelberg vous saisit : vous quittiez un comptoir et une banque, vous entrez dans un cabinet d'étude. Dès le moyen-âge, la science avait adopté ce charmant ermitage pour en faire l'un de ses sanctuaires privilégiés, et aujourd'hui encore, l'université de Heidelberg, cinq fois séculaire, compte au premier rang parmi celles de l'Allemagne. Plusieurs de ses professeurs ont un nom européen. Sans parler des morts, dont le plus fameux est Hegel, qui y enseigna la philosophie, c'est le docteur Strauss, un Erostate bonhomme à la physionomie paterne, fumant sa pipe et vidant sa *seidel* de bière, et qui n'a aucunement l'air de se douter de sa terrible renommée ; c'est

son émule, le docteur Schenkel, que les trente deniers du bruyant M. Renan empêchent de dormir et dont une autre façon de *Vie de Jésus* faisait grand tapage lors de notre passage sur les lieux; c'est Gottfried Gervinus, l'érudit, mais lourd et paradoxal historien; c'est M. Weber, un autre historien de renom ; c'est M. Cantor, qui a récemment publié un fort remarquable livre sur Pythagore et la science dans l'antiquité; ce sont MM. Bunsen et Kirchhoff qui viennent d'étonner le monde en découvrant le moyen de déterminer, par l'analyse du spectre, la nature des corps constituant les astres... J'en passe, mais non des plus connus.

Comme dans beaucoup de localités mi-parties catholiques et protestantes, la principale église de Heidelberg se partage entre les deux cultes, qui vivent d'ailleurs côte à côte en fort bonne intelligence, dit-on. La veille des fêtes catholiques, les protestants, qui ont le clocher dans leur lot, sonnent les cloches à toute volée pour annoncer la solennité. La ferveur ne perd-elle pas à un tel régime un peu de ce qu'y gagne la tolérance? Question délicate dont je laisse la solution à ceux qui ont eu plus de temps pour étudier le pays.

Quant à la couleur locale, je préviens les amateurs qu'ils en chercheraient vainement ici, ni ailleurs, du reste. C'est à peine si, dans tout votre voyage, vous parvenez de temps à autre à entrevoir le tricorne et la culotte à guêtres d'un paysan de la Forêt-Noire. Voilà pour le sexe laid; pour ce qui est de l'autre, n'était cette façon de couteau à papier en métal doré ou argenté que certaines jeunes filles ou femmes portent, pour toute coiffure, planté horizontalement en travers du chignon, vous vous croiriez à Nanterre ou à Courbevoie.

La civilisation est en train d'étendre sur notre pauvre planète la plus désolante uniformité, de nous faire une vie sans incidents, sans imprévu, unie et plate comme un rail. Si elle le pouvait, elle ferait disparaître jusqu'à ces pittoresques accidents dont la main de l'Artiste divin a semé et embelli la surface de la terre. Sa suprême ambition serait de faire de celle-ci une boule bien ronde, bien polie, qu'elle pût commodément enserrer dans son réseau de fer. Le superbe triomphe de messieurs les ingénieurs sur le bon Dieu! Partout où elle pénètre, la vapeur emporte en croupe la blouse, la casquette et la crinoline, sans oublier le classique *tuyau de poêle* et l'habit noir, cette funèbre livrée qui prête même à nos fêtes les plus joyeuses

un air d'enterrements de première classe. Par un étrange contraste, pendant que le monde dit civilisé s'enveloppe, des pieds à la tête, de vêtements disgracieux et sombres, comme s'il portait le deuil de quelque grand désastre, — ce sont des peuples réputés barbares qui, dans leur vie extérieure et leur mode d'habillement, ont religieusement conservé le culte de la poésie et de la couleur, exilées de chez nous. Mais voici que la civilisation, armée de ses machines, les menace à leur tour. Chaque année l'Angleterre, comme si elle voulait voiler de ses brumes les pays les plus aimés du soleil, jette sur le monde des milliers de ballots de ses laides cotonnades, qui s'en vont de marché en marché inonder jusqu'au centre de l'Afrique et de l'Asie, jusqu'à Tombouctou, jusqu'à cette paradisiaque Vallée de Kachemyr elle-même, le sanctuaire des radieux tissus, dont le secret se perdra peut-être bientôt, étouffé sous l'oppressive et aveugle concurrence de la vapeur.

Si, comme on l'a dit, « l'ennui naquit un jour de l'uniformité, » je prévois pour le genre humain une vie de moins en moins gaie. A force de civilisation, de centralisation, d'unification, l'humanité en arrivera à mourir d'un immense bâillement, à moins qu'elle ne finisse par le réchaud comme une modiste sentimentale, ou par un coup de pistolet comme un Anglais malade du *spleen*.

Il n'est pas jusqu'à la cuisine allemande elle-même qui ne se soit civilisée. A part l'innocente fantaisie qu'elle se permet encore de marier les confitures au rôti et à la salade (un mariage qui a le droit d'invoquer le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur), vous pourriez vous croire au Palais-Royal dînant à quarante sous par tête. Il vous faut descendre jusqu'aux bancs en bois et à la table graisseuse d'une *bierhaus*, pour pouvoir savourer le *schinken-brod* national, assaisonné de bière et de chœurs d'étudiants.

Si l'Allemagne nous emprunte nos modes, en revanche, nous écorchons outrageusement ses noms propres. Encore, dans notre naïve vanité, lui ferions-nous volontiers un crime de ne pas donner droit de cité dans son dictionnaire aux mutilations que nous leur faisons subir.

— Quel drôle de peuple que ces Allemands! disait un touriste. Au lieu de Cologne, de Mayence, de Spire, de Munich, ils disent *Kœln*, *Mainz*, *Speyer*, *Munchen !*

Nous voilà peints au naturel.

Si fait pourtant, il est un point en lequel l'Allemagne a conservé

sa couleur-locale et a oublié de nous contrefaire; et, par un hasard déplorable, il se trouve que c'est précisément en quoi elle eût dû nous faire des emprunts : je veux parler de son, ou plutôt de ses systèmes monétaires. D'une frontière à l'autre c'est une nomenclature nouvelle de monnaies d'or, d'argent, de billon, de cuivre argenté, de papier, dont la supputation compliquée exige des calculs d'astronome. Selon que vous êtes en Prusse, en Bavière ou à Bade, ce sont des séries de *pfennig*, de *silbergroschen*, de *thaler*, etc., ou de *gulden-florin*, *demi-gulden*, de *kreutzer* (pr. *kraïtzr*), de *pfennig*, etc., et avec des divisions, subdivisions et fractions, à faire perdre à Barrême son arithmétique.

VIII.

Bade. — Spire. — Mayence. — Retour.

Nous quittons Heidelberg, non sans avoir, en franchissant le seuil de la gare, salué le *portier* d'icelle (une dignité inconnue dans nos gares françaises), majestueux personnage qui tient du tambour-major par la canne et du suisse de cathédrale par le chapeau.

Le trajet de Heidelberg à Bade se fait à travers une plaine fertile et bien cultivée, toute verte de carrés de tabac ou hérissée de hauts échalas le long desquels grimpe le houblon. Chemin faisant, entre autres curiosités, s'étalent à vos yeux ce singulier éventail de pierre qui a nom Carlsruhe, et les bastions à fleur de terre de la célèbre forteresse de Rastadt. — A la gare d'Oos, vous prenez une voie oblique qui, en quelques minutes, vous introduit au sein d'un paysage enchanteur.

Au confluent de vallées multiples, dans un entonnoir évasé et irrégulier, que dominent de toutes parts des mamelons coniques ondulant dans un charmant désordre comme des houles figées d'une mer de verdure, sur les deux rives d'un clair ruisselet, se groupe ou s'éparpille au hasard une blanche et coquette petite ville. A voir ces hôtels somptueux, cette foule opulente et oisive, ces toilettes tapageuses, ces équipages, ne vous croiriez-vous pas revenu, sans vous en douter, au beau milieu du boulevard parisien? Vous ne vous trompez qu'à demi : si ce n'est pas la grande ville, c'est l'un de ses faubourgs, un Paris-miniature en pleine Forêt-

Noire, une des capitales d'été de l'Europe élégante, une Babel pour la confusion des langues, un Carnaval paré, sinon masqué, de nationalités, de conditions sociales, de dignités vraies ou fausses, de noms, de titres, en or pur ou en simple ruolz. Il semble que l'Europe, que le monde ait envoyé dans ce petit coin de l'Allemagne sa fine fleur, ses parchemins de toute dimension, ses rubans et rosettes de toute nuance, son *Almanach de Gotha*, l'authentique et l'apocryphe, en chair et en os. Aux boutonnières s'épanouissent les décorations les plus invraisemblables, dont la plupart doivent être tombées en droite ligne de la cour de quelque grand-duc de la lune.

Ici, les sexes mêmes tendent à se confondre. Regardez ces deux êtres hybrides qui marchent côte à côte : tous deux portent chapeau de feutre sur la tête, cravate au cou, paletot sur les épaules, canne à la main, bottines aux pieds. Il est vrai que l'un a la voix flûtée et des *accroche-cœur* aux tempes ; tandis que l'autre a les allures toutes masculines et fume le cigare.

— Quel est l'homme ? quelle est la femme ? — Belle question ! direz-vous : l'*un* c'est la femme, et l'*autre* c'est l'homme. — Point du tout : le porte-accroche-cœur et la voix flûtée, c'est l'homme, et le fumeur, c'est la femme !...

Où pourriez-vous rencontrer une foule plus illustre, plus titrée ? Prenez garde : ce monsieur que vous coudoyez sans façon est peut-être une Majesté ; ce monument de falbalas, étalage ambulant de magasin de modes et de nouveautés, dont votre pied foule inconsidérément la robe traînante, est sans aucun doute une princesse... A moins pourtant que Sa Majesté ne soit tout bonnement un ténor en vacances, et Son Altesse une princesse de comédie. — Vous êtes à Bade ! dans la capitale des États de très-puissant seigneur Benazet Ier, une façon de Louis XIV minuscule, ayant à sa solde toute une cour, composée surtout de la basse et haute Bohême parisienne, rimeurs, compositeurs et littérateurs du grand et du petit format.

Sortons de cet élégant et équivoque brouhaha, de cette atmosphère de musc et de patchouli, et allons admirer la nature et respirer la saine odeur des pins. Mais quel point choisir dans ce délicieux paysage ? Vous plairait-il d'aller rêver sous les ombrages de l'allée de *Lichtenthal ?* Mais elle est déjà envahie par la foule des promeneurs. Lequel de ces verdoyants mamelons voulez-vous escala-

der ? Le mont Mercure, dont vous voyez là-haut blanchir le *kœnigssthul*, ne vous tenterait-il point ? Allons plutôt faire un pèlerinage archéologique au *Vieux Château*, dont les ruines titanesques le disputant par la masse aux *Rochers de porphyre* leurs voisins, couronnent cet autre mont, premier contre-fort de la Forêt-Noire. La montée est longue et un peu raide ; mais quel ravissant chemin à travers ces bois de pins odorants !... Nous voici enfin arrivés. Quelle forteresse de géants ! Il n'en reste que les *grandia ossa* dont parle le poète. Entendez-vous, en passant, ces harpes éoliennes pleurer dans les embrasures ? Ne diriez-vous pas des gémissements d'ombres errantes ? D'escalier en escalier, nous voici parvenus au sommet de la tour la plus élevée : quel immense panorama ! C'est à peine si celui du kœnigssthul de Heidelberg est plus vaste. Derrière Strasbourg, dont la flèche se voit d'ici par un temps clair, le soleil se couche, ensanglantant de ses dernières rougeurs les méandres du Rhin, qui coule là-bas... Lorsque nous descendons, enveloppés de la double et charmante pénombre des bois et du crépuscule, des bouffées d'harmonie montent du fond de la vallée à nos oreilles et bercent délicieusement notre rêverie... Quelques instants encore, et nous retombions au milieu du bruit, en pleine civilisation, en plein prosaïsme de la roulette et du *trente et quarante*...La poésie s'était envolée.

Le lendemain, autre théâtre, autre spectacle. C'était Spire, dont nous contemplions la superbe cathédrale, la plus vaste de l'Allemagne après celle de Cologne et qui, elle du moins, est achevée. Ce magnifique édifice roman, récemment restauré avec splendeur et bon goût, sous la direction de M. J. Schraudolph, de l'école de Munich, rappelle par sa disposition et sa double série de fresques, Saint-Germain-des-Prés et les peintures de Flandrin. — Pour ce qui est de la ville elle-même, son calme profond actuel, signe d'une décadence visible, contraste singulièrement avec les violentes agitations qui la remuèrent dans le passé, notamment lors de la crise du protestantisme naissant. Sa voisine, la ville de Worms, que nous allions traverser, semble également plongée dans une torpeur d'où la bruyante voix d'un nouveau Luther serait impuissante à la tirer. Une ville plus moderne, Mancheim, nous présentait ensuite la régulière perspective de ses maisons cubiques et de ses rues bien alignées, — un type correct et ennuyeux, un damier parfait à offrir en exemple à nos édiles municipaux.

Voici Mayence enfin, que domine la tour pyramidale de son *Munster*. Le port est encombré de bateaux, comme le serait un petit port de mer ; la largeur du Rhin favorise l'illusion. La ville est grande et belle, mais elle a été tant de fois rebâtie qu'elle a perdu en partie son cachet individuel. Il n'est pas jusqu'à la statue de Guttenberg elle-même dont le double ne se retrouve sur une place de Strasbourg. Il en est autrement toutefois de la cathédrale, vaste et bel édifice de style complexe, mi-parti roman et gothique et présentant à l'intérieur la singulière disposition de deux chœurs se regardant de chaque bout du vaisseau. Il semble que le monument ne soit qu'une nécropole, tant ses murs disparaissent sous les tombeaux, en pierre ou en marbre de toute couleur, de princes et surtout d'évêques-électeurs, sans oublier la pierre tumulaire de l'impératrice Fastrade, épouse de Charlemagne. Tout cet ensemble a grand air et vous frappe vivement.

Mais l'heure du départ a sonné. Adieu à Mayence, et bientôt, adieu à l'Allemagne ! A Bingen, nous jetons en passant un dernier regard, un regard de regret, sur les ruines que nous avons déjà contemplées, et sur le Rhin, qui s'enfonce dans son étroite gorge et va porter à la Néerlande, réduits en limon, le granit des Alpes et le calcaire du Jura. De même, en effet, que la vallée égyptienne est descendue, charriée dans le courant du Nil, des hauteurs des monts éthiopiens [1] ; de même peut-on dire de la Hollande qu'elle n'est qu'un lambeau de la Suisse, insensiblement déplacé par le Rhin et déroulé par la lente action des siècles comme un vaste tapis sur le sous-sol antique. Deux choses ont surtout contribué à faire la Hollande ce qu'elle est : le Rhin et le hareng. Le grand fleuve a créé le sol, et le petit poisson la richesse nationale.

De Bingen, nous nous enfonçons, à gauche, au creux de la très-pittoresque vallée de la Nahe, que le voisinage de celle du Rhin empêche seul d'être célèbre... Quelques heures plus tard, le paysage s'illustrait tout à coup de la tunique verte d'un douanier et du tricorne d'un gendarme : nous étions à Forbach, en France.

LUCIEN DUBOIS.

[1] V. dans notre livre *Le Pôle et l'Équateur*, le chapitre consacré à l'exposition de quelques-uns des effets produits à la surface du globe, par ces puissantes machines hydrauliques naturelles que nous appelons des fleuves.

POÉSIE.

—

NOËL.

I.

Noël !... un Dieu va naître à minuit, tout à l'heure !
Déjà chacun s'apprête à quitter sa demeure :
Les uns pour le plaisir, les autres pour l'autel ;
Mais partout on redit ces mots : Noël ! Noël !
Partout, quand ce mot vibre, il retentit dans l'âme :
Noël, l'oint du Seigneur ! le Christ, né de la femme !
Le verbe dans la chair ! le juge dans le sort !
L'éternel dans le temps ! l'immortel dans la mort !
Noël au Fils de l'homme ! au Très-Haut sur la terre !
A la Trinité sainte, au sublime mystère !
Au maître qui revient pour nous rouvrir Eden ;
Pour chasser le serpent du céleste jardin !
Noël au Dieu sauveur ! au Messie ! à Marie !

L'autan rugit, la nuit est triste ; l'homme prie,
S'étonnant que la nuit et l'hiver aient porté
Le berceau de la grâce et de la chrétienté ;
S'étonnant que la terre, en ce jour d'allégresse,
Soit froide, soit sans fleurs, sans soleil, sans ivresse ;
Que toute la nature, en ce jour de bonheur,
N'ait pas des flots d'encens à verser au Seigneur !

Oh ! pourquoi cet instant de la divine aurore
N'est-il pas dans le mois où les fleurs vont éclore,
Afin qu'on puisse voir fleurir en même temps
Le lis du paradis et le lis du printemps ?
Ah ! c'est que Dieu, le dieu de l'amer sacrifice,
Prépara dans le deuil l'œuvre de sa justice,
Et que vouant son fils unique à nos douleurs,
Il dut lui dire : — « Nais sans soleil et sans fleurs !
» Nais fugitif, proscrit, perdu dans la nuit noire,
» Pour apprendre qu'il faut se cacher dans la gloire !
» Nais seul et sans appui, sans foyer, sans nul bien,
» Pour apprendre qu'il faut donner à qui n'a rien ! » —

II.

Noël ! Noël ! minuit résonne sur ma tête ;
Chaque coup, sur l'airain, dans mon cœur se répète ;
Chaque coup, sur mon cœur lui-même, imprime en moi
Le respect et l'amour de la nouvelle loi,
Le sentiment divin de mon âme divine ;
Et tout ce que l'esprit cherche, comprend, devine,
Se dévoile à ma foi, réveillée en mon sein,
Par les vibrations de minuit sur l'airain !
Et mon regard, sondant le monde du mirage,
Voit sortir de la nuit l'aube du premier âge,
Le jour victorieux et régénérateur.

Ma voix émue entonne une hymne au Rédempteur.

III.

Hosanna ! gloire au Dieu sublime,
Qui me voyant dans un abîme,
S'y jette et me ramène au bord !
Hosanna ! gloire au Dieu qui m'aime !
Au Dieu qui, s'oubliant lui-même,
Immole sa vie à ma mort !

C'est pour moi, pour un peu de cendre !
Que le Très-Haut vient de descendre :
Verbe incarné ! Verbe béni !
C'est pour moi qu'il souffrit sur terre !
Hosanna !... pour moi le mystère
Et l'œuvre de Gethsémani !

C'est pour moi, pour sauver mon âme,
Qu'il voulut naître d'une femme,
A l'heure triste de minuit,
Heure où le jour se meurt dans l'ombre !
C'est pour éclairer mon œil sombre,
Pour me conduire dans ma nuit !

C'est pour moi, j'en suis sûre encore !
Qu'il créa la nouvelle aurore.
J'en suis sûre !... oui, je le crois !
C'est pour moi, pour guider ma vue,

Qu'il fit paraître dans la nue
L'étoile guidant les trois rois !

C'est pour moi qu'il naît dans la crèche,
Qu'il naît sur de la paille sèche,
Comme un être sans toit ni lieu !
C'est pour moi qu'il naît sans couronne,
Lui qui pouvait choisir un trône !
Lui, trois fois grand ! lui, trois fois Dieu !

Lui, qui maudira l'arrogance,
Il veut que j'aime l'indigence ;
Il veut naître indigent pour moi :
Ainsi sa justice équitable,
Sortant de l'ombre d'une étable,
Applique l'exemple à la loi !

Quelle joie immense m'inonde !
C'est lui ! c'est le sauveur du monde !
Noël !... Gloire à sa royauté !
Noël !... Ah ! chantez sa puissance,
Sa splendeur, sa divine essence !...
Moi je chante sa charité !

Mme AUGUSTE PENQUER.

UN HOMMAGE.

L'importance et le succès de l'*Appel aux représentants actuels de la race celtique*, publié dans nos dernières livraisons, a décidé l'auteur à le reproduire en un volume qui vient de paraître.[1] Nous ne doutons pas que le livre trouve le même accueil que les articles, et nous espérons bien voir se réaliser sans tarder des vœux si dignes d'être exaucés. Déjà le talent poétique de notre nouveau compatriote, remarqué et loué par un critique des plus compétents dans les *Études historiques et religieuses* des Pères de la Compagnie de Jésus (Août 1864) a excité en Basse-Bretagne une grande sympathie, et en attendant qu'on lui réponde efficacement, les poètes du pays se sont hâtés de saluer en lui un vrai barde. Plusieurs nous ont adressé à ce sujet des pièces de poésie bretonne, animées sinon du même souffle, du moins du même sentiment : nous en choisissons une dont l'auteur est connu des lecteurs de cette *Revue*, sous le pseudonyme de *Eostik Koat ann noz*, (le Rossignol du Bois de la Nuit). Le moyen qu'il a imaginé pour présenter le jeune barde à ses nouveaux confrères est ingénieux : il les a réunis autour de lui, sous son vieux chêne, au bord de sa petite rivière, dans le bois dont il prend le nom.

LOUIS DE KERJEAN.

1 Voir l'annonce sur la couverture.

BARZED ARVOR.

D'ANN AOTROU CHARLEZ A VRO C'HALL,

BARZ BREIZAD, E PARIS.

Ar Gonidek, sav da benn
Ha bez hirio laouen!!...

Sutal a ra ann avel skiltruz er gwez huel;
Krosmola a ra ar mor enn dro da Vreiz-Izel;
Hag al logodennik dall, gand diouaskel groc'hen,
A nij kre ha kamm-digamm arog pao ar gaouen.

Ann deliou, war ar geod glaz, a ruil strobinellet
Evel eur bagad teuziou a bep tu dastumet;
Hag ar bleizi, o iudal, a daol gand ann ekleo
Eunn dourni hag a rafe d'ann holl sevel ho bleo!

Ar sterik, enn eur glemma enn he gwele meinek,
A ia da gas he dour sklear d'ar mor braz islounkek;
Ann devalijen a drid war gern ar c'herrek sounn,
Ar iourc'h, e touez ar strouez, en em guz gant spouroun.

Ha peger kaer eo ann deiz, pegen teval ann noz!
Ma Doue, c'houi ra traou kaer, ha gan e-hoc'h ma bennoz!
Gand daoulagad mad ounn dall; hogen setu al loar
O tont da sklearijenna bugale ann douar!

Salud d'it, loar arc'hantek, rouanez vraz ann noz,
Sav da benn war Menez-Bre, sav a-uz koat ann noz;
Sav eta, sav huelloc'h, dalc'h da zevel bepred
Ma hello ann holl varzed 'nem gaoud aman kevred.

LES BARDES D'ARMORIQUE.

A MONSIEUR CHARLES DE GAULLE,

BARDE BRETON, A PARIS.

Le Gonidec, lève la tête
et réjouis-toi aujourd'hui !!...

Le vent siffle aigu dans les grands arbres; la mer gronde sur les côtes de Bretagne; et la chauve-souris aux ailes de peau vole vivement et en zig-zag devant la patte de la chouette.

Les feuilles sèches roulent, en tourbillons, sur le gazon, comme une bande de fantômes de tous côtés rassemblés; et les loups, hurlant, jettent aux échos un tintamarre à faire dresser les cheveux sur toutes les têtes.

La petite rivière, gémissant dans son lit rocailleux, va porter ses eaux limpides dans les abîmes de l'Océan, les ténèbres se jouent sur la cime des rochers escarpés, et le chevreuil, épouvanté, se réfugie dans les broussailles.

Et combien le jour est beau; combien la nuit est ténébreuse! Mon Dieu, soyez béni, vous faites de si belles choses! Avec de bons yeux je suis aveugle, mais voilà la lune qui vient éclairer les enfants de la terre.

Salut à toi, lune argentée, grande reine de la nuit, montre ta tête sur le Méné-Bré, monte au-dessus de *Koat ann noz;* monte, monte encore plus haut, monte toujours afin que les bardes puissent se trouver ici réunis.

Taliesin ha Marzin, Gwen-c'hlan, diouganer braz,
Brizeuk, Gizouarn, Karis, c'houi zo maro, siouaz!
Digasid ho telennou e-harp troad ann derven
El leac'h ma vezo ar stroll, kleuk, didrouz ha kempenn.

Tavit mik, avel rag-eost, ha c'houi sterik klemmuz.
Id d'ho toull, bleizi naounek, tevaligen spontuz;
Henchou fankek ha mein-ruill, gouveid digemer
Mad-oberour hor mamm-iez, ar Barz, hor Penn-sturier.

Diwallid da ober drouk d'ann hini zo goude,
Hanved Iann Willou Herri, hen-nez eo barz Kerne;
Diwallid da zivera, c'houi koumoulen du-bran,
Vit ma c'hellint azeza war ar gador douskan.

Sant Kaourintin ha sant Paol, ha c'houi roue Gradlon,
Digasit, war boez he zourn, aman barz bro Leon;
Roid eunn hinkane wenn d'ann aotrou Lezeleuk,
Ha gant-hi c'hoaz ho pennoz, pa vo he droad er stleuk.

Sant Padarn, sant Meldeok, Justok ha Gobrien,
Dougit war eur c'hravaz vruk unan ho peleien,
Va Aotrou Er Joubiou, eskob a Itali,
Hag e teuio barz Gwened ken eaz ha peb-hini.

Aotrou Persoun sant Loranz, Kemar, den kalounek,
Hastid, enn hano Doue, deud aman da brezek;
Ho patroun hoc'h ambrougo gant he c'hril goz velget;
Evel ma viot gweled, e viot anavet!

Tostait, suteller noz, grid eur sutelladen,
Ha c'houi sperejou Awen, grit peb a iouc'haden
Ken a greno ann douar, da embann d'ar varzed
Hasta buhan dond aman; it zoken d'ho c'herc'hed.

Mad! setu indholl erru gan-e hoc'h enn eunn taol krenn.
Me a wel ann Aotrou Klec'h, barz koz ar Rungolvenn,
Gourc'hant, persoun Gwiseni, Kerzale, barz Plouneour,
Ha Milin, barz Plouzeniel, paotred hag a gan flour.

Taliésin et Merlin, Guinclan, le grand prophète, Brizeux, Guizeuarn, Caris, vous êtes morts, hélas! déposez vos harpes au pied du chêne où se tiendra l'assemblée, peu nombreuse, calme et choisie.

Taisez-vous, vent d'automne, et vous aussi, petite rivière gémissante; rentrez dans vos repaires, loups affamés et ténèbres épouvantables. Et vous, chemins bourbeux et pierres roulantes, faites bon accueil au bienfaiteur de notre langue maternelle, au Barde, notre Président.

Prenez garde de faire aucun mal à celui qui le suit; il se nomme Jean-Guillaume Henry, c'est le barde de Cornouaille; et vous, nuée noire comme le corbeau, ne crevez pas afin qu'ils puissent s'asseoir dans le fauteuil de mousse.

Saint Corentin, saint Pol, et vous, roi Grallon, conduisez ici, par la main, le barde de Léon; donnez une blanche haquenée à M. de Lézéleuc et votre bénédiction lorsqu'il aura mis le pied dans l'étrier.

Saint Patern, saint Meldéoc, Justoc et Gobrien, portez sur un brancard orné de bruyère un de vos prêtres, portez ainsi Mgr Le Joubioux, le prélat d'Italie, et le barde de Vannes viendra aussi commodément que personne.

Monsieur le recteur de Saint-Laurent, Quémar, homme de cœur, dépêchez-vous, au nom de Dieu, de venir prêcher ici; votre saint patron vous accompagnera avec son vieux gril rouillé; aussitôt qu'on vous verra, vous serez reconnu!

Approchez-vous, siffleur de nuit, faites un sifflement; et vous aussi, esprits de l'*Awen* (inspiration), poussez chacun un cri si fort que la terre en tremble, pour inviter les bardes à venir ici en toute hâte; et même allez les chercher.

Bien! les voilà qui accourent à votre appel; je vois M. Clec'h, le vieux barde de Rungolven, Gourc'hant, recteur de Guiseny, Kersalé, le barde de Plounéour, et Milin, le barde de Ploudaniel, hommes qui chantent bien.

Sell, barz Kastelfidardo, Kere, beleg e Brest,
Sell c'hoaz Perrot, barz Taole, da gana ato prest;
Sell Gwegen, barz sant Ujenn, Kastrek, barz Brenniliz,
Stangenet, barz Tregourez, holl kanerien diskuiz.

Hastid dont, Aotrou Roudaot, c'houi a zo dilerc'het;
Marvad e ioac'h adarre o vale er verret;
Etouez beziou ann anaoun ar feiz a zo gwall gre,
Ha setu oc'h hanvet mad barz *Bali euz ann ee.*

Breman p'ema o starda kerdin aour he delen
Barz pe eostik koat ann noz, d'ho lakaì holl laouen,
Deud ivez, barzed ar bed, o kleved he vouez voan,
Rag boulc'het mad eo ann noz; diredit ta buhan.

Diredit, Koronal ker, « barz ar vugaligou, »
Troud, er peoc'h ker kun breman ha ter enn emgannou;
Taoled oc'h euz ho kleze da gemer eur bluen
Da skriva e brezounek *skouer ar gristenien.*

Azeit war gein ar goulm, Milin, « laouenan Breiz, »
Hastid dont gand ann Huel, ar barz c'houek, enn hor c'hreiz;
Ha c'houi Kaourintin Thomas, hanvet « barz ann Tour-Tan, »
Mall braz eo war-n-omp-ni holl da glevet c'hoaz ho kan.

Itroun Varia Rumengol, mamm vad ar Vretonet,
Digasid d'e-omp, me ho ped, ho parz muia karet;
He vouez, ker leun ha ken drant a frealzo ann holl
Pa lavaro na lezit den ebed d'enn em goll.

Ha te, roc'h ar strobinel, pe welloc'h Roc'h-allaz,
Digas d'e-omp ivez Rannou, breiziad stard a viskoaz,
Gand he *Laouenidigez da holl varzed ar vro,*
Ker kouls hag ar « c'hlac'har-gan, » saved a nevez-so.

Na peleac'h out-te, Mindu, ki lemm barz Gwerleskin;
Peleac'h ema Prosper Prouz, da vestr drant ha lirzin?
Kerz da lavared d'ezhan e ma ar Varzed all
Strolled e kreiz Koat ann noz ouz he c'hortoz rak-tal.

Voilà le barde de Castelfidardo, Quéré, prêtre à Brest; voilà encore Perrot, toujours disposé à chanter; voilà Guéguen, le barde de saint Hugin; Castrec, le barde de Brenniliz, et Stanguénet, le barde de Trégourez, tous chanteurs infatigables.

Hâtez-vous d'arriver, monsieur Roudaut, vous êtes en retard; vous étiez probablement encore à vous promener dans le cimetière; — la foi est bien forte parmi les tombes des morts, — et on vous a bien nommé le barde de la *Promenade du ciel.*

Maintenant qu'il est en train d'accorder sa harpe aux cordes d'or pour vous réjouir, le barde ou rossignol de *Koat ann noz*, venez aussi, bardes laïcs, venez vite à l'appel de sa voix pénétrante.

Venez, cher Colonel, « barde des petits enfants, » venez, Troude; aussi doux maintenant dans la paix que terrible dans les combats, vous avez quitté l'épée pour la plume et traduit en breton l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Asseyez-vous sur le dos de la colombe, Milin, « roitelet de la Bretagne; » hâtez-vous de venir au milieu de nous avec Luzel, le doux poète. Viens aussi, toi, Corentin Thomas, « barde de la tour de feu; » nous sommes tous très-pressés d'entendre vos chansons.

Notre-Dame de Rumengol, bonne mère des Bretons, envoyez-nous, je vous en prie, votre barde bien-aimé; sa voix pleine et joyeuse consolera tout le monde quand il dira que vous ne laissez personne aller à la perdition.

Et toi, roche de la sorcellerie, ou mieux Roche du meurtre, envoie nous aussi Rannou, ce rude Breton de tout temps; il nous dira sa chanson sur *La joie de tous les poètes du pays,* et l'élégie qu'il a nouvellement composée.

Où es tu, Mindu, bon chien du barde Guerlesquin? Où est Prosper Proux, ton maître gai et gaillard? Va lui dire que tous les autres bardes, rassemblés au milieu du Bois de la Nuit, l'attendent à l'instant.

Galvit gand ho sutel aour, Gradlon, ho parz Fave,
Hag e Plounevez Kintin he c'hlevo mad ive
Eur c'hloarek a gar he vro; sevel a rai be benn,
Hag ann daou varz a zeuio skanv a droad ha laouen.

Vel ma paouez ann eostik da gana he werz koant,
E tosta barz sant Loranz, hag hen sioul ha drant,
Da dal ar gador douskan, hag e sav ar Sturier
Da zigemeret gant-han barzed nevez Treger.

Ann Hegarad, barz Plouek, barz Kavan, ar C'habek,
Gwionvarc'h, ha c'hoaz ar Gall, tud lemm ha speredek,
A gan eur zon da c'hoarzin, pe *Kantik sant Ervoan*,
Hag a lenn troidigez dic'hall ha meurbed glan.

Kerkent ann Aotrou Vannier, barz deol sant Henvel,
A zispleg enn he iliz peb sul ann Aviel,
A gan gwerz he zant Patroum hag he gan ker kompez
Ma laka er c'halonou dudi ha levenez.

Ken a ro d'ann holl varzed ar Penn-Sturier eur zell :
« Trugarez d'e-hoc'h, eme-z-han, c'houi a gar Breiz-Izel
» Hag he iez, evel Brizeuk, Durand, Gwillom, Lukaz,
» A zo er gwele douar, kousked enn-han, siouaz !

» N'ouzoc'h ket c'hoaz marteze da betra oc'h galvet
» Da droad ann derven goz-man? klevid eta, barzet,
» Eur c'helou espar meurbed, eur c'helou souezuz ;
» Na grenit ket koulskoude, ne ked eunn dra spountuz :

» Eunn Aotrou ouc'h a Baris, Charlez Vro C'hall hanvet,
» Den gwiek ha kalounek, en deuz eur werz savet
» Enn hor iez, desket gant han dre garantez d'hor bro ;
» Breiziz, greomp hon dlead, meulomp holl he hano.

» Goulennomp digand Doue ma vo heulied he skouer,
» Ma raio kalz evel-t-han euz hor c'henvroiz ker,
» Hag eunn deiz ar brezounek, enoret gand ann holl,
» A joumo enn hor bro geaz hep mont biken da goll !

Grallon, appelez, d'un son de votre sifflet d'or, votre barde Favé; à Plounevé-Quintin, un clerc plein de patriotisme l'entendra aussi lui; il lèvera la tête, et les deux bardes viendront d'un pied leste et joyeux.

Dès que le rossignol a fini de chanter, le barde de Saint-Laurent s'approche d'un air de bonne humeur du fauteuil de mousse, et le Président se lève pour accueillir avec lui les nouveaux bardes du pays de Tréguier.

Le Hégarat, le barde de Plouec, Cabec, le barde de Cavan, Guyomar et Le Gall, hommes pleins de finesse et d'esprit, font entendre alors quelque chanson comique ou le *cantique de saint Yves,* et lisent des traductions excellentes sans aucun mélange de français.

Puis M. Vannier, le dévot barde de Saint-Henvel, qui explique l'Evangile tous les dimanches dans son église, chante le *gwerz* de son saint patron, et d'une voix si harmonieuse qu'il remplit tous les cœurs de plaisir et de joie.

Enfin, le Président promenant ses regards sur l'assemblée des bardes : « Merci à vous, dit-il, vous aimez la Bretagne et sa langue, » comme l'aimaient Brizeux, Durand, Guillome et Lucas, qui sont » endormis, hélas ! dans le lit de terre.

» Vous ne savez peut-être pas encore pourquoi vous êtes appelés » au pied de ce vieux chêne, bardes ? Ecoutez donc une nouvelle » très-extraordinaire, une nouvelle qui vous étonnera ; ne tremblez » cependant pas, la chose n'est pas épouvantable.

» Un monsieur de Paris, nommé Charles de Gaulle, homme de » science et de cœur, a composé un *gwerz* en notre langue qu'il a » apprise par amour pour notre pays; Bretons, faisons notre devoir, » célébrons tous son nom.

» Demandons à Dieu que son exemple soit suivi, que beaucoup » fassent comme lui parmi nos chers compatriotes, et un jour la » langue bretonne, honorée de tous, restera dans notre bien-aimé » pays sans se perdre jamais !

» Breman eta, Kenvreudeur, leveromp, enn eur vouez,
» E kasomp da varz Paris, da dremen he enkrez,
» Hor c'halonou, hor bennoz; ma vezo frealzet
» Pa na hell dont d'ar vro-man a garre kalz gwelet. »

Hag evel ann alc'houeder, pa zav a denn-askel
A-uz d'he neizik kuzed e gwiniz Breiz-Izel,
E sav peden ar varzed; hag holl, enn eur dridal,
E leveront: « Ra vevo pell Charlez a Vro-C'hall! »

Enn deiz warlerc'h, da zav-heol, e-harp troad ann derven,
E ioa ar gador douskan ha war-n-hi eunn delen;
Telen ann hini a gar kana a-hed ann noz
D'ann neb a ia d'he glevet gwersiou e *Koat ann noz*.

EOSTIK KOAT ANN NOZ.

» Maintenant donc, confrères, disons tous d'une voix que nous » envoyons au barde de Paris, comme remède à son chagrin, nos » cœurs et notre bénédiction ; qu'il soit ainsi consolé puisqu'il ne » peut venir dans ce pays qu'il voudrait tant voir. »

Et comme l'alouette monte à tire-d'aile au-dessus de son petit nid caché dans les blés de Bretagne, monte la prière des bardes ; et tous disent, en tressaillant de joie : « Longue vie à Charles de » Gaulle ! »

Le lendemain, au lever du soleil, sur le fauteuil de mousse, au pied du chêne, était déposée une harpe ; la harpe de celui qui aime à chanter, tout le long de la nuit, des chansons à qui veut l'entendre, dans le *Bois de la Nuit*.

LE ROSSIGNOL DU BOIS DE LA NUIT.

NOTICES ET COMPTES RENDUS.

LE ROMAN CONTEMPORAIN, par M. Alfred Nettement. — Un vol. in-8°; Paris, Lecoffre.

La publication du nouvel ouvrage de M. Nettement, sur le roman contemporain, remonte à plusieurs mois; nous venons donc aujourd'hui constater un succès qu'il nous eût été facile de prédire si nous avions été plus diligent. Ce succès est un de ceux dont les gens honnêtes doivent se réjouir, car on est heureux de songer que cette critique franche, nette, vraiment philosophique, a réveillé dans un grand nombre d'esprits les notions du juste, du vrai et du beau dénaturés sans cesse par ce dissolvant qu'on appelle de la critique d'analyse. Le public doit avoir fort à faire à se retrouver au milieu de tous les portraits aux contours indécis qu'on lui donne chaque jour, et c'est un présent utile à lui offrir que ces tableaux où les lignes figurant la marche des idées ont assez d'étendue pour rendre leurs déviations sensibles. M. Nettement excelle à composer ces sortes de tableaux; il est historien et l'on s'en aperçoit en lisant ses critiques. Tandis que ses confrères les plus renommés s'en vont butinant, dans les productions nouvelles, de petites pierreries qu'ils polissent et enchâssent dans leurs écrits, sans se soucier d'autre chose, si ce n'est que les pierreries soient brillantes et qu'on admire le talent de l'orfèvre, M. Nettement s'attache à distinguer le vrai du faux, le diamant du clinquant, et juge les écrivains par l'ensemble de leurs œuvres. Ce n'est pas lui qui irait chercher, dans les circonstances intimes de la vie d'un auteur, une poétique variable, aux seules règles de laquelle il soumettrait ses écrits; la littérature, à ses yeux, ne saurait, sans dévier, s'affranchir des lois de la morale, non plus que se soustraire aux bonnes traditions du langage. Trop sensé pour se montrer exclusif, trop modéré pour s'en prendre jamais aux personnes, il signale avec joie les beautés qu'il rencontre, sans se

croire obligé de cacher les défauts. On dirait qu'il a toujours présente à l'esprit cette définition si juste que M. Nisard a donnée de la critique quand il l'a nommée une « science exacte, plus jalouse de conduire l'esprit que de lui plaire. » Mais, plus heureux que d'autres, en accomplissant un devoir, il a reçu sa récompense, et, jaloux surtout de conduire les esprits vers le bien, le don de plaire lui a été accordé par surcroît.

Tel apparaît M. Nettement dans le cours de sa carrière d'homme de lettres; personne n'a compris mieux que lui que le talent avait une double mission, et qu'établir la vérité était insuffisant si l'on ne s'attachait en même temps à réfuter l'erreur. Pour établir la vérité, il s'est fait historien; pour réfuter l'erreur, il est devenu critique; là est aussi le secret de son succès, car chez lui ces deux qualités se complètent l'une l'autre.

Le roman, composition futile en apparence et le plus souvent d'une existence éphémère, est depuis longtemps l'objet de ses méditations. Le premier, peut-être, il a compris toute l'importance sociale de cette branche de notre littérature, et le *Roman contemporain* n'est, à vrai dire, qu'une continuation de ses études sur le roman-feuilleton, publiées en 1846. A cette époque, le feuilleton était dans toute sa puissance; la vogue d'un journal politique dépendait du roman qu'il donnait à ses lecteurs; point de feuilleton, point d'abonnés; en revanche, avec les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*, les *Débats* et le *Constitutionnel* étaient recherchés, et pénétraient partout. Dans ces récits où le talent de mise en scène était incontestable, tous les principes conservateurs des sociétés étaient menacés: la religion était bafouée, l'immoralité des peintures contribuait au succès, et l'entraînement fut si général que la haute société elle-même finit par prendre intérêt aux héros de mauvais lieux. M. Nettement eut le courage de protester avec énergie contre cette littérature, et dans une série de lettres piquantes, adressées à une dame du monde, à M. de Genoude, à M. de Lourdoueix, et réunies en volumes sous le titre d'*Études sur le feuilleton-roman*, il passait en revue les principales productions du jour, et faisait ressortir les principes subversifs qu'elles contenaient. Peu de temps après, l'attention du public, déjà fatiguée des types imaginaires, se portait avec ardeur vers d'autres héros, qu'un de nos maîtres dans

l'art d'écrire avait empruntés à l'histoire de la révolution ; les *Girondins* venaient de paraître. Dans cette sorte d'épopée, les hommes les plus chargés de crimes, sans être précisément absous, apparaissaient avec une auréole poétique. M. Nettement se remit à l'œuvre, et son histoire critique des *Girondins* fut un second avertissement dont le bruit se perdit dans le grand ébranlement de 1848. Il faut lire ces deux ouvrages pour se faire une juste idée de l'influence que le roman dit social peut exercer sur les destinées d'une nation ; on dirait des prophéties faites après coup si les millésimes inscrits sur les volumes n'étaient là pour attester la clairvoyance de leur auteur.

Depuis 1848, les destinées du roman, pour avoir été plus modestes, ne méritent pas moins d'occuper l'attention des esprits ; il n'a plus aucune action sur les événements, il subit au contraire leur influence. En effet, dans cette période de quinze années, M. Nettement nous montre la renaissance du roman succédant à un long discrédit, et suivant d'assez près le rétablissement du calme dans les affaires publiques. Le roman reparaît, mais avec des allures différentes ; le règne des compositions de longue haleine est passé ; le roman se fait petit pour être mieux accepté ; les affaires ont repris faveur et la société n'a pas beaucoup d'heures à consacrer à l'idéal.

Le goût des intérêts matériels, en se développant, fait bientôt une large place au roman sensualiste et réaliste ; des habitudes qui s'affirment de plus en plus, donnent naissance à la littérature du demi-monde, représentée par MM. Dumas fils, Flaubert et Feydeau.

Plusieurs ouvrages de M. Feuillet sont le signal d'une réaction contre le roman réaliste. La propagande politique reparaît avec *les Misérables*. M. Nettement s'est largement étendu sur ce dernier ouvrage, et le travail approfondi qu'il en a fait est tout rempli d'à-propos, puisqu'une édition populaire de ce livre est en cours de publication.

Jugés au point de vue de la morale, de l'histoire, de la religion et de la politique, et même au point de vue de l'art, les dix volumes de l'illustre poète inspirent à M. Nettement des conclusions sévères, et qui ne nous paraissent que justes. Il nous semble avoir en deux lignes parfaitement caractérisé cette œuvre lorsqu'il écrit : « *Les Mi-*

sérables sont un chaos entrecoupé d'assez beaux éclairs où les ténèbres l'emportent de beaucoup sur les clartés. »

Dans une étude sur le roman contemporain, Mme Sand ne pouvait manquer d'occuper une grande place; *les Mémoires de ma vie*, *Mlle La Quintinie* sont l'objet d'un examen sérieux où quelques remarques nous ont frappé par la finesse du trait. Celles-ci par exemple : « Pourquoi Mme Sand s'évertue-t-elle à prouver l'absurdité du péché originel quand elle déclare qu'elle ne peut, sans consacrer plusieurs volumes à raconter l'histoire de ses ancêtres, donner au public une complète intelligence de ses penchants? Pourquoi encore après avoir tant écrit contre le mariage prêcher en faveur du mariage des prêtres? »

Nous ne pouvons ne pas mentionner une partie de l'ouvrage consacrée au roman chrétien : sans doute le mal aura toujours pour les jeunes imaginations des attraits que le bien ne saurait lui emprunter sans cesser d'être le bien, mais il est évident aussi que le talent peut en quelque mesure combler la différence. C'est ainsi que les romans chrétiens du cardinal Wiseman, de Mme Bourdon, de Mlle Fleuriot, de M. Violeau notre compatriote et de quelques autres, ont, en ces dernières années, obtenu un légitime succès auquel M. Nettement est heureux de rendre hommage. Cette partie est la dernière de son livre et l'on est tenté de le remercier de laisser son lecteur sous cette bonne impression.

Nous n'avons fait qu'effleurer cet ouvrage si rempli de faits, d'idées, de considérations élevées, mais nous savons que nous écrivons pour des amis de M. Nettement qui connaissent le *Roman contemporain* aussi bien que nous, et qui auront moins égard à la manière dont nous venons d'en parler qu'à notre bonne intention.

ALFRED LALLIÉ.

Sous ce titre : *Itinéraire de Turin à Rome*, M. le Cte de Falloux, de l'Académie française, a réuni le discours qu'il a prononcé à l'Assemblée Législative et les articles qu'il a publiés dans le *Correspondant* sur la question romaine. Articles et discours nous échappent ici par la nature même et le fond du sujet qu'ils traitent. La forme seule nous appartient. Hâtons-nous de dire qu'elle est excellente, et que si l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est un chef-d'œuvre de narration, l'*Itinéraire de Turin à Rome* renferme, à côté d'un discours qui est un chef-d'œuvre d'éloquence, des articles qui sont des chefs-d'œuvre de logique et de verve. Ce livre nous montre que chez M. de Falloux l'écrivain et l'orateur marchent de pair, et c'est pour cela que nous n'avons pas craint de rapprocher de son nom le grand nom de Châteaubriand.

E. B.

SOUVENIRS DE LA VENDÉE MILITAIRE.

LA PRISE DE CHOLET PAR LES VENDÉENS

LE 8 FÉVRIER 1794.

Stofflet ayant succédé à Henri de La Rochejaquelein, dont la mort avait consterné la Vendée, voulut signaler les débuts de son commandement en s'emparant de Cholet par surprise et de vive force. Le nouveau général en chef désirait ardemment tenter cette audacieuse entreprise, parce qu'il était convaincu que, s'il réussissait, les royalistes lui accorderaient immédiatement une entière confiance. Cependant, malgré les intelligences que Stofflet avait conservées dans Cholet, son hardi projet n'était pas d'une exécution facile, parce que le général de brigade Moulin jeune, ayant sous ses ordres les généraux Amey et Caffin, occupait cette place avec une garnison de cinq mille hommes et cinq pièces d'artillerie. De plus, les abords de la ville, surtout aux débouchés des routes, avaient été fortifiés par des ouvrages faits avec de la terre, des pierres et des abattis d'arbres.

Stofflet, que tous ces obstacles n'effraient point, passe quelques jours dans la forêt de Vezins, occupé à recruter des forces et à combiner son plan d'attaque; puis, dans la nuit du 8 février 1794, il marche sur Cholet, à la tête de quatre mille hommes aguerris, auxquels il fait observer le plus grand silence. Placé au centre de son armée, afin de veiller à tout, Stofflet donne le commandement de son aile droite à Renou, puis il confie la direction de l'aile gauche à Laville-Baugé et à Beaurepaire.

Pendant que les royalistes, profitant des ombres de la nuit, s'approchent sans bruit de Cholet, les républicains, prévenus de leur attaque projetée, sont sous les armes, impatients, derrière

leurs retranchements défendus par des canons, de combattre des ennemis qu'ils supposent peu nombreux et mal armés.

A quatre heures du matin, ennuyés d'attendre, les Bleus, trop confiants dans la supériorité de leur nombre, ne se tiennent plus sur leurs gardes, quand tout à coup les postes avancés sont surpris et tués par les paysans, qui, au même instant, se précipitent avec furie sur les retranchements. Les Bleus, étonnés d'une si brusque attaque, qu'une fusillade bien nourrie et plusieurs décharges à mitraille ne peuvent arrêter, sont forcés, après un rude combat à la baïonnette, d'abandonner leurs redoutes si vaillamment assaillies. Ils se replient en désordre dans la ville, pressés par les royalistes qui les abordent de nouveau à la baïonnette. Pendant ce combat à l'arme blanche, les tirailleurs de Stofflet pénètrent par des jardins dans les maisons, d'où ils font pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de balles. Ces décharges meurtrières achèvent de jeter le trouble et la confusion parmi les républicains qui se mettent à fuir.

Le général Moulin, voyant cette honteuse déroute, s'avance au plus fort de la mêlée pour rallier ses soldats démoralisés. Il est secondé par le général Caffin qui tombe à ses côté frappé de deux balles. Ce général, tout couvert de sang, se relève et combat encore. Peu après, Delcambre, commandant de place, meurt en défendant Moulin, qui, lui-même, est blessé.

En cherchant à ranimer le courage des Bleus, Moulin se trouve repoussé dans la rue des Vieux-Greniers, près de l'ancien hôpital, à la porte duquel sont plusieurs fourgons remplis de blessés. Ces fourgons, barrant complétement la rue, arrêtent Moulin et le forcent, quoique épuisé par la perte de son sang, à continuer de faire face à l'ennemi avec les braves qui l'entourent. Pendant qu'il continue cette lutte désespérée, Stofflet, monté sur un cheval de haute taille, se précipite de ce côté en brandissant au-dessus de sa tête son sabre ensanglanté. L'arrivée de Stofflet hâte le dénoûment de ce terrible drame. Les paysans, excités par la voix et l'exemple de leur chef, ne tardent pas à tuer le petit nombre de républicains qui résistent encore près de leur général. Alors, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis qui le pressent de toutes parts, Moulin fait franchir à son cheval le mur peu élevé d'un jardin, dont le sol est à un mètre plus bas que la rue; puis, à peine descendu dans cet enclos dont il ne peut plus sortir, il

appuie les canons de ses pistolets sur ses tempes et se fait sauter la cervelle.

Après ce combat acharné, la rue des Vieux-Greniers présentait un horrible spectacle. Les morts y étaient si nombreux qu'on en voyait le long des murs qui se tenaient encore debout, maintenus dans cette position par des monceaux de cadavres.

L'envahissement de Cholet par les Vendéens fut si prompt, qu'il y eut des officiers bleus saisis et massacrés au moment où ils sortaient des maisons qu'ils occupaient pour se rendre sur le champ de bataille. Cinq officiers supérieurs n'eurent même pas le temps de quitter l'appartement où ils étaient réunis. Surpris par un soldat royaliste très-brave qui les attaqua sans hésiter, ils périrent tous de sa main en lui opposant à peine de la résistance.

Les républicains perdirent dans cette affaire soixante-trois officiers, dont plusieurs, on le reconnut à leurs épaulettes, occupaient dans l'armée des grades élevés.

Les Vendéens ne furent pas maîtres de Cholet plus d'une heure, parce que, en poursuivant les Bleus qui fuyaient sur les routes de Mortagne et de Nantes, ils rencontrèrent à la Séguinière la colonne du général Cordelier, qui s'avançait en toute hâte. Les royalistes, commandés par Stofflet, essayèrent en vain, sur la route de Nantes, d'arrêter, près des murs du parc du château de la Treille, la marche de Cordelier. Obligés de céder devant des forces trop considérables, ils traversèrent Cholet rapidement et en désordre, pour se rallier et prendre position sur les hauteurs de Nuaillé, où Cordelier n'osa pas aller les attaquer.

La prise de Cholet et la mort du général Moulin eurent pour résultat d'alarmer les républicains et de les faire penser à mettre un terme au système d'extermination qu'ils avaient adopté. « C'est donc ainsi, disait-on à Paris, qu'il n'y a plus de Vendée ! A quoi servent tant de combats, tant de défaites, tant de victoires, puisque la Vendée renaît de ses cendres? Sans le feu et l'égorgement, la guerre serait finie. Les cruautés commises ont donné des armes aux restes de cette population désespérée. Il n'en faut plus douter, c'est le comité de Salut Public lui-même, ce sont les généraux qui alimentent et perpétuent cette guerre. »

Le comité de Salut Public, qui avait résolu de garder le silence sur la Vendée, ne crut pas pouvoir, en cette circonstance, se dispenser de parler du désastre de Cholet. Ce fut Barrère qui fit ce

rapport dans lequel on est étonné de le voir s'élever contre le système d'extermination qu'il avait fait adopter :

« Le comité, dit-il, espérait surtout que l'armée de l'Ouest, fidèle aux maximes et aux ordres du gouvernement, ne disséminerait jamais ses forces et s'occuperait bien plus de détruire le noyau des brigands qui pouvait se former de nouveau, que de sacrifier les habitations isolées, les fermes utiles, et les villages soumis. Cependant les forces républicaines ont été morcelées, des rassemblements se sont réorganisés, et la troupe royaliste, naguère éparse et fugitive, maintenant sous les ordres de La Rochejaquelein[1], de Stofflet et de Charette, se grossit de tous les mécontents qu'on doit à l'exécution barbare des décrets, dans un pays qu'il ne fallait que désarmer et administrer avec le bras nerveux d'un pouvoir militaire et révolutionnaire. »

A la fin de son discours, Barrère ayant proposé d'honorer la mémoire du général Moulin, la Convention décréta que la République lui ferait, à ses frais, élever à Tiffauges un monument simple, avec cette inscription : « Républicain, il se donna la mort pour ne pas tomber vivant au pouvoir des brigands royalistes. »

Le lendemain de son arrivée à Cholet, Cordelier, en présence de son armée, fit rendre les honneurs militaires au général Moulin, auquel les Vendéens n'avaient enlevé que son sabre et ses épaulettes. Le corps du chef républicain, couvert d'un drapeau, fut enterré tout habillé au pied de l'arbre de la liberté que le général Léchelle, le jour qui suivit le combat de la Tremblaye, avait fait planter sur la place du château. Depuis cette époque aucun monument n'a été élevé pour rappeler la mort du général Moulin, et ses restes n'ont jamais été exhumés du lieu où ils furent enfouis.

Citons, en terminant, des traits de générosité qui honorent les deux partis.

Les Vendéens venaient de s'emparer de Cholet, lorsque deux paysans, le père et le fils, entrèrent pour se rafraîchir chez un habitant de la ville qui était leur parent. Ils étaient assis depuis quelques minutes près d'une table, quand deux grenadiers de Mayence, blessés, vinrent, en se soutenant mutuellement, frapper à l'une des portes de la maison ouvrant sur un jardin :

— Citoyens, disaient-ils d'une voix faible, hâtez-vous de nous

[1] Le comité de Salut Public croyait que La Rochejaquelein, mort le 28 janvier 1793, était encore vivant.

ouvrir et de nous cacher, sans quoi nous allons-être découverts et massacrés par les brigands.

En entendant ces paroles, le jeune paysan saisit son fusil, mais au moment où il va courir vers les républicains, son père, qui vient d'apercevoir par une fenêtre les deux blessés, l'arrête et lui dit à voix basse :

— Mon fils, ces hommes sont mourants et sans armes, laissons-les entrer.

— Mon père, répond le jeune homme en déposant son fusil sur la table, je vous obéis, et pourtant ces ennemis, pour lesquels vous intercédez, ont peut-être hier égorgé ma mère et brûlé notre demeure.

— Mon fils, quand on rend le bien pour le mal, Dieu nous en tient compte, répond d'un ton calme le vieux paysan; puis, se tournant vers son parent qui écoutait avec anxiété ce dialogue :

— Ouvre ta porte ! dit-il.

Introduits à l'instant, les Mayençais se crurent à leur dernière heure en apercevant les deux Vendéens.

— Ne craignez rien, fit le vieillard en les invitant à s'asseoir, vous avez trouvé ici un asile où vous ne courez plus aucun danger.

Il y avait à peine une heure que ces deux grenadiers avaient été sauvés, quand le jeune paysan, pâle, sanglant et marchant avec peine, entra de nouveau chez son parent. Il venait d'être blessé près du château de la Treille par les soldats de Cordelier qui, le suivant de près, ne tardèrent pas à pénétrer dans la demeure où il s'était réfugié. Les Mayençais, reconnaissants du service qui leur avait été rendu, sauvèrent alors deux fois la vie du jeune paysan, d'abord, en empêchant les Bleus de le saisir dans la maison qui le recélait; puis, en soignant avec un admirable dévouement sa blessure, qui était dangereuse.

Il me reste encore à parler de la comtesse de Bruc, charmante jeune femme qui suivait l'armée vendéenne, non pour guerroyer, mais pour ne pas se séparer de son mari, chef de la division de Vallet.

Lorsque la colonne de Cordelier, venant par la route de Nantes, eut fait reculer au-delà de Cholet les Vendéens qu'elle avait devant elle, il se trouva que ceux des royalistes qui poursuivaient les Bleus du côté de Mortagne, eurent la retraite coupée par la cavalerie républicaine. En apercevant les hussards, les paysans, saisis d'une

terreur panique, se débandèrent sans vouloir écouter la voix de leurs chefs qui faisaient tous les efforts possibles pour les rallier. Cette lâche déroute remplissant d'indignation la comtesse de Bruc, elle se joint aux capitaines pour exhorter les paysans à bien faire.

— Quoi! soldats dit-elle, vous avez peur! et de qui? de ceux que vous avez battus il n'y a qu'un moment. — Ces paroles dites avec véhémence semblent produire une heureuse impression sur ceux qui viennent de les entendre, sans cependant raffermir assez les courages ébranlés pour empêcher la déroute de suivre son cours. La comtesse alors fait franchir un large fossé à son cheval, puis, dépassant au galop les fuyards, elle s'arrête et s'écrie :

— Soldats, non, vous ne fuirez pas! plutôt mourir, mes amis, que de se couvrir de honte! Allons, suivez-moi; je ne vous demande que cela! Je saurai vous montrer l'ennemi et partager vos dangers.

L'héroïsme de cette femme intrépide, l'animation de son joli visage, son attitude énergique, paraissent un instant fasciner les paysans. Mais ce mouvement généreux est aussitôt comprimé par la frayeur qui domine ceux même dont la bravoure s'est manifestée maintes fois. Peu à peu le vide se fait autour de la vaillante comtesse, qui reste bientôt seule en arrière, en grand danger d'être prise par les hussards. Heureusement qu'en ce moment critique, Mme de Bruc fit la rencontre d'un officier vendéen, appelé de Beauvais, et d'un suisse nommé Ynof, qui, craignant qu'elle ne pût se sauver, si elle était poursuivie vivement, la firent prendre à travers champs, à la suite d'un gros d'infanterie, lui frayant avec leurs sabres un passage au milieu des haies que son cheval ne pouvait pas franchir. Ils arrivèrent ainsi à Trémentine, et de là se rendirent à Chemillé, où toute l'armée royaliste se rallia.

Quelque temps après, aux environs de Beaupreau que les Vendéens avaient attaqué sans succès, la comtesse de Bruc fut poursuivie et atteinte par des hussards, qui, à coups de sabre, la hachèrent en morceaux.

CHARLES THENAISIE.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE. — Séance de la Société Académique de Nantes. — Discours de M. Papin de la Clergerie. — L'influence de la tribune sur les mœurs et les caractères. — Convictions fortes et poignées de main. — Où doit régner Philinte. — L'avocat et l'orateur font deux. — Un petit tableau de Cormenin. — Le baiser Lamourette. — Rapports de MM. Renoul fils et Gautté. — La station de l'Avent et le P. Félix à Rennes. — Une exposition de faïences bretonnes.

Vous connaissez, cher lecteur, la Société Académique de Nantes qui tous les ans, au mois de novembre, tient une séance solennelle. Cette Société se divise en plusieurs sections, et les sciences y sont, paraît-il, cultivées d'une manière très-sérieuse; la section de Médecine publie même un journal spécial. Malgré le voisinage de la science, voisinage envahissant à notre époque, les lettres comptent, à la Société Académique, de fervents adeptes, et le culte qu'on leur rend n'est pas toujours sans succès. Comme à l'ordinaire, cette année, la séance solennelle avait lieu dans la grande salle de la mairie, et les autorités civiles et militaires entouraient le bureau. Une assistance nombreuse, composée en partie de dames élégamment parées, témoignait de l'intérêt que prend à ce genre de fêtes le public de notre ville. Conformément à l'usage adopté, les discours étaient entremêlés de morceaux de musique; la Société Académique ne veut pas qu'on oublie que les Muses étaient sœurs, et qu'un poète a dit : *Amant alterna Camenæ.*

Je ne parlerai que des discours, et je m'arrêterai quelques instants à celui de l'honorable président, M. Papin de la Clergerie, qui, à plus d'un titre, mérite d'attirer l'attention. M. Papin de la Clergerie, médecin et adjoint au maire de Nantes, a eu, selon moi, une fort heureuse idée, celle de choisir un sujet de discours d'une actualité toujours nouvelle et par conséquent de nature à intéresser le public de la ville aussi bien que son auditoire : Il a parlé de l'influence de la tribune sur les mœurs et sur les caractères. Cette influence apparaît, on le sait, aux diverses époques de notre histoire contemporaine, d'une manière assez claire et assez

saisissante pour qu'il soit utile et instructif de la faire ressortir. Quant à la compétence de l'Académie dans une pareille question, M. le Président s'est hâté de l'affirmer, et il a eu raison. A ceux qui la mettraient en doute il serait facile de citer une haute autorité, celle de M. Royer-Collard. L'illustre philosophe, le jour de sa réception à l'Académie française, faisait remarquer qu'en l'adoptant les lettres consacraient avec la tribune une solennelle alliance, et il ajoutait : « Qu'on ne s'en étonne pas, et qu'on n'accuse pas l'Académie d'étendre son empire au-delà de ses limites naturelles. La littérature n'est pas un territoire certain qui soit borné par d'autres territoires, et qui ne puisse s'agrandir que par une injuste invasion; rien de l'homme ni de l'univers ne lui est étranger ou interdit. »

Le discours de l'honorable Président a des qualités de style incontestables; la phrase a de la souplesse et parfois de la grâce. Je ne dis rien de la composition; on aurait tort de se montrer exigeant à cet égard, M. le Président ayant eu la modestie d'annoncer qu'il ne ferait qu'effleurer son sujet. Je dois le remercier aussi de la bonne grâce qu'il a eue de mettre à l'aise tous ses contradicteurs futurs en qualifiant d'entretien le discours qu'il a prononcé : un homme d'esprit qui cause ne saurait trouver mauvais qu'on lui réponde.

L'honorable Président a dit d'excellentes choses sur l'influence de la tribune; il a montré qu'il n'était pas un ami du silence, et qu'il était rempli d'admiration pour les chefs-d'œuvre de nos orateurs. C'est beaucoup sans doute, et ce discours est un heureux symptôme, si l'on se rappelle qu'il y a quelques années, il était de mode de ridiculiser nos orateurs en les traitant de bavards impuissants. J'ai regretté cependant le point de vue auquel M. Papin de la Clergerie s'est placé pour apprécier l'influence de la tribune sur les caractères; car, outre que la thèse adoptée par lui ne me paraît point exacte, le besoin de la soutenir l'a conduit à formuler des idées qu'il n'a exprimées probablement que pour les besoins de sa cause. Le but de son discours, le voici en deux mots : la tribune a policé les mœurs et adouci les caractères.

Je commence par déclarer que je n'aime pas la violence, et j'accorderai qu'elle a perdu plus de causes qu'elle n'en a gagné; mais ce n'est pas sans étonnement que j'ai entendu considérer la tribune comme une grande école de civilité, de politesse et d'urbanité! Peut-on vraiment mettre au premier rang des avantages que nous devons à cette grande institution, celui d'avoir pris l'habitude de saluer gracieusement nos adversaires avant de les combattre, et de leur serrer la main après les avoir terrassés? Cette thèse est au moins nouvelle, et si spirituels et piquants que soient les arguments employés pour l'établir, elle ne m'a nullement convaincu. Je reconnais que la tribune a pu, dans une certaine mesure, et alors qu'elle était libre et respectée, donner aux aspi-

rations diverses un moyen de se produire, et, par conséquent, d'éviter les recours à la violence, mais il faut reconnaître aussi que toutes les fois qu'on a opposé des obstacles à ses aspirations, ce n'est pas précisément au milieu d'un concert de compliments qu'elle les a surmontés ou qu'elle a succombé devant eux.

Il serait bien facile, en étudiant l'ancienne société, de montrer que nous ne sommes pas plus polis ni plus civilisés que nos ancêtres; la vieille politesse française est passée en proverbe, et chacun sait que les formes exquises se rencontrent plus souvent chez les vieillards que chez les jeunes gens. L'histoire des assemblées qui se sont succédé depuis la révolution montre, au contraire, que si la courtoisie a fait des progrès, ce n'est pas en imitant le ton de ces assemblées. Serait-ce par hasard sous la Restauration que l'auteur serait en état de montrer souvent des adversaires faisant assaut d'égards les uns envers les autres? Je ne dis rien des assemblées révolutionnaires, que l'auteur a mises hors de concours; mais sans remonter si haut, les débats de 1848 et des années suivantes faisaient-ils penser aux discussions qu'on a dans les salons? Que serait-ce si nous jetions les yeux sur la tribune anglaise où les accusations les plus brutales s'échangent entre députés? Mais non, la tribune n'est pas une école de politesse et d'urbanité, et je crois pouvoir ajouter qu'il n'est pas à désirer qu'elle le devienne : elle a dans le monde une plus grande mission à remplir, et ce n'est pas avec des compliments que la liberté se fonde et que le droit et la justice se défendent. La passion, quoi qu'on en dise, peut seule faire de grands orateurs, et là où la passion existe, la courtoisie est en danger; sans passion un homme habile peut devenir un rhéteur; il ne s'élévera jamais à l'éloquence. Gardons-nous donc, au nom de l'éloquence, au nom de la littérature, de vanter une politesse qui dégénérerait en absence de passion. Souhaitons, plutôt, des convictions fortes et ardentes; elles seront plus utiles à la véritable civilisation que toutes les poignées de main du monde. Que Philinte règne en maître dans les salons, c'est parfait; mais, de grâce, ne le poussons point dans la politique.

Je tiens à montrer que je n'exagère pas en attribuant cette thèse à M. Papin de la Clergerie.

« Tout au plus, dit-il, en parlant de la tribune, y permet-on l'arme du persifflage, où l'esprit français est passé maître. Et encore, sans attendre la chute du rideau, et comme pour rassurer la galerie sur les suites de ces duels de la parole, vainqueurs et vaincus, par l'un de ces mouvements du cœur empruntés au palais, se tendent généreusement la main. »

Je ne m'arrêterai point à faire remarquer combien ce tableau tend à faire ressembler les luttes de la tribune à ces batailles fictives que se livrent les acteurs sur un théâtre, car rien n'y manque, pas même le rideau; je pourrais bien aussi montrer la différence qui existe entre

l'avocat, écho de son client du jour, et l'orateur, écho de sa conscience et des convictions de toute sa vie; je me bornerai seulement à citer un passage de M. de Cormenin, qui ressemble beaucoup au petit tableau de l'honorable président. Il s'agit des avocats :

« L'habitude de traiter alternativement le pour et le contre, — lisons-nous dans le *Livre des Orateurs*, — le non-vrai et le vrai, fausse leur judiciaire. Après avoir pris au corps un ministre, ils le terrassent, le battent et le piétinent. Et puis, quand ils repassent devant le banc de cet homme tout meurtri de sa chute et de leurs coups, vous les voyez hocher la tête d'un air riant, lui tendant la main, et les voici les meilleurs amis du monde! Ces façons d'agir ne laissent pas que d'étonner tous les provinciaux juchés sur les hautes banquettes de la salle, qui se demandent entre eux comment on peut relever de si bonne grâce un ministre qu'on vient de traîner dans la boue, et si ce n'est pas là jouer la comédie! »

Vit-on jamais une louange et une satire des mêmes choses se ressembler davantage?

Je sais qu'un jour l'Assemblée Législative, à la veille de la Convention, présenta un pareil spectacle, et qu'on y vit les ennemis politiques se jeter dans les bras les uns des autres. Il y avait de l'éclat et de la bonne foi dans cette réconciliation momentanée. Qu'en est-il résulté? Le *baiser Lamourette* est passé en proverbe.

Voici un autre passage qui me paraît aussi dépasser les bornes de la charité :

« Sous la pression des révolutions, ne nous étonnons pas des changements d'opinion ou de conduite. Gardons-nous donc de n'y voir que des motifs déshonorants. Demandons seulement à notre prochain de servir une cause honnête et de respecter toujours ce qu'il aura adoré. »

Il faut avouer que c'est une tâche difficile de respecter ce qu'on a adoré, quand on ne l'adore plus, et que changer d'opinion et de conduite est beaucoup plus facile; mais l'honorable Président n'a probablement exprimé que la moitié de sa pensée, et je demande la permission de la compléter par ces paroles de M. de Montalembert :

« L'erreur est le propre de l'homme; ce sont les motifs qui en déterminent la gravité morale. Quand un changement d'opinion n'a été déterminé par aucun mobile ignoble, aucune peur égoïste, aucune basse jalousie, aucun sordide intérêt, il n'y a pas à en rougir [1]. »

Dans ce discours il y a de nombreux épisodes; l'hommage rendu à M. de Lamartine a réveillé des sympathies qu'on ne saurait refuser à cette grande victime de l'inconstance de la popularité. Quant à M. Berryer, dont on pourrait supposer que la gloire est à son apogée, si chaque jour ne lui apportait un nouveau triomphe, c'est sans doute à sa qualité de favori de la Fortune qu'il doit de figurer par le récit d'une de ses rares défaites. L'orateur m'a paru plus heureux en évoquant la poétique figure

[1] *Corresp. Mars.* 1862, p. 428.

d'André Chénier, qu'on voit toujours avec plaisir, et celle de lord Chatam, dont l'apparition termine noblement son discours.

J'ai du moins le plaisir de rendre un hommage sans réserve au rapport que M. Renoul fils, secrétaire général, a lu sur les travaux de la Société. Dans ce rapport, fort bien écrit et prononcé d'une façon remarquable, se trouvent des critiques empreintes du goût le plus éclairé, et l'expression des plus nobles sentiments. Ce rapport témoigne aussi d'un redoublement d'activité dans les travaux de la section littéraire, et M. Renoul a tour à tour analysé plusieurs études de critique littéraire, où les tendances mauvaises de la littérature contemporaine sont énergiquement combattues. Ainsi la sinistre crudité de M. About dans le roman de *Madelon*, l'absurde invraisemblance de *Jean Baudry*, de M. Vacquerie, le scepticisme de M. Alfred de Vigny dans ses poèmes *les Destinées*, ont trouvé dans MM. Rouxeau, Gautier et Gautté des appréciateurs sévères et convaincus. Je n'ai pas la difficile mission de refaire le rapport de M. le secrétaire, je n'ai pas à mentionner tous les travaux lus à la Société Académique, mais je ne puis oublier de dire qu'elle a eu la primeur de ces pages charmantes que M. l'abbé Fournier a écrites sur son voyage à Rome, et qui, réunies en volume, se vendent au profit de son église.

Les fonctions de rapporteur de la commission du concours, qui avaient fourni l'an dernier à M. Renoul l'occasion d'un rapport apprécié ici même très favorablement, étaient remplies cette année par M. Gautté, jeune avocat qui a déjà fait au palais ses preuves de talent. Son rapport, sobrement écrit, et comme il convient à l'organe d'une commission chargée d'apprécier le mérite d'œuvres soumises au concours, se distinguait par une rare netteté d'expression et de pensées. On y remarquait aussi cette indépendance d'appréciations dont la tradition s'est heureusement conservée au barreau, et qui vaut aux avocats de notre époque l'honneur d'être considérés comme les gardiens les plus fidèles des prérogatives du droit et de la justice.

Ce n'est ni d'éloquence académique ni d'éloquence politique que s'occupent en ce moment les habitants de Rennes. Ils ont la bonne fortune de posséder comme prédicateur de la station de l'Avent le R. P. Félix, et ils se pressent autour de sa chaire. Son succès ne peut manquer d'être grand dans cette ville de Rennes qui compte tant d'hommes intelligents capables de comprendre la hauteur des vues de l'illustre Jésuite et d'apprécier son magnifique langage. Quant à nous autres habitants de Nantes, nous sommes trop charitables pour être jaloux du bonheur de nos voisins; mais qu'il nous soit permis de remarquer qu'à de rares intervalles, il nous est donné d'entendre les grandes voix de la chaire chrétienne qui élèvent et vivifient les âmes, et trouvent parfois le chemin de cœurs demeurés inaccessibles aux prédicateurs ordinaires.

Nous ne pouvons quitter Rennes sans dire un mot d'une exposition

spéciale qui a lieu dans cette ville et qui intéresse certainement quelques-uns de nos lecteurs. L'art ennoblit tout ce qu'il touche, et jadis la faïence était du nombre des choses vulgaires à la forme desquelles on n'était pas indifférent. De là ces belles faïences que les collectionneurs recherchent et qui sont les témoins vivants du bon goût de nos pères. On a eu l'idée de réunir les différentes pièces éparses dans les cabinets d'amateurs et d'en faire une exposition. L'intention est des meilleures; on a voulu faire reconnaître l'existence, au XVIIIe siècle, d'une industrie très-importante en Bretagne et offrir ses modèles aux faïenciers modernes. Tout le monde s'accorde à reconnaître que ce louable but a été atteint, et le choix des pièces non moins que leur intelligente disposition emportent les suffrages de tous les amateurs.

LOUIS DE KERJEAN.

Nous lisons dans la *Semaine religieuse*, de Rennes, du 10 décembre :

« Le livre des *Poètes Lauréats de l'Académie française*, par MM. Edmond Biré et Emile Grimaud, vient de paraître tout récemment à Paris, chez Bray, éditeur, rue Cassette, 20, en deux volumes in-12. — Nous n'avons eu que le temps de le parcourir, mais nous tenons à le recommander de suite à nos lecteurs, parce qu'ils y trouveront deux choses dont l'alliance est malheureusement trop rare de nos jours: une nourriture littéraire des plus agréables, des plus choisies, et une doctrine religieuse et morale irréprochable. Pas une ligne, dans ces deux volumes, qui ne puisse être lue de tous sans exception. Et à cet avantage de premier ordre, le livre des *Poètes lauréats* joint celui d'être un *magasin* littéraire des plus intéressants. Les traits peu connus et les anecdotes curieuses abondent dans ces notices vives, spirituelles et judicieuses. »

Notre prochaine livraison contiendra une appréciation de cet ouvrage, par M. Eugène de la Gournerie, en même temps qu'une nouvelle, aussi spirituelle que touchante, par un écrivain qui veut bien honorer la *Revue* de sa collaboration, M. le Vte Henri de Bornier, trois fois couronné par l'Académie française, et notamment pour un éloge de Châteaubriand.

NÉCROLOGIE.

M. LE COMTE ROGATIEN DE SESMAISONS.

Une noble et pieuse vie vient de s'éteindre parmi nous, pour renaître certainement plus glorieuse au ciel. M. le comte Rogatien de Sesmaisons laisse une douce mémoire qui restera longtemps chère à ceux qui le connurent, et ils sont sans nombre; car il n'est pas une œuvre de charité, dans notre ville de Nantes, à laquelle il ne prêtât son généreux concours.

M. de Sesmaisons était né à Paris; il y passa sa jeunesse, et ceux qui le virent alors, le citaient comme un des hommes les plus agréables de son temps. Sa bienveillance et sa distinction frappaient dès l'abord. A ces dons, Dieu en ajouta un autre, celui d'une femme d'un rare esprit, Mlle de Lancosme.

Après la chute de l'Empire, M. de Sesmaisons prit du service dans les gardes-du-corps. Il accompagna le Roi à Gand, en 1815, et fit, en 1823, la campagne d'Espagne. Plus tard, sa santé le contraignit à la retraite, et S. M. Charles X lui conféra le grade honoraire de maréchal-de-camp.

M. de Sesmaisons quitta alors Paris, chose que font rarement les familles qui ont paru à la cour, et il revint au pays de ses pères, dans ce comté nantais, où son nom se lie si intimement à nos annales. Il fit mieux que d'y revenir : il y apporta, non point la mauvaise humeur d'un dépaysé comme la plupart des Parisiens qui émigrent, mais, à l'exemple de son frère Humbert, de noble mémoire, la bonne grâce cordiale et active d'un compatriote affectueux et dévoué. Il devint, en un mot, Breton de fait, après l'avoir toujours été de cœur.

A partir de ce moment d'ailleurs, sa vie fut surtout une vie de famille, de charité et de piété. Ces années dernières encore, malgré son âge de plus de quatre-vingts ans et sa constitution frêle, on était sûr de le rencontrer, par les jours même les plus froids, aux messes les plus matinales. Une chute affreuse, qui lui fit, il y a un an, une blessure très-grave à la tête, ne lui inspira, au premier instant, qu'une crainte, celle de ne pouvoir assister le lendemain à l'office du dimanche et y recevoir son Dieu, suivant son habitude.

Cette crainte n'était que trop fondée. M. de Sesmaisons fut, en effet, condamné dès lors à une vie pénible et sédentaire. Ses œuvres charitables, ses pratiques de piété auxquelles il tenait tant, furent interrompues ; mais, du moins, jamais la souffrance ne put altérer la sérénité de son âme. Je comptais parmi mes meilleures heures celles que je passais quelquefois près de ce digne et excellent vieillard. La bienveillance et, le dirai-je, la reconnaissance de son accueil, sa mémoire si sûre, sa conversation si variée et si fine, surtout lorsqu'il revenait sur ses vieux souvenirs, avaient un charme infini. J'aimais surtout à l'entendre raconter les scènes révolutionnaires auxquelles il avait assisté de plus ou moins près : il avait vu passer la déesse Raison ; il avait entendu, de sa fenêtre, le roulement de tambours qui étouffa la voix de Louis XVI ! Plus tard, il avait pris sa part des dangers que couraient ceux qui préparaient le retour de la maison de Bourbon.

M. de Sesmaisons sentait vivement les joies de la famille ; il les eut toutes ; mais il en eut aussi les tristesses. Veuf à un âge peu avancé, il fut frappé, en outre, plusieurs fois dans ses affections les plus proches. Dirai-je enfin que Dieu lui réservait de ces coups qu'il garde pour ceux qu'il préfère ? Un de ses petits-fils n'a cueilli les palmes du collége que pour les porter au noviciat de la Compagnie de Jésus; deux de ses petites-filles ont préféré aux succès du monde l'ombre du cloître. Il est des familles qu'on retrouve dans toutes les carrières qui exigent du courage et du dévouement. Elles ne peuvent s'en prendre qu'à elles-mêmes.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

TABLE GÉNÉRALE DU TOME SIXIÈME

ANNÉE 1864. — DEUXIÈME SEMESTRE.

JUILLET.

Les Artistes bretons et vendéens au salon de 1864, par M. *Lucien Dubois*..... 5
Correspondance du R. P. Lacordaire avec Mme Swetchine, par M. *Eugène de la Gournerie*..... 13
La Mariée de la Mort, nouvelle bretonne (suite), par Mlle *Zénaïde Fleuriot* (Anna Edianez)..... 27
Notre-Dame-des-Dons (suite), par M. *le Vte Édouard de Kersabiec*. 34
Une bonne Nouvelle. — Publication des Œuvres poétiques de de M. Hippolyte de la Morvonnais, par M. *F. du Breil de Pontbriand*, de Marzan..... 41
Le Barde du Méné-Bré. — M. l'abbé Caris, par M. *le Vte H. de la Villemarqué*, de l'Institut..... 52
Lutte des Bretons insulaires contre les Anglo-Saxons, du Ve au VIIe siècle (suite), par M. *Arthur de la Borderie*..... 58
Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 88
Nécrologie. — M. le colonel de l'Aubépin. — M. G. de Caqueray.... 96

AOUT.

Les Poètes bretons. — Evariste Boulay-Paty, par M. *Émile Grimaud*..... 97
La Mariée de la Mort, nouvelle bretonne (fin), par Mlle *Zénaïde Fleuriot* (Anna Edianez).... 108
Les Artistes bretons et vendéens au salon de 1864 (fin), par M. *Lucien Dubois*..... 117
Notre-Dame-des-Dons (fin), par M. *le Vte Édouard de Kersabiec*... 127

Lutte des Bretons insulaires contre les Anglo-Saxons, du Ve au VIIe siècle (suite), par M. *Arthur de la Borderie*..... 134
La Poésie, tercets, par M. *le Cte Charles de Nugent*..... 171
Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 173

SEPTEMBRE.

Lettres parisiennes, — VIIe Lettre, — par M. *Alfred de Courcy*... 177
Note sur la communauté de l'île de Rhuys, par M. *S. Ropartz*..... 187
Poésies inédites de Maurice de Guérin. — II. Le long des côtes de la mer en Bretagne..... 195
Lettres vendéennes. — L'athéisme au XIXe siècle, par M. *Théophile Aubert*..... 199
Lutte des Bretons insulaires contre les Anglo-Saxons, du Ve au VIIe siècle (suite et fin), par M. *Arthur de la Borderie*..... 210
La mort d'Henri de la Rochejaquelein, par M. *Charles Thenaisie*.. 234
Notices et comptes-rendus. — *Histoire de Brest* (tome I), de M. P. Levot, par M. *Pol de Courcy*. — Un cours préparatoire à l'École navale, aux Couëts près Nantes. — *Les nobles Causes*, de M. Achille du Clésieux, par M. *le Vte Gouzillon de Bélizal*. — L'Amélioration et l'Encouragement des publications populaires. — Nouvelles fouilles à Noirmoutier..... 237
Chronique. — Le Congrès de Malines, par M. *Louis de Kerjean*... 248

OCTOBRE.

Les Celtes au XIXe siècle. — Appel aux représentants actuels de la race celtique, par M. *Charles de Gaulle*..... 257
La Fée de Brocéliande, légende bretonne, par M. *E. du Laurens de la Barre*..... 285
La Philosophie spiritualiste et la nouvelle critique, par M. *Léon Philouze*..... 295
Les Femmes poètes. — Mlle Ernestine Drouet, par M. *Émile Grimaud*..... 312
Lettres vendéennes, — IIe Lettre, — par M. *Théophile Aubert*.... 317
Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 333

NOVEMBRE.

Les Celtes au XIXe siècle. — Appel aux représentants actuels de la race celtique (fin) par M. *Charles de Gaulle*..... 337
Huit jours sur les bords du Rhin, impressions et souvenirs, par M. *Lucien Dubois*..... 369
Récits bretons. — Le Corsaire *le Hurleur*, par M. *E. du Laurens de la Barre*..... 384
Les Poètes lauréats de l'Académie française aux XVIIe et XVIIIe siècles, par MM. *Emile Grimaud et Edmond Biré*..... 390
A bord de l'escadre cuirassée (fin), par M. *Ch. du Chalard*..... 408
Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 413

DÉCEMBRE.

Etudes sur le moyen âge. — La loi de Beaumont, par M. *Eugène de la Gournerie*..... 417
Récits bretons. — Le corsaire le Hurleur (fin), par M. *E. du Laurens de la Barre*..... 429
La Philosophie spiritualiste et la nouvelle critique (fin), par M. *Léon Philouze*..... 433
Huit jours sur les bords du Rhin, impressions et souvenirs (fin), par M. *Lucien Dubois*..... 448
Poésie. — Noël, par Mme *Auguste Penquer*. — Un hommage : Barzed Arvor (Les Bardes d'Armorique)..... 467
Notices et comptes rendus. — *Le Roman contemporain*, de M. Alfred Nettement, par M. *Alfred Lallié*. — *Itinéraire de Turin à Rome*, par M. le comte A. de Falloux..... 480
Souvenirs de la Vendée militaire. — La prise de Cholet par les Vendéens, le 8 février 1794, par M. *Charles Thenaisie*..... 484
Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 490
Nécrologie. — M. le comte Rogatien de Sesmaisons, par M. *Eugène de la Gournerie*..... 495

TABLE DES ARTICLES

PAR ORDRE DE MATIÈRES.

RELIGION, MORALE ET PHILOSOPHIE.

L'Athéisme au XIXe siècle, par M. *Théophile Aubert*, 199-209, 307-332. — La Philosophie spiritualiste et la nouvelle critique, par M. *Léon Philouze*, 295-311, 433-447.

HISTOIRE.

ÉTUDES ET DOCUMENTS HISTORIQUES. — Notre-Dame-des-Dons (suite), par M. le *Vte Édouard de Kersabiec*, 34-40, 127-133. — Lutte des Bretons insulaires contre les Anglo-Saxons, du Ve au VIIe siècle (suite), par M. *Arthur de la Borderie*, 58-87, 134-170, 210-233. — Note sur la communauté de l'île de Rhuys, par M. *S. Ropartz*, 187-194. — La Mort d'Henri de La Rochejaquelein, par M. *Charles Thenaisie*, 234-236. — Les Celtes au XIXe siècle, par M. *Charles de Gaulle*, 257-284, 337-368. — La prise de Cholet par les Vendéens en 1794, par M. *Charles Thenaisie*, 484-489.

BIOGRAPHIE. — Le Barde du Méné-Bré. — M. l'abbé Caris, par M. *le Vte H. de la Villemarqué*, de l'Institut, 52-57. — M. le colonel de l'Aubépin, 96. — M. de Caqueray, 96. — Évariste Boulay-Paty, par M. *Émile Grimaud*, 97-107. — Mlle Ernestine Drouet, par M. *Emile Grimaud*, 312-316. — Laënnec, par M. *Louis de Kerjean*, 413-415. — M. le comte Rogatien de Sesmaisons, par M. *Eugène de la Gournerie*, 495-496.

ARCHÉOLOGIE. — Nouvelles fouilles à Noirmoutier, 247.

CRITIQUE HISTORIQUE. — *Histoire de Brest* (T. I), de M. P. Levot, par M. *Pol de Courcy*, 237-240. — *La Loy de Beaumont*, Coup d'œil sur les libertés et les institutions du moyen-âge, de M. l'abbé Defourny, par M. *Eugène de la Gournerie*, 417-428.

FAITS CONTEMPORAINS. — Chronique mensuelle, par M. *Louis de Ker-*

jean, 88-94, (le Congrès archéologique de France à Fontenay (Vendée), 173-166, 248-256, (le Congrès de Malines), 333-336, 413-416, 490-495. — Un Cours préparatoire à l'École navale, aux Couëts près Nantes, 241-242.

LITTÉRATURE.

ÉTUDES LITTÉRAIRES. — Correspondance du R. P. Lacordaire avec Mme Swetchine, par M. *Eugène de la Gournerie,* 13-26. — Une bonne nouvelle. — Publication des Œuvres poétiques de M. Hippolyte de la Morvonnais, par M. *F. du Breil de Pontbriand de Marzan,* 41-51. — Le Barde du Méné-Bré. — M. l'abbé Caris, par M. *le Vte H. de la Villemarqué*, de l'Institut, 52-57. — Évariste Boulay-Paty, par M. *Émile Grimaud,* 97-107. — Mlle Ernestine Drouet, par M. *Émile Grimaud,* 312-316. — Les Poètes lauréats de l'Académie française aux XVIIe et XVIIIe siècles, par MM. *Émile Grimaud et Edmond Biré*, 390-407.

RÉCITS ET NOUVELLES. — La Mariée de la Mort (suite), par Mlle *Zénaïde Fleuriot,* 27-33, 108-116. — Lettre parisienne — VIIe lettre — par M. *Alfred de Courcy,* 177-186. — La Fée de Brocéliande, par M. *E. du Laurens de la Barre,* 285-294. — Huit jours sur les bords du Rhin, par M. *Lucien Dubois,* 369-383, 448-466. — Le Corsaire *Le Hurleur,* par M. *E. du Laurens de la Barre*, 384-389, 429-432. — A bord de l'Escadre cuirassée (fin), par M. *C. du Chalard*, 408-412.

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — *Les nobles causes*, de M. Achille du Clésieux, par M. *le Vte Gouzillon de Bélizal*, 242-246. — L'Amélioration et l'encouragement des publications populaires, 246-247. — *Le Roman contemporain*, de M. Alfred Nettement, par M. *Alfred Lallié,* 480-483. — *Itinéraire de Turin à Rome,* par M. le comte A. de Falloux, 483.

POÉSIE.

La Poésie, tercets, par M. *le Cte Charles de Nugent,* 171-172. — Le long des côtes de la mer en Bretagne, poésie inédite de Maurice de Guérin, 195-198. — Noël, par Mme *Auguste Penquer,* 467-469. — Les Bardes d'Armorique, poésie bretonne, 469-479.

BEAUX-ARTS.

Les Artistes bretons et vendéens au salon de 1864, par M. *Lucien Dubois*, 5-12, 117-126.

TABLE DES ARTICLES

PAR NOMS D'AUTEURS.

AUBERT (Théophile). — L'Athéisme au XIXe siècle, 199-209, 317-332.

BIRÉ (Edmond). — Les Poètes lauréats de l'Académie française aux XVIIe et XVIIIe siècles, 390-407. — *Itinéraire de Turin à Rome*, par M. le comte de Falloux, 483.

DE LA BORDERIE (Arthur). — Lutte des Bretons insulaires contre les Anglo-Saxons, du Ve au VIIe siècle, 58-87, 134-170, 210-233.

DU BREIL DE PONTBRIAND, de Marzan (F.). — Une bonne nouvelle. — Publication des Œuvres poétiques, de M. Hippolyte de la Morvonnais, 41-51.

DU CHALARD (Ch.). — A bord de l'Escadre cuirassée (fin), 408-412

DE COURCY (Alfred). — Lettre parisienne — VIIe lettre — 177-186.

DE COURCY (Pol). — *Histoire de Brest* (T. I), par M. Levot, 237-240.

DUBOIS (Lucien). — Les Artistes bretons et vendéens au salon de 1864, 5-12, 117-126. — Huit jours sur les bords du Rhin, 369-383, 448-466.

FLEURIOT (Mlle Zénaïde). — La Mariée de la Mort (suite), 27-33, 108-116.

DE GAULLE (Charles). — Les Celtes au XIXe siècle, 257-284, 337-368.

DE LA GOURNERIE (Eugène). — Correspondance du R. P. Lacordaire avec Mme Swetchine, 13-26. — *La Loy de Beaumont*, par M. l'abbé Defourny, 417-428. — M. le comte Rogatien de Sesmaisons, 495-496.

Vte GOUZILLON DE BÉLIZAL. — *Les nobles Causes*, par M. A. du Clésieux, 242-246.

GRIMAUD (Émile). — Évariste Boulay-Paty, 97-107. — Mlle Ernestine Drouet, 312-316. — Les Poètes lauréats de l'Académie française au XVIIe et XVIIIe siècles, 390-407.

De Guérin (Maurice). — Le long des côtes de la mer en Bretagne, poésie, 195-198.

De Kerjean (Louis). — Chronique mensuelle, 88-94, 173-176, 248-256, 333-336, 413-416, 490-495.

De Kersabiec (Vte Édouard Sioc'han). — Notre-Dame-des-Dons, 34-40, 127-133.

Lallié (Alfred). — *Le Roman contemporain*, par M. Alfred Nettement, 480-483.

Du Laurens de la Barre (E.). — La Fée de Brocéliande, 285-294. — Le Corsaire *le Hurleur*, 384-389, 429-432.

De Nugent (Cte Charles). — La Poésie, tercets, 171-172.

Penquer (Mme Auguste). — Noël, poésie, 467-469.

Philouze (Léon). — La Philosophie spiritualiste et la nouvelle critique, 295-317, 433-447.

Ropartz (S.) — Note sur la communauté de l'île de Rhuys, 187-194.

Thenaisie (Charles). — La Mort d'Henri de La Rochejaquelein, 234-236. — Prise de Cholet par les Vendéens en 1794, 484-489.

De la Villemarqué (Vte H.). — Le Barde du Méné-Bré. — M. l'abbé Caris, 52-57.

***. — Les Bardes d'Armorique, poésie bretonne, 469-479.

TABLE ALPHABETIQUE DES OUVRAGES

APPRÉCIÉS OU MENTIONNÉS DANS CE VOLUME.

L'Agriculture et les Classes agricoles, par M. du Chatellier, 282.
Annuaire de Bretagne, par M. A. de la Borderie, 266.
Les Bardes bretons, par M. A. de la Villemarqué, 59-80, 140-170, 265.
Barzaz-Breïz, publié par M. de la Villemarqué, 272, 273, 281.
Caritas, par Mlle Ernestine Drouet, 312.
Cartulaire de Redon, par M. A. de Courson, 265.
Correspondance du R. P. Lacordaire avec Mme Swetchine, 13-26.
De Rennes à Brest et à Saint-Malo, par M. Pol de Courcy, 96.
Éloge de Châteaubriand, par M. le Vte Henri de Bornier, 95.
Histoire de la ville et du port de Brest, par M. P. Levot, 237-240.
Histoire des Origines et des Institutions de la Gaule armoricaine, par M. A. de Courson, 264, 266, 267.
L'Idée de Dieu et ses nouveaux Critiques, par M. E. Caro, 295 et suiv.
Itinéraire de Turin à Rome, par M. le Comte de Falloux, 483.
La Loy de Beaumont, par M. l'abbé Defourny, 417-428.
Manuscrits des anciens Bretons, par M. de la Villemarqué, 259-260.
Myrdhinn, par M. de la Villemarqué, 261-268.
Les nobles Causes, par M. A. du Clésieux, 242-246.
Œuvres de Brizeux : *Marie*, 270; *Primel et Nola*, 280; *Les Bretons*, 280.
Œuvres poétiques de M. Évariste Boulay-Paty, 98, 99, 101, 103-105.
Les Poètes lauréats de l'Académie française, par MM. Edmond Biré et Emile Grimaud, 390-407, 495.
Le Roman contemporain, par M. Alfred Nettement, 480-483.
Les Romans de la Table ronde et Contes des anciens Bretons, par M. de la Villemarqué, 67, 70, 268.
La Religion naturelle, par M. J. Simon, 295 et suiv.
La Thébaïde des Grèves, par M. H. de la Morvonnais, 48-49.
La Vie de Jésus, par M. Renan, 306 et suiv.

FIN DU TOME SIXIÈME.

Nantes, Imp. Vincent Forest et Emile Grimaud, place du Commerce, 1.

3 2044 100 904 226